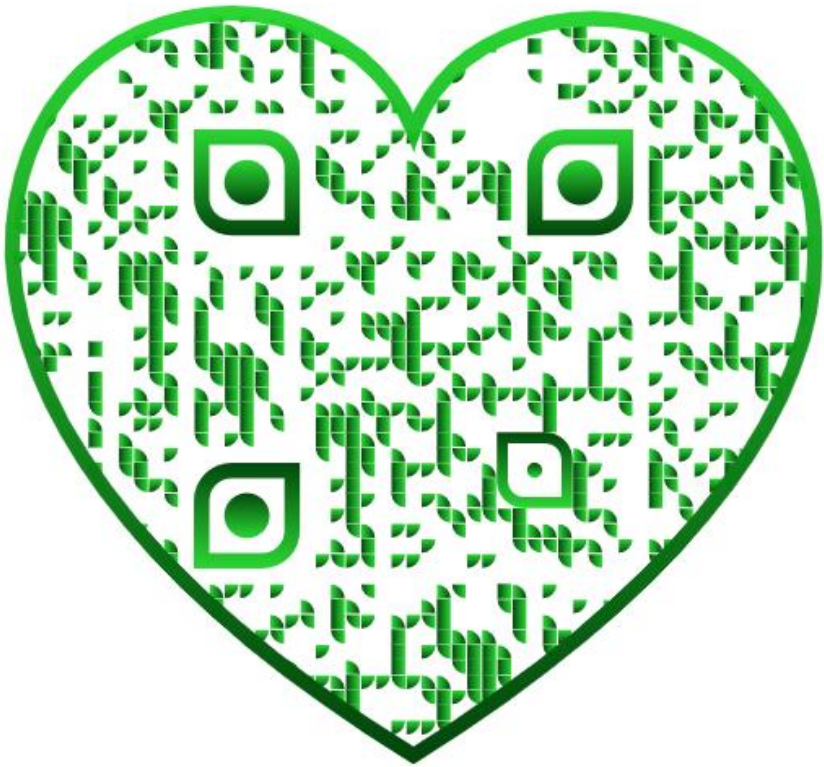
Eric Costa & Raquel Urena
2050



Eric Costa & Raquel Urena
2050

Contenu

2050
CRÉDITS
BIENVENUE
CITATION
1
2
3
4
5
6
7
Crise migratoire à Charly Nord
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
Tragédie à ITER : les flammes engloutissent l’espoir de la fusion
18
19
20
21
22
Marseille
23
24
25
26

27
Marseille
28
29
Ingrid Solheim nommée Administratrice du Bloc Nord
30
31
32
33
34
35
RN 7, sud du Camp Charly
36
37
38
39
Camp Charly
40
41
42
43
Camp Charly
44
45
46
47
Camp Charly
48
49
50
Inondations meurtrières au camp Charly
51
52
53
Oslo

54
55
56
57
58
59
60
Oslo
61
62
63
64
65
66
67
68
Oslo
69
70
La Chute du Mur de l’eau et la réunification de la France
« La science et les nouvelles technologies, si elles sont bien orientées, sont…
NOTES DE L’AUTEUR
GALERIE DE PERSONNAGES
Annexes

- Montée de l’extrême droite en Europe
- Fracture de l’Europe et formation des Blocs européens
- La création du néo-euro
- RIVER
- La division de la France
- NordVisa : un passeport pour les Pays de l’eau
- La naissance du Régime du Sud
- La construction du Mur de l’eau
- Les accords de géo-ingénierie
- Olso, pionnière de l’Arcologie urbaine

Le troisième accord de géo-ingénierie et la mise en place des Stratoshields…
L'héritage de Gaspard Davos : de la renaissance de la France du Sud au Mur de…
Comment avons-nous perdu la lutte contre le changement climatique ?

REMERCIEMENTS
DU MÊME AUTEUR
À l'ombre du monde (Thriller ésotérique, dyptique) Que feriez-vous si…
The Prison Experiment (Thriller SF, trilogie) « Zone 51, désert du Nevada…
Aztèques (Fiction historique) Roman lauréat du Salon du Livre Paris…
Réalités Invisibles (Recueil de nouvelles fantastiques et étranges) « Laissez…
À PROPOS DE L'AUTEUR
Notes

2050

Scénario : Eric Costa & Raquel Ureña

CRÉDITS

© Eric Costa – décembre 2023
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective* » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « *les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information* », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Design de couverture © Eric Costa

Corrections : Jean Deruelle, Isabelle Cerelis, Nathalie Millet, Claire Marquez, Philippe Letang

BIENVENUE

Amies lectrices, amies lecteurs,

Vous trouverez en fin d'ouvrage une galerie de personnages ainsi que des annexes explicatives.

CITATION

« *Il est triste de voir que la nature parle et que les hommes n'écoutent pas.* »
Victor Hugo

1.

Mur de l'eau, sud de l'agglomération lyonnaise
5 août 2050, 21 heures 05
34°C

Un crépuscule gris, neigeux, s'étend sur la plaine de Simandres, où s'entassent des milliers de visages marqués par la fatigue et l'angoisse. Des hommes, des femmes, sacs sur le dos et duvets en bandoulière, marchent tels des automates le long d'un chemin bordé de villages désertés. Certains sont accompagnés de leurs enfants, qui pleurent de soif et de faim.

Leur objectif : le point de contrôle Charly Nord, porte d'entrée vers l'Europe du Nord.

Depuis le début de sa construction, le Mur de l'eau, triple clôture de dix mètres de haut, empêche la plupart de passer. Mais les migrants n'ont pas encore abandonné.

Ceux qui sont arrivés ici n'abandonneront jamais.

Au nord de cette porte se dresse un homme torturé. Même s'il doit les empêcher de passer, Frank Verner sait que la plupart des migrants ont fait preuve d'un courage inhumain pour traverser la Méditerranée. Combien d'entre eux ont été contraints de fuir la sécheresse, l'élévation du niveau de la mer ou la déforestation ? Il essuie la sueur qui recouvre son front. Malgré la nuit tombée, l'air demeure étouffant. L'obscurité s'étend à l'ouest, effaçant peu à peu la lueur rougeoyante du soleil qui réapparaîtra bientôt. Trop tôt. Trop tôt pour que l'atmosphère ait le temps de se rafraîchir.

Frank lève sa lampe vers les barbelés qui le surplombent, faisant scintiller l'œil d'une caméra de surveillance. Il voit l'appareil tourner, guetter. Il en perçoit le vrombissement doucereux. Tout un réseau de câbles souterrains, relié à des capteurs électroniques de bruit et de mouvement, des systèmes d'éclairage de forte puissance et des caméras multi-fréquence, permet de surveiller la nouvelle frontière érigée pour protéger le Bloc Nord de la contrebande, de l'immigration clandestine et de la criminalité. Frank connaît l'officier de permanence occupé à scruter la nuit depuis le poste de contrôle. Il connaît les garde-frontières amassés autour de lui, une bière à la main ou une cigarette de contrebande aux lèvres. Il devine leurs discussions, leurs plaisanteries, leurs silences. Il ressent, rien qu'à l'imaginer, le froid glacial des mitraillettes braquées sur la nuit tombante depuis les miradors.

Ce soir, l'atmosphère est électrique. Les migrants, de plus en plus

nombreux et mécontents, s'amassent le long de la frontière qui partage la France en deux. Espagnols, Italiens, Grecs, Slovènes, Croates, Serbes, Bulgares, Turcs, Maghrébins, Africains de toutes origines, et bien sûr Français du Sud, comme on les appelle désormais, composent une foule hétéroclite, figée dans un silence pesant et inquiétant. Qui sait ce que recèlent ces yeux avides de vengeance, ces âmes bercées d'espoirs illusoires ?

Frank se demande toujours comment les choses ont pu en arriver là. Il se souvient des jours où ils étaient encore en mesure de gérer l'afflux de réfugiés de manière ordonnée, avec des centres d'accueil décents et des procédures de demande d'asile. Désormais, tout a été remplacé par ce Mur et ce point de contrôle brutal, où les gens sont simplement filtrés, refoulés comme des objets. Il se demande comment il pourrait les aider, mais ses mains sont liées par les règles et les ordres qu'il reçoit.

À mesure que les migrants ont été refoulés, les alentours de Charly sont devenus aussi dangereux, voire pires que certaines zones d'Afghanistan ou autres favelas brésiliennes. Le dérèglement climatique, deux fois plus élevé en Europe qu'ailleurs dans le monde, a semé inondations au nord, canicules au sud, feux de forêt et crises migratoires un peu partout. La Terre entière semble en conflit, le Nord contre le Sud, les pays de l'eau contre ceux de la soif, même au sein d'un pays comme la France.

L'Europe coupée en deux. La France coupée en deux.

En tant qu'ancien militaire, Frank n'a jamais pu se faire à cette idée. Il n'y a jamais eu, pour lui, qu'une seule France, qu'une seule patrie. Comment ses ancêtres verraient-ils cette France amputée au sud de Lyon, cette France diminuée, affaiblie, appauvrie, qui est tout ce qui leur reste ? Qui l'aurait cru, trente ans, voire même dix ans auparavant, lors du franchissement du premier point de bascule : la fonte des calottes glaciaires du Groenland et de l'Antarctique de l'Ouest ? Personne. Et pourtant, c'est arrivé. La France, l'un des plus puissants pays d'Europe, ancien Empire colonial, a été contrainte de s'adapter à l'évolution du climat qui lui a fauché les jambes. La population coupée en deux, femmes, hommes, enfants.

Le cœur de Frank, qui a perdu les siens suite à un incendie, coupé en deux.

Tout annonçait le risque. L'augmentation des températures, la baisse des précipitations. « *Lorsqu'une forêt a soif, les arbres brûlent »,* dit le dicton. Mais Frank était comme les autres. Pas plus attentif, vigilant ni prévoyant que les autres. Réfugié dans un optimisme naïf, oisif, il attendait, comme d'autres, persuadé que tout finirait par s'arranger. Il refusa de quitter sa maison, nichée près d'un bois dans la campagne aixoise. Les gens s'attachent à leurs maigres possessions, à

leur routine, à leur train-train quotidien, oubliant l'essentiel, et surtout que rien n'est acquis. Nous nous plaisons à croire que tout continuera comme avant, que rien ne changera jamais, jusqu'à ce qu'un matin, à notre réveil, nous réalisions que le monde n'est plus le même, et à ce moment-là, il est déjà trop tard.

Lorsque le feu est arrivé, embrasant la majeure partie d'Aix-en-Provence, noyant le cours Mirabeau sous une pluie de braises, Frank a contourné les cordons de sécurité pour retrouver sa femme et ses fils. Il les a cherchés, cherchés sans répit, au péril de sa vie, sans rien trouver que des cadavres émergeant des décombres. Il s'est réveillé dans un gymnase, entouré de victimes qui, comme lui, pleuraient leurs proches. Il s'était évanoui, à demi asphyxié par les fumées, les vêtements et la peau brûlés, lorsqu'un inconnu l'a retrouvé.

Une fois remis, Frank a longtemps erré dans les ruines d'Aix. La *Ville aux Cent Fontaines* devenue la nouvelle *Pompéi*. Des allées de tilleuls noyées sous les cendres encore fumantes. Des vestiges de fresques sur des pans de mur calcinés. D'anciens hôtels, particuliers aux toits effondrés, peuplés de squelettes noircis. Des milliers de corps enfouis. Partout, cette odeur de brûlé qui colle aux poumons et donne la nausée. Frank a attendu, guetté sa femme et ses fils de longues semaines, de longs mois durant.

Puis il a fallu se résoudre à l'évidence.

Tous trois avaient été emportés.

Frank a failli abandonner. Fuir ce monde lui aussi. Mais quelqu'un l'avait sauvé. Il fallait qu'à son tour, il aide.

Qu'il sauve ceux qui pouvaient l'être.

C'est dans les environs du camp Charly, où le Mur de l'eau, sorti du sol par une nuit sans lune, avait commencé à opérer sa division sur les hommes, que Frank a trouvé un nouvel objectif, une nouvelle raison de vivre. Grâce à son expérience de militaire, il a signé un contrat renouvelable avec la Frontex, l'Agence européenne responsable de la surveillance et de la gestion des frontières européennes. Suite à un malentendu qui a vu les forces de France du Sud attaquer celles du Nord, un territoire de non-droit baptisé « *zone démilitarisée* » avait été créé autour du Mur, et devait être protégé. Il a donc été placé sous la surveillance de la Frontex, censée rester neutre – bien que les agents sur le terrain relèvent de la hiérarchie de l'État membre hôte.

Grâce à son travail de garde-frontière, Frank peut désormais aider, raisonner et accompagner les migrants avant qu'ils ne commettent une erreur. Leur expliquer ce qu'il faut faire et ne pas faire. Il peut également garder un œil sur les siens, vérifier qu'ils ne cherchent pas à blesser ou tuer par colère, vengeance ou même par jeu.

Le Mur de l'eau, projet pharaonique de plus de 90 milliards de francs, est une triple muraille de métal de plus de 800 km de long, émaillée de tours de guet érigées à intervalles réguliers, la plupart occupées par des gardes armés chargés de maintenir l'ordre et de prévenir les mouvements transfrontaliers non autorisés.

Combien reste-t-il de kilomètres, au juste, pour que l'ouvrage soit finalisé ? Quarante, cinquante au plus ? Cette brèche, située quelque part dans le massif de la Vanoise, zone aride et inaccessible s'il en est, est si bien protégée naturellement que peu de migrants osent s'y aventurer. La plupart d'entre eux tentent leur chance au point de contrôle Charly. Les points de passage, destinés à contrôler et filtrer les flux de population, sont strictement réglementés. Seules les rares personnes munies de documents spécifiques et répondant à des critères stricts peuvent être autorisées à les franchir. Lorsque l'on ferme un robinet, et que l'eau cherche à passer, la pression augmente au point de tout détruire.

Les migrants veulent passer avant que l'Europe ne soit réellement, physiquement coupée en deux.

Un ronronnement de moteur attire l'attention de Frank, qui force sur ses yeux jusqu'à distinguer, haut dans le ciel, l'un des trois drones de surveillance qui quadrillent la zone. Au loin scintillent les phares de véhicules de patrouille longeant les clôtures, timides lueurs silencieuses qui montent et descendent sur l'horizon assombri. Les gardiens, répartis par petits groupes le long de la frontière, ont reçu l'ordre de se déployer. La journée a pourtant été éprouvante. Douze heures de lutte non-stop contre des inconnus. Des manifestations ont éclaté tôt dans la matinée. Armés de pelles et de marteaux, des migrants ont tenté de briser la première clôture, déterminés à atteindre le Nord coûte que coûte. Ils ont même arraché des barbelés et détruit certains dispositifs de surveillance.

Ils ont été appréhendés, leurs armes de fortune confisquées. Mais dans l'après-midi, des drapeaux français du sud ont été brûlés, et des embryons de tunnels ont dû être rebouchés. Heureusement, la deuxième clôture, dotée de systèmes de détection avancés – capteurs de mouvement et caméras de surveillance destinés à intercepter toute personne qui tenterait de franchir la première barrière –, n'a pas été touchée.

Les gardiens ont averti leurs supérieurs que la pression montait. Qu'ils ne seraient pas suffisamment nombreux, si un accident venait à arriver.

Mais comme toujours, l'administration a fait la sourde oreille.

Le manque de ressource, le manque de moyen se fait cruellement ressentir partout, et par les temps qui courent, rien de ce qui existe n'est garanti de continuer d'exister.

Depuis la naissance du Mur, des dizaines de milliers de migrants ont tenté de passer au Nord. Plusieurs centaines, si ce n'est plusieurs milliers d'entre eux y sont parvenus. Puis, le gouvernement français du sud a décidé de les contenir, et un système de quotas a été instauré. Au fil du temps, les dossiers à constituer pour passer au Nord sont devenus de plus en plus complexes, et les autorisations de moins en moins aisées à obtenir. Le robinet se refermait peu à peu. Un jour, une manifestation a dégénéré en affrontement contre les garde-frontières. *Amnesty International*, *La Croix rouge* et *Médecins sans frontières* ont accusé le gouvernement français du Sud d'avoir déporté des centaines de réfugiés dans le désert provençal, lieu hautement radioactif, sans eau ni nourriture. Les dirigeants ont démenti, les réparations ont été faites et les travaux du Mur ont repris. Comme les véhicules de patrouilles ne suffisaient pas, des drones ont été ajoutés au dispositif de surveillance, équipés de détecteurs et de caméras thermiques, le tout sous financement sud-européen.

Au cours des mois suivants, d'autres tentatives de passage en force ont été entreprises par des groupes plus ou moins nombreux et plus ou moins désespérés. Certains ont réussi, et ont été admis au Centre d'accueil temporaire pour immigrés de la base d'Irigny, au nord du Mur. Peu à peu, leur nombre s'est drastiquement réduit.

Un cri strident déchire la nuit.

— Donnez-nous à boire ! À manger ! À boire ! À manger !

L'injonction est reprise par d'autres hommes, puis par toute une foule.

La faim et la soif.

L'eau n'est pas la seule denrée dont la rareté et le prix se sont dangereusement accrus. Plus de 70% de la production alimentaire mondiale est affectée par les canicules, la sécheresse et les tempêtes à répétition. Cela a commencé par une baisse de la production de blé et de maïs, une croissance accélérée des pommes de terre, des vendanges de plus en plus précoces… Puis, les effets se sont aggravés. Les cultures telles que le riz, le cacao et les tomates sont désormais les plus touchées. En plus d'endommager les cultures, le « *stress thermique* » a drastiquement réduit les rendements agricoles. L'Inde, géant agricole mondial, mais aussi la Chine, le Brésil, les États-Unis, l'Afrique, le Cambodge, la Thaïlande, le Vietnam, sans oublier l'Europe du Sud ont été les plus impactés. À certains endroits, il a fallu adapter l'agriculture à des climats arides avec de nouvelles plantes, comme les palmiers à huile, tandis qu'à d'autres, il a fallu faire face à des climats subtropicaux chauds et humides. Lorsque les gouvernements n'ont pas les moyens de s'équiper de robots agricoles, de drones ou d'IA[1], ce sont les hommes qui en paient le prix. Les agriculteurs, exposés aux nausées, à la fatigue et aux malaises

croissants doivent revêtir des équipements de protection individuelle, travailler de préférence de nuit et éviter les trop fortes chaleurs.

La transition ne s'est pas faite sans douleur, et personne ne sait si elle cessera un jour. Les prix déjà élevés se sont encore plus envolés, affectant les économies et poussant des millions de personnes vers la famine. Les équilibres ont été bouleversés, déclenchant des crises sociopolitiques majeures, des mouvements migratoires violents, des conflits sans précédent.

Le garde-frontière reprend sa ronde, frissonnant. Il imagine les images infrarouges des caméras. Des cohortes de réfugiés n'ayant pu obtenir l'autorisation de passer au Nord descendent des collines environnantes, traversent en silence la plaine stérile et vide, les routes abandonnées les conduisant au Mur. Certains marchent. D'autres se traînent, à bout de forces. Frank peut les entendre, les sentir. Ces vagues humaines vont-elles s'abattre contre le Mur ? Il entend la radio grésiller et accélère le pas. Si les choses tournent mal, les robots militaires pourraient être appelés en renfort. Ils pourraient recevoir l'ordre de basculer du mode défensif au mode offensif, uniquement activé en cas d'extrême nécessité.

Que pourraient ces enfants, ces femmes et ces hommes face à une telle puissance létale ?

2.

Mur de l'eau
21 heures 30
34°C

— Tout le monde est en place ?
— Affirm.

Gaillard, chef de la patrouille dont font partie Frank et Ménard, replace la radio dans l'E-Jeep. L'instinct de Frank l'a toujours averti de se méfier de ce personnage convaincu d'agir pour le bien, persuadé d'avoir toujours raison. Gaillard, aussi instable qu'imprévisible, est le prototype même du gardien de prison corrompu. Sa stature imposante, sa carrure musclée, ses cheveux noirs en brosse ont sans doute davantage contribué à lui assurer une place parmi ses collègues que son intelligence. Il trafique avec les réfugiés, acceptant de modestes sommes d'argent en échange de « *services* » plus ou moins louches.

Malheureusement pour Frank, Gaillard officiait déjà au camp Charly avant son arrivée, et il n'a jamais manqué une occasion de le lui faire sentir, sous prétexte que Frank n'est « *pas du coin* ». Frank accepte cette situation sans broncher : en plus d'être son supérieur hiérarchique direct, Gaillard possède une connaissance approfondie de tous et de tout bien plus élevée que la sienne. Capable de manipuler les situations à son avantage, il considère le Mur comme sa « *création* », et n'hésite pas à chasser ou éliminer quiconque ne répond pas à ses critères.

Le gyrophare de la vieille E-Jeep rafistolée et poussiéreuse tourne en silence dans la nuit. Agenouillé derrière une butte rocailleuse, Frank observe la terre inhospitalière et désolée de la zone démilitarisée. Un territoire dépourvu de vie, marqué par la destruction et le chaos. Les vestiges de bâtiments délabrés et de paysages dévastés témoignent d'un passé oublié, empreint de lutte et de souffrance. La solitude y règne en maître, l'absence de présence humaine accentuant le sentiment d'isolement et d'abandon. Les dangers y sont nombreux, que ce soit les pièges dissimulés parmi les débris, les conditions climatiques extrêmes ou la menace d'individus hostiles et désespérés. La lumière blafarde d'un projecteur tombe sur une tour de guet inoccupée comme un avertissement : même les gardes ne sont pas à l'abri des fantômes de ceux qui les ont précédés.

Des chocs retentissent soudain, suivis de vibrations métalliques. En voyant un éclair traverser la nuit, Frank comprend qu'il s'agit de projectiles. Espérant que son casque saura le protéger, il attend que

l'averse cesse en serrant son arme de service, concentré. Il perçoit un choc sourd sur son crâne, suivi d'une douleur au niveau de la tempe. Sur l'injonction de Gaillard, Ménard et lui ripostent à l'aide de gaz lacrymogène.

— Éloignez-vous de la clôture ! aboie Gaillard dans son mégaphone.

Seul le silence lui répond.

Frank scrute la nuit en reprenant sa respiration. Rien n'est plus effrayant que cet ennemi invisible dont on ignore la force et les intentions. Il croit discerner, dans le noir impalpable qui lui fait face, les milliers de visages hostiles qui le composent. Que font-ils ? Qu'attendent-ils ? D'ordinaire, les migrants dressent des bûchers que les gardiens éteignent. Ils se replient alors, aboyant des insultes, ou au contraire chantent, dansent, essayant d'oublier leurs malheurs derrière un courage de façade.

Des bruits de verre brisé retentissent, sinistres. Des flammes s'élèvent à quelques dizaines de mètres seulement du Mur.

— Déploiement !

Les trois garde-frontières s'élancent en direction de silhouettes qui s'effacent dans la nuit. Des restes de cocktails Molotov et autres engins incendiaires, envoyés sur la clôture, expliquent l'origine des flammes. La tour de guet, petit bâtiment de béton équipé de meurtrières permettant aux gardes de surveiller la zone et de réagir rapidement en cas de situation d'urgence, est menacée.

Tandis que Ménard retourne à l'E-Jeep en quête d'extincteurs, Frank et Gaillard scrutent les ténèbres, leur fusil brandi en avant. Trois formes enflammées surgissent du néant, dévalant la pente d'une colline avant de s'écraser contre la première clôture, aspergeant la tour de guet qui commence à brûler.

Des pneus.

Frank et Gaillard saisissent les extincteurs que leur tend Ménard pour éteindre le feu.

La fumée succède aux flammes, le silence à l'affolement.

Le silence et la nuit.

Alors que Frank, tendu à l'extrême, cherche à calmer les battements de son cœur, la radio grésille de nouveau.

— Des migrants sur la clôture ! Je répète : les drones ont détecté huit migrants sur la clôture en B2, à l'est !

La voix, cette fois, provient du poste de contrôle, et la zone B2 correspond à celle attribuée à la patrouille de Frank.

— C'était une diversion ! lance Gaillard. Ménard, suis-nous en Jeep !

Pendant que Ménard fonce récupérer l'E-Jeep, Frank et Gaillard parcourent en courant les quelques centaines de mètres qui les

séparent de B2, et découvrent plusieurs migrants en train d'escalader la première clôture, tandis que d'autres, à califourchon sur les grillages, immobiles et tremblants, semblent s'être déjà empalés sur les barbelés. Frank tente d'évaluer la menace, mais il est difficile de les discerner tous avec de simples lampes torches.

D'autres patrouilles se manifestent à la radio. En apercevant des lueurs éloignées, Frank comprend que le Mur est pris d'assaut de toutes parts, et que les gardiens ne pourront le défendre à eux seuls.

— Qu'est-ce que t'attends pour demander des renforts ? aboie Gaillard à Ménard, qui arrive avec l'E-Jeep. Faut l'appui des militaires !

Tandis que Ménard s'exécute, Frank remarque que les migrants qui avaient escaladé la clôture sont en train de refluer. Dans la précipitation, le dernier d'entre eux chute de plusieurs mètres et pousse un cri. Il se relève et retombe instantanément en se tenant le pied.

— O astrágalós mou ! O astrágalós mou !

Un Grec, sans doute. Peut-être l'un de ceux qui fuient le pays livré à lui-même, depuis l'arrivée d'un cargo de réfugiés africains ayant attaqué les édifices gouvernementaux et semé la terreur à Athènes.

Né du mauvais côté du Mur.

Frank voudrait aider le blessé, tout au moins lui prodiguer les premiers soins, mais la tour de guet, seul endroit où les gardiens ont la possibilité de franchir les trois clôtures, est déjà trop éloignée. Plusieurs migrants font désormais cercle autour du Grec. Une foule hostile, innombrable, dont Frank ne peut discerner qu'une infime fraction, et dont la lueur tournoyante du gyrophare éclaire les visages hagards et immobiles, déformés par la colère. Ils soulèvent le blessé et l'emportent, bientôt avalés par la pénombre.

Mais Frank sent bien qu'ils sont encore là. Ils attendent. Ils guettent. Ils scrutent, à l'affût, prêts à bondir. Les migrants considèrent sans aucun doute les gardiens comme des « *salauds du Nord* », des « *nantis* », des « *faiseurs de pluie* ». S'ils savaient… s'ils savaient qu'il n'y a plus de nantis dans la population « *normale* », seulement des survivants !

— Combien de temps avant l'arrivée des militaires ? demande Ménard.

— Cinq minutes environ, indique l'officier de permanence au poste de contrôle. Et les drones annoncent 840 types en face de nous.

— Bon Dieu de merde ! peste Gaillard.

De pire en pire, se dit Frank. Souvent, les réfugiés s'amassent le long de la frontière, envoient quelques « *négociateurs* » parlementer, les négociateurs se font refouler, se replient dans les bois pour camper…

quelques heures passent, puis, guidés par la soif, la faim, la peur, la colère, galvanisés par le discours plus ou moins habile de l'un d'entre eux, ils se rebellent, se remontent contre le « *système* », contre les gardiens, contre cette frontière qu'ils finissent par prendre une nouvelle fois d'assaut. Ils escaladent la première clôture, puis la seconde, et s'empalent sur les barbelés. Quelques-uns parviennent à sauter de l'autre côté, mais les gardiens, alertés par le système de sécurité, arrivent généralement avant qu'ils ne puissent s'échapper.

Parfois, Frank parvient à sauver un migrant de lui-même. Parfois, il en laisse filer un. D'autres fois, un migrant se fait trop agressif, il surprend ou atteint un gardien avec une pierre ou un cocktail Molotov et se retrouve étourdi, tazé, blessé. La plupart du temps, les autres refluent, une ambulance arrive, l'équipe de réparation est envoyée d'urgence pour consolider les clôtures.

Quelques jours de répit sont ainsi gagnés.

Mais Frank sent bien que cette fois, les choses sont différentes.

Les consignes de la Frontex sont simples : *« Aucun réfugié ne franchit la frontière »*. À part s'il s'agit d'une femme enceinte ou d'un enfant, s'entend. Et encore : les camps capables d'accueillir ce type de population sont déjà saturés.

Le monde n'est pas devenu l'enfer blanc dépeint dans *Le Jour d'après,* ni la sombre prison de *New York 1997*. Il s'est transformé en une succession de déserts et de jungles étouffantes. Il est devenu, aux latitudes autrefois qualifiées de « *tempérées* », un lieu où la montée des eaux chasse les populations vers l'intérieur du monde développé, où l'économie chancelle sans vraiment s'effondrer, où les électeurs craignent plus pour leurs moyens de subsistance que pour leur avenir, où les multinationales continuent de chercher le profit au mépris de toute moralité, et où les superpuissances s'attaquent aux faiblesses des uns et des autres pour se développer, grandir, étendre leurs tentacules en étouffant ce qui les entoure, avant d'être à leur tour étouffées.

À travers cela, le commun des mortels tente de survivre.

Les réfugiés se sont à nouveau rapprochés, les mains serrées sur des manches de pelles, de marteaux, sur des bouteilles de verre ou de simples bâtons. Ils lèvent les bras au ciel comme s'ils évoquaient un dieu aux abonnés absents, poussent des acclamations, des jurons, tapent dans leurs mains… Frank comprend l'origine de cette agitation en voyant s'élever des ballons enflammés un peu partout le long du Mur. Il connaît ces ballons, qui transportent des combustibles et qui, une fois lancés en direction du Nord, peuvent provoquer de redoutables incendies dans les cultures ou les bâtiments.

— Éloignez-vous ! ordonne Gaillard en tirant un coup de semonce, imité par Ménard. Si l'un d'entre vous remue les mains, j'en tue une dizaine au hasard.

Frank secoue la tête, mêlant crainte et dépit dans une expression de consternation. Gaillard ne devrait pas menacer ainsi les migrants. Cela ne peut qu'accentuer leur fureur. Même si, depuis quelques mois, les gardiens ne sont plus équipés de balles en caoutchouc, mais de balles réelles, la nouvelle loi de sécurité européenne, à l'étude et pouvant leur donner *le droit de tuer*, n'a pas encore été votée ni appliquée.

Gaillard saisit la radio des mains tremblantes de Ménard.

— Où sont les militaires ?

— Une minute, répond l'officier.

— Dis-leur de se magner !

L'injonction de Gaillard monte dans la nuit avant de retomber dans un silence écrasant. Le cœur de Frank résonne à ses oreilles. Gaillard fait signe aux gardiens d'avancer.

— Déploiement ! Faut les maintenir à distance jusqu'à l'arrivée des robots.

Frank obéit à contrecœur. Il n'aime pas ce qui est en train de se passer. Il s'approche néanmoins de la troisième clôture, le fusil brandi devant lui, à la même allure que Ménard.

— Lacrymos ! commande Gaillard.

Frank s'exécute. Deux grenades s'élèvent, redescendent et explosent, faisant reculer les migrants. Leur fumée se mêle à celle des ballons enflammés, l'empêchant de voir ce qui se passe. Un sentiment étrange envahit Frank, qui tourne la tête en arrière et aperçoit Gaillard embusqué derrière une souche d'arbre mort.

— Je vous couvre, lance ce dernier, comme s'il avait deviné son incompréhension.

Frank laisse échapper un juron. Il n'aime pas qu'un chef envoie ses soldats vers le danger tout en restant à l'écart. Le contraire de ce qu'il a appris. C'est alors qu'il distingue, à travers le tourbillon de fumée qui l'entoure, un mouvement rapide. Un homme court, lance quelque chose.

Trop tard.

Une gigantesque explosion retentit, propulsant les deux gardiens au sol. Le souffle balaie la Jeep avec une force inouïe, avant qu'elle ne retombe dans un bruit de tôle froissée. Frank reste atterré en voyant le ciel s'embraser. Le feu, à quelques mètres à peine, le ramène des années en arrière, à Aix, lors d'une nuit de feu qui lui a tout pris.

Il revient à lui en entendant Ménard hurler.

— Une brèche !

Un énorme pan de Mur manquant. La végétation rasée, les trois clôtures balayées, anéanties et en feu, comme si elles étaient faites de papier.

Une obscurité plus sinistre encore que la nuit s'abat alors sur eux.

Telle une marée noire déchaînée, elle va les engloutir. Galvanisés par l'explosion, des dizaines, des centaines de migrants, armés de bâtons, de pelles et de marteaux, se précipitent avec fureur pour traverser la brèche. Ils s'élancent vers le Nord, porteurs d'illusions, telle une nuée de mouches attirées par une ampoule menaçant de s'éteindre ou de les consumer. Les barrières de métal vibrent, se tordent, se convulsent sous leurs assauts incessants. L'air, saturé de fumée noire s'élevant des ballons incendiaires, offre un passage aux spectres qui traversent les rideaux de flammes, tel un tableau apocalyptique.

La panique et les hurlements.

Le feu.

Le chaos.

Les gardiens ont beau lancer leurs dernières grenades lacrymogènes, tirer plusieurs coups en l'air, rien n'arrête les assaillants. C'est alors qu'apparaissent les robots de maintien de l'ordre, qui se déploient en quelques secondes seulement. Les migrants, confrontés à cette barrière technologique inattendue, se retrouvent momentanément figés, tentant de comprendre s'il s'agit d'une menace ou non. Des projecteurs éclairent l'obscurité, des membres articulés glissent en silence selon les données recueillies en temps réel par leurs capteurs, des avertissements sonores percutants, dans plusieurs langues, résonnent à travers la zone de l'attaque comme des échos de prudence et des canons à gaz incapacitants se matérialisent, émettant des nuages dissuasifs dans l'air ambiant.

Frank constate avec soulagement que les robots ont agi avec une précision presque chirurgicale, bloquant l'avancée des assaillants sans recourir à la violence. Toussant, crachant et tremblant de tous ses membres, il aperçoit le Grec traverser le Mur à son tour, un objet enflammé dans les mains, clopinant en direction de Ménard et Gaillard, tous deux repliés derrière l'E-Jeep calcinée, leur arme braquée devant eux. Les deux hommes tentent, par de vains signes et d'inutiles imprécations, de faire reculer les migrants qui semblent les avoir oubliés, de même qu'ils ont oublié Frank.

Le Grec, toutefois, ne les a pas oubliés. En le voyant lever le bras en l'air, Frank blêmit. Le blessé, sur le point de lancer une bombe artisanale, risque de tuer ses coéquipiers.

— Arrêtez, ne faites pas ça ! hurle-t-il à son encontre.

Mais l'homme ne répond pas. Frank tire plusieurs coups en l'air, mais le Grec, sourd à ses appels, continue d'avancer, la bombe dressée au-dessus de son crâne. Déchiré entre son devoir de protéger ses pairs et son désir d'épargner un homme, Frank comprend qu'il n'a pas le choix : il doit arrêter le Grec, quitte à le blesser.

Il pointe son arme et tire.

Le Grec s'effondre. La bombe artisanale lui échappe des mains,

avant d'exploser à quelques mètres de lui.

Frank a tiré sur un migrant qui ne cherchait probablement qu'à fuir la misère et la désolation de son pays. Bouleversé, écœuré par ce qu'il vient de faire, il se précipite sur le corps immobile en dépit des autres réfugiés, qu'il heurte de plein fouet. Il tombe, se recroqueville sur lui-même pour ne pas être piétiné, parvient à se relever, rampe jusqu'au Grec. Il colle son oreille à ses lèvres pour voir s'il respire encore.

Rien.

Le Grec n'est plus.

Le flanc lacéré par les barbelés, le ventre maculé de sang, il gît immobile, ses yeux fixes dardant les ténèbres.

Je voulais sauver. J'ai tué. J'ai tué un homme.

Frank sent son monde vaciller.

3.

« Quand ta fureur est apaisée, le zéphyr du matin caresse les ruisseaux, et sur le front des arbrisseaux frémit en goutte d'or une humide rosée. »
Pierre Baour-Lormian, Ossian

Barcelone, quelques heures auparavant
36°C

Perchés sur un skycycle[2] de conception artisanale, un adolescent et sa sœur dévalent en riant les rues d'une Barcelone écrasée sous un ciel de feu et un soleil dévorant. Juan presse l'accélérateur autant que possible, slalomant entre les carcasses de voitures abandonnées, les poubelles renversées et les morceaux de murs effondrés, savourant le sifflement du moteur et l'impression de fraîcheur sur son visage. Il voudrait ne jamais s'arrêter. Et pour cause, il fait chaud. Très chaud. Pour le quinzième jour d'affilée, la température dépasse les 35°C en soirée. Il s'agit du cinquième dôme de chaleur de l'année, et la fin de l'été semble encore très éloignée.

Heureusement, Enrique Verdadero, son père, bûche sur le sujet. Le chercheur en physique nucléaire travaille dur. Très dur. Il a consacré sa vie entière à la crise climatique en passant par la porte ô combien honorable de la science. « *L'énergie est la clé. Elle est ce qui quantifie l'état d'avancement de toute civilisation ». « Tout ce qui nous entoure est de l'énergie transformée. »* Et Enrique Verdadero semble sur le point de découvrir une solution, *la* solution.

Mais même si la solution du professeur Verdadero paraît proche, même si l'on pouvait, grâce à elle, sauver l'humanité en créant des rivières inversées pour changer les déserts en forêts, des usines avalant la fumée au lieu de la recracher, l'inertie du système, de la Terre et surtout des mers et océans qui la composent est telle qu'il faudra des siècles pour endiguer ce que les hommes ont causé, et que durant ces siècles qui attendent leurs enfants, leurs petits-enfants et les petits-enfants de ces derniers, survivre relèvera de la gageure.

Parvenu aux abords de la Sagrada familia, monstre colossal dont la tour de Jesus semble crever le ciel, orgueil démesuré émergeant d'une surface de sable et de détritus, Juan jette un œil au soleil disparu sous un ciel gris et bas, le ciel gris et bas d'une fin de journée d'été si brûlante, si pesante que la mer elle-même, au bout de la carrer de la Marina, semble vouloir s'échapper à travers le ciel. De tels phénomènes, auparavant inconnus en Méditerranée, sont désormais

fréquents. En été, l'air est si chaud que lorsqu'il entre en contact avec la mer, plus froide, des bancs de brouillards se condensent, masquant l'horizon déjà brumeux. Lorsque les écarts de température atteignent 8 à 10°C sur les quelques kilomètres séparant la plage de Barceloneta du centre-ville, les habitants se précipitent au bord de l'eau à la recherche de fraîcheur. Souvent, une tornade survient et le phénomène disparaît aussitôt apparu. Le soleil resurgit sans raison, les gens se signent, certains se baignent, selon les courants, les méduses, les requins et la pollution, puis s'empressent de rentrer chez eux en priant.

Le parc de la Ciutadella, autour des enfants, a pris des allures de désert. Quelques perruches se tiennent postées, silencieuses, sur les palmiers et cactus, seuls végétaux ayant pu résister à la chaleur incessante et au manque de pluie. En ombre chinoise se dessinent les vestiges de l'antique Catalogne, celle des grands-parents de Juan : des édifices hauts, décrépits, intrigants. En longeant certains d'entre eux, Juan s'est souvent arrêté, le visage dressé vers le ciel, promenant le regard le long de ces sculptures démembrées, de ces colonnes tombées à terre et de ces corniches pillées, se demandant à quoi correspondait cette gloire passée, lorsque la région était riche, dynamique, et qu'elle attirait les touristes comme les investisseurs étrangers.

Avant que la chaleur ne vienne, de plus en plus forte, de plus en plus sèche.

Lorsque le tourisme s'est effondré, la plupart des étrangers sont partis vers le Nord, là où la vie était encore possible. Les Catalans se sont réapproprié le centre-ville. Puis, la crise s'aggravant, des réfugiés provenant de régions de plus en plus australes ont commencé à traverser Barcelone. Ils y faisaient escale durant quelques jours avant de repartir. Étonnamment, des provisions, des objets, des enfants ou des jeunes femmes disparaissaient. La Mossos d'Esquadra[3], de moins en moins nombreuse, s'est avérée également de plus en plus impuissante, de sorte qu'il n'y avait plus qu'une chose à faire : éviter les migrants.

Les Catalans ont alors eux aussi commencé à partir.

— Laisse-moi les commandes, implore Rocio tandis que le garçon oblique dans une petite ruelle.

Un coup d'œil à la montre connectée années 2040 – sa plus grande et unique richesse, son ordinateur, son outil de travail qu'il a lui-même trafiqué – confirme à Juan qu'il est déjà tard. Très tard. Et il leur faut rendre le skycycle à Pablo avant de rentrer.

— Pas le temps.

— Tu m'avais promis, se plaint la jeune fille.

Juan accélère le mouvement sans tenir compte des jérémiades de sa sœur, et cette dernière abandonne la partie, s'affalant dans un soupir.

L'adolescent évite un groupe d'hommes poussant des brouettes emplies de matériels de récup destinés à être revendus ou recyclés : métaux, plastiques, papiers et autres cartons. Plus loin, des femmes en guenilles se sont rassemblées autour d'un étal proposant quelques rares pommes de terres et oignons distribués au plus offrant. Depuis que tout est rare et cher, la plupart des biens de consommation se vendent à la sauvette, s'échangent ou se dérobent.

Nulle trace de viande, produits laitiers, pâtes, riz ou pain.

Juan connaît si bien le chemin qu'il pourrait piloter les yeux fermés. Au centre de la Placeta de Montcada se dresse la statue de « *Guano-gribouillis* », petit chef-d'œuvre d'expressionnisme urbain réalisé avec amour par des pigeons ayant un sens du design bien à eux. La bande à Ruben fait voleter un ballon dans la poussière, le vieux Pablo est en train de rentrer le flipper. Un air de guitare s'élève d'une fenêtre, à la fois mélancolique et solitaire, complainte échappée d'un passé oublié. Plus loin, des poubelles bloquent une nouvelle fois la rue. Des types se dissimulent derrière pour dealer. Juan les contourne en songeant aux dernières voitures qu'il avait aperçues, petit. Essentiellement des véhicules électriques low-cost, parmi lesquels se glissait, parfois, une voiture thermique à e-carburant. Aujourd'hui, les voitures ont cédé le pas aux e-scooters, seuls les très riches en commandent de temps à autre pour se déplacer. Par la force des choses, les rues sont redevenues piétonnes, et les gens y laissent traîner n'importe quoi, machines à laver désossées, ordures, canapés troués sur lesquels se vautre une jeunesse désœuvrée et désabusée.

Des effluves nauséabonds arrachent Juan à sa rêverie, et ce dernier oblique pour éviter une patrouille de policiers. Il n'aime pas les flics, qui profitent de toutes les occasions qui leur sont données pour vérifier vos papiers et vous coller une amende. Derrière l'amende, un désir simple, presque basique : arrondir ses fins de mois pour nourrir sa famille.

Et Juan n'a pas d'argent sur lui.

Une fois, il s'est fait arrêter pour avoir volé un cageot de pommes. Malgré son jeune âge – il devait avoir moins de dix ans – les flics l'ont emmené au commissariat, et l'ont enfermé des heures durant avec un Africain aviné. Un « *voyageur de l'eau* » grand comme un baobab, noir comme la nuit, avec un œil crevé, qui lui avait parlé de la guerre qui sévit là-bas, la guerre de l'eau, la guerre de la nourriture, la guerre de l'homme contre l'homme. Il lui avait confié être prêt à tout pour échapper à cet enfer. L'Afrique, selon lui, était bien pire que l'Europe du Sud. Les tempêtes cassaient tout. La plupart des lacs, fleuves et rivières étaient asséchés, et une fois la terre bien sèche, bien craquelée, dure comme du béton, arrivaient des averses sans pitié. Le sol ne pouvant rien absorber, de véritables torrents de boue dévalaient

les pentes jusqu'aux mers et océans, fauchant tout sur leur passage, rues, habitations, hommes, animaux et récoltes… c'est suite à ces pluies diluviennes que l'Africain avait fui, après avoir perdu à peu près tout.

« Le phénomène s'est aggravé depuis trois ans, avait-il déclaré avec un accent prononcé. *À cause de leur Stratoshield. »*

Juan avait froncé le nez.

« Leur Stratoshield de merde, avait poursuivi l'Africain. *J'suis sûr qu'ça fait des perturbations. Ils se mettent les couilles à l'abri, là-haut, et nous, on peut crever. Ça les arrange, même. Ils se plaignent de devoir faire face aux migrants… mais ils connaissent pas la guerre, eux. Certains pays détournent leurs rivières et leurs fleuves pour garder leur eau. D'autres creusent des canaux et de grands réservoirs qui assèchent les nappes phréatiques. Les gens traversent les frontières, de nuit, pour voler quelques gouttes d'eau pour leur famille. Mon meilleur pote s'est fait descendre. Il a eu de la chance, normalement, c'est la pendaison. »*

L'Africain s'était tu, perdu dans un abîme de tristesse. À l'époque, même si la situation s'aggravait dans les pays d'Afrique, Juan ne partageait pas cette vision du Stratoshield. Ce concept, qui consiste à injecter certaines particules dans la stratosphère pour refléter une fraction des rayons du soleil afin de réduire artificiellement la température de la surface terrestre, avait été mis en place au-dessus de l'Europe du Nord, protégeant ainsi les trois quarts de la France et une partie de l'Espagne, du moins au nord. Le Stratoshield n'était pas censé dérégler le climat des régions attenantes. Pouvait-on blâmer les Nordistes de chercher à se protéger ? Auraient-ils dû se priver de protection, ou protéger la Terre entière ? En avaient-ils seulement les moyens ? Tout en se posant ces questions, Juan fixait son interlocuteur, immobile, essayant de lire sur ce visage ombrageux, sur ces traits tirés, sur cette surface noirâtre l'étendue des obstacles traversés.

« *Une fois dans le Nord, je trouverai une baraque avec piscine où je travaillerai »,* avait conclu l'Africain. *« Je ferai tout ce qu'ils veulent : ménage, peinture, jardinage… j'peux même m'occuper de la maîtresse de maison, aussi vrai que j'm'appelle Omar… »*

Il avait ri, puis pleuré, et le père de Juan était arrivé. Enrique avait parlé à la police et Juan avait pu sortir, avec l'appui d'un joli billet.

Il n'a jamais revu l'Africain, cet Africain qui semblait porter sur son visage le destin tragique de tout un peuple.

Juan et Rocio dépassent une file d'attente composée d'hommes et de femmes amaigris, silencieux, qui attendent leur tour pour pénétrer dans un magasin alimentaire presque vide. L'adolescent a l'habitude d'attendre. Avec les rationnements, il ne compte pas les fois où il a

attendu pour un morceau de pain, un peu de lait, une bouteille d'eau ou quelques fruits. Les fruits et les légumes sont les produits les plus rares. Il y a si peu d'insectes, depuis l'avènement de la sécheresse.

Plus d'insectes. Plus de fruits.

Les fraises lui manquent, au printemps. Les oranges en hiver, les mandarines, les pommes bien fraîches et juteuses. Croquer à pleines dents dans un melon, un jour d'été, savourer une pêche, une nectarine…

Juan sent les mains de Rocio se cramponner à lui tandis qu'il dévale une pente aux pavés défoncés, semée de décombres. Les chocs font trembler tout son corps. Rocio est trop jeune pour avoir connu un monde où l'on n'attend pas à l'entrée des magasins. La première fois qu'elle a dû attendre, elle s'est effondrée de fatigue au bout de quelques minutes seulement. Depuis, elle s'assied sur le trottoir tandis que Juan lui invente des histoires. Les légendes qu'elle préfère sont celles de héros sauvant des communautés des tempêtes, des inondations, des incendies ou encore des sécheresses. Des personnages qui partent vivre dans les forêts des Pyrénées en compagnie des fées, érigeant des maisons dans les arbres, cultivant leur propre nourriture, élevant leurs propres animaux, récupérant des matériaux pour se fabriquer tous les objets nécessaires à la survie. Des voyageurs au long cours découvrant des mondes fantastiques jonchés de rivières et de torrents, de lacs et de châteaux où reposent des princesses endormies…

En les imaginant, Rocio rit de bon cœur, le visage levé au ciel, le corps cloué à l'asphalte craquelé.

De l'eau toujours, de l'eau partout, jusqu'à déborder de vos rêves.

Malheureusement, le retour à la réalité est aussi aride que les rêves sont humides. Les magasins sont de plus en plus vides, la qualité des produits de plus en plus basse et leurs prix de plus en plus hauts. Le goût de l'eau potable ne cesse de se détériorer : on y glisse un morceau de sucre, lorsqu'on en trouve, sachant qu'il faudrait y adjoindre des compléments en sels minéraux.

Juan a entendu dire que les pays du nord de l'Europe se sont transformés depuis la mise en place du Stratoshield. Qu'ils ont su faire face, faire évoluer leurs modèles économiques, sociaux et politiques, leurs structures, leur organisation pour s'adapter, et que ces efforts ont payé. Hommes et femmes y vivent heureux, en bonne santé. Certains sont même des êtres « *augmentés* ».

Le monde a changé. L'Espagne aussi a changé, mais ses habitants sont restés prisonniers du passé.

Ils sont affreusement *diminués*.

Peu à peu, le climat catalan s'est encore plus déréglé, comme l'avait prédit Omar. Au printemps 2049, des averses torrentielles se

sont abattues sur le parc naturel de la Muntanya de Montserrat. Les rivières ont débordé, les routes se sont disloquées, des coulées de boue ont tout emporté, ravinant les terres qui les séparaient de la côte, exactement comme en Afrique quelques années plus tôt. Un dôme de chaleur suffocant s'est alors abattu sur Barcelone. Plus une goutte d'eau durant des mois. L'été s'est mué en enfer de feu. En s'apercevant que les températures estivales se maintenaient en novembre, chose qui n'était encore jamais arrivée, de nouveaux habitants se sont découragés et ont quitté la ville, qui a de ce fait perdu le reste de sa main-d'œuvre. L'eau produite par la vieille usine de dessalement s'est encore dégradée, et son prix a encore augmenté. Les provisions se sont faites encore plus rares et chères. Les pannes d'électricité, devenues monnaie courante, se succédaient entre les coupures d'eau de plus en plus matinales.

Un véritable cercle vicieux.

« En temps de guerre, mieux vaut vivre à la campagne qu'à la ville », dit le dicton. Les fuyards ont-ils trouvé des prairies verdoyantes pouvant les accueillir ? Juan imagine plutôt leurs corps desséchés dans la poussière ou profanés par les brigands. Souvent, il songe à ces gens qui sont partis, à sa sœur, à son père, qui eux sont restés. Il demande souvent à son père de les emmener dans le Nord avant que les frontières ne soient définitivement fermées, mais il y a le MareNostrum 10, l'un des plus puissants super ordinateurs d'Europe, le super ordinateur sur lequel s'est connecté Erico Verdadero de manière clandestine pour réaliser ses précieuses simulations, logé au Centro Nacional de Supercomputación de Barcelone.

« Le MareNostrum est l'un des simulateurs les plus performants de la planète », lui a-t-il confié. « *Il excelle dans la modélisation des systèmes complexes. Sans la puissance de calcul du MareNostrum, sans l'apport du deep Learning, pas de simulation possible. Et sans simulation, aucun avenir pour Rocio et toi ».*

La seule raison pour laquelle son père, sa sœur et lui sont restés provient de ce que son père a besoin de se connecter en secret à ce maudit MareNostrum. Tandis qu'il continue de pédaler, Juan repense à cette galerie de verre rectangulaire, dans l'ancienne chapelle de la Torre Goirona, qu'il a eu l'occasion de visiter une nuit. Quatre rangées d'armoires métalliques ornées de boutons, de diodes colorées, le tout climatisé.

Les connexions de qualité à RIVER, Real-time Interactive Virtual Expanse Network[4] – autrement appelé métavers –, ne se trouvent que dans les villes importantes. Une fois qu'on les a dénichées, il faut négocier. Plus un bien est rare, plus il est cher. Quant à quitter le pays… Les liaisons de données sont déjà tellement limitées entre le nord et le sud de l'Europe. Juan appréhende le jour où River ne pourra

plus du tout franchir les frontières géographiques, même au sein du Bloc Sud.

Il serre les doigts sur les poignées du skycycle. Nombreux sont les conflits l'ayant opposé à son père à propos de ce qu'ils devaient faire. Enrique Verdadero s'était vu proposer un pont d'or pour travailler en Norvège – NordVisas compris –, suite à l'incendie qui a détruit le projet pharaonique sur lequel il officiait en France : ITER[5]. À l'époque, certains chercheurs et leurs familles étaient admis au Nord, sous réserve de s'engager à travailler pour certaines sociétés. Mais Enrique a refusé, prétextant qu' « *il ne travaillerait jamais pour ceux qui ont détruit le monde* ».

Il aurait pourtant pu profiter de l'aubaine au lieu de poursuivre ses recherches sans financement. Juan ne l'a jamais compris. Pourquoi rester intègre, alors que tout s'écroule autour d'eux ? Comment refuser une maison au frais, avec jardin, piscine et climatisation, dans un endroit où les derniers rationnements datent de la Seconde Guerre mondiale ? Dans un pays où les énergies renouvelables coulent avec fluidité jusqu'aux habitations ? Où les écoles sont bien équipées ? Où les hommes sont soignés par des machines et peuvent se faire augmenter ?

Là où Juan en veut encore plus à son père, c'est à cause du Mur de l'eau, en passe d'être achevé. Dans quelques semaines à peine, le Mur et son cortège de lois les empêcheront à jamais d'émigrer. Son père leur a pourtant juré de les emmener dans le Nord, lorsqu'il aura trouvé la « *solution* », mais la trouvera-t-il un jour ? Que va devenir Rocio, qui doit encore tout apprendre et a besoin de perspectives ? Que vont-ils devenir tous trois ?

La ville, toujours brûlante, paraît de plus en plus déserte, austère et dangereuse. Des lueurs commencent à poindre à travers les ouvertures des bâtiments, signe que les habitants allument leurs chandelles. À Barcelone, en 2050, l'électricité est un luxe que peu de personnes peuvent encore s'offrir.

Il est temps de rentrer.

Alors qu'il s'approche du hangar de Pablo, Juan perçoit plusieurs cris provenant de l'intérieur. Il ne s'agit pas de cris de réjouissance, mais plutôt de cris de détresse. Durant quelques secondes, il hésite, se demandant quelle action entreprendre. Les cris laissent présager une urgence inquiétante. Pablo a-t-il un problème avec l'un de ses clients ou fournisseurs ? Que se passera-t-il si Juan s'en mêle ?

— Filons, lance Rocio, on lui rendra demain.

Cette simple suggestion, ce simple mot, « *filons* », teinté de résignation, révèle aux yeux de Juan sa propre lâcheté. Pablo a fait beaucoup pour lui. Ils n'ont pas le droit de fuir. C'est parce que les hommes ont fui leurs terres et leurs responsabilités que le monde est

devenu ce qu'il est.

L'adolescent fait signe à sa sœur de garder le silence, et conduit le skycycle jusqu'à une impasse emplie de déchets sous lesquels il le dissimule.

— Reste ici, dit-il à Rocio. Cache-toi.

— Tu vas me laisser seule ? chuchote Rocio, l'air affolé. T'as oublié la voisine ?

Juan lui fait signe de se taire. Évidemment, il se souvient de la voisine, dont il était à moitié amoureux, et qui a disparu un soir où elle devait traverser la rue pour se rendre chez sa grand-mère.

Un véritable drame.

— O.K., tu viens avec moi, mais sans bruit. Ça peut être dangereux. Et laisse Neige ici.

À regret, Rocio dissimule Neige – petite fée aux ailes scintillantes – dans une boîte en carton éventrée, non loin du skycycle, tandis que Juan effectue un tour rapide des lieux. Hors de question d'emprunter les portes cochères du hangar, habituellement dévolues aux camions. Lorsque ces portes sont fermées, comme ce soir, Juan est introduit par une petite porte métallique à l'arrière du bâtiment, après avoir murmuré le mot de passe adéquat, mais il n'est pas question de s'y rendre non plus. Heureusement, il connaît suffisamment l'antre de Pablo pour savoir qu'il est équipé d'une sortie de secours, au cas où les choses tourneraient mal.

Il contourne le hangar pour trouver ce qu'il cherche, saisit sa sœur par la main et gravit en silence un monticule de déchets et de sable, jusqu'à une fissure donnant sur une salle encombrée de toutes sortes de pièces détachées, qu'ils traversent malgré l'odeur d'urine qui flotte dans l'air vicié. Les W.-C. des quartiers pauvres sont inutilisables depuis le jour où le réseau d'assainissement a cessé d'être entretenu, suite aux pluies et inondations à répétition faisant déborder les égouts.

— Barrons-nous, ça pue trop ici ! se plaint Rocio en plissant la bouche de dégoût.

— Fais-moi confiance, répond Juan.

Il sait que derrière un vieux panneau rouillé se dissimule un espace vide habilement transformé par Pablo en porte dérobée. Tous deux le franchissent et grimpent une échelle qui les mène à une pièce située à l'étage supérieur. L'air est saturé de mouches bourdonnantes, et de la lumière émane d'une petite fenêtre en face d'eux.

Des éclats de voix leur parviennent soudain. Tous deux s'immobilisent, puis rampent jusqu'à la fenêtre leur permettant de voir en contrebas. La pièce qu'ils occupent, une sorte de bureau, domine le hangar sombre et poussiéreux, habituellement dédié aux affaires de Pablo. Un homme en treillis, armé d'un coutelas, patrouille dans le sable du hangar. Certainement pas un ami de Pablo. Juan dirait plutôt

un mercenaire ou un trafiquant. Des hommes qui, à la tombée de la nuit, font des choses dont il ne faut pas parler, couvertes par la police ou les milices locales. Sentant son cœur s'accélérer, Juan fait signe à sa sœur de se tenir immobile et pousse l'un des pans de la fenêtre. Il rampe jusqu'à une passerelle offrant une meilleure vue d'ensemble.

Enfin, il peut voir.

L'ancien garage, abandonné depuis que les voitures ont disparu de la ville, est devenu un haut lieu de trafic. Contre l'un des murs, plusieurs empilements de cartons emplis de bouteilles d'alcool, cartouches de cigarettes, matériel médical militaire et pièces détachées de toutes sortes. Au centre, un véhicule de type Jeep, à la carrosserie maculée de terre. Un moteur thermique trafiqué, hautement polluant. Deux hommes en treillis y sont postés, armés de Kalachnikov dernière génération, avec viseur holographique, silencieux intégré et système de stabilisation avancé. Que font-ils ici ?

Juan repère alors une silhouette à terre en train de se tortiller sur elle-même, les vêtements déchirés et le corps meurtri. Un type jeune, au visage taillé à la serpe, au nez aquilin et à la barbe brune, avec une dent en moins.

Pablo.

L'homme au coutelas lui donne un coup de pied dans le ventre, l'un de ces coups qui vous brûlent les tripes et vous coupent la respiration.

— Tu vas nous dire où il est ? lance-t-il.

Pablo, le visage blême et la respiration saccadée, ne répond pas.

Le regard de Juan balaie le hangar, se pose sur la porte du « *bureau* » de Pablo et revient vers ce dernier. Comment le sortir de là ? Où sont les hommes censés le protéger ? Ont-ils été tués ? Saisi d'un mauvais pressentiment, il recule, désireux de rejoindre sa sœur avant qu'elle ne se fasse remarquer, quand un nouveau hurlement le secoue. Il se plaque contre la passerelle. Rocio, les yeux exorbités, paraît sur le point de défaillir. L'adolescent lui fait signe de garder le silence, et risque un œil en contrebas. Il se glace en apercevant Pablo immobile, la joue tailladée, gisant dans son propre sang. L'un des types descend alors de la Jeep avec un bidon d'essence, dont il asperge Pablo d'un geste nonchalant, avant de sortir un briquet.

Le cœur de Juan s'arrête lorsqu'il voit l'impensable se dérouler devant lui. La scène semble ralentir, chaque détail gravant une image indélébile dans sa mémoire. Les bruits ambiants s'estompent alors qu'il fixe, impuissant, son employeur, ami et mentor, Pablo, ainsi menacé de mort. Tout semble étouffé, lointain et irréel.

— Tu vas parler, maintenant ? lance l'homme au coutelas en allumant le briquet, avant de l'approcher du visage défiguré de Pablo.

Quelque chose se produit alors en Pablo. La terreur paraît le

secouer à un tel point que sa langue se délie presque malgré lui.

— Barri Gotic ! Barri Gotic… lâche-t-il en baissant les yeux.

— Où ça, dans le Barri Gotic ?

— Carrer d'Obradors !

Juan se fige. Leur planque actuelle se trouve justement dans le Barri Gotic, carrer d'Obradors. Il est prévu qu'ils déménagent le lendemain matin, comme l'a établi leur père depuis des années.

« Jamais plus d'un mois au même endroit. »

S'agit-il d'une coïncidence ? Se pourrait-il que ces mercenaires soient à la recherche de leur père ? Qu'ils aient appris les liens existants entre Juan et Pablo, et soient venus interroger ce dernier en ce sens ? Nombreux sont les réfugiés politiques, à Barcelone, dans l'attente de passer en France, puis de traverser le Mur de l'eau avant qu'il ne soit achevé pour rejoindre les pays du Nord, les pays de la pluie… combien de réfugiés « *importants* » se cachent en ce moment carrer d'Obradors ?

Un frisson parcourt l'échine de l'adolescent alors que cette possibilité se fraie un chemin dans son esprit.

Pablo nous a-t-il vendu ?

Un mélange de rage et de colère impuissante l'envahit. Ses genoux fléchissent, ses mains se mettent à trembler. La surprise et l'incompréhension initiale laissent place à une angoisse lancinante, la peur de ce qui peut leur arriver.

Les deux hommes font démarrer la Jeep, tandis que le troisième ouvre l'une des portes du hangar.

Un rugissement de moteur retentit et le véhicule disparaît, laissant Pablo à demi mort dans la poussière.

4.

Îles Lofoten, au même instant
26°C

— Merci, c'était top.
— Reviens quand tu veux.

Eva Sandvik gratifie le moniteur de ski nautique d'un sourire enjoué, escalade le ponton et saisit sa serviette, qu'elle déploie sur ses hanches. Le visage penché en arrière, tout entière offerte au soleil, elle essuie ses longs cheveux blonds et éponge les gouttes brillantes sur sa peau nue. La température de la mer est excellente : environ 19°C. Si l'on remonte quelques décennies en arrière, elle était d'à peine 12°C et personne, hormis quelques locaux et autres rares touristes, n'osait y tremper un orteil.

Si le dérèglement climatique est un désastre pour certains, il représente une aubaine pour d'autres.

Eva active ses lentilles et le paysage autour d'elle s'habille des nuances colorées de la réalité augmentée. Tandis qu'elle marche vers la plage, les regards des hommes s'attardent sur son corps. Grande, plantureuse et bronzée, avec un bikini pour tout vêtement, un bikini ultra tendance, d'un rouge fracassant, elle ne peut ignorer l'effet qu'elle a sur eux, et sa notoriété naissante n'arrange rien à l'affaire. Depuis qu'elle est reporter à TVNorge[6], Eva fait parler d'elle dans les médias. Certains tabloïds populaires la qualifient de *« véritable ode à l'amour », « femme préférée des Norvégiens », « intelligence au corps de rêve, à la carrière fulgurante et à la vie personnelle compliquée ».*

Eva s'en est insurgée. Pourquoi la vie d'une femme est-elle considérée comme « *compliquée* » dès lors que ladite femme préfère le modèle de la *working girl* à celui, plus communément admis, de la femme mariée, travailleuse et modèle maternel ? Eva travaille dur, très dur, depuis toujours et encore plus depuis le lancement des élections législatives. La Première ministre Ingrid Solheim étant actuellement en réunion dans le port de Hamnøy avec les syndicats de pêcheurs de morue, que d'ambitieux chercheurs rêvent de réintroduire après la disparition quasi complète de l'espèce, Eva a droit à une soirée de repos, chose dont elle n'a pas bénéficié depuis des mois. Et pour cause, le travail d'Eva est tout pour elle.

— On se promène ?

La jeune femme fait mine d'ignorer l'homme qui vient de s'adresser à elle, et dont les données s'affichent automatiquement sur l'horizon artificiel. « *Gunnar Johansen, 35 ans, fils du milliardaire Ole*

Johansen, détenteur de la multinationale Norsk Hydro, en vacances pour quelques jours. Pour plus d'informations, prononcer A.T. ou cligner des yeux en fixant ses initiales. »

Elle sourit. Voilà ce qu'elle aime dans cet Eden Luxury Resorts. Être entourée de gens physiquement intéressants.

Une foule de personnes intéressantes viennent se la couler douce aux *Vikings*, à Myrland. Des hommes. Des femmes, également, sourire blanchi, dents parfaitement alignées, toutes les imperfections effacées, atténuées, gommées par les plus grands spécialistes de chirurgie esthétique, des implants et des extensions, plus bronzées et mieux épilées les unes que les autres. Tous sont là pour se rencontrer, se raconter des banalités ou folâtrer.

Le Club *Les Vikings* est connu pour cela.

Noyée dans cette marée humaine, cette marée huppée composée de belles personnes, propres sur elles et extrêmement *intéressantes*, Eva se sent parfaitement à sa place. Il faut dire qu'elle n'a pas non plus été délaissée par la nature. Malgré tout, il lui a fallu forcer le destin pour se faire une place dans cette société. Originaire de Flaksad, fille d'un pêcheur ruiné reconverti dans la pisciculture, elle a dû travailler dur et obtenir des résultats bien supérieurs à la moyenne pour décrocher la bourse lui permettant de faire ses études à Oslo, et de se frayer un passage à travers les portes de la plus prestigieuse école de journalisme d'Europe du Nord : l'UO, ou University of Oslo, dont la plupart des étudiants, on le sait, sont admis suite à un gros chèque de papa maquillé sous la forme d'une « *donation* ». Des donations de 300 à 400 000 néo-euros[7]. Parfois même 600 000 néo-euros. Rien n'est assez cher pour la science. Rien n'est assez cher pour offrir à son fils ou sa fille chérie la meilleure université, le meilleur avenir – quels que soient ses résultats scolaires, s'entend.

L'UO constituait la première étape de la longue route qu'Eva s'est assignée.

En voyant les eaux scintillantes du golfe constellées de yachts extravagants, rivalisant en taille et en élégance, et les propriétaires de ces bijoux flottants profiter du soleil sur leurs ponts, sirotant du champagne, mêlant luxe, glamour et insouciance estivale, elle se promet de profiter de cette soirée de liberté. Pourquoi ne pas agrémenter ses séances de ski nautique, de natation et randonnée d'une présence virile et distrayante ?

Elle se félicite d'avoir fait le choix de ne jamais avoir d'enfants.

Comment était le sexe, avant les campagnes de stérilisation visant à protéger la planète et la commercialisation des nanoparticules contraceptives ? Quelles règles régissaient les rapports au sein des sociétés ? Eva a entendu dire que si la société n'était pas polygame comme elle l'est aujourd'hui en Norvège, beaucoup d'hommes et de

femmes possédaient simultanément, en secret, plusieurs partenaires sexuels. Et le mensonge n'était pas le seul prix à payer pour cette norme anti naturelle. Au lieu d'être vu comme un loisir, comme un plaisir, un moment de communion et de partage, le sexe pour le sexe était vu comme un péché de luxure, un acte transgressif.

Eva ne comprendra jamais cela.

Mais le moment n'est pas encore venu pour ce genre de plaisir. Il est encore tôt, et la jeune femme, pour l'instant, se contente de savourer la douceur du sable sous ses pieds, la température de l'air, idéale, sur sa peau. 28°C. Autrefois, au nord du cercle polaire arctique, l'air dépassait rarement les 25°C, même au cœur de l'été. Aujourd'hui, on se croirait aisément en Corse ou aux Baléares. Les îles Lofoten, ou « *Pied de lynx* », sont devenues l'une des destinations les plus prisées au monde depuis que toute la bande située entre le 30e parallèle nord et le 30e parallèle sud : du Maroc à l'Afrique du Sud, de la Floride à l'Uruguay, du Japon à l'Australie, s'est muée en une étuve humide et poisseuse. Le corps humain ne pouvant résister plus de quelques heures à une température supérieure à 30°C avec un taux d'humidité supérieur à 80%, les hommes ont déserté, fui pour les plus chanceux et les plus riches, péri pour les autres. La moitié du monde rayée de la carte des possibilités.

Heureusement, tout cela est resté très éloigné de la Norvège. Heureusement, le Stratoshield permet de maintenir une température maximale sous la barre des 30°C.

La jeune femme longe la plage entre les corps couleur de miel et les regards équipées de lentilles à réalité augmentée, qu'elles soient intra ou extraoculaires. La plupart ont, à leur poignet, leur montre-téléphone connectée. Certains discutent, d'autres, seuls et silencieux, fixent le ciel ou la mer, certainement occupés à lire un ebook, regarder une série, un clip ou une émission.

SkyMind, MetaSync, MicroVerse… tous ont basculé dans la réalité virtuelle ou augmentée. Du nord au sud, les gens passent le plus clair de leur temps sur River en immersion partielle ou totale. Et River, aujourd'hui, à moins d'avoir des implants, passe par les montres et les lentilles. Les gens s'en servent pour travailler, pour jouer, pour consommer. Ils sont plus accrocs aux lentilles qu'ils ne l'étaient aux téléphones portables dans les années 2020.

Bien qu'elle considère les hautes technologies comme une chance qu'elle peut utiliser lorsque le besoin s'en fait sentir, Eva, quant à elle, refuse les implants comme elle refuse d'être « *programmée* » à son insu. Hors de question de se laisser endoctriner par la publicité ciblée, omniprésente, ni par les liens en rapport avec ses incursions sur River, ses derniers achats ou ses conversations.

Toujours très ambitieuse malgré ses modestes origines, Eva ne

s'est jamais fait d'illusion. Qu'espérer de plus qu'un poste de reporter en venant de son milieu ? Le destin lui a malgré tout souri quelques mois après l'obtention de son diplôme, lorsqu'elle a attiré l'attention de Magnus Mortensen sur les rives de l'Akerserva[8]. Ce jour-là, elle venait d'aider un vieil homme en danger suite à des pluies diluviennes ayant causé des inondations meurtrières et l'évacuation de milliers de personnes.

Elle n'a pas reconnu Mortensen lorsqu'il s'est approché. Elle n'a pas vu ses drones de protection, véritables bijoux technologiques combinant des fonctionnalités avancées de surveillance, de défense et de communication pour garantir la sécurité du magnat. Ce n'est qu'une fois le vieillard recueilli par les pompiers, épuisé et béat, qu'elle a compris ce que Mortensen lui disait.

— Vous êtes une véritable héroïne, vous savez ? avait-il remarqué.

— Je ne suis qu'une simple journaliste.

— Pas n'importe quelle journaliste. La meilleure. J'y veillerai.

Mortensen était bel homme, incontestablement. Il paraissait la quarantaine malgré sa soixantaine assumée. Sportif, le teint bronzé, résultat d'implants nanotechnologiques non invasifs pour revitaliser la peau et de traitements de génie génétique pour ralentir le processus de vieillissement. Ses cheveux noir corbeau étaient le fruit de techniques avancées de régénération capillaire, et ses yeux étaient équipés de lentilles de contact bioniques à réalité augmentée. Une stature imposante, des bras velus, épais, des mains puissantes, les mains d'un ours. Un homme à poigne, assurément. Autour du cou, une chaîne en or, épaisse elle-aussi, et à l'auriculaire, une chevalière, en or également, arborant un majestueux « *M* », symbole de son pouvoir sur le pays. Une femme superbe, Olga de Holstein, héritière de Haker BP, l'un des plus riches groupes pétroliers de Norvège, une femme lui ayant donné un fils de l'âge d'Eva promis à un brillant avenir, en tant qu'unique héritier de l'empire de son père, prénommé Jonas.

Après un clin d'œil, l'homme d'affaires le plus influent du pays, pourvoyeur de nombreux emplois, avait donné à Eva sa carte de visite en la priant de le recontacter dès le lendemain. Eva était restée sans voix. Paralysée par la surprise, elle avait regardé cet homme si important, qui s'était adressé à elle, jeune diplômée, franchir tranquillement les quelques mètres qui le séparaient de sa Tesla modèle S/50, suivi de ses deux drones.

Le véhicule autoconduit s'était évanoui en silence, dans un souffle d'air, et Eva s'était demandé si elle n'avait pas rêvé.

Mais les rêves ne laissent pas de carte de visite derrière eux.

Eva avait longtemps hésité. Elle avait tourné et retourné la carte entre ses doigts graciles, le soir, dans son petit studio de Grønland, en

contemplant le puits de jour se creusant devant elle. Elle ne connaissait rien de Mortensen, à l'époque, si ce n'est sa réussite financière. Éternel séducteur – même s'il assurait toujours être resté fidèle à sa femme Olga –, amateur de voitures de sport, de jets d'affaires et de jet-ski, travailleur invétéré, orateur aussi populaire que charismatique, Mortensen avait un train de vie que les médias ne se privaient pas de commenter pour faire rêver les foules. Pourquoi un homme tel que lui voulait-il la prendre sous son aile, alors que des cohortes entières de jeunes femmes l'attendaient chaque jour au pied de son arcologie[9] ? En échange de quoi voulait-il lui permettre de s'élever ? Qu'avait-elle à offrir, d'ailleurs, son corps ?

Son âme ?

Aiguisée par la curiosité, Eva avait enquêté sur Mortensen.

Magnus Mortensen avait tout du parfait entrepreneur, celui dont le pays est fier, celui qui prouve que tout est possible avec du courage et de la volonté. Après avoir fait fructifier Equinor, l'enfant chéri de la nation était parvenu à regrouper au sein de la première société de Norvège, la *Mortensen-de Holstein SA*, ou M-DH SA, Equinor et Aker BP, les entreprises de sécurité et de cybersécurité Defigo et Promom, la société BioSteril, qui assure les campagnes de fertilisation et stérilisation dont Mortensen s'était érigé en fer de lance, TVNorge, première chaîne de télévision du pays, ainsi que de prometteuses start-up en robotique, biotechnologies, géo-ingénierie ou encore en intelligence artificielle avec Mortensen Ideas, censée soutenir et développer toutes sortes de projets technologiques hautement innovants.

De plus en plus attirée par ce profil hors du commun, Eva avait pris contact avec le secrétariat du président-directeur général, qui l'avait reçue au dernier étage de l'arcologie M-DH, gigantesque pyramide moderne dotée d'une vue sur le fjord d'Oslo qui reléguait la fenêtre du studio d'Eva à une lucarne de grenier.

La jeune femme a vite compris le rôle éminemment important que voulait jouer Mortensen pour son pays, et c'est devant cette mer et ces montagnes couvertes de forêts et entourées de rêves que tout s'est joué.

Au moment où elle a commencé à travailler pour lui, Mortensen s'est rapproché du *Parti du progrès*, généralement positionné à la droite du Parti conservateur, et considéré comme le parti le plus à droite des partis représentés au Parlement norvégien. Un parti ultra libéral sur le plan économique et conservateur sur le plan social, qui militait pour la baisse des impôts, le libre marché, la déréglementation de l'économie, la lutte contre le dérèglement climatique et souhaitait la mise en place de limites plus strictes contre l'immigration. En matière de politique étrangère, le Parti du progrès prônait une plus forte coopération avec

l'OTAN, les États-Unis et Israël ainsi qu'un contrôle plus important de l'aide publique à destination des pays en développement ou en difficulté.

Mortensen n'a pas tardé à comprendre qu'Ingrid Solheim, l'une des cadres du parti proche de la famille royale, avait la capacité d'accéder à la fonction suprême du pays. Il s'est rapproché d'elle suite à des cyber attaques menées contre les instances norvégiennes, contrecarrées par la M-DH, qui ont conduit l'opinion publique à réclamer la fermeture des frontières européennes. En devenant le principal soutien et donateur de Solheim lors des précédentes élections législatives, en 2046, Mortensen est sans doute celui qui a permis au Parti du progrès de passer de 16 à 35% des suffrages et de 29 à 64 sièges au Storting, le Parlement norvégien, sur les 169 sièges existants.

Ingrid Solheim est ainsi devenue Première ministre de Norvège, partageant le pouvoir à travers une coalition avec le Parti conservateur, et prenant une trajectoire sécuritaire et interventionniste non prévue à l'origine.

« *Les périodes difficiles exigent des mesures fortes* », a-t-elle argué à juste titre.

À cette époque déjà, Mortensen ne cachait pas sa volonté de faire de Solheim l'un des sept Administrateurs de Blocs mondiaux : les dirigeants les plus importants de la planète, qui administrent l'Europe du Nord et du Sud, l'Amérique du Nord – États-Unis, Royaume-Uni et Canada –, le Bloc sino-russe – Chine-Russie-Corée du nord –, l'Israël, le Japon et les Émirats, le reste étant composé d'états isolés ou d'enclaves plus ou moins défavorisées.

L'administration du Bloc Nord, autrefois appelée présidence de l'Union européenne du Nord, est une présidence tournante. Elle n'est pas détenue par un président unique, mais exercée par le gouvernement de l'État membre dans son ensemble. La rotation s'effectue tous les six mois, dans l'ordre alphabétique du nom de chaque État membre dans sa langue officielle.

Et le prochain Administrateur du Bloc Nord sera norvégien.

La jeune journaliste politique, qui travaillait jusqu'alors comme pigiste pour l'Aftenposten – journal généralement considéré comme faisant autorité en Norvège – a reçu de Mortensen des informations lui permettant de lancer sa carrière. Qu'y gagnait l'industriel ? La possibilité d'appuyer certaines lois ou de combattre certains adversaires politiques de Solheim par le biais de l'Aftenposten, ce qui convenait à Eva, déjà séduite par les idées libérales de Solheim. Mortensen a ainsi fourni à Eva une copie d'un projet de loi rédigé par l'adversaire principal de Solheim, Emil Strøm, alors ministre de l'Immigration. L'article virulent écrit par Eva a placé ledit adversaire

sous le feu des critiques et fait capoter son projet, avant de le contraindre à démissionner.

Solheim n'avait plus qu'un seul rival, dans la personne de Hans Hansen, le Premier ministre en fonction, et Eva, aspirée par Mortensen comme par un missile intercontinental, était récompensée en devenant reporter à TVNorge, première chaîne de télévision commerciale de Norvège en termes de parts d'audience et filiale de la M-DH.

Dès ses premiers jours chez TVNorge, Eva débordait d'enthousiasme. Tout était si nouveau et vibrant d'opportunités ! Cette entreprise, avec son influence et ses ressources, pouvait faire une différence positive dans le monde. Chaque matin, Eva se levait avec une énergie décuplée, prête à mettre son talent au service d'une cause répondant à ses idéaux. Elle lisait les articles qu'elle avait contribué à créer, louant les réalisations de la M-DH, glorifiant son leader charismatique. Chaque mot était soigneusement choisi pour présenter la société sous son meilleur jour, même si cela signifiait parfois embellir la réalité. Il s'agissait d'améliorer le monde, et tous ses collègues étaient animés par une passion similaire. Ils échangeaient des sourires complices dans les couloirs, fiers d'occuper ce missile qui ne cessait d'accélérer. Eva ne pouvait nier le sentiment de camaraderie et d'appartenance qui l'envahissait chaque jour un peu plus.

Un jour, Mortensen a fait fuiter sur TVNorge, grâce à Eva, le fait que le Premier ministre Hansen aurait jadis tenu des propos xénophobes. Interrogé à brûle-pourpoint sur ce sujet lors d'une émission de télévision présentée par Eva, montée en grade, ce dernier a commis quelques maladresses, ce qui a eu pour effet de jeter le discrédit sur sa personne et ruiner ses chances de faire un second mandat.

Sa beauté et son sourire aidant, Eva est rapidement devenue présentatrice de journal télévisé local, et elle ne compte pas s'arrêter là.

Interrompant ses pensées, la jeune femme constate qu'elle a atteint le sentier douanier, dont le tracé suit les rochers en réalité augmentée. Elle hésite à éteindre son assistant électronique, et se ravise : le chemin est escarpé, il ne s'agirait pas de se fouler une cheville en pleine campagne électorale. Durant quelques minutes, elle admire les cabanes de pêche sur pilotis qui se dressent au loin, les montagnes qui se reflètent dans la mer, les pics qui se découpent sur le ciel tandis que le soleil descend peu à peu. Dominant les « *Alpes de la mer* », le point culminant de l'archipel, le Higravstinden, sur l'île d'Austvågøya, la contemple comme un vieux sage du haut de ses 1 161 mètres.

Sautillant de pierre en pierre, Eva songe à ce qui fait débat lors de cette campagne : l'Europe coupée en deux.

Lorsqu'elle était plus jeune, plus naïve, Eva aurait sans doute voulu aider tout le monde. Sauver tout le monde. Mais Solheim, Mortensen et la réalité des choses l'ont fait changer d'avis : « *sauver tout le monde, c'est tuer tout le monde* ». Comment conserver l'Europe unie, avec des politiques économiques désastreuses au Sud, comment se protéger avec des frontières maritimes si étendues ?

À présent, tout le monde espère que Gaspard Davos, dirigeant de la France du Sud et Administrateur du Bloc Sud à l'origine du Mur de l'eau, ira au bout de son projet.

Ce rempart leur offrira la protection dont ils ont besoin. Il les préservera de la menace grandissante qui remonte depuis l'Espagne, l'Italie, la Grèce, la France, et se répand sans cesse, telle une marée noire, depuis la rive nord de la Méditerranée sur toute l'Europe. Il les protégera de l'Afrique, l'une des terres les plus dangereuses qui soient avec l'Asie du Sud-est, du fait des conditions terribles qui y règnent. Quel prix paient déjà les Norvégiens, chaque jour, pour entretenir ces camps de migrants qui grèvent une partie de leur économie, ces logements, ces écoles, toute cette eau, nourriture et énergie ?

Le regard de la jeune femme plonge dans l'eau transparente aux reflets dorés, calme, apaisée, qui s'étend tout autour d'elle. Un poisson aux écailles argentées virevolte non loin, surpris par sa venue. Le soleil a basculé sous l'horizon, laissant derrière lui un kaléidoscope de teintes rouge orangé qui se fondent dans les flots. Elle sourit.

Ils ont fait le bon choix.

Seule au cœur de cette nature foisonnante, elle songe aux premiers hommes dont on a trouvé trace ici, avant qu'elle-même ne foule ce sable, ces rochers, avant qu'elle n'admire cette mer si paisible. La nature sera toujours belle, avant et après l'homme. Il y a 6 000 ans de cela, les hommes vivaient de la chasse : cerfs, ours, rennes, castors, ainsi que de la pêche : morues, harengs, phoques et baleines, avant de commencer à cultiver le blé il y a environ 4 000 ans. Aujourd'hui, il n'est plus question de phoques ou de harengs. Les bars, daurades, castagnoles et balistes nagent désormais, nonchalants, dans les eaux du cercle polaire comme ils nageaient autrefois en Méditerranée. Les eaux chaudes du Gulf Stream, qui sont passées de 20°C à 25°C, ont fait le bonheur des uns et le malheur des autres.

Elles ont fait le bonheur de Magnus Mortensen, pour lequel travaille Eva, elles ont donc fait le bonheur d'Eva.

Tout en lissant ses cheveux, la jeune femme repense au jeune adonis qui l'a saluée alors qu'elle sortait de l'eau, Gunnar Johansen. Peut-être n'aurait-elle pas dû l'éconduire, après tout. Les femmes aussi ont besoin de tendresse. Besoin de se sentir aimée, fût-ce l'espace d'une seule nuit. Elle se rassure en se disant que la campagne s'achèvera bientôt, et qu'elle pourra prendre du repos. Elle pourra

revenir dans ce vaste restaurant dont elle a à peine entrevu la carte. Et qui sait, peut-être, de cocktail en cocktail…

Une légère vibration la ramène à elle.

Eva jette un œil à sa montre dans un geste machinal, et constate qu'il s'agit de Kristen, la secrétaire de Magnus Mortensen. Elle retire le bracelet, et l'holophone reprend une position plate, comme un simple téléphone. Le métavers se superpose à la réalité, et l'image en trois dimensions de la charmante jeune femme se dessine au-dessus de l'appareil qu'Eva tient dans sa paume, se superposant aux flots assombris qui l'entourent. Kristen tourne sur elle-même, ravie et impressionnée par la beauté du crépuscule qui s'offre à elles.

— Myrland ? La classe…

— Vous n'avez quand même pas oublié que je suis en déplacement avec la Première ministre ? répond Eva avec un sourire amusé.

— Monsieur Mortensen souhaite vous parler, répond Kristen avec une moue nonchalante.

— Quand ça ?

— 22 heures 30 précises.

5.

Barcelone
21 heures
31°C

— Faut filer, papa !

Le chercheur aux cheveux en bataille, pour toute réponse, nettoie ses lunettes en bâillant. Songeur, il mâchouille son pendentif, les yeux rivés sur l'un des deux écrans vingt-cinq pouces disposés devant lui. Il ne s'agit pas d'écrans holographiques, loin de là, mais de vieux moniteurs années 2020 à cristaux liquides, comme on n'en fait plus. Une technologie dépassée, mais qui tient dans le temps. L'un des écrans affiche quantité de sphères colorées s'agitant en tous sens, reliées par des tubes de différents diamètres et munies d'étiquettes complexes : des atomes. L'autre moniteur présente une multitude de tableaux et de graphes mouvants mesurant la température, la pression, la vitesse des particules, etc., etc. Dans un coin défilent des paragraphes de code permettant au chercheur d'agir sur le système par l'intermédiaire d'une ligne de commande.

Malgré ses connaissances en informatique, Juan n'a jamais rien compris aux simulations de son père.

L'étroite et unique pièce qu'ils occupent n'est éclairée que par un soupirail. Les murs sont tapissés de toiles d'araignée, et le sol recouvert de poussière. Le poste de travail de Verdadero se compose d'une valise disposée à l'horizontale sur ses deux genoux osseux. Sur la valise, une dalle 3D rayée. Les pieds nus du professeur trempent dans une bassine d'eau de mer, lui apportant un brin de fraîcheur. En dépit des deux ventilateurs pointés sur l'unité centrale, lancés à plein régime, il fait une chaleur atroce.

Une chaleur d'enfer.

— J'ai trouvé comment récolter l'énergie produite avec un facteur dix, murmure Verdadero entre ses lèvres, l'air rusé, sans même regarder ses enfants. Je le sais. Je le sens.

— Tu continueras plus tard, objecte Juan en essayant de reprendre son souffle.

Il secoue son père et se prend les pieds dans les dizaines de câbles enchevêtrés qui émergent de l'unité centrale. Verdadero le retient en pestant, juste avant qu'il n'entraîne tout le matériel avec lui. L'adolescent se relève en piétinant les feuilles gribouillées de formules, les carnets de notes, les livres cornés, maudissant River et le MareNostrum, dont la puissance de calcul les rattache tous trois à

Barcelone. D'un geste vif, il tente de débrancher l'ordinateur, mais la main squelettique de son père l'en empêche.

— Ne fais pas ça, malheureux. La simulation n'est pas terminée !

— Tu la reprendras plus tard !

— Il faudrait faire vérifier mes calculs… commencez à manger, j'arrive.

Le professeur leur désigne la table d'appoint, sur laquelle reposent trois assiettes en plastique, ainsi qu'une casserole contenant une bouillie brûlée de céréales, pommes de terre et haricots. Légumes et fruits ont depuis longtemps été bannis du fait de leur coût élevé et de leur disponibilité réduite. Les protéines animales, comme le poisson, ne sont que de lointains souvenirs depuis que la Mare Nostrum[10] est devenue la Mare Mortum[11].

Les programmes d'aide alimentaire ayant été abandonnés, les familles luttent pour survivre.

Tandis que Juan cherche désespérément l'attention de son père, son regard s'arrête sur un dessin scotché sur la porte rouillée : un petit voilier traversant la nuit vers un phare éloigné, avec à son bord leur maigre famille gribouillée par Rocio. Il jette un œil craintif à travers le soupirail, constatant que la rue est toujours vide, et lance, haut et fort.

— On est en danger de mort, je te dis !

— Quoi ?

— Des chasseurs de prime sont à nos trousses. On a coupé par les cours intérieures et les toits, mais ils ont une Jeep !

Le chercheur pose son regard cerné sur ses enfants, fronçant les sourcils.

— C'est peut-être à cause du deutérium[12]…

— Papa ! lance Rocio de sa petite voix aiguë. Ils viennent peut-être pour toi !

Le professeur dépose la dalle sur l'unité centrale et se lève d'un coup. Il pousse un juron lorsque sa tête heurte l'une des poutres du plafond trop bas.

— Coño !

Le choc paraît lui rendre la raison. Il jette un œil à travers la lucarne, ferme la serrure d'une main tremblante et leur jette un regard inquiet. Il a enfin compris. D'un mouvement rapide, il récupère le nanostor[13] dissimulé dans son pendentif et le rapproche de l'émetteur-récepteur de l'unité centrale pour y enregistrer son travail. Puis, il ouvre la valise lui servant de bureau et y enfourne son ordinateur, sa dalle et ses diffuseurs d'écrans qu'il recouvre de vêtements, avant de saisir un gros sac plastique dans lequel il balance en vrac le réchaud, les assiettes, les quelques couverts qu'ils possèdent et la casserole encore chaude, qu'il entoure de son écharpe de supporter du FC Barcelone – la fameuse « *blaugrana* » –, pour la

maintenir fermée.

— Cessez de me regarder ! lance Verdadero. Pas de temps à perdre !

Sortant de sa torpeur, Juan récupère son vieux sac à dos, y jette quelques vêtements suspendus à un fil à linge, ainsi que des tee-shirts froissés, divers câbles, composants électroniques et outils de précision.

— Tu vas pas sortir en caleçon, papa, observe Rocio en tendant à son père un vieux pantalon.

Alors que Verdadero s'empresse de s'habiller, ils perçoivent un bruit de moteur dans la rue. Vu le nombre de véhicules encore en circulation, cela ne peut être qu'eux.

Rocio se fige de terreur.

— N'aie pas peur, ma belle, fait Verdadero. Prends ton sac. On va filer par le soupirail.

Heureusement, Enrique Verdadero a toujours un plan de secours. Une fois, ils ont filé non pour éviter des mercenaires, mais le propriétaire venu leur réclamer le loyer. Telles sont les règles : changer de planque et de nom tous les mois, ne se fier à personne, ne se confier à personne.

Juan s'approche de sa sœur, de plus en plus blême, pour la réconforter. Depuis sa plus tendre enfance, depuis qu'ils ont quitté la vaste demeure qu'ils occupaient sur la riche avenue du Tibidabo, que leur mère a succombé à une crise de paludisme, couverte de sueur, secouée de nausées et de tremblements dans tout le corps, depuis cette crise soudaine, violente comme la mort elle-même, la vie n'a plus été qu'une longue errance, une longue descente aux enfers, un chemin de tristesse émaillé de quelques joies fugaces. Où les conduira ce chemin ? Juan n'a jamais pu comprendre l'optimisme forcené de son père. Quelle que soit l'issue de ses recherches, leur vie est bouleversée. L'Espagne est ébranlée. L'Europe est fracturée.

Le monde a chaviré à une vitesse fulgurante, et rien ne sera jamais plus comme avant.

Un cri retentit. Sans doute un voisin apeuré.

— Vite !

Verdadero ouvre le soupirail et aide ses deux enfants à monter. D'abord Rocio, ensuite Juan, qui lui tend la main une fois dehors, l'invitant à les rejoindre. Mais Verdadero recule sous son regard stupéfait. Il retire son collier et le passe avec religion autour du cou de sa fille, qui s'est mise à pleurer, avant de lever vers son fils un visage grave. Le visage d'un homme qui sait qu'il va mourir.

— Prends bien soin d'elle, Juan. Elle est très fragile, depuis son accident.

— Mais qu'est-ce que t'attends pour sortir ?

— Si je vous rejoins, ils vont nous avoir tous les trois, répond

Verdadero avec une tristesse qui arrache les larmes de Juan.

— Mais on peut pas te laisser comme ça !

— Il le faut. Je ne veux pas qu'il vous arrive quelque chose. N'oubliez pas, n'oubliez jamais : vous êtes mes yeux et mes oreilles.

— Papa… sanglote Rocio en attirant son père à elle.

Alors que Juan s'apprête à redescendre pour forcer son père à sortir, un énorme coup secoue la porte, figeant tout le monde sur place. Un deuxième coup de pied manque de faire sauter la serrure. Verdadero récupère le sommier de fer – le seul qu'ils possèdent – le traîne jusqu'à la porte et le positionne de manière à bloquer le mécanisme.

— Ça devrait tenir un moment.

Puis, il déplace un meuble et tire sur une ficelle sortant du sol, dégageant une petite boîte rouillée. Il en fait surgir une liasse de billets qu'il insère d'une main tremblante dans un portefeuille.

— Emportez les résultats à Alberto Fonseca, à Bruxelles !

— Les résultats ?

Juan fixe le pendentif en forme de cigogne désormais au cou de sa sœur. Voilà les résultats auxquels se réfère leur père.

— Comment veux-tu qu'on aille à Bruxelles ? demande-t-il, dépité.

— Voici l'argent pour le voyage. Toutes mes économies.

Verdadero tend son portefeuille à son fils, qui le saisit d'une main peu assurée. Ce qu'il est en train de vivre lui paraît totalement irréel. D'abord l'interrogatoire de Pablo, puis la course folle jusqu'à la planque et à présent, leur père qui se sacrifie pour qu'ils puissent fuir. Leur père qui leur ordonne de l'abandonner et de parcourir plus de mille kilomètres à travers l'inconnu. A-t-il perdu la tête ? Il voudrait hurler, demander pourquoi, comment. Un tel voyage est hors de prix. Dangereux, voire mortel. Comment leur père peut-il penser que deux mioches, dont une fillette de sept ans, puissent l'entreprendre ?

Il examine le portefeuille comme un programme qui aurait bogué : quelques photos abîmées, de fausses cartes ID[14] établies au nom de Rafaela, Javier et Esteban Suarez – qui peuvent renseigner sur le nombre de fois où ils sont contrôlés par la police, quand, où, en quelles circonstances –, un permis de conduire périmé ainsi que les billets de banque froissés. Le chercheur y a rassemblé toute sa vie, il ne s'en sépare jamais. Aujourd'hui, il le lui confie.

Comme s'il refusait tout espoir, toute vie.

De nouveaux coups pleuvent sur la porte, qui se met à osciller. Le sommier ne résistera pas longtemps.

— Écoutez-moi. Écoutez-moi bien, ordonne Verdadero dans un murmure. Il n'y a qu'une façon d'aller au Nord : la mer. Il vous faut trouver un bateau. Ensuite, essayez de monter dans un train ou un

camion. Ce sera moins cher.

Juan hoche la tête sans réellement comprendre ce que dit son père.

— Il faudra avancer malgré les difficultés, malgré le manque d'eau et de nourriture. Ne confiez à personne la vraie raison de votre voyage : tous ceux qui s'approcheront de vous seront potentiellement dangereux. Ne vous faites pas avoir par de faux sourires et de belles propositions. Méfiez-vous particulièrement des migrants. Ceux qui ont tout perdu sont capables du pire. Évitez la police, et surtout la PolDav. S'ils mettent la main sur vous…

Juan hoche la tête avec crainte. La PolDav, abréviation de « *Police de Davos* », agence de sécurité ultra-secrète créée et dirigée par Gaspard Davos – chef d'un parti d'extrême droite devenu l'homme le plus puissant du Bloc Sud –, opère à la fois dans le monde réel et dans le cyberespace, à l'intérieur comme à l'extérieur de son pays de rattachement.

Elle est l'une des plus efficaces et dangereuses qui soient.

— Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ? demande l'adolescent, perdu. On va te revoir ?

— Il vous faut traverser le Mur de l'eau, poursuit le chercheur comme s'il n'avait pas entendu la question. La plupart des migrants tentent leur chance au sud de Lyon, l'endroit le plus accessible en venant de la Méditerranée, qui est également le plus protégé. D'autres essaient de traverser le massif de la Vanoise, là où le Mur n'est pas encore terminé. La Vanoise est l'endroit que vous devez viser. Il vous faudra trouver un passeur qui acceptera de porter Rocio et gagner Bruxelles le plus vite possible. Alberto saura quoi faire.

Il ferme la main de son fils sur le portefeuille.

— Il y a toujours de l'espoir. La science peut faire tomber tous les murs !

Juan secoue la tête, incrédule. Alberto Fonseca, commissaire européen à Bruxelles, était un ami de la famille à une époque. Un homme de la soixantaine, bedonnant, un cigare aux lèvres. Il venait souvent prendre le café avec leur père, lorsqu'il logeait encore à Barcelone. Rocio devait avoir dans les trois ans. Une fois devenu commissaire, ses visites se sont espacées. Un jour, il a définitivement mis les voiles pour Bruxelles. Comme beaucoup, il a choisi de vivre dans le Nord pour échapper au rationnement et au feu de la désertification.

Élu n'est plus seulement une place de choix. C'est une véritable aubaine.

— Il y a quelques mois, Fonseca a intégré la Direction générale de l'énergie, l'organe responsable de la politique énergétique de l'Union européenne. Il pourra s'assurer que mes recherches ne seront

pas perdues !

— Tu es certain qu'il nous reconnaîtra ? balbutie Juan. Ça fait tellement longtemps.

— Bien sûr qu'il vous reconnaîtra.

— Pourquoi accepterait-il de nous aider ?

— L'argent, bien sûr, Fonseca sait qu'il y a beaucoup d'argent à la clé. Le marché de l'énergie est l'un des plus gros marchés qui soient. Celui qui domine ce marché dominera le monde. Si jamais il hésite, propose-lui de déposer le brevet à vos trois noms. Il t'écoutera et vous aidera, je te le promets.

— Nous trois ? Tu veux dire sans toi ?

Un nouveau coup retentit sur la porte. Des voix hurlent, et le sommier se tord, sur le point de lâcher. Verdadero fixe ses enfants d'un air navré.

— Et si on le trouve pas ? S'il a disparu ?

Le chercheur réfléchit une seconde, dérouté par cette possibilité.

— Il vous faudra rejoindre Juan Carlos, s'il est encore en vie, ou ceux qui poursuivent son action. Les résultats ne doivent surtout pas tomber dans de mauvaises mains.

Juan fronce les sourcils. Tous trois savent que Juan Carlos Lorius, célèbre ingénieur chimiste et ancien ami de son père, est sans doute mort à l'heure qu'il est.

— Je peux compter sur toi ?

— Monte ! implore l'adolescent en essuyant ses larmes. Faut qu'on parte ensemble !

— Trop tard, répond Verdadero. Fuyez ! Fuyez vite et surtout, ne vous fiez à personne, pas même à Alberto !

En voyant son père fermer le soupirail derrière eux, Juan sent son cœur se déchirer. Un bruit métallique grinçant, suivi d'un coup sourd retentit à l'intérieur du sous-sol. Le sommier a cédé et la porte s'est ouverte. Le garçon reconnaît la voix de l'homme au coutelas.

— Enrique Verdadero ?

Un cri s'élève.

L'adolescent reste pétrifié durant quelques secondes, mais sa sœur le secoue, lui permettant de reprendre ses esprits. Heureusement pour eux, la vitre du soupirail est si sale que leurs agresseurs ne pourront les apercevoir dans la nuit. Il saisit Rocio par la main et tous deux fuient à travers une cour à l'odeur de moisi tandis qu'un nouveau bruit métallique retentit. Le soupirail s'est ouvert juste après qu'ils aient décampé.

Juan court à perdre haleine.

Son père est mort.

Il faut qu'ils en réchappent.

Il faut qu'il sauve sa sœur.

6.

Îles Lofoten
22 heures 15
24°C

Eva sent un délicieux frisson la parcourir en pénétrant dans son bungalow. D'abord parce que la température de 19°C lui rappelle celle de l'appartement qu'elle vient d'acquérir à Aker Brygge, en plein cœur d'Oslo, et ensuite parce qu'elle apprécie tout particulièrement les aménagements haut de gamme, les équipements modernes et la vue spectaculaire qu'offre ce pavillon de luxe sur les îles Lofoten. Elle savoure chacun de ces déplacements, qui l'emmènent d'île en île, de ville en ville en compagnie de la Première ministre Solheim. Cela lui permet de vivre autre chose. De découvrir autre chose.

Peu de personnes peuvent encore s'offrir le luxe de voyager ainsi.

Quinze minutes avant l'appel.

Eva se glisse sous les jets de la douche, fermant les yeux et laissant l'eau chaude caresser son corps. Elle tourne le bouton pour activer les buses de massage, et soupire de plaisir alors que les jets puissants frappent ses épaules et son dos, traitant chaque muscle endolori. La vapeur d'eau emplit bientôt la salle de bain, une brume épaisse enveloppe tout. Une ambiance intime et relaxante.

Eva se sent immédiatement détendue et régénérée.

Elle n'a pas pris de vacances depuis des mois, et, dernièrement, sa vie est devenue trop routinière. Travail, sport, rendez-vous galant dans un grand restaurant suivi d'une nuit agitée dans un hôtel cinq étoiles pour se réveiller en compagnie d'un homme bien sous tous rapports, mais qui ne lui donne pas envie de réitérer l'expérience. Pourquoi s'encombrer d'un homme, si ce n'est pour fonder une famille ?

En Norvège comme dans d'autres pays du nord de l'Europe, il est interdit de dépasser un enfant par famille afin de réduire la pression sur les écosystèmes et les ressources naturelles, diminuer les risques climatiques pour les générations futures et atténuer l'empreinte carbone. Ce n'est qu'un demi-sacrifice : toutes les études démographiques indiquent que le nombre d'enfants par femme converge naturellement vers deux une fois la transition démographique effectuée, c'est-à-dire le pays suffisamment développé, et ce quelles que soient la culture et la religion.

Pendant ce temps, les gens continuent de procréer sans restriction au Sud, le pire étant en Afrique subsaharienne.

L'ONU pensait que la population atteindrait les 10 milliards d'individus en 2050, pour plafonner à 11 milliards en 2100. Elle

n'avait pas prévu que la population redescendrait à sept milliards – son niveau des années 2000 –, suite aux famines, maladies, crises et conflits qui en ont découlé. Dans certains endroits, cette diminution de la population a été un choix social et politique. La politique de planification des naissances de Norvège s'inspire de la politique mise en œuvre par la République populaire de Chine à la fin du XXe siècle – la dimension coercitive en moins. Elle se manifeste essentiellement par la pénalisation économique et sociale des parents de famille nombreuse, ainsi que par la réalisation d'avortements et de campagnes de stérilisations gratuites.

Eva a bénéficié d'une de ces campagnes lorsqu'elle était à l'université. Non qu'elle n'eut de pulsion de se reproduire ou qu'elle n'aimât pas les enfants ou la manière de les faire, au contraire. Elle a décidé qu'elle n'en aurait pas, en toute conscience et en toute responsabilité, car elle estimait les terriens encore trop nombreux, malgré les famines, maladies, crises et conflits qui en ont découlé. Elle ne regrette nullement cette décision qui étonne certains hommes : elle tient à préserver sa liberté : une liberté totale, sans compromis.

La jeune femme, par souci de ponctualité, passe aux buses de pluie pour se rincer, laissant l'eau ruisseler sur son visage et ses cheveux comme dans un véritable spa. Les murs et les surfaces, recouverts de buée, lui donnent l'impression d'être dans un monde à part.

Le discours de Solheim le jour de son élection, qui avait acté les nouvelles mesures dont les limitations des naissances, revient à sa mémoire. Elle y avait assisté en compagnie de Magnus Mortensen à Inkognitogata, la résidence officielle du Premier ministre. Le feu qui s'était allumé dans sa poitrine à l'écoute de cette voix crépite une nouvelle fois.

C'était il y a quatre ans.

« *Si vous vous demandez si les femmes sont capables de tout*, avait commencé Solheim, *je vais vous répondre : elles ont réussi à prendre le pouvoir même quand il était réservé aux hommes.* »

Des rires avaient fusé. La nouvelle Première ministre avait remercié ses supporters avant d'entrer dans le vif du sujet.

« … *En étudiant l'histoire, on se rend vite compte que l'homme n'a jamais réussi à anticiper ni éviter les crises majeures. Il a fallu la peste noire pour faire naître les premières institutions sanitaires et les premières mesures d'hygiène publique. Il a fallu la Première Guerre mondiale pour que les hommes acceptent de créer la Société des Nations, dont on parlait depuis 1907. Même chose pour l'Organisation des Nations Unies, qui n'est apparue qu'après le désastre de la Seconde Guerre mondiale, alors que certains en demandaient la création dès 1937 en remplacement de la*

SDN…

C'est un fait historique : un ordre équilibré, harmonieux, qui se soustrait à l'individualisme et se soucie du long terme ne s'installera pas à la place du chaos, mais après le chaos. Il en a toujours été ainsi.

Aussi, il faut traverser au mieux ce chaos. »

Ingrid Solheim avait marqué une pause devant les invités surexcités.

« *De même que les grandes crises historiques ont toujours été l'occasion d'un changement profond de la société, le dérèglement climatique mondial est l'occasion de mettre en place un nouveau système. Un monde moins clivant, moins polluant, moins destructeur, plus inclusif, plus équitable, plus juste que celui dans lequel nous vivions avant. Des pays comme les États-Unis et la Chine ont su réagir. Ils occupent tous deux une place proéminente sur l'échiquier mondial. Pourquoi ne pas revendiquer la place qui nous revient ? »*

Des salves d'applaudissements avaient suivi cette prise de position.

« *J'ai choisi la politique parce que j'avais des idées extrêmement précises pour faire avancer la Norvège. Idées que j'ai toujours. Je pense que nous sommes en train de perdre ce qui a fait la force de notre pays. Le pétrole et le gaz naturel, qui ont largement contribué à notre croissance économique et notre développement, appartiennent au passé. La crise climatique a atteint nos latitudes : il est inutile de chercher à l'éviter. Nous ne pouvons pas dire que nous sommes tous égaux face à cette crise. L'écart entre les riches et les pauvres s'est encore accentué. On voudrait nous faire croire qu'il suffirait de se prendre en main pour s'en sortir. Mais fonder tous les espoirs d'une société sur l'économie de marché en prétendant que cela réduira les injustices sociales et nous sortira du gouffre serait voué à l'échec.*

« *Alors, comment sortir de ce gouffre ? Vous m'avez élue pour cela. Vous m'avez élue pour mener une politique écologique, économique et sociale forte. Pour sortir de l'ultra libéralisme qui a entraîné un désastre climatique, et lutter contre les inégalités sociales. Pour protéger notre pays et notre population des attaques extérieures. Nous protéger est crucial, quitte à restreindre temporairement certaines libertés individuelles, car nous sommes la Norvège. Et nous devons nous protéger de deux choses.*

« *La première d'entre elles est le climat. Depuis longtemps déjà, nos chercheurs en géo-ingénierie, en lien avec leurs homologues d'Europe du Nord, travaillent sur la mise en place d'un Stratoshield sur le nord de l'Europe. Vous savez que j'ai milité, lors de ces derniers mois, en faveur de ce projet. J'ai une excellente nouvelle à vous annoncer : si tout se déroule comme prévu, la COP52 nous permettra de signer le troisième accord de géo-ingénierie et de mettre en place ce bouclier.*

Un tonnerre d'applaudissements avait secoué la foule. Solheim

avait remercié son public et poursuivi, émue.

— La deuxième chose contre laquelle nous devons nous prémunir est la possibilité d'un afflux massif de migrants pouvant déséquilibrer notre pays. Même si je le déplore, nous devons nous protéger temporairement de ceux qui ont fait un autre choix que le nôtre, et qui pourraient, sans le vouloir, nous entraîner avec eux par le fond. J'envisage, pour cela, de créer une alliance des pays du Nord au sein même de l'Union. Je tiens à vous rassurer : il n'est pas question d'abandonner l'Europe du Sud, mais plutôt de donner au Sud le temps de rattraper son retard. Si cela se fait, comme je l'espère, l'Europe de nouveau unie revendiquera sa place de troisième puissance mondiale. Si cela ne se fait pas, l'Europe du Nord n'aura d'autre choix que de poursuive son chemin seule. »

Les invités avaient hoché la tête, conscients des sacrifices à consentir pour s'en sortir.

« *Même si les secteurs du loisir, du tourisme, du tertiaire en général sont en baisse, même si l'accueil des réfugiés climatiques et l'aide publique à destination des pays en développement ou en difficultés grèvent une grande partie de nos ressources, et si les salariés remplacés par l'intelligence artificielle et les robots ont été très durement touchés, la Norvège est toujours reconnue pour sa pêche durable – quelle que soit la pollution globale des mers –, et pour son secteur énergétique respectueux de l'environnement. Elle possède une solide infrastructure, un système éducatif efficace et une population hautement qualifiée, des atouts essentiels pour l'économie. Nous sommes dans une période propice pour la santé, la technologie, le bien-être. Mais pour tirer pleinement parti de ces opportunités, il faut réinstaurer un État-providence qui prendra en charge les familles, les individus et les entreprises. Il faut se doter d'une politique des naissances efficace et juste. Il faut s'arranger pour que le gouvernement et les entreprises œuvrent dans la même direction. Et tout cela commence par trouver de nouvelles formes d'énergie, car l'énergie est la clé. Elle nous rendra à la fois libres et puissants, et je compte sur la Mortensen-de Holstein pour cela. »*

Solheim s'était tournée vers Magnus Mortensen, qui avait salué la déclaration d'un hochement de tête satisfait. De nouvelles salves d'applaudissements s'étaient fait entendre.

« *J'entends certains arguer que la mise en place d'un État-providence risque d'accentuer la dette publique. Que les banques centrales, pour l'alimenter, devront fabriquer des liquidités. J'entends parler de hausse des prix, de nouveaux dérèglements de l'économie… heureusement, nous pourrons faire face tous ensemble, en Europe du Nord. L'Allemagne, la Suède, mais aussi le Danemark, la Hollande, la Pologne et la plus grande partie de la France sont avec nous. La solution ne peut être que transnationale !*

Tonnerre d'applaudissements. Solheim avait alors conclu, la voix

vibrante d'espoir.

« *Vous avez voté pour une nouvelle Norvège, une Norvège qui laisse derrière elle les mots « libéralisme », « socialisme », car ces mots décrivent le monde d'hier, non celui de demain. Je vous promets que cette nouvelle Norvège sera un exemple pour le monde entier.*

Notre survie est à ce prix. »

Notre survie est à ce prix.

Eva ferme les robinets, ragaillardie, prête à prendre l'appel qui l'attend dans cinq minutes. Elle active la fonction séchage en savourant les doux mouvements du robot qui la coiffe. Elle passe ensuite un pantalon et un corset sombre, et noircit ses yeux, ce qui lui confère un air sérieux : il faut toujours être impeccable lorsqu'on s'adresse à Magnus Mortensen.

Enfin, elle prend place dans le sofa, face à la baie vitrée derrière laquelle s'étend le firmament étoilé, baignant les yachts, les îles, les anciens villages de pêcheurs, les falaises escarpées de lueurs argentées. Il lui reste une minute. Elle commande un kombucha[15] à la domotique avant de composer le numéro de Mortensen. Lorsque l'appel est accepté, la silhouette d'un homme debout, vêtu d'un complet noir, se dessine devant elle comme s'il occupait le centre de la pièce.

22 heures 30.

— Ça va, ma belle ? demande le chef d'entreprise de sa voix grave.

— Très bien, Magnus, comme vous pouvez le voir, déclare-t-elle en levant son verre. Et vous ?

— Toujours sur le qui-vive, comme tu l'imagines. La campagne d'Ingrid bat son plein, les critiques redoublent et le Mur de l'eau a été attaqué cette nuit.

— Comment ça ?

— Des migrants sont passés au Nord, armés d'explosifs, dans la région de Lyon. Certains d'entre eux ont atteint la banlieue sud de l'agglomération. Et ce n'est pas tout : deux garde-frontières ont été tués.

La jeune femme reste sans voix. Le Mur, qui sera bientôt terminé, n'a jamais subi d'attaque de cette gravité, et elle ignore comment l'interpréter. Si des employés de la Frontex sont décédés, cela risque d'avoir des répercussions d'ordre international. Le Mur, tel qu'il a été conçu, peut être remis en question et avec lui la nouvelle découpe de l'Europe et la loi de sécurité à venir. En outre, un tel événement peut servir d'exemple à d'autres migrants.

— Combien sont passés au Nord ?

— Les drones en ont recensé 1 769. La plupart ont été

appréhendés par les gardiens, les militaires et la police lyonnaise. Ils devraient être renvoyés.

— Tant mieux, déclare-t-elle, soulagée.

Cela limite le risque d'avoir à gérer encore plus de migrants en Norvège.

— La nouvelle loi de sécurité devra-t-elle être retardée ?

— On va faire le nécessaire pour qu'elle soit votée à temps. Et pour le Mur, j'ai donné mes ordres…

Eva hoche la tête, rassurée à l'idée que la Norvège aura bientôt les moyens d'assurer sa protection sur le plan politique avec la nouvelle loi de sécurité comme sur le plan géographique avec le Mur, dont la construction et l'entretien sont dévolus à la Veidekke ASA – entreprise faisant partie des inventaires de l'État vendue par Solheim à Mortensen pour un néo-euro symbolique dans le but de la redresser –, en collaboration avec la société française VEB[16].

— Tu as vu que Strøm est monté dans les sondages ?

— Oui.

Emil Strøm, ancien ministre de l'Immigration et chef du Parti travailliste, a toujours été l'un des principaux rivaux d'Ingrid Solheim. Alors que Solheim prône une protection des populations ainsi qu'une immigration choisie et quantifiée, Strøm veut ouvrir le pays au monde. Il est opposé au Mur de l'eau, pour la réunification de la France et celle de l'Europe.

Un idéaliste forcené qui n'a toujours pas compris qu'on ne peut sauver tout le monde, et qu'il faut choisir ses combats.

— Ingrid va devoir faire une déclaration, reprend Mortensen. Un tel déploiement de violence ne peut que justifier la politique de sécurité qui sera l'objet de son second mandat.

Eva sourit. Leurs pensées se sont télescopées. Les crises recèlent toujours des opportunités, et celle-ci tombe à pic pour la Première ministre. Toute l'actualité pourra se centrer sur sa personne. Une attaque du Mur qui les protège en pleine campagne électorale contre un opposant au Mur est l'opportunité rêvée !

— Dommage que je ne puisse pas présenter le débat télévisé. Elle va le manger tout cru…

— C'est tout le mal que je lui souhaite, répond Mortensen, dont elle peut sentir la joie.

— J'imagine qu'il y a changement de programme pour la Première ministre ?

Il hoche la tête.

— Elle a fait renforcer les contrôles aux frontières et nous sommes passés en niveau d'alerte 2. Pour le reste, il faut faire attention à ne pas se faire taxer d'opportunisme électoraliste. Au lieu de se rendre sur Lyon, Ingrid va viser Marseille et y rencontrer Davos.

Elle compte y passer trois jours.

— Excellente idée, observe Eva. Cette rencontre reflétera sa détermination à faire toute la lumière sur l'attaque et à prendre des mesures appropriées. Cela démontrera son engagement envers la sécurité et la stabilité du Bloc Nord dans son ensemble. Elle pourra profiter de l'occasion pour asseoir son envergure internationale, prouver qu'elle peut tenir tête à un Administrateur étranger, établir des liens et renforcer la coopération entre nos deux pays.

— Départ demain 8 heures. Tu n'as pas oublié tes cours de français, j'espère ?

Eva sourit, heureuse d'avoir appris plusieurs langues et rassurée d'être de la partie.

— Ça date un peu, mais ça devrait aller.

— Tant mieux, parce que tu devrais recevoir sous peu un e-mail de Holgard.

La jeune femme hoche la tête. Holgard, président directeur de la chaîne TVNorge et supérieur d'Eva, obéit évidemment au doigt et à l'œil de Mortensen, qui dirige l'ensemble de la M-DH. Il a pour habitude de communiquer essentiellement par e-mail ses missions comme le reste. Elle a tellement d'e-mails de lui qu'elle pourrait emplir un plein camion.

— Officiellement, cette visite a pour objectif de faire un état des lieux du Bloc Sud suite à l'attaque, et de rencontrer différents dirigeants avant les élections. Officieusement, on aimerait en apprendre plus sur l'attaque. Ingrid va devoir se montrer prudente et méthodique dans ses démarches. La situation est extrêmement complexe. Elle exige une approche équilibrée et réfléchie.

— À quel titre vais-je l'accompagner ?

— Simple reporter. Il s'agit d'abord de faire en sorte qu'Ingrid reste sur le devant de la scène. Tu l'interviewera lors des moments importants, l'occasion pour toi de commencer à conquérir le cœur des Norvégiens. (Elle sourit.) Ensuite, j'aimerais que tu effectues un reportage destiné à informer et rassurer nos compatriotes sur le sort du Sud. Il s'agit de leur montrer que nos aides sont bien employées, que les populations ne sont pas laissées à l'abandon, que la division de la France était la meilleure chose à faire pour elles comme pour l'Union européenne. Tu auras une équipe pour t'aider. Tu prendras le maximum d'infos, même si on n'utilise pas tout. On sortira la version courte le jour des élections, et la version longue une semaine après. Enfin, rien ne t'interdit de creuser les récents évènements.

— Vous ne faites pas confiance en Solheim pour cela ?

Mortensen sourit.

— « *La confiance n'exclut pas le contrôle* », a dit un jour Lénine. Ingrid aura affaire aux politiques en tant que politicienne. Tu es

censée être apolitique : tu peux inspirer la confiance, pousser les gens à se livrer. Tu es jeune et belle. Tu ne pourras sûrement pas approcher Davos, mais il y a les hommes qui l'accompagnent, ministres et conseillers. Les jeunes, surtout, ceux sur qui ton charme peut opérer.

Eva sourit à son tour, flattée.

— Tu te rendras sur Lyon une fois la pression un peu redescendue. Certains vont chercher à instrumentaliser l'attaque. Les frontières sont déjà fermées. Difficile d'éviter une crise économique et sociale. Il nous faudra des images de réfugiés traités avec attention, et des paroles réconfortantes. Rassurer est le maître mot. Il ne faut pas que cela remette tout en question. Au contraire.

— Je vois, fait Eva, le regard escaladant les pentes abruptes et les falaises qui se dressent autour d'elle.

Solheim a en effet besoin du soutien de toute la population si elle veut que la nouvelle découpe de l'Europe soit poussée à son terme. Plus les opposants seront muselés, plus elle aura le champ libre pour sauver ce qui peut encore l'être, et permettre aux peuples du Nord de garder une vie décente le temps que le climat s'améliore.

Or, qui dit soutien du peuple dit soutien des médias.

Et travail acharné pour Eva, qui brigue désormais le poste de présentatrice nationale, actuellement occupé par sa rivale, Ida Nigård.

Elle se remémore les discussions animées durant ses études, les débats sur l'éthique et la responsabilité des médias. Elle s'était engagée à toujours défendre la vérité, à informer le public de manière honnête et équilibrée. En entrant à TVNorge, elle a découvert qu'il est parfois nécessaire de ne pas tout dire, ou de présenter les choses d'une certaine manière pour s'assurer que le pays va dans la bonne direction.

Elle fera ce qui doit être fait.

— Si tu n'as pas d'autre question, je te suggère de commencer à te préparer. Ne cherche pas à faire de politique. Prends les infos, creuse, ruse, et appelle-moi dès que tu auras du nouveau. Tu vas voir, la rade de Marseille est splendide. Autant joindre l'utile à l'agréable.

— Vous la connaissez bien ?

— Je me suis rendu en France du Sud à plusieurs reprises, déclare-t-il d'un air rêveur. Après avoir assisté avec toi à la conférence à l'ancien projet de fusion international à Manosque, il y a sept ans, je suis descendu à Marseille pour y rencontrer Davos. Les Sudistes sont sympathiques de prime abord, mais il faut t'en méfier. Ce sont de fieffés menteurs, retors et corrompus. Comme dans l'humanitaire, l'argent des aides n'atteint que rarement l'objectif escompté, surtout à Marseille. Voilà pourquoi ils sont dans la panade.

— Je serai prudente.

— Tu as intérêt. Hors de question d'abîmer ma future vedette !

Mortensen cligne des yeux et disparaît, laissant Eva seule devant le sublime panorama de la mer s'étendant à l'infini. Au loin, des drones de livraison piquent sur un petit village au clocher coloré. Les cerfs-volants de la Kite Gen effectuent leur ballet aérien. Eva se félicite que ces systèmes d'éolienne aéroportée[17], destinés à aller chercher les vents d'altitude, plus réguliers, et aussi vingt à trente fois plus puissants que ceux de la surface, aient été mis en place aux Lofoten. Ils alimentent les villages et les villes sans ajouter une seule particule de dioxyde de carbone (CO2) dans l'atmosphère.

Elle boucle sa valise avec une pensée pour le fils Johansen et commande une Tesla modèle X50 sur *Uber Taxis* à 6 heures le lendemain devant le bungalow.

Elle a tout loisir de préparer son voyage avant que l'IA ne l'emmène à l'aéroport.

7.

Barcelone
23 heures
29°C

— Attends-moi !

Il fait presque nuit et même les murs semblent transpirer. En se retournant, Juan constate que Rocio traîne les pieds entre des poubelles et carcasses de voitures. Après s'être cachés durant quelques heures dans une décharge de matériel informatique, Juan et Rocio ont pris la direction du nord tout en suivant la côte. Alors qu'ils marchaient, le soleil déclinant allongeait les ombres de Barceloneta, sorte de terrain vague hérissé de ruines et de monceaux d'ordures apportées par la marée le long d'un littoral dévasté.

La jeune fille trébuche, s'affaissant sur le béton sableux de l'ancienne promenade. Juan se précipite sur elle, l'aide à se relever en lui caressant les cheveux. Des larmes coulent sur les joues de Rocio, telles de fines gouttes de rosée.

— J'ai si soif… j'peux plus bouger.

— Faut se planquer. Si tu t'endors maintenant, tu vas rater la meilleure partie de la cachette : le décompte jusqu'à ce qu'on soit découverts !

Rocio sourit légèrement, et ce sourire redonne courage à Juan. L'aidant à avancer, il descend le long de la digue et la porte jusqu'au rivage. Il la fait asseoir derrière un conteneur échoué pour la dissimuler aux yeux d'éventuels passants, et trempe sa main dans la mer pour lui rafraîchir le visage. Puis il ouvre son sac à dos, qui contient toujours quelques gâteaux ainsi qu'une gourde lui permettant de récupérer de l'eau potable là où il y en a. Rocio boit à petites gorgées. Elle sait qu'il faut apprécier l'eau douce, devenue si rare.

Juan avise un vieux filet de pêche échoué, empli de détritus. Il le positionne au-dessus de leur tête, puis, d'un geste tendre, saisit la main de sa sœur.

Les voilà en sécurité.

— J'ai mal à l'œil.

Juan fixe sa sœur avec crainte.

— Ça va passer, répond-il.

Mais il reste inquiet. Se rendre à la clinique leur ferait perdre un temps précieux, en plus de leur coûter un prix exorbitant. Il ne s'est toujours pas pardonné d'avoir entraîné sa sœur dans une manifestation pour le climat à Barcelone, qui a dégénéré en accident.

Cette année-là, les températures en Antarctique dépassaient de 40 °C les normales de saison, et des écarts de plus de 30 °C étaient observés en Arctique.

Malgré cela, beaucoup de gouvernements soutenaient toujours l'exploitation des combustibles fossiles. Des manifestations mondiales avaient été organisées par Greta Thunberg, une militante suédoise quinquagénaire. Après avoir été touchée par un projectile, la jeune fille avait été secourue par Juan. Une enquête avait été ouverte sur les violences policières, mais aucun membre des forces de l'ordre n'avait été condamné.

Rocio, ayant perdu l'usage de son œil gauche, devait être opérée, mais faute d'assurance santé, l'intervention était impossible. Heureusement, Greta Thunberg, qui avait été informée de l'accident, avait récolté de l'argent pour que tous les mutilés puissent être opérés. L'implant de Rocio n'a pas été rejeté, lui permettant de vivre normalement malgré son œil bionique.

« *Augmentée* » malgré elle, Rocio peut améliorer son acuité visuelle à la demande, superposer des informations virtuelles sur le monde réel, contrôler des dispositifs électroniques et autres interfaces informatiques par mouvements oculaires, surveiller ses paramètres de santé, etc., choses qu'elle répugne à faire par crainte des violents maux de tête que cela entraîne.

Les Catalans, qui voient depuis lors Rocio comme une nouvelle égérie, portent souvent des banderoles à son effigie lors des manifestations pour le climat. Juan continue de brandir avec fierté le portrait de sa petite sœur avec des slogans du genre :

« You broke my (h)Earth »,

« *Votre Terre, vous la voulez bleue, saignante ou bien cuite ? »,*

« *L'Espagne est la seule planète où les tapas existent ! Qu'allez-vous déguster avec votre Priorat*[18] *? »,*

« *La nature n'est pas qu'un fond d'écran »,*

« *Quand c'est fondu, c'est foutu »,*

« Actuas ahora o nadas màs tarde[19] *»…*

— Dis, Juan, tu crois qu'on va retrouver Neige ?

Juan fronce les sourcils. Il avait oublié la fée de Rocio, restée avec le skycycle sous les ordures, près du hangar de Pablo.

— Je ne sais pas si on va la retrouver, mais il ne faut pas que tu t'inquiètes pour elle. Neige est forte et courageuse, comme toutes les fées.

— Papa m'a dit qu'elles ont toutes disparu…

— Personne ne peut en être certain. Certaines fées ont su s'adapter à la fonte des glaces. Elles se battent pour survivre, comme nous.

— Mais il fait trop chaud, ici, pour Neige. Au moins, dans la

cave, elle était bien.

— On demandera aux gens s'ils ne l'ont pas vue. Et si on la retrouve pas, on en trouvera une autre qui te rappellera Neige.

— Mais ce sera pas Neige !

— Ce sera quand même une fée. On l'appellera Neige 2, ou Neige 3. Ou peut-être Glace, pour changer ?

— D'accord.

En voyant sa sœur ainsi dissimulée sous le filet déchiré, comme si elle n'avait pas vraiment conscience de ce qui est arrivé à leur père, Juan se sent terrassé par une vague de douleur. Une avalanche d'émotions déferle en lui : la peur, la confusion, l'incompréhension s'entremêlant à sa tristesse tandis qu'il tente d'expliquer ce qui vient d'arriver à son père. Qui lui en voulait au point d'engager des chasseurs de prime ? Pourquoi vouloir éliminer un chercheur aux abois ?

Peu à peu s'établit en lui un profond sentiment de désespoir, d'abandon et de vide. Il a l'impression de ne plus pouvoir sourire ni ressentir de joie. Écrasé par cette soudaine solitude, cette solitude atroce qu'on lui a imposée, il se demande comment ils vont pouvoir s'en sortir sans le soutien de leur père. Que vont-ils devenir ?

Le regard de Juan se perd dans l'horizon brumeux d'une mer qui s'étale comme un miroir au pied d'une digue de protection bien trop basse.

Un miroir qui réfléchit toute la misère du monde.

Un mètre.

« *Le niveau moyen des mers est déjà monté d'un mètre depuis le début de la révolution industrielle.* »

Les scientifiques prévoient le double d'ici 2100, et le phénomène durera des siècles. Barcelone, peu à peu grignotée par sa mer nourricière, se racornit comme un enfant perdu. On a bien tenté de protéger certains bâtiments, au sud, près de la vieille usine de dessalement et de l'aéroport, où elle est la plus vulnérable, mais ses jours sont comptés. Un mètre n'est rien tant que tout va bien, mais si une tempête approche, cela change tout. Les déferlantes balaient la ville jusqu'à la plaça Catalunya, comme elles l'ont fait des dizaines, des centaines de fois. Des habitations sont noyées, leurs occupants emportés.

Un mètre.

3,1°C de plus que la période préindustrielle.

Les gens ont toujours eu du mal à saisir l'importance et le danger de la vitesse du changement. Leur père leur a expliqué que la Terre a déjà subi de nombreuses périodes de glaciation et de dérèglement. La dernière en date a vu la température moyenne baisser de 6°C, mais elle s'étendait sur des centaines de milliers d'années. Entre 1870 et

2050, la température de l'atmosphère a augmenté de 3,1°C.

3,1°C en moins de deux cents ans.

Comment les plantes et divers organismes pourraient-ils s'adapter ?

Loin sur la grève, de sinistres silhouettes dansent autour d'un baril où brûle un feu. Des éclats de voix parviennent jusqu'à Juan, qui sent un frisson le parcourir. Par moments, les migrants paraissent scruter dans leur direction, comme s'ils cherchaient à deviner ce qui se cache derrière le conteneur, à travers le filet déchiré. En voyant un homme brandir une branche enflammée vers le ciel et la jeter dans les flots, Juan sent sa poitrine se serrer. La détresse de leur situation le saisit à la gorge, l'empêchant de respirer. Sa sœur et lui sont si jeunes. Si vulnérables. Il faudrait partir, mais pour aller où ? Pourraient-ils se réfugier à Poblenou, l'ancien quartier industriel transformé en oasis pour riches, avec ses arcologies aux formes audacieuses dominant l'horizon, ses rues végétalisées, ses centres commerciaux ultramodernes, ses jardins suspendus, ses œuvres d'art interactives et ses espaces de détente offrant des vues spectaculaires sur la mer ? Juan a déjà tenté de visiter l'endroit, mais la Mossas d'Esquadra l'a repéré et ramené au centre-ville. Il ne fait nulle doute qu'elle aurait tôt fait de les en déloger, sa sœur et lui. Que faire, alors ? Suivre les recommandations de leur père ? Demander de l'aide à quelqu'un ?

Une angoisse sourde s'instille en lui tandis qu'il prend conscience qu'il ne peut se fier à personne. Personne ne peut les protéger. Ils sont totalement impuissants face aux menaces qui pèsent sur eux. Il se sent abandonné, ne sachant à qui s'adresser ni comment surmonter cette épreuve, trahi par le monde qui les entoure, qui les a privés de leur mère, de leur père et les met en danger. La douleur et la peur finissent par déborder. Il détourne le visage de sa sœur, et fixe, à travers un voile de larmes, le firmament qui les surplombe.

Le ciel semble illimité. Les étoiles scintillent, timides lueur d'espoir dans les ténèbres qui l'entourent. Combien d'entre elles vivent encore ? Mêmes mortes, les étoiles offrent toujours de la beauté et de la lumière au monde.

Ce qui est arrivé devait arriver un jour. Oui, ce serait arrivé tôt ou tard. Tout le monde finit par disparaître. Son père a-t-il rejoint ces étoiles, désormais ? Les regarde-t-il de là-haut ? Juan se rappelle des moments partagés avec lui, des histoires qu'il lui a racontées sur Barcelone, avant que la crise climatique ne devienne aussi grave, des commerces et des rues animées qui existaient et qui ont disparu sous les inondations et tempêtes de plus en plus fréquentes. Il se souvient des rêves qu'ils ont partagés tous les deux.

Il faut qu'il soit fort pour son père et sa sœur.

Il faut qu'il soit fort pour eux trois.

Si Enrique a toujours dédaigné les NordVisas qu'ils auraient pu avoir, il les prendra, lui. Il ira les chercher jusqu'à Bruxelles, s'il le faut. Il sort le portefeuille enfoui au fond de sa poche pour compter l'argent que leur père leur a légué. Un peu plus de cinq cent mille pesetas, ce qui fait dans les 3 000 néo-euros.

Il adresse à sa sœur un regard résolu.

— Papa nous a demandé d'aller à Bruxelles, alors on va y aller, déclare-t-il. Une fois là-bas, on négociera deux NordVisas, une école pour toi et un job pour moi.

Rocio le contemple tandis qu'il approche les mains du pendentif cigogne, dévoilant le nanostor fixé dans son écrin, s'émerveillant à l'idée que les résultats de son père soient dissimulés à l'intérieur de cette minuscule capsule presque invisible à l'œil nu.

— Tu veux échanger la magie de papa contre des NordVisas ? demande-t-elle d'un air craintif.

Rocio voit son père comme un magicien qui explore l'univers pour décrypter ses mystères, et assimile l'énergie potentiellement illimitée de la fusion à de la magie.

— L'argent que nous a laissé papa nous permettra à peine de franchir le Mur de l'eau, se justifie Juan.

— Mais il serait pas d'accord !

— Qu'est-ce que ça peut faire ? s'agace l'adolescent. (Puis, désignant les inconnus en train de boire, debout autour du baril.) Tu préfères qu'on crève ici, ou qu'on ait droit à la vie que papa n'a pas voulu nous offrir ? La fusion n'est rien de plus qu'une technologie, on sait même pas ce qu'ils vont en faire. Ce qui est certain, en revanche, c'est qu'elle peut nous permettre de changer de vie !

— Mais comment on va franchir les montagnes, les forêts brûlées ? Comment se faire admettre de *l'autre côté* ?

— Je trouverai.

Juan poursuit son examen du portefeuille. En plus des fausses cartes d'identité et d'un billet jauni d'un match de La Liga[20] – FC Barcelone contre Real Madrid –, se trouvent deux photographies. La première représente leur mère, à l'époque une jeune femme de toute beauté, aux longs cheveux clairs et bouclés, au sourire radieux. Elle se tient dans les bras de son père, et entre eux semble émaner un amour sans faille, un espoir, une confiance aveugle dans le futur du monde. Les yeux de Juan se voilent de tristesse lorsqu'il repense à la dernière demeure de sa mère, cet étroit carré de terre surmonté d'une simple croix de bois, dans un lieu reculé du cimetière abandonné de Monjuïc. Il se rappelle des herbes sèches, du vent balayant la poussière, de son père qui pleurait en recouvrant le corps de la défunte. Sept ans après, l'absence de sa mère est encore pour Juan quelque chose qu'il ne peut croire possible, une hérésie totale, absolue, une absurdité de la vie.

Ils m'ont enlevé ma mère…

La seconde photographie, qui n'est en réalité qu'une moitié de photo déchirée, représente un jeune homme portant de petites lunettes rondes, en tenue de diplômé scientifique de l'Universitat de Barcelona.

Derrière la photo a été rédigé à la main : « *EV-JCL, Depuis toujours* ».

Enrique Verdadero, Juan Carlos Lorius.

Son père lui a expliqué qu'il avait rencontré celui qui allait devenir son ami le plus cher au club de foot de l'Universitat, passion qu'ils partageaient tous deux. Les deux amis sont devenus d'éminents professeurs en physique nucléaire pour le premier et en génie chimique pour le second. Ils ont collaboré tous deux à ITER jusqu'à l'incendie qui avait mis fin au projet et bouleversé leurs vies. Dès lors, Enrique Verdadero est reparti en Espagne tandis que Juan Carlos Lorius s'établissait en France du Sud.

Durant plusieurs années, les deux professeurs ont continué de collaborer sur River en utilisant un cryptage homomorphique[21] de leur invention. Ils se méfiaient des grosses sociétés et des banques, capables d'intercepter tous les messages, et tenaient à rester totalement indépendants.

Tous deux partageaient le rêve d'enrayer le dérèglement climatique et œuvraient nuit et jour en ce sens. Un jour, toutefois, Lorius a cessé de répondre aux e-mails de Verdadero. Il a disparu des radars au désespoir de leur père, qui le considérait comme le seul scientifique partageant ses valeurs, le seul avec qui il pouvait travailler pour remettre la Terre sur la bonne trajectoire.

— On va prendre un bateau.

— Un bateau ? Je te rappelle que t'as que seize ans.

— C'est ce que papa nous a dit, et c'est le moyen le moins cher de rallier la France. On m'a parlé des types qui s'occupent de ça.

— Qui t'en a parlé ? Pablo ?

En le voyant acquiescer, Rocio prend un air dégoûté.

— Encore tes trucs illégaux et risqués !

Pablo, de cinq ans l'aîné de Juan, a toujours été de mèche avec les *Trinitarios*, l'un des gangs dominicains contrôlant le Barri Gotic. Vivant de contrebande et de menu fretin, Pablo se fournit en matériel médical militaire auprès d'un officier de la Caserna Del Bruc, à côté du Camp Nou, l'ancien stade du FC Barcelone devenu centre d'accueil malfamé et dangereux pour les réfugiés fuyant la sécheresse vers le nord – le FC Barcelone –, ou plutôt ce qu'il en reste, ayant été obligé de déménager au Stade olympique de Montjuïc. L'officier en question récupère des amphétamines à usage militaire ainsi que diverses marchandises interceptées par son cousin sur les côtes d'Algésiras. De nombreux émigrants sont en effet interceptés en mer avant de mettre

pied en Espagne, quand une tempête ne les fait pas chavirer, leur embarcation de fortune étant alors découverte dérivant en mer, ou échouée.

De la marchandise gratuite, fourguée à moitié prix à Pablo, qui la vend à son tour à 75% du prix.

Pablo a ainsi bâti un commerce qui fournit alcool, cigarettes et amphés[22] aux quartiers sud de Barcelone. Travailler pour lui est sans aucun doute l'une des meilleures manières de gagner de l'argent. Lorsque Juan est allé le trouver, il y a quelques années, c'était dans le but de s'acheter une montre connectée et pouvoir ainsi *jouer* en permanence. Puis, sa montre est tombée en panne. Il a fallu la faire réparer, et l'améliorer. Pour rembourser sa dette, Juan a commencé à accompagner Pablo en skycycle, de nuit, pour faire la tournée des clients. Puis il a démarché avec lui de potentiels prospects en dehors du quartier, se faufilant hors de leur planque alors que son père dormait. D'abord joueur, Juan est peu à peu devenu programmeur. Au début, il trafiquait les jeux et les systèmes d'exploitation. Puis, il a commencé à « *craquer le code* » pour gagner. Remarqué par sa passion en informatique, on lui a confié la tâche de créer le site du clan des Trinitarios, qu'il a entièrement sécurisé, et dont il a assuré l'anonymat sur River.

Les Trinitarios lui ont alors demandé d'aller récupérer certaines informations sur les *Dominican Don't Pay*, leurs rivaux. Dès lors, Juan a bénéficié d'un accès illimité à River, et sa curiosité l'a poussé à apprendre encore plus. Il a fallu enquêter sur certaines sociétés, puis des banques. Il n'avait plus le temps de jouer. Ou plutôt si : c'était comme s'il jouait un personnage qui ne cessait d'évoluer, de gagner en compétence et en notoriété.

Même si les gangs cherchaient à l'employer, Juan a décidé de rester free-lance. Il a continué à travailler pour d'autres clients plus riches, des employeurs qui lui demandaient de traverser les pare-feu de grosses sociétés, d'y aménager des fenêtres permettant de récupérer des données en toute discrétion. Extrêmement prudent, Juan n'a jamais voulu utiliser la connexion pirate de son père pour ne pas attirer les soupçons sur ce dernier. Il accédait à River en piratant à distance les connexions Wi-Fi de certains bars ou autres riches commerçants.

Ça n'a pas été facile, mais il a su prouver son expertise, montrer qu'il était capable de dissimuler ses mouvements et crypter ses échanges sur River.

C'est alors qu'il a découvert RoT, River of Things[23].

Les trois quarts de la population mondiale vivant dans les « *smart cities* » – villes intelligentes – RoT était déjà lancée. Or, tous ces objets connectés produisent quantité d'informations, parfois sensibles,

renvoyées vers River, plus précisément vers plusieurs « *rivers* », où elles sont traitées et gérées pour prendre des décisions. Les objets établissent un lien direct et permanent entre le monde physique et le monde virtuel, sans intervention humaine.

Alors que les ordinateurs, smartphones, tablettes fonctionnent avec un nombre restreint de systèmes d'exploitation – comme Aether, QuantumOS ou Genetic –, les capteurs et autres gadgets ne possèdent pas cette homogénéité. Comment mettre en place des normes de sécurité dans de telles conditions ?

Juan a alors compris qu'il resterait toujours des failles. Qu'un hacker finirait toujours par comprendre comment fonctionne un capteur ou tout autre dispositif et comment l'attaquer.

Voitures autonomes, réfrigérateurs, enceintes intelligentes, smartphones, lunettes à réalités augmentées, implants… tout ce qui est connectable est connecté, et tout ce qui est connecté est piratable. Dans un réseau de millions, de milliards d'objets, comment s'assurer qu'il n'y a pas d'intrus placé par un hacker ? Un mouchard peut interagir avec tout un réseau pour mettre à mal les objectifs de confidentialité, d'intégrité et de disponibilité. Par exemple, les habitudes alimentaires sont connues avec un capteur disant quelle denrée manque dans le frigidaire, et la commande au supermarché associée au fabricant de réfrigérateur…

L'absence de régulation efficace a fait de Juan ce qu'il est devenu.

À treize ans, Juan était déjà meilleur en informatique que son père. À quinze ans, il était l'un des meilleurs hackers de Barcelone. Sa formation, il la tenait de Paco Gonzalez, Jose Aternas et autres Manuel Vasquez, des légendes dans le métier. Juan a participé à certaines attaques coordonnées contre des sites River par le biais d'ordinateurs infectés par des virus et contrôlés à distance. À chaque fois, c'était pour ce qu'il considérait comme des « *causes justes* ». Il a ainsi piraté les sites de cartes de crédit américaines Visa et MasterCard en réponse à leur décision de bloquer les versements au site de publication d'informations confidentielles WikiLeaks. Il a paralysé le site du syndicat UGT[24] avec une avalanche de requêtes simultanées pour leur rappeler leurs revendications en matière de transition énergétique. Il a mené plusieurs attaques contre les sites River du Parlement espagnol, de la Mossos d'Esquadra, de la Commission électorale qui avaient renié leurs promesses d'amélioration de la qualité de l'air et de l'environnement.

Depuis lors, Juan n'a jamais cessé d'être un White Hat[25] déguisé en vendeur de cigarettes et d'amphés.

— Je crois qu'il s'agissait des « *Passionnés du voyage* », ou quelque chose du genre, reprend l'adolescent, perdu dans ses pensées. Je devrais pouvoir les trouver sur River.

— Contacte-les si tu veux. Moi, les voyages, c'est pas mon truc.

Juan fait mine de ne pas s'en offusquer.

— À ton aise. Tu me donneras quand même ton adresse, histoire que je t'envoie une photo de ma piscine ?

— Très drôle.

— Dors un peu, dit-il en déposant un baiser sur le front de sa sœur. Quand tu te réveilleras, j'aurai trouvé une solution.

— Je suis pas fatiguée, répond la jeune fille en bâillant.

Moins d'une minute plus tard, Rocio dort à poings fermés.

Crise migratoire à Charly Nord
Extrait du journal Reporterre

Crise migratoire à Charly Nord, Paris, le 6 août 2050
Alexandre César / Reporterre

Une « *grave crise pour la France et l'Europe* ». C'est ainsi que l'Administrateur du Bloc Sud et dirigeant de France du Sud, Gaspard Davos, a qualifié l'afflux de plusieurs milliers de migrants, dont plusieurs centaines de mineurs, au point de contrôle Charly la nuit dernière.

Certains migrants ont attaqué le Mur de l'eau avec des cocktails Molotov et autres explosifs artisanaux pour tenter de passer au Nord avant l'arrivée des renforts militaires. Les plus audacieux ont réussi à contourner les troupes de défense stationnées dans la caserne d'Irigny, commettant des exactions dans la banlieue sud de Lyon.

La Frontex, dépassée par l'ampleur de l'évènement, a rapporté que des gardiens ont dû faire feu sur des réfugiés ayant ouvert des brèches dans les clôtures pour forcer le passage.
Au moins trois migrants et deux gardiens ont perdu la vie lors des affrontements.

« *Les agents de la Frontex ont fait face à de violentes perturbations le long de la frontière. Ils ont dû répondre par des mesures de contrôle d'émeutes et ont agi conformément aux règles de tir* », a précisé l'Agence. *« Il est regrettable que plusieurs personnes aient trouvé la mort. Ces événements seront évidemment examinés par tous les échelons de commandement concernés. »*

Comme chacun sait, la région lyonnaise est au cœur des problématiques migratoires européennes. Cette importante zone de passage vers l'Europe du Nord, sujette à un flot migratoire constant en provenance d'Europe du Sud, du Maghreb et de l'Afrique subsaharienne, est devenue l'un des endroits les plus dangereux de la planète.

Qu'est-ce que le camp Charly ?
Le camp Charly, situé au sud de Lyon, est un camp de réfugiés climatiques établi suite à la construction du Mur de l'eau. Il a été bâti conformément au traité d'Amsterdam[26], qui légifère et réglemente les

flux migratoires massifs provoqués par le dérèglement climatique et autres crises en Europe.

Initialement prévu pour 15 000 habitants, il en accueille désormais plus de 20 000, et demeure malgré tout le plus petit camp de réfugiés de France du Sud en termes d'effectif, bien après les camps de Bordeaux, Agen, Tarbes, Pau, Toulouse, Perpignan, Narbonne, Béziers, Montpellier, Tarascon et Nicéa, à Nice.

Le camp disposait de 67 gardiens chargés d'assurer son bon fonctionnement et sa sécurité, sans compter le personnel médical et administratif. Depuis l'attaque, cet effectif est tombé à 65, ce qui est largement insuffisant par rapport aux besoins requis.

Comment expliquer cette attaque ?

L'attaque pourrait avoir été causée par des migrants ayant fui l'Italie en raison des conséquences économiques d'une nouvelle épidémie de paludisme due à des moustiques tigres.

Il pourrait également s'agir d'Espagnols, sachant que la fermeture des frontières espagnoles suite à la diminution des rendements agricoles et la pénurie d'eau a laissé des milliers de personnes sans ressources, affectant les familles dépendant des échanges économiques avec les pays frontaliers. La pauvreté en Espagne a considérablement augmenté, multipliée par sept en seulement trois ans.

Cette attaque pourrait également être liée aux violences survenues à Athènes après l'arrivée d'un cargo de réfugiés et les prises d'assaut des bâtiments officiels qui ont mis en péril le gouvernement grec.

Enfin, cela pourrait être le fait de personnes qui ont tout perdu et qui voient leurs espoirs s'évanouir avec l'achèvement prochain du Mur de l'eau.

La France du Sud a-t-elle délibérément relâché sa surveillance de la frontière ?

Bien que les deux France collaborent en tant que partenaires pour gérer les flux migratoires et contrôler le Mur de l'eau, leurs relations diplomatiques sont entachées de différends qui ressurgissent régulièrement, engendrant de nouvelles tensions.

La France du Nord a déployé son armée le long de la frontière septentrionale pour faire face à l'afflux massif de migrants, accusant la France du Sud d'avoir relâché sa surveillance frontalière. En réplique, la France du Sud accuse la France du Nord d'être trop laxiste dans le traitement des demandes d'asile.

Quel que soit le camp, il semble que l'instrumentalisation de la question migratoire soit toujours présente, alimentant les divergences entre les deux pays.

Le Mur sera-t-il terminé ou abandonné ?

La question est sur toutes les lèvres. Et pour cause, la finalisation du Mur marquera un tournant significatif, entraînant de profonds changements sur les plans politique, économique et social, ainsi que dans les dynamiques des différentes régions concernées. Le Mur créera une division physique entre la France du Nord et la France du Sud, ainsi qu'entre le Bloc Nord et le Bloc Sud de l'Europe.

Le dernier tronçon, d'une quarantaine de kilomètres à peine et situé au sud des stations de ski abandonnées de Courchevel et Val-d'Isère, dans le massif de la Vanoise, est en passe d'être terminé à grand renfort de robots militaires, drones et autres barrières électroniques.

Il va falloir désormais réparer la partie lyonnaise.

La société VEB[27] et l'entreprise Veidekke ASA s'en chargeront, avec l'appui de soldats de France du Sud et de France du Nord, à grand renfort de chars d'assaut et de véhicules blindés déjà sur place comme nous l'avons vu. La reconstruction devrait être terminée d'ici quelques semaines si aucun autre incident ne s'y oppose.

Bien que la France du Nord ait déjà renvoyé chez eux une partie des migrants entrés de manière illégale et pris en charge les mineurs non accompagnés, l'attaque du Mur a réveillé les critiques concernant l'usage excessif de la force contre les migrants et le respect des droits des demandeurs d'asile.

8.

Barcelone
2 heures
28°C

La nuit rougeoie à l'est du massif de Montserrat, jetant ses éclats de feu sur la mer assombrie. Durant la période estivale, les journées sans incendie se comptent sur les doigts d'une main, mais Juan n'a pas le temps de se lamenter. Concentré sur l'écran de sa montre, il guette des réponses aux messages qu'il a envoyés comme des bouteilles à la mer tandis que Rocio dort d'un sommeil agité.

Il lui a d'abord fallu craquer un réseau Wi-Fi domestique, sachant que le maillon faible de ce type de réseau est le mot de passe défini par l'utilisateur. Si ce dernier n'est pas suffisamment complexe, n'importe qui peut le forcer en quelques minutes au moyen d'outils librement accessibles. Le principe de l'attaque est toujours le même : rapprocher son interface d'un réseau domestique et tenter d'intercepter les paquets initiant la connexion entre un utilisateur et le point d'accès Wi-Fi. Cet échange de paquets, le « *handshake* », a lieu à chaque fois qu'un appareil se connecte audit point d'accès. Le handshake contient l'empreinte cryptographique du mot de passe du réseau. Une fois cette empreinte récupérée, il n'y a plus qu'à la casser pour en extraire le mot de passe qu'elle recèle.

Après avoir localisé un réseau depuis l'endroit où ils se trouvent, le « *Mi Casa* », Juan a lancé Kali Linux 50 – un logiciel Linux spécialisé dans le hacking –, entré quelques lignes de commandes et attendu qu'une connexion ait lieu pour récupérer le « *WPA handshake* » ainsi que l'adresse MAC du point d'accès. Il savait, à partir de ce moment, que le combat était gagné : il a lancé son plus gros « *dictionnaire* » – acheté sur Dark River – et testé tous les mots jusqu'à casser l'empreinte crypto.

Est alors apparu le mot de passe du réseau : Mi Casa : « Est@Goteando2050x »[28].

Dès lors, Juan était libre de naviguer où il voulait grâce à un riche inconnu qu'on ne remerciera jamais assez.

Il savait, pour en avoir entendu Pablo en parler à plusieurs occasions, que les voyageurs de l'eau cherchant à gagner le Nord utilisent tout simplement MetaSync, FlashFeed, VirtualVista ou Telegram pour trouver un bateau prêt à les accueillir. Ils réservent leur place à bord en traitant directement avec les passeurs, par message privé ou communication holographique via TechRing ou

DreamFlow avant de les rencontrer. Ils finalisent le paiement en néo-euros – la cryptomonnaie étant préférable aux transferts en pesetas pour des raisons de stabilité, de fiabilité et d'anonymat – ou en espèces pour diminuer tout risque de retraçage.

Quitter son pays de manière clandestine recèle en effet de nombreux dangers. Si les plus chanceux parviennent à leurs fins, la grande majorité échoue dans des bus qui les ramènent au point de départ, des prisons surpeuplées ou avec les méduses au fond des océans. Certains passeurs véreux dénoncent des familles entières aux autorités. Ils touchent ainsi l'argent des migrants, plus les primes de la police.

Double bénef.

Les réseaux de passeurs tirent profit de la peur et de la détresse humaine, souvent exacerbés par le manque de ressources ou une mauvaise gestion financière des gouvernements. Confrontés à cette réalité, les gouvernements mettent en œuvre des mesures de répression visant à appréhender les passeurs et à démanteler leurs réseaux, tout en renforçant les contrôles aux frontières pour dissuader l'immigration illégale. Les ressources qui auraient pu bénéficier à la population se retrouvent ainsi dans les poches des passeurs.

Autant voler de la nourriture à un chien malade.

Malgré tout, Juan sait qu'ils n'ont pas le choix. Il a créé un compte MetaSync qu'il a rendu crédible autant que faire se peut, et a longtemps cherché « *Les Passionnés du voyage* » sans les trouver. Il ne s'est pas découragé pour autant. Essayant une autre approche, il a « *liké* » divers sites proposant ce genre de « *voyage* », ouvert des portes repérées dans des articles d'El Pais et du Periodico de Catalunya. Il espérait qu'en commençant de cette manière, les IA analysant ses centres d'intérêt et ses relations lui en proposeraient d'autres.

Au bout d'un moment, il est parvenu à accéder à un site baptisé Géovoyages.com.

« Vous voulez immigrer en Europe du Nord via l'Espagne, mise à jour jusqu'en septembre 2050 - MetaSync.com.

« *Le voyage a lieu le mardi pour tout Catalan avide d'aventures. Demander Raul au Puerto Olympico. Si vous avez des questions, vous pouvez me joindre sur DreamFlow ou TechRing. »*

Une fois la porte de Géovoyages ouverte, Juan a pu dénicher des sites similaires et des groupes offrant aux Espagnols un ticket pour la France. Il a pu « *ajouter* » à ses contacts une dizaine de personnes fournissant des départs depuis l'Espagne, qui l'ont pour la plupart et malgré l'heure tardive accepté comme « *ami* ».

Il s'agissait de profiter de toutes les possibilités offertes par River. Petit à petit, le métavers lui-même a commencé à lui mâcher le travail, lui suggérant d'autres amis. Il lui a même demandé s'il avait

fait ses études à l'Universitat de Barcelona ou à celle de Pompeu Fabra, question à laquelle il a répondu oui.

Juan a fini par trouver des chemins permettant de choisir entre une traversée en « *yacht* » ou en « *paquebot* ». Les prix tournaient assez souvent autour de 5 000 néo-euros, parfois beaucoup moins – 2 000, parfois beaucoup plus – 9 000, ce qui a effrayé Juan, qui ne dispose que de l'équivalent de 3 000 néo-euros pour deux. La plupart des trajets proposés avaient lieu par la mer, sur des bateaux censés être en bon état, même si les photos avaient l'air tout droit sorties de SkyMind Images. Il s'attendait bien sûr à ce qu'elles soient non-contractuelles…

Il a alors trouvé une annonce susceptible de les intéresser.

« *Départ de bonne heure en yacht touristique 5 étoiles, limité à 20 passagers. Zone proche de la plage de Barceloneta. 2 500/2 200 néo-euros par personne pour les groupes. Enfants moitié prix. Réservation par message privé seulement.* »

Juan a cliqué sur le lien pour bénéficier de plus amples informations, et il est tombé sur une nouvelle annonce.

« *Paquebot commercial de l'Espagne vers la France. Longueur 75 mètres. Largeur 16 mètres. Durée du voyage : 2 à 4 jours en mer. Réservation et renseignements par message privé.* »

Un avatar était en train de s'enquérir du prix : 5 800 néo-euros. Une autre personne demandait si une famille de cinq pouvait obtenir des réductions, et comment se déroulait le paiement. L'Administrateur du site, sorte de guerrier viking coiffé d'un casque à cornes particulièrement effrayant, avait rétorqué que cette question se traitait en message privé seulement. Même réponse à un autre candidat soucieux de savoir si le règlement avait lieu avant ou après le voyage. Un dernier avatar, enfin, avait osé demander ce qui se passait si un migrant était arrêté ou tué. « *Si le client est arrêté ou s'il meurt, on se contentera de l'avance versée en amont* ».

Cette réponse lui a fait froid dans le dos, et Juan est passé au site suivant.

Il a alors remarqué que certains passeurs proposaient des véhicules une fois la traversée accomplie. Il s'agissait de relier l'Allemagne, la Norvège ou la Suède par la route. Le prix, proportionnel à la distance, ne lui a pas donné envie de regarder plus loin. Rocio et lui doivent d'abord gagner la France. Ils auront ensuite tout loisir de chercher un transport peu onéreux.

« Pour l'avion, prévoir un passeport valide. »

Certains sites promettaient donc des départs en avion, en particulier vers l'Allemagne, pays qui, par tradition, a toujours offert des liaisons régulières avec l'Espagne – même si c'était plutôt dans le sens contraire. Vu les conditions de contrôle dans les aéroports, ces offres ne se contentaient pas du déplacement. Elles proposaient

également des passeports et des NordVisas, notamment pour les immigrants d'Afrique du Nord.

« *Nous disposons de NordVisas, compter 21 000 néo-euros par avion, 11 000 par transport terrestre et dans un yacht touristique de 31 mètres d'un port catalan à un port français pour la modique somme de 15 000. Non sérieux s'abstenir. Entrez dans le salon de communication N°4…* »

Juan s'est étonné que des individus se présentant comme des passeurs proposent ainsi, au vu et au su de tous, des entretiens publics dans des espaces de communication via DreamFlow/TechRing. Il pensait qu'ils ne communiquaient qu'en privé. Mais il a vite compris qu'il s'agissait d'espaces en perpétuel mouvement où chaque entrée est filtré. En ce qui concernait le paiement, certains passeurs expliquaient qu'il se ferait après le départ, alors que d'autres ne donnaient aucune indication, même s'ils promettaient un voyage « *100% garanti* ». Les naufrages récurrents, à bord de bateaux surpeuplés parfois abandonnés en pleine mer, lui ont laissé quelques doutes sur cette prétendue sécurité, formulée dans un langage comparant souvent une traversée dangereuse avec une croisière touristique. Sans parler des NordVisas qui ne peuvent être que des arnaques, les véritables NordVisas se monnayant à plus de 50 000 néo-euros par tête d'après ce que lui a confié Pablo…

« *Holà todos ! À ceux qui souhaitent gagner la France, nous disposons d'un yacht rapide, pouvant accueillir 13 personnes. Durée de la traversée : 3 heures 20 minutes. Paiement après l'arrivée dans un bureau d'assurance. Personnes sérieuses, rendez-vous salon 13…* »

Puis :

« *Pour un voyage en vue d'une demande d'asile pour la France du Nord, 2 000 néo-euros par la mer. Pour l'Allemagne (départ aéroport Barcelone et arrivée Hambourg) : 7 500. Contactez-nous…* »

Après avoir vérifié cette annonce et les commentaires élogieux des anciens passagers, Juan se décide à rejoindre l'espace de communication indiqué. Il s'éloigne pour ne pas réveiller sa sœur, suit le lien DreamFlow et pénètre dans un petit espace exigu qui se superpose au lieu où il se trouve. Une voix grave retentit sans que personne n'apparaisse.

— Ouais ?

— Bonsoir, fait Juan. Je cherche… on cherche à passer en France avec ma sœur.

— Quand ça ?

— Le plus tôt possible, répond Juan d'un ton peu assuré.

— Vous êtes mineurs ?

Juan déglutit. La voix de son interlocuteur lui paraît lointaine. La communication est si hachée, si encombrée de parasites, qu'il n'est pas certain de bien comprendre.

— Pourquoi, y a des réductions ?

L'homme prononce un juron et menace de mettre fin à la communication. Juan le retient en s'excusant.

— Un passage, ça se prépare, prévient l'inconnu. J'ai déjà rencontré un réfugié ayant obtenu un passeport anglais et étudié la langue pendant plusieurs mois avant d'oser traverser la douane d'un aéroport. Si vous êtes mineurs, va falloir trouver quelqu'un qui accepte de vous prendre sous son aile. Ça va gonfler le tarif. Vous avez suffisamment de pognon ?

— Normalement, oui, prétend Juan.

— On vérifiera ça ensemble. Vos prénoms ?

— Juan et Rocio.

— C'est noté. Maintenant, il faut qu'on se rencontre. Vous connaissez l'ancienne station-service transformée en bar au Raval ?

— El Máscara de Oro[29] ?

— Ouais.

Juan a déjà suivi Pablo dans le coin pour refourguer de la marchandise.

— Venez dès que possible et demandez le *Marocain*.

— O.K.

Le salon de conversation disparaît, laissant Juan aussi frustré qu'apeuré. L'adolescent espère ne pas avoir commis d'impair en faisant sentir qu'ils sont pressés. L'empressement d'un client est un bon moyen, pour un passeur, de faire monter les prix.

Il se lève, captivé par un écran publicitaire géant arborant le sigle « *X2050* », un monolithe noir laqué émergeant dans le crépuscule. « *Plus qu'un simple smartphone* », déclare un adolescent apparaissant à l'horizon, marchant ensuite dans un cadre idyllique. La caméra tourne autour du monolithe, reflétant les étoiles. « *Une technologie inégalée, recharge automatique, autonomie infinie. Résistant à l'eau, au vide, à la chaleur et aux chocs grâce à son Ceramic Shield.* » La mer apparaît, éblouissante de soleil. L'holophone plonge sous la surface et en ressort, toujours allumé, avant de traverser le ciel, l'espace puis le soleil. Il heurte un météore à vive allure, rebondit sans qu'une rayure ne vienne entacher sa surface lustrée. « *Gyroscopes, senseurs, machine learning, connexion par satellite à River : X2050 détecte les accidents, alerte les secours.* » L'écran de l'holophone s'éclaire et l'hologramme de l'adolescent apparaît juste au-dessus de lui. La qualité d'image est telle que le garçon semble réel. Il ouvre la main, et l'holophone prend la forme d'un bracelet qui s'ajuste parfaitement autour de son poignet. « *IA dernier cri, réalité augmentée, navigation holographique. Communiquez comme si vos amis étaient là, plongez dans des jeux 3D immersifs avec la puce A50 Bionic.* » Le monolithe traverse l'espace. « *Redéfinissant le smartphone à l'infini.* »

Zoom sur le « H » qui orne la tranche d'aluminium qualité aérospatiale de l'appareil, puis le visage du garçon réapparaît : *« Exceptionnel à l'excès ! »*

Si seulement j'en avais un, se dit Juan. *Je pourrais… je pourrais…*

Mais un holophone coûte plus de 1 000 néo-euros, et il ne peut se permettre de dépenser le moindre sous avant d'être à Bruxelles.

Un cri éloigné l'arrache à sa contemplation. Il rompt la connexion, et le retour à la réalité est pour le moins brutal. Ses yeux glissent vers les façades délabrées surplombant les poubelles et les carcasses de voitures où de maigres rats ont élu domicile. Les individus aperçus au loin gesticulent désormais autour du baril renversé, des morceaux de plastique brûlant à leurs pieds. L'un d'eux paraît toujours les observer, à l'affût de proies faciles. Derrière eux, tout n'est que poussière, désordre, décharges plus ou moins sauvages. Une carcasse de bus, juchée sur des tronçons de colonnes de marbre cannelées, semble sur le point de tomber. Des statues décapitées, regroupées avant d'être enlevées, s'amoncellent comme des bûches de bois sombre.

Frissonnant, Juan retourne vers sa sœur et rajuste le filet censé les protéger des regards. Il s'assied et demeure un long moment immobile, à nouveau assailli par les souvenirs partagés avec son père, les rires, les conseils et les gestes d'affection, ce qui fait resurgir sa peine.

Une question sans réponse revient le torturer : pourquoi ?

À mesure que cette question tourne dans son esprit, un sentiment de colère fait surface, une frustration suite à l'impuissance de n'avoir rien pu faire et de ne pas savoir ce qui s'est réellement passé. Il se force à respirer, à inspirer, puis expirer, pour évacuer à travers le mouvement tout ce mal-être qui transpire de sa peau.

Lorsque les premières lueurs de l'aube pointent sur la mer, à l'est, Juan gît à terre, épuisé. Heureusement, le soleil n'est pas encore chaud. Après avoir une nouvelle fois vérifié l'authenticité des commentaires d'anciens voyageurs postés sur le site du Marocain, Juan se résout à réveiller Rocio pour lui faire part de ses résultats.

La jeune fille peine à ouvrir les yeux.

— J'ai soif, dit-elle.

L'adolescent lui tend sa gourde à moitié vide.

— J'ai trouvé comment partir d'ici, déclare-t-il une fois Rocio abreuvée et rassasiée. Un dénommé « *Marocain* ». Il a d'excellents commentaires.

— D'excellents commentaires, comme un voyagiste normal ?

— C'est toute la beauté de River. On peut poster des commentaires pour tout, y compris les dealers et les passeurs.

Rocio n'a pas l'air convaincue. Il faut pourtant qu'ils tentent cette

solution.

— Il faudrait aller le voir au Raval.

— Papa nous a toujours interdit d'aller dans le Raval ! se plaint Rocio, totalement éveillée par la peur.

Juan ignore sa remarque.

— Le Marocain peut nous donner des billets et nous présenter un passager adulte pouvant nous accompagner en France par bateau.

— Un inconnu ? Papa avait raison. T'es complètement inconscient.

— Comment veux-tu faire autrement ?

— On pourrait aller dans les montagnes ou à la campagne. Paraît qu'il y a à manger et même du travail.

— Et les résultats de papa, t'en fais quoi ?

— Tu as dit toi-même que la fusion n'est qu'une technologie dont ils ne feront rien.

— J'ai dit ça sous le coup de la colère. Et puis, Montserrat est en feu. C'est le désert, dehors. J'y suis allé, je peux te le dire.

— Vraiment ?

Le garçon se souvient du moment où il avait gravi Montjuic, désireux de découvrir ce que recelait l'autre versant, la face cachée de la lune. Depuis le sommet descendait une longue pente de pierre jusqu'à une large plaine miroitant dans la chaleur. Plissant les yeux devant l'éclat du soleil, il avait regretté que les lentilles de réalité augmentée, capable de s'adapter à la luminosité, soient si chères. Sur l'horizon semblaient se détacher quelques habitations. Il avait marché, marché, et était tombé sur des ruines émergeant de la poussière. Il n'avait rien trouvé d'autre qu'un hochet.

Un hochet perdu dans la poussière.

Juan avait cherché les champs dont on lui avait parlé, en vain. Il avait gravi une autre colline, puis une autre encore. Toujours le même paysage désertique, morne et désolé.

La mort, partout.

L'absence d'eau et de vie.

« Ce désastre, on le doit à des ordures du genre Mortensen », lui avait expliqué son père, intarissable sur le sujet. « *L'ennemi* », « *le traître* ». « *Ancien magnat des énergies fossiles reconverti en écofasciste, opportuniste néo-libéral, néo-malthusien liberticide… ». « J'ai toujours dit qu'il profiterait du système jusqu'au bout, dût-il mettre toute l'humanité en danger pour gagner plus de pouvoir et d'argent. »*

Son père lui avait également expliqué qu'en finançant la campagne d'Ingrid Solheim, devenue Première ministre de Norvège, Mortensen avait étendu son influence à toutes les sphères de la société internationale, dont il tirait les ficelles depuis le dernier étage de son arcologie d'Oslo, que Juan imagine comme une sorte de palais

suspendu entre ciel, mer et montagnes.

Suite à l'abandon d'ITER en 2045, Mortensen a engagé la plupart des scientifiques pour les faire travailler pour lui. De tous les chercheurs, ingénieurs et techniciens travaillant à ITER, seules quelques personnes, dont Enrique Verdadero et Juan Carlos Lorius, avaient décidé de ne pas rejoindre le département « *Fusion Nucléaire* » de la Mortensen-de Holstein SA, préférant garder leur indépendance, donner à la fusion une chance de rester dans le domaine public.

« *La M-DH est devenue plus puissante que certains États*, ne cessait de répéter Enrique. *Si elle découvre l'énergie infinie, elle dominera le monde entier. Au lieu de la mettre à disposition des populations, Mortensen la vendra à prix fort, rien ne sera résolu et rien ne l'arrêtera. Si quelqu'un parvenait à le faire tomber, le monde pourrait renaître* ».

Juan n'a jamais compris pourquoi son père éprouvait une telle colère vis-à-vis d'un type qui ne faisait, après tout, que son travail d'homme d'affaires. En tout état de cause, Juan doit se concentrer sur l'avenir plutôt que sur le passé. Il lui faut négocier les résultats de recherches avec Alberto Fonseca et la Commission européenne pour les sortir tous de ce pétrin. Peu lui importe ce qu'ils feront des formules de son père, tant que sa sœur et lui seront à l'abri.

— Il faut que tu me fasses confiance, Rocio, et qu'on aille voir le Marocain dès que possible.

— D'accord, finit-elle par concéder.

Rocio le fixe avec un mélange d'espoir et de tristesse. Il la prend dans ses bras et la serre contre lui. Elle est si jeune, si fragile… Puis, se dégageant légèrement, il demande.

— Tu veux bien te connecter à River et télécharger les cartes de la France et de la Belgique, au cas où on en a besoin ?

La jeune fille hésite. Et pour cause, elle répugne à se servir de son œil bionique, du fait des violents maux de tête que cela provoque. Il la voit néanmoins acquiescer.

— Donne-moi le code.

Il s'exécute, et patiente quelques secondes le temps que Rocio effectue les manipulations nécessaires. Lorsqu'elle se tourne vers lui avec la satisfaction du devoir accompli, Juan se rend compte qu'un des inconnus a quitté le groupe de vagabonds et se dirige vers eux.

— Vite. Faut qu'on se tire d'ici.

Son instinct ne l'avait pas trompé. L'un des types les avait remarqués dès leur arrivée. Il tenait probablement à s'assurer qu'ils ne représentaient pas de menace avant d'aller les chercher. Tous deux prennent la direction des habitations à allure normale, évitant de croiser son regard. Une fois masqués par les carcasses de voiture, ils se mettent à courir.

Juan modifie leur trajectoire jusqu'à être certain d'avoir semé

leur poursuivant, et s'arrête pour laisser à sa sœur, effrayée et essoufflée, le temps de récupérer. Il va falloir se montrer extrêmement prudent. Il y a les gangs, bien sûr. Les malfrats en tout genre, seuls ou en groupes. Les fous de tout acabit.

Il y a également ceux qui tuent par pur besoin en protéines.

9.

Camp Charly
7h
32°C

— Les gars, venez voir ça !

Les garde-frontières gagnent le long bunker posté à l'entrée du camp Charly. Frank les suit, aiguillé par une curiosité teintée de crainte.

Dubois, l'officier de permanence, a affiché une vidéo prise par drone la nuit de l'attaque. Il appuie sur lecture et Frank voit défiler devant lui les images cauchemardesques, vues du ciel. La caméra thermique montre Gaillard et lui courir le long de la clôture, puis Ménard les rejoindre en B2 avec l'E-Jeep. Les réfugiés refluent du Mur à leur approche, et le Grec se blesse en tombant de la clôture. Plusieurs formes vont chercher le Grec, le mettent à l'abri puis reviennent avec des pneus, puis des ballons enflammés. Frank et Ménard avancent alors vers la clôture pour les faire reculer. S'ensuit la gigantesque explosion qui les propulse à terre et ouvre une brèche dans les clôtures. Les migrants s'élancent vers le Nord en balayant tout sur leur passage. À travers les flammes et le chaos, Frank voit Ménard rejoindre Gaillard pour se mettre à l'abri derrière l'épave de l'E-Jeep. Il se voit avancer vers le Grec, hurler, lui adresser des signes, épauler et tirer.

Lorsque la vidéo s'arrête sur l'image de Frank agenouillé devant le corps du Grec, tous les regards se tournent vers lui.

— Il nous a sauvés, indique Ménard. S'il n'avait pas descendu ce type, sa bombe artisanale nous aurait atteints en pleine poire, et on serait pas là pour en parler.

Les gardiens acquiescent, certains tapent dans le dos de Frank dans un geste amical.

— T'as fait ce qui fallait.

— T'es un héros, mec.

— T'en fais pas, vieux. Ça va aller.

Mais Frank ne va pas bien du tout. Avec cette vidéo, voilà son acte clairement établi. Il se sent piégé par les conséquences de ses actions, et même si le système qui l'a conduit à tuer est profondément injuste et inhumain, il ne peut nier sa responsabilité. Il n'a pas dormi et s'est vu incapable de parler depuis l'attaque. Dans son esprit tournent en boucle les images du Grec à terre. Il revoit son ventre maculé de sang, ses yeux morts et révulsés. Dévasté par ce qu'il a fait,

il se sent coupable d'avoir ôté la vie d'un être humain qui cherchait juste à échapper à la violence et la misère, et se demande comment il pourra continuer son travail, comment il pourra vivre avec ce fardeau sur la conscience.

— La vidéo a circulé ? interroge Gaillard.

— Pas à ce que je sache, répond Dubois. Mais je peux pas en être certain à 100%. Il y a eu pas mal de passage au poste, depuis l'attaque.

— Si seulement on avait eu les chiens demandés, s'agace un type. On aurait pu débusquer ces explosifs.

— Ils auraient dû les débusquer à Charly Sud avec leur clebs !

— Tu plaisantes ? Il est tellement vieux qu'y retrouverait pas sa gamelle si elle lui léchait le museau ! répond Gaillard.

Les gardiens sont secoués d'un rire nerveux.

— Imaginez qu'elle ait été uploadée sur River… observe Frank, fébrile.

— Impossible ! riposte Gaillard. Si l'un de nous a fait ça, c'est qu'il est fou ou suicidaire. Et comment il aurait fait, sans ni réseau ni Wi-Fi ?

Hautement improbable en effet. Les bureaux du médecin, du colonel et le centre d'enregistrement des nouveaux arrivés sont les trois seuls endroits disposant de River au camp. Une connexion par fibre optique, aussi lente que dans les années 2020.

Tout le monde sait, se dit Frank. *Et si quelqu'un parlait ?*

Un silence inquiet s'abat sur le groupe de gardiens.

Les hommes en général, et les migrants en particulier, même s'ils sont rabaissés, dépréciés, moqués, ne sont pas sans ressources. Ils sont dans la survie. Certains occupaient des postes haut placés. Il est possible qu'un petit nombre d'entre eux possèdent encore des téléphones satellitaires, des objets connectés ou des implants leur permettant de faire une foule de choses que Frank n'ose imaginer, comme pirater un drone. La mort du migrant va se répandre comme une traînée de poudre, et Frank ne serait pas surpris que son acte de légitime défense soit graduellement transformé en homicide involontaire, voire volontaire. Les réseaux sociaux sont friands de faits divers. Ils transforment une égratignure en amputation pour attirer plus de vues. Bien entendu, ce ne serait pas le premier homicide commis par le personnel de la Frontex. Des rumeurs circulaient bien avant le projet de loi de sécurité européenne actuellement débattu au Parlement. Mais cette fois, c'est différent. Il y a des témoins.

Des preuves tangibles.

Frank pourrait perdre son travail, être poursuivi en justice. Tout s'effondrerait pour lui. Comment continuer à servir ses valeurs s'il est licencié ou condamné ? Comment continuer à contribuer, à aider ?

— Je vais devoir montrer la vidéo au colonel, indique Dubois en connectant une tablette en piteux état au pupitre de surveillance.

Gaillard hoche la tête.

— Dis-lui qu'on est prêts à coopérer.

Le groupe quitte le poste de contrôle, abattu. Dubois s'éloigne rapidement, laissant les autres gardes immobiles et silencieux dans la poussière du parking. Le soleil matinal attaque déjà le cuir chevelu de Frank à travers sa casquette. La porte entrouverte du poste révèle des écrans diffusant d'autres images de la zone prise d'assaut. Le Mur, jadis infranchissable, gît en morceaux à plusieurs endroits. Il ne reste, au niveau des brèches, que quelques écheveaux de fils d'acier noircis, tordus, entortillés. Une grande tente est en train d'être montée dans la zone démilitarisée. Des équipes de réparation s'activent tandis que les hommes et les robots militaires, en renfort, maintiennent les migrants sous surveillance, de plus en plus nombreux au Sud.

Le monde semble tourner autour de Frank.

— J'ai tué un être humain... murmure-t-il malgré lui.

— Et alors, répond Gaillard. Ils en ont bien tué deux !

Frank fronce les sourcils, puis se souvient. Il a en effet appris que d'autres patrouilles ont été attaquées, et que l'une d'elles a subi des pertes importantes. Après une explosion similaire à celle qu'ils ont endurée en B2, avec une brèche dans le Mur, deux gardes ont été agressés par les migrants avant d'être laissés pour morts. Leur chef, Lopez, a survécu et se trouve actuellement à l'infirmerie. Les coupables courent toujours.

Tout cela lui était sorti de l'esprit.

— Ça va aller ? demande Ménard.

Naviguant entre espoir et désespoir, Frank acquiesce sans conviction. Il apprécie Ménard, un homme avec qui il partage des valeurs et son espace de vie. Avant d'arriver au camp, Ménard travaillait sur un navire de la Frontex, secourant les migrants en Méditerranée. Son visage porte les stigmates des missions de sauvetage en mer exposées au soleil brûlant. Ménard a quitté son poste lorsque le sauvetage n'était plus possible. Avec plus de 150 000 migrants recueillis par les autorités françaises l'année précédente, la Première ministre norvégienne avait incité le Bloc Nord à réviser le mandat de la Frontex, qu'elle accusait d'encourager les migrants à prendre plus de risques pour traverser.

Depuis le début de l'année, la Frontex est passée du sauvetage à la répression et plus de 25 000 migrants ont péri en mer.

— Va voir ce qui se dit en prison, ordonne Gaillard à Ménard. Je te rejoindrai bientôt.

Frank regarde Ménard s'éloigner, songeant qu'il pourrait, un jour, collaborer avec lui.

— On devrait aller examiner le corps, lui propose Gaillard. Histoire de recueillir des infos.

Incertain de la suite à donner aux choses, Frank accompagne Gaillard jusqu'à l'infirmerie. Perdu dans ses pensées, cramponné à son anxiété, il a du mal à se concentrer. Dans le couloir menant à la morgue, c'est vers sa propre mort qu'il se voit marcher.

— Des infos sur le Grec, doc ? interroge Gaillard en entrant.

Le médecin du camp, Fernand Lucioles, homme aux traits marqués par le temps, la barbe grisonnante encadrant des yeux perçants, porteurs des poids de ses réflexions profondes, les regarde approcher en silence. C'est quelqu'un que Frank apprécie. Bien plus qu'un simple médecin légiste, il est un guide spirituel pour les migrants et les résidents du camp, les apaisant et les aidant à trouver la guérison et la paix intérieure.

— De multiples contusions et éraflures, évidemment, explique Lucioles. Une cheville cassée sous le choc, sans oublier la balle qui lui a perforé le poumon droit, entraînant une hémorragie interne…

— A-t-il souffert ? s'enquiert Frank.

Le médecin semble surpris par la question

— Tout ce que je peux vous dire, c'est que ses souffrances ont été brèves, répond-il. Il est quasiment mort sur le coup.

— Et si on l'avait soigné plus tôt ? poursuit Frank.

— Rien ne dit qu'il aurait survécu. Ce qui est certain, par contre, c'est qu'il serait encore en vie s'il n'avait pas cherché à franchir le Mur.

— On connaît son identité ? s'enquiert Gaillard. Ce qu'il faisait dans la vie ?

— Un flic, apparemment.

— Un flic ? répète Frank, le visage blême.

— Il travaillait au port du Pirée, à Athènes. Il a dû fuir quand la ville a été attaquée par le cargo de réfugiés. Il portait une carte professionnelle sur lui, et la carte d'identité correspond. Ni femme ni enfant. J'ai vérifié sur River.

Frank plisse les yeux.

— On peut voir le rapport d'autopsie ? interroge Gaillard.

— Le rapport d'autopsie est strictement confidentiel, répond d'une voix ferme le médecin. Seul le colonel et moi y avons accès. Mais je vous ai dit l'essentiel. Si vous me permettez, je vais aller le lui transmettre.

— Merci, doc.

Une fois sorti de l'infirmerie, Gaillard fait signe à Frank de se diriger vers un vieux pin desséché pour échapper aux regards.

— Comment le colonel va réagir ? demande Frank.

— J'en sais rien, répond Gaillard.

Le colonel est imprévisible. On ne sait jamais s'il va protéger ou houspiller ses agents. S'il a besoin d'étouffer l'affaire, il ne dira rien. S'il a besoin que cela s'ébruite, il n'hésitera pas à limoger un ou plusieurs membres de son personnel. Tout dépend de la politique à mener, et cette politique émane directement de Gaspard Davos, chef des armées et autorité suprême pour les questions militaires en France du Sud comme dans le Bloc Sud dans son entier.

— En tout cas, ça sent pas bon, remarque Gaillard. Le vote de la loi de sécurité pourrait être repoussé. Si c'est le cas, on peut être certains que ça va nous retomber dessus.

Frank le fixe en silence. Cette loi absurde est-elle tout ce qui le préoccupe ?

— Un flic, en plus… poursuit Gaillard, comme pour insinuer quelque chose.

Que cherche-t-il à lui faire comprendre ? Qu'on va lui faire porter le chapeau ?

— Je crois qu'on devrait aller voir le colonel avant qu'il nous convoque, observe Frank, essayant de retrouver un semblant de courage. Il vaut mieux qu'on lui raconte nous-même ce qui s'est passé.

— Et si on réunissait les concernés ? suggère Gaillard, comme s'il n'avait pas entendu.

— Les concernés ?

— Aucun de ceux qu'on a réussi à choper en B2 n'a encore été renvoyé chez lui. On pourrait s'assurer qu'ils ne parleront pas…

Frank écarquille les yeux. Gaillard songe-t-il vraiment à faire taire les prisonniers ? De quelle manière compte-t-il s'y prendre ? Il se force à garder son calme, à ne pas poser de mauvaise question. Il doit absolument composer avec Gaillard s'il veut rester au camp Charly.

— Crois-tu que ce soit raisonnable ? demande-t-il avec prudence.

— La peur est le seul moyen efficace avec ce genre de gens, rétorque Gaillard d'un ton sombre.

Frank secoue la tête, sentant la colère monter en lui.

— La terreur n'a jamais rien apporté de bien.

— Ça te dérange pas qu'on voie ta gueule dans la vidéo ? demande Gaillard d'un air innocent.

— Tu y es aussi, répond Frank. Raison de plus pour agir avec responsabilité.

— Moi, j'ai rien à me reprocher.

Frank serre les dents.

— Tu déconnes, ou quoi ? explose-t-il. T'as rien fait pour calmer les choses. Tu les as menacés de mort ! T'es resté en arrière en nous envoyant au casse-pipe !

— Tu cherches à te dédouaner ?

— Qu'est-ce que t'aurais fait, si le Grec t'avait lancé sa bombe

dessus ?

C'en est trop pour Frank. Que Gaillard les ait foutus dans la merde, passe. Qu'il essaie, ensuite, de lui faire porter le poids de leurs erreurs alors que Frank lui a sauvé la vie, c'en est trop. Le poing de Frank cingle l'air avant de s'abattre sur le nez de Gaillard, qui riposte dans la tempe. Les deux corps s'entrechoquent, les poings s'abattent de toutes parts. Très vite, Gaillard prend le dessus, et Frank se retrouve à terre. Néanmoins, Frank compense l'infériorité physique par une sorte de frénésie. Ses tensions se libèrent dans ses cris, dans ses coups. Il ne ressent plus aucune douleur. Il ne sait plus qui il frappe, si c'est Gaillard, si c'est un migrant, si c'est toute cette saloperie qui s'est abattue sur le monde. Il tape au hasard, encaissant les coups comme un châtiment mérité, en en distribuant d'autres pour évacuer sa rage.

Au bout d'un moment, quelqu'un les sépare.

— Vous êtes devenus fous, ou quoi ? s'insurge Ménard. Vous croyez que ça va arranger les choses ?

Gaillard fixe Frank en serrant les mâchoires, respirant à grand bruit, le nez amoché. Frank sent la chaleur du sang qui coule le long de sa tempe et macule le col de son uniforme. Il reste sur ses gardes. Il ne fait nul doute que Gaillard lui fera payer son geste. Il le tuerait s'il le pouvait.

— On est tous à cran, fait observer Ménard. Reprenez-vous.

— Qu'est-ce que ça dit à la prison ? demande Gaillard en essuyant le sang qui coule de son nez.

— Personne ne parle du Grec. Sa mort semble être passée inaperçue.

— On va régler ça de manière à en sortir indemne, conclut Gaillard en les fixant tour à tour.

— Les migrants seront une fois de plus les grands perdants de l'affaire… lâche Frank en baissant les yeux.

Gaillard lui lance un regard mauvais.

— T'es avec eux ou avec nous, Bon Dieu de merde ?

— Je ne vois pas pourquoi il y aurait deux justices étant donné qu'il n'y a qu'une vérité, répond Frank.

Gaillard explose d'un rire amer.

— Tu crois que c'est juste, que des types se lavent à l'eau potable pendant qu'on boit de la pisse ? Qu'ils claquent leur tune dans des régimes alors qu'on n'arrive pas à bouffer un steak par an ? Que t'aies pas les mêmes chances de survie selon que tu naisses au nord ou au sud du Mur ?

Il frappe le vieux pin dans un mouvement d'exaspération, faisant tomber une pluie d'épines desséchées sur le sol.

— Rien n'est juste en ce bas monde. Avant, les riches se baignaient dans de l'or, maintenant ils se torchent avec nos vies. Les

migrants veulent prendre leur place, et nous on est entre les deux, alors ils veulent notre peau. C’est soit eux, soit nous, conclut Gaillard en crachant à terre un caillot de sang.

10.

Barcelone
9 heures
31°C

El Raval.

Juan serre sa sœur contre lui. Son père lui a raconté qu'autrefois, El Raval était un quartier prospère et dynamique proposant des expositions avant-gardistes au musée d'Art contemporain et au Centre de Cultura Contemporania, désormais pillés et laissés à l'abandon. Ses rues regorgeaient de bars à l'ambiance bohème et de boutiques de créateurs branchés. Il est aujourd'hui l'un des lieux les plus dangereux de Barcelone. Les Ramblas se sont mués en espaces déserts et sans âme, hérissés de kiosques éventrés et de réverbères décapités. La nuit, les gens s'y rendent essentiellement pour la drogue et la prostitution. Le Mercat de la Boqueria ne propose plus ni poissons ni fruits de mer. Les tapas ont depuis longtemps déserté les comptoirs, de même que les rires et conversations animées. Il est difficile d'imaginer que des milliers de touristes déferlaient, autrefois, que tout était paisible, riant, souriant, avant de se flétrir et de pourrir comme les souvenirs d'une époque révolue.

Aujourd'hui, plus personne ne visite Barcelone pour sa nourriture, son littoral, son climat ou la beauté de son architecture.

L'endroit indiqué sur River, une ancienne station-service transformée en café, se niche entre les squelettes d'hôtels particuliers abandonnés et de boutiques fermées, entourées de dépotoirs à ordures et de carcasses défoncées. Toutes les fenêtres environnantes sont barrées par des planches ou des journaux. Le bar en question, une structure précaire adossée au mur de l'ancienne boutique de la station, est maintenu debout par des poutres métalliques liées par des cordes, si étroitement agencées que la lumière peine à y pénétrer. Sous un ciel gris argent clignotent des néons rouges, surmontés par l'hologramme d'un masque grimaçant et des lettres : « *Máscara de Oro* ». Un lieu sinistre s'il en est, où les hommes s'enivrent et consomment toutes sortes de substances de jour comme de nuit, comme en témoignent les volutes colorées qui se mélangent dans l'air pesant.

Juan tente de faire bonne figure. Il lui est arrivé de suivre Pablo dans le quartier, même si tous deux préféraient l'éviter. Pablo, en outre, savait se battre, alors la jolie fillette qui l'accompagne aujourd'hui n'a pour se défendre que ses couettes et sa naïveté. Juan a pris soin de dissimuler le portefeuille de son père et sa montre

connectée dans une poubelle pour les mettre en sécurité. Il s'est posé la question de se séparer momentanément de Rocio, mais a préféré la garder avec lui malgré les risques. Que ferait-elle, seule, si quelqu'un venait la menacer ?

Il va falloir se montrer extrêmement prudents. Trouver l'adresse du « *Marocain* », négocier au mieux et repartir dès que possible. Inutile de moisir dans ce coupe-gorge.

Juan se dirige vers la gargote en sortant de son sac à dos une cartouche de cigarettes destinée aux clients du bar. Un homme aviné lui en prend une boîte, ainsi qu'une pilule noire marquée d'un logo en forme d'araignée, un concentré de MDMA[30] acheté par Pablo aux Trinitarios – de quoi mettre un peu de beurre dans les épinards. Se doutant de ce qu'il vient de faire, le patron, un vieux chauve ridé, lui adresse un regard mécontent.

— Qu'est-ce que tu fous ici ?

— Je suis un ami de Pablo, s'empresse de préciser Juan.

— Je me disais bien que je t'avais déjà vu par ici. Pablo n'est pas le bienvenu, de même que ses amis Trinitarios.

— Je ne suis pas un Trinitario, objecte Juan. Et Pablo vous a déjà fourni de la marchandise de qualité, ajoute-t-il en désignant une rangée de bouteilles sur une étagère.

Il a reconnu les bouteilles de *Brugal*, que les dominicains sont les seuls à revendre. Les petits yeux bruns du barman, profondément nichés dans la chair ridée, se plissent légèrement.

— Oui, peut-être… concède-t-il, agacé. C'est pour l'alcool que tu viens ?

— Pas tout à fait, répond Juan en entrouvrant son sac à dos, dévoilant plusieurs cartouches de cigarettes ainsi que sa boîte d'amphés.

— Où as-tu trouvé ça ?

— Ça me regarde. Je vous fais la cartouche et les pilules à moitié prix, propose Juan avec un sourire. Vous pourrez les revendre et vous faire du bénef.

Le barman semble hésiter.

— C'est de la bonne qualité ?

— La meilleure.

— Et pourquoi Pablo n'est pas avec toi ?

— Parce qu'il m'a envoyé à sa place, prétexte Juan. Il a eu un petit soucis, et il a besoin d'aide pour les livraisons.

— Un petit soucis…

Un garçon plus jeune que Juan, occupé à laver des verres dans une bassine de plastique jauni, adresse un regard suspicieux à l'adolescent, qui remarque que le robinet du bar se réduit à un simple tuyau d'arrosage passant entre les barres de fer, terminé par un

embout rouge crasseux.

Après un bref marchandage, Juan ouvre son sac et distribue une cartouche et la moitié de son stock d'amphés au barman. Puis, il encaisse la monnaie.

— Un Bio-Cola 435 pour ma sœur, s'il vous plaît.

— On t'a pas dit qu'le sucre file des caries ? raille le barman.

Il sert Rocio, et refuse que Juan le paie.

— C'est pour moi.

— Merci monsieur, fait Rocio avec son sourire de fée.

Tous deux prennent place à une table de fortune, partageant la boisson avant que Juan ne se tourne de nouveau vers le barman.

— Il faudrait que je voie un certain Marocain.

Le barman jette un œil aux clients, qui semblent ne pas avoir entendu.

— Connais pas… répond-il.

Mais son regard, en se posant sur une vieille porte de bois située derrière la station-service, indique à Juan qu'il est en train de lui mentir.

— Il s'agit d'un homme utile à ses pairs, ajoute Juan pour bien montrer qu'il sait à qui il à affaire.

Le barman le fixe un instant, puis sourit.

— Attendez une minute, fait-il en adressant un signe au garçon, qui quitte le comptoir en direction de la porte en question.

Juan le voit frapper à la porte qui s'entrouvre, puis souffler quelques mots à un molosse d'origine africaine. En le voyant, Juan repense à Omar.

La porte se referme, puis se rouvre au bout de quelques minutes. Le garçon fait signe au barman que c'est bon.

— Vous pouvez y aller.

Juan remercie le barman et se dirige vers la porte en compagnie de sa sœur. Un bruit de verrou retentit. Le molosse referme derrière eux, les invitant à longer un couloir décrépi menant à une porte blindée. Juan remarque qu'il porte un collier muni d'une diode autour du cou, qu'il reconnaît comme étant un NeuroBloc, qu'il a déjà eu l'occasion d'examiner chez Pablo. Le NeuroBloc dissimule un pouvoir terrifiant : un dispositif électronique miniaturisé qui interagit directement avec le système nerveux, permettant un contrôle précis de l'activité cérébrale. Conçu à l'origine pour des applications médicales, il est parfois détourné à des fins coercitives. Il bloque les signaux neuronaux spécifiques, plongeant l'utilisateur dans un état de paralysie temporaire, offrant ainsi un contrôle total à ceux qui détiennent la télécommande.

La porte blindée donne dans un hall que Juan examine avec étonnement. Des fresques, des dorures, des meubles sculptés. Il ne

pensait pas trouver un tel étalage de luxe et une telle opulence. Sans doute des marchandises volées. Lorsque la porte claque derrière eux, il se tourne vers Rocio, incertain de ce qui les attend. Le molosse les conduit dans une pièce tendue de soie aux couleurs chatoyantes. Un homme aux cheveux et aux sourcils noirs les regarde approcher, affalé sur un canapé, revêtu d'un peignoir. À côté du canapé s'élève un meuble allongé – une sorte de bar –, et une statue de marbre noir occupe le centre de la pièce. Les pas de Juan et Rocio résonnent sur le sol tandis qu'ils s'approchent de l'homme assis. Un climatiseur, objet rare s'il en est, diffuse de l'air frais avec un léger bourdonnement.

Le transport de migrants est un commerce juteux.

L'inconnu les observe avec une expression sévère, ses jambes étendues sur une table basse, un fusil automatique pointé droit vers eux. Il martèle lentement, du bout des doigts, la crosse de son arme, tandis que le molosse se poste près de l'entrée.

— C'est toi qui cherches le Marocain ?

— Oui, répond l'adolescent, qui se dit que l'homme assis devant lui doit être le Marocain. On s'est parlé sur River.

— Le Marocain a beaucoup trop d'appels pour se souvenir de tout le monde… fait observer leur hôte avec un soupir.

— Je suis un ami de Pablo.

— Il t'a refilé son commerce miteux, c'est ça ?

— Pour cette fois, oui.

L'homme esquisse un petit sourire narquois. Sa montre connectée, en or, cliquète lorsqu'il lève son verre pour y verser de l'alcool, avant d'y tremper les lèvres en dévisageant Rocio.

— Et elle, c'est qui ? Ta petite copine ?

— Ma sœur, répond Juan sans relever la moquerie.

— Vous avez perdu vos parents ?

— Oui.

L'adolescent s'efforce de masquer son émotion. Si le Marocain perçoit la moindre faiblesse, il refusera de les aider. Il pourrait même saisir ce prétexte pour augmenter ses tarifs.

— On se débrouille depuis un moment déjà, précise-t-il.

— Ah oui ?

— Oui, répond Juan avec fermeté.

Le Marocain les sonde durant quelques instants.

— Qu'est-ce que tu lui veux, au Marocain ?

— J'ai gagné un peu d'argent avec mon business, explique Juan en ouvrant son sac pour lui montrer les cartouches et pilules qui lui restent. Faudrait compter combien, pour rejoindre la France ?

L'homme regarde Rocio, puis Juan.

— Le prix varie énormément selon les passeurs, répond-il : tout dépend de ce que vous êtes prêts à dépenser. Le moins vous paierez, le

plus il y aura de risques que vous y restiez. Le prix, c'est votre sécurité, celle contre les forces de l'ordre et les autres migrants. C'est aussi le matos, donc votre sécurité face aux éléments.

Juan hoche la tête, pensif. Il sait, pour les avoir vu défiler durant des années, que les migrants les plus pauvres choisissent la manière de voyager la moins onéreuse, qui est aussi la plus dangereuse. Une famille africaine ayant tout perdu à cause de la guerre ne peut rassembler les milliers de néo-euros nécessaires pour une traversée sécurisée.

Ils n'ont pas le choix.

— Le plus rapide, c'est l'aérien. Le problème, c'est que c'est cher.

— Combien ?

— Dans les 12 000 néo-euros par personne.

Juan écarquille les yeux.

— La maintenance des avions et le bio jet fuel ne sont pas donnés. En plus, il faut des passeports valides, ce qui ajoute entre 2 000 et 2 800 par personne. La police peut facilement détecter les faux passeports, on a donc besoin d'en acheter des vrais, ici ou en France. Il nous arrive d'avoir une vingtaine de passeports à la fois ! Il faut que nos clients ressemblent aux types ayant vendu leur passeport, du moins à la photo. La personne ayant vendu son passeport doit ensuite attendre que son client passe tous les contrôles de sécurité aux aéroports, avant d'aller à la police et à l'ambassade pour en déclarer le vol.

L'homme se serre un nouveau verre.

— Le moins cher est la voie terrestre. Mais le risque de vous faire arrêter est plus important. Et une fois arrêtés, vous n'aurez qu'une solution pour rester dans le pays où vous vous trouvez : demander l'asile politique. Il faut une bonne raison pour qu'il soit accepté.

— Quel est le prix ?

— Il faut compter environ 800 pour un conteneur à bord d'un camion.

Juan regarde sa sœur. Peut-être devraient-ils partir par la route, en effet.

— Mais sachez qu'un passeur peut mettre quarante-cinq personnes à l'arrière d'un camion. Et pendant les douze à vingt heures de route, les passagers ne pourront pas ouvrir les fenêtres. Il est arrivé que des migrants soient écrasés par les cargaisons, après un coup de frein brutal du chauffeur, ou que des camions sortent de la route et s'écrasent au fond d'un précipice. Comme on doit éviter les Pyrénées orientales, la police locale se montrant très violente, il faut passer par le Pays basque, ce qui représente un détour. Il peut y avoir des pannes, on peut tomber sur des embuscades… Je vous parle pas des voitures, c'est plus cher et pas tellement plus rapide. Bref, tout dépend

du temps que vous avez devant vous et des risques que vous êtes prêts à prendre.

Trop long et trop risqué, se dit Juan.

— Qu'en est-il de la voie maritime ?

— On vous conduit dans une petite ville du genre Port-Leucate ou Sète, dans le sud de la France, selon la météo et les infos en vigueur sur les navires de guerre, la douane et la Frontex.

— La Frontex ?

— L'agence chargée de surveiller les frontières extérieures de l'UE. Ils peuvent aller jusqu'à trente miles des côtes. Avant, ils étaient plutôt sympas avec les migrants. Mais avec les nouvelles lois, y'a rien à attendre d'eux, ni recherche ni sauvetage de personnes en danger. Au contraire. Et ça risque encore de s'empirer.

Juan hoche la tête. Ayant été témoin de l'évolution des flux migratoires à travers Barcelone, il est conscient que de moins en moins de personnes choisissent la voie maritime. Les bateaux ont désormais plus de risques d'être interceptés par la flotte constamment croissante de navires dédiés à cette mission, ou d'être engloutis par une tempête.

— Combien de temps dure la traversée ?

— Auparavant, il fallait compter vingt-cinq heures, répond le Marocain en se grattant le crâne. À présent, c'est à peu près le double. Avec la pénurie de pièces de rechange, ils avancent à bas régime…

Juan sait que depuis la raréfaction du pétrole, l'essentiel des compagnies maritimes a fait faillite. Les paquebots électriques sont encore peu développés, et les rares compagnies capables de les exploiter – car appartenant à des multinationales solides sur d'autres domaines – pratiquent des prix exorbitants en offrant des conditions de voyage précaires.

— Je peux pas vraiment m'engager sur la durée de la traversée, reprend le Marocain en voyant Juan hésiter. S'il y a un contretemps, les gens sont déçus et ça retombe sur mes équipes. Mieux vaut compter une petite semaine, comme ça, on n'est pas déçu !

Juan regarde sa sœur avec la crainte qu'elle parte en courant. Il lui adresse un signe encourageant. Même si la traversée dure une semaine, ce sera toujours mieux qu'en camion.

— Et combien ça coûte ?

— Dans les 1 600 néo-euros pour une embarcation gonflable. Le voyage à bord d'un bateau de pêche coûte 2 400, et à bord de bateaux de croisière 3 200. Sans oublier l'accompagnant de mineurs, qui prend dans les 500 par personne. Vous allez sans doute vouloir tenter la première solution, non ?

— Peut-être.

— Eh bien sachez qu'un groupe de Mauritaniens a essayé de

rejoindre la France en Zodiac. 1 600 par personne. Ils ont dû revenir à Cadaquès à cause des vagues. Selon eux, personne ne devrait tenter la traversée dans ces conditions. Trop risqué.

Un rapide calcul indique à Juan qu'ils en auraient pour 4 200 néo-euros en Zodiac. Or, ils ne dépasseront jamais les 3 500 néo-euros, même s'il vend toute sa marchandise. Il garde le silence, conscient du fait que le Marocain a changé de physionomie en abordant le volet financier, en passant de l'ennui à l'excitation en quelques secondes seulement. Un tel comédien peut leur raconter tout et son contraire. Il doit y avoir une marge de négociation.

— Je vous recommande les bateaux de croisière, car ce sont les plus sûrs, poursuit le Marocain. Il y a deux possibilités : soit on obtient des billets réguliers avec la complicité d'un membre d'équipage, qui vous fait monter à quai. Soit on vous emmène dans de petites embarcations jusqu'à la limite des eaux territoriales espagnoles et de là, on vous fait monter à bord d'un navire de transports ou d'un porte-conteneurs – toujours avec la complicité de membres de l'équipage. L'essentiel est fourni, boisson, nourriture et couchage. Un sac de voyage par personne. Le tout pour la modique somme de 7 400 néo-euros en comptant l'accompagnant.

— Il me semble que les prix indiqués sur River… objecte Juan.

— Le site River n'a pas été mis à jour depuis la dernière flambée des prix. La mer est de plus en plus dangereuse et imprévisible. Le prix de l'e-carburant a augmenté. De plus en plus de types veulent traverser. C'est l'offre et la demande, j'y peux rien, moi.

7 400 néo-euros… se répète Juan, sonné par la nouvelle.

Plus du double de la somme dont il dispose, et bien plus que ce qu'il a pu trouver sur River. Un montant considérable, par les temps qui courent, dans une ville où le salaire moyen mensuel ne dépasse pas 150 néo-euros par mois. De quoi survivre durant des années.

Il va falloir négocier s'il ne veut pas vendre sa montre connectée, et la lutte s'annonce âpre.

— On est tout de même moins lourds et on mange moins que des adultes, tente-t-il. Vous pourriez peut-être nous faire un prix ?

L'homme lève les yeux vers le plafond, et reste quelques instants silencieux.

— Je pourrais éventuellement faire une croix sur l'accompagnant et baisser à 3 000 néo-euros par personne.

Juan prend un air désolé.

— C'est pas parce qu'on est des gosses, comme vous dites, qu'il faut nous arnaquer !

Le molosse esquisse un pas en avant, mais le Marocain, levant la main en signe d'apaisement, lui fait signe de reculer. Il repose son verre vide dans un geste indigné.

— Qu'est-ce que vous insinuez, alors que je me saigne pour vous ?

Il vide le fond de sa bouteille dans son verre, et se penche vers le meuble situé à ses côtés pour y récupérer une bouteille parmi des dizaines d'autres, avant de se resservir en alcool. Il reprend alors une gorgée en poussant un long soupir.

— O.K. pour vous baisser le prix à, disons… 5 000 au total. Mais je descendrai pas plus bas. Le paiement, c'est trois heures avant le départ. On vous remet les billets et *adios amigos*.

— Et si on n'arrive pas à réunir la somme nécessaire ?

Le Marocain désigne le sac de Juan.

— Vendez le reste de vos cartouches et vos pilules…

— Je vais tout vendre, évidemment, répond Juan dans un mensonge. Mais il faudra que je rembourse la personne qui m'a vendu ces marchandises.

— 2 500 néo-euros par personne, c'est le prix. Même à mes frères je ferais pas ce prix-là !

— Je préférerais payer la moitié au départ, l'autre à l'arrivée.

Le Marocain regarde le colosse en riant.

— Tu m'as pris pour un Américain ? Qu'est-ce qui me dit que vous allez pas vous tirer la nouille dès que le bateau aura accosté ?

Le molosse s'esclaffe. Juan essuie la sueur sur son front. Il bénit le climatiseur qui bourdonne au-dessus de leurs têtes, lui permettant de garder les idées à peu près claires.

— Si vous voulez pas, vous pouvez repartir d'où vous venez, fait observer le Marocain. Chercher moins cher. J'ai entendu parler de passeurs qui ont jeté en pleine mer les conteneurs dans lesquels étaient cachés les migrants après avoir découvert qu'ils étaient traqués par la police.

Les deux hommes échangent un hochement de tête complice et affecté.

— J'ai aucun mal à trouver des clients, poursuit-il, au contraire. La France est une véritable plaque tournante pour les migrants en provenance d'Europe du Sud, du Moyen-Orient et d'Afrique. Tout a empiré depuis trois ans. Ils sont des millions à fuir la guerre, la sécheresse ou les tempêtes. Actuellement, presque tous nos clients sont Algériens. Mais on a aussi des Marocains, des Mauritaniens, Sénégalais, Maliens et j'en passe.

— Où ils vont après ? interroge Rocio.

Le Marocain la contemple avec étonnement, comme s'il pensait qu'elle n'était pas encore en âge de parler.

— Ceux qui disposent de moyens financiers suffisants essaient le plus souvent de rejoindre l'Allemagne, la Norvège ou la Suède, où ils ont plus de chance d'obtenir l'asile politique. La Norvège, aujourd'hui,

c'est le paradis sur Terre. Les autres ont rarement une destination précise en tête. Certains demandent qu'on les emmène au Mur de l'eau, dans le but de rejoindre tel ou tel pays par eux-mêmes.

Il jette un œil au molosse.

— Va falloir vous décider. J'ai pas de temps à perdre avec des gamins indécis.

— On est décidés, rétorque Juan. Ce sera le bateau.

— Excellent choix ! s'exclame le Marocain. Mais en ce cas, je vous conseille de ne pas traîner. La situation en Méditerranée est extrêmement tendue. Depuis l'attaque du Mur, de plus en plus de bâtiments de guerre croisent en mer pour nous empêcher de faire notre boulot.

— L'attaque du Mur ?

— Vous êtes pas au courant ? Vous vivez où, les gars, sur la planète Saturne ?

Il s'esclaffe à nouveau, avant d'expliquer brièvement ce qui s'est passé aux deux enfants penauds.

— Vous avez de la chance, conclut le Marocain, il y a justement un bateau qui va partir bientôt. Et il est au port. On vous déposera à Port-Leucate, où tout est encore calme, et où on peut trouver de l'eau et de la nourriture bon marché.

Juan reste sceptique. Gruissan, ou Sète, les auraient plus rapprochés du Mur de l'eau.

— Vous auriez préféré qu'on vous dépose directement au nord du Mur ? se moque le Marocain. Eh bien sachez qu'il n'y a rien d'autre dans les jours qui viennent.

— C'est quoi, comme bateau ? intervient Rocio. Il est solide ?

— C'est le plus récent de la flotte. Il fait dans les 40 mètres, et peut accueillir jusqu'à 500 personnes, mais on ne prend que 300 passagers pour aller plus vite, précise-t-il avec un clin d'œil. Il y a un capitaine expérimenté, des assistants et un navigateur équipé d'un téléphone satellite, d'un GPS et d'une boussole.

Juan plisse les yeux. Cela paraît trop beau pour être vrai.

— Quand a lieu le départ ?

— Quai n°10, le quai le plus au nord, à 20 heures pétantes. Ndidi va vous montrer le bateau.

Il adresse un signe au molosse, qui disparaît un instant et revient avec la vieille photographie plastifiée d'un paquebot à la coque noire, au toit blanc surmonté d'une cheminée rouge au-dessus de laquelle figure l'inscription : « *Futura* ».

— Le Futura est le fer de lance de la Méridionale, déclare le dénommé Ndidi d'une voix caverneuse.

Juan plisse les yeux. Le *Futura* n'a rien de rassurant. Il a dû être, un jour, d'un joli bleu vif et brillant, mais cette couleur affadie,

désormais piquée de rouille, lui rappelle les vieilles cartes mères de la décharge. Les écoflotteurs[31] ont presque tous quitté le navire, et les rares survivants semblent en piteux état. Et que dire de ces hublots ronds, qui le fixent comme des orbites creuses ? Tout paraît recouvert d'une subtile pellicule, une fine couche poussiéreuse, comme si les craintes de milliers de clients étaient parvenues à attaquer la coque, le bastingage et les cheminées, les laissant ternes et défraîchis.

Juan songe à ce que lui a dit son père sur la Méditerranée, *« aussi belle qu'imprévisible. »*

— Vous êtes certain que ce bateau est capable de traverser la Méditerranée ? interroge-t-il, sceptique.

— Le fer de lance de la Méridionale, on vous a dit ! lance Ndidi.

Qu'en est-il des autres navires, en ce cas ?

— Alors, c'est oui ou non ? s'impatiente le Marocain en faisant claquer son verre sur la table.

Juan jette un bref coup d'œil à sa sœur. Entre les moqueries des passeurs, les photos douteuses, les incertitudes, les risques de naufrage et les variations de prix, accepter serait une véritable folie. Tant pis. Ils trouveront autre chose.

— On va réfléchir à votre proposition, déclare-t-il.

Les deux hommes se regardent étonnés, toute trace de sourire ayant disparu de leurs visages.

— Comment ça, réfléchir ? objecte le Marocain. Je prends le temps de vous recevoir chez moi pour que vous vous sentiez en confiance. Je risque des années de prison ferme, si je suis repéré par la Police Aux Frontières. Sans parler de Ndidi, qui n'a pas de papier !

À ces mots, Juan comprend pourquoi le molosse porte un NeuroBloc. Il s'agit de l'esclave personnel du Marocain, menacé à tout moment de paralysie ou de blocage cérébral s'il n'obéit pas aux ordres. En voyant Ndidi approcher et l'arme automatique toujours pointée sur eux, Juan se dit que ses craintes étaient fondées.

— Allez, les mioches, déclare le Marocain en reprenant son air dur. Déposez vos affaires sur la table et disparaissez.

11.

Marseille
10 heures
37°C

— Nous tenons à vous donner une image complète de la France du Sud : son histoire avant le dérèglement climatique, son présent et son avenir, explique Lars. L'avenir, c'est la France à nouveau unie. Nous irons au-delà des sites touristiques et répondrons à toutes vos questions dans la mesure de nos moyens.

La jeune femme contemple les collines jaunies, couvertes d'herbes sèches, parsemées de maigres buissons et de rochers gris à travers la vitre teintée du 4*4 Bentley Ulriken qui les attendait à la sortie de l'avion, soulagée de se trouver enfin au frais. Les conditions de chaleur et de sécheresse de l'aéroport Marseille Provence étaient telles que le jet a rencontré des turbulences à l'atterrissage qui les a tous effrayés. Tandis qu'ils roulaient vers le poste de stationnement, Eva a été marquée par l'état des pistes et taxiways, craquelés et fissurés comme une terre aride, puis s'est figée sur place lorsque la porte de l'avion s'est ouverte et qu'un air brûlant est entré. Même si on l'avait prévenue des différences existant entre Marseille et Oslo, elle ne s'attendait pas à cela. La température sur le tarmac était tout simplement intolérable. L'asphalte fondu collait aux semelles de ses Louboutin, le béton amplifiait une chaleur déjà torride et les reflets du soleil sur le revêtement brillant aveuglaient même à travers ses lentilles adaptatives.

L'interview de la Première ministre à la sortie de l'avion, retranscrite en direct sur TVNorge, a été un tel calvaire qu'Eva a renoncé à certaines questions pour chercher refuge dans la Bentley, où les attendait Lars, qui lui a distribué son visa. Lars s'est présenté comme étant à la fois son guide et son garde du corps. Musclé et ramassé, le visage plat, les oreilles larges, les yeux ronds et les cheveux très courts, le teint de peau variant entre le blanc et le rose, Lars vient d'une région reculée de Norvège, le Nordland. Il a un accent à couper au couteau et fait à Eva l'effet d'un Pit Bull terrier.

Eva n'a pas été surprise que Bjorn Christensen, secrétaire d'État à l'Énergie, prenne place à ses côtés dans le 4*4 automatique. Bjorn essaie toujours de flirter avec elle, et même si elle l'a toujours repoussé, il ne renonce jamais. La Première ministre Ingrid Solheim, accompagnée du Ministre des Affaires étrangères Steinar, de Maria Brekke, son chef de cabinet et spin doctor[32] ainsi que de différents

membres du gouvernement sont montés dans les 4*4 qui les précèdent sur l'autoroute menant à Marseille, de même que l'équipe de TVNorge accompagnant Eva. La délégation a été accueillie non seulement par des guides parlant norvégien, des diplomates, mais aussi par une équipe de journalistes locaux. Lars appartient certainement aux services secrets norvégiens, et parmi les journalistes doit figurer un ou plusieurs agents de la PolDav.

Donnant-donnant.

Aussitôt après avoir quitté l'aéroport, Lars leur a servi une boisson rafraîchissante. Tout en sirotant son Bio-Cola 135[33] – peu de sucre, niveau de caféine moyen et nutriments au maximum –, Eva s'est demandée comment elle était passée d'un paysage verdoyant et luxuriant à un désert aride en l'espace d'une heure seulement. Elle a demandé à Lars comment les Français du Sud percevaient le Mur de l'eau, et a été satisfaite de la réponse du Pit Bull parlant. Selon Lars, les gens semblent comprendre et respecter la volonté de leur chef d'État d'isoler le pays, même si certains d'entre eux s'y opposent et ne songent qu'à la réunification de la France. Il faudra du temps pour que la France du Sud se hisse au niveau du Nord, mais les choses évoluent dans la bonne direction. *« Tout finira pas rentrer dans l'ordre »*, a déclaré Lars d'une voix tranquille. Lars ne s'est pas étendu sur la question de la récente attaque – il ne donne pas l'impression de s'étendre sur quelque sujet que ce soit. Il a juste conclu qu'il fallait « *renforcer la frontière et terminer le Mur, notre meilleure défense étant donné le contexte* ».

Tandis que le véhicule roulait, parfaitement silencieux, Lars leur a expliqué ce qui attendait la délégation à Marseille, entre réception de l'ambassadeur, dîners, rencontres, visites culturelles en passant par diverses conférences et séances de travail. Puis, il a entamé une explication historique, depuis le début du XXe siècle jusqu'à aujourd'hui, en insistant sur tout ce qui constituait cette France à deux vitesses qu'il a fallu couper en deux. Il a vanté les mérites de Gaspard Davos, qui a su non seulement apporter l'eau des montagnes jusqu'aux régions les plus reculées et asséchées sans aucune perte, contrairement à ses prédécesseurs, planter des forêts d'algues le long des côtes, permettant au pays de devenir l'un des principaux séquestrateurs de CO2 et producteurs de bio jet fuel au niveau européen, et favoriser la recherche et le développement de panneaux solaires et d'éoliennes dont l'efficacité ne cesse d'augmenter.

— Les Marseillais se sont toujours plaints du mistral, conclut Lars. Maintenant, ils le considèrent comme un cadeau bénit des dieux. Le mistral chasse les nuages et fait briller leurs ampoules !

Tandis que la Bentley pénètre dans un tunnel aux parois recouvertes de graffitis, Eva se dit que Gaspard Davos n'a rien inventé,

et qu'il n'a fait que rattraper en partie son retard. En Norvège, depuis longtemps déjà, 80% de l'énergie provient de l'hydroélectricité, des panneaux solaires et des éoliennes, et 20 % de la fission nucléaire à base de thorium[34]. Même si la Mortensen-de Holstein doit, à la base, l'essentiel de sa puissance aux énergies fossiles, la société n'a eu de cesse de préparer le « *monde d'après* ». En plus de développer le nucléaire norvégien, elle a déposé de nombreux brevets dans les domaines des énergies renouvelables : solaire, éolien, maritime, géothermie, biomasse, biogaz – sans oublier la géo-ingénierie.

« *À l'instar de toute crise, le dérèglement climatique est une opportunité. Des marchés se ferment, d'autres naissent et se développent, comme celui de l'hydrogène ou des énergies renouvelables. Une entreprise doit toujours savoir se réinventer. Son rôle est de dessiner le futur. Les entreprises telles que la M-DH doivent dessiner notre futur !* », avait martelé Mortensen lors d'une interview sur TVNorge.

La vue stupéfiante de la rade de Marseille s'offre soudainement à Eva à travers le pare-brise de la Bentley. Le soleil, la mer, la montagne se déploient devant elle dans un spectacle à couper le souffle. Le bleu profond des flots miroite sous une lumière éclatante que la Norvège ne connaît que très rarement. Les rochers et les pins aux formes tortueuses sont ponctués par les lignes écumantes et animées des vagues. Le ciel sans nuages s'étend à l'infini avec une teinte azurée caractéristique de la Méditerranée, laissant Eva aussi surprise qu'admirative.

Sublime.

Le 4*4 emprunte une bretelle d'autoroute qui s'élance vers le ciel, leur donnant tout loisir d'observer le port de commerce sur leur droite, où stationnent quelques navires de transport de passagers et autres cargos de la CMA-CGM surmontés de conteneurs. Au large s'étend un archipel d'îles arides et rocailleuses, ainsi que différentes constructions, digues et éoliennes qui semblent flotter sur la mer.

Un groupe d'arcologies attire le regard d'Eva sur sa gauche. Cela lui rappelle Oslo, pionnière de l'arcologie urbaine, en plus petit. Parmi les dômes élancés s'élève une superstructure qui domine toutes les autres, mélange audacieux d'architecture moderne et de concepts écologiques avancés. Ce qui surprend Eva, en plus de la hauteur et de la couleur ivoire de l'édifice, est le palais d'une blancheur aveuglante et d'une pureté cristalline juché à son sommet, tel le temple d'un dieu grec.

— L'arcologie Davos ne peut échapper à personne, observe Lars. Un palais néo-classique du XIXe siècle démonté pierre par pierre et remonté tel quel à plus de huit cents mètres de haut.

— Incroyable !

— Rien n'est trop audacieux pour Davos, sourit Lars. Le palais

Longchamp, bâti sous Napoléon III, correspondait à la principale source historique d'eau potable et d'assainissement de la ville. Les eaux de la Durance, qui prend sa source dans le massif des Écrins, étaient amenées par canaux jusqu'à lui, et c'est au sous-sol de l'arcologie qu'elles convergent aujourd'hui. Il est dit que Davos lui-même s'y baigne avant que l'eau ne soit distribuée à la ville.

Refusant d'imaginer le chef d'État en tenue d'Adam, Eva contemple la façade du palais, ornée de sculptures détaillées, de colonnes corinthiennes et d'élégantes balustrades. Les immenses baies vitrées, émaillées de jardins verticaux, de panneaux solaires et d'éoliennes transparentes dernier cri, reflètent le soleil, les collines et la mer. À son sommet se dresse une magnifique fontaine pourvue de cascades et de bassins décoratifs, surmontée par un char tiré par des chevaux marins. L'eau jaillissante scintille dans les rayons du soleil. L'ensemble dégage une aura de majesté et d'harmonie, captivant le regard et évoquant la grandeur des édifices antiques.

Malgré l'apparence écologique de la structure, il est difficile de ne pas ressentir une certaine ironie dans cette débauche de pouvoir d'un homme qui se présente comme un sauveur de la planète, et qui utilise ces idéaux pour justifier son autorité absolue sur la France du Sud.

— Attention, indique la voix artificielle de la Bentley.

Le véhicule fait un écart pour éviter une file d'hommes et de femmes avançant en contresens sur le bord de la route, revêtus de hardes, maigres, le teint blême. Le cœur battant, Eva se retourne pour observer un couple traînant derrière eux une charrette rouillée. La peau brûlée par le soleil, les deux êtres s'éloignent tête basse, en traînant leurs enfants assis sur une pile de vêtements et de bidons de plastique. Eva se tourne vers Lars, la voix empreinte d'incertitude.

— Des migrants ?

— Oui, répond Lars tandis que la Bentley plonge vers la ville qui grandit devant eux. Même si les gardes-côtes de la Frontex et les douanes font un travail remarquable, il arrive que des passeurs débarquent des clandestins du côté des Calanques ou sur les plages du Prado, la nuit.

— Et où vont-ils ?

— Sans doute vers le nord de la ville, où les logements sont moins chers.

Eva tourne la tête en direction du nord et aperçoit en effet de hauts bâtiments aux façades décrépites, de guingois, aux fenêtres consolidées par des planches. Elle comprend que ces logements puissent être peu onéreux vu leur état. Sans parler des terrains vagues où se dressent quantité de tentes rapiécées avec des cordes. Mais pourquoi ces migrants empruntent-ils l'autoroute, au lieu des rues en

contrebas ?

À Marseille, les bâtiments présentent un visage différent de ceux rencontrés précédemment. Ils semblent bien entretenus, organisés, et la ville dégage une atmosphère sécurisée. Des véhicules de police et des engins de nettoyage circulent dans les rues. Les façades sont soignées, les magasins bien approvisionnés, offrant une scène animée avec des restaurants, des bars et même un cinéma. La propreté et l'organisation, que ce soit dans le stationnement ou les files d'attente, impressionnent Eva, soulignant le contraste marqué avec les images persistantes des familles de migrants, rappelant des scènes de la Deuxième Guerre mondiale où les gens fuyaient à vélo ou à pied.

— Pourquoi y a-t-il une telle différence avec le nord de la ville ? demande-t-elle.

Lars se tourne vers elle.

— Les programmes de réhabilitation des quartiers partent du centre vers l'extérieur. Il faut être patient, leur tour viendra.

— Personne ne les aide pour le moment ?

— Il y a des aides, soupire Lars. Beaucoup, même. Malheureusement, il y aura toujours des laissés pour compte, quoi que l'on fasse.

La jeune femme garde le silence, pensive. On lui a présenté la France du Sud comme une terre d'opportunités, où les aides permettent à toute bonne volonté d'accéder à une vie paisible et agréable, mais certains n'ont pas l'air de vivre cette réalité. Cela remet en question ce qu'elle pensait savoir et lui donne envie d'en découvrir plus.

— Affiche la carte, ordonne Lars.

Sur le pare-brise, une carte se superpose à l'horizon en réalité augmentée, indiquant le nom des rues et des bâtiments importants.

Même s'ils ont croisé peu de véhicules depuis leur arrivée, Eva remarque quelques e-scooter trafiqués, des berlines autoconduites et autres voitures hétéroclites, bricolées et repeintes en hâte à mesure qu'ils approchent du centre. Les gens déambulent à vélo ou à pied malgré la chaleur ambiante, certains tirant même des charrettes chargées de caisses ou de bagages. Les drones de livraison, de surveillance et les drones médicaux sont quasiment inexistants.

La Bentley suscite une curiosité mêlée de respect. Sur les trottoirs, les gens s'arrêtent pour les observer, cherchant à percer le mystère qui se dissimule derrière le verre fumé des vitres. Ils doivent imaginer des personnalités importantes ou des autorités, et Eva se garde bien d'ouvrir la fenêtre pour ne pas les décevoir. Face à eux s'élève une haute colline couverte de bâtiments, avec au sommet une basilique d'une pureté aérienne. Eva lève les yeux vers cet édifice imposant, d'un blanc éblouissant, qui domine toute la ville, perçant le

ciel immaculé de sa flèche dorée.

— Notre-Dame-de-la-Garde, souvent appelée « *la Bonne Mère* », remonte au XIXe siècle, explique Lars. Elle est l'un des emblèmes de Marseille, aux côtés du…

— Stade Vélodrome, termine le secrétaire d'État Christensen.

— Monsieur le Ministre s'y connaît, sourit Lars. Le football revêt une grande importance pour de nombreuses raisons. Il rassemble la communauté, offrant un moyen de se réunir et de partager des moments de joie malgré les défis environnementaux. Il propose une évasion bienvenue, permettant aux Marseillais de se divertir et d'échapper temporairement à la réalité. Il stimule également l'économie locale et renforce l'identité de la ville, offrant une vitrine médiatique qui maintient la visibilité de Marseille et attire des ressources supplémentaires pour faire face à la crise.

La colline de Notre-Dame-de-la-garde se compose de rues étroites, pentues et tortueuses comme les pensées d'Eva devant ce spectacle exotique. Un ahurissant patchwork d'édifices haussmanniens, d'immeubles années 1960 surmontés de verdure ou entièrement bétonnés, de baraques de bois, de chantiers immobiliers, avec parfois des taudis au toit de tôle ondulée se faufilant comme des cafards dans la cuisine d'un grand restaurant. Les yeux collés à la vitre, la jeune femme ne laisse rien échapper. Visiter la France du Sud n'est pas comme voyager dans un simple pays étranger.

Peu de personnes peuvent y entrer et en sortir librement.

— Et la Bonne Mère ? interroge Eva.

— La basilique est tout aussi cruciale pour les Marseillais, car elle veille sur les marins et les pêcheurs, répond Lars.

— Je pensais qu'il n'y avait presque plus de poissons en Méditerranée, objecte le secrétaire d'État.

— Il n'y en a plus assez pour nourrir la population, mais les Marseillais ont encore besoin de la Vierge Marie pour éloigner les tempêtes, explique Lars.

Eva hoche la tête avec tristesse. La pollution de l'eau, la destruction des habitats marins, la surpêche, les maladies et parasites ont causé une perte alarmante de 20 à 50 % des poissons dans les mers. Le dérèglement climatique contribue également à l'acidification des océans, entraînant une diminution du taux d'oxygène disponible. Les poissons meurent par asphyxie, s'échouent sur les plages par dizaines de milliers ou se décomposent dans l'eau, donnant à la mer une teinte verdâtre, triste reflet de la destruction des écosystèmes marins.

Après avoir longé les vitrines d'un somptueux complexe commercial, devant lequel dansent les lettres holographiques « *Terrasses du Port 2050* », Lars fait ralentir la Bentley pour leur laisser

admirer une longue esplanade donnant sur la mer. À gauche, un remarquable bâtiment d'architecture des années 2010, en béton brut, avec terrasse panoramique et passerelles aériennes que Lars présente comme étant le Mucem[35], avec des expositions dédiées à l'eau et à l'énergie propre. À droite, une cathédrale de style néo-byzantin en pierres de taille noires et blanches en damier : la Major.

— Magnifique, s'enthousiasme Christensen en prenant quelques photos.

La rue s'ouvre ensuite sur un immense port rectangulaire, avec des navires de guerre, des bâtiments de douanes, des bateaux de pêche renforcés et de luxueux yachts. Les alentours sont bordés d'édifices historiques, de cafés et de restaurants, surveillés par deux forts Vauban.

— Le Vieux-Port de Marseille témoigne de l'histoire et de la culture de la ville depuis sa fondation durant l'Antiquité jusqu'à sa prospérité commerciale au XIXe siècle, indique Lars. Il a été au cœur du commerce maritime avec la Méditerranée et les colonies françaises.

Malgré tout, Eva se sent confrontée à une réalité tout autre lorsqu'elle contemple le Vieux-Port aujourd'hui. De nombreux quais sont fermés à la circulation, encombrés de matériel et d'engins de construction, tandis que des travaux de renforcement et de rehaussement sont en cours, sans doute pour faire face aux fréquentes tempêtes et inondations.

Si la mer représentait autrefois une ouverture sur le monde, elle semble désormais perçue comme un danger dont il faut se protéger.

Tandis que la Bentley roule, la journaliste observe les passants qui marchent le long des quais, frappée par les différences avec Oslo. Alors que les Norvégiens sont pour la plupart grands, aux cheveux et aux yeux clairs, personne ici ne ressemble à personne. On dirait que toutes les populations du monde se sont données rendez-vous.

Un véritable bazar oriental.

Les toits, pour la plupart ornés de panneaux solaires, de jardins en terrasse ou de bicoques de bois, ont des allures de souk. Contrairement aux villes savamment pensées et organisées, rien ne paraît cohérent. Marseille semble faite d'éléments disparates, de tours, de hangars et de vieilles maisons qui ne forment jamais un tout intelligible. Elle est aussi chaotique que la capitale norvégienne est harmonieuse.

Et étrangement, de ce chaos organisé naît une certaine harmonie, un certain charme.

— Souhaitez-vous accompagner la délégation au palais du Pharo pour le déjeuner, ou poursuivre la visite en vous contentant d'un sandwich ? demande Lars.

Poursuivre la visite, répond Eva. À moins que Monsieur le

Ministre n'y voie un inconvénient.

— Au contraire, observe Christensen, sans doute ravi de prolonger ce moment avec elle. Les turbulences m'ont fait perdre l'appétit.

12.

Barcelone, au même instant
35°C

Bousculé par le colosse, Juan tombe à terre, tandis que sa sœur, paralysée d'effroi, se met à sangloter. Il sent quelque chose le soulever. Ndidi cherche à saisir son sac à dos. Juan riposte en lui assénant un coup au niveau de l'avant-bras, mais l'Africain ne bouge pas d'un millimètre. Dans un rictus, il fait une clé de bras à Juan, qui se retrouvé plié en deux, le bras tordu, les mâchoires serrées. Il tente de se libérer, mais la douleur est telle que seul un râle s'échappe de ses lèvres.

Il tombe à genoux, essoufflé.

Il sent alors son sac à dos glisser lentement le long de ses bras, et voit le colosse le donner au Marocain. Le Marocain retourne le sac et en vide l'intégralité sur la table basse, à côté du fusil automatique. Toutes leurs affaires gisent pêle-mêle devant leurs yeux. Quelques cartouches de cigarettes, la boîte d'amphés, quelques vêtements et appareils électroniques. Rocio reste pétrifiée. Juan pense au nanostor suspendu à son cou, dans la cigogne, sous le col de son tee-shirt.

— Tu pleures, ma belle ? remarque le Marocain d'une voix douce. Tu devrais pas : l'eau est vitale, de nos jours. Même celle de tes larmes.

— Laissez-nous partir, maintenant, implore Juan.

— Fouille-le, ordonne le Marocain.

Tandis que Ndidi se met à palper Juan de ses mains énormes, ce dernier se demande s'il ne pourrait pas prendre le fusil automatique toujours posé sur la table basse, témoin silencieux de la menace imminente qui plane sur eux.

— Dans les 130 néo-euros… déclare le molosse en récupérant l'argent que Juan a gagné au Máscara de Oro.

— Évidemment, fait le Marocain. Ils ont planqué le reste avant de venir ici.

— On n'a rien d'autre !

— Vous ne seriez pas venu, si c'était vrai. Où avez-vous foutu l'argent ?

Juan ne répond pas, mais il sait que le temps leur est compté. Il doit réfléchir vite, trouver une opportunité pour s'enfuir. Il jette un coup d'œil furtif à la porte, qui n'est qu'à quelques mètres, mais Ndidi, debout derrière lui, le bloquerait bien avant qu'il ne l'atteigne.

Sa joue se met soudain à brûler. Il vacille sous le coup, terminant

sa course aux pieds de la statue antique.

— Où est l'argent ? insiste le Marocain. Vous nous avez fait perdre tout ce temps pour rien ?

Une nouvelle gifle part, propulsant Juan à terre. Rocio, dans un cri, se précipite sur Juan.

— Arrêtez de le frapper !

Les deux hommes regardent en s'esclaffant la jeune fille leur lancer des coups de pieds.

— Attention, observe le Marocain en la repoussant du bras, il a une garde du corps.

Juan se relève en se tenant la joue. Le sang pulse à ses tempes. Le passeur ne va pas s'arrêter là. Il examine la disposition de la pièce et toutes ses sorties potentielles. Un canapé, une table basse et un bar. La statue en marbre noir de ce qui semble être un dieu grec, taillée avec finesse, un visage anguleux et séduisant, un regard rusé et un sourire en coin. Sous la statue, une inscription : « *Dolos* ». Aucune fenêtre, une seule porte menant à une porte blindée située au bout d'un couloir. Derrière la porte blindée, une porte de bois munie d'un simple verrou. Derrière cette porte, la liberté.

Il a entendu la porte blindée claquer derrière eux, ce qui indique qu'elle n'a pas été verrouillée et qu'ils pourraient peut-être sortir. Le molosse a-t-il gardé les clés sur lui, les a-t-il laissées dans la serrure ? Dans tous les cas, ils ne pourront aller bien loin s'il les poursuit.

Juan évalue les risques d'une telle fuite. S'il était seul, il tenterait derechef. Mais Rocio est avec lui. Il lui faudrait une diversion. Quelque chose lui permettant de gagner du temps, mais quoi ? Pourrait-il crier ou appeler à l'aide ? Impossible, vu l'épaisseur des murs et l'éloignement de la rue, sans oublier que le barman, de l'autre côté de la porte de bois, ainsi que tout le quartier qui l'entoure doit être de mèche. Il peut oublier le fusil automatique : le Marocain a sagement posé la main dessus.

En le voyant se tourner vers Rocio, un sourire aguicheur sur le visage, Juan sent son corps se glacer.

— Peut-être que tu pourrais payer une partie de votre dette, toi ? demande-t-il.

La jeune fille blêmit. De plus en plus agité, Juan s'interpose entre elle et le Marocain sous le regard amusé du molosse.

— Va m'enfermer ce lémur farceur en attendant de décider de son sort, ordonne le Marocain avec un signe méprisant.

Ndidi s'approche de Juan, les deux mains en avant, en étau. Aucune option possible. Désespéré, sans aucune issue, Juan se voit contraint de négocier.

— Je peux vous être utile. Je connais beaucoup de choses sur les Trinitarios…

— Rien à foutre des Trinitarios !

— L'argent. Je peux vous conduire à l'endroit où j'ai caché notre argent si vous nous laissez partir !

— À la bonne heure.

Le Marocain plisse les yeux.

— Dis-nous où tu l'a planqué, et Ndidi ira le chercher. Ensuite, nous vous libérerons.

Juan serre les dents. Ils ne les relâcheront jamais. Il jette un coup d'œil apeuré à sa sœur, toujours à la recherche de solutions pour sortir de cette impasse.

— Alors, cette planque ?

— Pas loin d'ici, déclare l'adolescent. Sous une poubelle près de la fontaine du Corralet.

Un mensonge, évidemment. Tandis que les deux hommes se contemplent, satisfaits, ses yeux se posent une nouvelle fois sur la statue de Dolos, et une idée lui vient. Il se déplace lentement, comme s'il voulait l'examiner, dans l'attente du moment propice pour agir.

D'un geste rapide, il se propulse sur la statue et la fait basculer en direction du Marocain, qui l'évite de justesse. Dolos heurte le canapé avec fracas et retombe sur le bar, faisant voler le bois en éclat, exploser les bouteilles d'alcool, projetant des éclats de verre en tous sens dans la pièce. Le passeur et son garde du corps fixent les dégâts, interdits et médusés. Des litres d'alcool se répandent sur le sol. Une perte considérable d'argent liquide.

Ils ne font plus attention à eux.

L'adolescent bondit alors en avant, fonçant tête la première dans le colosse qui lui barre le passage. Le choc est rude. Ce dernier, pris au dépourvu et emporté par son poids, perd l'équilibre et s'écrase au sol. L'adolescent profite de la confusion pour saisir sa sœur et se ruer vers la porte, tandis que le passeur brandit son arme vers eux. Un crépitement de mitraillette retentit, assourdissant, déchirant les voiles de soie et faisant tomber sur les enfants une avalanche de plâtre blanc.

— Sale petite merde ! rugit-il.

Juan et Rocio s'élancent vers la sortie. Juan a beau tirer sa sœur derrière lui, il sent bien qu'elle ne tiendra pas le rythme longtemps. Il jette un œil par-dessus son épaule et constate que Ndidi vient de sortir de la pièce, suivi de près par le Marocain. S'il ne peut enfermer les deux hommes, tout ce qu'il aura tenté n'aura servi à rien. Et leur rage sera telle que sa sœur et lui ne sortiront jamais d'ici vivants.

Les deux hommes sur les talons, Juan poursuit sa course et constate avec soulagement que la clé est restée dans la serrure. Il l'empoigne, pousse sa sœur au-dehors, claque la porte derrière lui et plante la clé dans la serrure en tournant le plus rapidement possible.

Il perçoit le choc sourd du molosse qui s'écrase sur la porte

fermée.

— L'autre clé. Va chercher l'autre clé, abruti ! hurle la voix étouffée du Marocain.

Juan s'éloigne vers la porte de l'immeuble tandis que le passeur continue à crier.

— J'ai des hommes partout. Vous avez signé votre arrêt de mort !

Le corps tremblant, l'adolescent pousse la porte de bois et jette un œil en direction du Máscara de Oro, où de nouveaux clients sont arrivés. Les deux enfants sortent et s'éloignent à une allure normale pour ne pas paraître suspects.

— Tout s'est bien passé ? leur lance le barman.

— À merveille, répond Juan tout en s'éloignant.

Néanmoins, en voyant le barman sortir son smartphone, il comprend qu'il s'agit du Marocain. Il agrippe sa sœur et s'enfuit avec elle.

S'ils n'embarquent pas ce soir, ils finiront comme Ndidi.

13.

Camp Charly
11h
39°C

Inconfortablement assis sur une chaise en plastique, Frank attend, hypnotisé par le bourdonnement irrégulier d'un ventilateur antédiluvien. Son esprit agité erre dans un cauchemar sans fin, et il se sent bien incapable de répondre aux questions du secrétaire qui s'affaire devant son ordinateur. Évidemment, Gaillard s'est arrangé pour être le premier à parler au colonel. Qu'est-il en train de lui raconter ? Affreusement nerveux, Frank se lève et arpente le vestibule sombre et étroit. Peut-être sera-t-il directement envoyé dans la prison du camp, avec les migrants ayant tenté de traverser le Mur dans la nuit, ces hommes pris alors qu'ils croyaient atteindre la liberté, ces hommes qui doivent bouillir de colère et de rage, ces hommes qui vont finir par connaître la vidéo du drone, les noms des gardiens impliqués dans l'attaque…

Son propre nom.

Sa propre vie.

Voilà à quoi s'attend Frank, c'est inéluctable, ils vont le parquer dans la prison avec les migrants, avant de l'envoyer à Lyon pour y être jugé, ce qui n'arrivera jamais. Car il la connaît, cette prison sombre et oppressante, ce bâtiment de béton entouré de barbelés et de gardes armés, reflétant la dure réalité de la vie dans les camps. Des cellules exiguës, surpeuplées, des lits superposés, des toits de tôle brûlants sous un soleil de feu, l'absence d'intimité, l'air saturé d'odeurs de nourriture mal cuisinée – quand il y en a – et de désinfectant. La plupart des prisonniers sont incarcérés sans jugement. Les mauvais traitements sont fréquents, la peur omniprésente. Frank sait quelle vengeance les prisonniers réserveront à un gardien s'ils le capturent. Et s'il est coupable, s'il a tué l'un d'entre eux…

Ils patienteront une nuit, peut-être deux. Ils lui bâillonneront la bouche pour le faire taire, puis se rassembleront autour de lui pour prononcer la sentence. Quelle sera sa fin ? Comment profaneront-ils son corps ? Frank se demande s'il ne devrait pas mettre un terme à tout cela dès maintenant. Puis, il songe au contexte, à la politique. Le colonel est tout ce qu'il y a de politique. La mort d'un détenu pourrait-elle être mise à profit ? Pourrait-elle servir la France du Sud ? Gaspard Davos ? La France du Nord ? Les Blocs d'Europe ?

Comme on est faible quand on est dans son tort.

Frank n'est plus qu'un instrument dans les mains de ceux qui jugent, de ceux qui décident, soumis aux intérêts croisés des chacun.

Frank n'est plus qu'un mort en sursis.

Comment en est-on arrivé à ériger ce Mur entre les hommes ? À qui incombe la faute ? L'homme, plus cigale que fourmi ? Les visions à court terme des politiciens comme des électeurs, tout droit issu d'un mode de scrutin pourtant longuement étudié ? Les grandes sociétés capables de façonner le monde ? Car ces entreprises ne se contentent plus d'influencer ou d'imposer, comme par le passé, les dirigeants et politiques des États. Elles réécrivent les lois, redessinent les frontières, s'appropriant les territoires de climat tempéré, avec suffisamment de pluie et de douceur. Le gouvernement français, asphyxié par le manque de ressources, a cédé pour éviter d'être anéanti, la France est divisée en attendant les lendemains qui chantent. La majorité de la population s'opposait au Mur, mais aucun référendum n'a été organisé. Il y a eu des explications, des menaces, des pressions, des répressions. David contre Goliath, version pessimiste. Les petites gens contre le géant Davos. Ce découpage était-il si nécessaire, si vital ?

La France en avait-elle besoin pour continuer d'exister ?

Le bureau du colonel s'ouvre soudain, livrant passage à un Gaillard aussi souriant que s'il avait été promu et augmenté. Qu'a-t-il bien pu raconter au colonel ? Frank se lève, regarde son supérieur direct passer en silence et attend, le cœur battant à cent à l'heure, un signe du supérieur ultime.

Le colonel, surnommé ainsi par ses subordonnés, n'a jamais été lié de près ou de loin à l'armée. Il n'est qu'un rouage de la Frontex, chargé de faire appliquer les ordres venant d'en haut. Frank a entendu dire que lui aussi a perdu sa famille. Qu'est-il arrivé ? Comment en est-il arrivé là ? Le colonel étant quelqu'un d'éminemment secret et mystérieux, il ne le saura probablement jamais.

— Par ici, Frank, fait Olivar.

Frank se fraie un passage dans le bureau empli de dossiers et effectue le salut militaire d'un geste tremblant.

— Pas la peine, Frank, dit le colonel, le visage fermé. Vous n'êtes plus dans l'armée.

— Je vous prie de m'excuser.

Le colonel lui indique une chaise sur laquelle il prend place, peu sûr de lui et tendu comme une corde raide.

— Arrêtez de me fixer comme un animal qu'on conduit à l'abattoir, voulez-vous ? sourit le colonel. Vous voulez boire un coup pour vous remettre ?

Frank refuse d'un signe de tête.

— Jamais pendant le service, se moque le colonel. Eh bien si, vous allez boire, cette fois.

Le gardien force un sourire et saisit le gobelet tendu par Simon Olivar. Son supérieur remplit son verre d'un liquide épais et laiteux contenu dans une bouteille plastique. Certains habitants du camp sont capables de fabriquer de l'alcool avec n'importe quelle plante ou fruit pourri dès qu'une cargaison de sucre et de levure leur tombe dans les mains. Cela permet à certains d'oublier la misère du monde l'espace d'une soirée, voire toute une semaine pour les plus riches d'entre eux.

— À la VEB[36] et Veidekke ASA, lance le colonel. En espérant qu'ils remettent tout en ordre rapidement.

Frank envisage une plaisanterie, mais aucun mot ne sort de sa bouche. Son esprit est comme embrouillé. Lui qui s'attendait à être jugé et condamné se retrouve à trinquer avec son supérieur. Imitant le colonel, il avale d'un coup sec. La boisson est aussi âpre qu'amère, avec une pointe de moisi qui reste en bouche. Un alcool manifestement artisanal, avec un faible degré d'alcool.

Il retient de justesse l'envie de tout recracher sur la table.

— Pas pour les âmes sensibles, remarque le colonel, dont les joues rosissent légèrement. Du génépi, je crois.

Frank attend que la brûlure s'atténue, d'abord dans sa gorge, puis dans ses poumons. Il relève la tête vers son supérieur avec l'impression d'avoir avalé du jus de chaussette fermenté.

— Gaillard a fait son rapport, annonce le colonel.

— Voulez-vous que je vous fasse le mien ? s'empresse de demander Frank.

— Ça ne sera pas nécessaire.

— Comment ça ?

— Le médecin légiste m'a donné le compte rendu d'autopsie, tout est très clair. Aucune erreur de notre part.

— Oui, c'est moi qui ai commis l'erreur de…

— Il n'y a eu aucune erreur de notre part, répète le colonel d'un ton catégorique. Voici ce que dit mon rapport : « *Des migrants ont escaladé le Mur en B2, et ont été repoussés par la patrouille de François Gaillard, qui avait à ses ordres Frank Verner et Frédéric Ménard. L'un des migrants s'est blessé à la cheville en tombant, déclenchant la colère de ses comparses, qui ont lancé des pneus et ballons enflammés avant de tenter de forcer les clôtures. Gaillard a demandé des renforts de l'armée et ordonné l'emploi de grenades lacrymogènes pour contenir les assaillants. Avant que les renforts n'arrivent, une explosion a ouvert une brèche dans le Mur, permettant aux migrants de se précipiter et d'attaquer la patrouille de Gaillard. Verner a constaté qu'un migrant blessé menaçait ses collègues avec une bombe artisanale. Suivant les consignes, il a tenté de maîtriser l'assaillant par des tirs d'intimidation, en vain. Verner a tiré pour neutraliser le migrant et protéger ses coéquipiers…* »

— Je voulais simplement l'arrêter, précise Frank.

— C'est ce que j'ai écrit, répond le colonel d'un ton ferme. Poursuivons : « *Verner a tiré pour neutraliser le migrant et protéger ses coéquipiers, mais il a manqué sa cible sous la pression. L'assaillant a trébuché et sa bombe a explosé. Il est décédé sur le coup, victime d'une perforation pulmonaire. Les robots de maintien de l'ordre ont ensuite permis aux gardiens de maîtriser les réfugiés et de procéder aux premières arrestations, etc., blablabla.* »

Le colonel se sert un verre en regardant Frank avec satisfaction.

— Vous ne semblez pas convaincu.

— C'est que… je ne m'attendais pas à cela… objecte Frank.

Je ne m'attendais pas à échapper ainsi à un jugement pour meurtre injustifié, voudrait-il ajouter.

Le colonel soupire, ses yeux rivés sur Frank.

— Vous savez que deux gardiens sont morts, mon cher Frank ? poursuit-il d'un ton paternaliste teinté de mépris.

— Oui, monsieur.

— Alors pourquoi vous inquiéter pour un migrant de moins ? Croyez-vous qu'ils se soucient de nos morts, eux ? Ils doivent célébrer leur victoire, je présume.

— Ce n'est pas une guerre entre nous et les migrants.

— Alors, qu'est-ce que c'est, si ce n'est pas une guerre ?

Le colonel soutient son regard et prend une nouvelle gorgée d'alcool.

— Mort ou pas mort, croyez-vous vraiment que ça fasse une différence ? Comment aurait-il terminé, là-bas, en France du Nord ?

— Peut-être aurait-il eu une chance de s'en sortir.

Le colonel affiche un sourire sceptique en faisant tournoyer l'épais liquide dans son verre.

— Les migrants sont traqués dans tout le Bloc Nord, puis enfermés ou expulsés. Vous avez rendu service à ce Grec, croyez-moi. Vous lui avez fait gagner du temps, et éviter bien des souffrances inutiles.

Il est parfois plus facile de mentir au monde entier que d'être honnête avec soi-même, se dit Frank.

Cherchant à échapper au cynisme et au regard envahissant de celui qui lui sert de chef, Frank détourne les yeux et aperçoit une corbeille, aux pieds du colonel, contenant de vieux smartphones, des chargeurs, des lunettes de soleil rayées, des couteaux, quelques boîtes de médicaments. Sans doute les maigres possessions des migrants ayant été appréhendés, destinées à la revente. La pensée de l'argent, du temps et de l'énergie ainsi gaspillés lui donne la nausée.

L'esprit embrumé, il termine son verre et manque de s'étouffer. Il avait oublié qu'il s'agissait d'alcool. Le colonel le contemple toujours, l'air préoccupé.

— Vous savez, ce travail est une véritable chance pour vous. Vous êtes nourri, logé. Je sais qu'il y a de fortes têtes dans votre entourage, mais dans l'ensemble, les gens ne sont pas méchants.

Frank le fixe en silence, se demandant où il veut en venir.

— Vous n'êtes pas sans savoir, mon cher Frank, que votre contrat doit être renouvelé dans quelques mois et que beaucoup aimeraient votre place. Vous savez également que trouver un boulot de nos jours est une mission pour le moins difficile. Heureusement, vous êtes quelqu'un que j'apprécie.

Frank déglutit. Peu à peu, l'incertitude et la culpabilité remplacent la peur de l'incarcération et de la perte de son emploi.

— Eh bien, Frank, puis-je avoir votre réponse ?

Frank baisse la tête, vaincu.

— Je ferai ce que vous me demandez. Mais je ne veux plus travailler sur le Mur.

Le colonel esquisse un sourire ironique.

— Vous anticipez mes propos, Frank. À partir de demain, vous serez responsable de l'accueil des arrivants au camp Charly. Rédigez votre rapport dans le hall et mettons un terme à tout cela.

Quelques secondes sont nécessaires à Frank pour comprendre ce qui l'attend. L'accueil des arrivants. Il ne sera plus gardien de prison. Il ne verra plus ce qui se trame aux abords du Mur mais pourra accueillir, orienter, aider les réfugiés. Il pourra récolter des informations, peut-être recruter des alliés.

— D'accord, déclare-t-il.

— Et promettez-moi d'oublier tout cela.

— Difficile d'oublier un mort, monsieur. Surtout lorsqu'on en est responsable.

— C'est un ordre, Frank. Vous êtes garde-frontière, pas curé.

14.

Marseille
13 heures
39°C

Après les avoir emmenés dans les lieux traditionnels et incontournables de Marseille : Notre-Dame-de-la-garde, la place Castellane et le célèbre Stade Vélodrome, Lars a conduit Eva et Christensen au Musée national de France du Sud, nouvellement bâti, puis à la place Davos – la statue du Général de Gaule ayant *gentiment* laissé le nouveau chef d'État la remplacer –, l'hôtel de la famille Cabre – plus ancienne demeure marseillaise, désormais transformée en « *Musée du Régime du Sud* » –, ainsi que la place Arletta Davos, lieu de naissance du leader charismatique, qui a pris le nom de sa défunte mère.

— Pouvons-nous faire quelques pas dehors ? demande Eva après avoir terminé son sandwich.

— Le règlement ne le permet pas, répond Lars.

— Comment ça ?

— Malgré le travail de la police, Marseille reste un port et une ville de passage importante. Certains quartiers sont dangereux, et suite à l'attaque récente du Mur, toute la ville est en alerte. Le belvédère de Notre-Dame-de-la-Garde est fermé, mais vous pourrez sortir dans le quartier des affaires, si vous le souhaitez. Il ne faudra pas vous éloigner de moi. Il est également interdit de quitter l'ambassade, de jour comme de nuit.

— Pourquoi de telles précautions ? demande le secrétaire d'État.

— Trafics en tous genres, gangs… Les migrants cherchent des moyens faciles pour aller vers le Nord. Vous pourriez être détroussés. La chemise de Mademoiselle Sandvik pourrait nourrir une famille durant un mois.

Eva baisse les yeux vers sa chemise de soie.

— Vraiment ?

— Ce n'est pas tout, continue Lars. Certaines personnes pourraient s'intéresser à vous tout simplement. Vous êtes très attirante, surtout pour des Méditerranéens.

— Merci, répond Eva, inquiète à cette idée.

Elle se rappelle ses jours de jeune reporter, traînant dans des endroits peu recommandables comme l'île de Spitsbergen ou la petite ville de Longyearbyen, où il vaut mieux porter une arme. Mais il s'agissait surtout de se protéger des chiens sauvages fouillant parfois

les poubelles à la recherche de nourriture.

Rien à voir avec des gangs.

Le véhicule autoconduit traverse un parc entouré de murailles, et s'arrête au cœur du quartier des arcologies aperçu à leur arrivée. Les tours élancées et les dômes futuristes masquent les collines environnantes, offrant une vision à la fois impressionnante et inquiétante.

— Désirez-vous visiter l'arcologie Davos ?

— Avec plaisir, répond Eva.

Une nouvelle fois surprise par la température extérieure, la journaliste suit Lars en compagnie du secrétaire d'État vers la superstructure coiffée du palais et des fontaines, une vision vertigineuse qui n'est pas sans évoquer l'Olympe. Tandis qu'ils pénètrent à l'intérieur, la température descend progressivement de 35°C à 21°C. Une atmosphère à la fois mystique et envoûtante imprègne les lieux. D'imposantes colonnes corinthiennes s'élèvent à une hauteur vertigineuse, tandis que d'immenses statues de dieux ornent d'élégantes niches en marbre blanc. Les murs sont ornés de fresques représentant des paysages luxuriants, des animaux exotiques et des scènes idéalisées d'une nature préservée. Des slogans écologistes et des portraits géants de Gaspard Davos sont suspendus de toutes parts, accompagnés de citations rappelant aux visiteurs la puissance et l'autorité du dirigeant telles que « *La crise climatique n'est pas seulement un défi, mais une opportunité de transcender nos limites et de libérer notre potentiel. Ensemble, nous pouvons créer un avenir radieux et durable pour les générations à venir* » ou encore : « *La crise climatique exige un leadership audacieux et visionnaire. Je suis prêt à relever ce défi et guider notre nation vers un avenir résilient, durable et florissant* ».

Le bâtiment abrite une véritable cité miniature. De vastes espaces ont été aménagés pour accueillir des espaces de travail et de co-working, des salles de réunion, des commerces, des zones de loisirs, des salles de sport et autres équipements communautaires. Les étages supérieurs abritent des appartements résidentiels intelligents, équipés de technologies de pointe pour offrir un confort optimal tout en maximisant l'efficacité énergétique. Eva imagine sans mal les vues époustouflantes sur Marseille et sa rade depuis les fenêtres et balcons des hauts fonctionnaires du régime pour compenser leur travail harassant.

Les espaces communs, sans doute conçus pour favoriser la vie communautaire et la propagande du régime, sont entourés de parcs et de places aménagés pour accueillir des rassemblements. Certains écrans géants retranscrivent en direct les images de Davos, actuellement en visite en Italie du Nord, tandis que d'autres le montrent en train d'être interviewé : « *Ensemble, nous avons créé plus*

de cent zones de conservation afin de protéger la biodiversité, d'encourager des pratiques durables dans l'industrie. Nous avons lancé des projets de reforestation dans toutes les zones rurales inexploitées. Plus d'un milliard d'arbres ont été plantés… ». Dans de hautes cages gazouillent des oiseaux multicolores, tandis que d'immenses aquariums offrent au regard plusieurs spécimens de toutes les espèces méditerranéennes encore existantes. Des serres verticales abritent des cultures hydroponiques, contribuant sans doute à l'amélioration de la qualité de l'air et à la régulation thermique du bâtiment, symbole d'une agriculture durable et autosuffisante.

Tandis qu'elle marche, Eva peut apercevoir, à travers les baies vitrées, des jardins paysagers et des espaces de détente, offrant aux résidents et visiteurs un havre de paix naturel au cœur du quartier des affaires. Des systèmes de collecte et de recyclage des eaux de pluie ont été intégrés pour une utilisation durable de l'eau, tandis que des jardins potagers communautaires permettent la culture d'aliments frais et biologiques.

— Voici le siège de la PolDav, indique Lars.

Le siège de la PolDav, au cœur de l'arcologie Davos, est une structure imposante, intimidante et austère, évoquant le mystère et le pouvoir. La façade se compose de béton brut, sans fioritures ni décorations, donnant l'impression d'une forteresse impénétrable. De hautes colonnes soutiennent l'entrée principale, composée d'une lourde porte en acier. Au moment où elle s'ouvre pour laisser passer quelqu'un, Eva peut apercevoir un couloir long et étroit, éclairé par une lumière blanche et froide accentuant le caractère sinistre de l'endroit. Des gardes en uniforme strict y patrouillent en silence, tandis que des civils de tout poil y déambulent avant de se mélanger à la population civile.

La jeune femme, émue à l'idée de se trouver dans le sanctuaire des sanctuaires, là où sont gardés les secrets d'État, où sont planifiées les opérations secrètes et où sont traqués les opposants, observe un long moment ce lieu où se mélangent l'ombre et la lumière dans une danse complexe de manipulation et de contrôle.

De retour dans la Bentley, elle ressent une certaine réserve quant à l'arcologie. Bien que Gaspard Davos ait accompli beaucoup pour la France du Sud et le Bloc Sud en général, la déification de sa personne et la glorification excessive de sa vision écologiste rappellent les cultes de personnalité des anciens dictateurs. Derrière cette grandeur semble se dissimuler une main de fer qui impose sa volonté à tous.

— J'ai du mal à comprendre, Lars. Un tel étalage de luxe est-il nécessaire pour redresser le pays ?

Lars semble peser ses mots avec précaution.

— Les choix de Davos sont controversés, je le reconnais. Mais une

vitrine de ce type peut attirer des investissements, stimuler l'économie et améliorer l'image du pays. Marseille est une carte de visite, une manière de montrer que la France du Sud peut répondre aux défis qui se posent à elle.

Eva, toujours dubitative, décide de creuser davantage.

— Ne devrions-nous pas plutôt nous concentrer sur des solutions durables et accessibles pour l'ensemble de la population ? Tout ce luxe ne risque-t-il pas d'accentuer les inégalités ?

Lars soupire.

— Davos prétend que l'arcologie a été conçue de manière inclusive, offrant des espaces publics accessibles à tous. Il affirme que les retombées économiques seront réparties équitablement. Mais je comprends vos préoccupations. L'équilibre entre développement économique et justice sociale est délicat.

Eva hoche la tête.

— J'espère sincèrement que ses promesses se concrétiseront. Les aides doivent bénéficier à l'ensemble de la population, pas seulement à une poignée de privilégiés.

— Tout à fait d'accord, répond Lars en ordonnant à la Bentley de rentrer à l'ambassade.

La jeune femme accueille la fin de la visite avec une certaine déception, même si elle a conscience que le tourisme n'est pas le but de leur voyage, et que les itinéraires répondent à de nombreuses contraintes appliquées aux étrangers. Si elle pouvait, elle poursuivrait la visite à pied. Il est regrettable que leur venue ne coïncide pas avec l'anniversaire de la fondation du Régime du Sud, à celui de Davos ou à l'un de ces rendez-vous folkloriques où sont organisés d'extravagantes célébrations, avec des musiciens vêtus de costumes nationaux, des danseuses aux bras chargés de fleurs, des défilés militaires et autres jeux de masse.

Après avoir longé le Vieux-Port, la Bentley parvient à une grille surveillée par des agents de sécurité et pénètre dans un parc entourant un magnifique palais.

— Bienvenue au palais du Pharo, indique Lars.

L'édifice domine la passe du port à l'ouest, et le Vieux-Port à l'est. Flanqué de deux ailes latérales donnant à l'édifice la forme d'un « U », il déploie devant eux sa majestueuse façade blanche et ses fenêtres arquées, décorées de fleurs à tous les étages. Les armes de la ville, sur le fronton, sont portées par deux magnifiques chérubins. Le rez-de-chaussée, en pierre de taille, a été sculpté avec goût.

— Le mot Pharo vient de « *phare* », indique Lars. À l'instar du palais Longchamp, celui-ci a été construit sous Napoléon III pour l'impératrice Eugénie. La ville de Marseille tenait à remercier l'Empereur pour ses bienfaits.

En s'ouvrant, la portière automatique de la Bentley laisse entrer un parfum de garrigue, d'herbes de Provence et d'embruns. Eva remarque la présence des Bentleys de la Première ministre et de ses accompagnants, garées en contrebas. Un homme récupère leurs valises et les monte au palais. Une volée de marche aboutit à une porte vitrée puis à un immense vestibule dans lequel les attend un autre homme en livrée, un plateau surmonté de verres dans les mains.

— Bienvenue, Mademoiselle Sandvik. J'espère que votre séjour se passera au mieux. Désirez-vous une citronnade maison ?

— Avec plaisir, oui. Merci.

Eva savoure la boisson fraîche et légèrement acidulée.

— La Première ministre Solheim et ses accompagnants se reposent dans leurs appartements, indique le domestique.

— Très bien, fait Lars.

Eva s'avance dans l'édifice tandis que Lars échange quelques mots sur le palais avec Christensen. Une luxueuse salle de réception conduit à divers salons et salles à manger ornés de meubles en bois précieux et de tapisseries colorées. De hauts plafonds, des murs décorés de moulures et de fresques, des cheminées de marbre et des planchers de bois confèrent au lieu toute sa majesté. Des fenêtres à arcades et des portes en verre coloré ajoutent une touche d'élégance à l'intérieur tout en laissant pénétrer la lumière du soleil.

Eva repose le verre vide sur le plateau du domestique.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas.

— J'imagine que Mademoiselle Sandvik a surtout besoin de repos.

— En effet.

— Par ici, je vous prie.

Eva traverse un couloir et grimpe les escaliers derrière Lars. Parvenue au premier étage, elle se retourne et jette un œil vers le domestique qui l'a accueillie et qui l'observe toujours, debout et immobile.

— Qu'avez-vous prévu demain ? demande-t-elle à Lars.

— Un circuit comprenant la visite de la plus grande ferme de Marseille, l'usine de désalinisation ainsi qu'une école et un hôpital.

— Vaste programme !

— Je viendrai vous chercher dans l'après-midi pour une vidéo holographique de présentation. L'Ambassadeur Bakken tient à ce que vous ayez une vision exhaustive des choses. Vous n'avez pas oublié la cérémonie d'accueil de la délégation ministérielle, ce soir ?

— J'ai hâte d'y être.

Eva pénètre dans une chambre somptueuse et inondée de lumière. La climatisation fonctionne à merveille, en silence, offrant un confort optimal. Le lit queen size aux draps de satin rouge, la salle de

bain luxueuse avec jacuzzi et sauna, le bureau et le petit balcon sont autant d'éléments qui contribuent à la féérie de l'endroit. En outre, la vue depuis la chambre est à couper le souffle. La mer s'étend sur la majeure partie de l'horizon, au-dessus des jardins, où un homme est occupé à nettoyer une majestueuse piscine bleutée. Si le parc est isolé de la ville par des bosquets et des clôtures barbelées, Eva peut apercevoir, loin en contrebas, de petites cabanes de bois postées autour d'arbres fruitiers, de serres et autres potagers. Elle ne voit ni drone ni robot, comme elle en a l'habitude, mais des hommes assis, courbés, travaillant entre les plants de légumes. Elle les observe durant quelques instants avec l'impression de contempler une toile du siècle dernier. Pourquoi la France du Sud emploie-t-elle des méthodes aussi arriérées ?

En Norvège, l'agriculture a été transformée par l'utilisation précise et efficace de drones et de robots. Les drones, équipés de capteurs sophistiqués, surveillent les plantes en temps réel, détectent les maladies et les carences nutritives, permettant une intervention précoce et ciblée. En cas de problème, des microrobots spécialisés interviennent pour appliquer des traitements précis, réduisant ainsi le gaspillage et l'impact environnemental. Les drones collaborent avec des robots plus grands pour le désherbage, les semis et les récoltes. L'écosystème du potager est contrôlé, avec des ajustements automatiques de l'irrigation, de la température et de l'éclairage. Les ingénieurs agricoles supervisent le processus depuis un centre de contrôle, prenant des décisions basées sur les données des technologies avancées.

La chaleur est telle qu'Eva finit par rentrer. Elle ferme la fenêtre derrière elle, savourant la fraîcheur de l'air conditionné, se déshabille et se réfugie sous une douche bien fraîche, au débit plus faible que ce à quoi elle est habituée.

Son holophone retentit tandis qu'elle se sèche les cheveux, annonçant un appel de Magnus Mortensen. Eva décroche en mode confidentiel.

— Bien arrivée ?

— Nous avons cru nous écraser à l'atterrissage, mais nous sommes toujours là. Désolée pour le mode incognito, mais je sors de la douche.

— On n'est jamais trop prudent. Marseille te plaît ?

— La rade est magnifique. Quant à la ville… surprenante.

— Et Dieu sait si les femmes aiment les surprises. (Elle sourit.) Je t'appelle, car il y a du nouveau.

— Quoi donc ?

— L'attaque du Mur est peut-être plus grave que ce que je pensais. Les migrants ont employé des explosifs de forte puissance, ce

qui confirme la thèse de la préméditation.

— D'où viennent-ils ?

— De Turquie, apparemment.

La journaliste dépose son holophone sur la table et passe une serviette autour de son crâne avant de déambuler, nue, devant les aquarelles qui emplissent ses fenêtres.

— On n'a pas encore de preuve, mais il y a fort à parier que les écoterroristes se cachent derrière tout cela, poursuit Mortensen sur un ton préoccupé. La Turquie les fournit souvent en matériel. Et ils peuvent très bien avoir donné une partie de leurs explosifs aux migrants.

— Vraiment ?

— Ils sont capables de tout, répond Mortensen d'un air désolé.

— Pourquoi saboter leur propre frontière intérieure ?

— Sans doute pour que la communauté internationale s'en émeuve et pousse la France du Sud à abandonner le Mur. Certains rêvent toujours d'une France réunifiée et intégrée au Bloc Nord, même si cela me paraît utopique pour le moment.

Cela fait sens en effet.

— Le voyage à venir te donnera certainement l'occasion d'interviewer Ingrid à ce sujet. Il faut qu'elle puisse expliquer aux Norvégiens ce qu'il en est. La politique est une arène, vois-tu ? Un cirque au sens antique du terme, où les gladiateurs se livrent à un combat à mort. En tant que journaliste, tu es aux premières loges. Ton rôle est de t'assurer que les spectateurs comprennent quel gladiateur ils doivent soutenir et acclamer. Surtout ceux qui sont assis loin de l'arène…

— J'aime cette image.

— Tant mieux. Tu te sens prête ?

Eva se contemple dans la glace. Un regard profond et envoûtant, encadré par des yeux aigue-marine, semblables à l'océan par une journée ensoleillée. Une cascade de cheveux blonds qui descend jusqu'à ses seins fermes et rebondis. Les bras graciles, la taille fine, les jambes minces et fuselées.

— Je leur prépare mes plus beaux arguments, répond-elle d'un air mutin.

15.

Camp Charly
15 heures
42°C

Après un frugal déjeuner, Frank attend que Ménard s'éclipse pour sécuriser la porte, déplacer subtilement son lit et retirer quelques lattes de bois avec une pointe de couteau. Sous celles-ci se révèle un espace secret abritant un téléphone satellitaire soigneusement enveloppé dans un sac plastique. Il le met en marche et découvre un message crypté qu'il entreprend de décoder.

« *Prio 1A : Découvrir la vérité sur l'origine de l'attaque et les motivations dissimulées derrière cet acte.* »

Frank pousse un long soupir, songeur. Il hésite à prendre part à cette enquête, conscient des risques qu'il encourt s'il est découvert. La PolDav, force de sécurité et de renseignement prête à tout pour protéger les intérêts de Gaspard Davos et de son gouvernement, représente une menace pour ceux qui cherchent à découvrir la vérité sur les activités secrètes de ces puissantes élites. Parmi ses attributions officieuses figurent : « *Surveillance du territoire et des personnes », « Infiltration et espionnage », « Répression des manifestations et de l'opposition »,* sans oublier, même si personne n'ose en parler : *« Manipulation de l'information », « Chantage et intimidation* », « *Torture et élimination* »… Depuis l'arrivée de Kozlov à la tête de l'agence, n'importe qui peut devenir informateur pour la PolDav, et il est évident que l'attrait de la modeste rémunération a suscité de nombreuses vocations. Désormais, la méfiance est de mise vis-à-vis de toutes et de tous. Une erreur, une seule, et Frank pourrait perdre son emploi, devenu toute sa vie. Comment servirait-il l'Écorésistance s'il était licencié ou tué ?

Il repense à l'appel poignant du célèbre scientifique Juan Carlos Lorius, émis depuis son repaire mystérieux en juin 2045, promettant de lutter contre le régime oppressif de Davos et de sauver la planète en péril. Composée de militants environnementaux déterminés, l'Écorésistance cherche à contrer Davos par des moyens pacifiques, et à restaurer l'unité démocratique de la France au sein d'un Bloc européen solidaire englobant le Nord et le Sud. Que Lorius soit encore en vie ou qu'il soit décédé, son appel courageux a inspiré de nombreux partisans, et des rumeurs circulent sur des réseaux secrets s'étendant à travers toute l'Europe, du Nord au Sud, y compris l'Italie et la Grèce.

Frank gagne la fenêtre et balaie le camp des yeux. Le mur fissuré

d'un hangar, des arbres aux feuilles rabougries par le manque d'eau, une végétation sèche ponctuée de sinistres allées de pierres. Tout ce qu'il a. Tout ce qu'ils ont, eux, les laissés pour compte en faveur de qui il a choisi de lutter.

Après quelques moments de réflexion, son sens du devoir et sa quête de vérité l'emportent sur ses craintes personnelles. Il se doutait bien qu'il devrait, un jour, prendre de tels risques. Il rédige à la hâte un message codé décrivant l'attaque dans ses grandes lignes, se promettant d'être plus précis dans le suivant. Puis, il referme la cachette, traverse le camp et se dirige vers la grande tente dressée au sud du Mur, non loin du lieu de l'attaque, bien décidé à profiter de son temps de repos avant sa prise de fonction au camp.

Frank jette un œil à l'intérieur de la tente, où plusieurs corps sont disposés sous des draps noirs, des tables ayant été installées pour analyser les débris du Mur : barres de métal tordues, fragments de béton, gravats, morceaux de grillage et de plastique fondus. Des officiers de police et de gendarmerie, ainsi que des militaires, s'affairent un peu partout, concentrés sur leurs tâches. Profitant de ce que personne n'ait remarqué sa présence, Frank aborde un homme occupé à examiner les restes d'un engin explosif. Il entame une conversation, lui faisant part de ce qu'il a vécu lors de l'attaque.

— De quoi s'agit-il exactement ? demande-t-il une fois les présentations faites.

— Des Engins Explosifs Improvisés, ou EEI, répond l'expert. Ils sont principalement conçus pour détruire, désactiver, ralentir ou détourner. Ils peuvent incorporer des éléments provenant d'arsenaux militaires, mais ils sont le plus souvent composés de matériaux non militaires, comme c'est le cas ici.

— Sait-on qui les a fabriqués ?

— Difficile à dire. Aucun numéro de série, évidemment, et les résidus d'explosifs ne nous ont rien appris. J'ai repéré des annotations dans différentes langues : de l'italien sur les câbles, du grec sur le système de mise à feu, ce qui ne nous avance pas non plus. L'examen des détonateurs, des minuteries et des pièces électroniques, par contre, révèle des schémas utilisés par les Turcs. On en saura plus une fois qu'on aura fini d'analyser les autres bombes et leurs charges explosives, mais compte tenu des méthodes de fabrication, des matériaux utilisés et des diverses caractéristiques, on dirait un engin écoterroriste.

Frank serre les dents. Ainsi sont appelés les Écorésistants par leurs détracteurs. Il est vrai que ces derniers incarnent une dualité troublante, vénérés comme des héros par certains, vilipendés par d'autres, qui les considèrent comme des ennemis de la nation. Leurs actions audacieuses et leurs sacrifices pour l'environnement et la

démocratie – sabotage des industries polluantes, libération d'animaux en captivité, piratage de données environnementales, désactivation de technologies nuisibles, blocage de certains projets de développement, etc. – suscitent une admiration fervente chez ceux qui les considèrent comme les gardiens de l'avenir, mais leur engagement inébranlable envers la vérité et leur refus de se soumettre au pouvoir établi ont déclenché la colère de certains dirigeants, les reléguant au rang de parias. Malgré les controverses, ils poursuivent leur lutte acharnée, conscients que leur destin est étroitement lié à celui de la Terre.

— Pensez-vous vraiment qu'il s'agit de l'Écorésistance ? observe Frank. Il me semble que Lorius a toujours prêché la non-violence[37].

— Cela ne les a pas empêchés de détruire certaines infrastructures.

Frank réprime l'irritation qui monte en lui. Les Écorésistants n'ont jamais attaqué le Mur, et n'ont jamais causé la moindre victime. Pourquoi tant de gens dénigrent-ils ceux qui prennent des risques pour les sauver ? La propagande du système en place, évidemment.

Il se souvient alors d'un élément important. Suite à l'arrivée des renforts militaires, Gaillard a découvert un second engin explosif abandonné au sud de la clôture, ce qui lui a valu de vives félicitations. Cette découverte pourrait apporter des éclaircissements susceptibles d'innocenter l'Écorésistance.

— Savez-vous pourquoi l'engin retrouvé en B2 n'a pas explosé ? demande-t-il.

— A priori, il s'agissait d'une incompatibilité de matériaux ou d'un problème d'amorçage. Probablement une erreur humaine due à un assemblage défectueux.

Frank reste perplexe.

— Pensez-vous que les individus organisant une telle attaque n'auraient pas veillé à ce que toutes les bombes explosent ?

— Ils ont dû faire avec les moyens du bord.

Un policier s'approche.

— Vous n'avez rien à faire ici, monsieur. Veuillez sortir de la tente.

De retour au camp, Frank se dirige vers la place située devant le bureau du colonel, où flotte avec fierté le drapeau de France du Sud. Tous les garde-frontières ont été convoqués par le chef. En voyant Frank s'approcher, Gaillard échange à voix basse avec un collègue. Choisissant de l'ignorer, Frank rejoint Ménard, qui l'accueille avec un sourire chaleureux. Le colonel apparaît alors, un document noir dans les mains, une expression sombre sur le visage.

— Mesdames et Messieurs, commence-t-il en ouvrant son document, le bilan définitif fait état de cinq victimes, dont trois migrants : un homme et deux femmes, ainsi que deux frères d'armes :

Loïc Martin et Fabrice Richard. Observons une minute de silence. Honorons la mémoire de ceux qui ont sacrifié leur vie pour protéger nos frontières, pour assurer la sécurité et la stabilité des pays d'Europe.

Un silence s'installe, enveloppant le camp dans une solennité presque tangible. Les gardiens se tiennent en rangs, partageant une détermination commune. La perte se fait ressentir, la douleur est profonde. Les souvenirs de visages souriants et de moments partagés résonnent dans l'esprit de Frank.

— La minute de silence est terminée, reprend le colonel, mais je suis sûr que l'empreinte de ces vies perdues restera gravée dans nos cœurs. J'espère que vous continuerez vos missions avec une détermination renouvelée, sachant que les sacrifices de Martin et Richard ne seront jamais oubliés.

Les hommes acquiescent, certains essuient leurs larmes, d'autres applaudissent.

— Parlons maintenant des récents événements, si vous le voulez bien, reprend le colonel. Les actes de sabotage du Mur n'ont pas encore été revendiqués, mais ce genre de revendication peut prendre des semaines, voire des mois.

Il ouvre son document.

— Malgré tout, le matériel utilisé dans l'attaque a été identifié comme du plastique avec un système de mise à feu mécanique, similaire à ce que les écoterroristes ont employé à Vienne pour faire sauter les ponts autoroutiers de l'A7.

Frank lève la main.

— Désolé de vous interrompre, Colonel, mais est-on certain que l'Écorésistance était responsable de l'explosion des ponts autoroutiers viennois ?

— Nous avons de sérieuses raisons de le penser.

Un rire nerveux secoue l'assemblée, que le colonel balaie des yeux, l'air grave. Tout le monde sait que rien ne prouve cette assertion. Frank, pour sa part, a la certitude que l'Écorésistance n'a rien à voir avec cet acte de sabotage, et que les véritables coupables pourraient se cacher parmi les nations du Nord, désireuses d'affaiblir la France du Sud et de se détourner des problèmes méditerranéens. Il est même possible que la PolDav soit impliquée. Mais il vaut mieux éviter d'en dire plus et de risquer de se démasquer.

— L'une des bombes n'a pas explosé, poursuit Olivar, suscitant l'étonnement chez les gardiens. L'analyse de sa charge explosive pourrait nous en apprendre davantage sur les responsables de l'attaque. Pour le moment et pour les raisons que je viens d'évoquer, la théorie privilégiée est celle des écoterroristes, ce qui rendra la tâche de la police extrêmement compliquée. Ils sont dispersés et difficiles à

traquer.

Il marque une pause.

— Des questions ?

Personne ne lève la main.

— En ce cas, que chacun reprenne ses activités normales. Le Mur va être réparé, et notre mission continue.

Frank intercepte le colonel avant qu'il ne pénètre dans son bureau. Ils se retrouvent seuls dans le hall d'entrée.

— Peut-être que la bombe n'est pas ce que nous croyons, déclare Frank.

— Vous devenez de plus en plus paranoïaque, Verner, soupire le colonel.

— Et si elle était destinée à être découverte plutôt qu'à exploser ?

— Dans quel but ?

— Pour faire porter la responsabilité sur un groupe particulier.

Le colonel plisse les yeux.

— Mais alors qui, selon vous, serait le responsable ?

— Je l'ignore, c'est justement ce qui m'inquiète. Peut-être que des individus ont intérêt à faire tomber le Mur, ou inversement, à justifier des mesures de sécurité plus draconiennes au nom d'une soi-disant « *sécurité* ».

— Pouvez-vous prouver l'une de ces théories ?

Frank secoue la tête.

— Malheureusement, non.

— Nous avons besoin de preuves tangibles, et c'est justement ce sur quoi travaillent les analystes.

— Les analystes sont sous l'influence du Régime du Sud.

Le colonel esquisse un geste d'impatience.

— Je n'ai pas de temps à perdre, Verner. Allez prendre vos fonctions.

Frank quitte le bâtiment consumé par la colère, avec l'impression que toute la chaîne de commandement cherche à faire porter la responsabilité de l'attaque sur les épaules de l'Écorésistance, comme si elle voulait la discréditer et l'affaiblir.

À l'extérieur, un groupe s'est rassemblé autour de Gaillard, qui explique comment les choses changeront lorsque la loi sur le permis de tuer sera adoptée. Des applaudissements retentissent à la fin de sa glorieuse apologie. Frank n'aime vraiment pas ce type à la poitrine gonflée d'orgueil, bien plus intéressé à montrer ses muscles et étaler son pouvoir qu'à accomplir son devoir avec moralité. Il l'a déjà vu flirter avec certaines réfugiées du camp. Les plus jeunes et les plus jolies, s'entend.

— Les migrants auront que ce qu'ils méritent, assure Gaillard d'un ton faussement attristé. Je vous promets qu'ils paieront pour nos

deux amis perdus.

Les hommes baissent la tête en acquiesçant.

— Si seulement j'avais arrêté ce type, poursuit le chef de patrouille. Putain de fumée…

Frank le regarde, perplexe. Gaillard s'est caché derrière un arbre mort, puis derrière l'épave de l'E-Jeep. Comment aurait-il pu en même temps tenter d'arrêter un migrant ?

— On aurait pu l'interroger, et remonter jusqu'aux écoterroristes, observe quelqu'un.

— Ne vous inquiétez pas, les gars, répond Gaillard avec assurance. Vous avez entendu le colonel : la bombe qui n'a pas explosé nous mènera jusqu'à eux.

Puis, tournant le visage vers Frank, il ajoute avec un sourire moqueur.

— Ça a l'air de t'emmerder, tout ça, Verner. Notre sauveur servirait-il la cause des écoterroristes ? Eh, les gars, on a retrouvé Lorius, y s'est fait refaire le visage et la bite !

Les gardiens sont secoués d'un rire nerveux.

— Si j'étais Écorésistant, j'aurais troqué mon arme contre des œillets[38] rouges. Si un régime craint les balles, il est totalement terrifié par les fleurs, répond Frank en s'éloignant.

Même si le telephone dissimulé dans son algéco atteste du contraire.

16.

Marseille
16 heures
36°C

La vidéo holographique va bientôt commencer.

Eva, assise dans un amphithéâtre en compagnie des membres du gouvernement norvégien et de plusieurs journalistes français et européens, observe Christoffer Bakken, l'Ambassadeur de Norvège en France du Sud, debout au centre de l'estrade. Bakken, fraîchement nommé par Ingrid Solheim, est un homme de grande taille, au regard bleu, au teint bronzé. Eva sourit. En plus d'être bel homme, il est célibataire.

Autant joindre l'utile l'agréable.

— Laissez-moi vous présenter Eva Sandvik, Monsieur l'Ambassadeur.

— Enchanté, déclare ce dernier en inclinant la tête. Vous êtes encore plus belle dans la réalité qu'à la télévision.

— Merci.

— Je me vois contraint de me partager entre tous, mais je suis certain que nous aurons l'occasion de nous entretenir sous peu.

— Je n'en doute pas un instant.

Tout le monde se lève au moment où la Première ministre pénètre dans l'amphithéâtre, accompagnée du ministre des Affaires étrangères et de son cortège habituel de conseillers.

— Asseyez-vous, je vous en prie, indique Solheim.

La lumière baisse une fois tout le monde assis. Bakken effleure la télécommande de l'holoprojecteur et une maquette de la ville apparaît, aux contours d'abord frémissants, puis de plus en plus nets. Le modèle réduit, qui doit mesurer dans les cinq mètres de diamètre, montre la ville qui s'étend le long de la mer, avec l'aéroport au nord, des quartiers composés de tours, un centre historique autour d'un port, des collines et des plaines habitées. Au sud s'étend une zone de montagnes, de pins secs et de rochers calcaires plongeant dans les flots : les Calanques.

— Bonjour à tous, commence l'ambassadeur d'une voix grave et posée. Si vous le voulez bien, nous allons vous présenter l'environnement de la ville de Marseille, ainsi que tous les efforts déployés pour être à la hauteur des enjeux actuels et permettre de reformer, un jour, l'Europe unie.

— Ce que nous souhaitons plus que tout, précise Solheim.

— La maquette que vous avez sous les yeux correspond à l'image augmentée d'un drone en train de survoler nos têtes, explique Bakken. Aussi, n'hésitez pas si vous voulez que l'on s'attarde sur un détail. Les zones blanches représentent les bâtiments, les zones bleues la mer, et les zones vertes, les différents parcs arborés et les Calanques. La ville s'étend du massif de l'Étoile jusqu'au village des Goudes, et de la mer jusqu'au col de la Gineste.

Les détails de l'hologramme s'achèvent effectivement au sommet d'une montagne aussi massive qu'abrupte.

Eva reconnaît la rade de Marseille telle qu'elle l'a vue lors de leur arrivée en avion. La rade, autrefois vaste surface bleutée hérissée par les îles du Frioul, forme désormais un tableau composé de formes géométriques aux contours sombres, flous et arborés. Un bruit de vagues monte peu à peu dans la pièce, accueilli par des exclamations enthousiastes. Une légère brise soulève les cheveux d'Eva, chargée d'embruns salés, tandis que les formes géométriques grandissent. Des éoliennes transparentes se dessinent par moment, parfaitement fondues dans le paysage, uniquement visibles avec les reflets du soleil. Eva repense aux explications de Lars sur le Mistral, le vent local. De grandes digues de béton, parallèles aux côtes sur un axe nord-sud, dessinent des traits jaunes ponctués de cercles sombres, telles des branches chargées de feuilles.

— Le Régime du Sud a érigé ces digues et autres barrières de protection sur le rivage et au large pour protéger les quartiers côtiers, explique l'ambassadeur. Elles sont dotées d'infrastructures de drainage qui assurent leur efficacité et leur pérennité.

Eva y devine des bassins de pisciculture surmontés de filets, et d'autres, non couverts, de couleur vert sombre.

— *Provence Aquaculture* élève ses poissons dans des fermes flottantes au large de la ville depuis le siècle dernier. Il s'agit de la première ferme d'aquaculture qui a obtenu le label « *agriculture biologique* » en Europe. Initialement implantée sur les îles du Frioul, elle a colonisé la rade à mesure qu'ont été érigées les digues de protection maritimes. Elle a commencé son activité en élevant uniquement des loups de Calanques et des daurades royales, puis s'est diversifiée, au fil des années 2030, dans le domaine de l'aquaculture. Elle propose désormais des algues de qualité très riches en nutriments.

La maquette se réduit à nouveau, le drone remontant vers le ciel, jusqu'à ce qu'apparaisse le rivage sud de la ville, composé d'arbres enchevêtrés au feuillage verdoyant, aux racines entremêlées et apparentes.

Un parfum végétal se répand dans l'amphithéâtre.

— Au sud, les chocs sont amortis par la mangrove.

— La mangrove ? répète Eva, étonnée. Je croyais qu'il s'agissait

d'une plante tropicale.

— De nos jours, on ne sait plus très bien différencier les tropiques des zones tempérées, ironise Bakken. La mangrove a été introduite et elle s'est développée, voilà ce qu'on sait. Il lui arrive d'être endommagée par les vagues, mais elle finit toujours par repousser. La résilience de la nature est un exemple pour nous tous.

Solheim hoche la tête.

— Expliquez-nous son utilité, je vous prie, Monsieur l'Ambassadeur. Je suis sûre que Mademoiselle Sandvik n'est pas la seule à se poser des questions à son sujet.

— La mangrove, essentiellement composée de palétuviers et de fougères dorées, constitue l'un des quatorze grands biomes terrestres définis par le WWF[39], explique l'ambassadeur sur un ton enjoué. Elle se développe sur le littoral dans des zones peu profondes. Les mangroves sont un excellent puits de stockage de carbone : elles stockent deux à quatre fois plus de CO2 que les forêts tropicales, et sont 1 000 fois moins chères au kilomètre que les digues. Elles ont été choisies car elles sont capables de résister aux tempêtes, aux inondations et à l'élévation du niveau de la mer en raison de leurs racines profondes et de leur capacité à stocker de grandes quantités d'eau. Elles apportent de la biodiversité à la côte, améliorant la qualité de l'air et de l'eau. La forêt de mangrove de Marseille est devenue un véritable symbole de la ville. Elle attire de nombreux visiteurs qui viennent admirer les arbres et les animaux qui y vivent : crabes, oiseaux, poissons…

Les gens applaudissent.

— Des herbiers de posidonies ont été plantés en grande quantité pour restaurer et préserver les écosystèmes marins côtiers. De nombreuses cultures d'algues ont été établies, avec des avantages écologiques exceptionnels comme la création de niches à poissons et de sites de ponte protégés, la purification de l'eau par absorption des métaux lourds, sans oublier le plus important : la séquestration de CO2.

Bakken manipule sa télécommande et la maquette se réduit à nouveau pour offrir une vue d'ensemble de la ville. Un journaliste norvégien lève la main.

— Peut-on se baigner ?

— Des zones ont été prévues à cet effet, répond l'ambassadeur en agrandissant la maquette jusqu'à faire apparaître une plage de sable de toute beauté en plein cœur de la ville. Il arrive que les baignades soient restreintes ou interdites, mais cela reste très rare. Des navires de ramassage patrouillent pour récupérer les déchets et prélever certains spécimens dans le but de limiter leur impact sur l'environnement.

Eva peut en effet discerner les filets de protection sous-marins destinés à la lutte contre les méduses et les requins.

— Quelle est la température de la mer ? poursuit le journaliste.

— En ce moment, elle est de 30°C.

Les Norvégiens se regardent avec stupéfaction.

— C'est un peu chaud, mais il suffit d'un coup de mistral pour qu'elle retombe à 24°C, ce qui est assez rafraîchissant. Penchons-nous à présent sur la ville en elle-même, si vous le voulez bien.

Bakken affiche de nouveau la maquette dans son ensemble, et désigne à l'aide d'un faisceau laser divers points de la représentation. Différentes vues de la ville sont tour à tour présentées. Eva reconnaît Notre-Dame-de-la-Garde, le Vieux-Port, le stade Vélodrome ainsi que tout ce qu'elle a visité dans la journée.

— Au centre de la ville se dresse le palais du Pharo, dans lequel vous vous trouvez actuellement, indique l'ambassadeur en pointant l'édifice juché sur une colline, entouré de villas plus luxueuses les unes que les autres.

Le regard d'Eva survole les jardins luxuriants et les piscines et s'attarde sur les hautes clôtures électrifiées, barbelées et surveillées par caméras, et les espaces dévolus à l'agriculture qu'elle a pu observer depuis la fenêtre de sa chambre.

— Qui travaille ces champs ? demande-t-elle en levant la main.

— Les tâches difficiles sont assurées par des robots. Des techniciens les accompagnent, évidemment, pour assurer l'entretien et maintenir un haut niveau de rendement. Mon prédécesseur n'a pas fait le choix de la verticalité, mais de potagers, serres et vergers en permaculture répartis à l'ouest de la propriété. Il recherchait l'authenticité.

Eva esquisse une petite grimace.

— Pourquoi faire travailler des hommes dans cette chaleur, alors que la technologie peut nous dispenser de leur présence ? La quête d' « *authenticité* » justifie-t-elle vraiment cela ?

— La quête d' « *authenticité* », peut-être pas, mais les palais de nos invités le justifient certainement.

L'assemblée rit, offrant à Bakken l'occasion de poursuivre.

— L'eau, quant à elle, est acheminée depuis le lac de Serre-Ponçon, dans les Alpes, grâce à de titanesques travaux entrepris par Gaspard Davos pour améliorer les canaux existants et empêcher toute perte et évaporation. Elle alimente chaque quartier et chaque habitation. Entre l'aquaculture, l'algoculture, l'agriculture, le maraîchage et l'eau de montagne, tout est fait pour que les habitants bénéficient d'une alimentation équilibrée. Je vais maintenant vous présenter les divers arrondissements, si vous le voulez bien.

La Première ministre acquiesce d'un signe de tête.

— Le 6e arrondissement, qui entoure Notre-Dame-de-la-Garde, se compose principalement d'hôtels particuliers, ambassades et consulats, propriétés, zones commerciales protégées… poursuit Bakken.

Le laser se déplace à mesure qu'il énumère les différents quartiers en s'enfonçant dans la ville. Tout en l'écoutant, Eva remarque que l'air s'est asséché. Un parfum minéral s'exhale des pierres chauffées par le soleil.

— Le 7e arrondissement, ou la Corniche, contient de nombreux édifices dernier cri. S'ensuivent les 6e et 8e arrondissements. L'hippodrome Borély se trouve au sud, de même que le parc éponyme.

— Le quoi ? demande Eva, penchée en avant.

L'ambassadeur pointe un ovale vert de son laser. L'ovale grandit et elle peut apercevoir un hippodrome de verdure agrémenté d'un golf. À l'est de l'hippodrome s'étend un parc composé de bosquets et d'étangs où se prélassent des cygnes et autres volatiles.

— Il est possible de jouer au golf et d'assister à des courses de chevaux, explique-t-il. Vous aimez les chevaux, Mademoiselle Sandvik ?

— Une de mes grandes passions. Surtout lorsqu'ils sont bien assaisonnés, en steak tartare.

L'assemblée glousse, et certaines femmes frémissent d'horreur.

— Les salles et aires de sport sont réparties tout autour du parc jusqu'au port de plaisance, qui se trouve ici. Comme vous le voyez, les gens du Sud peuvent eux aussi se détendre et profiter de la vie. Nos aides servent au moins à cela.

Le public rit de nouveau. Bakken dirige son laser vers l'autre extrémité de la projection : les quartiers nord de la ville.

— Ici se déploient les quartiers industriels et commerciaux communément appelés « *quartiers nord* ». Une grande partie de la population y vit et y travaille, contribuant, par leurs déplacements professionnels réduits, à l'effort contre la crise climatique.

Un certain nombre de tours aux formes variées se dressent en effet entre le port et l'aéroport, entrecoupées d'immeubles disparates, de blocs d'habitations et autres masures plus ou moins délabrées sur une vingtaine de kilomètres. Aucune d'entre elles ne dispose de terrasses végétalisées, de surfaces verticales boisées, et la présence de panneaux solaires ancienne génération à bas rendement, en silicium, attestent du fait que Marseille n'est pas encore totalement pourvue en vitrages photovoltaïques, déjà largement répandus en Norvège. Mais ce qui surprend le plus Eva est la présence, à l'extrême nord de la ville, de structures enchevêtrées, branlantes, auréolées de fumées, s'apparentant à d'anciens logements sociaux. Sans doute les bidonvilles aperçus au loin depuis la Bentley. Au bord de ce cloaque, sous l'autoroute menant à l'aéroport, s'étend une friche industrielle

bordée par un marécage insalubre, jonché de déchets rejetés par la mer. Elle aperçoit également une masse formée d'entrepôts démembrés, de supermarchés dévastés, de conduits de cheminées noircis, de réservoirs et de bassins s'apparentant à une usine de désalinisation. Elle tend le visage en avant pour mieux voir, mais l'ambassadeur manipule sa télécommande, et la maquette se déploie vers le sud avant qu'elle n'ait véritablement eu le temps de vérifier ce dont il s'agit.

Elle lève la main.

— Quelles sont les statistiques en matière de sécurité ?

Bakken affiche une multitude de points rouges sur la maquette, dont le centre grandit jusqu'à dévoiler la Canebière, artère principale reliant le Vieux-Port au centre-ville. Eva reconnaît un commissariat de police ainsi que des caméras de surveillance implantées tous les cent mètres environ.

— Les caméras sont monitorées en permanence par des IA qui détectent les infractions – vols, agressions, viols ou meurtres – et les relaient au central de police, qui peut dispatcher ses unités en temps réel aux quatre coins de la ville. Si vous avez entendu parler de gangs marseillais, je peux vous assurer qu'ils ont été démantelés les uns après les autres. Ceux qui parviennent encore à survivre, comme le clan Zampa, ne vont pas tarder à être dissous. La PolDav attend seulement le bon moment pour agir. Pour vous donner quelques chiffres, les forces de la PolDav, de la Police et de Gendarmerie ont enregistré une baisse de 10,8 % des infractions depuis le début de la construction du Mur de l'eau.

La journaliste n'est qu'à demi rassurée par cette réponse. À Oslo, des drones munis d'IA patrouillent le ciel en permanence, permettant une surveillance continue et exhaustive, à la différence des caméras qui ne surveillent que certains points particuliers, qui peuvent tomber en panne ou être endommagées.

— Les caméras sont-elles implantées de manière globale ? demande-t-elle.

— Elles couvrent 90 % de la ville et sont vérifiées en permanence par nos équipes, répond Bakken. Bien entendu, elles sont de plus en plus espacées à mesure que l'on s'éloigne du centre. D'autres questions ?

Ne voyant personne se manifester, l'ambassadeur poursuit, comme s'il avait décodé sur les traits d'Eva une certaine insatisfaction.

— Bien entendu, Marseille revient de loin et il reste beaucoup de travail. Raison pour laquelle une partie des fonds provenant d'Europe du Nord est destinée à l'aménagement des zones habitables, des routes et autres infrastructures nécessaires au bien être des habitants. Tout l'enjeu est de prévenir le risque de voir se développer les inégalités,

liées à l'arrivée toujours plus massive de migrants et au cadre de vie plus agréable procuré par les tours végétalisées.

Les riches au sud et les pauvres au nord. Exactement l'inverse de la France actuelle, se dit Eva.

— Et voici le quartier des affaires, déclare Bakken, si vous me permettez ce contraste quelque peu déroutant.

Eva croise son regard et tend le visage en avant. Les arcologies aperçues depuis la Bentley se dressent avec fierté, entourées d'une épaisse ceinture de verdure qui les sépare des quartiers nord et du centre-ville. Les structures modernes, avec leurs façades de verre, leurs toits végétalisés et leurs jardins suspendus, créent un contraste saisissant avec le reste de l'agglomération.

— Les arcologies abritent des bureaux et des appartements intelligents et fonctionnels, offrant un confort de vie et de travail optimal, explique Bakken. Les technologies avancées permettent une gestion automatisée de l'éclairage, du chauffage et de la climatisation, assurant une efficacité énergétique maximale. Les résidents peuvent profiter des espaces communs tels que les parcs, les piscines, les centres de remise en forme, favorisant ainsi une vie communautaire dynamique et conviviale.

L'ambassadeur pointe les rues qui slaloment entre les structures.

— Le quartier des arcologies est également conçu pour promouvoir une mobilité douce et durable. Des pistes cyclables, des voies piétonnes et des stations de recharge pour véhicules électriques sont intégrées dans tout le quartier, encourageant les modes de transport respectueux de l'environnement.

La carte s'élargit pour révéler dans toute sa splendeur la tour d'ivoire de Davos, avec, à son sommet, les cascades formées par plusieurs niveaux de bassins en marbre blanc, d'où l'eau jaillit avec grâce avant de tomber d'un bassin à l'autre. Le doux bruit d'écoulement crée une atmosphère apaisante et rafraîchissante au sein même de l'amphithéâtre.

— L'arcologie Davos est équipée des dernières avancées technologiques, fournissant une sécurité accrue et des espaces de travail privés. Depuis cette tour, l'Administrateur du Bloc Sud peut mener ses affaires nationales et internationales tout en profitant d'une vue imprenable sur Marseille et sa magnifique rade.

Le public reste béat d'admiration.

— La population des quartiers nord a-t-elle accès aux arcologies ? interroge Christensen.

— Bien sûr, Monsieur le Ministre. Ils ont tout loisir de déambuler en ville en dehors de leurs horaires de travail. Tout un réseau de transport électrifié a d'ailleurs été mis en place en ce sens.

Eva voit une journaliste grimacer, comme si l'ambassadeur

cherchait à enjoliver la vérité. Elle décide de creuser la question et lève la main.

— Une ville intelligente est comme un organisme vivant, déclare-t-elle. Elle grandit, s'étend, communique et consomme. À l'instar d'un organisme vivant, elle a besoin d'un système nerveux central pour détecter et organiser les activités qui surviennent dans ses différents quartiers et services administratifs : une « *plateforme de gestion de services* ». Le Régime du Sud possède-t-il une telle plateforme ?

Bakken secoue la tête, à regret.

— Pas pour le moment, mais un étage a été prévu à cet effet dans l'arcologie Davos et les appels d'offres ont été lancés. En ce qui concerne les routes…

Eva remarque, à leur couleur sombre et leur aspect granuleux, que seules les rues du quartier des affaires sont revêtues de biobitume, matériaux à base de bois permettant de rejeter la chaleur du soleil vers l'espace et capable de refroidir rapidement la nuit, indispensable dans des villes exposées à la chaleur et densément peuplées. Elle constate également que le centre piéton n'est ni assez développé ni assez arboré. Immeubles anciens, routes asphaltées, étalement urbain excessif, espaces verts réduits… malgré son cadre naturel idyllique, Marseille possède tous les attributs d'une ville d'enclave, une ville du Tiers-Monde qui a raté le virage écologique nécessaire pour s'adapter et lutter contre le changement climatique. En résulte une ville à deux vitesses dont on essaie en vain d'accentuer les bons côtés et de gommer les mauvais.

Elle lève la main de nouveau.

— Comment sont réparties les différentes populations ?

Même si Bakken sourit, elle le sent embarrassé. La présence de la Première ministre explique sans doute cet étrange comportement. Il ne veut assurément pas la décevoir.

— Le nord, composé des arrondissements numérotés de 13 à 16 est essentiellement peuplé d'ouvriers, de techniciens et de quelques ingénieurs, explique-t-il. Il y a aussi beaucoup de sans-emploi. Le 1er arrondissement, quartier du Vieux-Port, regroupe des classes moyennes tandis que les villas et immeubles boisés du 7e arrondissement, dans lequel nous nous trouvons, sont essentiellement occupés par des ambassades, des familles ou des cadres à très haut revenu.

Eva hoche la tête, satisfaite de voir ses hypothèses de ville à deux vitesses largement confirmées.

— Voyons à présent les divers projets de développement de la ville liés aux aides du Nord, poursuit l'ambassadeur, à commencer par le logement. Les différents complexes de la Corniche comptent plusieurs milliers d'appartements dont le prix varie de 70 000 à 130

000 francs le mètre carré, soit 10 000 à 18 000 néo-euros. Tous sont pourvus de systèmes de climatisation, et bien sûr d'IA et de domotique permettant aux habitants de travailler et se distraire à domicile. Une « *smart city* » verte a commencé à se développer, reposant essentiellement sur des partenariats public-privé nécessaires pour faire face aux défis d'aujourd'hui et de demain. Ces partenariats offrent des avantages en matière de financement et d'innovations, mais ils impliquent d'attirer des populations très aisées pour être rentables, raison pour laquelle nos urbanistes privilégient de plus en plus des projets d'immeubles végétalisés destinés aux hautes catégories sociales, tandis qu'une part importante de logements sociaux est établie dans le nord de la ville. Nous espérons, à terme, bâtir le premier immeuble végétalisé dans les quartiers nord d'ici un an ou deux.

Un graphe apparaît au-dessus de la maquette.

— Les nouveaux logements reposent sur trois piliers : une meilleure isolation, une baisse des dépenses énergétiques avec production locale d'énergie propre de type solaire ou éolien, et une empreinte carbone faible en termes de construction et d'exploitation.

La maquette continue de se déployer vers le sud, où les luxueuses habitations font place à de hauts bâtiments de bonne facture, puis le drone retourne lentement vers le centre.

— Une autre partie des aides est allouée à la végétalisation des places, des écoles et aux plantations d'arbres et espaces verts permettant de créer des couloirs rafraîchis en zone piétonne.

La caméra remonte une artère jusqu'à une vaste place circulaire entourant une fontaine sculptée.

— Nous allons maintenant passer sur un enregistrement. Voici la place Castellane.

Des familles apparaissent. Les gens déambulent joyeusement le long des magasins bordant les rues piétonnes, des enfants jouent dans des jardins, au sein de places arborées, dans des manèges aux parfums de friandises et de barbe à papa. Tout inspire le rire et la détente.

La caméra remonte vers Notre-Dame-de-la-garde et redescend jusqu'à la mer, survolant des villas plus luxueuses les unes que les autres en longeant le littoral.

— En été, les gens se retrouvent en bord de mer dans la soirée, poursuit Bakken, pour admirer l'un des splendides couchers de soleil qu'offre la ville. De nombreuses animations, tel le *Delta festival* ou le *Festival du théâtre antique* sont proposées à certaines dates. Cafés et boissons sont distribués par des convois humanitaires lors des journées très chaudes. À titre d'exemple, 300 000 bouteilles d'eau ont été offertes l'été dernier.

Les images montrent les habitants le nez au ciel, brandissant des

bouteilles et s'aspergeant d'eau, ce qui suscite les rires du public. Apparaît alors l'emblématique Stade vélodrome, avec les joueurs de l'Olympique de Marseille ovationné par des supporters délirants.

— En dehors de l'été, c'est-à-dire de mars à octobre, d'autres activités culturelles, entraînements collectifs et tournois sportifs sont également de mise. Tous les soirs, une soupe populaire est proposée sur le quartier du Vieux-Port. Elle vise à aider les familles les plus démunies ainsi que les migrants ou voyageurs amenés à traverser la cité phocéenne. Des concerts sont également proposés, il y a eu les New Beatles, la chanteuse écossaise KT Tunstall, Moby ou encore Coldplay, qui sont comme vous le savez tous très engagés dans la lutte contre le dérèglement climatique.

Et rajeunis à grand renfort technologique, sourit Eva, qui n'écoute jamais les chanteurs du début du siècle, préférant donner leur chance aux nouveaux venus.

Des images de personnes en train de danser et de festoyer, tout sourire, apparaissent, de même qu'une agréable odeur de bière. Eva hausse les sourcils, agréablement surprise par ce qu'elle a découvert. Elle ne pensait pas que Marseille soit dans une telle dynamique d'amélioration, ni que les habitants puissent être si satisfaits de leur vie.

Les conditions du Sud, meilleures que ce qu'elle pensait, vont lui faciliter la tâche.

La lumière revient tandis que s'élève la musique de *SOS (Mother Nature)*, du groupe américain Black Eyed Peas. L'ambassadeur s'incline sous les applaudissements du public. La Première ministre se lève alors, satisfaite, et prononce un rapide discours destiné à féliciter Bakken pour les travaux entrepris.

— Je vous invite à passer à côté, où nous attend une collation, conclut-elle. Vous aurez ensuite tout le temps qu'il vous faut pour préparer la réception de ce soir.

17.

ITER, Saint-Paul-les-Durance
5 mars 2043, 16 heures 10
29°C

— Nous sommes en 2043 et comme chacun sait, la planète traverse une crise climatique sans précédent. Même si les émissions de gaz à effet de serre ont cessé d'augmenter, il va falloir des siècles pour que le CO2 d'origine anthropique soit réabsorbé par les océans et la végétation et disparaisse entièrement de l'atmosphère. Les tempêtes continuent de se multiplier, les températures montent toujours, avec toutes les conséquences désastreuses que cela implique. Comment y remédier et offrir à nos enfants le monde qu'ils méritent ?

Enrique Verdadero, chef du département Tokamak Engineering du projet ITER, fait apparaître sur l'écran situé derrière lui les images d'une centrale thermique, d'une voiture, d'une cimenterie et d'un arbre tronçonné. Sa voix tremble légèrement. Et pour cause, le directeur d'ITER lui a confié la délicate mission de présenter le projet et d'emporter l'adhésion des représentants gouvernementaux et des élus pour que de nouveaux crédits leur soient enfin alloués. En raison des retards successifs, le coût initial d'ITER est en effet passé de 5 à 30 milliards de néo-euros. Un véritable gouffre financier pour les 35 pays travaillant sur le projet.

Dans l'amphithéâtre Marie Curie sont réunis les ministres de l'Énergie, de la Transition écologique, de l'Environnement et du Développement durable, ainsi que leurs assistants, le chef de l'opposition, Gaspard Davos, les représentants de l'Inde, du Japon, de la Chine, Russie, Corée du Sud, États-Unis, Suisse et Royaume-Uni, les Maires de Marseille, de Manosque et de Saint-Paul-lez-Durance, auxquels s'ajoutent quelques personnalités locales, directeurs d'entreprises ou banquiers du département des Bouches-du-Rhône, sans oublier le directeur d'ITER, accompagné d'un cortège de scientifiques et d'ingénieurs parmi lesquels Juan Carlos Lorius, ainsi que des journalistes.

Enrique Verdadero poursuit, fier de participer au projet coopératif le plus vaste au monde, même s'il ressent une certaine appréhension quant à son éventuelle conclusion.

— Pour rappel, les émissions mondiales de CO2 sont principalement attribuables à quatre secteurs clés. Le secteur de la production d'énergie demeure l'un des plus importants contributeurs, avec des centrales électriques alimentées par des combustibles fossiles,

comme le charbon, le pétrole et le gaz naturel, dans la plupart des enclaves. Ensuite vient le secteur des transports – voitures, camions, avions et navires –, qui s'impose comme une source significative d'émissions en raison de la prédominance des carburants fossiles, malgré la part toujours plus importante dévolue au bio jet fuel[40]. Après les transports figure l'industrie, impliquée dans divers processus tels que la production de ciment ou d'acier, et enfin la déforestation et le changement d'affectation des sols, qui libèrent tous deux du carbone lors de la conversion des forêts en terres agricoles ou en zones urbaines. Ces quatre secteurs représentent les principaux défis à relever dans la réduction des émissions mondiales de CO2 et la lutte contre le dérèglement climatique.

Un cercle divisé en quatre parties colorées et annotées apparaît à l'écran.

— Depuis les années 2020, quatre leviers ont été employés pour supprimer la quasi-totalité des émissions de CO2. Il s'agit de :

1. Généraliser la production d'électricité verte,
2. Électrifier tout ce qui peut l'être,
3. Réduire l'exploitation des ruminants, la déforestation et l'urbanisation,
4. Capturer le CO2 produit dans le présent et le passé au moyen de systèmes naturels, comme les forêts et les océans, et artificiels, en utilisant la capture directe en sortie d'usine ou dans l'atmosphère, malgré leur coût élevé.

Le chercheur fait apparaître un schéma illustrant le besoin d'énergie verte dans le contexte de la crise climatique. Une flèche part d'un cercle représentant les sources d'énergie fossiles pour arriver à un autre cercle représentant les sources d'énergie renouvelable, illustrant la réduction de la température atmosphérique grâce à la transition énergétique.

— Attachons-nous, si vous le voulez bien, au premier levier, de loin le plus important : la production d'énergie verte. Les trois autres leviers découlent naturellement de celui-ci, car si nous parvenons à produire suffisamment d'énergie verte, nous pourrons agir sans mal sur les trois autres. Malgré les efforts des pays développés, l'augmentation constante de la demande en énergie, liée à une importance grandissante des nouvelles technologies dans un contexte de décroissance de la population mondiale – développement massif de l'IA, de River et de la robotique, entre autres –, entraîne toujours celle de la température de la planète en raison des émissions provenant des sources d'énergie actuellement employées dans les pays en développement et les enclaves.

Verdadero fait apparaître à l'écran un parchemin ancien ouvert, sur lequel les mots prennent forme, émettant une lumière céleste

chassant l'obscurité ambiante. Il sourit à l'assemblée.

— La Bible dit : « *Au commencement était la parole, et la parole était Dieu*[41] ». Je dirais, si vous me permettez cette reformulation : « *Au commencement était l'énergie, et l'énergie était la vie* ». Car oui, Mesdames, Messieurs, la parole est de l'énergie, et l'énergie est la vie, raison pour laquelle a été développée, il y a plus d'un siècle de cela, la fission nucléaire – le processus au cours duquel un noyau d'atome lourd se divise en deux noyaux plus légers, libérant ainsi une grande quantité d'énergie. Qu'en est-il de la fission aujourd'hui ?

Le professeur fait apparaître une carte du monde avec différentes zones colorées.

— La Chine, la Russie, l'Inde, la Corée du Sud, le Royaume-Uni et la France ont tous massivement investi dans les réacteurs nucléaires de quatrième génération, des réacteurs visant à minimiser les déchets radioactifs et à accroître la sûreté par des conceptions avancées, pour répondre à leur demande croissante en électricité. Le Japon, qui a progressivement réintroduit l'énergie nucléaire après l'accident de Fukushima, continue d'implanter de nouveaux réacteurs pour remplacer les anciens. Aux États-Unis, en revanche, la construction de nouveaux réacteurs de fission a ralenti, car le pays mise sur la fusion nucléaire comme une solution ultime à long terme pour répondre à ses besoins énergétiques. C'est ce sur quoi nous misons également ici.

Quelques applaudissements fusent.

— ITER, ou International Thermonuclear Experimental Reactor, poursuit le professeur Verdadreo avec une confiance accrue, est un projet international visant à élaborer un réacteur expérimental permettant la réalisation d'une centrale commerciale.

Un élu lève la main.

— ITER est-il le seul projet de recherche sur la fusion existant ?

Verdadero secoue la tête.

— De nombreux projets publics ou privés ont vu le jour un peu partout dans le monde lors de ces dernières décennies, qu'il s'agisse d'*Helion Energy* dans le Bloc Amérique du Nord ou du *Kuratchov Institute* dans le Bloc sino-russe, sans oublier la *Mortensen-de Holstein SA*, seule entreprise privée travaillant sur la fusion en Europe. Malheureusement, la plupart se sont heurtés à des obstacles de conception, de sécurité ou d'approvisionnement en combustible, et ont pris du retard.

Tous les regards se tournent vers un homme d'une cinquantaine d'années, au regard vif et au teint hâlé, qui se trouve dans le public, et des applaudissements retentissent. Bien que Verdadero n'ait jamais eu de contact personnel avec cet homme, on l'a informé qu'il s'agit de Magnus Mortensen, le président-directeur général de la M-DH, accompagné d'une jeune femme de toute beauté et de plusieurs

assistants. Initialement, le chercheur aurait pu accueillir la présence de Mortensen avec optimisme, mais il n'aime pas l'idée selon laquelle ce dernier a déjà débauché plusieurs de ses collègues en leur offrant des salaires mirobolants et une nouvelle vie en Norvège. Il trouve que cela retarde ITER, et considère que tout ce qui concerne la fusion doit rester dans le domaine public, alors que Mortensen se rêve comme unique détenteur du brevet.

Une main se lève, celle d'un homme d'une cinquantaine d'années, les cheveux hirsutes, en jeans.

— Julien Sanagas, du quotidien *La Provence*. Avant que vous nous expliquiez en quoi consiste la fusion, j'aimerais savoir s'il existe des alternatives efficaces.

— Il y en a plusieurs, évidemment. Les énergies renouvelables, telles que l'hydrogène vert, les énergies océaniques et la géothermie avancée, jouent un rôle essentiel dans le mix énergétique actuel. Des approches innovantes, comme l'utilisation de satellites pour fournir de l'énergie continue, sont explorées. Dans tous les cas, un approvisionnement énergétique de qualité doit être accompagné de moyens de distribution, de stockage et de consommation adéquats. Malgré des projets antérieurs infructueux, le Bloc Nord a réussi à mettre en place le Supergrid, alimenté par l'IA, pour optimiser la distribution d'électricité entre les régions. Les technologies de stockage avancées, notamment les batteries au graphène et les supercondensateurs, sont utilisées pour garantir une alimentation stable, efficace et durable.

— Pourquoi, en ce cas, privilégier la fusion ? poursuit le journaliste.

Le professeur balaie l'assemblée et sourit.

— N'ayant pas eu le temps de rédiger « *La fusion nucléaire pour les Nuls* » – il faut dire que je suis très mauvais en orthographe –, je vais vous expliquer ce concept de manière très succincte avant de répondre à votre question. La fusion est le processus à travers lequel deux noyaux légers d'atomes se combinent pour former un noyau plus lourd, libérant de l'énergie sous forme de rayonnement. C'est précisément ce qui se produit au cœur du soleil, raison pour laquelle nous nous efforçons de donner naissance à un soleil artificiel.

Enrique Verdadero laisse au public le temps d'examiner une vision d'ensemble du complexe hautement sécurisé d'ITER et du réacteur thermonucléaire expérimental Proto, implantés au cœur d'une forêt centenaire, avant de faire apparaître un graphe coloré.

— La fusion présente de nombreux avantages par rapport aux sources d'énergies :

1. Elle est propre, car elle ne produit ni émissions de gaz à effet de serre ni déchets radioactifs de longue durée,

2. Elle est abondante, car elle utilise comme combustible l'hydrogène provenant de l'eau légère, largement disponible sur Terre, à la différence de l'hydrogène vert qui nécessite des processus de production et de stockage complexes,

3. Elle est sûre, car elle n'entraîne pas les risques liés à la fission, tels que la prolifération des armes nucléaires et les accidents comme celui de Tchernobyl, Three Mile Island ou Fukushima,

4. Elle peut être implantée partout, contrairement à la géothermie qui est souvent liée à des zones géographiques spécifiques,

5. Enfin, contrairement aux énergies renouvelables solaires, éoliennes et marines, la fusion nucléaire ne dépend pas des conditions météorologiques et peut fournir une énergie constante 24 heures sur 24, 7 jours sur 7.

Le professeur marque une courte pause avant de poursuivre.

— J'espère que vous comprenez à présent pourquoi la fusion nucléaire est l'un des meilleurs moyens pouvant permettre à notre société de prospérer tout en préservant la planète. Imaginez un monde où l'on pourrait produire autant d'électricité que l'on souhaite sans polluer la Terre, mettre en place des fleuves inversés qui alimenterait les déserts, construire des usines qui avaleraient la fumée au lieu de la cracher !

Les responsables gouvernementaux semblent tous d'accord sur ce point. Julien Sanagas lève de nouveau la main.

— Pardonnez la naïveté de cette question, mais si la fusion est si parfaite que vous le prétendez, si plus d'une trentaine de pays travaillent dessus depuis des décennies et si elle a coûté plus de 30 milliards, pourquoi n'est-elle toujours pas développée ?

Des rires nerveux accueillent l'intervention.

— Eh bien, c'est là où les choses se compliquent, répond Verdadero. Savez-vous comment on fait fondre de l'acier ?

— On l'élève à plusieurs milliers de degrés ?

— Parfaitement. Et pour faire fondre des noyaux d'atomes, il faut les élever à des *millions* de degrés… Autant dire qu'on ne peut pas se contenter d'un simple fer à repasser…

Le public rit.

— À quoi ont servi ces décennies de travail et tous ces milliards, demandez-vous ? À mettre au point un système pouvant atteindre des températures incroyablement élevées et maintenir la fusion en cours. Malheureusement, même si nous avons travaillé dur pour arriver là où nous en sommes aujourd'hui, nous ne sommes pas encore parvenus à trouver « *la formule magique* » de la fusion nucléaire. Que nous manque-t-il ? Plusieurs choses parmi lesquelles : gérer parfaitement les rayonnements et la décharge de chaleur produits par la réaction, assurer une sécurité suffisante, développer des systèmes de contrôle

avancés pour surveiller et ajuster les conditions du plasma en temps réel… Malgré tout, les progrès que nous avons faits ces derniers temps sont particulièrement encourageants. Je pense pouvoir avancer, sans prendre trop de risques, que Proto sera opérationnel d'ici 2050.

Des applaudissements fusent à cette annonce.

Le regard d'Enrique Verdadero s'attarde un instant sur la ravissante jeune femme qui accompagne Magnus Mortensen, une blonde de type nordique vêtu d'un magnifique tailleur noir, et termine sa course sur Juan Carlos Lorius, qui, derrière ses petites lunettes rondes, lui adresse un clin d'œil encourageant. Il projette ensuite l'image d'une cité moderne, caractérisée par des arcologies dotées de panneaux solaires et d'éoliennes, des parcs luxuriants entremêlés de pistes cyclables et de chemins piétonniers. En périphérie de cette cité s'élève une centrale de fusion nucléaire, pourvue de flèches indiquant la circulation de l'énergie propre vers les édifices et véhicules électriques. Les habitants déambulent en souriant, tandis que des montagnes verdoyantes se dressent à l'horizon sous un ciel pur et dégagé, dénué de toute trace de pollution.

— J'espère que vous avez compris que nous sommes sur le point de découvrir la formule magique qui va nous permettre de réaliser cette révolution énergétique : les équipes sont talentueuses, motivées et dévouées, les technologies bientôt acquises. Il nous manque juste un petit quelque chose, peut-être un peu de chance, ou un peu plus de fonds pour continuer à financer nos recherches… alors, si vous voulez aider à sauver notre planète tout en investissant dans l'avenir, soutenez ITER ! Vous serez conviés à la soirée de lancement !

Tragédie à ITER : les flammes engloutissent l'espoir de la fusion
Extrait du journal Reporterre

Tragédie à ITER : les flammes engloutissent l'espoir de la fusion, Paris, le 15 février 2045
Alexandre César / Reporterre

Un dangereux feu de forêt s'est déclaré le 10 février 2045 à 15 heures dans la zone d'exclusion entourant le CEA, Commissariat à l'Énergie atomique de Cadarache, en France du Sud, ainsi que le réacteur expérimental international Proto du projet ITER, plus grand espoir de l'humanité en matière de fusion nucléaire.

Que s'est-il passé ?

Avertis de la présence du feu, avions, hélicoptères de la sécurité civile et plus d'une centaine de pompiers sont dépêchés sur place dès le milieu d'après-midi. Le feu se propage rapidement en raison du mistral et de la sécheresse, « *sautant* » par-dessus le relief et anéantissant plusieurs hectares de la forêt entourant le parc ITER.

Les pompiers ayant concentré leurs efforts pour protéger le complexe nucléaire, le château de Cadarache, monument historique restauré par le CEA et datant du XVe siècle, ainsi que deux nécropoles datant de l'Âge du Fer et de l'époque gallo-romaine sont ravagés par les flammes dans la nuit. La forêt domaniale de Vinon-sur-Verdon, qui jouxte celle de Saint-Paul-lez-Durance, est également atteinte.

Dimanche 11 février, en milieu de journée, Greenpeace déclare que la forêt centenaire de Cadarache, passée de 1 200 hectares à 800 avec la construction du complexe, n'en mesure désormais plus que 300. Une catastrophe pour l'environnement et la biodiversité.

En fin d'après-midi, l'incendie atteint les villes de Saint-Paul-lez-Durance, Vinon-sur-Verdon et Ginasservis, heureusement évacuées dès le début de la catastrophe. Les villes plus éloignées comme Manosque sont évacuées par précaution.

Lundi 12 février, de nouveaux départs de flammes sont enregistrés.

Plus de 300 soldats du feu sont envoyés sur place depuis la France du Nord et l'Italie pour combattre l'incendie et défendre les installations. Plus de 500 tonnes d'eau sont déversées par les Canadairs. Toute la nuit durant, le feu continue de ravager la zone située autour de la centrale sans parvenir à l'atteindre.

Mardi 13 février, au matin, alors que l'incendie semble enfin en passe d'être circonscrit, l'inquiétude monte d'un cran. Un ouragan frappe Lyon, causant des milliers de victimes. Le vent accélère et change de direction. Les flammes font reculer les 600 pompiers sur place et atteignent un ancien atelier d'uranium enrichi dont le démantèlement avait été retardé faute de moyens.

Le complexe ITER étant de plus en plus exposé au danger, la décision est prise de raser dans l'urgence un terrain de 5 kilomètres de long et de 100 mètres de large pour s'en servir comme ligne d'appui. Il s'agit de contre-feux. Le capitaine Sabagg explique : « *l'objectif n'est pas d'arrêter le feu par manque de combustible, mais de mettre le feu à cette zone d'appui pour contrarier la dynamique du feu initial. Avec le contre-feu, les deux feux vont s'attirer et s'aspirer l'un l'autre, le but étant de les éteindre.* »

Toute la nuit se livre un combat feu contre feu, flammes contre flammes.

Jeudi 15 février, alors que les pompiers continuent de lutter, Charles Lucas, responsable de la sécurité du complexe de Cadarache, publie un tweet accompagné d'un compteur Geiger affichant un niveau de radioactivité 16 fois supérieur à la normale. Jacques Besnières, porte-parole du gouvernement, nie toute fuite radioactive et tente de rassurer le public en affirmant que les installations nucléaires, dont le réacteur Proto, ne sont pas menacées. Comme par magie, Lucas se ravise. Il déclare que « *les taux détectés correspondent à la norme, et qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter* ».

Dans la soirée, l'ouragan qui a balayé Lyon atteint les environs des installations nucléaires. Alors que l'on s'attend au pire, d'importantes averses de grêle et de pluie s'abattent sur le site.

Les efforts des pompiers semblent enfin payer.

Qui a provoqué l'incendie ?

Les statistiques sont formelles : parmi tous les départs de feu, 90% sont causés par l'homme et 30% sont d'origine criminelle. Le parquet d'Aix-en-Provence a ouvert une enquête préliminaire. Tous les moyens ont été mis en alerte pour arrêter les coupables, qui risquent jusqu'à trente ans de prison pour « *destruction d'installations nucléaires et de la végétation environnante* », selon les nouvelles lois en vigueur. Jusqu'à présent, neuf personnes ont été interpellées et sept d'entre elles placées en détention provisoire.

Le danger est-il écarté ?

« *Il n'y a plus de feu ouvert* », assure ce matin le chef de l'État

Gaspard Davos, faisant état de « *foyers isolés* » de *« feux couvants ».* Il ne reste plus qu'à attendre pour voir éteints ces « *feux couvants* ». Malgré les déclarations rassurantes du chef de l'État, des préoccupations persistent quant aux conséquences de l'accident sur la santé et l'environnement.

Sur son site hébergé par Médiapart, la CRIIRAD, la Commission de Recherche et d'Informations Indépendantes sur la Radioactivité, relève une augmentation de la radioactivité des poussières atmosphériques détectée par les balises d'alerte qu'elle exploite dans la vallée du Rhône. La balise Téléray de l'IRSN, l'Institut de Radioprotection et de Sûreté Nucléaire, installée à l'ambassade de France à Rome, a également détecté une élévation anormale de la radioactivité. La concentration en césium 137 dans l'air de la Ville éternelle a en effet ponctuellement été multipliée par 700.

Suite à ces déclarations, l'Autorité de sûreté nucléaire classe l'accident en niveau 5 sur l'échelle internationale des évènements nucléaires : *« accident entraînant un risque à l'extérieur du site »*. À titre de comparaison, la catastrophe de Tchernobyl de 1986 avait été classée en niveau 7, ce qui correspond au plus haut niveau de l'échelle : « *accident majeur* ».

Certains partisans de l'énergie nucléaire défilent dans les rues de Marseille pour exprimer leur mécontentement, affirmant que cet incendie ne devrait pas être classé en niveau 5 comme l'a été l'incident de Three Mile Island en 1979, où l'un des réacteurs avait partiellement fondu, entraînant la libération d'une importante quantité de radioactivité dans l'air. Ils soulignent que cet événement doit être considéré comme un incident malgré son impact dramatique sur l'environnement et affirment que l'énergie nucléaire, en particulier la fusion, qui constitue l'une des meilleures alternatives aux énergies fossiles, ne doit en aucun cas être abandonnée.

« *Ce n'est pas parce que vous avez un accident de la route qu'il faut renoncer à conduire* », clame l'un des manifestants. « *Au contraire, il faut améliorer la sécurité des véhicules et mieux éduquer les conducteurs* ».

Malgré les protestations, Gaspard Davos indique que l'irradiation du parc de Cadarache et d'ITER et les conséquences sanitaires qui en découlent l'obligent à agrandir la zone d'exclusion initiale à un cercle de 50 kilomètres englobants Aix-en-Provence au sud et Digne-les-Bains au nord, et comprenant notamment les parcs nationaux du Lubéron et du Verdon, une catastrophe politique, économique et sociale pour la France du Sud, déjà lourdement impactée par la crise climatique.

Le programme international de recherche sur la fusion nucléaire ITER risque d'être abandonné par les pays participants, faute de moyens financiers et de volonté politique pour reconstruire un tel site en toute sécurité, à moins qu'une entreprise privée ne se décide à le poursuivre.

18.

Marseille
6 août 2050, 20 heures
31°C

Tout le monde trépigne à l'approche de la réception que Christoffer Bakken, nouvel Ambassadeur de Norvège en France du Sud, s'apprête à donner pour sa nomination et la visite de la Première ministre Ingrid Solheim. Eva espère pouvoir y rencontrer du monde, ministres et secrétaires d'État français, bien sûr, et tout les Marseillais et Français du Sud qu'elle pourra approcher afin de réunir le maximum d'informations et de témoignages pour son reportage.

Le point culminant de la soirée sera sans doute la visite de l'Administrateur et chef d'État Davos, qui a prévu de rencontrer la Première ministre norvégienne lors de la soirée. Visite qui a d'ailleurs conduit le Maire de Marseille, farouche opposant à la division de la France, à la boycotter. La venue de Davos étant un évènement d'ampleur, tous les membres des différentes ambassades et consulats de Marseille ont prévu d'assister à la réception, depuis les agents de renseignements, feignant d'être des diplomates comme les autres, jusqu'à l'élite marseillaise en passant par les membres de divers gouvernements.

On a confié à Eva que plus de trois cents personnes étaient attendues. La jeune femme a récupéré les noms de tous les invités, s'est renseignée sur eux et a établi un programme de rencontres qu'elle tentera de respecter au mieux. Elle ne va pas chômer. Évidemment, Maria, chef de cabinet de la Première ministre, devenue amie d'Eva au fil de leurs rencontres, l'a briefée au sujet de ce qu'elle pouvait dire et de ce qu'elle devait taire. Mais Eva a depuis longtemps acquis l'habitude de chercher à apprendre le plus possible en dévoilant le moins possible. Elle aime ce jeu fait d'allusions plus ou moins voilées, de remarques faussement naïves et de questions faussement innocentes, elle aime ce numéro de charme et de séduction dont le but n'est autre que de récupérer des informations pour en faire discrètement profiter son employeur.

Et Eva se sent particulièrement en forme ce soir.

Ne voulant rien laisser au hasard, elle s'est arrangée pour se trouver sur place une heure avant l'arrivée des premiers invités et faire le tour des lieux. La salle de bal, spécialement préparée pour l'occasion, a été décorée de bouquets de callunes[42] amenées par avion, depuis le double escalier en marbre conduisant aux bureaux et

autres salles de conférence du premier étage jusqu'aux jardins. Les dorures et les miroirs omniprésents font songer à Versailles, et un immense lustre de cristal scintille au-dessus de la piste de danse. Au fil des discussions qu'elle a pu entretenir avec le personnel de l'ambassade, Eva a compris qu'une telle réception est un événement rare, et que la dernière ayant eu lieu visait à célébrer l'anniversaire du chancelier allemand au nom aussi long qu'imprononçable Gerard Gutenbergtannenbaum lors d'une visite officielle en France du Sud, un an auparavant. De quoi, semble-t-il, négocier de juteux contrats dans le domaine de l'énergie. « *Les bals traditionnels n'ont plus cours depuis longtemps* », lui a expliqué Lars. Lorsqu'elle a cherché à en connaître la raison, Lars a botté en touche, mais Eva a cru comprendre que cela faisait suite à un scandale ayant eu lieu quelques années auparavant, après que des invités soient sortis dans la rue, alcoolisés, permettant à certains passants d'entrer et de découvrir ce qui se tramait derrière les murailles froides et autres clôtures barbelées.

Un article était venu dénoncer, en première page du journal *la Provence*, « *les abus des ambassades, des politiques et des financiers qui sabrent le champagne sur le corps du peuple* », avec un dessin représentant un cochon, une coupe dans la main, assis sur toutes sortes d'animaux de ferme. « *Un vrai cauchemar…* », lui a indiqué Lars.

Les invités commencent à arriver en taxi autoconduit ou dans leurs propres véhicules, et bientôt, le premier couple pénètre dans la salle de bal. Il s'agit d'un homme d'un âge avancé, vêtu d'un costume noir d'excellente facture, avec à son poignet une Rolex en or. Une femme l'accompagne, bien plus jeune que lui et visiblement nanorefaite, une rivière de diamants autour du cou.

Eva déambule parmi les nouveaux venus, bien consciente que ce genre d'évènement est idéal pour recueillir tous les derniers ragots. Habituée à ce genre de mondanité à Oslo, elle sait que les gens oublient toute forme de réserve dès qu'ils peuvent boire gratuitement, et que cela pousse la plupart à oublier toute forme de discrétion.

— Oh, Eva, tu es absolument ravissante !

Eva sourit à Maria.

— Je me sens comme Cendrillon arrivant au bal du roi !

— Beaucoup de femmes rêveraient d'entrer dans tes souliers de vair.

Eva remercie Maria et la flatte également, ravie de constater que sa tenue de soirée, une robe aigue-marine, un ton qui rappelle les profondeurs de l'océan et met en valeur la couleur naturelle de ses yeux, créant un contraste subtil et captivant, plaît à la chef de cabinet.

— Avec un décolleté comme le tien, tu pourrais séduire Jonas Mortensen et devenir l'une des plus riches et plus puissantes femmes de la Terre, lui confie Maria en aparté.

— Tu sais bien que je ne veux pas être dépendante d'un homme. Et tu sembles oublier que le fils de Magnus est homosexuel…

— Pour le grand désespoir de son père. Mais peut-être accepterait-il de faire une exception ? poursuit Maria avec un clin d'œil. Ce ne serait pas le premier homosexuel qui épouse une femme pour lui faire un enfant.

— Tu es d'un cynisme !

— Ne me dis pas que tu y as pas songé.

— Je n'ai jamais voulu avoir d'enfants. Jonas non plus, d'ailleurs.

— Comment peux-tu en être si sûre ? interroge Maria, feignant la surprise.

— Magnus m'en a parlé. Ça le rend fou. Il n'a que lui, alors…

— Je le comprends. Laisser toute cette fortune aux actionnaires !

Eva hoche la tête avec tristesse. En effet, que deviendra l'empire M-DH, si le fils Mortensen n'a jamais d'héritier ?

— Tu as vu la piscine ? reprend Maria d'une voix enjouée. Elle est entourée par la mer, un cadre idyllique. Et ces canapés : une cuisine réputée dans le monde entier. Je vais profiter au maximum de mon séjour ici !

— Tu n'as pas envie de découvrir la France du Sud, et ces hommes si différents des Norvégiens ?

— Pourquoi quitter cette oasis de confort ? Une séance de shopping, éventuellement. Il y a tant de boutiques exotiques, et le taux de change est si intéressant… À quoi servent les voyages, si l'on ne peut se détendre et se faire plaisir ?

Eva hoche la tête, peu convaincue.

— Excuse-moi, fait Maria. Il faut que je te laisse, la Première ministre est en train d'arriver.

Eva aperçoit en effet un cercle se former à l'arrivée de Solheim, bientôt rejointe par la chef de cabinet. Elle fait quelques pas vers la délégation en contemplant les invités toujours plus nombreux. Alors qu'elle s'attendait à un formalisme guindé, Eva trouve l'atmosphère détendue malgré le cadre protocolaire. Peut-être est-ce dû à l'influence de la Méditerranée. Les gens sont accueillis par des robots domestiques qui récupèrent leurs vestes et les amènent au vestiaire. Une dizaine de serveurs humains et robots se promènent avec des plateaux surmontés de boissons et autres canapés. Les callunes, disposées un peu partout, colorent et embaument les lieux.

— Ce vert vous va à ravir, Eva, constate Ingrid Solheim en contemplant la tenue de la jeune femme. Vous êtes éblouissante.

— Merci, Madame la Première ministre.

L'équipe de TVNorge arrive pour une courte interview, qui se déroule au mieux. Une fois ce travail terminé, Solheim entraîne Eva légèrement à l'écart.

— Si vous continuez ainsi, je ne donne pas cher de la peau d'Ida Nigård, déclare-t-elle.

— Madame la Première ministre a beaucoup d'ambition pour moi, répond Eva en rougissant.

— J'imagine que Magnus vous a briefé sur la réception de ce soir ?

— Dans les grandes lignes. J'ai effectué des recherches de mon côté durant le voyage, et je pense avoir appris suffisamment pour savoir où je mets les pieds.

— Tant mieux. Je vous suggère de viser haut. Pourquoi ne pas directement saluer Georges Kozlov ou Edgard Nantès ? Vous les connaissez de réputation, évidemment.

Eva hoche la tête. Georges Koslov, ancien agent de la DGSI[43] et ami de longue date de Davos, est un haut fonctionnaire français d'origine russe, qui a pris la tête de la PolDav, la police secrète du parti. Nantès, quant à lui, est à la fois le secrétaire général, les yeux et les oreilles de Davos.

— Kozlov est trop rusé pour commettre la moindre sottise avec une jeune femme, si belle soit-elle, mais il acceptera peut-être de vous parler. Si vous n'arrivez à rien avec lui, votre humour et vos attributs sauront sans doute désarmer Nantès.

— Merci pour ce compliment, Madame la Première ministre.

— Je suis certaine que le conseil d'administration de TVNorge sera satisfait de votre reportage, et qu'il le diffusera à une heure de grande écoute. À plus tard, très chère.

La jeune femme salue Solheim, bientôt rejointe par Maria, qui lui apporte une délicieuse cuillère de caviar. Les deux jeunes femmes contemplent les Françaises qui les entourent, commentant leurs élégantes robes aux couleurs sobres, aux décolletés plongeants. Les Français sont pour la plupart en complets anthracites ou en smokings. Tout le monde est coiffé, peigné, d'une extrême propreté et d'une parfaite élégance.

Après avoir échangé quelques remarques sur les uns et les autres avec Maria, Eva évoque l'image de cet homme et de cette femme, en train de traîner leurs enfants sur une charrette, aperçus sur la route de l'aéroport.

— Je les ai vus aussi, répond Maria.

— Que fuyaient-ils ainsi ? Comment un espoir si infime que celui de trouver un peu de sécurité peut-il leur donner la force de franchir à pied des dizaines, des centaines de kilomètres sur des routes dangereuses en compagnie de deux enfants ?

Maria lui adresse un regard compatissant avant de répondre avec douceur.

— Il y a des pauvres partout, tu sais.

— Pas chez nous.

— La Norvège est un pays à part.

En effet. En Norvège, comme dans la plupart des pays du Nord, les plus démunis ne sont jamais abandonnés à leur sort. Ils ont la possibilité de loger dans des camps ouverts, qui, même saturés, leur offrent toujours des conditions de vie décentes, ainsi qu'un accès à l'eau et l'électricité.

— Il y a souvent un monde entre les apparences et la réalité, poursuit Maria. La France du Sud n'est pas à l'abri de problèmes, comme n'importe quel autre pays, mais c'est une région magnifique, avec un très fort potentiel. Avec nos aides, elle ne peut que s'améliorer. Voilà le message que tu dois faire passer. Il est important de garder un esprit ouvert et de ne pas juger sur des premières impressions.

Eva acquiesce. Elle reconnaît qu'elle ne doit pas s'arrêter sur ses premières impressions. Il lui incombe de poursuivre son exploration de la France du Sud sous toutes ses facettes, qu'elles soient attrayantes ou difficiles à assimiler, et de bien réfléchir à la manière de présenter les choses. La vérité ne peut pas toujours être divulguée sans discernement. Il faut présenter les éléments positifs avec justesse et trouver des moyens habiles d'adoucir les aspects moins favorables, si nécessaire. L'image que les gens se font de leur environnement importe tout autant, voire plus, que les faits eux-mêmes. C'est en jonglant avec cette délicate équation entre perception et vérité que l'on peut capturer l'essence de la réalité tout en préservant un équilibre subtil entre ce qui est réel et ce qui est souhaitable.

Encore vingt minutes avant l'arrivée de Solheim. Eva décide d'aller faire un tour rapide dans les jardins, et gagne la terrasse dominant la mer, les îles du Frioul ainsi que le château d'If, illuminés spécialement pour l'occasion. S'appuyant au balcon, Eva prend une profonde inspiration. Elle aime cet air chaud et iodé, cet air marin. Il lui semble se trouver à la proue d'un navire fonçant tout droit vers l'aventure. Son holophone lui indique qu'il fait encore 33°C. Le soleil sur l'horizon donne au ciel une teinte rouge orangé qui s'estompe peu à peu jusqu'au bleu nuit. Un bâtiment militaire quitte le port, auréolé de mouettes, et longe un ensemble d'éoliennes transparentes, quasiment invisibles à l'œil nu, s'étendant jusqu'à l'horizon. Un groupe de musique s'est mis à jouer sur la terrasse, sous les premières étoiles.

Un cadre de toute beauté.

En descendant les marches menant aux jardins, Eva aperçoit les hommes de la sécurité derrière la grille donnant sur la rue, occupés à fumer et chasser quelques curieux qui tentent de s'approcher. Elle longe la piscine couleur émeraude et fait quelques pas sur la pelouse, environnée de pistachiers, de genévriers, d'oliviers aux troncs

tortueux, et ponctuée de bouquets de thym et de romarin dont les parfums de garrigue montent jusqu'à elle. Parvenue à l'extrémité ouest des jardins, Eva aperçoit un chef cuisinier accompagné de deux domestiques sortant d'une remise qu'elle peut apercevoir à la pointe ouest du domaine, en contrebas. Elle les observe tandis qu'ils remontent un escalier avec de lourds cageots chargés de fruits. Plusieurs rangées de barbelés protègent la remise, les escaliers et l'ambassade elle-même.

— Qu'y a-t-il, en bas ? demande-t-elle après les avoir salués.

— La ferme de l'ambassade, répond le chef, visiblement gêné, avant de verrouiller une porte métallique derrière eux.

Eva sourit, amusée. À Oslo, les vergers et potagers sont tous robotisés, et les fruits et légumes ne pouvant être produits sur place sont acheminés depuis les quatre coins du monde et payés au prix fort. Voilà sans doute ce qui explique la gêne de son interlocuteur. Elle laisse les trois hommes passer et examine, au loin, les installations qui s'étendent derrière la remise. Elle remarque la présence d'habitations de guingois, éclairées par une lueur vacillante, et perçoit les accents d'une guitare, accompagnée d'un air triste, presque inaudible. De vagues silhouettes vont et viennent. Celle d'un vieillard claudiquant. Celles d'un groupe d'enfants courant de-ci, de-là de manière erratique. Celle d'un homme assis, la tête entre les mains, comme s'il dormait.

En revenant sur ses pas, Eva croise le regard de Lars et croit y déceler un soupçon de reproche.

— Je me demandais où vous étiez passée.

— Avec ces barbelés, je ne risque pas d'aller bien loin, plaisante-t-elle en acceptant le bras de Lars.

— L'accès au palais du Pharo est réservé aux invités et aux résidents, explique Lars tandis qu'ils remontent vers la terrasse. Tous les bâtiments officiels sont protégés de cette manière. Ne vit pas ici qui veut.

— Pourrais-je visiter la ferme de l'ambassade ?

Lars fronce les sourcils.

— Le programme est déjà très chargé…

— S'il vous plaît !

— Je ne suis pas certain que cela soit possible. Il faudrait demander à l'ambassadeur.

De retour à la réception, les invités font vite oublier à Eva sa visite des jardins et les questions qui en découlent. Se préparant à ce qui va suivre, la jeune femme se promène parmi les groupes qui discutent et sirotent leur Champagne, qui coule désormais à flots. Les conversations vont bon train.

Les gens se mettent alors à applaudir. Eva suit leurs regards et aperçoit Ingrid Solheim en haut des marches en compagnie

d'Aleksander Bakken, revêtu d'une tenue de cérémonie sombre qui fait ressortir son regard bleu clair. Tous deux descendent l'escalier sous les applaudissements, s'arrêtant à mi-chemin pour dominer les invités.

— Madame la Première ministre, messieurs les ministres et secrétaires d'État, chers invités, commence Bakken, c'est avec une grande humilité et une profonde gratitude que je prends la parole pour exprimer ma reconnaissance la plus sincère pour ma nomination en tant qu'Ambassadeur de Norvège en France du Sud. Je suis honoré de représenter mon pays, un pays avec lequel la France du Sud partage une amitié durable et une coopération étroite dans les domaines économique, culturel et politique. Je suis convaincu que mon expérience en tant que diplomate et mon attachement profond à nos valeurs communes me permettront de renforcer les liens déjà solides entre nos deux nations. Je m'engage à travailler sans relâche pour promouvoir les intérêts de la Norvège et pour renforcer davantage notre coopération bilatérale…

Eva, bercée par la douce voix de Bakken, écoute sans vraiment écouter. Elle scrute les invités à la recherche de Kozlov et Nantès, toujours absents, et se résout à attendre. Une fois les discours terminés, la Première ministre et l'ambassadeur traversent la foule, saluant les gens et échangeant quelques paroles avec eux. Lorsque le regard de Bakken croise celui d'Eva, cette dernière se sent comme électrisée. Une vieille dame richement vêtue, boucles d'oreilles et pendentif en diamant, semble le remarquer.

— Mon fils vous plaît ?

Eva sourit, gênée.

— L'ambassadeur est un homme très élégant.

— Il a toujours aimé les déguisements. Cela lui confère une impression de pouvoir.

Madame Bakken pousse un soupir.

— Si vous saviez comme tout cela me tourmente.

— Que voulez-vous dire ?

— Pendant que des gens meurent de faim dans des camps ou pire, dans des déserts nucléaires, d'autres se gavent de canapés. Pendant que des pauvres meurent de soif, des riches s'enivrent jusqu'à s'en rendre malades.

— Le monde a toujours été fait de contrastes… tempère Eva.

Madame Bakken esquisse un rictus cynique.

— Le dérèglement climatique n'a fait qu'accentuer les inégalités. Si je me félicitais, lorsque j'étais jeune et belle, comme vous, d'être née en Europe du Nord, je me fais maintenant horreur. Il y a, dans le comportement de ces invités si chics et si sélects un manque flagrant de retenue, une impolitesse qui relève de l'imbécillité la plus ignoble, un aveuglement volontaire qui confine au crime. Comment peut-on

continuer de tirer le vin jusqu'à la lie, alors que le monde part à vau-l'eau ?

La jeune femme remarque que Christoffer Bakken marche vers sa mère, une légère grimace sur les lèvres. Il fait le baise-main à Eva.

— En vous voyant ce soir, je me suis dit que la curiosité n'était pas votre seule qualité, déclare-t-il en faisant allusion à la présentation vidéo.

— Vous vous en êtes plutôt bien sorti.

Il sourit, puis salue sa mère.

— Comment te sens-tu, très cher ? demande cette dernière. Fier de ce que tu es devenu ? Parfois, je me dis que c'est de ma faute…

Le visage de l'ambassadeur se crispe de plus belle. Eva le voit lutter pour garder son calme.

— Les invités ne sont pas obligés de connaître nos querelles, mère.

— Tu as raison. Levons nos verres et oublions tout dans l'alcool !

Madame Bakken apostrophe un robot, et lui ordonne de les servir tous trois, avant de trinquer avec Eva.

— À la nomination du nouvel ambassadeur !

— Et à la visite de Mademoiselle Sandvik, ajoute l'ambassadeur. J'espère que ce séjour dans le Sud vous agréera.

— Cela ne fait aucun doute, répond Eva en portant le nectar à ses lèvres.

Le Champagne la laisse stupéfaite. Elle n'avait pas remarqué qu'il s'agit de Dom Pérignon Millésimé 2023, vingt-sept ans d'âge. Elle y trempe les lèvres une seconde fois et laisse échapper un soupir de plaisir.

— Quel sera le travail de Monsieur l'Ambassadeur, au juste, en dehors du faste des réceptions ? poursuit madame Bakken.

— Les missions de l'ambassadeur sont multiples, mère : protéger les ressortissants norvégiens, accueillir les délégations, négocier avec le gouvernement, défendre les intérêts de la Norvège, promouvoir des relations amicales et développer les relations économiques, culturelles, scientifiques et militaires entre nos deux pays…

— Et jusqu'à quand comptez-vous occuper ce poste prestigieux ? enchaîne madame Bakken.

— Durant tout le mandant de la Première ministre, si je ne la déçois pas.

— Nous aurons donc tout loisir de visiter la Cité des Vents… sourit madame Bakken avec un soupçon de tristesse. À propos, savez-vous pourquoi elle est ainsi appelée ?

— Le mistral, j'imagine ? répond Eva.

— Assurément. Le mistral façonne le caractère de la ville et de ses habitants. Il est devenu emblématique de son paysage urbain

atypique. Il symbolise également l'énergie, le mouvement et la diversité qui animent Marseille, une ville agressive pour certains, pleine de vitalité pour d'autres. De vous à moi, ils auraient mieux fait de l'appeler la « *Jungle urbaine* » pour évoquer son caractère sauvage et imprévisible, le « *Bastion de la Violence* » pour souligner ses problèmes de criminalité ou la « *Ville des Opprimés* » pour dénoncer les injustices sociales et économiques qui y règnent.

— Avouez que ce n'était pas très vendeur… fait observer Christoffer Bakken.

Madame Bakken accueille la remarque avec une petite grimace. Les premières notes de SymbioRock s'élèvent, une mélodie à la fois étrange et envoûtante. Les sons générés se mélangent à merveille avec les instruments traditionnels du groupe. L'IA, qui ajuste le rythme et les paroles en temps réel en fonction de l'humeur des auditeurs, présente des séquences d'improvisation de toute beauté, et Eva se sent captivée par l'histoire de cet ambitieux jeune homme de France du Sud, doué pour la musique, à la recherche de la célébrité.

— L'ambition est-elle si importante pour vous ? demande-t-elle avec ingénuité.

— Il s'agit surtout de faire plaisir à la Première ministre, répond Bakken.

Elle le contemple avec étonnement. Elle ne savait pas que Solheim, d'ordinaire si sérieuse, soit à ce point adepte du SymbioRock.

— M'offririez-vous cette danse ?

— Avec plaisir.

— Faites attention à vous, prévient madame Bakken. Mon fils n'en est pas à sa première danse.

Eva termine sa coupe et se laisse entraîner sur la piste, sous le lustre de cristal, sur un tempo rapide et entraînant. Bakken et elle tournent et virevoltent sous le regard admiratif des invités. La voix synthétique, modulée par des harmonies symbiotiques, les entraîne dans un véritable tourbillon.

À un moment, elle croise le regard de madame Bakken dans un miroir. Quelque chose la gêne dans ce regard. Cherchant à y échapper, elle plonge ses yeux dans ceux de l'ambassadeur, dont le bleu l'attire comme un appel d'air.

— Veuillez pardonner ma mère, dit-il lorsque le tempo se fait plus lent.

— Elle est sans conteste votre plus grande fan.

Bakken sourit. En plus d'avoir de l'humour, c'est un excellent cavalier. Après avoir apprécié sa cadence et son énergie, Eva se réfugie dans ses bras le temps d'une séquence plus lente.

— Ma mère voit les choses en noir depuis que mon père n'est plus là. Sa mort est liée à la crise climatique, voyez-vous ?

— Comment ça ?

— Une chute d'arbre lors d'une tempête. Un accident stupide.

— Un accident tragique, corrige Eva.

— Ce qui devait arriver est arrivé, répond l'ambassadeur. La vie humaine est si fragile. Les hommes ont beau se faire « *augmenter* », ils n'en demeurent pas moins des hommes.

— Cela sera sans doute le cas tant que l'augmentation concernera le corps et non l'esprit, remarque Eva.

Bakken acquiesce d'un signe de tête, sans doute conscient lui aussi du problème. Si la possibilité d'augmenter l'esprit présente des avantages potentiels en termes de capacités cognitives, de performances intellectuelles et d'accès à la connaissance, cela ne signifie pas forcément « *élever son esprit* ». En outre, cela pose de nombreux problèmes éthiques en accroissant les inégalités sociales, en créant une dépendance à la technologie et en altérant l'authenticité humaine. Un homme à l'esprit augmenté est-il encore un homme ?

C'est pour des questions de ce type qu'Eva a toujours refusé les implants.

— Que pensez-vous de tout ce faste ? reprend Bakken tandis que « *No more lies* » se substitue au précédent morceau, sur un tempo toujours lent et agréable, comme si l'IA n'ajustait le mixage audio qu'en fonction de leurs réactions physiologiques.

— Ce n'est pas à moi de juger. Et puis, il est difficile de juger, lorsqu'on est habituée à cela.

— Très juste. Êtes-vous heureuse d'être ici ?

— Vous voulez dire dans vos bras ?

Il rit.

— Je voulais dire dans la Cité des Vents…

— Très heureuse. J'ai toujours rêvé d'attraper un courant d'air.

— Si c'était le cas, je vous demanderais de rester le temps de votre convalescence.

— Je suis certaine que je serai bien soignée.

Il acquiesce en la faisant tourner.

— Êtes-vous déjà venue en France du Sud ?

— Seulement quelques jours, il y a des années, en compagnie de Magnus Mortensen. Nous avions assisté à une présentation du projet ITER, avant que le site ne soit obligé de fermer. Je me souviens surtout des croissants, au petit-déjeuner. Un régal. Et vous, étiez-vous déjà venu en France avant d'occuper vos prestigieuses fonctions ?

— Jamais, mais Le Comte de Montecristo, mon roman préféré, m'y avait déjà fait voyager. En voyant le château d'If pour la première fois, j'ai commencé à fomenter ma vengeance !

— Le pouvoir des livres ! Pour ma part, en apercevant le temple grec au sommet de l'arcologie Davos, j'ai eu l'illusion d'être une

déesse antique. Puis je me suis rappelé que je ne possède pas exactement les traits de la beauté grecque classique !

Bakken rit.

— Mais dites-moi, pourquoi parle-t-on tout bas ?

— Je ne sais pas, sourit Eva. Peut-être pour trouver une certaine forme d'intimité ?

En le voyant sourire à son tour, elle sent une complicité naître entre eux deux.

— Gaspard Davos sera bientôt là, poursuit-elle. Un personnage haut en couleur. Êtes-vous sous pression ?

Il lui adresse un regard amusé.

— J'ai l'habitude, avec mon métier. Connaissez-vous Gaspard Davos ?

— Je n'ai jamais eu l'honneur de le rencontrer.

— Impulsif, colérique, capricieux et éminemment mégalomane, comme beaucoup de chefs d'État.

— Un charmant tableau !

— Davos est plus opportuniste qu'idéaliste. Nous n'avons pas de soucis à nous faire pour le moment. Les aides que l'on distribue nous protègent de lui. Tant que son pays ne sera pas totalement redressé, il continuera d'appliquer à la lettre la politique dictée par le Nord.

— Vous paraissez bien sûr de vous.

— Je le suis.

Lorsque le SymbioRock enchaîne sur des variations de « *You're gonna love me all night long* », Eva constate que tout le monde danse. Une véritable symbiose s'est opérée entre l'esprit humain et l'IA. Décontracté, affable, Bakken s'avère être un hôte d'exception. Elle a eu vent de ses compétences en tant que communicant. Elle n'ignore pas quel rôle ces compétences ont joué pour que les Norvégiens voient l'érection du Mur d'un bon œil dès le début. Elle imagine même que c'est à cela que Bakken doit sa nomination en tant qu'ambassadeur auprès d'un des plus dangereux chefs d'État de la planète.

— Nous gardons un certain nombre de souvenirs dans le Salon des voyageurs, déclare Bakken à la fin de la chanson. Si vous le souhaitez, je pourrais vous faire découvrir nos collections. Je pense notamment à certaines photographies susceptibles de vous intéresser.

— Quand vous voudrez. Je ne perds jamais une occasion de me cultiver.

— En attendant, veuillez m'excuser. Nous nous recroiserons dans la soirée.

— J'en suis certaine.

Il esquisse une petite courbette avant de s'éloigner.

Eva regarde Bakken accueillir l'ambassadeur de Suède, admirant le dos magnifiquement découpé de sa veste. Ses gestes sont précis,

harmonieux. Sa voix est grave et douce. Mais même si elle apprécie sa compagnie, Eva n'est pas mécontente qu'il prenne congé d'elle, car il lui faut passer à l'action.

Un robot lui propose une nouvelle coupe de Champagne qu'elle accepte en se disant que cela lui donnera l'air occupé, et sourit en apercevant un groupe d'Italiens, non loin, commandant des Spritz.

— Chacun ses goûts, fait une voix familière.

Eva sourit en apercevant Bjorn Christensen, très élégant, en complet noir et nœud papillon blanc.

— Tu as raison, Bjorn, reconnaît-elle. Il ne faut jamais juger.

Christensen sourit avec malice.

— Alors, cette danse avec l'ambassadeur ?

— Fort agréable.

— Toujours célibataire, à ce qu'il paraît ? observe-t-il avec un petit clin d'œil.

Christensen a le regard pétillant de celui qui aimerait bien s'offrir une escapade à travers l'escapade.

— Tu as l'air très renseigné. Il t'intéresse ?

— Moi, non, mais avoue que tu ne serais pas contre une petite valse nocturne, après ce SymbioRock !

— Et toi, qu'attends-tu pour inviter une Française à danser ? Il serait malheureux de passer à côté du *French kiss*…

— Le French kiss est ma spécialité, répond Christensen avec un clin d'œil… Heureusement, ce qui se passe à Marseille reste à Marseille.

— Bas les pattes, viking. Je n'aime pas mélanger les traditions.

Eva sourit au serveur qui lui tend un plateau orné de cassolettes colorées. Les paroles de Christensen la mettent légèrement mal à l'aise. Même si elle milite pour le sexe libéré et qu'elle n'est jamais la dernière à vouloir s'amuser, elle ne comprend pas ces hommes qui batifolent à la première occasion alors qu'ils sont en couple.

Elle scrute la salle à la recherche du directeur de la police secrète, et finit par repérer ce dernier derrière un comptoir de marbre, discutant avec un groupe d'invités norvégiens. Kozlov est un homme grand et robuste, aux cheveux bruns foncés grisonnants sur les tempes, ce qui ajoute à son air de maturité. Il porte un costume sombre qui fait ressortir ses yeux froids et perçants, d'un bleu acier, scrutateurs et intransigeants. Une aura d'imperturbabilité se dégage de sa personne.

Eva s'en approche lentement, faisant de son mieux pour paraître naturelle malgré la tension qui monte en elle, et se place près de Maria, engagée dans une conversation animée sur les investissements possibles dans le secteur de la Corniche et les plus-values afférentes, tout en gardant un œil sur Kozlov, observant ses mouvements et ses interactions. Elle le voit quitter le groupe pour se rendre au buffet où

il prend une coupe de champagne.

L'occasion qu'elle attendait.

Elle se rapproche avec précaution, prenant soin de ne pas paraître intrusive, et choisit soigneusement ses mots.

— Monsieur Kozlov, je suis très honorée de vous rencontrer enfin.

Georges Kozlov se tourne vers Eva, le visage impassible.

— Mademoiselle Sandvik, n'est-ce pas ? répond-il d'une voix calme, en prenant une gorgée de champagne.

— On ne peut rien cacher au directeur de la PolDav ! (Puis, voyant que son humour n'a aucune prise sur lui, elle poursuit.) Je n'ai pas eu l'occasion d'écouter vos déclarations sur l'attaque du Mur de l'Eau. J'aimerais beaucoup avoir votre point de vue sur cette question.

Elle lui offre un sourire charmeur, attendant sa réponse avec impatience, tout en espérant que son approche portera ses fruits.

— Je suis heureux de voir que mon point de vue suscite de l'intérêt. Mais vous savez, il s'agit d'une question délicate. Beaucoup de rumeurs circulent, et il est difficile de discerner la vérité.

Eva incline légèrement la tête.

— J'en suis bien consciente, Monsieur Kozlov. C'est pourquoi je cherche des opinions informées, des perspectives qui pourraient m'aider à démêler le vrai du faux. Il semble que vous ayez une connaissance approfondie de cette affaire.

Kozlov laisse échapper un petit sourire.

— Vous êtes perspicace, Mademoiselle Sandvik. Mais comprenez que je ne peux pas révéler tous mes secrets ici.

— Je serais honorée de vous revoir à l'extérieur quand vous le souhaiterez.

— Je crains que cela ne soit pas possible, déclare-t-il en prenant un air désolé. Des affaires urgentes m'attendent, voyez-vous. Toutefois, si vous souhaitez en savoir plus, je peux vous présenter l'un des porte-parole du gouvernement.

Eva, déçue, renonce à rencontrer quelqu'un qui ne fera que rapporter ce que lui aura dit Davos. Elle recule lentement, le regard toujours fixé sur Kozlov.

— Ne vous donnez pas ce mal, Monsieur Kozlov. Je vous souhaite une bonne soirée.

Kozlov ne répond pas. Il se détourne d'elle, reprenant sa conversation avec les autres invités. Eva s'éloigne en prenant un canapé pour se remettre de cet échange glacial. En apercevant Edgard Nantès, grand, mince, la quarantaine, dans un costume gris rehaussé d'une cravate bleu ciel, les paroles d'Ingrid Solheim lui reviennent à l'esprit.

« Votre humour et vos attributs sauront sans doute désarmer Nantès. »

Elle essuie ses lèvres dans une serviette de papier, et s'approche de lui en se promettant d'être plus subtile qu'avec Kozlov.

— Bonsoir, Monsieur le Ministre, Eva Sandvik. Enchantée.

— Je vous reconnais, répond-il en souriant. L'étoile montante de TVNorge, c'est bien ça ?

— Je ne suis qu'une modeste journaliste, se justifie-t-elle, gênée que sa réputation l'ait à ce point précédée. Je ne suis pas ici pour faire de la politique, mais un reportage sur les Français du sud. Il s'agit de prendre la température du pays, en quelque sorte.

Elle tient à ce que Nantès pense s'adresser à une simple journaliste, mais elle voit bien qu'il en est autrement.

— Est-il vrai que vous avez porté secours à un vieillard lors d'une crue à Oslo ?

— Il fallait bien que quelqu'un le fasse, concède-t-elle.

— Vous n'avez pas perdu votre sang-froid. Vous avez été la première à réagir, ce qui est tout à votre honneur.

Eva sourit avec humilité. Même si elle préfère être respectée en tant que journaliste plutôt qu'en tant que sauveteur, elle n'est pas mécontente de cette entrée en matière. Elle décide d'attaquer.

— Vous devez être fier d'être Marseillais, commence-t-elle. Malgré sa réputation, Marseille est comme une pierre précieuse dans un écrin doré. Une fois polie et lustrée, elle jetterait dans l'ombre bien des villes qui, aujourd'hui, la regardent de haut.

Il rit.

— Il est vrai que la lumière est belle.

— Savez-vous quand nous avons le droit à une telle lumière, à Oslo ?

— Non.

— Entre midi et midi cinq, le 1er août de chaque année…

Il rit à nouveau.

— Chez nous, les jours durent dix-neuf heures en juin et six heures en décembre.

— Six heures de lumière seulement ? s'étonne Nantès. Mais que faites-vous le reste du temps ?

— La fête, répond Eva. Nous faisons la fête, ou alors nous restons sous la couette.

Il reprend une gorgée de Champagne en riant de bon cœur. *Il est à point*, se dit Eva, décidée à pousser plus loin ses agissements.

— Que raconte-t-on ici, au sujet de l'attaque du Mur ?

— Je croyais que vous ne vouliez pas faire de politique, réplique Nantès.

— Je n'en fais pas. Je me renseigne juste sur la façon dont les gens perçoivent les événements.

Nantès n'est pas dupe, mais Eva lui offre un sourire auquel peu

d'hommes savent résister, et cela semble fonctionner.

— L'Administrateur Davos condamne toute action violente de la part des réfugiés. Il a demandé à la VEB d'accélérer les réparations et de terminer le Mur au plus vite. Il milite en faveur de la nouvelle loi de sécurité européenne, qui donnera aux garde-frontières et soldats la possibilité d'empêcher les tentatives d'évasion par tous les moyens jugés nécessaires.

Elle blêmit. Le terme « *évasion* » fait clairement référence à une prison, et il n'est nullement souhaitable qu'une telle loi, dont l'un des articles concerne le « *permis de tuer* », soit synonyme de mise à mort de certains fugitifs, qu'il s'agisse d'hommes, de femmes ou encore d'enfants.

— Pensez-vous que de nouvelles attaques puissent avoir lieu ?

— Nous faisons tout pour l'empêcher. Le chef d'État a demandé au Ministre de l'Intérieur de renforcer les contrôles dans le sud de Lyon dans deux buts : éviter d'autres sabotages et intercepter tous les migrants qui se déplacent vers le Nord pour tenter de franchir du Mur de l'eau. Certains groupes se sont réfugiés dans la zone démilitarisée, on va les déloger, les ramener à la raison et à la maison. Tous ces incidents nous contrarient. Si l'Italie et l'Espagne surveillaient mieux leurs frontières, notre tâche serait plus aisée.

Eva relève plusieurs points importants dans les propos de Nantès.

Tout d'abord, et c'est le plus important, Davos estime qu'il faut hâter la finition du Mur. Ensuite, il prend ses distances avec les opposants au Mur en déclarant qu'il traque les migrants cherchant à gagner le Nord. Enfin, il laisse entendre que l'Italie et l'Espagne ne jouent pas le jeu et laissent la France seule face à cette tâche ingrate. De cette manière, il se distancie du Sud pour obtenir peut-être, à terme, l'adhésion de la France pleine et entière dans l'Europe du Nord. Maintenant que le Mur est en passe d'être achevé, la France n'a plus qu'à prouver aux pays du Nord qu'elle est capable d'endiguer les flux migratoires, achever sa transition énergétique et relancer son économie.

— Vous savez, évidemment, que certains migrants appréhendés et interrogés ont avoué avoir été contactés par des écoterroristes pour mettre au point l'attaque ?

Eva hoche la tête. En réalité, elle n'en savait rien.

— Sans doute un subterfuge pour pousser les gens à croire que les pays du Sud sont opposés au Mur, ajoute Nantès.

— Vous les pensez réellement étrangers à l'attaque ?

— Le Sud a d'autres préoccupations, croyez-moi. L'attaque a sans doute des ramifications en France du Nord, il est même possible qu'elle ait été lancée par une coalition des pays d'Europe du Nord avec le soutien d'une partie des partis politiques français opposés à Davos

et à la vision d'une Europe à deux vitesses.

— Vous ne croyez pas que vous y allez un peu fort ? demande-t-elle en feignant une légère indignation.

Elle a bien conscience que le gouvernement français du Sud cherche à cacher ses dissensions avec les autres pays du Sud et rendre responsables ses opposants du Nord, mais décide de ne pas en faire part à Nantès. Elle sait qu'il ne croit pas lui-même à ce qu'il dit. Mais telle est la version que présentera le gouvernement français, et Eva en prend bonne note. Son but est de recueillir des renseignements, vérité comme mensonges, et les mensonges sont toujours extrêmement révélateurs.

— Le chef de l'État va-t-il nous faire part de cette *découverte* ?

— Évidemment.

— Quand ça ?

— Ce soir même.

Eva le fixe avec étonnement, puis se félicite de la nouvelle. Lorsqu'il aura fait son discours, Davos ne pourra plus reculer. Il sera engagé dans son mensonge, et Solheim disposera d'un levier supplémentaire pour le manœuvrer.

Elle choisit ses mots avec soin.

— Le gouvernement de Solheim souhaite éviter toute escalade. Il ne faut surtout pas déstabiliser l'Europe plus qu'elle ne l'est déjà.

— Nous sommes parfaitement d'accord sur ce point. Raison pour laquelle Davos fera peser la responsabilité sur la France du Nord et elle seule.

Eva prend une grande inspiration avant de poser son ultime question.

— Disposer des rapports d'analyses des explosifs serait d'une grande utilité pour la Première ministre Solheim.

Cela lui permettrait de s'assurer que Davos n'accusera jamais l'Europe du Nord.

Un long silence lui répond. Nantès a l'air décontenancé par son audace, par la position qu'elle prend en tant que simple journaliste. Mais il sait qu'elle est bien plus que cela, en réalité. Et il sait à quel point le soutien de la Norvège, de l'Europe du Nord toute entière leur sera profitable.

— Je vais voir ce que je peux faire, finit-il par dire.

Elle masque sa surprise derrière un sourire enchanteur.

19.

Camp Charly
21 heures
32°C

— Monsieur Verner ?

Le gardien, occupé à se préparer un « *café* » en écoutant la radio – une station unique où les flash info pro-Davos alternent avec des morceaux de musiques du siècle précédent –, s'interrompt en soupirant. Même ses heures de repos ne sont plus respectées…

Devant l'algéco se tient un homme d'âge mûr, en costume élégant et chapeau. Un air de premier de la classe, trop sérieux pour une simple visite de courtoisie.

— Herbert Van Melk, commissaire européen en charge de l'immigration, déclare le visiteur. Je suis venu enquêter sur l'attaque récente. J'aimerais recueillir votre version des faits.

— Vous devriez voir Simon Olivar, le directeur du camp, répond Frank d'une voix hésitante.

— J'ai déjà vu Monsieur Olivar. Si je suis ici, c'est à cause d'une vidéo.

Frank se fige, inquiet.

— Je ne crois pas que vous ayez envie que l'on nous entende. Puis-je entrer ?

Le gardien acquiesce, vérifie que personne ne les observe et ferme la porte derrière son étrange visiteur, redoutant des ennuis supplémentaires. Un flash d'information retentit à la radio : *« Tandis que le chef de l'État et Administrateur du Bloc Sud, Gaspard Davos, lance la chasse aux saboteurs et déploie des moyens supplémentaires pour réparer le Mur, Alain Tardif adopte une attitude mollassonne. Il dit avoir besoin de preuves avant de se lancer dans une guerre contre les responsables. Que lui faut-il pour sortir de sa torpeur, que Paris croule sous les bombes ?… »*

— Vous voulez un café ? demande Frank.

— Ce n'est pas de refus, répond le visiteur en retirant son chapeau, qu'il dépose sur la table avant d'inspecter les lieux.

Deux petites chambres, une table de plastique pourvue de deux tabourets, une armoire et une étroite salle d'eau. Niveau déco, les cannes à pêche de Ménard, accrochées au mur, ainsi qu'un miroir et un cadre contenant la photo d'une femme tenant deux enfants dans ses bras.

Tout ce qui reste de l'ancienne vie de Frank.

Le commissaire jette un œil à travers le carré de fenêtre grillagée

donnant sur les bâtiments et les clôtures du camp.

— Spartiate, chez vous.

— Si vous m'aviez prévenu de votre arrivée, je vous aurais reçu dans mon palais d'été.

Le visiteur sourit. Frank saisit une tasse dans laquelle il verse de l'eau chaude, puis de la poudre à base de racines et céréales torréfiées.

— Désolé, y'a pas de sucre en ce moment.

Cela fait des années que Frank n'a pas bu un vrai café, même s'il se rappelle vaguement son goût. Il remue, puis tend la tasse à son interlocuteur, qui en boit une gorgée. Il se force à garder son calme. La voix grave de Davos tonne à la radio :

« *Chers concitoyens,*

« *Je m'adresse aujourd'hui à vous dans des circonstances exceptionnelles. Notre monde, tel que nous le connaissons, a été secoué par une crise sans précédent, une attaque qui a ébranlé nos fondations. La signature chimique de la charge d'un engin explosif retrouvé intact sur le site de l'attaque a révélé la présence de réactifs et de catalyseurs uniquement employés dans les laboratoires des écoterroristes. En outre, les responsables de l'attaque du Mur ont été interrogés par la PolDav et ont parlé. Ils ont avoué avoir été contactés par les écoterroristes qui leur ont fourni les bombes. Il est désormais établi que ces derniers sont à l'origine de ces actes odieux. Face à cette menace, notre devoir est de réagir avec une détermination inébranlable pour protéger notre avenir, raison pour laquelle nous allons immédiatement renforcer les effectifs et les prérogatives de la PolDav. Ils seront notre rempart, notre bouclier face à toute menace pouvant mettre en péril notre société, qu'elle soit interne ou externe. J'exhorte le Parlement européen à adopter au plus vite la nouvelle loi de sécurité européenne… »*

Frank coupe le poste en secouant la tête de dépit. Des témoins achetés - ou menacés - et des analyses biaisées. Il ne peut ressentir qu'un profond dégoût face à de tels mensonges.

— Vous n'aimez pas trop les médias, n'est-ce pas ? demande son visiteur.

— Pas s'ils servent de porte-voix à des gouvernements corrompus !

— Vous pensez que les migrants interrogés par la PolDav ont menti ?

— Évidemment ! Jamais l'Écorésistance n'aurait commis un tel acte.

L'homme acquiesce, visiblement compréhensif.

— Permettez-moi d'aller droit au but, Monsieur Verner. Connaissez-vous le Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés ?

— Bien sûr.

En tant qu'agence des Nations unies dédiée aux réfugiés, le HCR joue un rôle central dans la protection et l'assistance de ces derniers à travers le monde.

— Le Haut Commissariat s'est associé à *Save the Children*, une organisation qui se consacre à la protection des droits et du bien-être des enfants touchés par les crises humanitaires, pour appeler au lancement d'une enquête parlementaire à « *l'échelle européenne* » sur la manière dont sont traités les migrants par les représentants de l'ordre. La Commission européenne avait déjà été alertée sur ce sujet par l'*Organisation internationale pour les migrations*. Des auditions auront lieu suite aux récents incidents entre le personnel de la Frontex, les militaires et les migrants.

— Je vais être interrogé ?

L'homme confirme.

— Et si je refuse ?

— Je serais contraint de vous convoquer avec le président et d'autres commissaires. Vous seriez tenu de comparaître, sans quoi des sanctions pourraient être prises. Une enquête pour homicide involontaire pourrait également être ouverte si des faits répréhensibles sont découverts.

Frank se sent piégé. En remettant son rapport à Olivar, il pensait que tout reviendrait à la normale. Il ne s'attendait pas à être accusé. Comment Van Melk a-t-il eu connaissance de la vidéo ? L'a-t-il visionnée ? Il se demande s'il doit attendre la convocation officielle ou répondre maintenant. Il pourrait demander à son visiteur de sortir et contacter un avocat, mais il n'en a pas les moyens. Les avocats sont si rares et si chers, de nos jours… et puis, à quoi bon ?

— Faites ce que vous estimez juste, répond-il d'une voix blanche.

Van Melk sort un stylo et un bloc-notes de son attaché-case.

— Je cherche la vérité et la justice, rien de plus.

— Ils étaient nombreux, furieux, enragés, commence Frank, rassemblant ses souvenirs. Nous étions répartis en patrouilles de trois. Deux patrouilles, en plus de la nôtre, ont été attaquées… Je suppose que vous savez que deux gardes ont été tués.

Van Melk hoche la tête, écoutant avec attention.

— Quand nous avons appris que des migrants tentaient d'escalader la clôture en B2, nous avons couru. Ils ont reculé, mais l'un d'eux est tombé et s'est blessé. Un Grec.

L'homme hoche la tête.

— J'aurais aimé lui fournir les premiers soins, mais traverser les trois clôtures aurait pris trop de temps.

— Est-ce une procédure normale ?

— Pas vraiment. Mais ça les aurait peut-être calmés. Au lieu de cela, Gaillard, notre chef de patrouille, les a menacés de tirer.

Le commissaire semble surpris.

— Dès lors, les migrants nous ont considérés comme des ennemis. Gaillard a surenchéri : il nous a ordonné de les intimider en avançant à découvert.

— C'est à ce moment-là que s'est produite l'explosion ?

Frank hoche la tête.

— Je n'ai pas tout de suite compris ce qui se passait. Je me suis retrouvé à terre, entouré par le feu, la fumée et les cris… Une fois la brèche ouverte, une véritable marée humaine s'y est précipitée. C'est là que j'ai de nouveau aperçu le Grec. Il était en train de traverser le Mur, une bombe artisanale dans la main.

Le commissaire continue d'écouter.

— Vous avez couru pour l'arrêter ? demande-t-il.

— Oui.

— À quelle distance était-il ?

— Une trentaine de mètres.

Le commissaire plisse les yeux.

— Vous saviez donc que vous ne pourriez pas l'arrêter. Pourquoi ne pas avoir essayé de le blesser au niveau des jambes pour l'immobiliser ?

Frank essuie son front, de plus en plus agité. Il fait tourner sa tasse de café encore pleine dans ses mains.

— J'ai agi dans la précipitation. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir.

— Pensez-vous que votre action était justifiée ?

Le ton du commissaire s'est fait sec, accusateur.

— Il voulait tuer deux gardes. C'est un fait.

— La mort du Grec est également un fait.

La situation pèse sur Frank. Par ses paroles, le commissaire souligne son dilemme moral et les conséquences de ses actes.

— Ceux qui sont censés faire respecter la loi ont tué un homme, reprend Van Melk. Si, en plus, ils cherchent à masquer la vérité…

Frank déglutit. Van Melk sait-il qu'il a tué le Grec, même si son rapport clame le contraire ?

La discussion a basculé. Le voilà acculé.

— Pardonnez-moi pour cet interrogatoire, reprend le commissaire, mais il fallait que je cerne votre véritable personnalité. Je sais que vous éprouvez de la tristesse et de la culpabilité pour ce que vous avez dû faire. Vous êtes un homme bon, une victime des circonstances. Je sais que le nombre de gardiens requis pour un camp de ce type est de 1 pour 50 à 100 réfugiés. En prenant une estimation médiane de 1 gardien pour 75 réfugiés, cela signifie qu'il faudrait environ 267 gardiens. Or, vous n'êtes plus que 65 depuis l'attaque. Vous êtes sous pression, et votre position est menacée…

Frank plisse les yeux, n'osant croire ce qu'il entend, n'osant ni infirmer ni confirmer les paroles de Van Melk. Il se demande où tout cela va le mener.

— Si je suis ici, en réalité, c'est pour vous parler de la situation plus globale qui a conduit à cette tragédie, poursuit le commissaire.

De plus en plus surpris par ce qu'il entend, Frank écoute avec une attention renforcée.

— Personne n'ignore que la crise climatique est à l'origine de l'afflux massif de réfugiés vers l'Europe du Nord, et que ces pauvres gens cherchent simplement un refuge sûr et stable, continue le visiteur. Malheureusement, les politiques actuelles du Bloc Nord les empêchent d'obtenir ce qu'ils désirent. Si je suis ici, ce n'est pas pour vous reprocher votre acte.

— Pour quelle raison, alors ?

— J'aimerais que vous acceptiez de nous aider.

— De vous aider ?

Le commissaire laisse passer quelques secondes avant de répondre.

— Comme vous le savez probablement, un projet de loi de sécurité européenne est actuellement à l'étude au Parlement européen. Ce projet, ambigu et excessivement large, pourrait permettre aux gouvernements de réprimer les dissidents sous prétexte de menaces à la sécurité. Si cette loi est votée, les garde-frontières auront le droit de tirer à balles réelles, ce qui aura de graves conséquences sur les populations et les migrants. Je pense avoir compris que l'on vous demande de masquer une partie de la vérité sur l'attaque.

Van Melk s'interrompt. Il pose ses yeux gris dans ceux de Frank.

— Témoignez contre cette frontière qui piège les réfugiés. Aidez-nous à contrer la nouvelle loi de sécurité européenne.

Frank, peu à peu, réalise le pouvoir de témoigner pour une cause plus grande. Mais sa voix pourrait-elle faire la différence dans cette quête de vérité ? Pourrait-il faire en sorte que la justice prévale et que la vérité ne soit pas étouffée ?

Le prix à payer serait énorme. Des gens comme lui disparaissent tous les jours, emportés par la PolDav.

— Vous ne comprenez pas, répond-il. Si je parle, je perds tout.

— Voulez-vous vraiment vivre dans un monde divisé ? Allez-vous laisser faire, alors que vous avez le pouvoir de changer les choses ? Comment justifieriez-vous un tel comportement, une fois confronté à votre propre conscience ?

Frank, incapable de répondre, accepte la carte que lui tend le commissaire.

— Vous avez trois jours pour changer d'avis, déclare Van Melk en quittant la pièce.

20.

Marseille, au même instant
29°C

— Perdue dans vos pensées ?

Eva observe sans le reconnaître le personnage bedonnant aux cheveux mi-courts et à la barbe drue, portant de grosses lunettes rectangulaires, qui se tient devant elle. Son regard et sa voix légèrement éraillée lui rappellent quelqu'un, mais elle ne parvient pas à se souvenir de qui il s'agit.

— Vous ne me remettez pas ? insiste l'homme en retirant ses lunettes.

La jeune femme examine ce visage marqué par une expression de sérieux et de profondes réflexions, ces yeux perçants… Son regard s'éclaire lorsqu'elle reconnaît Julien Sanagas, un journaliste marseillais qu'elle a eu l'occasion de rencontrer lors de son déplacement en compagnie de Mortensen sur le site d'ITER. Un homme intelligent et fin, à la carrure internationale, qui a disparu des radars sitôt après s'être opposé à la politique de Gaspard Davos et au Mur de l'eau.

Elle lui sourit tout en gardant ses distances. Elle a mieux à faire que de perdre son temps avec lui.

— Que faites-vous ici ? Si quelqu'un vous reconnaît…

— Ce sera la prison sans passer par la case jugement, termine Sanagas avec une pointe d'amertume. Mais vous savez aussi bien que moi que le mensonge est une prison en soi, dont on ne s'échappe qu'en embrassant la vérité. Cette dernière vaut bien quelques risques.

Il lève son verre.

— Vous embellissez d'année en année, Mademoiselle Sandvik.

— Sans doute la magie des projecteurs, répond-elle en trinquant avec lui. Comment allez-vous, depuis que vous avez quitté *La Provence* ?

— Comme un journaliste citoyen[44] contraint de se cacher. Gaspard Davos, voyez-vous, n'apprécie pas les free-lances comme moi. Il préfère les gens comme vous.

— Les gens comme moi ?

— La Provence, l'Aftenposten, TVNorge… les médias *« mainstream »*, ou, devrais-je dire, les *« médias de grand chemin »*. Ça rime avec *« voleurs de grand chemin »*, non ? demande-t-il avec un petit clin d'œil.

— Et avec quoi rime avec « *journaliste free-lance* » ? Ah oui, la

chance ! raille Eva. Car les free-lances sont les maîtres de leur destin, libres comme l'air et prêts à clamer la vérité au monde avec leur plume acérée et leur indépendance en bandoulière. À vos stylos, prêts, partez !

Sanagas rit.

— On sait que les médias de grand chemin ont abandonné leur rôle de contre-pouvoir pour devenir les porte-parole de gouvernements ou d'organisations. Loyauté excessive au pouvoir, omission sélective, partialité, diversion…

— Un réquisitoire complet !

— Sans oublier les attaques personnelles. N'oublions pas comment vous avez mis à mal Hansen et les conséquences qui en ont résulté.

— Je ne suis pas responsable des erreurs de l'ancien Premier ministre, répond Eva en souriant.

— Vous l'avez tout de même exposé pour répondre à une demande de votre employeur.

— Pour la Norvège, corrige la journaliste.

Sanagas secoue la tête d'un air désolé.

— Et que dire de la diffusion de fausses informations, de la manipulation de l'information et de la censure ? poursuit-il. Vos médias n'ont-ils jamais déformé les faits pour satisfaire un agenda politique ? Comme diffuser un reportage de propagande juste avant les élections législatives norvégiennes ?

Eva se sent prise de court.

— Les médias mainstream ne détiennent pas le monopole des erreurs, riposte-t-elle. Du côté Freelance, je peux citer : plagiat, sensationnalisme, déséquilibre dans les reportages, non-respect des droits des personnes interviewées… Vous en voulez plus ?

Un homme à la barbe rousse passe en saluant discrètement Sanagas, caméra à l'épaule.

— Les guerres naissent de l'information contrôlée par les dirigeants, argumente le journaliste. Un média milliardaire est une arme. Raison pour laquelle il ne propose que deux types d'articles : les articles destinés à *charger* sa crédibilité, et ceux destinés à la *décharger*, c'est-à-dire soutenir ou abattre une cible pour définir un gentil ou un méchant. Pour le Global Harmony Council, le migrant est le méchant, les PDG et chefs d'État sont les gentils : Davos, Mortensen, Solheim.

Eva secoue la tête. Le GHC, ou Conseil de l'Harmonie Mondiale, est une organisation visant à rassembler chaque année les principaux leaders, entrepreneurs et experts mondiaux pour discuter des défis économiques, sociaux et environnementaux les plus pressants. Le GHC est parfois attaqué en raison de sa nature exclusive. Certains détracteurs perçoivent ces réunions comme des manipulations secrètes

et des prises de décisions opaques, ce qui alimente les théories du complot et les suspicions. Le voile de confidentialité entourant les discussions au Conseil suscite interrogations, envie et spéculations.

— Ne croyez-vous pas que le monde est plus nuancé que cela ? demande-t-elle.

— Pour bien comprendre les faits, il faut toujours revenir au bon sens et à la simplicité. Mais ne vous inquiétez pas, Eva, j'étais comme vous, avant. Prêt à tout sacrifier sur l'autel de mes ambitions. On peut toujours changer.

La jeune femme secoue la tête, trouvant ces remarques indélicates, voire désobligeantes.

— Comment voyez-vous les évènements récents ?

Elle esquisse un sourire blasé. Elle s'attendait à ce que Sanagas cherche à lui arracher des réponses que la délégation norvégienne n'accepterait pas de lui donner. Elle se résout néanmoins à lui accorder quelques instants. Après tout, Sanagas peut également lui apporter des réponses, si elle s'y prend bien.

— Le Mur est nécessaire pour stabiliser l'Europe. La vie normale reviendra d'un lieu sécurisé qui s'étendra peu à peu.

— Vous comptez donc déplacer le Mur chaque année un peu plus vers le sud ?

Eva sourit.

— Je ne suis pas censée commenter les choix politiques, Julien, vous le savez bien.

— Entre nous, je sais que vous roulez pour Mortensen et son oligarchie, qui ont pollué la Terre entière avant de s'enrichir sur le dos de la transition énergétique…

— Connaissez-vous le projet « *Longship* » ?

— Le projet de capture du CO2 par la Norvège mis en place dans les années 2020 ?

— Exactement. Savez-vous qui l'a financé ? Equinor, et donc Magnus Mortensen, qui, je vous le rappelle, a également tout fait pour que le projet ITER aboutisse, jusqu'à engager les scientifiques qui y travaillaient après l'incendie de 2045.

— La Norvège a été le plus grand producteur et exportateur de pétrole d'Europe jusqu'aux années 2035, réplique Sanagas. Si Equinor a investi dans le projet « *Longship* », ce n'est pas par excès d'altruisme, mais pour pouvoir préserver son industrie lourde. Mais puisque vous voulez parler de ITER, parlons-en. Savez-vous que deux Norvégiens ont été contrôlés, puis libérés par la gendarmerie le jour de l'incendie qui a mis fin au projet ?

— Et donc ?

— Ne dit-on pas que la M-DH pourrait être liée à l'incendie, ayant embauché les scientifiques dont vous parlez ?

Eva secoue la tête.

— Vous aimez les théories du complot…

— L'accusation de « *complotiste* » discrédite ou délégitime des individus ou des idées qui vont à l'encontre du discours dominant et des intérêts établis. Si les complotistes sont anticonformistes, rien ne dit qu'ils ont tort. Votre patron est un rusé, vous savez ?

— Sa réussite parle d'elle-même.

— Le plus rusé de tous, sans doute, poursuit Sanagas. Il a compris depuis longtemps qu'il ne fallait jamais sacrifier la M-DH pour devenir ministre ou même Premier ministre, et qu'il était bien plus intelligent de devenir un « *faiseur de reine* » pour diriger en coulisse sans jamais être exposé à la vindicte populaire ni aux machinations de l'État profond, qui a déjà anéanti tant d'hommes d'affaires qui se sont politisés. Mais revenons aux événements, si vous le voulez bien. Dites-moi ce que vous pensez, et je vous dirai ce que l'on pense, ici. Cela restera entre nous.

Eva esquisse un léger rictus. Rien ne reste jamais « *entre nous* », elle en est consciente, comme elle est consciente que ses paroles pourraient être reprises dans un article adéquat, détournées, sorties de leur contexte, avec la mention « *selon une source d'Europe du Nord…* » Depuis le XXIe siècle, la presse ne se fonde plus sur la preuve, mais sur la source : lorsqu'on a une source, les preuves deviennent superflues. Il est possible de déclencher une guerre avec de fausses sources, comme cela a été le cas pour la guerre en Irak au début du siècle, où personne n'avait de preuves de l'existence d'armes de destruction massive. Il y avait juste une source : « *Curve ball* » – une source qui s'est révélée fausse et qui n'a peut-être jamais existé.

Eva observe son interlocuteur durant quelques secondes avant de répondre.

— Je pense que sans le Mur, les choses auraient déjà viré au chaos comme en Afrique, en Asie du Sud-Est ou en Amérique du Sud, et que la vie serait beaucoup plus difficile pour tous. Je pense qu'il faut aider les pays du Sud à changer leur mentalité et évoluer pour le bien de tous plutôt qu'au profit de *l'oligarchie* qui les domine également.

Sanagas hausse les sourcils.

— Plutôt direct, comme réponse.

— Vous m'avez demandé d'être sincère. Et vous, qu'en pensez-vous ?

Le journaliste donne sa coupe vide à un robot, et refuse la suivante.

— Je pense que le Mur est un obstacle. Une aberration. Je pense qu'il aurait fallu rester unis au lieu de se diviser.

— Le Nord et le Sud de l'Europe ont des principes politiques,

économiques et environnementaux opposés, objecte-t-elle. Il y a plusieurs décennies, vous avez fait le choix de creuser votre dette, et nous celui de la rembourser. Il est hors de question que le Nord continue à payer pour le Sud.

— Est-ce ainsi que vous justifiez votre refus d'accueillir les migrants ?

— Nous avons établi de nombreux camps de réfugiés en Norvège. Nous n'en voulons pas plus, voilà tout. Nous préférons une immigration choisie plutôt que subie. Quel est l'intérêt d'accueillir tout le monde, si l'on ne peut leur offrir des conditions de vie décente ?

Sanagas accuse le coup. Elle sent qu'elle a visé juste.

— Avez-vous déjà visité un camp de réfugiés climatiques ? demande-t-il.

— Cela ne saurait tarder, répond-elle en songeant à sa prochaine destination, qui sera certainement le point de contrôle Charly.

— Vous voyez, conclut-il ? Vous ignorez la réalité du terrain.

Eva serre les dents.

— Et ces camps, comment sont-ils financés ? reprend-elle. Ces éoliennes dans la rade de Marseille, ces panneaux solaires, sur vos toits ?

— En grande partie par vous, est forcé d'admettre Sanagas.

— Donc par de l'argent sale. L'argent du CO2. Cela ne vous pose pas de problème éthique ?

— Cet argent existe. Autant bien l'employer.

— Vous le reconnaissez. Alors, pourquoi ne pas exprimer de la reconnaissance, au lieu de verser dans la rancœur ?

Sanagas pousse un long soupir.

— C'est ce que je n'aime pas chez vous, les gens du Nord. Votre arrogance et votre hypocrisie. Vous vous coupez de nous, mais vous continuez à nous aider pour éviter que l'on vous fasse des reproches. Vous nous chassez, mais vous laissez une porte entrouverte. Vous abandonnez une partie de la population pour en sauver une autre. Votre gouvernement, à Oslo, sait-il ce qui se passe réellement ici ? A-t-il conscience du nombre d'êtres humains sacrifiés ? Pense-t-il réellement agir au mieux ?

— Il faut bien qu'il protège sa population.

— Pas au détriment des autres, Eva. Pas au détriment des autres.

Elle prend une inspiration.

— Le XXIe siècle et les conséquences de l'action de l'homme sur l'environnement n'ont épargné personne, Julien. La Norvège a elle aussi suivi un chemin long et douloureux. Il lui a fallu tirer parti du vent, du soleil et de la géothermie pour contrebalancer les pertes en énergie hydraulique, conséquence de la sécheresse générale. Il lui a

fallu s'équiper, se réinventer. L'État s'est investi, la population, à travers la sobriété, les taxes, s'est investie. Des sacrifices qui n'ont pas suffi, puisque la température et le niveau des mers ont continué d'augmenter. Il a fallu des années de revendications écologiques pour que notre gouvernement accepte de changer de paradigme. Nous avons mené une véritable guerre économique pour sortir des énergies fossiles, puis une autre pour survivre. Nous avons fait preuve d'une patience infinie. Nous avons tout fait pour que l'Europe entière nous suive, mais vous – la France, l'Italie, l'Espagne et j'en passe – n'avez pas voulu écouter. La « *Dolce Vita* » a toujours été de mise. Votre transition énergétique s'est opérée dans la douleur. Vous avez traîné pour rénover votre parc nucléaire, alors que vous saviez qu'il fallait l'anticiper de plusieurs décennies. Vous n'avez pas su protéger le site d'ITER, avec les conséquences qui en ont découlé. Lorsque vous vous êtes rendu compte qu'il était trop tard, que la catastrophe climatique ne pouvait plus être évitée et que vous n'étiez pas prêts, vous vous êtes tournés vers nous. Exactement comme la cigale se tourne vers la fourmi, à la fin de l'été, dans la fable de Lafontaine, que vous connaissez certainement bien mieux que moi.

Sanagas lève les yeux au ciel. Ce n'était certainement pas l'analyse qu'il souhaitait entendre. Il semble sur le point de perdre patience.

— Selon vous, donc, reprend-il, il faudrait que nous menions une guerre économique contre la population, que nous sacrifiions ce que nous avons de plus précieux, que nous nous montrions d'une patience d'ange, d'un dévouement sans faille pour espérer avoir l'honneur d'être un jour accueillis au sein du Bloc Nord ?

— Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, Julien. Nous discutons juste entre personnes de bonne compagnie. Vous n'aurez certainement pas à faire ces sacrifices si la M-DH trouve la formule de la fusion.

— Pensez-vous réellement que la fusion pourrait tout changer ?

— Cela ne pourrait qu'améliorer les choses.

— Améliorer, oui, mais de là à penser que ce serait suffisant ! s'emporte le journaliste. Même si nous parvenons à percer le secret de la fusion, combien de réacteurs allons-nous pouvoir construire ? Il y a la question de l'expertise… Moins d'une douzaine de pays[45] est aujourd'hui capable de construire un réacteur de fusion, et il y a la question des matériaux, rares et difficiles à extraire. L'industrie minière, industrie la plus polluante au monde, accentue elle-même le changement climatique… sans parler du prix ! Combien de pays auront la capacité financière d'aller au bout de la fusion, à part peut-être les Blocs Amérique du Nord, Chine-Russie et peut-être le Bloc Nord, par l'entremise de la Norvège ?

— Une fois le premier réacteur construit, d'autres suivront, et les prix baisseront.

— Les premiers qui parviendront à effectuer la fusion seront en situation de monopole. Tout le monde cherchera à les imiter. Ce sera une véritable guerre !

— Je ne partage pas votre point de vue. Le département de Fusion nucléaire de la M-DH publie chaque mois ses avancées, accessibles à tous.

Il sourit d'un air cynique.

— Vous pensez vraiment que si la M-DH était si transparente, elle disposerait d'un laboratoire secret ? Une sorte de « *bunker* » inaccessible au commun des mortels, un espace équipé de tout ce qu'ont connu les plus riches au XXe siècle : piscines, systèmes de climatisation, bureaux, laboratoires, salles de réunion – à l'image de l'X[46] de SkyMind –, dans lequel seraient développés des programmes extrêmement confidentiels, dont celui de la fusion ?

Eva hausse les sourcils. Elle n'a jamais entendu parler d'un tel complexe.

— Vous vous croyez dans un James Bond ?

— Les rumeurs sont comme les mythes. Elles partent souvent d'une vérité. Et je crains que la vérité soit encore plus noire que cela. Nous savons tous deux que la Méditerranée attire les convoitises énergétiques – le solaire et l'éolien –, et que ces énergies sont en grande partie envoyées vers le Nord, échappant ainsi aux populations locales. Que se passera-t-il une fois le Sud vidé de ses habitants et ses territoires redevenus vierges ? Y avez-vous songé ?

Eva s'esclaffe.

— Décidément, vous débordez d'imagination !

Sanagas n'est pas le seul journaliste adepte de la théorie du complot. Elle a déjà vu un article passer au sujet de ce prétendu laboratoire secret, axé sur les défis présents ou à venir en termes d'énergie, de géo-ingénierie ou encore d'intelligence artificielle. Bien que le rédacteur de l'article en question, un Écorésistant répondant au nom d'Alexandre César, soit l'un des journalistes français les plus doués de sa génération, il s'était gravement trompé sur ce point. Eva a très vite compris, à la réaction de Magnus lorsqu'elle lui en a fait mention, que l'allégation était dénuée de fondement. Il lui a montré, organigramme à l'appui, que tous les départements de recherche occupent l'arcologie M-DH à Oslo, et nulle part ailleurs, ce qui est aisément compréhensible.

— Écoutez, je connais suffisamment Magnus Mortensen pour vous certifier que la M-DH fait son possible pour découvrir la fusion et la mettre à disposition de tous.

— Vous parlez comme eux.

— Selon vous, la Norvège est responsable de tout.

— La Norvège, non. Certains Norvégiens, oui. Mortensen, qui a acquis le projet ITER, a toujours exploité sa position pour entraver l'innovation des autres entreprises œuvrant dans le même domaine. En utilisant sa mainmise sur les brevets cruciaux d'ITER, il a érigé des barrières pour bloquer l'accès à des technologies clés nécessaires à d'autres initiatives de fusion. Cette stratégie a solidifié sa position en tant que figure dominante, mais a également généré des critiques, car ses actions ont révélé que ses intérêts personnels et financiers prévalent sur la sauvegarde de la planète et de l'humanité. En priorisant le contrôle et la rentabilité, Mortensen a compromis la collaboration nécessaire pour accélérer le développement de la fusion, soulignant ainsi les conflits d'intérêts inhérents aux enjeux cruciaux de l'avenir énergétique mondial.

Eva se dit qu'il est temps d'en finir. À son tour de plonger ses yeux dans ceux de Sanagas.

— Je suis une Norvégienne, Monsieur Sanagas, je suis même une Norvégienne excessivement fière et chauvine. Je le reconnais sans mal : je n'ai pas que des qualités. Je n'apprécie pas que l'on dise du mal de mon pays, de ses dirigeants ou des hommes qui ont sauvé son économie. Je vous prie de m'excuser, à présent.

— Voici ma carte, répond-il en la lui glissant dans la main. Si vous me permettez une dernière suggestion, pourquoi ne pas vous entretenir avec le Maire de Marseille ? Il ne partage pas la vision de tous ces gens. Il vous apprendra sans doute des choses intéressantes.

— J'y songerai.

— Revenez vers moi lorsque vous aurez ouvert les yeux, vous serez bien accueillie. Et n'oubliez pas la question fondamentale de tout vrai journaliste : « *à qui profite le crime ?* »

Eva retient un léger soupir.

— Merci pour ce conseil avisé, monsieur le vrai journaliste.

— Vous ne savez pas à quel point.

Il s'éloigne enfin. Soulagée de se défaire de ce donneur de leçons et épuisée par ce débat, Eva décide de s'accorder un petit moment de répit pour s'offrir une gorgée de champagne et un canapé au foie gras. Délicieux. Surtout après cet échange éprouvant. Tout en sirotant sa coupe, elle parcourt la salle et localise l'ambassadeur, qu'elle trouve de plus en plus charmant. Elle n'est pas la seule, apparemment : de nombreuses invitées se sont arrangées pour se placer dans son champ de vision, tandis que d'autres lui lancent de petits regards furtifs.

Aucune d'elles, néanmoins, n'a dansé avec lui.

Un mouvement attire alors l'attention d'Eva à l'entrée de la salle. Maria lui adresse un signe. En s'approchant de la délégation en train de se réunir, Eva remarque que la Première ministre a l'air agitée, ce

qui est assez inhabituel de sa part. Elle aperçoit quatre drones à la coque noire et aux lignes épurées scanner l'entrée et passer en revue ses occupants.

Des drones de protection dernier cri.

— Le moment tant attendu, lui souffle Maria.

Les invités s'approchent en murmurant. Eva comprend en voyant l'Administrateur et chef d'État Gaspard Davos pénétrer dans la salle de bal, attirant tous les regards vers lui.

L'un des hommes les plus puissants d'Europe se trouve juste à quelques mètres d'elle.

Il s'agit d'un homme charismatique et énergique, dont émane une forte impression d'assurance et de confiance en soi. Son costume sombre et bien taillé reflète son souci du détail et son désir de projeter une image de force et de stabilité. La carrure imposante, les épaules larges et le torse bombé, les cheveux courts et bruns, bien peignés, reflètent à la fois son dynamisme et sa fougue. Son visage est marqué par des traits affirmés, un menton carré et une mâchoire forte. Ses yeux brillent d'une lueur intense, reflétant intelligence et détermination.

La jeune femme se sent impressionnée par cette présence et cette énergie, qui n'est pas sans rappeler celle d'un Theodore Roosevelt, dont Davos partage le goût prononcé pour le chocolat, devenu si rare. Impressionnée, émue et même apeurée, Eva ne peut décrocher les yeux de l'un des principaux acteurs de la scène politique européenne, celui qui n'a pas hésité à couper son pays en deux pour prendre le pouvoir et forcer la porte de l'Europe du Nord. Bien qu'elle en ait énormément entendu parler dans des reportages ou des articles de presse, Eva ne l'a jamais rencontré en chair et en os.

Un groupe d'hommes et de femmes suit le dirigeant, l'entoure, le flatte, prévenants, souriants, une véritable cour. En les voyant ainsi évoluer autour de sa personne, Eva ne peut s'empêcher de penser aux François Ier, Louis XIV, Napoléon Bonaparte, Charles de Gaulle et aux autres dirigeants ayant marqué l'histoire de France. Même si la France a revêtu l'habit de la démocratie il y a fort longtemps, les chefs d'État français se sont souvent comportés en monarques, ce qui est bien différent des pays d'Europe du Nord, qui ont une tradition politique plus démocratique et égalitaire, avec des monarchies constitutionnelles ou des républiques parlementaires dans lesquelles le rôle du chef d'État reste souvent symbolique.

Le teint bronzé, l'air confiant et hautain, Gaspard Davos fait le baise-main à Ingrid Solheim, serre la main du Ministre des Affaires étrangères Steinar et de l'Ambassadeur Bakken, refuse une coupe de champagne et balaie l'assemblée de son regard perçant.

Un silence gagne la salle avant qu'il ait prononcé le moindre mot.

— Chers amis norvégiens, chers compatriotes de France du Sud, commence-t-il d'une voix puissante et autoritaire, je suis fier de vous annoncer que la générosité de nos amis des pays du Nord nous a permis de développer en grande partie les infrastructures clés pour faire face à la crise climatique qui nous affecte tous, qu'il s'agisse d'énergie renouvelable, d'approvisionnement en eau ou encore de transports. Nos progrès ont été spectaculaires, et tout devrait s'accélérer. Malheureusement, comme vous le savez tous, le Mur de l'eau censé endiguer les flux migratoires en provenance du Sud pour protéger, en retour, la France du Nord et l'Europe du Nord, a été attaqué. Nous avons de fortes raisons de penser que cette attaque est liée aux écoterroristes, et que certains de nos voisins n'y sont pas totalement étrangers.

Des murmures de contestation et d'indignation s'élèvent. Eva croise le regard de Nantès, qui lui sourit. l'Écorésistance reste toutefois un problème franco-français.

— Rassurez-vous, mes amis, rassurez-vous, poursuit Davos, je suis en train de régler cet accident avec mes homologues Alain Tardif et Ingrid Solheim, ici présente, et je peux vous assurer que ma détermination ne faillira jamais.

Les gens applaudissent.

— Nous n'allons pas nous arrêter là, poursuit Davos sur un ton déterminé. La France du Sud ne se contentera pas de survivre à la crise climatique : nous allons prospérer. Notre histoire est riche de réalisations et de découvertes qui ont marqué l'Europe et le monde. Nous avons longtemps été une source d'inspiration dans les domaines de l'art, de la culture, de la science et de la technologie, et je suis déterminé à faire en sorte que nous reprenions la place qui nous est due. Nous n'allons pas demander la permission au Bloc Nord, mes amis, nous allons gagner cette place par notre détermination, notre créativité et notre travail acharné. Nous ne sommes pas ici pour suivre, mais pour montrer la voie !

Les Norvégiens accueillent cette déclaration avec des regards surpris et gênés tandis que les Français applaudissent avec chaleur.

— En tant que chef d'État de France du Sud, poursuit Davos avec un sourire en coin, je suis fermement convaincu que nous pouvons devenir un leader européen dans la lutte contre le changement climatique. Nous sommes une nation de penseurs créatifs, de bâtisseurs, de rêveurs et de visionnaires. Nous sommes la France du Sud, et notre ambition n'a pas de limites !

Davos fait les cent pas, encouragé par les applaudissements de plus en plus enthousiastes, toujours en mouvement, débordant d'énergie. Ses gestes amples et expressifs renforcent sa présence et c'est comme s'il n'y avait plus que lui désormais dans la salle. Eva

reste subjuguée par ce leader puissant qui semble avoir la détermination nécessaires pour mener, comme il le dit, son pays vers un avenir meilleur et plus durable.

— Je tiens à profiter de cette célébration pour vous annoncer qu'une fois la nouvelle loi de sécurité adoptée et le Mur de l'eau terminé, nous intensifierons notre stratégie en trois volets : énergies renouvelables, technologies vertes et R&D[47]. Je sais que la tâche est immense, mais je reste convaincu que la France du Sud peut y parvenir en utilisant ses ressources, son innovation et sa persévérance.

« Je vous demande de poursuivre à nos côtés dans cette aventure. Ensemble, nous pouvons créer un avenir plus juste, plus vert et plus prospère pour tous, et redonner à la France sa place de leader européen et mondial. Vive la France du Sud, vivent la Norvège et les pays du Nord !

Toute l'assistance applaudit désormais.

Il n'aura fallu que quelques minutes à l'Administrateur Davos pour conquérir Norvégiens et Français. Au lieu de profiter de cet hommage, toutefois, le dirigeant prend Solheim par le bras.

— Juste un mot, si vous le voulez bien, Madame la Première ministre.

— Avec plaisir, répond Solheim.

Eva, qui les observe du coin de l'œil en réfléchissant avec Maria au contenu possible de leur discussion, se sent presque gênée de voir la Première ministre suivre le chef d'État comme un petit caniche. Steinar et Bakken ne sont pas autorisés à les suivre. Les deux hauts responsables politiques se mettent à discuter durant de longues minutes. Il serait d'ailleurs plus juste de dire que seul Davos parle tandis que la Première ministre écoute. Solheim parvient malgré tout à s'imposer au bout d'un moment. L'attitude de Davos change tandis qu'elle lui déroule son propos : il paraît songeur, soucieux, puis s'empresse de hocher la tête. Au bout d'un moment, Eva constate, surprise, que le chef d'État français prend congé sous des salves d'applaudissements.

Le groupe de musique recommence à jouer et la fête reprend de plus belle. Tout le monde semble aussi ravi de la visite de Gaspard Davos que de son départ, qui fait descendre la pression. Malgré tout, Eva remarque que la Première ministre, le ministre des Affaires étrangères et l'ambassadeur restent à l'écart, préoccupés.

Qu'est-ce que Davos a bien pu lui confier ?

Dans la salle désormais bondée, les tenues des femmes rivalisent de couleurs éclatantes. Les portes-fenêtres sont ouvertes pour permettre à l'air de rentrer, et la climatisation peine à rafraîchir l'atmosphère. Eva sait qu'il est interdit depuis longtemps d'ouvrir les portes et fenêtres avec un système de climatisation en fonctionnement,

comme elle sait que les lois ne s'appliquent pas de la même manière selon l'échelon de la société.

Elle fait quelques pas sur la terrasse extérieure. L'orchestre joue désormais Hound Dog, et les couples virevoltent en tous sens. Le soleil s'est couché et l'air fraîchit enfin. Inspectant son holophone, elle remarque qu'ils sont passés de 31°C, dans la matinée, à 36°C dans l'après-midi puis 31°C de nouveau en soirée. Désormais, il ne fait plus que 29°C, ce qui est encore bien trop chaud pour qu'elle ne transpire pas sous sa robe de soie. En observant les prévisions, elle est étonnée de constater qu'il n'est jamais prévu que la température passe sous les 25°C.

Comment les gens peuvent-ils s'y habituer ?

— Tu as discuté un long moment avec Nantès, remarque une voix féminine enjouée.

Même si elle aurait préféré le faire plus tard pour des raisons évidentes de discrétion, Eva se dit qu'il serait utile à Solheim de savoir ce qui se prépare. Elle attire donc Maria à elle pour lui confier les différents points de la discussion qu'elle a eue avec le secrétaire général de Davos, sans oublier de mentionner le rapport d'analyses des explosifs qu'il a accepté de leur donner.

— Je ne lui ai rien dit qu'il ne savait déjà, conclut-elle. J'espère qu'il n'a pas mal interprété mes propos.

— Il y a toujours un petit risque, mais je ne crois pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter. En outre, demander le rapport d'analyse était très pertinent. Je vais voir Solheim derechef, mais je te préviens, elle risque de t'embaucher.

Eva rit tandis que Maria s'éloigne, puis se retourne, ajoutant à voix haute.

— Au fait, on a prévu de se retrouver sur le toit de l'ambassade après la soirée, tu te joindras à nous ?

— Bien sûr.

En revenant dans la salle de bal, Eva croise le regard de la Première ministre Solheim, qui lui fait clairement comprendre que Maria lui a délivré l'information. Eva aimerait lui parler, mais Solheim, entourée d'ambassadeurs, lui est inaccessible. Elle ne pourra lui apprendre ce qu'a dit Davos avant un bon moment.

Christoffer Bakken, de son côté, est en train de donner des directives aux serveurs. Décidée à profiter de l'occasion avant que quelqu'un ne lui saute dessus, Eva l'accoste.

— Vous souvenez-vous du moment où je vous ai dit que Davos allait appliquer la politique décidée par le Nord à la lettre ? demande-t-il.

— Oui.

— Eh bien, il semble avoir changé d'avis.

Eva ne peut dissimuler sa surprise et sa déception.

— Mais pourquoi ?

— La Première ministre lui a demandé deux fois pourquoi il a déclaré que l'attaque du Mur avait été commanditée par les Écorésistants en lien avec la France du Nord, mais il est resté évasif. Je peux comprendre qu'il veuille supprimer les Écorésistants, qui cherchent à le renverser. Mais il y a autre chose. On dirait qu'il veut gagner du temps. La Première ministre aurait-elle pris des mesures ayant pu l'offenser et dont je ne suis pas au courant ?

— Je ne crois pas.

Un invité français s'approche de l'ambassadeur pour le remercier d'une réception si réussie, et prend congé. D'autres invités lui sautent alors dessus. Eva distribue quelques sourires et échange quelques paroles avec les gens qu'elle croise en attendant de pouvoir agir.

La réception touchant à sa fin, Nantès vient à son tour saluer Bakken. Alors qu'il s'apprête à partir, Eva le retient avec un sourire malicieux.

— Je sais que c'est un peu tôt, mais avez-vous pu obtenir des réponses concernant les rapports d'analyses ?

— La Première ministre les recevra par email cette nuit même.

Eva adresse un signe victorieux à Maria, qui est en train de l'observer.

— Je ne sais comment vous remercier.

— Peut-être pourrions-nous…

— Dites-moi, interrompt Eva qui a deviné où le Français souhaite en venir. Vous qui êtes au courant de tout ce qui se passe au Sud pourriez peut-être me renseigner…

— Vous me pensez plus informé que je ne le suis, répond-il, visiblement gêné.

— Gaspard Davos a l'air distant, lui qui était d'ordinaire si prévenant envers la Première ministre. Savez-vous les raisons d'un tel retournement ?

— Possible.

Nantès tourne la tête vers les invités et reste silencieux, comme s'il voulait prendre ses distances. Eva cherche un enchaînement, craignant d'avoir tout gâché par son impatience.

— La Première ministre norvégienne aimerait vraiment le savoir.

— Pourquoi ne l'a-t-elle pas directement demandé à l'Administrateur ?

Eva sourit intérieurement. Même si Nantès s'en défend, elle est parvenue à le faire parler. Il a implicitement admis que quelque chose est en effet en train de se passer. Il faut qu'elle aille plus loin.

— Vous savez bien qu'elle ne le fera pas.

Solheim ne s'abaissera pas à cela. À quoi bon le ferait-elle ?

Davos trouverait une fausse excuse et elle n'obtiendrait rien. Eva décide d'attaquer.

— Quelle pression peut bien exercer l'Europe du Sud pour que la France change aussi facilement d'avis ? J'imagine que ce n'est pas l'argent… ils en ont moins qu'elle. Des plantations de cacao résistantes aux aléas climatiques ?

En voyant Nantès sourire, elle se dit qu'elle a presque atteint son objectif.

— Une cargaison de chocolats Pierre Hermé ? insiste-t-elle.

Il secoue la tête, arborant un sourire énigmatique, tandis qu'elle approfondit ses pensées. Qu'est-ce qui pourrait intéresser la France à l'heure actuelle, sinon les fonds indispensables pour accélérer sa transition énergétique, soulager sa pauvreté ou achever la construction du Mur ? Et que pourraient offrir les nations du Sud, elles-mêmes dans des situations précaires, à un pays plus avancé qu'eux ?

Une seule chose lui vient à l'esprit : un Stratoshield.

Il a fallu attendre les catastrophes climatiques sans précédent de 2047 et une augmentation de la température globale de + 3 °C pour que les chefs d'État et de gouvernement adoptent, dans le cadre de la COP52, le troisième accord de géo-ingénierie autorisant la mise en place de « *Stratoshields* » dans les espaces aériens nationaux. Les premiers boucliers stratosphériques ont vu le jour au-dessus du Bloc Amérique du Nord, Chine-Russie puis sur le Bloc Nord. S'ils n'ont pas été généralisés, c'est essentiellement pour des raisons techniques et financières. Le déploiement d'un Stratoshield nécessite l'utilisation de l'intelligence artificielle, car les aérosols doivent être dispersés dans la stratosphère par le biais de drones spécialisés, pilotés de manière autonome et avec une précision extrême – choses que seules les IA sont capables d'entreprendre.

Si un second bouclier européen voyait le jour au sud, la France serait mieux protégée. Elle aurait un argument supplémentaire pour absorber la France du Nord.

— L'Europe du Sud est en train de développer son propre Stratoshield… souffle-t-elle.

Nantès reste béat d'admiration.

— Qui vous a dit ça ?

Elle arbore un sourire victorieux. Elle vient de terrasser Nantès, tout secrétaire général qu'il soit. Elle l'a fait parler. Elle a découvert leur secret.

— De quoi pourrait-il s'agir d'autre ?

Elle ne détache pas les yeux de ceux de Nantès, l'acculant au mur.

— Vous en avez trop dit ou pas assez, déclare-t-elle.

Puis, devant son silence gêné, elle ajoute.

— Vous souhaitez faire monter les enchères, n'est-ce pas ? Nous faire comprendre que vous pouvez très bien vous passer de nous, afin que nous augmentions le plafond de nos aides ?

Nantès reprend un peu de contenance, satisfait de la porte de sortie qu'elle vient de lui offrir. Les choses ne sont pas si simples, néanmoins. La France du Sud pourrait très bien demander plus d'aide de la part de l'Europe du Nord tout en poursuivant ses projets en sous-main. C'est bien le problème. L'important, toutefois, n'est pas de les en empêcher. Il faut juste savoir ce qui se trame pour réagir au mieux.

— Dites-m'en plus. Solheim saura s'en souvenir. Magnus Mortensen saura s'en souvenir.

Il garde le silence.

— Davos commence à se faire vieux, ajoute-t-elle avec un petit clin d'œil. Il lui faudra bien un successeur, un jour, et l'appui du Nord…

Nantès la contemple un instant, puis balaie ses cheveux en arrière d'un revers de main avec un soupir, vaincu. La fibre de l'orgueil, de l'ego et de la fierté mal placée. Avec les politiques, ça marche à tous les coups.

— Si nous parvenons à mettre en place ce dont vous parlez et que nous achevons notre transition énergétique, Davos sera en position de réunifier la France.

Et il sera suffisamment fort pour choisir son camp.

— Je comprends, fait Eva. Mais le Mur, alors… un leurre ?

Le sourire de Nantès est éloquent. Le Mur n'est qu'une mascarade depuis le début. Davos a lancé ce chantier pour une seule raison : gagner la confiance du Nord tout en sachant pertinemment qu'il ne sera pas pérenne. Et c'est sans doute la même chose pour la nouvelle loi de sécurité européenne.

— Ce bouclier est très important pour nous, poursuit Nantès. Il sauverait des milliers de vies et permettrait aux pays du Sud de trouver leur place… il pourrait même nous permettre de faire face à un éventuel emballement climatique.

La jeune femme reste pensive. Le Bloc Nord perdrait une partie de sa supériorité. Il ne pourrait plus exercer de pressions politiques. La Norvège elle-même profite de son programme d'aide pour rafler des marchés et agrandir son influence dans les pays du Sud…

— Évidemment, je ne vous ai rien dit.

— Évidemment, répète Eva.

— Que diriez-vous de poursuivre cette discussion dans un petit restaurant, sur la Corniche ?

— Cela aurait été avec plaisir, mais mon emploi du temps est déjà surchargé. Une autre fois peut-être.

Nantès prend congé, laissant Eva seule. La salle de bal se vide, les serveurs débarrassent et l'orchestre range ses instruments. Eva parcourt les alentours du regard pour voir s'il reste des membres de la délégation norvégienne, et constate qu'ils sont tous partis.

Bakken n'est plus là non plus. Eva, déçue, aurait aimé lui souhaiter bonne nuit.

Mais son Pit Bull terrier est là, debout à l'opposé de la pièce, en train de l'observer. Eva soutient le regard incisif de Lars. Elle estime avoir avancé, et appris beaucoup de choses intéressantes. Après l'avoir salué, elle monte à l'étage et demande à voir la Première ministre, qui la fait patienter durant quelques minutes avant de la recevoir en peignoir, cheveux encore mouillés.

— Vous n'êtes pas encore avec les autres sur le Rooftop ? demande-t-elle.

Eva sourit malgré le ton ironique de son interlocutrice lorsqu'elle a prononcé le mot « *rooftop* ».

— Êtes-vous satisfaite de la réception, Madame la Première ministre ? demande-t-elle, prudente.

— La participation de la délégation a été plus que précieuse, remarque Solheim. Malheureusement, le chef d'État Davos n'est pas quelqu'un de fiable.

La Première ministre n'en dit pas plus. Évidemment, beaucoup de personnalités politiques jalousent la relation que Mortensen entretient avec Eva. Raison pour laquelle on veut lui en confier le moins possible, côté norvégien. Si Eva est au courant de tout, à quoi serviraient les ministres ? L'information, c'est le pouvoir.

Mais ce soir, c'est Eva qui a le pouvoir.

— Êtes-vous montée simplement pour me demander si j'ai passé une bonne soirée ?

Eva sait que les informations doivent être évaluées, filtrées, avant d'être transmises aux politiques. Des renseignements bruts ne sont pas toujours fiables, ils peuvent même s'avérer fallacieux. Mais elle estime connaître suffisamment le dossier pour savoir que Nantès n'a pas tenté de la balader.

— Vous devriez recevoir les rapports d'analyses des explosifs employés lors de l'attaque par email cette nuit même.

Solheim la gratifie d'un sourire chaleureux.

— Maria m'a prévenue, oui. Je vois que vous avez suivi mon conseil, et que votre conversation avec Nantès a été fructueuse. Je vous en remercie, cela nous permettra de tenir un peu mieux Davos.

— D'autre part, on vient de me transmettre une information intéressante concernant les véritables intentions de Davos. Une information dont je voudrais vous donner la primeur.

— Laquelle ?

Le comportement de Solheim a légèrement changé. Même si elle semble prétendre le contraire, la voilà désormais intéressée.

— Une alliance secrète de nations du Sud œuvre discrètement à la mise en place de son propre Stratoshield.

— Nos services de renseignements m'en ont effectivement fait mention il y a quelques jours.

Eva sent une amère déception l'envahir en voyant le sourire de Solheim. Et pour cause, elle s'est montrée d'une affligeante naïveté. Et il y a plus grave : Solheim n'a pas prévenu Magnus de ces nouvelles. Cherche-t-elle à prendre ses distances avec lui ?

Gagner son indépendance ?

— Nous disposons d'une avance considérable sur nos homologues du Sud, poursuit Solheim en s'allongeant sur son lit, parfaitement à l'aise. Mais si un Stratoshield est mis en place chez eux, le rapport de force entre le Nord et le Sud va s'équilibrer, conférant à la France une valeur centrale, une valeur de leader pour unifier l'Europe à nouveau, ce qui n'est pas souhaitable dans l'immédiat.

Solheim fixe le plafond avant de poursuivre, comme si Eva n'était pas là.

— La géo-ingénierie est censée nous protéger le temps que le volume de CO2 présent dans l'atmosphère et la température baissent suffisamment. Le marché était là, nous l'avons saisi, la France et les pays d'Europe du Sud veulent reprendre leur part. Il faut absolument les en empêcher. Raison pour laquelle je dois être élue Administratrice du Bloc Nord.

Voilà donc son plan.

En voyant Solheim ainsi allongée sur les draps de soie, froide, calculatrice et ambitieuse, Eva repense à ce que lui a confié la mère de l'Ambassadeur Bakken. Elle remarque qu'il n'est nullement question, dans les propos de la Première ministre, des pauvres hères qui tentent de sauver leur famille de la sécheresse, de la soif, de la faim ou de la guerre. Pour la première fois, elle ressent une sorte de gêne, et même une certaine forme de dégoût.

— Autre chose ? demande Solheim.

— Rien d'autre, répond Eva. Bonne nuit, Madame la Première ministre.

— Ne soyez pas déçue, observe Solheim tandis qu'elle gagne la porte. Nantès a confirmé nos renseignements. Grâce à vous, maintenant, nous savons avec certitude ce qu'il en retourne. Et encore merci pour les rapports d'analyse.

Eva ferme la porte et passe sous le drone de protection de Solheim pour regagner sa chambre, en proie à un sentiment mitigé. Magnus lui avait bien dit de ne pas chercher à faire de la politique. La prochaine fois, elle en référera à lui, et à lui seul.

Cela lui évitera d'avoir à passer pour une jeune naïve.

En remontant dans sa chambre, elle se rend compte avec surprise que cette dernière est ouverte, de même que la porte donnant sur le balcon. Lars, debout sur la pointe des pieds, scrute le paysage du dehors.

— Pourrais-je savoir ce que vous faites ici ?

— Je vérifiais la sécurité des ouvertures, répond-il d'une voix gênée. Bien m'en a pris, elles ne sont pas aux normes. Je vais faire renforcer les volets de ce pas.

— Vous voulez dire que je ne pourrai plus ouvrir les fenêtres ?

— Il est préférable, pour votre sécurité, que vous les laissiez bien fermées.

Eva regarde l'homme quitter la pièce avec une stupeur indignée. De quel droit pénètre-t-il dans sa chambre ? Est-ce ainsi que l'on traite ses invités ?

Après avoir verrouillé sa chambre de l'intérieur et ouvert sa fenêtre, elle retire sa robe et contacte Mortensen pour lui confier ce qu'elle a appris, ainsi que les cachotteries de Solheim. Les intentions de Davos n'ont pas l'air de surprendre ni d'affecter l'homme d'affaires, qui les avait déjà en grande partie devinées, de même que celles de Solheim.

— C'est une femme politique, répond-il. Elle ira toujours là où l'intérêt la porte au détriment du reste, et c'est justement grâce à cela que je la tiens.

Une fois la discussion terminée, Eva laisse échapper un long soupir. Elle va enfin pouvoir souffler. Après une douche rafraîchissante, elle enfile un chemisier et une jupe en jeans avant de rejoindre la délégation comme proposé par Maria. Elle aurait préféré appeler un taxi pour découvrir la vie nocturne marseillaise, mais Lars s'est montré ferme, et il veille au grain.

Impossible de sortir de l'ambassade, pour le moment du moins.

De nombreuses personnes sont déjà réunies sur le toit de l'ambassade, qui offre un panorama à couper le souffle sous le ciel étoilé. Français, Espagnols, Italiens, Norvégiens… Des enceintes diffusent de la TechnoTrance[48], les hommes continuent de boire et les femmes de danser. Le teint rubicond de Bjorn Christensen révèle qu'il a un peu trop forcé sur le champagne. Elle le voit s'approcher d'elle, les mains baladeuses, et le repousse avec délicatesse en apercevant Bakken, vêtu d'un jeans et d'une chemise de lin, plusieurs bouteilles de champagne dans les mains.

L'ambassadeur est accueilli par une véritable ovation.

— C'étaient les dernières, il aurait été dommage de les redescendre à la cave !

En croisant son regard, Eva comprend qu'elle ne terminera pas la

nuit seule.

21.

Barcelone
23 heures
31°C

Juan et Rocio se pressent vers les quais du port commercial de Barcelone, enveloppés par la nuit et entourés d'inconnus. Une fois sortis de l'antre du Marocain, ils ont couru jusqu'à être certains de lui avoir échappé, haletants et couverts de sueur, mais soulagés d'être enfin libres. Ils ont ensuite récupéré le portefeuille de leur père ainsi que la montre connectée de Juan, que ce dernier avait pris soin d'emballer dans un sac plastique et de dissimuler au fond de son caleçon.

Leurs bruits de pas résonnent de manière sinistre sur l'asphalte craquelé. Personne ne parle. Et pour cause, une tempête sèche se prépare et tous ont peur. Un marin leur a appris la nouvelle à leur arrivée au port. La tempête sèche, un phénomène orageux accompagné de très peu de pluie, est apparue il y a une décennie environ et est devenue de plus en plus fréquente entre le printemps et l'automne. La chaleur se concentre sous la couverture nuageuse, qui forme une sorte de canopée aérienne. Les précipitations n'atteignent que très rarement le sol, car les nuages ne sont pas assez denses, et l'eau s'évapore avant d'atteindre la surface, mais si elles y parviennent, des vents forts – autrement appelés microrafales – peuvent apparaître suite au refroidissement de la surface. Ces microrafales soulèvent quantité de poussière et de débris, en particulier dans les régions les plus arides, et causent de véritables drames, comme la destruction d'habitats et des morts par étouffement.

« *Pas vraiment une surprise* », a conclu l'employé du port. « *La Muntanya de Montserrat a brûlé toute la journée. La température de l'air a augmenté, et l'humidité a diminué. Ce qui est à craindre, c'est que des éclairs frappent les broussailles, et qu'un nouvel incendie éclate…* »

D'ordinaire, Juan ne se préoccupe pas des tempêtes. Lorsque l'une d'elles menace la ville, chacun se réfugie chez soi et attend qu'elle s'en aille. Mais ce soir, sa sœur et lui doivent embarquer, et il est fort possible que cela impacte leur voyage. Si la tempête arrive avant ou même pendant l'embarquement, le paquebot devra fuir pour ne pas être détruit, et les passagers n'ayant pas eu le temps de monter à bord resteront à quai, à la merci des flots et des microrafales meurtrières.

Il faut absolument qu'ils montent à bord… et ils n'ont toujours

pas de billet.

De part et d'autre des enfants se dressent de sinistres bicoques tapissées d'avis de recherche. Des parents, des fils, des filles portées disparues. Des photos d'enfants au sourire depuis longtemps éteint. Des fantômes, pour la plupart, qui attendent dans l'ombre que d'autres misérables viennent épaissir leurs rangs.

— Si vous êtes O. positif ou négatif, faites-vous connaître, clame une voix dans un haut-parleur. Dix centimes le litre, de quoi vous offrir une belle traversée et sauver quelqu'un. Si vous êtes O. positif ou négatif, présentez-vous au bureau des perfusions !

Juan secoue la tête et serre Rocio contre lui. Il a déjà donné son sang pour gagner quelque menue monnaie. Aujourd'hui, il a besoin de toute son énergie pour les conduire loin de tout cela. La foule se presse contre eux à mesure qu'ils approchent des quais. Juan aperçoit des dizaines d'individus sortir d'un bâtiment militaire, monstrueux et rouillé, tels des insectes fuyant leurs galeries souterraines avant les pluies. Une puissante sirène de paquebot retentit, faisant écho dans le port et annonçant le départ imminent d'un navire bondé. Des cargos chargés de conteneurs et autres chalutiers quittent également les lieux, entraînant dans leur sillage des nuées de mouettes criardes et voraces. En temps normal, un petit nombre de chalutiers attend le petit matin pour quitter le port et tenter de pêcher dans une mer déjà exsangue. Mais aujourd'hui, nombre d'entre eux se sont réfugiés au large ou dans une crique pour éviter de voir leurs coques fracassées contre les quais et leurs ponts bombardés par toutes sortes d'objets.

Le drapeau d'Espagne, d'un rouge et or passés, pend d'un mât jaillissant d'une vieille barque en piteux état. Il reste immobile, replié sur lui-même, comme prostré. Qu'est devenue l'Espagne de jadis ? La grande Espagne qui régnait sur le monde ? Qu'est devenu le monde ?

Lorsqu'ils atteignent le quai, une rafale chargée de poussière, accompagnée d'une onde de chaleur sèche secoue Rocio, qui manque de tomber. Juan l'aide à continuer.

— Avancez dans le calme, ne courez pas, fait un homme qui peine à freiner le flot ininterrompu des passagers.

Il retire son béret, éponge son front. Il fait toujours aussi chaud.

— Préparez vos billets.

Juan perçoit pour la première fois le grondement éloigné du tonnerre. Il jette un œil derrière son épaule, en direction de la ville, et aperçoit un gigantesque nuage noir grandir au-dessus de la Serra de Collserola, obscurcissant le ciel de sa présence. Le soleil a disparu, laissant derrière lui une lueur ocre.

L'adolescent demande à sa sœur de hâter le pas et regarde au-devant, où grandit une masse métallique à la coque noire parcourue de traînées de rouille, surmontée d'une cheminée noire à l'arrière et

d'antennes radio-radar à l'avant. Selon les indications du marocain, il doit s'agir du *Futura*.

Rocio lui adresse un regard effrayé.

— Comment on va faire pour embarquer ?

Juan ne répond pas. Sans doute se feront-ils refouler. Il lui faudra guetter la moindre opportunité. Le personnel de bord aura peut-être pitié d'eux, s'il leur explique leur situation. Ne sont-ils pas en train d'essayer de sauver le monde ? Et puis, avec la tempête approchant…

Il adresse à sa sœur un sourire rassurant malgré ses doutes.

— T'inquiète pas.

— Si tu dis ça, c'est que je dois m'inquiéter.

Juan sent bien, en effet, Rocio s'agiter. Ils ne se sont jamais quittés depuis sa naissance, sept ans auparavant. Ils n'ont pas besoin de parler pour se comprendre, et leurs paroles ne peuvent masquer à l'autre ce qu'ils ressentent.

Une nouvelle rafale fait claquer les haubans d'une sorte de péniche portant le nom « *Capitainerie* ». L'air a un goût de terre, de sable et de poussière.

La tempête sera bientôt là.

Les gens pressent le pas, jetant des regards craintifs en tous sens. Par moments, Juan croit discerner un aileron fendre les flots. Avec le dérèglement de la mer, certains poissons migrateurs et autres proies des requins se sont déplacés vers les eaux plus froides, entraînant dans leurs sillages les prédateurs qui s'en nourrissent, et qui trouvent dans les eaux froides des conditions plus favorables à leur reproduction.

Peu à peu se lève une brume à peine visible, qui pénètre les narines, les oreilles et les yeux, et qui rend l'air de plus en plus pénible à respirer.

— Protège-toi avec ton col de chemise, fait Juan.

S'ils parviennent à embarquer, il faudra s'abriter. Ils n'auront pas de cabine, il leur faudra éviter les couloirs et autres lieux de passage où tout peut arriver. Juan avise, sur le pont du navire leur faisant face, plusieurs conteneurs éventrés ainsi que des caisses abandonnées.

Sans doute cela fera-t-il l'affaire.

Des cris le font sursauter. Une nuée de mouettes les survole, avant de s'éloigner vers le sud, fuyant la tempête. Une dame d'un certain âge titube devant eux, soutenue avec difficulté par une jeune femme tenant un petit garçon dans les bras. Un homme les bouscule et les dépasse.

— Sans courir, lance un marin au béret rouge avec un signe d'apaisement. Il y aura de la place pour tout le monde.

Juan remarque que la gigantesque masse sombre en train de s'amasser sur les hauteurs de Barcelone, s'étendant comme les fumées annonciatrices d'une éruption imminente. L'atmosphère a pris un

aspect chaotique, brouillé, confus, des écharpes noirâtres s'enroulent autour des bâtiments et se déchaînent en altitude. Le jeune garçon sent la peur monter en lui. Autrefois, personne ne redoutait les tempêtes. Mais au fil des années, elles sont devenues dangereuses, voire mortelles. Un air irrespirable ensevelit les bâtiments. La mer noie les digues et s'engouffre dans la ville, privant les habitants d'électricité, et donc des pompes qui peuvent éviter aux habitations d'être submergées.

La population paie le prix fort des erreurs du passé.

Tandis que le tonnerre gronde sur la foule apeurée, l'adolescent ne peut détacher son regard du drapeau espagnol qui remue de plus en plus, dévoilant la déchirure qu'il porte en son milieu. Il sent de l'électricité dans l'air, il entend, au loin, grésiller une radio, et perçoit des bourdonnements diffus tout autour d'eux.

Il s'aperçoit alors qu'ils sont les seuls, sa sœur et lui, à regarder en arrière. Personne n'ose les imiter. Tout le monde les dépasse, marchant d'un pas hâtif en direction du navire.

— Dépêchons !

Tous deux fendent la foule en direction du paquebot, dont la poupe grandit jusqu'à laisser enfin apparaître un nom, en lettres blanches sur fond noir, à environ cent cinquante mètres d'eux :

Le *Futura*.

Juan jette à sa sœur un regard chargé d'espoir. Trois passerelles encombrées de passagers se dessinent à la lueur des éclairs s'abattant du ciel. Une rafale de poussière balaie la foule, de plus en plus agitée. Les voyageurs remontent leurs cols. Juan se force à regarder devant lui, mais il ne voit que le gigantesque nuage de poussière ocre, plus grand qu'une montagne, qui bouche l'horizon et avance vers eux en tourbillonnant, tel un raz-de-marée mortel. Il se met à trotter vers le paquebot, imité par d'autres inconnus, puis par d'autres encore. L'air est de plus en plus difficile à respirer. La montagne de poussière tourbillonnante sera bientôt sur eux. Après une brève hésitation, la foule se jette vers les trois passerelles menant au seul abri disponible : le navire, en haut duquel le jeune garçon voit des hommes d'équipage, entourés de militaires, effectuer des manœuvres en échangeant des regards paniqués.

Le Futura est en train d'appareiller, et il leur reste plus de cent mètres à parcourir.

— Relevez les passerelles !

Juan perçoit un choc et se sent entraîné. La bousculade se propage jusqu'aux abords du quai, plusieurs personnes tombent dans une eau brunâtre aux reflets pétrolifères, huileuse et agitée. L'adolescent peut voir pour la première fois, à la lueur des lampes qui éclairent le paquebot, les vagues claquer contre le quai. Un éclair

s'abat non loin, révélant sur l'horizon les silhouettes décharnées des grues depuis longtemps abandonnées.

Cinquante mètres.

La brume s'épaissit, devient nuage. Des rafales chargées de particules sombres propulsent les voyageurs à terre. En voyant les yeux s'écarquiller de terreur, Juan comprend qu'il ne s'agit pas de poussière, comme ils le pensaient tous. La réalité est bien pire que cela.

Il s'agit des restes de la forêt qui a brûlé à l'ouest, à Montserat.

Un véritable déluge de cendres s'abat alors sur eux. Les gens halètent. Des vagues sombres les assaillent, montent très haut, redescendent en piqué. Le mélange de poussière noire et de débris de charbon rend l'air encore plus épais, encore plus irrespirable. Juan et Rocio remontent leurs tee-shirts tout entiers sur leurs visages pour se protéger. Hommes et femmes, les bouches grandes ouvertes sous leurs vêtements, peinent à trouver de l'oxygène dans ce mélange toxique qui risque de tous les tuer.

La tempête déferle désormais en tous sens, avalant les bâtiments et les navires qui les entourent, noyant le Futura sous une épaisse masse noirâtre et tourbillonnante, entraînant dans son sillage quantité d'objets arrachés, poursuivant son écrasante avancée vers l'est.

— Larguez les amarres ! hurle un homme d'équipage. Relevez les passerelles !

Un homme reçoit quelque chose sur le crâne et s'écroule, inanimé, piétiné. Secoué par les bourrasques, Juan s'arrête au pied de la coque qui se dresse devant lui comme un mur impossible à franchir. Une passerelle sur trois a été relevée, tandis que les deux autres, prises d'assaut et bloquées à quelques centimètres du sol, permettent encore aux passagers de monter sur la plage arrière du paquebot.

Vingt mètres. Seulement vingt petits mètres les séparent du départ, du salut. De part et d'autre du Futura, des câbles métalliques grincent dans d'énormes poulies. Une seconde passerelle se relève, propulsant ses assaillants dans les flots tumultueux. Juan serre la main de sa sœur et bouscule les gens à son tour, comprenant la lutte pour la survie qui est en train de se jouer. S'ils ratent ce bateau, ils risquent d'être propulsés dans les flots et dévorés par les requins, ou écrasés par la foule. S'ils réchappent à la foule apeurée, il faudra survivre à cette tempête, à cet air saturé de cendres, aux objets volants, tranchants ou contondants. Et même s'ils survivent, il faudra se cacher pour échapper au Marocain, attendre des jours, peut-être des semaines pour pouvoir embarquer sur un autre bateau. Sans compter si le quai est endommagé, et qu'il faut le réparer.

Que leur arrivera-t-il d'ici là ?

Juan bascule à terre, emporté à son tour par une vague de débris.

Des morceaux de bois fauchés et brûlés s'élèvent et retombent, heurtant le toit et le pont du navire. D'énormes morceaux de charbon cognent contre le métal. Une grêle de débris rebondit sur la coque et s'abat sur le quai. Le bateau se couvre d'un linceul gris.

Embarquer ou mourir.

Concentré, entièrement focalisé sur la seule passerelle qui peut encore leur permettre de monter à bord, et qui se relève peu à peu, l'adolescent ramène sa sœur contre lui et reprend sa progression, titubant au gré des rafales, cherchant à respirer à travers l'air saturé. En voyant des mains se tendre vers le ciel, secourues par d'autres mains déjà embarquées, il se dit que tout n'est pas encore perdu.

Le paquebot n'est pas encore parti.

C'est alors qu'il aperçoit des militaires devant la dernière passerelle, leurs fusils brandis devant eux. Derrière les militaires, des hommes d'équipage tentent de détacher les bouts reliant encore le navire au quai.

— Arrière !

La tempête fait tourbillonner la cendre de toutes parts. Des hommes, des femmes se cramponnent pour ne pas être emportés. Un nouvel éclair retentit, fracassant, suivi de cris de terreur. La foule titube dans toutes les directions, de plus en plus dense, de plus en plus paniquée, poussant les enfants en avant, contre les militaires sur lesquels ils s'écrasent où dans les flots où ils vont se noyer.

Juan aperçoit la jeune femme croisée quelques instants plus tôt, avec l'enfant dans les bras, sur la dernière passerelle. Elle tend le visage en arrière, vers une vieille dame tombée à terre.

— Laissez passer ma mère ! rugit-elle, cherchant des yeux un moyen de l'aider.

— Montez dans le bateau ou descendez la rejoindre, répond un soldat.

La jeune femme se met à hurler, des larmes plein les yeux, tandis que des passagers la hissent à bord. Son enfant crie dans ses bras. En voyant un mur noir les séparer, Juan se dit qu'elles ne se reverront jamais. La vieille dame, ainsi abandonnée, n'a aucune chance de s'en sortir vivante.

Il se dresse vers le militaire, dont il peut à peine discerner la silhouette.

— Laissez-nous passer, implore-t-il. Ma sœur a sept ans !

— Trop tard. On largue les amarres, et y'a déjà trop de monde à bord.

— Y'a encore de la place ! proteste un passager au visage noir de suie. Je connais ce type de navire, y'a des places pour plusieurs milliers d'entre nous !

— Vous prendrez le suivant !

— Le suivant ? Vous savez combien on a attendu pour se procurer ces billets ?

Les moteurs, déjà allumés, jettent des gerbes d'écume qui noient la foule pressée au bord du quai. L'une des bittes d'amarrage, arrachée à son socle, bondit et coule au fond des flots. Plusieurs membres d'équipage coupent la corde avant que de nouveaux dégâts ne soient infligés au paquebot. Au même instant, un morceau de tôle ondulé glisse au-dessus des crânes en tournant sur lui-même, heurte la cheminée du navire avant de disparaître dans le néant. Des hommes suspendus à la dernière passerelle tentent de s'y hisser, trop faibles pour y parvenir. Tout n'est que mugissements, crépitement et cris. Les mugissements du vent qui déferle sur les quais, accompagné des crépitements de la cendre sur la tôle et le bois et des hurlements d'agonie. Juan se sent tiré en arrière, puis propulsé par la foule qui se presse derrière lui. Une énergie considérable qui risque de tous les faire basculer à l'eau. D'énormes vagues s'abattent sur les piliers de béton, faisant surgir leur écume blanchâtre comme autant de fantômes dans les lumières du navire. Juan ne sait plus que faire. Ils vont se faire écraser. Fracasser contre les piliers. Que fera sa sœur, qui sait à peine nager ?

Le Futura, repoussé en arrière par le vent, voit ses deux dernières amarres se tendre, ce qui empêche les hommes d'équipage de les détacher. Une bourrasque traverse le quai, emportant avec elle toutes sortes de vêtements et d'objets, provoquant un nouveau mouvement de la foule sur le côté. Un craquement retentit. L'une des amarres a lâché. Des marins tombent à terre, les occupants de la dernière passerelle basculent dans les flots, tandis que les militaires baissent leurs armes, à demi aveuglés.

Une brèche.

Une chance de fuir.

Juan serre la main de sa sœur et la tire en avant.

S'engouffrant dans l'espace désormais vide, il bondit sur la passerelle et sent la main de sa sœur lui échapper. Il se retourne et avise une silhouette qui tient Rocio par les pieds. Tous deux tirent chacun de leur côté, jusqu'à ce que la jeune fille donne un coup de pied. Le militaire lâche prise dans un cri. Juan se sent alors soulevé, catapulté en l'air, avant qu'un choc ne lui coupe la respiration. Il roule sur le sol et son crâne heurte un morceau de métal. Il reste un instant sonné.

Le voilà seul au milieu du noir, du néant, de la cendre qui tourbillonne autour de lui.

— Rocio !

L'ouragan l'enveloppe, le frappe de ses mille dards, les morceaux de charbon se brisent contre son corps, la cendre pénètre dans ses

oreilles, dans ses yeux, sa bouche. Quelqu'un, non loin, tousse à fendre l'âme. L'adolescent rampe, repoussé par le vent qui a encore forci. Baissant le tee-shirt qui lui protège le visage, il ouvre les yeux et les referme aussitôt, emplis de poussière et de larmes. À défaut de sa sœur, il n'a vu que des ombres. Il tend les mains en avant, cherchant à se raccrocher à quelque chose, mais ses doigts ne rencontrent que de la poussière. Les narines à moitié bouchées, il tousse, crache, se mouche dans son tee-shirt, qu'il enroule de nouveau autour de son crâne, se relève, se place dos au vent, respire quelques bouchées, haletant, avance jusqu'à atteindre une paroi métallique, qu'il longe à la recherche de Rocio. Il enrage. Où est-elle passée ? A-t-elle été emportée ?

Les cendres lui piquent le visage, lui râpent la gorge et lui brûlent les poumons. Il ouvre plus grand la bouche pour respirer, et la cendre le remplit.

Il tombe.

La fin.

La fin, ici, sur le Futura.

C'est alors qu'il sent une petite main l'agripper. Une voix.

— Par ici !

Il rampe, sent quelque chose glisser dans son dos, puis s'immobilise. Les cris ont cessé. Le bruit de la tempête lui parvient atténué. En ouvrant les yeux, Juan aperçoit Rocio, penchée au-dessus de lui, en train de lui murmurer des mots inintelligibles. Ses larmes ont tracé des sillons noirs sur ses joues.

— Ça va, répond-il, ça va, je vais bien.

Juan regarde autour de lui sans y croire. Un espace étroit et sombre. Il est à bord. *Ils* sont à bord. Il promène un regard chargé de gratitude sur les hommes d'équipage, les passagers, hommes, femmes, enfants, assis ou allongés à même le sol de la coursive, hagards et épuisés. Des rescapés au visage noirci, toussant et crachant. Il aimerait porter secours aux autres, ceux qui sont restés sur le quai, dans la tempête. La jeune femme, celle qui a été séparée de sa mère, fixe le vide, son garçon pressé contre elle. Il aimerait lui dire qu'il est désolé, mais aucun mot ne parvient à franchir la barrière de ses lèvres. Il aimerait sortir pour secourir la vieille dame, mais il ne peut plus remuer.

En percevant les vibrations du moteur qui secouent son corps, il se traîne avec peine jusqu'à la porte de la coursive.

Les lumières de Barcelone s'effacent peu à peu dans la nuit.

Le paquebot s'éloigne enfin, auréolé de cendres, secoué par le vent et la mer déchaînée.

22.

À bord du *Futura*
26°C

— Dépêchez !

Deux hommes d'équipage font signe aux voyageurs égarés d'avancer. Des femmes, des hommes, des enfants apeurés, au visage noirci par la suie. Bien que la panique ait diminué, elle se fait encore sentir, et personne ne semble savoir ce qu'il doit faire.

— Les passagers avec un billet au pont supérieur ou intermédiaire. Les autres, au pont inférieur !

— Et les enfants ? demande Juan à l'un des marins.

— Ça dépend, vous avez un billet ou non ?

Juan secoue la tête.

— Alors ce sera le pont inférieur comme les autres, répond l'homme en lui faisant signe d'avancer.

— On devrait les foutre par-dessus bord, soupire son acolyte, mécontent. Ils sont trop nombreux !

— Ta gueule, Jaz, tempère le premier marin. Ce sont des mômes. (Puis, se tournant vers Juan et Rocio :) Remerciez la tempête, sans elle, vous seriez jamais montés à bord.

Juan obtempère. Il sait.

Le bateau gîte d'un coup, projetant tout le monde sur le mur de la coursive. Des femmes crient. Les matelots se redressent, repoussent les passagers comme s'ils avaient affaire à des pestiférés.

— Dépêchez-vous ! Une fois en cabine, vous serez plus en sécurité.

Juan presse sa sœur contre lui et hâte le pas. Il perçoit les grondements des moteurs à travers les cloisons de métal et de bois, et imagine que le paquebot a déjà atteint le large. Il a l'air de filer bon train. Plus personne ne parle tandis qu'ils s'enfoncent dans un couloir de plus en plus sombre. La plupart des passagers, fourbus, essaient juste d'avancer sans tomber. Certains toussent, d'autres crachent. Des groupes se sont constitués autour d'une ou plusieurs bouteilles d'alcool artisanal.

— Sains et saufs, les gars, faut fêter ça !

Les enfants parviennent à une cage d'escalier vétuste, dans laquelle s'ouvre un passage vers le pont supérieur. Plusieurs matelots filtrent les passagers à grands cris.

— Pas de billet, c'est en bas.

L'adolescent aide sa sœur à descendre au pont intermédiaire, puis au pont inférieur, où d'autres marins les accueillent, encore plus désagréables que les précédents. Une odeur de rouille et d'humidité imprègne les lieux. Les trous et fissures dans les parois, des bruits de craquements et autres grincements accroissent l'impression d'insécurité que Juan ressent depuis qu'ils sont montés à bord.

Le Futura a l'air d'un tombeau flottant.

— Suivez la coursive jusqu'à trouver une cabine où vous pourrez vous installer. Douze par cabine, pas un de moins. Allez !

Le jeune garçon scrute, à mesure qu'il avance, les cabines où s'amassent déjà certains passagers. La plupart d'entre elles ne contiennent que quatre lits simples ou un lit double, voire deux. Douze par cabine, cela fait six à huit personnes par terre, sur la moquette tachée et à moitié arrachée.

— Ici, fait Rocio, l'arrachant à ses pensées.

Juan s'engouffre dans la pièce vide, cherchant à refermer la porte derrière lui, mais le mécanisme est bloqué. Une vieille femme entre alors, accompagnée d'un jeune garçon. Tous deux se dirigent droit vers un lit double, tandis qu'un homme d'une maigreur affligeante, une balafre ensanglantée sur le visage, escalade un lit superposé. En voyant d'autres passagers se presser contre la porte, Juan bondit sur le seul matelas restant. Tous deux s'allongent côte à côte, cherchant à récupérer leur souffle tout en observant en silence les inconnus qui entrent à leur suite et s'entassent les uns après les autres en poussant des soupirs exténués. Combien de passagers sont-ils montés à bord ? Le Futura pourra-t-il tous les accueillir ?

— On a un lit… fait Rocio. Mais on dirait que tout est mouillé.

Juan acquiesce d'un signe de tête. Comment vont-ils pouvoir dormir, avec cette humidité ? Il sent, sur son flanc, le contact rugueux et froid du métal rouillé. S'il n'avait pas dû abandonner son sac à dos chez le Marocain, il pourrait recouvrir sa sœur de vêtements.

— C'est vraiment mouillé, se plaint Rocio.

Le jeune garçon pousse un soupir de fatigue et d'agacement. Il prend les mains de Rocio dans les siennes, puis lui frictionne le dos pour l'aider à se détendre, mais sa fatigue est telle qu'une nausée le saisit. La vieille femme, allongée sous un drap transparent et troué, les observe en silence. Juan se lève tandis que d'autres passagers pénètrent encore dans la cabine. Il dénombre déjà dix-huit occupants, ce qui est bien plus que ce qui était annoncé, et il lui faut slalomer entre eux pour faire le tour des lieux. Une salle de bain condamnée, au plafond de plastique jauni, percé d'une ouverture bouchée, vestige d'un ancien système d'air conditionné, dégage une odeur d'eau croupie. Une armoire aux portes arrachées s'ouvre, béante, pleine de poussière et de détritus. Juan l'examine et y découvre une couverture

à demi déchirée. Il la saisit, la secoue et la poussière le fait éternuer. Puis il retourne vers Rocio, tout sourire, et s'allonge auprès d'elle avant de disposer la couverture sur leurs deux petits corps encore tremblants.

— On va rester blottis l'un contre l'autre jusqu'à notre arrivée.

Rocio lui sourit.

— T'es mon héros !

Juan l'observe durant quelques secondes, accueillant le sourire de sa sœur comme une bénédiction. Ils restent ainsi silencieux, regardant les passagers traverser le couloir, jeter un regard envieux à leur cabine, repartir d'un pas traînant à la recherche d'un lit.

L'adolescent se laisse enfin aller. Ils sont à bord du Futura. Ils ont échappé aux chasseurs de primes, au Marocain et à la tempête. Ils sont en train de quitter Barcelone, ce qui ne leur était jamais arrivé et demeurait il y a une heure à peine encore inespéré. Ils vont enfin connaître la France, le pays de leur mère. Carmen leur a parlé de la Provence de son enfance, de ses cigales en été, de son ciel bleu et pur, des lacs et des forêts où elle gambadait, petite, entre Manosque, Digne et Gap, des rivières clapotantes, des libellules, des papillons.

La joie de Juan, toutefois, reste empreinte de tristesse et d'amertume. Leur père. Ils ont perdu leur père. Leur père a été tué. Il serre les poings, luttant contre l'incompréhension et la colère qui montent en lui, menaçant de le faire chavirer. Il prend une grande inspiration et chasse les pensées négatives de son esprit. Il lui faut rester concentré sur ce qui les attend. Pour le reste, il verra plus tard.

Au bout de quelques instants, Juan constate que le mouvement de roulis a diminué, de même que les grincements. Une houle puissante semble les porter. Plus personne ne passe dans la coursive. Des femmes d'équipage se présentent à leur porte avec un chariot métallique roulant. Elles vendent du thé fumant et des lentilles en conserve. Juan récupère un peu d'argent dans le portefeuille de son père en prenant garde de ne pas montrer ce qu'il contient, et achète à boire et à manger.

Ils sont les seuls à faire cela.

Lorsque les vendeuses quittent la cabine, tout le monde observe les deux enfants tandis qu'ils mangent. Mal à l'aise et apeuré à l'idée d'avoir commis une erreur, Juan décide de partager sa boîte. Certains passagers acceptent de bon cœur, tendant la main en avant pour qu'il leur verse une cuillère de lentilles. D'autres sont déjà endormis. Un vieil homme au regard bienveillant refuse avec gentillesse, prétextant qu'il n'a pas faim. La vieille femme et le garçon du lit double leur en prennent une belle quantité.

Juan mâche lentement les quelques bouchées qu'on leur laisse, savourant le goût des lentilles froides. Il n'en avait pas mangé depuis

des années. Puis, il prend une gorgée de thé qui lui brûle la gorge.

Quel plaisir !

— Combien de temps va durer la traversée ? demande Rocio.

— Avec le vent, ça risque d'être rapide, répond Juan d'une voix peu assurée.

En réalité, il n'en sait rien. S'ils ont affaire à un ouragan, ils risquent de tourner en rond. Pire, ils seront peut-être repoussés vers la côte et les rochers. Ce rafiot va-t-il tenir ?

— Où sont vos parents ?

Juan tressaille à cette question, et se rassure en voyant une jeune femme qui leur sourit, accompagnée d'un homme âgé et d'un enfant de trois ans environ. Tous trois sont adossés à l'une des parois de la cabine.

— Ils sont morts, répond-il.

— Quel malheur, observe la jeune femme. Mais alors, qui s'occupe de vous ?

— Notre oncle est à bord, prétend Juan. Il fait partie de l'équipage.

Il n'a pas trouvé meilleure excuse. Répondre que personne ne veille sur eux n'aurait fait qu'accroître leur vulnérabilité, surtout maintenant que les gens savent qu'ils ont de l'argent. Et s'il n'avait pas prétexté que leur accompagnant faisait partie de l'équipage, son interlocutrice aurait demandé pourquoi il n'accueille pas ses neveux dans sa cabine, ou du moins dans une cabine des ponts supérieurs.

— J'ai aussi des neveux à Bergen, en Norvège, ajoute la jeune femme, pensive. Mon frère travaille là-bas.

— Que fait-il ?

— Il construit des piscines. À Bergen, chacun a sa piscine, ou presque. Dès qu'il en termine une, il y en a une autre à creuser.

— C'est vrai ?

Juan tente d'imaginer, sans y parvenir, à quoi peut ressembler un pays où l'eau dévale les pentes des fjords, où la température ne dépasse jamais les 28°C et où la verdure est omniprésente. De l'eau à profusion, et dans tous ses états…

— Bergen est située au bord de la mer, fait remarquer la vieille dame depuis son lit double. Pourquoi s'encombrer d'une piscine ?

— J'imagine que ça fait moins loin que la mer.

Les gens rient.

— Pour certains, le dérèglement est une chance, soupire le vieillard au regard bienveillant. Pas étonnant qu'ils se comportent comme nous le faisions avant.

— Votre frère gagne bien sa vie ? reprend la vieille dame.

— Incroyablement bien. Tout le monde a droit à un salaire minimum, là-bas, et son travail lui permet d'arrondir ses fins de mois.

Il loue un petit appartement qui devrait pouvoir nous accueillir, et nous a envoyé de quoi le rejoindre.

— Pourquoi ne le rejoignez-vous pas en avion, en ce cas ? intervient le garçon qui accompagne sa grand-mère.

Juan fronce les sourcils. Il faut être bien naïf pour poser cette question.

— Vous n'avez pas entendu parler du NordVisa ?

— Bien sûr que si.

— Alors vous devriez savoir que sans permis de séjour, on ne peut pas inviter sa famille. Et mon frère n'a pas encore son permis. L'immigration est très contrôlée. Il faut un bon diplôme, ou exercer une activité durant un long moment, avec tout un tas de conditions à remplir en termes de santé, de langue, de bon comportement, etc. Depuis quelques années, ils ne nous acceptent que s'ils y voient une certaine utilité.

— Comment comptez-vous gagner la Norvège, en ce cas ? interroge Juan.

— En voiture ou à pied. Notre but est de franchir le Mur de l'eau par les montagnes avant qu'il ne soit terminé.

— Si c'est encore possible, fait remarquer le vieil homme au regard bienveillant. Les garde-frontières font du zèle, et l'Administrateur Davos met le paquet sur la sécurité !

— J'ai négocié avec un type qui nous a assuré qu'il était encore temps… Il ne nous reste plus rien, mais qu'importe. Bientôt, on sera avec mon frère.

Le vieillard adresse à la jeune femme un regard qui laisse penser qu'il doute du résultat.

— Et vous, vous allez jusqu'où, les enfants ?

Juan se tourne vers la vieille femme qui vient de leur parler.

— En Belgique, dans la famille de notre oncle.

— Quelle chance ! Évidemment, c'est plus simple pour les mineurs.

— L'accueil est meilleur, mais le voyage est pire, précise le vieil homme.

— Le Nord…. reprend la jeune femme d'un ton rêveur. Les pays de la pluie…

— Il paraît que la pluie ne survient pas seulement en hiver, mais aussi au printemps, en été ! s'enthousiasme l'homme accompagnant la jeune femme. Le Nord ne connaît pas la sécheresse. Dire que tout le monde voulait vivre sur la Côte d'Azur ou la Costa Brava, autrefois !

— Tant de changements si rapides, observe la vieille dame. À présent, l'Eldorado s'est envolé au Nord…

— Aucun pays n'est parfait, tempère un homme allongé à même le sol, silencieux jusqu'ici. Les précipitations aussi peuvent s'avérer un

fléau. Des pluies diluviennes, des fleuves qui débordent, emportant tout sur leur passage : routes, habitations, hommes. La mer qui recouvre les digues et engloutit toute vie…

— Comment les gens du Nord peuvent-ils se plaindre d'un surplus d'eau ? s'insurge une autre femme. Le monde entier envie leur eau.

— Même le meilleur nectar finit par écœurer.

— Si on parvient en France, imagine le vieillard au regard bienveillant, j'aimerais juste trouver un endroit où je puisse vivre normalement. La région de l'est est la meilleure. Les montagnes… Depuis que les températures ont augmenté et qu'il n'y a plus de neige, paraît qu'on vit assez bien en altitude.

— Moi, je vise un entre-deux, observe la vieille dame. La Bretagne, si je peux. Le sud du Nord, en quelque sorte.

Les passagers sourient.

— La Bretagne est presque exclusivement réservée aux riches, prévient l'homme allongé, et ses îles sont toutes privatisées. Vous serez jetée dehors sitôt après y avoir accosté.

— Il a toujours beaucoup plu en Bretagne, poursuit la dame comme si elle n'avait pas entendu. Il y a des rivières qui débordent en hiver.

— C'était peut-être le cas il y a bien longtemps, fait remarquer l'homme allongé. À mon avis, ça a bien changé, et vous ne le découvrirez qu'une fois sur place.

— Le vent d'ouest a toujours apporté des nuages…

— Ils veulent nous débarquer incognito, mais rien ne dit qu'ils réussissent. Si ça se trouve, on sera arrêtés et incarcérés avant de poser les pieds en France.

— Que se passera-t-il alors ?

— Dans le meilleur des cas, les autorités essaieront de nous renvoyer vers notre pays d'origine.

Des femmes s'insurgent.

— Ne soyez pas si défaitiste !

L'homme relève la tête. Il darde son regard morne vers la personne s'étant adressée à lui.

— Je ne suis pas défaitiste, mais réaliste. Il y a très peu de chance qu'on s'en sorte. Une avarie, la tempête – celle-ci ou une autre –, tout peut arriver. C'est la deuxième fois que je tente le coup. La première, c'était sur un hors-bord soi-disant fiable au départ de Valence. On était censés dormir à bord pendant la traversée, mais personne n'a dormi parce que le bateau prenait l'eau. Nous avons dû écoper avec des bidons de carburant vide.

L'homme marque un silence. Tout le monde l'observe.

— Les gens écopaient, écopaient. Puis le GPS a lâché. Plus

personne ne parlait. Tout le monde était terrorisé. Au petit matin, on était perdus au beau milieu de la Méditerranée. Les marins qui nous emmenaient ont tenté de s'orienter avec le soleil, mais ils n'étaient pas d'accord entre eux. À la fin de la journée, le moteur s'est mis à cahoter et s'est arrêté. Panne sèche. À partir de là, ça a mal tourné. Il y avait du vent, de la houle. Certains vomissaient par-dessus bord. La traversée ne devait durer que vingt heures, et au bout d'une journée on manquait déjà de nourriture et d'eau. On a dérivé pendant encore toute une nuit sans rien apercevoir à l'horizon. Autour de nous, il y avait ces bancs de méduses…

L'homme s'interrompt, la bouche tordue, comme s'il revivait la scène.

Les méduses.

Le père de Juan lui a expliqué qu'autrefois, de nombreux poissons carnassiers, comme le thon ou le poisson-lune, de grands cétacés, des tortues, comme l'énorme tortue luth aujourd'hui disparue, et même des oiseaux de mer de grandes tailles se nourrissaient de méduses, qu'elles soient toxiques ou non. Mais beaucoup de ces prédateurs ont disparu du fait de la surpêche ou de la pollution, de même qu'à l'opposé de la chaîne alimentaire, les sardines, harengs et maquereaux leur servant de déjeuner. Les petits poissons qui les consommaient devenant de plus en plus rares, et les divers polluants et engrais agricoles favorisant leur croissance, le zooplancton et phytoplancton se sont développés, augmentant la nourriture disponible pour les méduses. Ces dernières donnèrent alors naissance à plus de méduses qui, elles-mêmes, mangeaient de grandes quantités de plancton et de larves de poissons, faisant encore baisser la population de leurs prédateurs. Le dérèglement de la mer était également responsable de l'accélération de la croissance des méduses, qui arrivaient plus vite à maturité et se reproduisaient davantage.

Voilà pourquoi les méduses n'ont cessé de proliférer.

Elles se reproduisent désormais massivement, formant de gigantesques essaims sur des dizaines de kilomètres carrés. Ces pullulations, phénomènes naturels dont l'homme était auparavant étranger, se sont accentuées au fil des ans. En Méditerranée, les méduses apparaissaient habituellement durant l'été, et de façon cyclique : les « *années à méduses* » survenaient tous les douze ans environ. Or, depuis les années 2030, les essaims, plus nombreux, sont présents tous les ans, et même durant l'hiver. Pire : les activités humaines déplacent de plus en plus d'organismes vivants d'une région à une autre, bouleversant les équilibres biologiques des milieux naturels, ouvrant la porte à de plus en plus d'espèces invasives dangereuses comme le poisson-lion, le serpent de mer, l'acanthaster pourpre, les méduses irukandji, très venimeuses, et les méduses-boîtes,

mortelles, qui remontent ou descendent depuis les pôles.

La méduse-boîte est certainement l'animal le plus venimeux au monde par rapport à son poids. De ce fait, même s'il fait une chaleur accablante, peu de personnes osent encore se baigner.

— On peut avoir la suite de votre histoire avant de passer l'arme à gauche ? demande la vieille dame.

L'homme allongé tressaille, comme s'il sortait d'un profond coma.

— Au bout d'un moment, reprend-il, un homme était si désespéré qu'il a sauté par-dessus bord. Nous avons dû l'aider à remonter dans le bateau. Un autre était si faible qu'il est tombé inanimé. On avait si peur qu'on ne pensait plus qu'à la mort : tout le monde était persuadé qu'on allait y passer.

Juan sent sa sœur trembler de plus belle dans ses bras. Il la serre contre lui. La voix de l'homme n'est plus qu'un râle.

— On a continué sans savoir vers où on dérivait… L'est, l'ouest, le nord ? On se disait qu'on allait mourir… et puis, on a eu de la chance. Un bateau de *Médecins sans frontière* nous a repérés. Quand on est revenus à terre, dans le port d'Alicante, on a appris que sur les quatre bateaux du départ, deux avaient coulé. Un seul avait réussi à débarquer ses passagers en France.

Un spasme secoue l'homme, qui fixe le vide comme un cadavre en sursis.

— Faut garder espoir, intervient la vieille femme. Toujours. Vous avez entendu parler de Lorius ?

— Le génie milliardaire censé sauver le monde ? ricane l'homme allongé. Bien trop beau pour être vrai.

— Il a envoyé un message, intervient le garçon. Un message au monde.

— Quand ça ?

— Il y a trois ans environ.

L'homme ricane.

— Il a pu se passer beaucoup de choses, en trois ans.

— Je n'ai que la fin du message, mais je vais quand même vous le lire.

Le garçon enfouit la main dans son sac de voyage et en ressort un papier écorné qu'il lit à haute voix, hésitant sur les mots.

« … *raison pour laquelle nous développons des technologies de capture directe du carbone dans l'air, avec des rendements inégalés, afin de stocker ce dernier en sous-sol. Les résultats sont prometteurs, mais on ne peut les déployer à grande échelle.*
Il nous faut de nouvelles formes d'énergie. Nous les trouverons.
La vie a déjà survécu à des catastrophes, l'humanité survivra aussi.
Son extinction n'est pas à l'ordre du jour. »

Un silence se fait tandis que le garçon range le papier dans sa poche.

— Des conneries, marmonne l'homme allongé. Aucun procédé ne pourrait désengorger l'atmosphère. Ce serait bien trop gourmand en énergie, et aucun pays ne voudra faire ce sacrifice pendant que les autres se tournent les pouces en attendant d'en profiter.

— Lorius trouvera peut-être une solution à bas coût, reprend la vieille dame sur un ton rêveur. Paraît qu'il vit caché sur une île, en Méditerranée. C'est grâce à des gens comme lui que les choses pourront redevenir comme avant, et même, mieux qu'avant.

— Si certains tentent de limiter les dégâts, d'autres, plus puissants, n'hésitent pas à tout démolir, et ils ont beaucoup plus d'impact, objecte l'homme allongé.

— Si tout le monde pense comme vous, alors tout est perdu, répond le vieil homme au regard bienveillant.

L'homme allongé lève le visage vers lui.

— Vous en doutiez ?

Juan fixe la vieille dame avec intensité. Il hésite à lui confier que son père et Lorius étaient amis. Même si Enrique est véritablement parvenu à percer le secret de la fusion, cette énergie tant désirée par Lorius, ce dernier est mort avant d'en faire quelque chose.

— Lorius est comme le messie pour les chrétiens, poursuit l'homme allongé. Quelqu'un qu'on attend mais qu'on ne verra jamais.

— Des gens le suivent, au Sud comme au Nord, précise la vieille dame. Des réseaux s'organisent pour survivre, résister, permettre aux hommes de passer de l'autre côté du Mur, de construire un futur meilleur.

— Les climatologues sont formels : il fallait agir avant. Quoi qu'on fasse maintenant, le futur est déjà écrit, et il est peu reluisant.

— Il faut laisser l'espoir aux gens. Sinon, que leur reste-t-il ? riposte la vieille femme.

— L'espoir aussi est un mirage. Un mirage destiné à nous donner la force de continuer quitte à se mentir à soi-même. Les températures ne cessent d'augmenter, l'humanité est une morte en sursis, même si elle cherche à tout prix à s'en cacher.

Le regard de Juan se pose sur l'homme allongé, les paupières closes, le visage pâle et immobile. Il frissonne à ces paroles. Se pourrait-il que les choses soient irrémédiables ? Que le monde soit perdu, et que sa sœur et lui n'atteignent jamais l'âge de leur père ?

À Barcelone, le niveau de la mer et la chaleur augmentent d'année en année. Une sécheresse de plus en plus longue et inexorable. Au début, elle devait durer quelques semaines. Puis elle a duré un été, avant de s'étendre de mai à octobre…

À présent, elle sévit depuis des années.
L'été semble sans fin, tout comme cette traversée.

Marseille
8 jours avant l’adoption de la nouvelle loi de sécurité européenne

23.

Marseille
12 heures
33°C

Après un solide petit déjeuner composé de croissants, café et fruits -– à la française – Eva a suivi un circuit comprenant la visite guidée d'une école, d'un hôpital et d'un musée à la gloire de Gaspard Davos en compagnie de Christensen, Maria et certains membres de la délégation. Elle a noté que le personnel était accueillant, les installations très bien équipées, et que les enfants et patients rencontrés avaient l'air satisfaits. Ils ont ensuite visité une ferme ultramoderne située dans le quartier du Roy d'Espagne – comparable, cette fois, à celles que l'on peut trouver en Norvège –, avant de se rendre à *l'Épuisette*, un restaurant gastronomique offrant une vue imprenable sur la rade de Marseille.

Tout au long du repas, Eva a regretté de ne pas avoir pu déjeuner à l'ambassade avec la Première ministre et l'ambassadeur, censés se trouver en « *déjeuner de travail* ». Elle avait tenté de contacter Mortensen pour y être conviée, mais ce dernier n'avait pas répondu, sans doute trop occupé avec les élections et la récente attaque.

De retour au palais du Pharo, la jeune femme constate avec stupeur qu'elle ne peut plus ouvrir la fenêtre de sa chambre, bloquée depuis l'extérieur. Elle repense à la visite de Lars, la veille, et réprime un juron de colère. Contrainte d'accepter la situation, elle met ses notes au propre, établit la structure de son reportage et donne des directives aux monteurs pour qu'ils puissent commencer, s'arrêtant parfois pour contempler la mer miroitante de soleil. Une fois son travail suffisamment avancé, elle décide d'aller se dégourdir les jambes, curieuse de découvrir la vue sur les îles du Frioul en plein jour. Elle longe la haute enceinte surmontée de fils barbelés, habillée par une végétation luxuriante, et jette un œil au portail d'entrée, derrière lequel sont postés des agents de sécurité avec un chien. À la vue de ces hommes, Eva sent un certain malaise la parcourir. S'ils empêchent les gens d'entrer, ils l'empêcheront également de sortir.

Si seulement je n'étais pas si surveillée ! maugrée-t-elle. Depuis son premier passage en direct, il y a toujours un membre de l'équipe de télévision, un garde du corps ou un drone pour l'accompagner.

Jamais seule.

Jamais libre.

Elle a de plus en plus l'impression qu'on veut lui cacher une

partie de la réalité.

Elle fait le tour de la monumentale bâtisse, admirant les bouquets de callunes désormais disposées dans d'élégants vases colorés, et dont les parfums se mêlent aux odeurs de maquis et aux embruns marins. Parvenue à la terrasse, elle laisse échapper un murmure d'admiration. Le cadre est d'une beauté à couper le souffle. Le ciel, d'une luminosité presque insoutenable, s'étend à l'infini, offrant tout son espace au soleil implacable qui trône en maître absolu sur la mer. Mais à y voir de plus près, Eva constate la présence de larges plaques d'ordures flottant à la surface des eaux. N'y a-t-il aucun robot de nettoyage sur le littoral ? Elle descend l'escalier menant à la piscine, avide d'espace et de liberté, gagne l'extrémité ouest des jardins, et s'aperçoit que la porte menant à la remise et aux installations agricoles situées en contrebas est restée entrouverte.

La jeune femme sent la curiosité la gagner et jette un regard en arrière. Personne. Espiègle, animée d'une excitation presque enfantine et mue par sa nature de journaliste avide d'investigation, elle pousse la porte, qui bascule en grinçant.

Elle n'a qu'une seule envie : explorer et découvrir.

Les marches, taillées à même le roc, sont bientôt remplacées par des planches de bois soutenues par des équerres rouillées, fragilisées par le vent et la mer qui bouillonne en contrebas. Eva regarde devant elle pour échapper au vertige. À travers les arbres se dessinent le potager, le verger et les serres, ainsi que les habitats aperçus la veille.

Elle parvient enfin à la remise, dont la porte n'est fermée que par un verrou de bois.

Le bâtiment de briques, rien moins différent que toutes les remises de tous les jardins, est empli d'anciens outils agricoles, de fourches, de bêches, de matériel de réparation et de construction disposés en tous sens ou suspendus au plafond. Elle pousse un soupir déçu en apercevant une seconde porte métallique, au fond, fermée et verrouillée. Impossible de poursuivre son exploration. Mais alors qu'elle s'apprête à remonter vers le palais, son regard se pose sur une lucarne située à côté de la porte, au-dessus du bric-à-brac.

Le cœur battant, elle s'en approche, gravit un amoncellement d'objets, atteint la lucarne, s'y hisse à la force des bras et jette un œil à l'extérieur. La voilà bientôt à cheval sur la lucarne, à cheval entre le monde feutré où l'on cherche à la confiner et la réalité sauvage du monde extérieur, qu'elle brûle de découvrir.

Tu parles d'une folie.

Elle contemple les vieilles cahutes posées de guingois sur la colline, prête à dévaler la pente et sombrer dans la mer. Quelques cactus moribonds sont recouverts de serviettes, draps et vêtements rapiécés. Des cageots de légumes et de fruits vides, quelques légumes

pourris. Un groupe d'hommes mal habillés, le pas traînant, l'air triste, que la jeune femme suit des yeux et scrute, pensive, étonnée, presque choquée. Que font ces hommes ? Pourquoi un tel contraste avec leurs voisins du dessus ?

Eva repense à Mortensen et hésite à franchir le seuil de ce monde inconnu. Qu'adviendrait-il s'il apprenait ce qu'elle a fait ? Que deviendrait-elle, si elle perdait la confiance de son protecteur et mentor ?

— Mademoiselle ?

Elle tressaille en reconnaissant la voix éloignée de Lars. Elle fait volte-face, époussette ses vêtements et sort de la remise comme si de rien n'était. L'innocence incarnée.

— Mademoiselle Sandvik ?

— Oui ?

Elle lève les yeux vers Lars, qui descend l'escalier à grands pas. Sa question tenait plus de l'injonction que de l'interrogation soucieuse et désintéressée.

— Avez-vous besoin d'aide ?

— Pour me promener dans les jardins ? répond-elle avec un petit sourire d'insubordination.

Son charme ne semble pas opérer sur Lars, qui ne répond pas tout de suite. À mesure qu'il approche, elle discerne ses traits crispés, son air mécontent.

— Vous savez, la remise n'est pas un endroit sûr.

Ainsi, il m'observait, se dit Eva en sentant sa colère monter une nouvelle fois.

— Vous êtes de la PolDav ?

Lars sourit d'un air gêné.

— La PolDav ne recrute que des Français, fussent-ils d'origine russe, répond-il d'une voix sèche. Mais je connais bien les Norvégiens, qui se croient chez eux partout, et qui croient, surtout, que tout est comme chez eux. Nous ne sommes pas en Afrique, loin de là, mais nous ne sommes pas non plus à Oslo.

— Évidemment, répond Eva en levant les yeux au ciel.

Lâche-moi la grappe.

Mais Lars ne lâche rien. Elle avait bien perçu, dans sa physionomie, quelque chose entre le Pit Bull terrier et le paysan du Nordland. Il lui fait signe de remonter les marches, ce qu'elle fait, et prend soin de verrouiller l'accès à la remise une fois de retour dans les jardins du palais.

— Vous ne devriez pas vous aventurer au-delà de cette porte, prévient-il. Des dangers peuvent subsister malgré les mesures de sécurité, et ces fermiers sont totalement imprévisibles. Ces gens-là n'apportent que des problèmes. Que peut-on y faire ?

Eva se demande ce qui se cache derrière la dénomination : « *ces gens-là* ». Les Français du Sud ? Les nécessiteux ? Ceux qui n'ont pas eu la chance de naître au nord de la ligne Bordeaux-Lyon ?

— Ne seriez-vous pas plus à l'aise au bord de la piscine ? poursuit Lars. C'est une chance, ici, d'en avoir une.

Eva hésite à répondre, mais l'air buté de Lars l'en dissuade. Serrant les dents, elle fait quelques pas vers la piscine où se prélassent quelques membres de la délégation sans parvenir à chasser les fermiers de son esprit. Maria lui propose de siroter un cocktail avec elle. Eva hésite quand lui vient une idée. Elle n'a pas à s'expliquer avec les hommes de main. C'est à Bakken, qu'elle doit parler. Lars a déjà disparu, mais elle avise un serveur occupé à servir des boissons aux baigneurs.

— Je souhaiterais m'entretenir avec Monsieur l'Ambassadeur. Me ferait-il l'honneur… ?

— Monsieur Bakken est très occupé.

— Je suis persuadée qu'il acceptera de prendre quelques minutes pour moi.

— Très bien. Je termine de servir ces personnes et vous conduis à son bureau.

— Merci.

Eva pénètre dans le bureau de l'ambassadeur quelques minutes plus tard, surprise d'y rencontrer Lars, qui lui a certainement fait part de son incartade. Une télévision en sourdine laisse apparaître le visage d'Ida Nigård, les traits fins, les cheveux longs et noirs, en train de présenter le journal télévisé sur TVNorge. Eva a un petit pincement au cœur en la voyant s'en sortir aussi bien. Il ne s'agirait pas qu'Ida s'éternise dans ce poste.

L'ambassadeur se lève, invitant son subalterne à prendre congé.

— Merci, Lars, c'était très instructif. Vous pouvez disposer.

— Bien, monsieur.

La pièce se compose d'un large bureau de bois, d'une bibliothèque emplie de vieux livres et d'anciennes effigies sculptées du panthéon scandinave. Une grande baie vitrée, dominant les falaises et la mer, laisse apercevoir un vieux chalutier rouillé traversant les flots avec son cortège de mouettes. L'ambassadeur fait asseoir Eva et lui sert une tasse de thé.

— Alors, comment trouvez-vous l'endroit ?

Cette entrée en matière fait sourire la jeune femme. Elle se félicite qu'il n'ait pas l'intention de lui reparler de la nuit précédente, et pour cause, tous deux se sont promis la plus grande discrétion.

— Splendide, si ce n'est…

— Quoi donc ?

— Je ne suis pas habituée à être si surveillée.

Il sourit.

— Surveillée n'est pas vraiment adéquat. « *Protégée* » serait un terme plus approprié. Lars est un peu rustre, j'en conviens, mais je vous demande de lui pardonner, il cherche juste à faire son travail. Comment voyez-vous la France du Sud ?

— Le contraste entre les riches et les pauvres est beaucoup plus marqué que chez nous.

— Disons qu'il n'y a pas vraiment de « *pauvres* », en Norvège, sourit-il. À part les migrants dans les camps, s'entend.

— Je suis surprise des conditions de vie des fermiers qui officient pour l'ambassade. Leurs logements semblent pour le moins précaires. Pourquoi n'ont-ils pas un équipement adéquat ?

L'ambassadeur sourit.

— Je ne suis pas responsable de l'entretien de leurs combinaisons de travail. Il est vrai que cela n'a rien à voir avec les complets et robes de soirée d'Oslo. Mais malgré ce que vous semblez croire, ils ne sont pas à plaindre, loin de là.

Christoffer Bakken se lève, fait les cent pas.

— On leur fournit des aides de manière périodique. Pour ce qu'ils en font… du troc pour acheter de la mauvaise nourriture, des fripes, de l'alcool, et même de la drogue. On en a renvoyé un la semaine dernière. J'espère que son remplaçant se montrera à la hauteur.

— Pourrais-je les rencontrer ?

Bakken se mord la lèvre.

— Je ne crois pas que cela soit une bonne idée.

— Lars pourrait m'y accompagner, suggère-t-elle.

— Une visite de cette nature n'est pas inscrite au programme.

— Pourquoi ne pas avouer que vous ne souhaitez pas que l'on sache ce qui se passe réellement ici ?

Bakken esquisse un geste d'impatience.

— Je crois que vous n'avez pas conscience du danger, Eva. Il y a eu une révolte, il y a deux ans. Des fermiers sont montés au palais et ont pillé, massacré. Ils ont tous été licenciés et écroués. Il y a eu de nouvelles embauches, plus prudentes. Nous avons installé plusieurs portes sécurisées pour les maintenir à distance. Même si les nouveaux fermiers sont satisfaits de leur condition, nous préférons rester prudents. Nous n'avons pas vraiment la possibilité de gérer les habitants et les migrants qui chaque jour grossissent leurs rangs. Si je m'oppose à votre demande, c'est uniquement pour des raisons de sécurité. La plèbe – même si je n'aime pas ce terme – a toujours été l'ennemie des civilisations. Elle brûle, consomme à l'excès, pille, pollue, tue. La France a failli être entièrement détruite par ces gens-là.

Encore ces « gens-là »…

— Vous avez pour mission de rassurer le peuple norvégien en lui

montrant ce qui se passe dans le Sud, poursuit Bakken. Il vous faut garder à l'esprit que le processus de transformation est un processus lent, parfois douloureux. Ce n'est pas un processus constant. Des régressions précèdent parfois des avancées.

Eva comprend, au regard que lui adresse Christoffer Bakken, qu'elle n'obtiendra rien. Mais si les paroles de l'ambassadeur font sens, elle a l'étrange impression qu'il lui cache quelque chose. Comment faire en sorte qu'il se livre à elle ?

Quelqu'un frappe à la porte et ouvre sur l'autorisation de Bakken.

— Le chauffeur nous attend, fait observer Lars

— Vous tombez à pic, Lars, dit l'ambassadeur en regardant sa montre. J'allais justement oublier ce rendez-vous.

Lars quitte la pièce.

— Je suis désolé, Eva, mais il me faut prendre congé.

La jeune femme sourit, même si elle ne croit pas un traître mot de tout cela. Comment pourrait-elle se confronter à la réalité du terrain ? Elle songe au conseil de Sanagas au sujet du Maire de Marseille. Si elle pouvait rencontrer Gaond, farouche opposant à la désunification de la France, elle pourrait lui poser de nombreuses questions et bénéficier d'un autre éclairage sur les événements. Oui, il faut qu'elle le rencontre : discuter avec un Français de ce qui se passe dans son propre pays, un Français critique et informé, opposé à la politique actuelle, ne peut être qu'une mine d'enseignements.

Il lui faut connaître ses arguments.

— Vous êtes tout pardonné, Chris, déclare-t-elle avec un sourire rassurant. Vous devez avoir une telle charge de travail, avec cette de la prise de fonction. Surtout avec les événements actuels. Une dernière question, si vous le voulez bien. J'avais prévu de rencontrer le maire ou l'un de ses adjoints pour mon reportage, mais aucun représentant de la mairie ne s'est présenté à la réception.

Bakken passe une main dans ses cheveux, apparemment en proie à un dilemme.

— Le maire ? Abandonnez cette idée. Gaond est comme un caillou dans la chaussure de Davos, et tous ceux qui le côtoient finissent par avoir des problèmes.

— Pourquoi Davos n'a-t-il pas mis fin à sa carrière politique, en ce cas ?

— Gaond est le mari de sa sœur.

— Je vois, sourit Eva. Mais je me permets d'insister.

— L'administration s'y opposera.

Devant la fermeté de Bakken, Eva décide de s'y prendre autrement.

— Je suis persuadée que vous avez l'art de faire fléchir les règles à votre avantage, répond-elle en minaudant. Après tout, n'est-ce pas

l'ambassadeur qui supervise les délégations, parmi toutes ses responsabilités écrasantes ?

Il s'approche de la porte, mais elle l'intercepte en chemin.

— Allons, détendez-vous quelques instants. Les autorités se font attendre.

Elle glisse sa main dans la sienne et plaque doucement sa poitrine contre son torse. Bakken reste silencieux durant un instant, légèrement décontenancé, et finit par se laisser aller. Sa main décrit la courbe du dos d'Eva, qui perçoit le léger frisson qui le traverse.

Ce rendez-vous n'a certainement pas l'importance qu'il prétend.

Elle lui offre un baiser, et le contemple avec un sourire mutin.

— Monsieur l'Ambassadeur, je vous serais extrêmement reconnaissante d'entreprendre les démarches me permettant de rencontrer Monsieur le Maire.

Il avance légèrement, répondant à son baiser, mais elle recule avec une lueur taquine dans les yeux, laissant une pointe d'envie non assouvie.

— Je vais demander un rendez-vous, répond-il.

— Alors, c'est entendu.

Et tandis qu'il s'approche pour goûter une nouvelle fois au fruit de ses lèvres, elle se dérobe.

— Je ne voudrais pas vous retarder davantage. Nous poursuivrons cette conversation captivante dans le Salon des voyageurs, si cela vous convient.

24.

Camp Charly
13 heures
38°C

— Peux-tu me remontrer la vidéo de la nuit dernière ?

Dubois, assis devant les écrans du poste de contrôle, se tourne vers Frank, surpris.

— T'arrives un peu tard. Je l'ai remise au colonel ce matin, et son secrétaire est passé récupérer tous les enregistrements.

Frank baisse les yeux. Même s'il ne compte pas témoigner lors de l'enquête parlementaire, il doit trouver le véritable responsable de l'attaque, ou au moins innocenter l'Écorésistance. Comment y parvenir s'il n'a accès à rien ?

— Heureusement, j'en avais fait une copie, ajoute Dubois en désignant l'un des écrans secondaires. J'ai jamais fait confiance à ces types.

Frank lui adresse un regard reconnaissant et surpris. Il est risqué d'étaler ainsi ses opinions. Dubois ne serait-il pas lui aussi un maillon de l'Écorésistance ? Évidemment, il n'est pas question de le lui demander.

— Garde ça pour toi.

— Être discret, c'est ma spécialité, répond Frank en souriant.

Frank s'installe derrière le bureau, scrutant les écrans où l'affluence d'ouvriers, de véhicules de construction et de grues est désormais notable parmi les officiers de police, de la gendarmerie, de la PolDav et des armées. Il commence par afficher la vidéo en temps réel du poste de contrôle qu'il occupe sur l'un des écrans devant lui, afin de détecter toute personne s'approchant. Il revoit ensuite l'enregistrement depuis l'heure approximative de l'attaque jusqu'à l'arrivée des militaires sans rien noter de spécial.

Il remonte encore plus loin, s'arrêtant au moment où Ménard et lui se dirigent vers la clôture, tandis que Gaillard effectue un mouvement latéral, peut-être pour tenter d'attraper le lanceur de la bombe, comme il le prétend, ou tout simplement pour se cacher. S'ensuit une confusion de courses et de fumée, où il est difficile de discerner les actions de Gaillard. Frank ne parvient pas à obtenir davantage d'informations.

Il se laisse retomber au fond de sa chaise, dépité.

— Frustrant, n'est-ce pas ? fait Dubois.

Frank ne répond pas. Sans enregistrement, il lui sera impossible

de prouver quoi que ce soit. Il s'abîme dans ses réflexions tandis que Dubois sort un sandwich de son sac à dos.

— Tu veux la moitié ?

— Non merci, répond Frank.

Le substitut de viande, solution alimentaire de base pour les populations économiquement contraintes, ne lui fait aucune envie. Se ressaisissant, Frank se redresse, déterminé à ne pas perdre davantage de temps. Il revient au début de l'attaque, met la vidéo en pause, zoome, inspecte chaque détail en faisant défiler les images une par une.

Il fronce subitement les sourcils. Dans un coin de l'écran, à peine visible, se tient un migrant en chemise blanche déchirée arborant des lunettes. Frank zoome sur les lunettes pour les identifier et constate qu'il s'agit d'un ancien modèle à réalité augmentée. Une lueur d'espoir l'envahit. Le migrant aurait-il pris une photo ou enregistré la scène ?

— Tu connais ce type ? demande-t-il à Dubois, qui s'approche en mâchouillant.

— Celui en chemise blanche ? Je pense qu'on l'a eu.

— Expulsé ou en prison ?

— Comme si on avait les moyens de les renvoyer !

Frank repense à la corbeille emplie d'objets appartenant aux migrants, dans le bureau d'Olivar. Il zoome davantage pour identifier les lunettes en question, puis prend congé de Dubois avec de vifs remerciements. Mais comment convaincre Olivar de lui laisser accéder aux lunettes ? S'il dit la vérité, ce dernier risque de se méfier, de les examiner lui-même, et de prendre une décision qui ne l'arrangera pas forcément. Sans compter que si Olivar est complice de Gaillard, il détruira tout objet compromettant.

Il va falloir ruser.

Frank se présente devant le secrétaire d'Olivar et demande à examiner les affaires des migrants. Après une série de questions auxquelles il répond de manière vague, le secrétaire frappe à la porte du colonel, échange quelques paroles avec lui et revient. Frank doit attendre plus d'une heure avant qu'Olivar n'ouvre enfin son bureau.

— Encore là, Verner ? dit ce dernier d'un ton irrité.

— Pourrais-je examiner les affaires retrouvées en B2 ?

— Pourquoi donc ?

Voici l'occasion pour Frank de se montrer convaincant.

— J'ai perdu une paire de lunettes sur le champs de bataille.

— Et vous pensez qu'elle est ici ?

— Sait-on jamais ?

Le colonel le fixe un long moment et finit par acquiescer. Il retourne dans son bureau et en ressort avec la corbeille, qu'il tend à Frank.

— Regardez rapidement et rendez-moi tout dans la foulée.

— Merci, monsieur.

Frank examine le contenu de la corbeille et y découvre les lunettes recherchées, dont il s'équipe avec empressement. Puis, il s'éloigne dans le couloir pour les examiner en toute discrétion. Un sentiment de joie l'envahit lorsqu'il les positionne devant ses yeux et découvre que le migrant en chemise blanche avait effectivement filmé la scène de l'attaque. La vidéo montre la foule répartie autour du migrant, la clôture et les gardes leur faisant face. Frank trouve finalement ce qu'il cherchait. Des images d'eux trois – Gaillard, Ménard et lui-même –, les fusils pointés en avant. On aperçoit, sur d'autres images, Gaillard se faufiler derrière une souche d'arbre mort, comme sur la vidéo du drone. Le plan suivant, trois secondes plus tard, le présente esquissant un geste étrange, peut-être pour informer ou guider quelqu'un. On le voit ensuite se cacher derrière l'épave de l'E-Jeep avec Ménard.

Frank envoie les séquences de vidéo qui l'intéressent sur sa boîte e-mail, efface les traces de ces envois et retourne auprès du secrétaire.

— Puis-je voir le colonel ?

Après quelques minutes, il est introduit dans le bureau du chef, qui l'examine, méfiant. Frank lui tend les lunettes.

— Merci, monsieur, mais ce ne sont pas les miennes, déclare-t-il d'un air faussement déçu. Elles appartiennent à un migrant.

— Comment ça ? interroge le colonel d'une voix froide.

— C'est un modèle assez commun. Quelque chose pourrait tout de même vous intéresser.

— Quoi donc ?

Il lui présente les différentes séquences vidéo avant de conclure.

— Il est possible que Gaillard n'ait pas dit la vérité. Il prétend avoir poursuivi le migrant qui a lancé la bombe au moment de l'explosion, mais il est en réalité resté caché derrière la souche où il s'était abrité. Nous ne savons pas exactement ce qui s'est passé ni pourquoi, mais si Gaillard n'a pas tiré sur le lanceur de bombe comme il l'a affirmé, c'est peut-être parce qu'il voulait le laisser faire.

Le colonel lâche un soupir déconcerté.

— Gaillard a voué sa vie au service de la Frontex. Il travaille ici depuis la création du Mur, bien avant vous. Comment pouvez-vous le soupçonner ?

— Il s'est protégé au moment opportun, comme s'il savait ce qui allait se passer. Il a adressé un signe à un ou plusieurs migrants pour une raison inconnue. Peut-être a-t-il placé lui-même la bombe qui n'a pas explosé. Peut-être n'est-il pas celui qu'il dit être…

— Mais si Gaillard était de mèche avec le Grec, pourquoi ce dernier aurait-il tenté de le tuer ?

— C'est la question que je me pose. Le Grec avait peut-être pour consigne d'éliminer tout témoin gênant.

— Foutaises ! objecte le colonel, secouant la tête avec indignation. Gaillard vous a couverts. C'est comme ça que vous le remerciez ?

Frank voudrait rappeler que les grands chefs occupent la première ligne, tel Napoléon à Arcole, mais il préfère garder le silence pour éviter d'être taxé une nouvelle fois d'ancien biffin.

— Gaillard conspirant pour saboter le Mur… soupire le colonel.

Il se lève et fait quelques pas derrière son bureau.

— Vous n'avez pas eu la vie facile, Frank.

— Comme tout le monde.

— Vous avez perdu votre femme, vos enfants. Je sais ce que cela fait.

— Le temps guérit toutes les blessures.

— Êtes-vous sûr d'avoir vraiment guéri ?

La question prend Frank de court, lui paraissant extrêmement déplacée. De vagues impressions du drame lui reviennent. Les bribes fugaces d'un ancien cauchemar.

— Si vous avez besoin de plus de temps pour faire votre deuil…

Frank sent une menace pointer derrière cette feinte sollicitude.

— Ça ira, merci.

— J'espère. Parce qu'accuser un collègue ne vous ramènera pas votre famille.

Déçu mais peu surpris par l'attitude d'Olivar, Frank erre durant de longues minutes dans les allées du camp, conscient de l'importance de la situation et de son manque de preuves tangibles. Comment réussir à capter l'attention du directeur du camp face à ces images ? Devrait-il accumuler d'autres éléments ? Que se passera-t-il, s'il s'entête et si ce dernier est en réalité complice de Gaillard ? En tant qu'Écorésistant, Frank a le devoir de veiller à ce que le message de Lorius ne soit pas déformé ni utilisé à mauvais escient.

Et c'est exactement ce qui est en train de se passer.

Déterminé à ne pas abandonner la partie, il décide de confronter Gaillard, qu'il trouve assis sur les marches de son logement, un algéco bien plus récent que celui de Frank et Ménard, équipé et spacieux, où son chef de patrouille vit seul et reçoit souvent de la visite. Une pelouse d'un vert vif entoure l'endroit, ressortant sur les herbes jaunies qui tapissent la totalité du camp.

En voyant son chef de patrouille découper des morceaux de biscuit avant de les engloutir d'un geste nonchalant, Frank ne peut s'empêcher de ressentir une pointe de jalousie. D'où Gaillard tire-t-il tous ces biscuits ? À quel prix ? Les biscuits sont devenus rares, les conditions météorologiques extrêmes ayant ravagé les cultures de base

nécessaires à leur fabrication.

Un véritable produit de luxe.

— Puis-je te déranger un instant ? demande-t-il en forçant un sourire.

— Ça dépend pourquoi.

— Où étais-tu au moment de l'explosion ?

— Pourquoi tu m'emmerdes avec ça ?

— Réponds-moi, s'il te plaît.

Gaillard engloutit un autre biscuit avec un bruit de mastication exagéré.

— J'ai pas à répondre à tes questions.

Frank pousse un soupir exaspéré. Il a de plus en plus le sentiment que Gaillard cache quelque chose.

— Pourquoi veux-tu savoir tout ça, Verner ? C'est Van Melk qui t'envoie ?

— Pas du tout, répond Frank, dissimulant sa surprise.

Gaillard sait-il que Van Melk lui a demandé de témoigner contre le Mur ?

— Si tu laisses la moindre place au doute, Van Melk va s'y engouffrer, poursuit Gaillard. C'est un politicien, il va nous cuisiner, chercher la faille. En fonction de son rapport, on pourra être poursuivis ou non. Après ce qui s'est passé, on risque la prison, et tu sais aussi bien que moi ce qu'est devenue la prison.

Gaillard marque un point. Avec le manque de moyen, la prison est devenue synonyme de torture et de désespoir.

La justice aussi.

— Si on reste unis et forts, reprend Gaillard, si on maintient nos déclarations et qu'on reste discrets, tout ira bien. Y'a tellement de morts, ici et ailleurs, à cause des moustiques ou des hommes en détresse, que notre histoire se perdra dans la masse, et quelqu'un finira par passer l'éponge. Les déchets seront emportés et on survivra.

Frank secoue la tête, écœuré par les paroles de Gaillard, qui contre toute attente lui tend la boîte de biscuits. Surpris, il la contemple en silence, savourant l'odeur qui en émane avec une souffrance presque physique. Gaillard dépose la boîte dans la main de Frank avec un sourire rusé.

— Ça te dérange, que le Grec soit mort au lieu de moi ?

— Je préférerais que personne ne soit mort.

— On a eu de la chance, c'est tout.

Frank sort son smartphone de sa poche, et montre à Gaillard la séquence où ce dernier adresse un signe à un inconnu. Gaillard arrête de mastiquer et fixe le smartphone en silence, le front luisant.

— Tu prétends avoir tenté d'arrêter le lanceur d'explosif, fait observer Frank. Si tel est le cas, pourquoi avoir fait ce signe ?

Gaillard se met à bredouiller.

— Je me souviens plus. L'explosion m'a sonné…

— L'attaque aura des conséquences dramatiques sur les migrants et la population. Elle risque de justifier le futur permis de tuer. On pourrait être entraînés dans un cycle de destruction. Des représailles sont à craindre. Des massacres.

— Quels massacres ?

— On pourrait éliminer des individus en les faisant passer pour les coupables.

— Tu penses à qui, aux écoterroristes ?

— Je ne pense à personne en particulier et à tout le monde en général. Je cherche simplement la vérité.

Gaillard se penche si près de Frank que leurs visages ne sont plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. Son regard est menaçant, une odeur âcre de sueur se dégage de lui.

— Tu flippes, Verner. Si tu continues comme ça, tu nous mettras tous en danger. Et je ne le permettrai pas.

Frank perçoit la tension dans la main de Gaillard, celle qui serre le couteau. Une lame acérée, un manche en bois épais.

Le message est clair.

Ménard n'est pas dans l'algéco quand Frank retourne chez lui. Frank résume ses découvertes dans un message auquel il ajoute les séquences vidéo, crypte le tout et l'envoie via le téléphone satellitaire.

Un bruit de verre brisé le fait sursauter alors qu'il ajuste les lattes de sa cachette. Il se redresse, le cœur battant, craignant d'avoir été découvert. Une brique a traversé la vitre de son unique fenêtre. Une brique reliée à un message par un fil de fer. Il se précipite dehors, scrutant le camp sans rien voir.

Revenant à l'intérieur, il lit le message avec stupéfaction.

« *Si tu persévères, tu rejoindras la longue liste des disparus du camp. Les migrants en colère.* »

25.

Marseille
15 heures
37°C

Les larges fenêtres du bureau du Maire de Marseille offrent une vue imprenable sur les navires de guerre postés sur les eaux calmes du Vieux-Port. Au-delà des édifices colorés se dresse Notre-Dame-de-la-Garde, fièrement perchée sur la colline éponyme. La flèche d'or de la Vierge apporte une touche de subtil contrepoint au bleu profond du ciel.

Le maire attend, debout, un énigmatique sourire aux lèvres.

— Entrez, Mademoiselle Sandvik.

— Je vous remercie d'avoir accepté ma venue, répond Eva avec un sourire avenant.

— D'ordinaire, je ne reçois pas sans rendez-vous, mais vous êtes une exception.

— Merci, répond la jeune femme sans trop savoir s'il s'agit d'un compliment ou non.

Le bureau du maire témoigne d'un travail acharné. Sous un lustre de cristal s'étend une table de chêne massif encombrée de dossiers. Une photo de Julien Claude Gaond en compagnie d'une femme brune, aux grands yeux noirs – la sœur de Davos, sans doute –, trône au centre du bureau. D'immenses armoires de bois s'ouvrent sur des rangées de classeurs éparpillés jusque sur le parquet, et des piles de livres s'élèvent sur les épais tapis qui recouvrent le sol. Les larges tentures de velours rouge qui masquent les murs alourdissent l'air d'un silence feutré.

Le maire fait signe à Eva de garder le silence, et actionne un petit boîtier posé à ses côtés. Eva reconnaît un détecteur de micros ancienne génération, de la taille d'un smartphone, dont elle a déjà vu Mortensen se servir par le passé. Le détecteur s'active avec un léger bip et Gaond commence à scanner la pièce à la recherche de dispositifs d'écoute. Il observe attentivement l'écran du détecteur, qui affiche en temps réel les zones potentiellement suspectes. Des codes couleur indiquent le degré de menace, du vert pour « *sûr* » au rouge pour « *risque élevé* ».

Après quelques minutes de balayage minutieux, le maire constate qu'aucune menace significative n'a été détectée. Il pousse un soupir et active une fonction destinée à brouiller toute transmission radio à proximité, au cas où auraient été mis en place des micros

indétectables.

— Enfin tranquilles.

Satisfait, le maire s'approche d'un guéridon surmonté d'objets d'art et de bouteilles d'alcool.

— Ratafia, Pastis ?

— Juste un verre d'eau, s'il vous plaît.

Gaond hoche la tête avec un soupir.

— L'eau est bonne pour la santé, mais l'alcool rend les choses plus faciles à supporter.

Il désigne à Eva un confortable fauteuil disposé face à son bureau, ouvre une Pure Life[49] et en sert un verre à Eva. Puis, il se verse un Pastis avant de prendre place face à elle. Eva scrute l'horloge métallique qui orne le mur. 15 heures 05. Gaond semble remarquer sa surprise.

— Avant, je ne buvais qu'en de rares occasions, et plutôt en soirée. Le temps passant, l'apéritif est une affaire de plus en plus précoce.

Il lève son verre et boit, imité par Eva.

— Votre petite sauterie à l'ambassade s'est bien passée ? demande-t-il sur un ton ironique.

— Votre présence nous a manqué, répond-elle avec une ironie égale.

Il la scrute d'un air rusé. Eva sait qu'elle n'est pas vraiment la bienvenue dans ce bureau. Elle représente l'ennemi. Le Nord qui festoie en leur laissant les restes. En outre, le maire doit être renseigné sur ses accointances avec Mortensen, d'un bord politique opposé à lui, et doit s'imaginer que c'est le cas pour elle aussi. Pourquoi Gaond a-t-il accepté de la voir ? Il doit y voir un intérêt. Dans tous les cas, la conversation avec lui s'avérera sans doute enrichissante. Ce qu'il faut, c'est parvenir à réunir des informations pertinentes, factuelles sur Marseille et la France du Sud sans se laisser embarquer dans ce qu'il s'apprête à lui jouer. Peut-être même lui donnera-t-il un scoop, qui sait ?

Rester pro et masquer ses émotions.

— Je ne suis pas très fan de Davos, explique le maire. En outre, de telles dépenses et un tel étalage de luxe me répugnent, par les temps qui courent.

Eva acquiesce d'un signe de tête. Ces paroles lui font songer à la mère de l'ambassadeur. Elle se demande si Gaond est sincère ou s'il cherche à l'acculer dans sa position de « *petite fille gâtée du Nord* ». Ce dernier la jauge en silence, le verre pressé contre sa lèvre inférieure. Le doux parfum du Pastis plane jusqu'à elle.

— Je suis surpris qu'ils vous aient laissée venir me voir.

— Je n'ai pas attendu leur autorisation.

Il hausse les sourcils.

— Bien. Très bien, même. Une investigatrice téméraire.

Si vous saviez à quel point !

En réalité, « *l'administration* », comme l'appelle Bakken, n'a jamais accepté qu'elle rencontre le maire. Eva a dû ruser. Elle s'est fait déposer sur la Canebière en prétendant faire du shopping avec Maria, à qui elle a donné rendez-vous sur le Vieux-Port après leurs achats. Elle s'est rendue dans un magasin de vêtements et a échappé à Lars en gagnant les cabines d'essayage et en sortant par une porte de service. La mairie, au centre du Vieux-Port, n'était pas difficile à retrouver. Lars lui fera sans doute payer ce mauvais coup, mais il faut parfois savoir prendre des risques. Et même si Mortensen s'oppose à cette initiative, il finira par la comprendre : ne lui a-t-il pas demandé de recueillir le maximum d'informations ?

Le téléphone sonne, le maire répond en mode confidentiel et son visage, d'abord circonspect, prend un air soucieux. Il prononce quelques phrases hachées, puis semble se souvenir de la présence de son invitée. Il se force à sourire, donne quelques instructions supplémentaires et raccroche avant de couper le son.

Il lève les bras en signe d'impuissance.

— Ça n'arrête jamais. Au moins, comme ceci, nous serons tranquilles un moment.

Gaond porte la main à sa bouche et tousse, une toux grasse.

Un ancien fumeur, sans doute, se dit Eva. Elle éprouve une sorte de compassion pour cet homme en surpoids, aux cernes profonds, qui a l'air de se débattre pour ne pas être happé vers le fond.

— Dites-moi, Mademoiselle Sandvik, nous ne faisons pas cela pour rien, n'est-ce pas ?

Eva s'empresse de le rassurer, même si elle n'est pas tout à fait sûre de la véracité de ses propos.

— Tout ce qui sera dit lors de cet entretien sera intégré dans le reportage, dans la mesure où l'on me permettra de le faire.

Le doute persiste dans le regard de Gaond.

— Je ne partage pas forcément votre optimisme. L'entité pour laquelle vous œuvrez a davantage à cœur ses propres intérêts que la diffusion d'une information véritablement pertinente. Et il est coutume que des journalistes s'autocensurent ou évitent de couvrir certains sujets sensibles par crainte de représailles ou de perte d'emploi.

— Qu'avez-vous à perdre, si ce n'est un peu de temps, peut-être ?

Il la contemple durant quelques instants.

— Mon seul espoir réside dans le fait que cela apportera un témoignage supplémentaire de notre situation. La vérité doit éclater au grand jour, n'est-ce pas ?

Eva acquiesce, intriguée par le ton quelque peu dramatique du maire. Quelle « *vérité* » cherche-t-il à mettre en avant ? La réalité de la France du Sud, avec ses cohortes de miséreux ? Le pays est en plein processus de transformation, comme l'a exposé Bakken, et les difficultés étaient à prévoir. Les améliorations ne surgissent pas du jour au lendemain. Elle se souvient des mises en garde concernant les Marseillais, réputés pour leur tendance à l'exagération et à la manipulation de la réalité. Elle dépose son verre vide sur la table.

— Vous aimez la Pure Life ? demande-t-il.

— J'aime ce qu'elle représente.

— Expliquez-vous.

— Nestlé a révolutionné les techniques d'embouteillage et de distribution d'eau en prenant des mesures drastiques pour réduire son impact environnemental. Ils ont développé des technologies durables de collecte, de filtration et de purification de l'eau, investi dans des matériaux d'emballage biodégradables et compostables, et repensé leur chaîne d'approvisionnement pour minimiser l'empreinte carbone liée au transport des bouteilles d'eau. Ces initiatives marquent un engagement fort envers la responsabilité environnementale de l'entreprise.

Le maire sourit.

— Étonnant, déclare-t-il. Je n'ai pas tout à fait les mêmes informations.

— Comment ça ?

— D'après mes sources, Nestlé n'a jamais vraiment cessé de privilégier les bénéfices financiers plutôt que la protection de l'environnement. Ils ont maximisé leur production en profitant de la rareté de l'eau, négligeant activement sa préservation. Ils exploitent toujours les sources d'eau naturelle de manière irresponsable, épuisant les réserves locales, privatisant l'eau et limitant l'accès aux populations vulnérables. Leurs initiatives de durabilité sont superficielles, utilisées principalement pour améliorer leur image de marque. Les efforts de conservation de l'eau et de réduction de l'empreinte carbone sont marginaux et souvent utilisés à des fins de marketing.

Gaond sourit d'un air désabusé avant de conclure.

— Pour moi, les bouteilles Pure Life de Nestlé symbolisent l'hypocrisie de nos élites dirigeantes et industrielles. Derrière la façade se cache une avidité assassine, l'exploitation irresponsable de ressources naturelles qui ne cessent de se raréfier et le désastre climatique. Voilà pourquoi je préfère le Pastis sec.

Eva reste songeuse. Parlent-ils réellement de la même entreprise ?

— Quelle est donc la situation de la France du Sud ? demande-t-elle, soucieuse d'en venir à ce qui l'intéresse.

— Bien pire que tout ce que vous pouvez imaginer, répond le maire d'une voix morne. Surtout depuis la mise en place du Stratoshield.

— Le Stratoshield n'est censé concerner que le Nord, pourtant.

— Les experts climatiques sont formels : il a un impact notoire sur les pays méditerranéens. Vos ingénieurs et politiques savaient, avant de mettre en place ce bouclier, que la modification artificielle du climat pouvait provoquer des dommages collatéraux et causer de graves tensions géopolitiques. Il semblerait que ce bouclier ait définitivement aggravé la sécheresse et augmenté en quantité et en intensité nos vagues de chaleur. Le principe des vases communicants, voyez-vous ? Plus de pluies au Nord, moins de pluies au Sud…

Gaond ignore manifestement le projet secret de Stratoshield sur le Bloc Sud.

— Vous nous accusez d'être des voleurs de nuages ? reprend Eva. Des voleurs de pluie ?

— Je dis juste que ceux qui mettent en place ce genre de technologie jouent avec un pouvoir qui les dépasse. La géo-ingénierie ne représente pas seulement des défis techniques, mais aussi des défis éthiques. Les gouvernements d'Europe du Nord auraient dû mieux évaluer les risques potentiels avant de la mettre en œuvre.

Eva répond avec un sourire rassurant, habituée à ce genre d'arguments de la part des détracteurs du projet.

— Lorsque les USA et la Chine ont mis en place leur propre bouclier, certains Norvégiens attestaient que le climat s'était dégradé, alors que la Norvège se situe à des milliers de kilomètres de ces deux Blocs. La vérité, c'est que les courants atmosphériques sont bien trop complexes pour qu'on puisse prouver qu'un tel lien existe, et qu'aucune donnée n'atteste cette supposition.

— Comment faire confiance à des études financées par les industriels qui ont développé le projet ?

— Ce sont des études sérieuses.

Le maire sourit avec amertume, et reprend.

— Une manière intelligente de ne pas vous exposer à la critique aurait été de nous inclure dans le projet.

— Le sud de l'Europe n'avait pas les moyens de participer au Stratoshield. Combien de temps aurions-nous dû attendre ? N'oubliez pas que les zones limitrophes bénéficient de ce projet, même si vous ne voulez pas le voir. Sans oublier qu'une grande partie de l'eau du Nord prend la route du Sud dans des camions-citernes pour vous être vendue à moindre coût.

— Justement, riposte le maire. Ces aides nous rendent totalement dépendants de l'Europe du Nord. C'est presque insultant…

— En somme, vous voudriez que nous étendions le Stratoshield à

toute l'Europe aux frais du Nord.

— Je vous saurai gré de faire remonter cette idée.

Eva serre les dents en voyant le maire, satisfait, se resservir un verre de Pastis.

— Les gens du Sud se rendent-ils compte de ce que de telles aides coûtent au contribuable norvégien ? Est-ce ainsi que vous nous remerciez pour les efforts et sacrifices consentis ?

Le maire ne se laisse pas duper.

— Allons, fait-il, vous savez comme moi que les programmes d'aide ne sont jamais totalement dénués d'intérêt… Ils permettent au Bloc Nord de faire pression sur ceux qu'ils assistent. En outre, une grande partie de ces aides est conditionnée à des achats auprès d'industriels nordiques et de ce fait, si la Norvège retire ses financements, les chefs d'entreprise norvégiens vont monter au créneau.

Eva fixe le maire en se demandant pourquoi il en rajoute autant. Évidemment, il veut se faire plaindre pour toucher plus d'aides. Mortensen l'avait également prévenue de cela : tous sont corrompus, l'argent des aides n'atteint que rarement le but escompté.

— Restons factuels, si vous le voulez bien, Monsieur le Maire. Parlez-moi de votre politique économique.

— Contrairement à ce que prétend Davos, notre économie est en berne depuis la mise en place du Mur. Le seul secteur industriel qui nous rapporte quelque chose, en dehors des énergies vertes et de la production de bio jet fuel, est celui de conchyliculture dans l'étang de Thau pour produire du bioplastique, de l'algoculture et de la pisciculture un peu partout ailleurs. Priez pour nous, pauvres pêcheurs…

L'allusion à la Bible par un homme qui sirote un Pastis à quinze heures vingt interpelle Eva.

— Puisque vous en parlez, commençons par l'énergie. Vous disposez de beaucoup de vent et d'ensoleillement. J'ai aperçu des éoliennes, des panneaux solaires.

— Cela couvre à peine une partie de notre consommation, dont l'essentiel vous est envoyé à tarif préférentiel en échange des fameuses aides économiques. Il aurait fallu poursuivre ITER… Avec la fusion, nous aurions été les premiers de la classe au niveau mondial. Mais nous savons tous deux comment cela a mal fini.

— Le périmètre n'avait pas été suffisamment sécurisé.

Un nuage sombre traverse le regard du maire.

— Nous avions fait tout le nécessaire, mademoiselle. Le feu est l'unique cause de ce désastre. Ce que l'on peut se demander, néanmoins, c'est si ce feu n'est pas d'origine criminelle.

Le manque de responsabilité est le chemin le plus court vers l'échec, se

dit Eva.

Elle sait que des rapports attestent que le site était mal protégé, à la merci d'un incendie. Mais tout cela n'a guère d'importance : Mortensen l'avait prévenu de la mauvaise foi marseillaise.

— Il n'aurait peut-être pas fallu tout miser sur ITER, répond-elle avec calme. Si la France avait poursuivi le développement de la fission nucléaire, si elle n'avait pas abandonné son programme de réacteur quatrième génération pour le reprendre quelques années plus tard, elle aurait conservé sa place de leader européen, voire mondial. Même si la fission n'est pas aussi vertueuse que la fusion, elle vaut toujours mieux que les énergies fossiles.

— Des propos pour le moins étonnants, lorsqu'on sait que la Norvège a dû l'essentiel de sa richesse aux hydrocarbures des années 1970 aux années 2030, sourit le maire. Tout comme la M-DH, dont vous êtes une fervente adepte…

— Dois-je vous rappeler qu'Equinor a recentré son activité autour des énergies renouvelables depuis les années 2 000 ?

Le maire plonge ses yeux dans les siens sans se départir d'un sourire confiant.

— Nous savons tous que cela n'est pas le fruit d'un comportement altruiste, mais d'un changement de paradigme provoqué par la raréfaction du pétrole et du gaz. Cela porte même un nom : le greenwashing[50].

Gaond se lève et gagne la fenêtre, où s'est postée une mouette blessée qu'il contemple avec tristesse. Eva sait qu'il n'a pas tout à fait tort en ce qui concerne le greenwashing. Les stratégies de recherche et d'investissements d'Equinor sont restées en faveur des énergies fossiles jusqu'au début des années 2030. Gênée, elle décide de changer de sujet.

— Êtes-vous encore loin de l'autosuffisance alimentaire ?

— Avec la sécheresse, les sols se craquellent. Aucune pluie de mai à novembre. Nous avons des épisodes pluvieux, parfois, mais ils sont plus courts et violents que jamais. L'eau ruisselle jusqu'à la mer, en humidifiant à peine les sols, en évitant juste à la végétation de surface de ne pas mourir de suite. Même si nous avons innové avec l'agriculture sur les toits et les surfaces des immeubles, les résultats demeurent insuffisants. Nos cultures couvrent à peine 60 % de nos besoins.

— Et en ce qui concerne l'eau potable ?

— Il y a l'eau du barrage de Serre-Ponçon, évidemment. Mais l'eau provient essentiellement de la fonte des neiges, une ressource de plus en plus rare. Les bonnes années, cette manne répond à nos besoins jusqu'au printemps, voire le début d'été. Par la suite, nous devons nous contenter de notre usine de désalinisation, pour le moins

vieillissante. Les saumures chargées en sel, rejetées au large par faute de moyens, ont fait exploser le taux de salinité et nos fonds marins se sont encore plus désertifiés. Depuis que le pays est divisé, nous manquons de pièces pour l'entretien courant et attendons toujours du nouveau matériel du Bloc Nord. Alors on répare, on bricole. L'eau a un goût de plus en plus terreux, vaseux, mais elle reste potable. Pour l'instant et selon Davos, du moins. La question est : jusqu'à quand le sera-t-elle ?

Gaond ouvre la fenêtre et caresse la mouette trop affaiblie pour s'envoler, avant de reprendre, pensif.

— La vie n'est pas vraiment agréable. Nous chancelons d'une crise à la suivante. Mais ça, vous ne pouvez pas le dire sur TVNorge, n'est-ce pas ?

— Il faudrait que je vérifie les chiffres, répond Eva, de plus en plus mal à l'aise.

— Vous devez également être au courant que Bruxelles a renforcé les sanctions à notre égard.

Eva fronce les sourcils.

— C'est-à-dire ?

— Une partie des marchandises destinées à l'exportation a été saisie, non pas les hélicoptères d'Airbus, non, eux, ça fait longtemps qu'ils sont fabriqués en Allemagne. Je parle des loups bio du Frioul. Vingt tonnes. Et ce n'est pas tout : le paiement de dix camions destinés aux marins pompiers de Marseille a été refusé par une banque allemande. Ah oui, il y a aussi un porte-conteneurs CMA-CGM qui a été intercepté en Bretagne, et qui a dû faire demi-tour car il n'avait soi-disant pas le laissez-passer adéquat.

La journaliste se rappelle avoir en effet vu passer un dossier avec des recommandations de durcissement. C'était bien avant l'attaque du Mur.

Des incidents mineurs s'ils sont pris isolément, mais qui dissuaderont tout le monde de faire affaire avec la France du Sud s'ils sont analysés dans leur globalité, se dit-elle.

— Jugez-vous ces sanctions imméritées ? poursuit-elle.

— Bruxelles n'est pas censé faire d'ingérence dans notre économie, répond le maire avec une grimace. La situation est catastrophique, à présent. Dans une ville comme Marseille – et je ne suis pas certain que nos voisins soient en meilleur état –, nous n'avons que trois semaines de vivres et de produits de première nécessité. Nous sommes au bord de la famine.

— Trois semaines ? répète Eva, incrédule.

— Vous n'étiez pas au courant ?

— Non.

— Alors il faut faire passer le message.

La jeune journaliste prend note. Elle tient non seulement son scoop, mais aussi de quoi mettre Davos en porte-à-faux.

— C'est pour faire passer ce message que vous avez accepté de me recevoir ?

— Entre autres.

Eva jauge le maire durant quelques secondes. Il semble dire la vérité, cette fois.

— Notre gouvernement niera, poursuit Gaond. Ils ont trop peur de perdre en crédibilité si l'on voit leurs résultats réels. Certains grognent, comme d'habitude, mais ça n'ira pas plus loin tant que l'Europe du Nord soutiendra le régime de Davos, ou plutôt devrais-je dire tant que la Norvège le soutiendra, puisque Solheim sera bientôt réélue Première ministre de Norvège et donc Administratrice du Bloc Nord.

Eva a senti une nouvelle fois l'ironie pointer dans la voix du maire. Une ironie triste, une ironie qui n'a plus qu'elle-même pour s'insurger. Il se retourne vers elle.

— Sachez que je m'apprête à demander une aide économique d'urgence directement à la Commission, poursuit Gaond.

Eva note cette information cruciale. Jusqu'ici, personne n'a osé faire un tel pied de nez à Davos.

— Combien comptez-vous demander ?

— Qu'est-ce que vous croyez ? s'emporte le maire, prouvant par là qu'il n'est pas en train de mentir. Ce n'est pas d'argent, dont on a besoin. C'est de l'eau, de l'eau potable ! Du blé pour le pain, du lait, de la vraie viande, des légumes, des fruits ! Sans oublier le béton, le fer, l'acier pour réparer les routes et construire de nouveaux logements.

Eva hoche la tête.

— Que croyez-vous que répondra la Commission ?

— Elle nous octroiera certainement un prêt permettant d'acheter quelques vivres et matériels, même si ce n'est pas en quantité suffisante. Ils l'ont toujours fait pour accroître leur influence. La BCE manipule les taux directeurs pour nous étouffer. Notre dépendance est ce qui fait leur pouvoir…

— Je vous promets de faire remonter l'information.

— Merci. Il vaudrait mieux des aides qu'un prêt.

Mais si Gaond est satisfait, Eva ne l'est pas encore. Il lui faut en apprendre plus sur l'attaque du Mur et le maire, ennemi de Davos, n'hésitera pas à dénoncer la responsabilité du chef d'État.

— Parlons de l'attaque du Mur, si vous le voulez bien. Vous n'ignorez certainement pas que le cœur des explosifs utilisés provenait de Turquie, un allié de la France et de l'Europe du Sud, toujours candidat pour entrer dans ce Bloc.

— Possible, oui. Mais si la Turquie est un allié, la vente des explosifs est un commerce libre. Je ne vois pas de raison de l'empêcher. Sans compter que les explosifs peuvent remplir de nombreuses tâches : construire des routes, creuser des tunnels…

Le maire reste évasif. Il lui faut plus d'informations.

— La France du Sud a laissé ces armes pénétrer sur son territoire.

Gaond répond avec une moue dubitative.

— Il n'est pas aisé de surveiller toute la frontière, surtout en zone montagneuse et avec le peu de moyens dont on dispose. L'essentiel des efforts concerne le Mur, qui est déjà suffisamment grand comme ça. Mais même si je ne tiens pas particulièrement Davos dans mon cœur, je ne pense pas qu'il ait quelque chose à voir avec cette attaque qui ne lui rend pas service, puisqu'elle joue en faveur de la destruction du Mur de l'eau qu'il a lui-même bâti.

Le maire prend le temps de réfléchir, et poursuit.

— Si j'ai bien compris, l'Europe du Nord nous impose des sanctions à cause d'explosifs vendus à des migrants par un allié de la France ? Selon vous, la France du Sud saboterait son propre ouvrage ? Cela ne vous paraît-il pas peu tiré par les cheveux ? Pourquoi le Bloc Sud se montrerait une nouvelle fois affaibli ? Pourquoi montrerait-il qu'il ne peut contenir sa population et ses migrants, et est incapable, de ce fait, de respecter l'Accord de division[51] ?

— D'où vient l'attaque, en ce cas ? répond Eva d'une voix calme. La France du Nord est une victime. Le Bloc Nord, à l'instar de la France du Nord, n'a pas intérêt à ce que l'on viole ses frontières ou attaque sa population.

Gaond pointe vers elle son regard rusé.

— Le Bloc Nord dans son ensemble, non. Mais imaginez que quelqu'un, dans le Bloc Nord, ait intérêt à ce que la population se sente en insécurité ? Que les gens aient peur ?

— Pour justifier plus de coercition ?

— Et un éloignement accéléré du fautif. Ou une reprise en main de ses prérogatives…

Gaond se lève, fait les cent pas.

— Laissez-moi vous poser une question, Mademoiselle Sandvik. La seule question qui vaille véritablement la peine d'être posée : à qui une attaque du Mur peut être profitable ? À la France du Nord, à la France du Sud ou une autre entité ?

— Une puissance étrangère qui voudrait affaiblir l'Europe ?

— Inutile d'aller chercher si loin. Vous n'êtes pas sans savoir que Solheim et Davos se réunissent chaque année au sein du Conseil de l'Harmonie Mondiale. Ils sont du même bord, ou presque.

— Il y a une légère nuance. L'une est de droite, l'autre d'extrême droite.

Le maire sourit d'un air rusé.

— Vous savez très bien que Solheim a repris tous les thèmes de l'extrême droite. Nationalisme, immigration et identité culturelle, sécurité et ordre public, protectionnisme économique… Qu'est-ce qui sépare encore son parti d'un parti d'extrême droite ?

— La xénophobie ? Le racisme ?

— Peut-être, répond le maire d'un air peu convaincu. Mais la surenchère anti-migrants est quelque chose de dangereux. La course à la domestication de l'extrême droite par la droite, voire par une partie de la gauche, ne fonctionne pas. Vouloir assécher le vivier de l'extrême droite en reprenant ses thèmes, ses idées et son vocabulaire aboutit le plus souvent à une droitisation dure des partis de droite, voire des partis de gauche. L'extrême droite en sort renforcée : elle se trouve légitimée sur les plans politique et culturel. Imaginez, donc, qu'un accord ait été conclu entre Solheim et Davos. Ce ne serait pas la première fois qu'une telle chose se produise entre deux nations en guerre. Car vous êtes d'accord que nous sommes en guerre, n'est-ce pas ? Une guerre déguisée, mais une guerre quand même. Connaissez-vous l'accord de Sykes-Picot ?

— Non.

Gaond s'arrête, plante ses yeux dans les siens.

— 1916, première guerre mondiale : le Britannique sir Sykes et le Français Picot négocient un accord prévoyant le démantèlement de l'Empire ottoman après la guerre et le partage du monde arabe entre les deux Alliés. Une fois la paix revenue, la France obtient le contrôle des territoires qui correspondent aujourd'hui à la Syrie et au Liban, tandis que le Royaume-Uni obtient celui de l'Irak, de la Jordanie et de la Palestine, des territoires ne correspondant à rien. L'accord de Sykes-Picot a ignoré les aspirations nationales, culturelles et le droit à l'autodétermination des Arabes. Il a semé les graines de conflits et de tensions qui persistent encore au Moyen-Orient aujourd'hui. Une catastrophe.

— En effet.

— Pourquoi ne pas imaginer qu'un cercle secret, formé autour de Solheim et Davos, ait prévu le démantèlement de la France de longue date, pour ensuite la partager, quel que soit le prix infligé à la nation française ?

— Avouez que c'est un peu tiré par les cheveux… riposte-t-elle avec humour.

— Mademoiselle Sandvik, savez-vous pourquoi Davos a construit le Mur de l'eau ?

— Pour protéger les ressources naturelles de la France du Sud : en limitant les flux migratoires vers le Nord, il vise à préserver les ressources naturelles, l'eau et les terres cultivables pour les habitants

de sa région.

— Exact. Mais encore ?

— Pour maintenir la stabilité économique de la région en évitant une perte de main-d'œuvre qualifiée et une détérioration de l'activité économique. Pour améliorer la sécurité intérieure.

— Vous avez très bien appris votre leçon. Et connaissez-vous les vraies raisons de ce projet ?

Eva secoue la tête.

— Tout d'abord, la création du Mur consolide le pouvoir politique de Davos et renforce son influence en France du Sud. En limitant les flux migratoires vers le Nord, Davos maintient une base de soutien politique et une population plus homogène qui lui est favorable. Ensuite, la division effective des deux France lui permet de renforcer l'identité régionale de la France du Sud et de promouvoir un sentiment de solidarité parmi ses partisans. Cela galvanise le soutien populaire et la loyauté envers sa personne et son gouvernement. Je dois dire qu'il a réussi. Depuis qu'il a été nommé Administrateur de Bloc, il a acquis une véritable carrure internationale.

Il marque une pause et reprend.

— Croyez-vous vraiment que Davos se soucie de la France et de l'environnement ?

Eva repense à ce chef d'État puissant, charismatique et effrayant. Son discours résonne encore en elle, empreint d'espoir et d'une ambition démesurée.

— Il est évident que Gaspard Davos, après avoir fait voter une nouvelle loi de sécurité européenne, érigé le Mur de l'eau et consolidé son emprise en France du Sud, aspirera à étendre son influence et prendre les rênes de la France du Nord, poursuit Gaond. Son objectif sera de réunifier les deux régions sous son autorité. Solheim, de son côté, sera présentée comme la visionnaire qui aura permis au Bloc Nord de mettre la main sur les territoires de France du Sud sans autre effort que des aides financières limitées, soi-disant destinées à l'élever au niveau des nations du Nord. Un accord gagnant-gagnant !

Eva reste songeuse. Il est vrai que ce qu'elle a appris sur Davos lors de la réception va dans le sens de ce que prédit Gaond.

— Davos est vu par beaucoup comme un individu aux tendances sociopathes et mégalomanes, tout comme Solheim, bien que certains puissent estimer que cette dernière est légèrement moins autoritaire que lui. Leur entourage est composé de technocrates néo-malthusiens[52] ravis de soutenir leurs campagnes électorales en espérant des faveurs en retour. Connaissez-vous la méthode favorite de Davos pour consolider son pouvoir ?

— Non.

— Donner des prérogatives recouvrantes à la PolDav, la police et

la gendarmerie pour développer des conflits entre ses subalternes les plus importants. De cette manière, le directeur de la PolDav, le Ministre de l'Intérieur et le Ministre des Armées ont toujours besoin de lui pour arbitrer. Ils sont forcés de se rappeler qu'il est le chef…

Eva fronce les sourcils.

— Une méthode qui rappelle Hitler avec les SS et les SA, si je ne m'abuse.

— Exactement. Considéré par beaucoup comme le plus extrême de tous les dirigeants actuels, Gaspard Davos prétend œuvrer au nom de la nature et de l'environnement, mais il place ses intérêts personnels au-dessus de tout, en croyant que ce qui lui bénéficie est automatiquement bénéfique pour le pays, quelles qu'en soient les conséquences pour la population et la nature qu'il est censé défendre. Même si les médias placés à sa solde essaient toujours de faire croire le contraire, son système démocratique s'est transformé en une forme abjecte de dictature verte. Voilà la raison pour laquelle je le combats. Et croyez-moi, si je n'étais pas marié à sa sœur, j'aurais déjà été découpé en morceaux dans une cellule du sous-sol de la PolDav, plongé dans une dalle de béton frais et coulé au large du Vieux-Port.

Les paroles de Gaond réveillent une profonde inquiétude en Eva. Si tout le monde, en Norvège, considère Davos comme un chef à poigne, personne n'ose le qualifier de dictateur, et encore moins de meurtrier. Elle sent pourtant que le maire dit la vérité. C'est comme si un voile commençait à se lever sur une réalité qu'elle a longtemps préféré ignorer. Est-ce la raison pour laquelle Sanagas lui a suggéré de rencontrer cet homme ?

Gaond conclut dans un soupir, le regard perdu quelque part entre les canons des hommes et l'immensité du ciel qu'ils pensent pouvoir défier.

— Tout ce que je vous ai partagé jusqu'à présent n'est que verbiage. Peut-être serait-il avisé de vous aventurer à l'extérieur pour observer les choses de vos propres yeux. Si vous désirez que votre reportage gagne en authenticité, il est grand temps de regarder la réalité en face.

26.

Marseille
17 heures
35°C

Eva gagne les jardins satisfaite d'avoir échappé aux règles sans être découverte, mais frustrée de ne pas avoir pu visiter la ville seule. Après avoir retrouvé Maria sur le Vieux-Port, elle a réussi à persuader Lars qu'elle s'était laissée emporter de boutique en boutique, jusqu'à réaliser soudainement qu'elle n'était plus accompagnée. Lars a levé les yeux au ciel et murmuré : « *les femmes…* », exprimant ainsi son exaspération et son opinion peu flatteuse sur la gent féminine.

En apercevant la porte conduisant à la remise ouverte, Eva songe à la possibilité de continuer sur sa lancée et de tenter d'en apprendre plus. Elle déambule quelques instants sur la pelouse pour vérifier que personne ne l'observe depuis les jardins ou les fenêtres de l'ambassade avant de se glisser dans l'ouverture. Elle descend l'escalier d'une démarche féline, pénètre dans la remise et jette un œil en direction du palais qui la domine.

Personne.

La jeune femme traverse le petit bâtiment et constate, comme elle s'y attendait, que la porte métallique est verrouillée. Heureusement, il reste toujours la lucarne, et Eva a eu le temps d'étudier cette possibilité. Elle inspecte les alentours pour s'assurer qu'elle pourra franchir la hauteur sans mal et qu'elle pourra revenir à coup sûr de l'escapade à laquelle elle se destine.

Une fois rassurée, elle gravit un tas de bois, ouvre ladite lucarne, franchit l'ouverture, saute avec empressement et sent sa cheville craquer à la réception. Un froid diffus envahit son pied.

Entorse.

Elle fait quelques pas pour tenter de se rassurer, de se convaincre que ce n'est rien, quand une effroyable douleur la foudroie. Retombée à terre, Eva se masse la cheville avec force dans l'espoir de se remettre en selle le plus rapidement possible. Les battements de son cœur résonnent à ses oreilles : que se passera-t-il si elle ne parvient pas à escalader la lucarne pour retourner à l'ambassade ? Chassant ses pensées, elle se relève et marche en se mordant la joue pour oublier sa douleur. Elle n'a d'autre choix que d'avancer, d'aller à l'encontre des travailleurs pour les interroger. Elle traverse un bosquet en claudiquant, soulagée de constater que la douleur reflue peu à peu, et se retrouve immergée dans un tourbillon d'odeurs d'herbes sèches et

de maquis. Elle perçoit le fracas des vagues se heurtant aux falaises calcaires comme un avertissement. Un front nuageux s'étire à l'horizon.

Elle traverse un ruisseau asséché, contourne un massif d'aubépines et s'arrête en apercevant des pylônes de béton hérissés de barbelés. Elle ne pouvait apercevoir cette clôture depuis sa fenêtre, et cette découverte provoque en elle un sentiment de tristesse et d'incompréhension. La plate-bande qui entoure les fermes est nue. En dehors des plantations, tout est désert, silencieux, aride. Escaladant un promontoire, Eva se rend compte que ce terrain vague, hérissé de cahutes et de serres de plastique, est totalement coupé de l'ambassade, dont les jardins paraissent étonnamment verts et luxurieux vus d'en bas.

Elle longe la clôture jusqu'à apercevoir des groupes de travailleurs qu'elle observe à travers un buisson.

Quelques hommes et femmes s'adonnent à diverses tâches manuelles, la tête basse. Certains vont et viennent entre les groupes, les bras chargés d'outils et de récipients de plastique, tandis que d'autres remuent la terre d'un geste mécanique. Les arbres rabougris qui entourent Eva contrastent avec le potager aux légumes frais et variés qui sortent de terre. Accroupi dans l'une des serres, un individu arrose des plants de tomates avec un tuyau relié à un camion-citerne garé plus loin. Il s'agit d'un homme au teint basané, affreusement maigre et voûté, vêtu d'un manteau de vieux cuir en lambeaux.

Au bout d'un certain temps, un sifflet retentit et les travailleurs retournent dans leurs habitations. Seul l'homme grand et voûté continue d'arroser. Puis, il s'assied à l'ombre d'un arbre décharné, le regard perdu dans le vide.

Eva lui fait un signe.

— Bonsoir.

L'homme ne répond pas. L'a-t-il seulement entendue ?

— Bonsoir, répète-t-elle.

— Bonsoir, répond l'homme, surpris.

Tandis qu'il s'approche, Eva examine les mèches de cheveux crépus tombant sur son visage émacié. Deux petits yeux furtifs émergent de ses orbites creusées. Il s'agenouille à quelques mètres d'elle et contemple ses vêtements, puis l'ambassade qui les surplombe tous deux, comme s'il cherchait à en savoir plus sur elle.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demande-t-il.

— J'explorai les lieux, mais je me suis blessée.

— Vous exploriez les lieux ? répète l'homme sur un ton dubitatif.

— Je suis en visite à Marseille, pour un reportage.

— J'ignorais que Davos laissait les étrangers enquêter sur la France du Sud.

— Personne n'est au courant que je suis ici.

— Je comprends mieux… D'où venez-vous ?

— De Norvège.

Le regard de l'homme se fait plus profond, comme si ce mot, ce simple mot, « *Norvège* », répondait à une foule de questions qu'il se posait sur elle. En levant les yeux, Eva s'aperçoit de la présence de minuscules caméras pointées vers le champ, les serres, le potager. Par chance, elle se trouve en dehors de leur champ de vision.

— Pourquoi ces caméras ?

— Disons que nos employeurs souhaitent vérifier que nous travaillons sérieusement. Mais vous avez de la chance, elles sont en panne, comme la plupart des choses ici… si ce n'était pas le cas, jamais je n'aurais pris le risque de venir vous parler.

Eva scrute l'inconnu avec un intérêt non feint. Malgré son apparence repoussante, cet homme s'exprime bien.

— En quoi consiste votre tâche, exactement ? demande-t-elle.

L'inconnu fronce les sourcils.

— Qu'est-ce qui me dit que vous ne travaillez pas pour eux ? Que je ne vais pas avoir de problèmes ?

Elle lui sourit et tend sa carte de presse.

— Je suis journaliste. Mon intention est de rapporter les faits dans la mesure du possible.

— Rapporter les faits, ou creuser la misère ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire exploiter les émotions du public, comme la peur, la colère et la tristesse, pour susciter une réaction voulue… n'est-ce pas ce que vous faites tous ?

Pourquoi une telle méfiance ? s'interroge Eva, commençant à ressentir une légère frustration.

— Mon but est de rester aussi neutre que possible dans ma couverture médiatique, répond-elle même si elle sait que la réalité sera effectivement filtrée dans une certaine mesure.

— Je ne veux pas que mon nom apparaisse dans votre reportage.

— Inventez-en un.

L'homme pousse un soupir qui exprime un soulagement teinté d'une fatigue indicible.

— En ce cas, appelez-moi Zayd. Puis-je vous demander le vôtre ?

— Mia.

Eva a pour habitude d'utiliser le nom de Mia Thunberg lorsqu'elle sort des sentiers battus. Elle a même gardé une fausse carte ID délivrée par TVNorge à ses reporters sur certaines missions, pour des raisons de sécurité et de confidentialité.

— Êtes-vous d'accord pour répondre à ma question ? reprend-elle.

Il hoche la tête.

— On cultive des fruits, des légumes et un peu de blé… Avant, on faisait du maïs pour le bétail, mais il n'y a plus assez d'eau pour élever des animaux. Le blé est tout ce qui pousse désormais, avec cette chaleur.

— Où se trouvent vos robots ?

— Nos robots ? répète l'homme sans comprendre. Ah, oui… le dernier a rendu l'âme il y a six mois. On a réappris à s'en passer.

Pas de robots. Pourquoi Bakken a-t-il prétendu le contraire lors de la présentation vidéo ? N'en a-t-il pas été informé ?

L'homme sourit d'un air las. Un sourire triste, presque une grimace. Ses mouvements sont lents. Tout, chez lui indique la résignation. Comme s'il avait accepté son triste sort. Il jette un œil en direction des habitations, comme s'il avait peur que quelqu'un l'espionne et le dénonce.

— Ne vous exposez pas plus, fait-il en remuant la terre devant lui, qui se révèle une poussière sèche et stérile, dépourvue de vie. Je ne veux pas de problèmes avec les autres.

Eva recule légèrement pour rester dans l'ombre du buisson.

— Vous avez évoqué un manque d'eau, poursuit-elle.

— Dans le Sud, répond l'inconnu sans la regarder, lorsqu'il ne pleut pas durant plusieurs mois d'affilée, en période chaude – d'avril à octobre – les centrales nucléaires ne peuvent être refroidies et les stations d'épuration ne reçoivent plus d'eau, ou plus d'énergie, ou aucune des deux. Nous entrons alors en zone inconnue. On ne sait pas quand l'électricité va revenir, et ce qui est bien pire : on ne sait pas quand l'eau potable va reparaître. On est obligé de faire des réserves.

Il pointe du doigt une imposante citerne en plastique jauni, juchée à l'extrémité du potager. De multiples gouttières y convergent depuis les toits, censées l'alimenter.

Elle semble vide.

— Pourquoi un potager de ce type en plein quartier riche ?

— Ils disent vouloir du « *local* » et de « *l'authentique* ». Pas de capteurs de température, pas d'analyse d'échantillons, pas de système d'arrosage intégré, ni drones ni robots. Je pensais qu'il s'agissait de snobisme et d'affichage, mais c'est à cause du manque de moyens. Alors il font venir du fumier et un camion-citerne chaque semaine. Seuls les invités de l'ambassade sont dupes.

Eva observe ce potager si différent de ce à quoi elle est habituée. Plus petit, d'abord. Beaucoup plus petit, même si la concentration des plantes est telle qu'il doit produire en bonne quantité. Ce qui l'étonne également, c'est le manque total d'équipement moderne. Les outils, bricolés avec soin, semblent en réalité des objets du quotidien détournés de leur fonction initiale. De vieux téléphones portables,

reliés à des éoliennes bricolées et des capteurs de sol, semblent servir de système d'alerte en cas de besoin en engrais ou en eau. Des tuyaux d'aspirateur et des morceaux de pneu sont utilisés pour optimiser l'irrigation et garantir une répartition équilibrée de l'eau dans le potager. Malgré leur lassitude, les quelques travailleurs qu'elle a pu observer manient ces outils bricolés avec une habileté étonnante.

Elle comprend pourquoi Bakken ne voulait pas qu'elle vienne.

— Montrez-moi votre blessure.

Eva fronce les sourcils en voyant l'homme tendre le visage vers son pied.

— Une entorse, déclare-t-il malgré la distance. Je le vois au petit hématome formé sur le haut du pied. Un épanchement sanguin, rien de plus. Cela n'a pas l'air grave, mais le mieux serait d'effectuer une radio et un scanner pour savoir dans quel état se trouvent les os et le ligament latéral externe.

— Y a-t-il une salle de soin automatisé dans le coin ?

Un sourire amusé traverse le visage de Zayd.

— On voit bien que vous n'êtes pas d'ici ! Les cliniques privées sont rares à Marseille. Rares et prises d'assaut. Il faut une bonne raison et beaucoup d'argent pour qu'ils vous ouvrent leur porte. Quant à l'hôpital public, il vaut mieux éviter. Avec la crise hospitalière et la taylorisation des soins, c'est la Cour des Miracles.

Eva regarde l'inconnu avec circonspection. D'abord parce qu'elle ne s'attendait pas à ce qu'il emploie de tels termes. Ensuite parce que l'hôpital qu'elle a visité à Marseille paraissait bien fonctionner. En Norvège, elle a pour habitude de se rendre en salle de soin à la moindre éraflure. Tous ont accès aux cliniques privées, et à travers elles aux nanotechnologies, aux implants et à l'IA médicale.

— Si vous étiez à Nice, reprend l'homme en arrachant quelques herbes sèches qu'il entasse à ses côtés, ce serait différent. Nice a toujours été bien plus riche que Marseille, même si elle a beaucoup décliné ces dernières décennies. Nice devrait être incluse dans la France du Nord, avec Monaco ! Approchez un peu votre pied, voulez-vous ?

Eva s'exécute.

— C'est bénin, fait-il après l'avoir examinée. Rien de cassé, un peu de repos suffira.

Elle sourit. Évidemment, il n'a pas ressenti la douleur qui l'a foudroyée lorsqu'elle a franchi la lucarne.

— Comment savez-vous tout ça, vous êtes soignant ? demande-t-elle avec une légère pointe d'ironie dans la voix.

— Je l'étais, répond l'homme sans l'ombre d'une hésitation.

— Je croyais que vous étiez fermier.

— J'ai exercé la médecine.

— En tant que médecin ?

— En tant que brancardier. Un toubib est bien trop précieux, par les temps qui courent, pour qu'on lui laisse exercer un autre métier que le sien.

— Pourquoi avez-vous arrêté ?

Il lève vers elle un regard embrumé, comme si cette seule question l'avait attristé.

— Pour manger et faire manger mes enfants.

Eva ne comprend pas.

— Depuis les robots médicaux, il y a moins de travail pour nous. J'ai trouvé cette place et ne la lâcherai jamais. Les choses pourraient être bien pires. Dans les quartiers nord, on peine à trouver de l'eau potable, alors que nous l'utilisons, ici, pour arroser les plantes…

— On nous a dit que les quartiers nord sont en cours de réhabilitation.

Il ricane avec tristesse.

— En cours de réhabilitation ? C'est ce qu'ils prétendent, mais comme souvent, la réalité est toute autre. Beaucoup de chantiers ont été abandonnés, et l'argent destiné à les financer s'est envolé. Que reste-t-il ? Des logements sans porte, des fenêtres cassées. Pas d'eau douce. Tout à l'eau de mer. La douche et le ménage. Pour boire, il faut se débrouiller. Le camion et l'eau de la Durance, c'est pour les plantes. Nous, on n'a droit qu'à la citerne. S'il ne pleut pas, comme c'est le cas depuis des mois, on doit apporter notre eau.

Eva ne parvient pas à y croire. La douche, à l'ambassade, l'eau utilisée dans les sanitaires est douce. En voyant les deux yeux ternes, au fond des orbites creuses, se poser sur elle, elle se dit qu'effectivement, son interlocuteur ne plaisante pas. Le fermier-brancardier reprend son travail improvisé et demande, au bout d'un moment.

— Est-il vrai qu'en Norvège les hommes et les femmes sont augmentés, avec des implants de tout ordre, des membres neuro-mécaniques, des yeux cybernétiques, des extensions ?

— Certains le sont, répond-elle, gênée, en pensant à Magnus Mortensen. Ceux qui ont les moyens ou qui pèchent par excès de narcissisme.

— Et ils ne vieillissent plus ?

— Moins vite, beaucoup moins vite que les autres. À soixante ans, ils en paraissent quarante et à cent, ils en paraissent soixante ou soixante-dix.

Zayd porte ses mains à son visage, pensif.

— Est-il vrai que les gens touchent un revenu global et ne sont pas obligés de travailler ? poursuit-il, de plus en plus fébrile.

En voyant le regard envieux posé sur elle, Eva sent un malaise la

saisir. Les choses semblent si faciles pour elle et si difficiles pour lui.

— Tous les métiers qui ne nécessitent pas d'être humain sont effectués par des robots supervisés par des hommes et des IA. Chaque Norvégien touche un revenu permettant de vivre agréablement, qu'il travaille ou non. Si nous le souhaitons, nous pouvons fournir aux autres des services d'apprentissage, de divertissement ou culturels, ou encore mettre au point ou participer à des programmes spéciaux pour lesquels nous pouvons choisir d'être rémunérés.

Zayd reste béat de surprise et d'admiration.

— Et vous jouissez de l'eau et de l'électricité à profusion ?

— À profusion, non, mais chacun a droit à un certain quota. En nous montrant économes, nous pouvons en bénéficier tout au long de l'année.

— Quelle chance vous avez !

L'homme la contemple d'un air étrange, oscillant entre l'envie, l'admiration et la rancœur. Eva reste silencieuse, essayant sans succès de refouler le sentiment de honte qui se fait jour en elle.

— Dites, vous n'auriez pas quelque chose à manger ?

Elle le regarde, surprise, et perçoit un sifflet éloigné. L'homme lève les yeux vers les caméras éteintes, comme s'il craignait qu'une pluie de flèches empoisonnées ne s'abatte sur lui.

— Je dois y aller. Ne traînez pas. Si on vous aperçoit ici… Placez votre pied en hauteur, avec de la glace.

— Merci, répond-elle avec chaleur.

— Heureux de vous avoir rencontrée, Mia.

L'homme s'éloigne de quelques pas, s'arrête et lance, sans se retourner.

— Vous avez eu la chance de naître du bon côté du Mur. Restez-y.

27.

À bord du Futura
23 heures 30
24°C

Réveillé par un bruit sourd, Juan scrute l'obscurité en se demandant où il se trouve.

Il lui faut quelques secondes pour se souvenir qu'ils sont à bord du *Futura*. Les moteurs, à peine audibles, lui indiquent que le bateau avance à faible allure. Étendue sur le dos, la tête reposant sur une boîte de conserve transformée en oreiller, Rocio arbore une expression paisible indiquant qu'elle est ailleurs, loin de tout cela. À l'instar de Rocio, les passagers dorment toujours : la vieille dame emmitouflée dans son drap troué, le vieillard bienveillant roulé en boule, l'homme allongé toujours figé. Juan se sent un peu mieux, mais il lui faudrait plusieurs jours de repos pour recouvrer pleinement ses forces. Avec précautions, il s'étire, referme les yeux pour tenter de se rendormir, quand il perçoit un éclat de voix au loin.

Les moteurs semblent désormais arrêtés.

Poussé par l'angoisse et la curiosité, il franchit la porte de la cabine et longe la coursive en silence. Le bateau semble endormi. Aucun bruit ne lui parvient, si ce n'est celui des vagues contre la coque de métal et les ronflements saccadés s'échappant des cabines. Il peut apercevoir les passagers endormis sur les banquettes et à même le sol, sous des couvertures, des bâches plastiques ou des morceaux de carton. Vingt-quatre heures ont passé. La tempête semble derrière eux, et Marseille ne doit plus être loin.

Empli d'espoir, il monte l'escalier vide, quand un groupe d'hommes d'équipage le dépasse, se dirigeant à petites foulées vers le pont intermédiaire.

— Que se passe-t-il ?

Personne ne répond. Peu importe, il aura bientôt la réponse à sa question.

Enfin parvenu au pont principal, Juan passe la lourde porte métallique menant à l'extérieur et prend une profonde inspiration. La nuit est tombée, et un brouillard épais enrobe le paysage, créant une atmosphère d'incertitude. Les lumières tamisées du navire se reflètent sur l'eau calme et sombre. À mesure qu'il avance, Juan se retrouve enveloppé dans un silence inquiétant, à peine perturbé par le bruit lointain des vagues. Il perçoit un choc vers l'avant du navire et devine,

à la lueur d'une lampe, un groupe de voyageurs silencieux penchés à la rambarde non loin.

Il les rejoint, cherche ce qui les préoccupe sans comprendre ce dont il s'agit. Puis il constate que le navire, au lieu d'avancer, est en train de reculer.

— Pourquoi fait-on marche arrière ?

— J'ai entendu un choc, répond un homme. Et y'a un truc, à l'avant, ajoute-t-il en pointant la plage avant du doigt. Je sais pas ce que c'est.

— Sans doute quelque chose tombé du pont, estime un autre voyageur.

Ses compagnons le fixent d'un air dubitatif.

Juan scrute l'horizon incertain, espérant discerner la mystérieuse masse sombre qui apparaît et disparaît par intermittence. Chaque bruit lointain devient un possible signal surnaturel, intensifiant sa crainte palpable.

Tandis qu'il avance vers la proue, le brouillard oppressant continue de nourrir ses doutes et ses peurs. L'humidité s'insinue dans ses vêtements et il frissonne, traversé par une appréhension grandissante. Avançant avec prudence, il scrute chaque recoin du navire, les ombres métalliques créant des formes indistinctes qui semblent se déplacer et se transformer. Chaque craquement est amplifié par le silence, ses pas résonnent sur le pont désert tandis que la brume et l'obscurité se fondent en un horizon indistinct.

Il atteint un baril dans lequel a été allumé un feu où chauffent quelques théières disparates.

Personne.

Il continue. Le brouillard se faufile autour de lui, réduisant sa visibilité à quelques mètres seulement. La masse aperçue quelques instants auparavant semble avoir disparu. Alors qu'il avance, suspendu entre le réel et l'imaginaire, Juan réalise qu'il est le seul à affronter la peur qu'il ressent. L'inconnu le repousse et l'attire en même temps, l'envie de découvrir ce qui se cache au-delà du brouillard se fait plus forte à chaque pas.

La brume, d'un coup, se déchire et laisse apparaître une épave.

Une immense épave aux contours flous et déformés barre l'étrave du Futura. Un long navire plat en métal gris, déchiré en son centre par un profond cratère de bombe. Un navire militaire français, d'après les inscriptions. Les vestiges d'une passerelle de navigation portant l'inscription « H » à demi effacée. Ce qui reste de l'îlot du bâtiment – la passerelle, la tour de contrôle, les divers radars et antennes – se dresse telle une silhouette décapitée sur un fatras de carcasses d'hélicoptères. Partout, des morceaux de ferraille tordus et rouillés. Le bâtiment, tel un vaisseau fantôme, glisse contre la coque avec un

gémissement aigu et plaintif.

L'épave d'un porte-hélicoptères… Le Futura s'est fait harponner au niveau de la ligne de flottaison, et tente de s'en défaire en faisant machine arrière.

Juan avise un corps humain et se fige, épouvanté. Durant quelques instants, il se laisse hypnotiser par le clapotis des vagues qui agitent les cadavres et se brisent sur la coque. D'anciennes histoires de fantômes lui reviennent en mémoire, alimentant sa peur. Il imagine des formes se dresser sur les eaux sombres et dangereuses, grimper à bord du Futura.

Il s'aperçoit alors que plusieurs passagers l'ont suivi. Amassés autour de lui, ils restent silencieux, comme si personne n'osait s'avouer ce qui risque d'arriver. Plus loin, des marins s'activent. Ils mettent un écoflotteur à l'eau, inspectent les dégâts. Juan se penche en avant pour mieux voir. Le trou doit mesurer environ un mètre de large, ce qui n'est rien en proportion du navire. Aidés de perches métalliques, les hommes poussent sur la coque pour tenter de détacher le porte-hélicoptères du Futura, en vain.

Perché au balcon de la passerelle surplombant la plage avant, le capitaine secoue la tête, soucieux. Juan le fixe un instant, essayant de deviner ce qui les attend sur ce visage fatigué à la barbe épaisse, aux cernes profonds.

Rien.

Aucun espoir en vue.

Juan baisse les yeux sur le bulbe d'étrave endommagé.

— Propulseurs d'étrave, à droite toute ! lance la voix étouffée du capitaine depuis la passerelle restée entrouverte.

Les moteurs rugissent et un flot d'écume s'échappe du côté avant-gauche du paquebot, atteignant la carcasse du vaisseau militaire, qui reste malgré tous les efforts accroché à sa victime. Lorsque Juan aperçoit l'eau refluer et pénétrer dans le trou de la coque, son cœur se serre. Les hublots du pont inférieur se trouvent juste au niveau de ce trou.

Rocio.

Que va-t-elle devenir ?

Obligé d'affronter une nouvelle fois sa peur, il fait demi-tour, traverse le pont en courant, bondit dans le navire et dévale les escaliers jusqu'au pont inférieur. Une fois en bas, il constate qu'une vingtaine de centimètres d'eau a déjà envahi le couloir. Un homme sort d'une cabine, à demi habillé.

— Faut se tirer, vite ! lance-t-il aux autres occupants.

L'alarme se propage de cabine en cabine. Juan, le souffle court, joue des coudes pour avancer dans le sens inverse des voyageurs cueillis en pleine nuit par la funeste nouvelle. Des hommes

l'apostrophent. Une femme l'arrête.

— Pourquoi les moteurs sont-ils arrêtés ?

— Je crois qu'on est en vue des côtes, prétexte-t-il pour apaiser les passagers.

Il poursuit sa progression, bousculé par d'autres passagers qui croisent sa route. Certains d'entre eux restent immobiles, ne sachant que faire, tandis que d'autres se précipitent un sac à la main, et se mettent à courir. En approchant de leur cabine, Juan entend une voix enfantine prononcer son nom. Il pénètre dans la pièce, désormais vide, et étreint sa sœur tremblante.

— Pourquoi t'es parti sans rien me dire ? demande-t-elle, à moitié endormie.

Juan passe la main dans ses cheveux.

— Je suis là. Je resterai toujours avec toi.

Le visage de Rocio se décompose lorsqu'elle aperçoit l'eau dans le couloir.

— On va remonter, dit-il. Ça va aller.

Il agrippe sa sœur par le bras et longe la coursive en direction de l'escalier. Ils dépassent plusieurs cabines vides quand Rocio s'arrête dans un cri.

— Des rats !

Juan plisse les yeux. Une nuée de rats vient de sortir d'un trou dans la paroi. Ils courent vers l'escalier, se frayant un passage entre les voyageurs effrayés. Ils pataugent, tentent de surnager, montent les uns sur les autres pour avancer. Juan remarque alors que le niveau d'eau avoisine les quarante centimètres. De plus en plus agité, il se surprend à jeter de fréquents coups d'œil par-dessus son épaule, pris de l'irrépressible envie de s'échapper de ce tombeau. La noirceur de la coursive et le mystère du brouillard qui entoure le navire lui rappellent leur propre vulnérabilité face à l'inconnu.

— Par là !

Saisissant sa sœur pour la porter, il remonte les marches aussi vite que possible parmi la foule qui se densifie de plus en plus, écrasant les rats sous leurs pieds. Des hommes crient. Des femmes hurlent. Des enfants les suivent, éperdus, tandis que certains rongeurs s'accrochent à leurs mollets.

Juan entend les moteurs vrombir en débouchant sur le pont principal, qui grouille déjà comme une fourmilière. Tandis qu'il se fraie un passage vers la rambarde, une haute volute noire s'échappe de la cheminée. Assailli par l'odeur des gaz d'échappement, il enfouit le visage de sa sœur contre sa poitrine. Il avait oublié à quel point l'odeur d'essence brûlée peut-être écœurante. Une fois parvenu à la rambarde, il constate que le capitaine continue de faire machine arrière, traînant le porte-hélicoptères dans son sillage comme un

taureau furieux son *verdugo*, donnant des coups de barre à droite et à gauche pour tenter de le détacher, sans succès.

D'un coup, le navire de guerre se décroche. Une chaleureuse ovation de la foule, réunie autour de Juan et Rocio, salue la réussite du capitaine avant que le silence ne revienne.

Les hommes savent qu'ils ne sont pas encore tirés d'affaires.

Le Futura se redresse doucement. Le porte-hélicoptères s'éloigne d'eux, entouré des corps sans vie des militaires, le visage dressé vers le ciel et les yeux ouverts sur l'éternité. Sur sa coque se dessine, au gré des vagues, l'inscription « *Jeanne d'Arc* ». Durant quelques instants, Juan repense à ces navires de guerre utilisés pour limiter l'afflux massif de réfugiés en provenance d'Afrique. Nombre d'entre eux ont disparu suite aux tempêtes méditerranéennes ou suite à des actes de piratage.

Lentement, le vaisseau disparaît, happé par la brume.

— Tu crois qu'on va finir comme eux ? interroge Rocio, apeurée.

Juan repense au trou béant, fasciné et terrifié à la fois.

— Si la mer reste calme, on devrait pouvoir rejoindre la terre, répond-il, peu convaincu.

Depuis plusieurs décennies, la mer Méditerranée se montre rarement paisible, emportant les navires telle une féline dévorant ses proies.

Tandis que Juan tente de réchauffer sa sœur sur un banc de la plage avant, certains marins installent un établi sur le pont. Ils y déposent à la hâte pots de colle, plaques métalliques, pinceaux. Un système de poulie leur permet de descendre une plateforme métallique, tel un échafaudage, avec des hommes qui tentent de réparer le trou. De longues minutes passent tandis que les passagers retiennent leur respiration. Des bruits métalliques retentissent. Des gerbes d'étincelles percent la brume, baignant les flots de lueurs spectrales.

— Pas bon, lance un matelot. On n'y arrivera pas.

Juan relève la tête vers la passerelle, en direction du capitaine qui suivait les travaux des yeux.

— Il faut poursuivre avant qu'il ne soit trop tard, fait ce dernier.

Le commandant du navire rejoint son poste et les moteurs rugissent à nouveau. Juan constate alors que le navire change régulièrement de cap. Il jette un œil en contrebas et s'aperçoit que selon la direction prise, la gîte s'accroît et l'eau envahit le trou. Le capitaine est sans doute obligé de zigzaguer pour maximiser les chances de rejoindre la côte.

Où cela va-t-il les mener ?

Plusieurs hommes d'équipage déambulent parmi la foule en distribuant des gilets de sauvetage que les gens s'arrachent.

— Restez calmes. Y'a aucune raison de s'agiter pour le moment.

Mais les voyageurs bousculent Juan et Rocio sans même s'en apercevoir. Le jeune garçon se jette en avant pour récupérer des gilets, mais ne parvient à en saisir qu'un seul, qu'il tend à Rocio.

— Cache-toi ici, glisse-t-il en lui faisant signe de se glisser sous le banc. Je vais voir ce qui nous attend.

— Tu avais dit que tu resterais avec moi !

Juan passe le gilet autour de son petit ventre, vérifie qu'il est bien attaché. Rocio finit par comprendre qu'elle ne parviendra pas à faire changer d'avis son frère.

— Fais vite, supplie-t-elle.

— Surtout, ne bouge pas d'ici.

Tandis que Juan se dirige vers la passerelle, se demandant comment il va gravir l'une des échelles de secours sans se faire remarquer, les lampes du pont s'éteignent d'un coup.

— Plus d'électricité, hurle un homme.

Les voyageurs se regardent avec stupeur.

— Pas de panique, fait une voix depuis la passerelle. On a seulement éteint quelques lumières pour pouvoir concentrer l'énergie disponible vers les moteurs. Surtout, restez calmes.

Mais cette nouvelle, au lieu de calmer la foule, ne fait qu'aviver ses peurs. Juan lève le visage vers l'officier.

— Que se passe-t-il exactement ?

— Le capitaine va faire une déclaration. En attendant, je peux rien dire.

— Le bateau va tenir jusqu'à la côte ?

— Évidemment.

Juan serre les dents. Il a la sinistre impression que personne ne sait vraiment quelles sont leurs chances de s'en sortir.

— J'ai vu le trou, insiste-t-il en s'efforçant de garder son calme. Je vous en prie, dites-moi la vérité !

— Tout va rentrer dans l'ordre.

Le jeune garçon réprime un juron et lève les yeux en l'air, en proie à un sentiment de colère et d'impuissance. Plusieurs marins se rassemblent autour du capitaine sur la passerelle. Profitant de la panique suscitée par l'extinction des lampes du pont, il gravit une échelle et rampe en direction du poste de pilotage, d'où s'échappent d'inquiétantes lueurs rougeâtres. Des marins, éclairés par des lampes torches, étudient des cartes avec nervosité.

Dissimulé par l'obscurité, Juan tend l'oreille, désireux d'entendre les discussions sans se faire remarquer.

— La salle des machines est inondée à un mètre, explique un homme d'une voix agitée. Elle sera bientôt totalement sous l'eau.

— Ça veut dire qu'on va perdre les moteurs, conclut le capitaine

d'une voix glaciale.

— De l'eau à trois mètres au-dessus de la quille en dix minutes…

— Vous avez lancé les pompes ?

— Celles qui fonctionnent encore, commandant. Mais ça nous fera seulement gagner un peu de temps. Pas suffisamment pour atteindre la côte, je le crains.

Un silence se fait dans la passerelle tandis que chacun prend conscience de la gravité de la situation. Juan tend le cou pour mieux voir le capitaine, qui s'est écarté du reste du groupe.

— Radio ? lance-t-il d'un air terrassé.

— Oui, commandant ?

— Envoyez immédiatement un signal de détresse aux gardes-côtes. Donnez-leur notre position. Dites-leur que nous coulons par l'avant et que nous sommes en surnombre. Et activez les écoflotteurs.

À l'instar des marins, Juan reste figé, foudroyé par la nouvelle.

Nous coulons par l'avant.

— Activez les écoflotteurs ! insiste le capitaine, arrachant Juan à sa torpeur. Ne donnez aucune explication pour le moment, il faut absolument éviter la panique.

Un officier émerge de la passerelle dans la seconde qui suit, les mains en porte-voix :

— Activez les écoflotteurs ! Dégagez le pont ! Dégagez le pont !

La foule s'écarte dans un frémissement d'horreur, mais ses cris sont vite étouffés, engloutis par le silence angoissant du voile opaque qui les recouvre tous. La nuit semble plus noire depuis que la nouvelle est tombée. La main glaciale de la brume étreint le corps de Juan tandis qu'il rampe vers l'échelle de secours.

— Tous à l'intérieur ! Dégagez le pont ! Dégagez le pont ! lancent les hommes d'équipage.

Perché à mi-hauteur, Juan se plaque contre l'échelle pour ne pas être vu. Personne ne semble prêter attention à Rocio, qu'il peut apercevoir sous le banc où il l'a laissée. Tandis que la foule s'éloigne, poussant la lourde porte métallique conduisant à l'intérieur du navire, le désespoir se lit sur les visages. Vers où le paquebot dérive-t-il ? Vers l'Espagne, ce qui les reconduirait au mieux à Barcelone ? Vers l'Italie, au lieu de s'approcher des côtes françaises, qui seules pourraient les sauver ? Vers le large ?

Un homme sorti de la passerelle avec une batterie qu'il connecte à une radio portative, le capitaine perché juste au-dessus de lui.

— Ici le Futura, ceci est un appel SOS. Le Futura, pour un SOS.

Personne ne répond.

— Ici le Futura, ceci est un SOS. Le Futura, SOS.

Le radio poursuit ainsi de longues secondes jusqu'à ce qu'un grésillement retentisse.

— Ici les gardes-côtes. Donnez votre position.

Le radio dresse le visage vers son capitaine et s'exécute. Un long silence suit sa déclaration.

— On ne…. sera pas là avant… heures.

Le capitaine arrache le combiné des mains du radio.

— Combien ?

— Quatre… heures ? Avec ce… brouillard…

— Tant pis. Il faut évacuer.

— Jamais on ne pourra évacuer tout le monde !

— On déploiera les radeaux de sauvetage pour augmenter la capacité de sauvetage.

Évacuer ?

Juan se sent saisi d'une vague d'effroi. Ses pensées se dirigent vers son père, qui lui manque si cruellement. Il n'était pas préparé à jouer ce rôle. Pas si tôt. Tandis que les deux hommes retournent au poste, Juan reprend sa descente et sent une rafale balayer ses cheveux. Une fine pluie s'abat son visage, et il se rend compte qu'il meurt de soif. Depuis combien de temps n'a-t-il pas bu ? Depuis combien de temps n'a-t-il pas vu la pluie ? La pluie… Il ouvre la bouche pour recevoir quelques gouttes d'eau. Au moment où il atteint le pont, la porte métallique du navire s'entrouvre, puis se referme, comme si des voyageurs tentaient de sortir pour boire comme lui l'eau de la pluie.

— Mesdames et messieurs, fait une voix étouffée, vous allez bientôt pouvoir sortir. Les femmes et les enfants seront les premiers à embarquer. Messieurs, s'il vous plaît, restez où vous êtes.

Un éclair déchire soudain la brume, dévoilant, derrière ses écharpes blanches, la mer hérissée d'écume et l'horizon lointain et désert. Autour d'eux, tout n'est que chaos. Juan avait entendu parler de ces tempêtes, qu'il savait assassines, mais il ne pouvait s'imaginer qu'elles soient si fulgurantes ! Le vent inexistant quelques minutes avant mugit désormais tandis que les écoflotteurs glissent le long du pont, guidés par un système de rails et de câbles métalliques, jusqu'aux grues qui se dressent au-dessus des flots. Sur la passerelle, les officiers ont passé des cirés et des gilets de sauvetage.

Le navire s'incline d'un coup sur tribord. Juan perd pied et glisse sur le sol mouillé jusqu'à la rambarde sur laquelle il se retient. Le câble d'un écoflotteur a lâché, le faisant basculer. Scrutant l'eau sombre, Juan repère une femme qui se débat, soulevant des gerbes d'écume. Autour d'elle flottent plusieurs formes roses et floues.

— Un homme à la mer ! hurle un membre d'équipage.

Il saisit une bouée qu'il lance par-dessus bord en la retenant au moyen d'une corde.

L'inconnue tente de s'en approcher, quand ses cris se muent en hurlements stridents. Elle sombre dans un bouillonnement d'écume.

Les matelots se figent, penchés en avant, cramponnés au bastingage. Une main sort des flots, une bouche déformée par la peur et la douleur lance un ultime appel à l'aide, avant de s'immobiliser, et de glisser lentement dans l'eau grouillante et gélatineuse qui sera sa dernière demeure.

— Les méduses-boîtes… observe un homme.

Un homme vomit.

— Aidez-moi à remonter la bouée, fait le marin. Elle en aura plus besoin.

Tétanisé par la scène à laquelle il vient d'assister, Juan rejoint sa sœur et se réfugie à ses côtés sous le banc, le visage blême. Il ne sait plus que faire.

— Allez-y ! Les femmes et les enfants d'abord !

Mais les hommes semblent en avoir décidé autrement. Une foule paniquée, sans gilets, émerge de la porte métallique, bousculant les uns et les autres, sautant dans les écoflotteurs qui tremblent sur leurs câbles. Juan frémit de peur et de désespoir. Certains voyageurs tombent dans les flots déchaînés avant de disparaître, happés par l'obscurité.

Tandis que les écoflotteurs commencent à descendre le long de leurs câbles, un énorme craquement secoue le Futura, qui semble sur le point de se déchirer en deux, l'avant s'enfonçant de plus en plus dans les flots. Les écoflotteurs s'écrasent contre la coque, certains restent suspendus en l'air, d'autres se décrochent et heurtent les flots agités dans un fracas d'écume. Saisissant la main de sa sœur, Juan se rue sur le dernier écoflotteur encore en place, qui est déjà trop plein. Les voyageurs, qui poussent des cris désordonnés dans toutes les directions, leurs voix emplies d'effroi, les laissent monter à bord, sans doute parce qu'ils sont des enfants. L'écoflotteur descend par à-coups, et heurte la surface en menaçant de se rompre. Les passagers luttent pour détacher les câbles les liant au navire.

— Impossible, fait un homme. On va couler avec le Futura !

Un morceau d'écoflotteur éventré glisse devant les yeux de Juan. En voyant les hommes se jeter des regards désespérés, l'adolescent comprend qu'ils doivent quitter leur embarcation, le long de laquelle s'accrochent déjà les mains des passagers tombés à l'eau. Mais comment survivre, au milieu des méduses-boîtes ? Les paroles du capitaine au sujet des radeaux de sauvetage automatiques censés augmenter la capacité de sauvetage du Futura lui reviennent alors. Il se rue sur le poste de pilotage, cherche le système de déploiement, qu'il active tandis que le paquebot s'enfonce à quelques mètres à peine.

Après avoir déployé le radeau gonflable sous le regard terrorisé de Rocio, qui ne pipe mot, Juan saisit sa sœur, saute en prenant garde

de ne pas toucher l'eau, défait le système qui les relie à l'écoflotteur et récupère l'une des rames qui se trouvent à bord.

De toutes les forces qui lui restent, il cherche à s'éloigner du Futura avant qu'il ne les emporte avec eux en sombrant. Mais où aller ? La mer démontée, le mugissement du vent dans ses oreilles, l'écume qui pénètre dans sa bouche et la pluie qui s'abat, de plus en plus fort, l'empêchent de s'orienter. Il aperçoit un visage émerger des flots, puis disparaître. Personne n'a tenté de monter sur le radeau. Les passagers sont-ils tous morts ?

Alors qu'il rame, Juan sent un contact au bout de ses doigts et cède à un mouvement de panique. Il voit soudain des milliers, des millions de méduses-boîtes flotter entre deux eaux.

— Des méduses !

— Juan !

Puis, voyant que son frère ne répond pas et continue à se débattre.

— Juan ! Y'a rien ! Tu m'entends ? Y'a pas de méduses !

L'adolescent tente d'accrocher son regard à quelque chose, mais il ne voit qu'une masse sombre, floue, indéterminée, se refermer sur lui. Une pieuvre immense, un monstre tentaculaire.

La mer semble prête à les avaler.

Marseille
7 jours avant l’adoption de la nouvelle loi de sécurité européenne

28.

Marseille
5 heures
27°C

Allongé sur une plage jonchée de détritus, flanquée d'un côté par la route, de l'autre par des bosquets d'arbres inconnus aux racines protubérantes et enchevêtrées, Juan attend de savoir ce que leur réservent les hommes armés qui les entourent. Les rescapés du naufrage, serrés les uns contre les autres, restent silencieux, transis par la peur ou le contact de leurs vêtements mouillés. Personne ne sait ce qui les attend.

Juan fixe la statue décapitée d'un homme nu qui se dresse au loin, sur le buste duquel a été tagué le prénom « *David* ». Qui était donc ce David ? Le héros d'un peuple, une figure mythique ? Parfois, Juan regrette de ne pas avoir eu accès à une éducation correcte. Il a suivi des cours, au collège, mais les profs n'étaient pas assez nombreux pour assurer leurs charges. Certains d'entre eux ont tenté de quitter le pays. Un jour, Juan a décidé de quitter l'école pour se concentrer entièrement à l'informatique.

Cela rapportait bien plus.

Derrière la statue blanche du David décapité s'étend un noir épais, profond, tapissé de mystère et d'inconnu. Comment ont-ils échoué sur cette plage ? Juan se souvient vaguement d'un bateau à moteur qui prenait l'eau, surmonté d'hommes armés. Ce n'était pas des gardes-côtes, comme il l'espérait, mais des trafiquants ayant sans doute intercepté le SOS ou aperçu les lumières du Futura avant de décider d'aller le piller. Ils ont mis la main sur un certain nombre de naufragés, et comptent bien en tirer profit.

Juan se souvient du vent qui glaçait ses vêtements imprégnés d'eau, de Rocio qui a failli tomber, du Zodiac luttant contre les vagues d'une mer démontée. Lorsqu'ils ont posé le pied sur le rivage et découvert qu'ils se trouvaient à Marseille, ils se sont effondrés sur le sable et endormis, harassés.

Une pensée réchauffe son cœur tandis que les souvenirs affluent.

Vivants.

Ils sont vivants, et même s'ils ont été dépouillés de presque tous leurs biens, il sent toujours le sac plastique contenant le portefeuille de leur père et sa montre connectée dans son caleçon. Plus important encore, Rocio porte toujours le collier cigogne.

Rien n'est encore perdu.

Juan prend une grande inspiration et observe le ciel, ce ciel de France qui les accueille en son sein, et qui s'éclaircit peu à peu à l'est, au-dessus de collines hérissées d'arbres morts et d'immeubles à l'abandon. Des ronronnements éloignés indiquent le passage de quelques véhicules sur la route, non loin, mais que pourraient-ils espérer d'eux ?

L'air est moite. Pas un souffle de vent. Une odeur âcre émane d'une canalisation d'égout se jetant dans la mer non loin, cette mer recouverte de pellicules de déchets plastiques. Le clapotis des vagues semble bercer Rocio, toujours assoupie, les avant-bras noués autour des genoux. Des intonations de voix s'élèvent des Zodiacs devant lesquels sont amassés des hommes occupés à s'aviner. Parmi eux, une jeune femme nue, en pleurs. Le cœur de Juan se serre lorsqu'il voit l'un des hommes l'empoigner par les cheveux et l'attirer derrière lui dans la nuit.

Heureusement que Rocio ne les voit pas, qu'elle ne les entend pas.

Les naufragés réunis autour de Juan détournent le regard. Un homme fait semblant de dormir, une excellente excuse pour ne pas se mêler à ce qui est en train de se passer. Juan hésite à se lever pour protester et se ravise. Que peut faire un maigre adolescent de seize ans, seul face à une bande de trafiquants ? Trafiquants qui n'ont même pas pris le soin de dissimuler leur marchandise : eux. Qu'adviendra-t-il de sa sœur, s'il se fait remarquer ?

Les cris de la jeune femme retentissent de plus belle, mais les naufragés se montrent sourds à de tels cris. Juan serre sa sœur contre lui jusqu'à ce que le silence revienne.

De longues minutes de silence succèdent à l'horreur, entrecoupées seulement par le flux et le reflux de la mer. Le violeur a disparu, la femme gît sur le sable, en fœtus, sous une couverture déchirée. Elle semble s'être endormie. Juan scrute la mer face à eux.

La poupe du Futura dépasse des flots, ultime vestige de leur traversée, sombre amas de ferraille rouillée que les vagues ont en partie dispersé sur le sable. Les façades autrefois flamboyantes, les baies vitrées brisées et les ponts effondrés témoignent des ravages du temps et des éléments. Les algues enchevêtrées autour de l'arbre d'hélice confèrent à l'épave une aura fascinante et lugubre. Des mouettes la survolent, s'en approchant pour crier leur désarroi, tandis que les naufragés la contemplent, curieux et émus face à cette relique perdue.

Derrière l'épave se dessinent les contours d'une île allongée et d'un large rocher surmonté d'un château abandonné. Des éoliennes transparentes s'agitent sur l'horizon. Des bosquets d'arbres marins inconnus tapissent les digues. Un caddie de supermarché tordu émerge

des flots. Çà et là, des pneus de voiture et des restes de feu.

Durant quelques instants, Juan essaie de voir s'il est possible de s'échapper. Sur la gauche, les groupes qui rient et chantent. Sur la droite, du côté de la route, un bâtiment à demi effondré à la peinture écaillée. Des graffitis représentant une Ferrari, un avion de chasse, un paquebot de luxe.

Plus rien de tout cela n'existe, à part pour les riches, ceux qui habitent au Nord. Et encore, il n'en est pas certain.

— Papa me manque, murmure Rocio.

— À moi aussi.

Elle ne dormait donc pas.

— Tu te souviens, quand il nous disait qu'on était ses yeux et ses oreilles ?

Juan opine du chef.

— Il était aussi sourd qu'aveugle.

— Ses lunettes lui faisaient de gros yeux. Mais t'étais content qu'il fasse mine de ne pas t'entendre, quand tu sortais en cachette.

— Tu crois qu'il m'entendait ?

Elle rit.

— Bien sûr qu'il t'entendait. Un soir, je l'ai entendu marmonner que tu devais apprendre à t'en sortir seul.

Il se tourne vers elle.

— C'est vrai ?

— Il voulait que tu t'aguerrisses. Au cas où quelque chose lui arriverait.

Il avait vu juste.

Un jeune homme assis, la peau tannée par le soleil, leur adresse un sourire. Ses yeux pétillent d'une lueur bienveillante et ses cheveux, légèrement ébouriffés, lui confèrent malgré les circonstances un air décontracté, plein de vie.

— Vos historia es conmovedora. Yo también perdí a mis padres.[53]

Juan garde le silence. Il n'aime pas les gens qui écoutent aux portes, même s'ils sont espagnols.

— Comment vous appelez-vous ?

Juan ne répond toujours pas. Il fixe l'homme armé le plus près d'eux. Adossé sur une vieille Jeep, il paraît les observer. Son regard le met mal à l'aise.

— Tu étais dans le bateau avec nous ? interroge Rocio.

— Rafaela, ne lui parle pas, s'il te plaît, ordonne Juan. On ne le connaît pas.

— Comment veux-tu qu'on se connaisse, si on se parle pas ? demande l'inconnu, levant les mains en signe d'impuissance.

Le jeune homme porte un tee-shirt bleu, vibrant et éclatant, qui

contraste avec la tristesse environnante. Sur le tissu apparaît en lettres blanches une phrase aussi simple qu'efficace : « *Fuck the Mother-Nature-Fuckers !* ». Tout y est résumé. Le motif du tee-shirt est un arbre majestueux, les branches étendues dans toutes les directions, pointant vers des gouttes d'eau, des fleurs et des oiseaux en plein vol. Les racines profondes de l'arbre, puissantes et enchevêtrées, évoquent la sagesse et la force nécessaires pour préserver l'eau, la biodiversité et le fragile équilibre de la planète.

Juan ne peut retenir un sourire devant cet appel à l'action, cette volonté naïve de créer un monde plus vert et plus équilibré.

— Moi, c'est Jose, poursuit le jeune homme, j'étais aussi sur le Futura. Espagnol, comme vous. Je suis de Piñar, un village paumé au nord de la Sierra Nevada.

— Piñar, répète Juan, pensif. C'est loin.

— Plus personne ne vit là-bas depuis que l'Andalousie s'est transformée en désert. On était les derniers, avec mon frère. L'été dernier, il a fait 42°C pendant quarante jours d'affilée. La nuit, ça baissait à 34°C à peine. La faute de l'homme, tout ça. On a trop puisé d'eau… on puisait quatre fois plus d'eau que l'aquasphère en recevait par an, vous imaginez ?

Les gens hochent la tête sans paraître étonnés, comme si une telle pratique était courante et acceptée par tous.

— Notre puits s'est tari et il ne pleuvait toujours pas, poursuit le dénommé Jose. Voyant que ça s'améliorait pas, on a commencé à remonter vers le nord avec mon frère. On a voulu passer une chaîne de montagnes et puis… on s'est fait attaquer par une sorte de secte qui bouffe des êtres humains. Maintenant, je suis seul.

Juan sent sa sœur frissonner contre lui. Il examine le jeune homme qui a perdu son village, sa maison, sa famille, et, s'il dit vrai, son frère dans des conditions atroces. Toute sa vie. Que lui reste-t-il ? Comment peut-il trouver le courage de continuer à sourire ?

— Vous êtes en règle ? reprend Jose à voix basse.

— Comment ça, en règle ?

— J'avais un faux passeport, mais je l'ai perdu quand le bateau a chaviré. Sans document d'identité… dur de travailler ou de trouver un endroit où dormir.

— Ils vérifient les passeports ? murmure Juan en désignant les hommes armés.

Jose laisse échapper un rire.

— Eux ? Non, évidemment. Ils veulent juste savoir si on peut leur être utiles.

— Des trafiquants ?

— Je dirais un gang local. Ceux qui règnent en parallèle de ce qui reste de la police.

— Je vois, fait Juan.

Il connaît cela. Des pans entiers de Barcelone sont gouvernés par des gangs. Certains sont même interdits aux policiers. Le Marocain règne dans le quartier du Raval, bien sûr. Les *Trinitarios,* les *Dominican Don't Pay* se partagent les autres quartiers du centre, comme le Barri Gotic, Barceloneta et Montjuic, tandis que Pablo règne sur l'Eixample. Durant quelques instants, Juan se demande ce qu'il pourrait offrir aux trafiquants marseillais. Quel service pourrait-il leur rendre pour pouvoir passer au Nord ?

— Je pensais à l'après, reprend Jose, toujours souriant. Vous avez bien un plan ?

Juan vérifie que personne ne regarde dans leur direction et pointe le dessin de la Ferrari qui orne le mur du bâtiment. Jose fronce les sourcils.

— Une Ferrari ?

Le jeune homme se met à rire.

— Je vois ce que vous voulez dire. Vous voulez passer de « *l'autre côté* ».

— C'est ça, répond Juan avec détermination.

Jose semble impressionné. Rocio lève la tête. Elle examine les trafiquants qui les entourent et tourne vers son frère un regard angoissé.

— Qu'est-ce qu'ils vont faire de nous ? souffle-t-elle.

— On va s'en sortir. J'ai l'habitude de traiter avec des gangs.

— Bien sûr que vous allez vous en sortir ! lance Jose d'un ton encourageant.

Il les contemple tous deux.

— Vous vous ressemblez. C'est ta sœur ?

— Oui.

— Lui, c'est Javier, et moi, Rafaela, explique Rocio.

Jose plisse les yeux d'un air grave.

— Vous avez de la chance d'être deux. Et surtout de ne pas être majeurs. Vous pouvez être acceptés dans un camp.

— Un camp ?

— Un camp de réfugiés.

— Pourquoi est-il préférable d'être mineur ?

— Les types comme moi ne sont plus admis, explique Jose, depuis qu'ils ont durci les règlements pour aller au Nord et que les camps se sont remplis. En France du Sud, il faut attendre des mois, voire des années avant de pouvoir s'adresser à un employé des services de l'agence des Nations unies pour les réfugiés. La meilleure option est de passer le Mur incognito.

— Que font-ils des types comme vous ? interroge Rocio.

— Ils nous renvoient au bercail comme de la marchandise

avariée. Enfin, ça, c'était quand ils avaient encore les moyens de nous renvoyer. Depuis quelque temps, les adultes sont seulement emprisonnés ou expulsés dans le Sud, peu importe la destination. Ils sont ensuite récupérés par des gangs ou tués.

Juan fixe Jose avec consternation.

— Heureusement, poursuit Jose avec un clin d'œil, j'ai plus d'un tour dans mon sac !

— Bouclez-la, les Espagnols, fait le type armé adossé à la Jeep. C'est pas un salon de coiffure, ici.

Les deux garçons respectent un silence durant quelques instants. Au bout d'un moment, un bruit de moteur retentit et un Zodiac empli d'hommes prend la direction du large, sans doute pour aller piller l'épave du Futura. Juan fixe les réfugiés qui attendent ou parlementent avec ce qui reste de leur comité d'accueil. Il aimerait tant saisir sa sœur par la main et s'enfuir.

Leur échapper.

— Les camps dont tu parles se trouvent-ils au Nord ? reprend-il.

Le jeune homme sourit.

— Il y en a de partout. Les camps du Sud sont de véritables prisons. Y'a aucun espoir, au sud du Mur de l'eau. Au Nord, par contre, les mineurs peuvent espérer obtenir des papiers, un travail…

— Comment franchir le Mur de l'eau ? poursuit Juan, bien décidé à trouver une solution.

— Certains tentent le coup en se coordonnant pour passer à plusieurs. La plupart se font tuer. Et s'ils se font prendre, c'est pas mieux… ce qu'il faut, c'est se rendre là où le Mur n'est pas encore tout à fait terminé et trouver un passeur, mais ça comporte des inconvénients également. Les passeurs se soucient uniquement de l'argent, des bénéfices qu'ils vont tirer et de leur propre sécurité. Ils sont prêts à sacrifier n'importe qui pour ça. Il est inconcevable, pour eux, de perdre ne serait-ce qu'un dixième de néo-euro pour sauver un type. Tout ce qui compte, c'est le profit. Les gouvernements essaient de sévir, mais ça n'arrange rien : les passeurs tueront n'importe quel migrant pour ne pas se faire arrêter.

Juan hoche la tête, caressant l'espoir d'obtenir des informations sur le périple qui les attend.

— Où peut-on traverser le Mur exactement ?

— Tu sais ce que tu veux, toi, sourit Jose. Et on veut la même chose : la Vanoise.

Juan hoche la tête, satisfait de constater que son père avait raison.

— Paraît qu'il reste une trentaine de kilomètres de clôture à construire, poursuit Jose dans un murmure. Trente kilomètres, en montagne, ça fait des chances de passer pour ceux qui ont la condition

physique. (Jose jette un œil inquiet à Rocio.) Le problème, c'est que c'est loin : le voyage prend du temps et la distance multiplie les emmerdes potentiels. C'est sans doute pour ça que des types ont saboté le Mur au sud de Lyon.

— Il y a eu une attaque ? répète Juan, stupéfait.

— Vous débarquez ou quoi ? répond Jose en souriant. Des types ont fait péter des bombes et ont creusé des brèches. Plusieurs milliers de migrants ont réussi à passer. Dommage qu'on n'ait pas été de la partie…

— Les brèches existent toujours ? interroge Juan, le regard chargé d'espoirs.

— Si j'étais vous, j'oublierais Lyon, répond Jose. Ils ont mis les moyens militaires et techniques pour réparer tout ça. Les montagnes, je vous dis. Mais avec ce qui nous arrive, ça me semble compromis.

Alors que Rocio pose son visage sur l'épaule de son frère dans un soupir, comme si elle abandonnait la partie, l'homme armé s'approche d'eux.

— Suivez-moi, vous deux. Giovanni veut vous voir.

— C'est qui, Giovanni ? interroge Rocio.

— Celui à qui tu vas devoir obéir.

Juan et Rocio se lèvent et suivent le trafiquant à contrecœur.

— Bonne chance, lance Jose.

À travers son regard, Juan peut percevoir une profonde empathie et une volonté sincère de leur apporter du réconfort.

— Bonne chance à toi, Jose.

Ils contournent un groupe en train d'interroger des naufragés au sujet du paquebot et de ses équipements, dépassent la Jeep, dont le pare-choc a été réparé à l'aide d'une corde et de vieux sparadraps, et s'arrêtent derrière une file de personne. Tandis que Rocio s'assied pour attendre, Juan balaie les alentours des yeux. D'un côté, une route tapissée d'ornières, et de l'autre la plage où s'agitent un certain nombre de silhouettes partant les mains vides et revenant avec toutes sortes d'objets sans doute amenés par la marée. Chacun emporte ce qui peut l'être encore, plongeant des mains avides dans les conteneurs éventrés et les caisses échouées, à la recherche de vivres et de marchandise, jusqu'aux boulons et écrous de la coque.

Des pilleurs d'épave.

Peu à peu, le soleil émerge des cimes. Sa lumière et sa chaleur, d'abord douces et supportables, ne tarde pas à se faire agressives. Les enfants cherchent à leur échapper en se plaçant à l'ombre d'un arbre décharné, mais on leur intime de revenir dans le rang. Ils finissent par arriver devant un homme chauve, petit, vêtu d'un treillis taché. Derrière lui se trouve un type qui veille sur un certain nombre de sacs et de valises appartenant sans doute aux réfugiés. Sur la route, non

loin, sont garés plusieurs fourgons emplis d'inconnus. Vont-ils finir emprisonnés eux aussi ?

Le trafiquant armé repart après avoir murmuré quelques mots à l'oreille de l'homme chauve.

— Qui êtes-vous et d'où venez-vous ? demande ce dernier.

Juan hésite à répondre en espagnol ou en français. L'espagnol pourrait lui permettre de faire croire qu'il ne comprend pas ce qu'on lui dit, ce qui pourrait s'avérer utile. Mais il obtiendra peut-être plus en parlant français.

— Rafaela et Javier, de Madrid.

— Comme c'est mignon, observe le chauve d'une voix moqueuse. Pourquoi tu parles français ?

— Ma mère était française.

— « *Était* » ?

Juan baisse la tête.

— Elle est morte, et mon père aussi.

— Bienvenue au club, sourit le type, comme si une telle nouvelle le réjouissait. Que savez-vous faire ?

— Ça dépend de ce dont vous avez besoin.

— Ce dont j'ai besoin ? sourit l'homme. De quoi tu vivais à Barcelone ? Trafic ?

— Vente de cigarettes et amphés.

L'homme le jauge un instant et secoue la tête.

— Des minables de ton genre qui vendent de la came au rabais, y a que ça ici. Si tu sais rien faire d'autre…

— Je suis aussi spécialiste en sécurité informatique.

Le dénommé Giovanni fronce le nez, apparemment intéressé.

— Tests d'intrusion ?

— C'est ça.

L'homme sourit.

— T'es un hacker.

— En quelque sorte, même si je préfère le terme de « *White Hat* », répond Juan, rassuré à l'idée de pouvoir se rendre utile.

— On a toujours besoin de hackers, reprend Giovanni. Notre fonds de commerce, c'est la revente de marchandises technologiques, hardware, software, implants, etc. Parfois, on négocie des articles plus traditionnels : métaux précieux, pierres précieuses, bijoux, fourrures, tableaux et œuvres d'art. On est en train de s'ouvrir à d'autres marchés.

Il regarde Rocio d'un air étrange en prononçant ces derniers mots, puis se retourne vers Juan.

— On aurait bien besoin d'un type dans ton genre pour développer nos activités.

— Ce serait avec plaisir, si j'avais le temps.

L'homme rit.

— Le temps, tu vas le prendre, mon mignon. À moins que tu ne veuilles retourner à bord du Futura ?

Juan reste silencieux.

— Qu'est-ce qui vous emmène ici, d'ailleurs ?

Juan lui explique en prenant soin d'omettre l'attaque qu'ils ont subie.

— J'imagine que vous aussi, vous voulez rejoindre les pays de l'eau…

— Au plus vite, répond Juan.

— Tu sais qu'il faut payer ?

— Tout est dans mon sac.

— Ton sac ?

En attirant l'attention des trafiquants sur un sac, Juan espère échapper à la fouille corporelle et ainsi sauver leurs précieux biens. Giovanni tourne la tête vers son acolyte, qui pousse les sacs à la recherche de celui de Juan.

— Celui-ci, déclare Juan en désignant un sac inconnu du doigt.

— Donne.

Le type tend le sac à Giovanni, qui le déballe sans vergogne sur le bitume craquelé de la chaussée, avant de fouiller du bout du pied les affaires répandues à terre, essentiellement composées de vêtements tachés. Il relève la tête vers le garçon d'un air mécontent.

— Où est ton fric ?

— Il était dans mon sac, indique Juan. Quelqu'un l'a pris !

Le coup part avant qu'il n'ait eu le temps de le voir venir. Rocio laisse échapper un cri. Juan relève le visage, le nez en sang.

— Ça va pas ?

L'homme chauve secoue la tête et fait signe à un type qui se trouve non loin.

— Fouille-le.

Le type s'exécute et met la main sur le sac plastique contenant l'argent de leur père et la montre connectée. Juan lui adresse un regard désespéré auquel il répond en souriant.

— Dans ton sac, hein ?

L'adolescent voit avec désespoir tout l'argent de leur père et sa montre connectée leur échapper.

— Joli collier, fait alors Giovanni à Rocio. Tu me le donnes ?

Juan sent son cœur se serrer de plus belle. S'ils perdent le nanostor, leur mission est perdue.

— C'est le cadeau que mon père m'a fait juste avant de mourir, proteste la jeune fille.

— Comme c'est romantique. Allons, dépêche-toi.

Juan s'interpose.

— Je vous en prie, c'est qu'une cigogne pourrie en plastique. Vous avez déjà l'argent, la montre… C'est tout ce qu'on a.

— Mouais, finit par répondre le type en comptant les billets. Un peu plus de 3 000. On va dire que ça fait un acompte.

Il récupère les cartes d'identité, et effectue une dernière vérification avant de rendre le portefeuille à Juan, qui le glisse dans sa poche.

— Tu vas travailler pour nous comme White Hat, ajoute Giovanni d'un ton moqueur. Quant à ta sœur, on va l'envoyer dans un endroit chic où on va la former. Vous aurez de quoi acheter un ticket pour le Nord dans quelques années si tout va bien…

Le sang de Juan ne fait qu'un tour tandis qu'un homme s'approche de Rocio.

— Touchez pas à ma sœur !

Giovanni se lève et s'interpose. À peine plus grand que Juan, il pourrait le tuer d'un claquement de doigts.

— T'es un petit bagarreur, c'est ça ? Alors, écoutez-moi bien tous les deux : faites ce qu'on vous dit et n'essayez pas de fuir. On a des informateurs partout, on vous retrouvera. On peut changer de nom, d'adresses physique et IP, on peut bouger pour échapper à la PolDav, mais vous, vous serez à notre merci en ville comme dans les camps. Compris ?

Juan opine du chef.

Sa résolution est prise : à la première occasion, ils prendront la tangente.

29.

Marseille
11 heures
35°C

Il aura fallu toute une soirée, une partie de la nuit et l'essentiel la matinée à Eva et son équipe pour finaliser la version courte du reportage qui sera diffusé à treize heures sur TVNorge. Enfin délivrée de ses obligations, la jeune femme gagne les cuisines de l'ambassade, s'offre un copieux petit-déjeuner et prépare un sandwich devant le regard surpris de la cuisinière. Il faut qu'elle revoie Zayd. Qu'il lui en dise plus sur sa vie, sur Marseille, sur la France du Sud en général. Peut-être connaît-il un moyen de sortir d'ici sans se faire remarquer ?

Eva gagne les jardins. Sa cheville est toujours un peu douloureuse, mais son ThermaCool Spray[54] à l'arnica lui permet de marcher presque normalement. Elle scrute la porte menant à la remise avec une pointe de déception dans les yeux. Fermée, évidemment. Comment pourrait-elle la déverrouiller ? Emprunter la clé que Lars avait sortie de sa poche lorsqu'il était venu la chercher ? En repensant à Lars, une information concernant les escaliers menant à la ferme lui revient en mémoire.

« *Seuls les cuisiniers et certains domestiques sont autorisés à les emprunter.* »

De retour dans la cuisine, où s'affaire toujours l'employée, Eva tente de paraître calme et détendue. Elle repère une petite armoire à clés discrètement placée dans un coin.

— Vous avez déjà terminé votre sandwich ? interroge la cuisinière.

Eva hésite un moment, puis répond.

— Oui, mais je me sens un peu lourde. Auriez-vous du citrate de bétaïne, par hasard ?

La cuisine ne peut s'empêcher de sourire.

— Il faudrait demander à Lars de vous ouvrir l'armoire médicale. Il y en a une dans les sanitaires de l'entrée.

Eva tente un regard suppliant.

— Ne voudriez-vous pas y aller pour moi ? demande-t-elle d'une voix douce.

La cuisinière hésite un instant avant d'acquiescer. Dès qu'elle a disparu, Eva se précipite vers l'armoire à clés. Son cœur s'accélère tandis qu'elle trouve la clé escomptée. Elle remercie avec chaleur l'employée qui revient, saisit la boîte de médicaments d'un geste

assuré et retourne au jardin. Elle s'assure que personne ne l'observe avant d'insérer la clé dans la serrure, et constate avec soulagement que la porte s'ouvre sans encombre.

Aucun souffle de vent ne trouble l'atmosphère, et il règne dans les escaliers une odeur nauséabonde. S'agit-il du fumier dont lui a parlé Zayd ? Divers groupes sont occupés à travailler la terre, à bêcher, à récolter. Il lui faut attendre vingt bonnes minutes avant que celui qu'elle cherche n'apparaisse enfin. Malheureusement, il est impossible de l'approcher sans se faire voir des autres. En outre, occupé à travailler, le fermier-brancardier ne remarque pas la présence d'Eva avant un certain temps. Lorsqu'il l'aperçoit, une expression étrange traverse son visage. Son front se ride, comme s'il avait peur, et son regard s'éclaire, comme si, à travers cette peur, sourdait une pâle lueur d'espoir. Il lui fait signe de se décaler vers un talus qui leur permettra à tous deux d'échapper aux regards importuns.

— Votre cheville va mieux ?

— Oui, merci.

Eva ouvre son sac et tend le sandwich à Zayd, qui le saisit en hésitant avant d'y mordre comme un chien affamé.

Il dévore, il déchiquette.

— D'où vient cette odeur ? demande-t-elle en emmitouflant son nez dans son chandail.

— L'un des nôtres est mort, répond l'homme, la bouche pleine.

Elle le fixe sans comprendre. Il lève vers elle des yeux presque amusés.

— Vous n'êtes pas habitués à cela, dans le Nord !

— Non.

Il plonge la main dans la terre, qu'il remue. Eva remarque de petits éclats blancs dans la poussière sèche.

— Vous savez ce que sont ces éclats ? Des os.

— Comment ça ?

— Comment faites-vous, lorsque vous avez des morts sur les bras et que l'argent vous manque ? Vous souvenez-vous de la peste noire, celle qui a balayé l'Europe au XIVe siècle ? La crémation permet l'élimination des chairs qui constituent le risque principal de contagiosité. À l'issue de la crémation ne restent que des ossements calcinés…

Eva reste pétrifiée. Des corps brûlés pour éviter les contagions et servir d'engrais ?

Elle contemple le visage émacié de Zayd, dont les orbites creuses, sombres, témoignent des épreuves incommensurables qu'il a dû affronter. Ses vêtements tachés et déchirés pendent autour de ses bras maigres, révélant l'extrême fragilité de ce corps épuisé. Tout, dans sa

physionomie, exprime la lutte, la misère, la tristesse.

La mort.

— Vous vouliez voir le Sud ? reprend Zayd. Eh bien regardez : le Sud, c'est moi !

Eva frissonne à ses paroles. Le regard de Zayd est si intense qu'il pourrait la brûler. Elle baisse les yeux sur ses mains amaigries, craquelées, blessées, qui tremblent de manière incontrôlée.

— Pourquoi ne portez-vous pas d'équipements de protection ? Au moins des gants ?

— On n'en a pas.

Elle observe Zayd tandis qu'il enveloppe dans un mouchoir la moitié du sandwich, comme s'il le réservait pour sa famille, avant de s'essuyer la bouche dans le revers de sa manche.

— Comment se passent les visites ? demande Zayd avec un petit sourire désabusé.

— Les visites se passent toujours bien, vous savez… répond-elle. J'imagine que l'itinéraire a été établi à l'avance, même si on nous fait croire le contraire. Le résultat est si saisissant que j'ai bien failli me faire prendre. Si j'ai pu ouvrir les yeux, c'est en partie grâce au maire Gaond et à vous.

Zayd se redresse, comme s'il se sentait plus en confiance.

— Je suis content que vous ne soyez pas dupe. Gaond est un type bien, vous savez ?

— J'en ai l'impression.

— Dans le Bloc Sud en général et en France du Sud en particulier, les délégations gouvernementales, médias ou riches touristes du Nord doivent repartir avec l'impression que les populations locales vivent au moins aussi bien et aussi librement qu'eux. Davos ne veut pas qu'on sache la vérité. Il a fait arranger un certain nombre d'hôtels, de villages de vacances, de restaurants, de boutiques propres, où la climatisation, les ascenseurs et l'eau courante fonctionnent correctement, il a fait rénover un certain nombre de routes, rues ou avenues, comme la Canebière, et mettre en place une flotte de véhicules confortables réservés à la clientèle particulière et privilégiée dont vous faites partie. La nomenklatura, fort satisfaite du système, évite en général les contacts avec la population ordinaire qui ne se plaint pas non plus, de peur d'être accusée de « *propagande anti-Régime du Sud* », voire d'« *espionnage* ». En venant me trouver, vous faites exception. Personne n'ose faire ce que vous faites.

— J'essaie juste de faire mon travail.

— De nombreux analystes décrivent le Régime du Sud comme un « *État Potemkine*[55] » limité à la ville de Marseille, illusoire, coûteux et intenable sans perfusion financière du Bloc Nord. Tout n'est qu'un décor. Un décor peint avec le sang des malheureux et soutenu avec

leurs os. Bien entendu, ils n'ont aucun intérêt à ce que vous sachiez la vérité.

Eva contemple le fermier-brancardier en silence. La véhémence et l'énergie de Zayd, jusqu'ici apathique, la laissent songeuse. Jusqu'à présent, elle ne s'était jamais vraiment souciée des problèmes des populations du sud de l'Europe ni du reste du monde. Mais le fait de rencontrer un être de chair et de sang qui lui confie sa souffrance la remue. Comment est-il possible que des hommes vivent dans un tel état de misère sans que personne n'en sache rien, et qu'elle-même ait été prise au piège de ce mensonge ? Elle repense au conseil de Gaond, de plus en plus décidée à aller voir ce qu'il en est.

— Connaissez-vous un passage menant vers le Vieux-Port ?

Zayd lui adresse un regard où se lisent la crainte et le reproche.

— Vous n'avez pas peur des gangs ?

— Les gangs ?

— Les gangs soudoient les flics, et la PolDav ferme les yeux. Ils font tout ce qu'ils veulent.

— Expliquez-vous.

— C'est en partie pour échapper aux gangs que je travaille ici. Quand on n'est ni riche ni policier, il ne reste qu'eux. Leur business, c'est le recel de marchandises volées, logiciels, matériels informatiques, implants de toutes sortes. Parfois, ils trafiquent des articles plus traditionnels, comme des objets d'art. Les plus dangereux s'occupent du trafic d'armes, de drogue, d'organes ou d'êtres humains.

— Trafic d'êtres humains ?

— Les femmes, surtout. Les femmes et les enfants. Les kidnappings sont monnaie courante, surtout les touristes. Parfois, c'est pour une demande de rançon. La plupart du temps, les filles sont envoyées dans une autre ville ou un autre pays pour que personne ne puisse les retrouver, et forcées de se prostituer.

Eva sent un frisson la parcourir. Elle a déjà entendu des récits de jeunes filles enlevées et contraintes de se prostituer dans un pays étranger. Mais elle sait également que certaines femmes, certaines mères de famille choisissent elles-mêmes de vendre leur corps pour de l'eau.

Elle soutient le regard de Zayd.

— Il faut que je sache ce qui se passe réellement ici.

Le fermier-brancardier la jauge en silence, et pousse un long soupir.

— Très bien, si vous y tenez. Mais vous ne pourrez pas dire que je ne vous ai pas prévenue…

— Je suis seule responsable de mes actes.

— Dans cette direction, indique-t-il en tendant son bras, sous la clôture. Si vous traversez les buissons, vous parviendrez à un muret

duquel vous pourrez sauter. Surtout, assurez-vous que personne ne vous voie. Il ne faut pas que les gens sachent que ce passage existe.

Elle le gratifie d'un sourire auquel il répond par une grimace gênée, avant de reprendre son travail, silencieux, le visage incliné vers la terre, comme s'il avait déjà oublié sa présence. Une nouvelle vague d'odeur l'assaille, mélange âcre de déchets et de cadavres brûlés, ajoutant une dimension macabre aux questions qui agitent son esprit tourmenté.

— J'essaierai de revenir, déclare-t-elle.

— Ne revenez pas.

— Pourquoi ?

— Nos planètes sont sur des orbites différentes. Elles n'auraient jamais dû se rencontrer. Vous devriez retourner d'où vous venez et oublier tout ce que je vous ai dit. Ça vaut mieux pour nous deux. Adieu, Mia.

— Au revoir, Zayd.

Ingrid Solheim nommée Administratrice du Bloc Nord
Extrait d'Aftenposten

Une Norvégienne à la tête du Bloc Nord, Oslo, le 7 août 2050
Olaf Madsen / Aftenposten

Ingrid Solheim, candidate à sa propre succession en tant que Première ministre, a été officiellement réinvestie dans ses fonctions après une audience avec le Roi Olav V. Cette rencontre s'est déroulée dans un contexte délicat marqué par l'attaque récente du Mur de l'eau.

Les services du roi ont annoncé qu'il avait accepté la demande d'Ingrid Solheim de former un nouveau gouvernement. Une photographie publiée montre le Roi serrant la main de la Première ministre. La passation de pouvoir a eu lieu selon la tradition au Palais Royal d'Oslo, où le Roi a « *gracieusement accepté* » la réélection d'Ingrid Solheim. Elle sera assistée dans ses nouvelles fonctions par le vice-premier ministre, entièrement dévoué à la réussite de son mandat.

Emil Strøm, ancien Ministre de l'Immigration, chef du Parti travailliste et seul véritable concurrent de Solheim, a perdu la face lors d'un débat télévisé en s'opposant au Mur, pourtant considéré comme le seul moyen sûr et efficace de protéger la population norvégienne. Les électeurs ont tranché en faveur d'Ingrid Solheim, avec une victoire électorale à hauteur de 58% contre son rival, renforçant ainsi sa position. La Première ministre, en effet, n'a plus besoin de coalition pour obtenir la majorité des sièges au Parlement.

Dans un bref discours à Inkognitogata en début de soirée, Ingrid Solheim a exprimé sa gratitude envers ses partisans et collaborateurs, mettant en avant son bilan axé sur la stimulation de l'économie par le biais d'investissements dans les technologies propres et durables. Le développement de l'hydroélectricité, de l'éolien offshore, du solaire et de la biomasse a créé de nouvelles opportunités d'emploi et de croissance économique. Grâce à des incitations fiscales et à un réseau de bornes de recharge développé, la Norvège est désormais en tête du Bloc Nord en termes de véhicules de transports électriques. En outre, la Norvège est reconnue en tant que leader en matière de recherche et de développement de batteries et de technologies de stockage d'énergie.

Ingrid Solheim a promis son soutien inconditionnel au nouveau gouvernement et a affirmé qu'elle travaillerait sans relâche pour le bien du pays.

En tant que chef du gouvernement norvégien, Ingrid Solheim devient également la première femme Administratrice du Bloc Europe du Nord pour les trois prochaines années, succédant ainsi à Alain Tardif, Président de la République française du Nord qui dirigeait jusqu'à aujourd'hui le Bloc Nord. Elle s'adressera dès ce soir, à Bruxelles, aux parlementaires européens avec l'Administrateur du Bloc Sud, Gaspard Davos.

Ingrid Solheim et Gaspard Davos comptent désormais parmi les figures les plus influentes en Europe.

Sous pression pour aider des millions d'Européens du Nord confrontés aux aléas climatiques et aux coûts croissants de l'eau et des matières premières, Ingrid Solheim a rappelé que l'énergie est à la base de tout et renouvelé son soutien à la Mortensen-de Holstein SA dans son engagement pour la recherche et le développement de la fusion, promettant de réelles avancées sous peu. Elle a expliqué que son second mandat lui permettra de renforcer de manière durable la sécurité et la protection des citoyens. Elle a promis de gouverner de manière conservatrice, et de prendre toutes les mesures possibles pour lutter contre les violences migratoires. Elle prévoit également un plan audacieux visant à protéger les écosystèmes uniques et fragiles de notre pays, notamment ses fjords, ses forêts et ses habitats marins, en renforçant la protection des zones naturelles, en encourageant des pratiques de pêche durables, en soutenant la reforestation et en favorisant la conservation de la faune et de la flore.

Son mandat d'Administratrice de Bloc lui permettra de s'engager activement sur la scène internationale. En plus de la participation aux accords mondiaux sur le climat, la Norvège soutiendra les pays en développement dans leur transition énergétique et la promotion de partenariats internationaux pour la recherche et l'innovation dans les domaines de l'énergie propre et de la protection de l'environnement.

« *Je m'engage à ce que la loi sur la sécurité européenne soir adoptée le jour de l'inauguration du Mur de l'eau, à savoir dans une semaine »,* a-t-elle déclaré sous les salves d'applaudissements. *« L'Administrateur Gaspard Davos et moi-même pensons que ces mesures conjointes marqueront un tournant décisif dans l'histoire du Bloc Nord en garantissant un avenir sécurisé à tous. »*

La Première ministre Solhein, qui a déjà beaucoup œuvré pour le contrôle des flux migratoires et le renforcement de l'ordre public, doit maintenant présenter sa politique économique au gouvernement. Des mesures telles qu'un gel du prix de l'eau, des matières premières et de l'énergie pour aider les ménages et les entreprises pourraient être annoncées dès demain, les détails précis de ces mesures restant à définir.

Nous sommes impatients de voir son action renforcer la légitimité et contribuer à la stabilisation et au développement des deux Blocs européens.

30.

Marseille
18 heures
33°C

En longeant la somptueuse façade du Palais du Pharo en direction du Vieux-Port, Eva songe à la réélection de Solheim comme Première ministre et la consolidation de son emprise sur le Bloc Nord avec un sentiment mitigé. D'un côté, l'adoption de la nouvelle loi de sécurité européenne et l'achèvement imminent du Mur de l'Eau offriront à la Norvège une stabilité sociale et économique lui permettant de se concentrer pleinement sur son développement interne. D'un autre côté, elle redoute que ces progrès n'accentuent les inégalités existantes.

Malgré les éloges suscités par son dernier reportage, elle se sent mal à l'aise à l'idée d'avoir occulté certaines réalités pour suivre les ordres. Elle a conscience d'avoir contribué aux événements en cours, pour le meilleur et pour le pire, et se sent forcée de jouer un double jeu pour continuer ses investigations.

Choisissant de mettre de côté ces pensées troublantes, elle tente de savourer la quiétude de cette fin d'après-midi, sous un ciel bleu éclatant, et éprouve bientôt une sensation de liberté retrouvée. Enfin affranchie de ses contraintes, elle se prépare à explorer la ville de l'intérieur, de confronter sa réalité crue sans garde du corps, sans garde-fou et sans entraves.

Pour commencer, une petite visite s'impose.

Il a fallu du temps pour découvrir que son mentor s'était rendu à l'ambassade dans sa jeunesse… jusqu'à ce que Bakken invite Eva à prendre un thé en sa compagnie dans l'une des plus belles pièces du Pharo, un salon particulier entouré de banquettes aux coussins soyeux, ouvert sur la mer, le fameux « *Salon des voyageurs* » dont il lui faisait l'éloge depuis si longtemps. L'étreinte avec l'ambassadeur s'est avérée à la fois agréable et fructueuse. Alors qu'Eva explorait, nue, les collections de cadeaux offerts aux ambassadeurs au fil des ans, elle a découvert un cliché fascinant pris lors de la visite de Magnus Mortensen à Marseille. La photo capturait un groupe d'hommes et de femmes élégants, tenant des coupes de champagne, parmi lesquels figuraient Mortensen en compagnie d'une jeune femme rousse d'une grande beauté dont il semblait très proche.

Discrètement, Eva a photographié cette image avec son holophone, la soumettant ensuite à un logiciel de reconnaissance

faciale qui n'a rien révélé. Après avoir rajeuni la photo, elle s'est connectée aux archives RH du réseau de la M-DH pour retrouver l'employée en question, sans succès non plus. Il lui a fallu rajeunir davantage le portrait pour identifier enfin l'écolière de sept ans dont il était question : Heidi Mirhe. Bien sûr, ces découvertes n'étaient rendues possibles que par son appartenance à la M-DH, avec les codes appropriés.

Cependant, trouver un nom ne suffisait pas, car aucun article, aucune coupure de presse, aucune photographie de cette Scandinave ne figurait nulle part. C'était comme si Heidi Mirhe n'avait jamais vécu en Norvège et ne s'était jamais rendue en France du Sud. Intriguée, Eva a dû consulter plusieurs agences immobilières locales, les incitant à vérifier leurs archives moyennant rémunération, pour enfin dénicher une adresse liée à la femme recherchée, prouvant que cette dernière existait. Elle espère désormais rencontrer Heidi Mirhe, en supposant que cette dernière loge toujours à l'adresse indiquée, un appartement qui était autrefois sa résidence locative, vendu depuis à un inconnu.

Réaliser le reportage a permis à Eva de rassembler nombre d'informations à propos de Davos, de la France et de l'Europe du Sud, mais son travail s'est plus ou moins borné à visiter ce qu'on voulait bien lui montrer, interroger le personnel de l'ambassade ou les invités du gala, éplucher des articles, visionner des reportages, analyser des photos de paysages prises par avion ou satellite pour tenter de repérer des signes, de percer le secret de ce qui l'entoure, et elle est restée frustrée. Hormis ses échanges avec la mère de l'ambassadeur, le maire et le fermier-brancardier, elle n'a pas encore été réellement au contact de la population française du Sud. En outre, Marseille a toujours joui d'une réputation sulfureuse. Entre les gangs – un autre nom pour la MAFIA –, la vie difficile, la chaleur et le manque d'eau, la violence omniprésente dans les cités du nord de la ville, les problèmes de corruption – concernant les bâtiments, la voirie et le reste –, les problèmes d'immigration et d'insalubrité, la Cité des Vents n'a pas attendu le dérèglement climatique pour avoir des problèmes, et ce sont ces problèmes, qu'Eva veut toucher de ses propres mains, contempler de ses propres yeux.

La jeune femme a prétexté une migraine pour que personne ne la dérange avant de sortir de sa chambre incognito. Ayant pris en compte l'avertissement de Zayd concernant la dangerosité de la ville, elle a pris soin de laisser dans sa chambre ses lentilles de réalité augmentée et son holophone – vu comme un produit de luxe dans ce genre de pays. Elle porte une tenue sobre, jeans large, débardeur blanc, petit sac à dos, New Balance neuves, vieillies artificiellement – la surface rayée et le cuir taché pour paraître usagé.

Il s'agit de rester dans le centre-ville, de recueillir un maximum d'informations et surtout, de ne pas susciter de convoitise.

Il faudra aussi rentrer avant la tombée de la nuit.

Son assurance-vie ? Le shocker électrique[56], dans son sac à dos, qui ne la quitte jamais lors des déplacements à l'étranger, en plus d'une gourde d'eau. Sa carte ID, bien sûr, puisqu'il s'agit de son sauf-conduit. Et dans sa poche, du liquide et un téléphone jetable en cas de besoin. Pour plus de sécurité, elle a soigneusement préparé son itinéraire, qu'elle a appris par cœur.

Eva s'engage le long des quais du Vieux-Port en admirant les anciennes façades miroitantes de soleil. Il fait encore très chaud. Une chaleur humide, moite. Elle observe les navires de guerre, pour la plupart en piteux état, avant de franchir une passerelle permettant de rejoindre la Canebière, l'artère principale, historique de la ville, qui va l'emmener à l'adresse recherchée. Quelques personnes se promènent à pied, d'autres sur des vélos non électriques. Des femmes, des hommes, des enfants, tous bien habillés. Elle peut même apercevoir quelques véhicules autoconduits en haut de la Canebière.

Eva se félicite d'être sortie, d'avoir tenté l'aventure, de s'être ouverte aux surprises et d'être capable d'apprécier l'atmosphère de Marseille malgré les avertissements de Zayd sur les risques d'agression ou de kidnapping, malgré l'ombre persistante de Lars et, derrière elle, celle de Mortensen si jamais il découvre sa désobéissance aux ordres. Des marchands vendent du poisson d'élevage en provenance de la rade face à la Canebière, qui débute par un ensemble de banques, d'hôtels et de restaurants de luxe, suivis de magasins de mode emplis d'une foule bigarrée. Eva remonte l'avenue, s'aventure dans les rues s'ouvrant à sa gauche et se retrouve peu à peu entourée de personnes de toutes les origines, jeunes et moins jeunes, hommes, femmes, enfants pauvrement vêtus, sales, laissant dans leur sillage des odeurs âcres. Tout a changé très vite. Elle remarque beaucoup d'hommes de couleur entrer ou sortir de boutiques plus ou moins louches et se demande si cela vient des anciennes vagues d'immigrations, du temps où la France avait besoin de main-d'œuvre bon marché. Elle parvient à la gare Saint-Charles, et admire durant quelques instants l'escalier aux marches de marbre poli d'un blanc éclatant, à la rampe de métal finement travaillé, décorée de motifs complexes et élégants combinant des volutes délicates et des détails floraux, surplombé de colonnes élancées, richement ornées.

Elle grimpe les marches et apprécie le panorama sur Notre-Dame-de-la-garde qui pointe sur l'horizon dans la tendre lueur de la fin d'après-midi. Mais en croisant un groupe de jeunes qui lui propose du « *shit* », elle juge plus prudent de rebrousser chemin.

Elle vérifie la présence des caméras de surveillance, conformes à

la vidéo de présentation de l'ambassadeur, et celle du commissariat non loin, qui flotte telle une bouée sur une mer inconnue, puis décide de passer à la seconde étape de sa visite. Elle quitte l'artère principale pour s'engager sur la droite, dans une rue qui semble plus calme et plus propre que ce qu'elle a aperçu jusqu'alors : la rue Paradis.

Elle dépasse plusieurs magasins modernes, aux vitrines impeccables, qui lui font songer à Oslo lorsqu'elle était enfant et que les robots étaient encore rares. L'impression, toutefois, est de courte durée. Malgré ses façades rénovées, la rue Paradis s'avère finalement moins engageante qu'elle ne se l'imaginait. Alors qu'elle devait être l'une des principales artères de la ville, avec un tramway comme l'attestent des restes de rails tordus, la rue n'est plus qu'un espace nu de bitume craquelé, de part et d'autre duquel s'ouvrent des devantures de magasins d'occasion, dont la plupart sont fermés.

Eva continue d'avancer à travers un paysage lui paraissant de plus en plus surprenant. Tout se dégrade à mesure qu'elle s'éloigne du centre.

Des véhicules de police garés devant un centre d'expériences technologiques attestent pourtant que les autorités ont connaissance de la situation. Pourquoi laissent-ils les rues dans un tel état ? Leur présence, au lieu de rassurer Eva, suscite en elle une angoisse sourde. Que fera-t-elle s'ils la contrôlent ? Elle se rassure en voyant qu'ils n'arrêtent personne. Aucune question, même pour des types d'Afrique noire chargés d'affaires enfouies dans un drap replié sur leurs épaules. Aucune vérification d'identité.

Rien.

Eva se glisse entre des passants qui semblent attendre un tram qui ne viendra jamais, remonte la rue et dépasse les policiers sans être ennuyée. Elle ne peut réprimer la sensation d'oppression qui monte en elle. Elle croise un homme portant un tee-shirt rouge qui la dévisage avant de s'éloigner. Elle tente de se détendre.

Elle emprunte une rue perpendiculaire et atteint la rue de Rome, sur laquelle s'écoule un flot régulier de piétons en direction d'une place ornée d'une haute fontaine couverte de graffitis, qu'elle identifie comme étant Castellane. Quelques personnes transportent des légumes dans des corbeilles, dans des caisses ou dans des charrettes bricolées tirées par des vélos, se dirigeant a priori vers un marché grouillant de monde qu'elle peut apercevoir au fond d'une rue, et qu'elle identifie comme étant Noailles, un quartier dont elle a également entendu parler à l'ambassade.

Rien ne ressemble moins à Oslo que cette ville. En plus de leur différence de vêtements et de propreté, les habitants ne vont pas au même rythme que chez elle : les gens du sud ont l'air moins pressés, plus indolents. Cela vient-il de la température ? Du chômage élevé ou

du désœuvrement ? Par contraste, certains se bousculent, se poussent ou s'invectivent dans les files qui s'étendent devant les magasins presque vides. Personne ne prend soin de personne. La violence est palpable.

Des chiens abandonnés viennent la renifler, et Eva change de trottoir pour éviter les déjections canines. Des types jettent leurs mégots par terre ou crachent en la croisant. D'autres urinent sur le bord de la rue sans se soucier du regard des autres. Écœurée par ce manque de civisme flagrant, Eva constate l'absence de poubelles à disposition des piétons et la présence d'amoncellements d'ordures aux coins des trottoirs. Par endroits, la puanteur est telle qu'elle se demande si elle n'a été téléportée dans un passé lointain, à une époque où l'hygiène et la propreté n'étaient pas une priorité, que ce soit parmi les Gaulois ou dans les bas-fonds du Moyen Âge.

En voyant des inconnus la dévisager de leurs yeux sombres, de leur regard sans expression, elle prend conscience qu'elle attire les regards curieux malgré ses précautions. Elle avise un inconnu vêtu de noir, avec un long manteau et un chapeau, debout au coin d'une rue, regardant fixement les passants. Elle aperçoit une femme en robe longue, pourpre, qui se promène seule, le regard allant de droite à gauche comme si elle cherchait quelque chose ou quelqu'un. Un groupe de jeunes à l'allure suspecte, à l'ombre d'un immeuble, échangent en la voyant des paroles énigmatiques et des regards inquiétants. Elle change de trottoir une nouvelle fois, avec l'impression de suivre une rivière aux berges boueuses et érodées. Les caméras de surveillance s'espacent, et certaines d'entre elles paraissent ne plus fonctionner. À mesure qu'elle s'éloigne de la Canebière, la rue de Rome se mue en un cloaque où l'état de délabrement et la saleté deviennent de plus en plus prégnants. Les magasins s'espacent. Le bitume et les façades se lézardent. Les piles d'immondices, la poussière, les chiens errants, les mouches…

Comment peuvent-ils vivre là-dedans ?

Eva sent bien qu'elle devrait rebrousser chemin, mais sa soif de découverte est la plus forte. Tandis qu'elle s'indigne en silence de l'état de ce qui l'entoure, un vieil homme assis sur le trottoir lève avec lenteur une main décharnée. Un visage sillonné de rides, brûlé par le soleil, un menton hérissé de longs poils blancs contrastant avec sa peau brunâtre, son corps courbé, émacié.

— De l'eau, s'il vous plaît…

Eva ouvre son sac et lui tend sa gourde, qu'il accepte en silence. Lorsqu'il approche ses lèvres du goulot d'un geste affreusement lent, elle comprend qu'elle ne pourra plus jamais boire dans ce récipient, qu'elle se décide à abandonner là. Le vieillard sourit, et Eva écarquille les yeux d'étonnement et d'horreur en s'apercevant qu'il n'a plus

aucune dent. Les Norvégiens prennent soin de leurs retraités, et les personnes âgées sont maintenues en parfaite santé grâce aux IA médicales. La plupart des gens paraissent vingt ans de moins que leur âge. Le spécimen de vieillard qui se trouve devant elle lui rappelle des contes de son enfance, des histoires datant de l'époque où l'on ne pouvait freiner les effets délétères de la vieillesse, préserver des maladies. Ce spécimen, à vrai dire, est tellement sec qu'il semble incapable d'absorber l'eau qu'elle lui a donnée.

Comment une société peut-elle ainsi abandonner son passé ?

Eva s'efface avec un sourire gêné, longe plusieurs boutiques aux vitres brisées et s'arrête, surprise par une nouvelle main tendue vers elle, une main à laquelle il manque cette fois un doigt.

— Une pièce, s'il vous plaît. Rien qu'une petite pièce.

Elle baisse les yeux vers un sans-abri à peine habillé, mutilé au niveau de la jambe, et lui donne un billet de 100 francs qu'elle récupère dans son portefeuille.

— Je… vous êtes sûre ? demande l'homme, comme s'il ne s'attendait pas à une telle somme.

— Quand on peut aider.

Eva ne peut décrocher le regard de cet inconnu, qui la fixe comme la Sainte Vierge en personne. En Norvège, point de sans-abri. Tous sont réinsérés, réemployés même pour des travaux difficiles comme la surveillance des robots de nettoyage urbain et de ramassage d'ordures.

— Pourquoi vous me regardez comme ça ? fait l'homme. Je vous plais ? Si vous m'aviez connu avant…

— Vous faisiez quoi, avant ?

— J'étais pêcheur. Mais les poissons sont si rares… Et avec les invasions de méduses, la mer est tout sauf paisible. Marseille est tout sauf paisible.

Il observe un silence, la scrute, sourit légèrement. Très légèrement, comme s'il avait oublié ce qu'un sourire signifie.

— Vous avez l'air gentille. Prenez garde à ce qu'il vous arrive pas des bricoles.

— Merci du conseil.

Eva reprend sa progression au sein d'une foule de plus en plus misérable et dépenaillée, s'enfonçant plus profondément dans le labyrinthe de ruelles qui forme le cœur de Marseille. Les rues sont comme des veines, elles montent, descendent, s'entrecroisent, se rétrécissent en vaisseaux, se gonflent comme des artères, reliant à travers un maillage complexe les organes rudimentaires et atrophiés que sont les places, les immeubles de plus en plus vétustes, sur le point de s'effondrer. Par endroits, des impacts de balles criblent les murs fissurés, souvenirs macabres de drames depuis longtemps

oubliés. Les caméras de surveillance, pour la plupart décapitées ou arrachées, pendent par endroits comme des yeux au bout d'un nerf paralysé. La ville s'étend comme un monstre organique et minéral, un Léviathan servant d'habitat à toute une flore et toute une faune étranges.

Eva est à la fois stupéfaite et horrifiée. Mais il n'est pas question d'abandonner. Elle sent qu'elle effleure à peine la surface d'une réalité bien différente de ce à quoi elle s'attendait, qu'elle est sur le point de faire une découverte inédite, et son instinct ne l'a que rarement trompée.

Elle se force à continuer.

La rue Venture s'enfonce entre de hauts bâtiments anciens, dont certains, de guingois, sont retenus par des poutres métalliques prenant appui sur les façades opposées. La chaussée est jonchée d'ordures et d'excréments, comme s'il n'y avait pas de tout-à-l'égout, comme si les gens jetaient tout par la fenêtre sans se soucier des passants. Une bande de gamins jouent au football entre les poubelles, insouciants, parfaitement habitués à la saleté des lieux. Même si les ombres s'allongent et que le soir se rapproche, le ciel, au-dessus d'eux, brille toujours d'un bleu clair rappelant les couleurs de l'OM.

L'adresse d'Heidi Mirhe correspond à un immeuble placé au centre de la rue, coincé entre un bâtiment plus bas, à la façade ravagée, et un édifice plus élevé soutenu par un ensemble de poutres de bois reliées entre elles par des cordes. On peut encore lire sa date de construction sur la pierre noircie du porche : 1802.

Eva grimpe les marches du porche en mauvais état, scrute les noms apposés aux sonnettes sans repérer celui qu'elle cherche. Elle sonne au hasard, personne ne répond. Même résultat lorsqu'elle presse les autres sonnettes. Rien ne semble fonctionner. Elle patiente quelques instants, tente à nouveau : rien. Alors qu'elle s'éloigne, essayant d'apercevoir une forme à une fenêtre, un homme grimpe les marches et ouvre la porte du bâtiment. Elle glisse son pied dans l'ouverture juste avant qu'il ne la referme sur elle.

— Dégagez, fait le type.

— Pardonnez-moi. Je cherche quelqu'un qui habite ici.

— Qui ça ?

— Heidi Mirhe.

— Heidi Mirhe ? Qu'est-ce que vous lui voulez ? demande-t-il sur un ton suspicieux, en écorchant son nom.

Eva prend son ton le plus poli.

— Heidi est ma tante. J'arrive de Norvège. J'aimerais lui faire une surprise.

Le vieillard paraît se détendre.

— Je me disais bien que vous aviez un accent étranger. Ça fait

longtemps que je n'ai pas vu Heidi. Je sais même pas si elle est encore en vie.

— S'il vous plaît, laissez-moi entrer.

Il vérifie que personne ne s'approche et la laisse entrer à contrecœur. L'endroit sent le moisi et le renfermé. Il fait chaud comme dans un four, et il n'y a aucune lumière. Il ferme à double tour derrière elle.

— J'imagine que vous savez où se trouve l'appartement de votre Heidi ?

— Évidemment, prétend Eva.

— Dites-lui de bien vouloir rentrer ses jardinières la nuit. Ça attire les rats.

— Je lui dirai. Merci pour votre confiance.

— Je ne fais confiance en personne, répond l'homme d'une voix sinistre. Pas plus aux étrangers qu'aux Marseillais.

Tandis qu'il disparaît derrière l'une des portes du palier, Eva s'approche de l'ascenseur, qui semble hors service depuis de nombreuses années. La voilà seule dans le couloir sombre et nauséabond. Les ténèbres, malgré tout, laissent deviner un escalier aux marches étroites et usées. Eva consulte les boîtes aux lettres abîmées, en quête d'indices sur l'étage où vivait Heidi Mirhe. Quelques noms figurent sur des bandes de papier jauni insérées dans des rainures.

« H. Mirhe, 5e étage, appart. B ».

La jeune femme pose le pied sur la première marche et lève les yeux vers le plafond craquelé, tendu de toiles d'araignées. Les murs, aux odeurs de pierre en décomposition, s'effritent au contact de ses mains. Une large crevasse parcourt toute la hauteur de l'escalier.

Eva monte lentement, de peur que l'immeuble entier ne s'effondre sous ses pas.

Parvenue au cinquième et dernier étage, elle constate la présence de deux portes sans numéro ni indication. Les jardinières ne sont pas ce à quoi elle s'attendait. La terre est craquelée, et les plantes ont séché sur place. Elles sont, en outre, disposées tout autour du palier, de sorte qu'elle ne sait à quelle porte frapper.

Elle choisit l'une des portes au hasard, et frappe.

Rien.

Quelques secondes passent. Elle s'approche de l'autre porte, tend l'oreille et perçoit la voix enthousiaste d'un commentateur radio.

« *Il est indéniable que la France du Sud, pays riche en ressources naturelles, en beautés naturelles et en attraits touristiques, se voit sérieusement menacée par le dérèglement climatique qui pourrait conduire à la fuite de la main-d'œuvre et des capitaux vers des régions plus stables et prospères, portant ainsi atteinte au développement économique et social de notre pays… »*

Eva tend la main vers le bois, frappe et attend. Quelques secondes passent avant que des bruits de pas traînants se fassent entendre, suivis d'un léger bruit de frottement. Eva recule pour être visible depuis le judas qui lui fait face.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demande la voix peu affable d'une femme d'un certain âge.

— Je cherche Heidi Mirhe.

— Vous n'êtes pas au courant ?

— Non.

— Heidi est morte il y a trois ans.

Eva reste interdite. Elle s'attendait à tout sauf à ça.

— Je suis désolée, déclare-t-elle d'un ton compatissant.

— C'est la vie.

« Le Mur de l'eau permettra de créer un environnement plus stable et sécurisé, favorisant ainsi la croissance économique et la préservation des ressources vitales», poursuit le commentateur radio à travers la porte alors que les pas s'éloignent.

— Attendez !

— Quoi ?

— Pourrais-je vous poser quelques questions ?

— Vite, alors.

Eva déglutit. Si elle ne gagne pas la confiance de la voisine d'Heidi Mirhe sur-le-champ, elle perdra ses chances d'obtenir la moindre information.

— Connaissiez-vous Heidi Mirhe ?

— Un peu, oui.

— Que faisait-elle à Marseille ?

— Elle essayait d'aider les gens à faire face à la crise climatique et à la misère qui ne fait qu'empirer.

— Elle travaillait dans le social, si je comprends bien ?

— Oui, avec moi.

Son interlocutrice garde toujours un ton de défi. Il faut l'amener à se détendre et à se confier.

— Pourriez-vous me dire…. Pourquoi ce choix ?

— J'ai les jambes lourdes. Laissez-moi prendre un tabouret.

Les bruits de pas s'éloignent et reviennent. La porte s'entrouvre dans un grincement métallique – une chaîne protégeant toujours l'accès à l'appartement. Le visage d'une femme ronde, à lunettes, sourit à Eva avec tristesse.

— Heidi ne s'est jamais faite au contraste existant entre son pays natal et Marseille. Elle a commencé à m'accompagner dans mes tournées d'abord par curiosité, puis avec compassion et empathie. Nous nous sommes rapprochées des communautés marginalisées, écoutant leurs histoires, cherchant à comprendre leurs besoins et à

trouver des solutions tangibles pour les soutenir. Qu'il s'agisse de fournir une assistance alimentaire, de mettre en place des programmes éducatifs ou d'offrir un soutien émotionnel, Heidi s'investissait pleinement dans son rôle, apportant chaleur, réconfort et espoir à ceux qui en avaient le plus besoin. Elle était inspirée par une volonté profonde d'aider, guidée par un sens de la justice sociale et de l'égalité, et son engagement envers les plus démunis dépassait les frontières et les différences culturelles. Elle travaillait non-stop pour faire entendre les voix des oubliés et leur offrir une lueur d'espoir.

« Nous pourrons mieux gérer les flux migratoires, poursuit le commentateur, *et garantir ainsi une répartition équilibrée des ressources et des opportunités entre les différents pays d'Europe. Cela contribuera à maintenir la cohésion sociale et éviter les disparités économiques qui pourraient se creuser. »*

— Comment êtes-vous entrées en contact ? reprend Eva.

— Pourquoi posez-vous toutes ces questions ?

— Je suis journaliste. J'effectue un reportage sur la France du Sud, et je dois recueillir plusieurs témoignages, répond Eva avec son sourire le plus rassurant.

Sentant que cela ne sera pas suffisant, elle sort sa carte de presse.

La porte s'ouvre sur une femme en robe de chambre, un tabouret dans les mains et de vieilles pantoufles rapiécées aux pieds. Le commentateur poursuit, plus emballé que jamais : « *Comme l'a fait observer l'Administrateur Davos lors de sa dernière déclaration : « la construction du Mur n'est pas une mesure de division, mais de préservation. Elle vise à protéger la France du Sud des conséquences néfastes du dérèglement climatique et à garantir un avenir durable pour tous. Elle devra, de ce fait, être terminé dans sept jours. Seul le Mur peut nous permettre de bâtir un avenir meilleur pour la France tout en préservant son patrimoine unique. »»*

La femme coupe la radio et jette un regard méfiant vers l'escalier.

— Entrez, je ne veux pas qu'on nous entende.

31.

Marseille
19 heures
32°C

L'ancienne voisine d'Heidi Mirhe vit dans l'obscurité la plus profonde. Un étroit couloir conduit à un petit salon qui fait également office de cuisine, de bureau et de chambre à coucher. En passant, Eva peut entrevoir une salle de bain étriquée, dépourvue de fenêtre, avec un lavabo et une douche aux carreaux jaunis d'où s'échappent toutes sortes d'odeurs désagréables : des relents de friture, des effluves d'une plomberie vétuste à moitié obstruée. Des fils à linge encombrés de vêtements usés ont été tendus entre les murs maculés de taches. Des bruits sourds et des cris montent des appartements attenants, ajoutant à l'atmosphère pesante du lieu.

Une mystérieuse pénombre enveloppe l'espace entre les murs du salon à la peinture écaillée, et le bureau en bois qui regorge d'objets insolites. Les fenêtres aux vitres brisées ont été recouvertes de cartons soigneusement scotchés les uns aux autres, privant l'intérieur de toute lumière.

— Comment vous appelez-vous ?

— Eva Sandvik.

— Moi, c'est Véronique.

— Enchantée, Véronique.

Eva sourit, gênée. Véronique la scrute tandis qu'elle fait mine de ne pas prêter attention à l'état déplorable de l'appartement.

— Vous trouvez ça pitoyable, n'est-ce pas ? demande Véronique. Je passe mes journées dehors, du fait de l'absence de lumière. Si j'avais l'électricité, je pourrais allumer une lampe.

— Vous n'avez pas d'électricité ?

— On voit que vous habitez au Nord… sourit Véronique. Au début, il n'y avait que quelques coupures électriques, le soir, quand les gens rentraient chez eux et allumaient leurs clims. Puis, les prix se sont envolés. Aujourd'hui, l'électricité est un luxe que peu de gens peuvent se payer… remarquez, quand les câbles ont été dérobés, comme ici, on n'a même pas à se poser la question.

Véronique soupire avant de poursuivre.

— Quand mon mari était encore en liberté, il me ramenait des chandelles qu'il troquait au marché noir.

— Je suis désolée. Je ne savais pas.

— Vous n'avez pas à être désolée. Je suis fier de lui, même s'il est

en prison. La dernière fois qu'ils l'ont emmené, c'est parce qu'il avait participé à une réunion secrète contre le Régime du Sud. La PolDav… Tous des menteurs, des voleurs et des criminels. Vous avez entendu la propagande qu'ils nous passent à la radio ? Il faut s'en taper dix minutes pour avoir droit à un morceau de musique.

Eva hoche la tête. Elle sent bien que Véronique, pour tout ce qui la concerne, va se livrer aisément. Sans doute voit-elle en une journaliste étrangère quelqu'un à qui elle peut librement raconter ce qui se passe au Sud.

— Il doit être difficile de vivre ici toute seule, reprend-elle.

La femme la fixe un instant, immobile, silencieuse.

— Mon salaire ne couvre plus mes besoins depuis longtemps, si c'est ce que vous cherchez à savoir. Les dépenses inévitables, les factures qui s'accumulent et le coût croissant des produits de première nécessité font peser sur tout le monde une pression insupportable et une angoisse permanente. Chaque jour pose un dilemme déchirant : continuer à aider les plus vulnérables ou lutter pour notre propre survie économique ?

Eva se sent une nouvelle fois gênée de la chance qu'elle a d'être née au Nord.

— J'espère que tout cela ne vous choque pas, conclut Véronique avec une certaine forme d'ironie.

— Je préfère savoir comment les choses se passent réellement, la rassure Eva. Au Nord… On ne nous dit pas forcément tout sur ce qui se passe au Sud, est-elle forcée de reconnaître.

— Et pourtant, vous êtes journaliste. Alors imaginez ce qu'il en est pour les autres.

Véronique aménage une petite ouverture à travers les cartons qui obstruent la fenêtre. L'obscurité se dissipe à peine. Une profonde solitude se dégage de cette femme aux gestes lents et fatigués, dans cet appartement rafistolé.

— Vous ressemblez un peu à Heidi lorsqu'elle était plus jeune, déclare Véronique. La taille. La silhouette. Un sourire à damner tous les hommes. C'était une très belle femme, comme vous. Mais vous êtes blonde aux yeux bleus, alors qu'elle était rousse aux yeux verts. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?

— Je ne voudrais pas vous déranger.

— Si vous me dérangiez, je ne vous aurais pas fait entrer. Les visites sont assez rares, de nos jours. Vous prendrez bien un thé ?

Eva suit des yeux Véronique tandis qu'elle se dirige vers le coin-cuisine, où se dresse un petit réchaud à gaz. La femme en robe de chambre passe une casserole sous un filet d'eau rachitique avant d'y vider la moitié d'une bouteille d'eau et de la mettre à chauffer.

— L'eau du robinet est salée, précise-t-elle. À peine de quoi faire

le ménage, et encore.

— Je croyais que ce problème se limitait au nord de la ville.

— Depuis un an, seuls les quartiers riches et la Corniche sont alimentés en eau douce. Un véritable désastre, croyez-moi. Le sel cause des ravages dans les systèmes de plomberie et les appareils électroménagers de ceux qui ont encore de l'électricité. La cuisson des aliments, l'hygiène personnelle, l'approvisionnement en eau potable, tout devient compliqué. Les gens luttent pour trouver des solutions de rechange, comme la collecte d'eau de pluie ou l'achat d'eau coûteuse importée de régions plus privilégiées, et ceux qui échouent sont tentés de boire ce qui s'échappe des tuyaux. Même s'ils font bouillir le liquide ainsi obtenu, cela perturbe l'équilibre électrolytique du corps, augmente la déshydratation et peut entraîner des problèmes cardiovasculaires et rénaux.

Eva regarde Véronique faire tremper dans la théière un sachet de thé déjà utilisé plusieurs fois. Bakken a drôlement enjolivé la vérité.

— Cette crise de l'eau potable engendre une profonde détresse sociale, économique et environnementale, poursuit Véronique sans quitter des yeux la précieuse eau qu'elle fait tourner dans la théière. Il est urgent de trouver des réponses durables face aux défis climatiques et à la gestion des ressources hydriques.

— Je suis entièrement d'accord avec vous.

Véronique récupère deux biscuits dans un bocal de verre.

— Un biscuit ? Je les fais moi-même. Avec les pénuries…

Eva décline l'offre avec un sourire. Lorsqu'elle voit Véronique croquer avec religion dans l'un d'entre eux, elle se dit qu'ils composent sans doute son repas de la journée. Voilà donc jusqu'où il fallait qu'elle vienne pour percer à jour les conditions de vie à Marseille et en France du Sud.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

La journaliste s'installe dans un canapé défoncé, les ressorts pointant légèrement à travers le tissu râpé, et observe son environnement en se demandant quelle approche adopter. Elle remarque un mur nu, un autre mur tapissé de cartes postales soigneusement alignées, et une bibliothèque regorgeant de livres parmi lesquels certains ouvrages de Durkheim, Bourdieu ou Boudon, et d'auteurs norvégiens tels que Gaarder, ou Vesaas. Heidi et Véronique devaient nécessairement s'être rapprochées. Alors qu'elle s'imprègne de l'atmosphère ambiante, ses yeux rencontrent ceux de Véronique, dissimulée dans l'ombre de la cuisine, appuyée au comptoir. Véronique la détaille en silence, comme si elle avait affaire à une créature exotique potentiellement dangereuse.

Lorsqu'elle s'approche avec les tasses de thé, Eva saisit la sienne et attend, étonnée de voir avec quel respect Véronique porte la

boisson à ses lèvres et à quel point elle boit par petites touches, savourant chaque gorgée comme s'il s'agissait du nectar le plus précieux.

Eva l'imite et se force à sourire malgré le goût de chaussette du thé plusieurs fois infusé.

— Revenons à vos questions, fait Véronique en reposant sa tasse à côté d'elle. Vous me demandiez, je crois, comment Heidi et moi sommes entrées en contact.

— C'est exact.

— Je ne devrais peut-être pas vous confier cela – paix à son âme –, mais je ne pourrai répondre à vos questions si je ne le fais pas.

Véronique marque un silence, puis reprend.

— Heidi était alcoolique.

— Ah bon ?

— Je l'avais deviné à l'odeur, et parce qu'elle laissait parfois ses bouteilles vides traîner sur le palier. Il lui arrivait de travailler plusieurs jours d'affilée, puis de rester des jours entiers alitée, sans se lever. Des hommes montaient, parfois. Des hommes différents chaque jour. Faut croire qu'elle avait trouvé comment se payer tout cet alcool. Un soir, je suis allée frapper chez elle après avoir entendu un cri et une porte claquer. Heidi gisait à terre, terrassée par un individu qui venait de partir. Je l'ai aidée à se relever, je l'ai soignée et remise au lit. Quelques jours plus tard, Heidi est venue me parler et me lire une histoire pour me remercier. Heidi savait lire, ce qui est rare, ici. Elle m'a fait découvrir de nombreux écrivains norvégiens : Undset, Gaarder, Nesbø…

— J'adorais *le Monde de Sophie*, étant petite. Un livre aussi difficile à ouvrir qu'à fermer !

— Je suis bien d'accord !

Eva sent, à son rire, que son interlocutrice se détend peu à peu.

— Dès le début, Heidi s'est intéressée à mon travail, reprend Véronique. Je lui ai proposé de m'accompagner une fois, puis une autre, et elle y a pris goût. Les sorties l'ont aidé à réduire sa consommation d'alcool et un jour, elle a renoncé à faire venir des hommes chez elle. Elle était guérie.

— Une très belle histoire d'amitié, confie Eva, émue.

En voyant Véronique plonger ses yeux dans les siens, elle sent que le contact et la confiance entre elles sont établis.

— Je pense que le choix d'Heidi de travailler dans le social était une réponse concrète à l'injustice et à l'inégalité qu'elle ressentait ici, poursuit Véronique. Pour moi, Heidi incarnait l'espoir et démontrait que toute personne de volonté peut apporter un changement significatif dans la vie des autres.

Véronique laisse un silence gagner la pièce et reprend une gorgée

de thé.

— Je suis gênée de vous poser cette question, reprend Eva, mais de quoi est morte Heidi ?

Les yeux de Véronique se posent sur le mur nu et lézardé.

— Je n'étais pas avec elle ce jour-là. C'était dans les quartiers nord. Un toit s'est effondré tandis qu'elle rendait visite à une veuve et à ses enfants.

— Vous voulez dire qu'elle est morte écrasée sous les décombres ?

— Ils sont tous morts.

Eva écarquille les yeux d'horreur.

— Les accidents de ce type sont monnaie courante à Marseille, suite au manque d'entretien. Heidi avait l'habitude de faire attention, pourtant. Il faut croire qu'elle se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Un homme est venu, un Norvégien, cheveux courts, assez sec, accompagné de déménageurs qui ont emporté ses affaires. Je l'ai croisé dans l'escalier et j'ai tenté de discuter avec lui, mais il était très pressé. Il est resté évasif et a déclaré que l'appartement resterait inoccupé. Je lui ai demandé s'il était un parent d'Heidi, mais il m'a fermé la porte au nez. Pas aimable pour un sou.

Eva ne peut s'empêcher de songer à Lars.

— Savez-vous si Heidi avait gardé des liens avec la Norvège ? poursuit-elle.

— Pas le moins du monde. Elle avait perdu ses parents, à ce qu'elle m'a dit.

— Ne vous a-t-elle jamais parlé d'un certain Magnus Mortensen ?

En entendant ce nom, toute expression enthousiaste disparaît du visage de son interlocutrice. Eva se dit qu'il aurait peut-être été plus habile de ne pas mentionner son employeur.

— Vous le connaissez ?

— Disons que… j'ai eu l'occasion de le rencontrer, prétend Eva de peur de trop se dévoiler. Que vous a dit Heidi à son sujet ?

Véronique esquisse une grimace triste.

— Rien.

— Je vous en prie, dites-moi !

— Qu'elle était enceinte de lui, répond Véronique d'un ton sec.

— Quoi ?

Eva reste sonnée. Magnus s'est toujours targué de ne pas vouloir plus d'un enfant dans ce monde déjà surpeuplé. Il est l'un des plus fervents défenseurs de la politique de l'enfant unique et des campagnes de stérilisations bienveillantes – il se peut même qu'il en ait soufflé l'idée à Ingrid Solheim pour qu'elle la fasse voter.

— Vous voulez dire que Magnus a laissé Heidi à Marseille, seule avec un bébé, de manière intentionnelle ?

— Pas exactement. D'après ce que m'a dit Heidi, lorsqu'elle lui a confié qu'elle était enceinte, Mortensen lui a demandé d'avorter. Il était hors de question, pour lui, d'assumer cette responsabilité en Norvège. Heidi a eu beau lutter, rien n'a pu le faire changer d'avis. Elle a alors pris la lourde décision de rester. Un homme lui a donné les clés de l'appartement d'à côté, lui a ouvert un compte où elle recevait régulièrement de l'argent d'une source inconnue. C'est tout ce que je sais.

— A-t-elle essayé de recontacter Mortensen ?

— Il n'a répondu ni à ses e-mails ni à ses appels. J'imagine que ce salaud voulait éviter le scandale. Vous ne pouvez pas dépasser un enfant par famille, c'est bien ça ?

Eva hoche la tête. Un rapide calcul lui indique que Magnus Mortensen avait déjà eu Jonas, à cette époque-là. Ce qui veut dire qu'il était déjà marié. Ainsi, lui qui est un exemple pour tous ceux qui, comme elle, ont choisi de se faire stériliser pour diminuer la pression de l'homme sur son environnement, est en réalité père de deux enfants, dont un enfant illégitime ! La jeune femme a l'impression de tomber des nues. Jamais elle ne l'aurait cru capable d'un tel acte. À moins qu'il n'y ait une autre raison, une raison inconnue d'elle, qui expliquerait ce choix ?

— Heidi a bien tenté de retourner en Norvège il y a quelques années, mais ça a été refusé. Une sombre histoire de ministère des Affaires étrangères ou de l'Intérieur, je ne sais plus… Elle est morte avant d'y être arrivée.

Eva se sent écrasée par cette avalanche de nouvelles et les questions qui en découlent. Mortensen aurait-il utilisé ses contacts pour l'empêcher de remettre un pied dans son pays ?

— Qu'est devenu leur enfant ?

— Luna a grandi dans la rue. Faut dire, avec une mère dépressive et alcoolique… un gros gâchis, si vous voulez mon avis. Luna était une fille très intelligente. Je suis certaine qu'elle aurait voulu étudier, apprendre. Elle aurait sans doute pu devenir quelqu'un, si elle en avait eu les moyens.

— Luna connaît-elle son père ?

— Heidi lui a toujours caché son identité.

— Pourquoi ?

Véronique lui adresse un étrange regard.

— Magnus Mortensen n'a pas intérêt à ce qu'un tel secret éclate. La révélation de la paternité de Luna pourrait nuire à sa réputation ou entraîner des questions juridiques complexes, telles que des revendications sur la garde ou des droits d'héritage, qu'il souhaite sans

doute éviter. Il est possible qu'il ait demandé à Davos, qui lui est proche, d'exercer une pression sur Heidi pour qu'elle garde le secret, en utilisant sa puissance et son influence pour la contraindre. Il est également possible que Heidi ait voulu protéger Luna des implications potentiellement dangereuses liées à la connaissance de l'identité de son père. Toujours est-il qu'un jour, la petite est partie à l'étranger, et elle n'en est jamais revenue. Fin de l'histoire.

— Vous savez où elle est allée ?

— Heidi n'a jamais voulu me le dire, sans doute pour protéger Luna. Apparemment, la petite avait rencontré un homme. Si vous voulez mon avis, elle s'est accrochée à la première bouée venue et tout ça a fini d'une manière désastreuse.

— Elle n'a jamais tenté de revoir sa mère ?

— Au début, elle l'appelait une ou deux fois par an pour l'accabler de reproches sans lui confier, ou presque, les détails de sa nouvelle vie. Puis, avec l'augmentation des prix, ses appels se sont faits plus rares… Chacun tente de survivre comme il peut. Quand nous nous sommes rapprochées, j'ignorais tout cela. Un soir, Heidi a craqué et m'a avoué qu'elle avait une fille et qu'elle n'avait aucune idée de ce qu'elle était devenue, ni même si elle était encore en vie. Peut-être est-ce la raison pour laquelle elle cherchait à retourner en Norvège. Elle espérait peut-être que Mortensen entame des recherches avec les moyens dont il dispose…

Impossible !

Eva a toujours admiré Magnus Mortensen, le considérant comme un mentor, une figure paternelle et un guide dans sa carrière professionnelle. Elle ne peut ni comprendre ni accepter ce que prétend cette femme. Elle ne peut imaginer qu'il ait commis un tel acte. Heidi a dû mentir. Imaginer tout cela pour se faire plaindre et aider.

— Vous ne me croyez pas ?

Véronique se lève et se dirige vers son bureau, fouillant parmi divers dossiers. Au bout d'un instant, elle revient avec une boîte aux bords usés par le temps, au bois vieilli et au motif délicat de roses finement gravé.

— Cette boîte à souvenirs appartenait à Heidi Mirhe, explique-t-elle. C'est la seule chose qui me reste d'elle.

Véronique ouvre le couvercle avec précaution, dévoilant un intérieur doublé de satin vieilli, qui dégage toujours un léger parfum fleuri. À l'intérieur sont soigneusement disposées quelques feuilles de papier, tels des trésors cachés. Des photos aux coins cornés, des lettres à l'encre légèrement estompée, signées tantôt « *Heidi* », tantôt « *Magnus* ».

Eva reste bouche bée en lisant quelques bribes de cette correspondance passionnée.

Au fond de la boîte figurent des objets plus volumineux : un carnet de voyage aux pages jaunies, griffonné de descriptions enjouées des lieux où Heidi Mirhe aimait se promener. Un petit carnet de notes contenant des recettes traditionnelles norvégiennes.

— Voici ce que je cherchais, annonce Véronique.

Elle lui tend un petit médaillon en argent orné d'une élégante gravure de fleurs. En l'ouvrant, Eva découvre une miniature d'une jeune femme rousse au regard vert, de toute beauté, tenant une petite fille dans ses bras. Luna Mirhe sourit d'un air espiègle, une cascade de cheveux blonds tombant sur ses épaules menues. Un instant de tendresse figé dans le temps, entouré de minuscules cœurs entrelacés.

— Me croyez-vous maintenant ?

Eva hoche la tête, contrainte de reconnaître la vérité.

Un abandon. Une orpheline de père, séparée de sa mère suite à une enfance douloureuse en pleine crise climatique. Une mère alcoolique se prostituant pour de l'alcool et trouvant la rédemption dans l'entraide et le sacrifice aux autres.

Magnus ignore-t-il l'existence de Luna ? Il devait pourtant y penser, se poser des questions ! A-t-il cherché à enterrer tout cela ? A-t-il cherché à la retrouver ? Que ferait-il, s'il la retrouvait ? Pourrait-il s'exposer, lui, l'ultime défenseur d'une politique de natalité qu'il n'a jamais respectée ? Même avec les meilleurs avocats pour le défendre, son image en souffrirait de manière irrémédiable. Il perdrait l'amour et la confiance du peuple norvégien. Que doit-elle faire de cette découverte ? La garder pour elle ou, au contraire, lui en parler ? A-t-elle le droit de le juger, lui qui a tant œuvré pour son pays ?

Il vaut mieux garder précieusement ces informations en attendant d'en savoir plus.

— Rentrez chez vous, lui conseille Véronique en regardant sa tasse vide. La nuit commence à tomber. On a dû vous dire que les rues de Marseille ne sont pas sûres la nuit.

Eva se lève à contrecœur.

— Pourrais-je garder cette photo ?

Véronique semble hésiter.

— Je ferai des recherches dès mon retour à Oslo. Si jamais je parviens à localiser Luna, je la lui ferai parvenir. Je lui expliquerai ce qui s'est passé. Peut-être trouvera-t-elle la paix…

— D'accord, mais prenez-en soin, finit par dire Véronique, rassurée par ses paroles.

— Je vous le promets, répond Eva en glissant avec précaution la photographie dans l'étui protecteur de son holophone.

— Je vais vous accompagner jusqu'à la porte de l'immeuble.

Eva descend les escaliers, perdue dans ses pensées.

Jamais elle n'avait envisagé que Magnus Mortensen puisse

dissimuler un tel secret.

32.

Marseille
20 heures
31°C

Eva replonge dans la moiteur de la rue Venture et avance sans songer à sa destination, comme si son esprit était resté prisonnier de cette cage d'escalier, devant cette porte close, chez cette femme méfiante qui s'est finalement révélée accueillante, lui confiant des secrets inattendus…

Une petite rue oblique en montant, et elle se laisse porter. Elle dépasse une boutique où l'on vend toute sorte de produits, des plats à tajine aux paniers tressés en passant par les sacs de voyage, surmontée de l'inscription à demi-effacée « *Rue d'Aubagne* ». Après plusieurs fast foods orientaux se succèdent d'autres bazars. Casseroles, outils, tapis, corbeilles, couvertures, toute une ribambelle d'objets d'occasion orne le trottoir. Des vendeurs à la sauvette la croisent, lui proposent des cigarettes qu'elle refuse avec politesse. Il n'y a désormais plus aucune caméra de surveillance, contrairement à ce qui avait été annoncé par Bakken. Bientôt, les yeux d'Eva ne balaient plus que des bâtiments délabrés, menaçant de s'écrouler, des façades aveugles et lézardées, des ouvertures sombres, lugubres comme des orbites creuses, des places émaillées de décombres, au coin desquelles se sont formés des attroupements immobiles d'hommes en survêtements dépenaillés qui la regardent passer.

Quelques centaines de mètres plus loin, la rue d'Aubagne est à moitié obstruée par des piles d'immondices, de débris et de gravats, de poubelles renversées, tandis que gisent çà et là les restes de véhicules anciens et hétéroclites à demi brûlés. Eva doit reconnaître que cela ne correspond plus du tout à la vidéo de présentation de l'ambassade.

Levant le visage, elle aperçoit une lueur rouge, avec un soutien-gorge accroché à un balcon de fer forgé. Un homme s'introduit dans le bâtiment, où se trouve sans doute le logis d'une prostituée, ou une maison de passe. Peut-on trouver des droïdes sexuels, comme aux Pays-Bas ? Elle traverse un pont surplombant une avenue encombrée de carcasses de camions et de barils où brûlent des feux, emprunte un escalier et s'arrête devant une longue surface vallonnée, entourée de bâtiments recouverts de graffitis. Un panneau indicateur criblé d'impacts de balles indique « *Cours Julien* ». Si la Canebière avait servi d'introduction, la rue Paradis et la rue d'Aubagne de développement, le Cours Julien serait assurément la conclusion. C'est comme si elle

avait basculé dans un autre monde. Un bassin asséché. Des cyprès calcinés. Des seringues usagées. Des chats revenus à l'état sauvage. Un maigre potager qui s'étend au pied d'un long hangar rappelant un paquebot échoué. Des silhouettes errant dans l'ombre, casquette vissée au front. Des formes qui fouillent parmi les ordures, qu'ils épandent sur la terre, dévorant tout sur place. Un homme qui la siffle. D'autres qui la dévisagent.

Eva sent un froid la gagner. Les avertissements de Véronique, de Zayd et de Lars lui reviennent à l'esprit. Discrètement, elle place son shocker à sa ceinture pour l'avoir à portée de main. Elle n'a pas pour habitude de se promener avec cette arme. Elle l'a d'ailleurs très rarement utilisée, et lorsque cela lui est arrivé, c'était uniquement pour s'entraîner, au magasin.

Elle espère en rester là.

Soucieuse de quitter au plus tôt cet endroit, elle fait demi-tour et redescend la rue d'Aubagne à allure rapide, évitant de courir pour ne pas montrer qu'elle a peur.

La peur, chez certains, attise l'envie et l'appétit.

Heureusement, il lui reste son téléphone jetable. Elle pourra toujours contacter Lars. Mais elle ne le fera qu'en dernier recours. Magnus Mortensen ne serait certainement pas ravi d'apprendre qu'elle a pris le risque de sortir seule.

Elle va retourner dans le centre, et tout va bien se passer.

La visibilité diminue malgré tout de minute en minute. Un bâtiment effondré lui permet d'apercevoir le soleil, au loin, derrière la brume et la poussière. Il faisait beau, pourtant. Si beau. L'aspect sableux du ciel, semblable à celui d'un désert, s'explique sans doute par l'entrée maritime aperçue plus tôt depuis les jardins du Pharo.

En parvenant à la rue Paradis, Eva a l'impression de sortir de l'enfer. Elle se retourne et constate que personne ne la suit. Elle respire à nouveau, soulagée de retrouver une population « *normale* », d'avoir survécu à cette impulsion, cette incursion qui aurait pu lui être fatale. Elle continue en direction de la Canebière, se promettant de se reposer face au commissariat avant de gagner l'ambassade.

Mais même si elle se rapproche de son objectif, un sentiment étrange, indéfinissable, ne cesse de la hanter. L'ambiance de la rue Paradis est tout à fait différente de celle de son premier passage. L'endroit semble s'être vidé. Il ne s'est pourtant écoulé que peu de temps depuis son incursion dans le terrain vague, sous la maison close. Les gens ont-ils pour habitude de rentrer avant la nuit tombée, comme lui a confié Véronique ?

Pourquoi ?

Eva presse le pas. Sur sa droite, une fabrique de savon désaffectée, portes et fenêtres obstruées par des planches de bois

cloutées. Des ombres qui semblent receler des mystères ancestraux. Une atmosphère glauque et brumeuse qui entraîne une nuit prématurée. Elle continue d'avancer. Les rues sont à présent désertes, les magasins et les immeubles plongés dans l'obscurité. L'air est chargé d'une menace diffuse, comme si quelque chose de terrifiant la guettait, tapi dans l'ombre. Il lui arrive d'entendre des bruits inquiétants, des cris étouffés, des pas qui résonnent derrière elle. La Marseille brillante et lumineuse de son arrivée n'a plus rien à voir avec le cloaque dans lequel elle a plongé. Elle ne se trouve pourtant que dans un quartier « *moyen* ». Les quartiers pauvres, au nord de la ville, ceux qu'elle a pu apercevoir de loin et dont lui a parlé Véronique doivent être bien pires.

Elle n'ose imaginer de quoi il retourne.

Du coin de l'œil, Eva discerne un mouvement sur sa droite. Quelqu'un ou quelque chose est sorti d'un immeuble désaffecté pour fondre derrière un vieil arrêt de tram. Plus loin, une forme semble retranchée à l'angle d'un bâtiment. La jeune femme traverse la rue, et se rend compte que l'homme au tee-shirt rouge se trouve à nouveau derrière elle. Il s'agit de la deuxième fois qu'elle le croise. Que lui veut-il ? A-t-il gravi, comme elle, la rue d'Aubagne jusqu'au Cours Julien, pour en revenir ?

Un frisson d'appréhension l'envahit à l'idée qu'elle se soit dévoilée en donnant le billet au sans-abri. Elle saisit son téléphone et compose le numéro de Lars.

— Où êtes-vous passée, bon sang ?

— Dans le centre. J'ai l'impression qu'un type me suit.

— Dans le centre ? Vous plaisantez ?

— Je n'ai jamais été aussi sérieuse.

— Où, exactement ?

Eva prend une grande inspiration. Il ne faut pas que la peur de Lars la contamine. Son ton, déjà, la fait trembler. Il lui semble voir son faciès terrorisé. Si elle s'était fait implanter une BioChipID[57] – celle qui permet d'avoir accès à tout en matière d'achat, d'être joint et pisté en tout point du globe – Lars pourrait la retrouver sans problème. Mais elle a préféré l'ancienne carte ID, qu'elle transporte dans son portefeuille et qui ne contient pas de puce GPS ni de lien avec son compte bancaire. Évidemment, elle ne savait pas qu'elle se retrouverait un jour dans cette situation…

Un jour, ou plutôt une nuit.

— Je suis rue Paradis.

— Revenez immédiatement sur la Canebière, et gagnez le commissariat. Je viens avec une équipe vous récupérer.

Eva accélère l'allure.

— J'espère vous revoir vite.

Lars a raccroché. Elle ne pensait jamais lui dire de telles choses.

De sombres silhouettes se retournent sur son passage, s'arrêtant pour la scruter. Des sourcils se lèvent d'étonnement. Des regards vides s'animent. Ils ont dû sentir son parfum, repérer sa propreté, ses vêtements impeccables. Des voix rauques et stridentes s'élèvent dans son sillage.

— Eh, ma belle, pourquoi tu marches si vite ?

— T'habites où ?

— Tu veux un peu de bon temps ?

— Tes pompes ! File-moi tes pompes !

Le soleil a définitivement disparu sous l'horizon embrumé, et le cœur d'Eva bat à cent à l'heure.

Quelque chose, devant elle, attire son attention. Il s'agit de deux hommes immobiles, sur le côté de la rue. L'un d'eux fixe le sol tandis que le second garde les yeux rivés sur elle en marmonnant quelques mots. La Canebière n'est plus qu'à une centaine de mètres, mais elle se trouve derrière eux.

Ils lui coupent la route.

Elle rejoint le trottoir opposé à celui des deux hommes. Le second la suit toujours des yeux. Elle projette son regard loin en avant, dans l'espoir d'apercevoir les policiers croisés peu de temps auparavant, devant le centre d'expériences technologiques.

Mais les voitures de police ont disparu.

Et toujours cette impression d'être suivie. Elle jette un œil derrière son épaule, et aperçoit une nouvelle fois l'homme au tee-shirt rouge, à quelques dizaines de mètres à peine, sur le même trottoir.

Eva déglutit. Trois fois. Cela ne peut être une coïncidence. Elle s'aperçoit alors que les deux hommes se sont déplacés, lui coupant désormais l'accès au commissariat. La voilà prise en étau. Affolée, encerclée, assaillie, elle s'arrête et tourne la tête en tous sens. Des inconnus convergent vers elle. Corps squelettiques revêtus de hardes déchirées, cheveux hirsutes, bouches édentées, regards enflammés. Elle se sent désormais réellement en danger. Elle dégaine son shocker électrique, le brandit devant elle, et comprend que son salut se situe dans la fuite.

La fuite.

Elle avise une petite ruelle qu'elle pourrait peut-être atteindre et s'élance de toutes ses forces. D'étranges façades défilent de part et d'autre d'elle tandis qu'elle bifurque à droite et à gauche, au sein d'un labyrinthe de ruelles plus ou moins sombres en essayant de garder le cap sur la Canebière, tandis que fusent les cris, les insultes et les imprécations.

On va l'attraper, la dépouiller de ses vêtements, la violer… peut-être même la tuer.

Elle piétine des ordures, écrase des objets indistincts, détale entre les poubelles et les carcasses de voiture, repère sur une caméra de surveillance au pied de laquelle elle s'arrête, effectuant de grands signes, avant de se rendre compte qu'elle ne fonctionne plus, reprend sa course, éperdue, jusqu'à ce que ses poumons se mettent à brûler, que sa cheville blessée la fasse souffrir, la forçant à ralentir. Pourquoi a-t-elle diminué ses activités sportives ? Elle trébuche, elle suffoque, elle sent qu'on la rattrape. Court-elle toujours dans la bonne direction ? Les bâtiments se dressent, menaçants, comme des géants de pierre prêts à la terrasser. Des ombres se faufilent dans les recoins sombres, des silhouettes se dessinent dans la brume, tels de sinistres fantômes, des sifflements résonnent dans les ouvertures barricadées des façades. La ville la poursuit, joue avec elle, tel un cauchemar incarné, et Eva a le pressentiment que quelque chose de terrible est sur le point de se produire.

Deux êtres surgissent alors devant elle. Les deux types qui la suivaient.

Comment ont-ils fait pour me dépasser ?

Eva se dit qu'elle a dû tourner en rond. Et pour cause, de nuit, dans une ville inconnue… Les types se rapprochent, essoufflés, mais souriants, bientôt rejoints par d'autres hommes, dont celui au tee-shirt rouge, qui paraît être leur chef. La gueule du monstre se referme sur Eva, sa vision se trouble, elle ne sait plus que faire. En sentant une main empoigner ses cheveux, un sentiment de panique l'envahit. Elle brandit son shocker, électrocute l'un de ses assaillants, qui s'écroule à terre. Mais il en reste d'autres – beaucoup d'autres –, et son arme ne contient que trois charges. Avisant un magasin d'articles de cuisine – peut-être l'un de ceux qu'elle avait croisés quelques instants auparavant –, elle s'arrache aux mains tendues vers elle, qui essaient de l'agripper, de la palper, de retirer ses vêtements. Elle titube, chancelle, les poumons toujours en feu, le cœur battant à tout rompre, prise de tournis.

Elle entre, ferme la porte derrière elle et regarde à travers la vitrine du magasin. L'homme au tee-shirt rouge a disparu. Le groupe semble avoir éclaté. Elle ne voit plus que l'un d'entre eux, celui qui lui a pincé la poitrine, sur le visage duquel se peint une détermination farouche. Il ne prête aucune attention aux quelques passants qui longent les trottoirs à allure rapide en fixant le sol.

Eva tente de reprendre son souffle. Il lui faut donner sa position à Lars pour se faire exfiltrer. Elle plonge la main dans sa poche et tressaille. Son téléphone jetable a disparu. Sans doute est-il tombé durant sa course. Sur le point d'aller trouver le vendeur pour lui demander de verrouiller son magasin, elle aperçoit l'homme du dehors sortir un téléphone, composer un numéro et approcher le combiné de

son oreille, confiant.

Qui est-il en train d'appeler ?

Le téléphone du magasin sonne au même instant. Le vendeur décroche. *« Oui ? »* Il tourne le visage vers Eva, qui l'aperçoit du coin de l'œil. L'homme au tee-shirt rouge resurgit. Il la fixe dans les yeux. Seule une vitre les sépare. « *Oui, oui »*, fait le vendeur. *« Pardon »*. Il raccroche et se dirige vers la porte, sans doute avec l'intention de barrer le passage à Eva.

Prise au piège, se dit-elle.

Elle bouscule le vendeur, ouvre la porte d'un coup, ce qui fait reculer l'homme au tee-shirt rouge, et bondit à l'extérieur, évitant de justesse un troisième homme qui tente de refermer les bras sur elle. Elle se débat, parvient à lui échapper, s'élance…

Mais sa douleur à la cheville se réveille soudain, et elle s'effondre dans un cri.

Elle se relève, vacille, les jambes en coton, et aperçoit plusieurs inconnus converger, l'homme au tee-shirt rouge à leur tête.

Seule face à un monde inconnu, Eva comprend que la vérité a un prix.

33.

Marseille
21 heures
30°C

Le fourgon longe une route de terre. Agité de cahots, il est conduit par deux types qui discutent à voix basse. Juan, silencieux, serre sa sœur contre lui et fixe le paysage qui défile derrière les barreaux de cette prison roulante. Dans la lueur crépusculaire se succèdent des bâtiments aux façades décrépites et aux toits de tôle ondulée, des carcasses de voitures abandonnées et désossées, des magasins de fripes et des fast foods nauséabonds devant lesquels sont agglutinés des individus hagards et désœuvrés.

Aucun arbre à l'horizon. Une enfilade de bâtiments s'étire sur une colline déserte et desséchée, jusqu'à s'évanouir dans la nuit. Le soleil implacable a disparu pour quelques heures.

Juan songe à ce qui attend sa sœur. « *Formée dans un endroit chic* », a précisé le dénommé Giovanni. Il repense à ces femmes, sur la plage, forcées par les hommes…

Il n'ose imaginer ce dont il est question.

Parmi les hommes, les femmes et les enfants silencieux assis autour d'eux se trouve le jeune homme au tee-shirt bleu répondant au prénom de Jose. Sa présence apaise Juan, qui sent une aura de confiance émaner de lui. Toutefois, lorsque Jose lui sourit, l'adolescent baisse les yeux. Jose semble sympathique, mais il n'oublie pas que son père lui a conseillé de ne se fier à personne.

— Faut qu'on se barre, souffle Jose. J'imagine même pas ce qui nous attend.

— Comment tu veux leur échapper ? répond Juan sans entrain.

— Il doit y avoir une faiblesse, une vulnérabilité quelque part. Regarde là-bas, près du conducteur. La grille de séparation semble légèrement desserrée. Si on pouvait l'atteindre…

Juan examine la fenêtre de cabine, dont le verre a depuis longtemps laissé place à une grille métallique, et s'aperçoit que Jose n'a pas tort. Les trafiquants, au nombre de deux, disposent de Kalachnikov ancien modèle et de tenues composées d'un patchwork hétéroclite de tee-shirts civils et de pantalons de treillis. Le tableau de bord du fourgon est recouvert de poussière. Sous le rétroviseur se balance un ballon de football aux couleurs de l'OM, l'Olympique de Marseille.

— C'est notre meilleure chance, reprend Jose. Mais pas tant qu'ils

seront assis à l'avant.

Jose semble calme et détendu malgré les circonstances. Sa posture témoigne de sa disponibilité à agir et les aider.

— Et si on arrive à se libérer, on ira où ? interroge Juan d'une voix anxieuse. On connaît rien de Marseille.

— Faut prendre les choses au fur et à mesure. D'abord, trouver un refuge sûr, un endroit où on pourra reprendre notre souffle et demander de l'aide. Ensuite, rejoindre et traverser le massif de la Vanoise. Enfin, se procurer des NordVisas. On mérite une vie meilleure, loin de cette misère, mais pour ça, il faut rester fort et unis.

Juan hoche la tête. Le sourire sincère de Jose révèle une nature compatissante et prête à tendre la main à ceux qui en ont besoin. Il a sans doute raison. Ils y arriveront mieux s'ils sont unis. Peut-être peuvent-ils lui faire confiance le temps d'échapper aux trafiquants. Il tend l'oreille pour tenter de deviner ce qui les attend.

— De plus en plus nombreux… soupire le conducteur. S'ils savaient de ce qui les attend !

— C'est presque triste à voir. Ils sont prêts à tout pour avoir une chance de s'en sortir.

— Ça peut pas durer éternellement. Les flics demandent de plus en plus pour fermer les yeux sur nos activités. La pression internationale pour lutter contre le trafic s'intensifie. Va falloir trouver de nouveaux moyens pour passer sous les radars.

— Même si les contrôles se renforcent, la pauvreté continue d'exploser, et les riches et les puissants s'accrochent plus à leur confort à mesure que le monde s'effondre. Une demande énorme, une offre qui diminue, une chance pour nous ! Qu'est-ce qu'ils ont comme autre solution, pour assouvir leurs besoins sans se salir les mains ?

— L'humanité est prête à tout pour assurer sa survie.

— Qu'est-ce qu'on peut faire, entre les institutions corrompues, la dictature et le manque de ressources ? Un véritable cercle vicieux… Si on saisit pas cette opportunité, d'autres le feront à notre place. C'est une question de survie, pour Giovanni comme pour nous.

Le conducteur tourne la tête vers le passager et poursuit dans un murmure.

— Mais à quel prix ? On exploite les plus vulnérables. Est-ce vraiment la seule voie qui nous reste ?

— Pour le moment, on n'a que ça. Faut rester prudents, minimiser les risques. Peut-être qu'un jour, les choses changeront, et qu'on pourra trouver une autre issue.

— J'espère vraiment que ça arrivera.

— En attendant, faisons ce que nous savons faire. Continuons de profiter de cette sombre réalité tant qu'elle dure. Dans un monde en ruine, mieux vaut être un roi de l'ombre qu'un sujet éclairé.

La discussion des trafiquants sur leurs activités illégales et leur exploitation de la misère humaine laisse Juan songeur. Il a toujours vu ces individus comme des brutes sans scrupule. Il ne pensait pas qu'ils puissent être confrontés, comme des personnes normales, à des choix difficiles et des dilemmes moraux. Qui étaient-ils avant tout ça ? Jusqu'où la crise climatique et la pauvreté extrême peuvent-elles pousser les hommes ?

Le fourgon emprunte une rue de magasins abandonnés et pile d'un coup. Le passager descend et disparaît derrière la porte d'un bâtiment à demi effondré. Jose fixe Juan, puis la porte arrière du véhicule, une porte métallique à double battant, fermée à clé. Il s'en approche lentement, et s'arrête en voyant l'homme revenir en traînant derrière lui une jeune femme aux yeux bandés.

La porte arrière s'ouvre, laissant apparaître l'inconnue qui se débat dans une langue inconnue, et que l'homme fait taire à coup de gifles. Elle manque de perdre l'équilibre, mais il la retient et la fait asseoir à droite de Juan en prenant soin de la menotter au véhicule. Alors que le fourgon repart dans un nuage de pot d'échappement, Juan examine cette femme désespérée, qui se tord les mains, tourne la tête d'un côté et de l'autre d'un air affolé.

— Où va-t-on ? demande-t-elle avec un accent prononcé.

Personne ne répond. Et pour cause, personne ne sait.

Une élégance naturelle émane d'elle, de ses traits délicats, de la cascade de cheveux blonds qui retombe sur ses épaules. Elle porte des vêtements de bonne facture : jeans, débardeur blanc et, ce qu'il n'a pu voir jusqu'ici que dans les journaux, une paire de New Balance en cuir. Une riche, assurément. Ses ongles sont propres et même vernis, ce qui est très rare. Que fait-elle ici ? Comment Giovanni et sa bande ont-ils pu mettre la main sur elle ? D'ordinaire, de telles personnes disposent d'un ou plusieurs gardes du corps ou drones de protection. Comptent-ils aussi la *former dans un endroit chic*, ou demander une rançon ?

Le fourgon tourne dans une rue jonchée de véhicules abandonnés et de piles d'ordures, et s'immobilise de nouveau. Le conducteur peste.

— Tu les connais, eux ?

— Non, pas ceux-là. Fais comme d'habitude et ça va bien se passer, répond le passager en sortant une petite enveloppe brune de sa poche.

Les portes avant claquent. En silence, Juan se glisse contre la grille de cabine pour voir ce qui est en train de se passer, et remarque que les trafiquants parlementent avec une patrouille de deux policiers. Il les observe un court instant, puis examine la rue déserte devant le fourgon. Des intonations de voix lui parviennent. Les policiers semblent mécontents.

Lorsque son regard croise celui de Jose, Juan sent quelque chose passer dans les yeux de ce dernier. Un espoir. Une folie. En silence, sans perdre les trafiquants du regard, il évalue la solidité de la grille, et s'aperçoit qu'une des armes est restée sur la banquette. Il force sur la grille en vain et adresse à Jose un regard désolé. Il pourrait peut-être la déchausser, mais les policiers qui lui font face l'apercevraient et préviendraient les trafiquants. Jose a gagné la porte du fourgon. Juan comprend ses intentions en le voyant manipuler le verrou.

— Je te préviens s'ils reviennent, lui souffle-t-il.

Tandis qu'il scrute les trafiquants, prêt à donner l'alerte, il voit le passager tendre l'enveloppe à l'un des flics, qui fait quelques pas jusqu'à une poubelle derrière laquelle il se dissimule, sans doute pour compter. Autour de lui, les réfugiés ne pipent mot. Le silence n'est entrecoupé que par des cliquetis de métal et les gémissements de Jose qui force sur le mécanisme, faisant levier, s'arc-boutant pour l'arracher.

Un bruit plus fort que les précédents retentit soudain.

Une plaque a cédé.

Jose, le front dégoulinant de sueur, se tourne vers Juan.

— Impossible d'ouvrir. La serrure est totalement grippée.

Le jeune garçon sent une profonde frustration l'envahir.

Il voit alors Jose se rapprocher. Que compte-t-il faire ? Il comprend en le voyant se positionner sur le flanc. Jose semble sur le point de prendre un risque énorme, un risque qui peut tous les perdre.

Alors qu'il esquisse un mouvement pour le retenir, Jose frappe la grille de toutes ses forces avec le pied, la faisant voler en éclat. Policiers et trafiquants se tournent immédiatement vers eux, mais Jose a déjà saisi la Kalachnikov, qu'il leur braque dessus. Juan le regarde avec horreur. Est-il devenu fou ? Jose ne pourra jamais prendre l'arme avec lui dans le fourgon. L'ouverture est trop petite pour faire passer le chargeur.

— Toi ! ordonne Jose à l'un des trafiquants. Ouvre la porte du fourgon et reviens ici. Si tu fais pas ce que je dis, je les descends tous les trois.

L'homme s'exécute d'une démarche hésitante. Les passagers échangent des regards craintifs tandis que ses pas résonnent le long du véhicule, jusqu'à ce qu'un déclic retentisse.

— Reviens tout de suite ou je les abats ! menace alors Jose, que Juan fixe avec un étonnement croissant.

Comment vont-ils pouvoir se sortir d'une telle situation ? Au bout d'un moment, Jose sera contraint de lâcher le fusil pour sortir du véhicule, et il ne fait nul doute que les trafiquants et les flics tireront !

— Prêts à courir ? demande Jose d'une voix agitée.

— Prêts, répond Juan en serrant la main de Rocio dans la sienne.

— Et les autres ?

Personne ne répond. Tous semblent terrorisés à l'idée de prendre le moindre risque. La jeune femme, toutefois, ne l'entend pas de cette oreille. Aveugle, elle continue de demander ce qui se passe et tire sur la chaîne qui l'attache au fourgon.

— Allez, fait Jose avec un geste nerveux.

Juan glisse ses doigts dans l'entrebâillement de la portière, qui s'ouvre en grinçant.

Il sort, suivi de Rocio, puis des autres passagers qui évacuent les uns derrière les autres. Bientôt, tout le groupe est sorti devant les yeux ahuris de quelques passants qui traînent dans le coin. Malgré tout, la présence des trafiquants et des policiers pèse toujours sur eux, malgré la présence du fourgon qui les sépare.

Seule la jeune femme, entravée, est restée à l'intérieur avec Jose.

— Pitié ! Aidez-moi ! implore-t-elle avec un accent étranger.

Juan se tourne vers Jose.

— Tu veux faire comment ? répond ce dernier, secouant la tête en signe d'impuissance. T'as une tenaille ?

Juan regarde la jeune femme qui se débat, tire sur ses liens avec désespoir. Quel sort va-t-elle subir, s'ils l'abandonnent ici ? Rocio saisit Juan par son tee-shirt, mais l'adolescent ne compte pas en rester là. Il retourne dans le fourgon sous le regard épouvanté de sa sœur.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

Juan parvient auprès de la jeune femme, dont il retire le bandage. Elle le regarde sans comprendre. Ses yeux bleu clair, tirant sur le vert, étincellent comme des pierres précieuses. Juan cligne les siens. Il n'a jamais vu de femme aussi belle, aussi exotique. S'arracher à la contemplation de ce regard lui demande un véritable effort.

— Que fais-tu ? demande la jeune femme.

— Je vais vous sortir de là.

Elle le fixe un instant, puis balaie les alentours tandis qu'il force sur ses poignets entravés. Comment retirer ces menottes ?

— L'ambassade de Norvège. Il faut prévenir l'ambassade de Norvège, fait la jeune femme.

Juan ne comprend pas ce dont il s'agit. Il risque un œil vers sa sœur et vers Jose, qui le presse de s'échapper.

— Ils peuvent tenter un truc à tout moment !

— Une seconde !

Jose a raison, pourtant. Juan imagine les trafiquants remettre les mains sur eux. Ils n'auront plus la possibilité de mener des tests d'intrusion ou de côtoyer des « *endroits chics* ». Ils seront employés comme esclaves jusqu'à ce que mort s'ensuive, ou tout simplement abattus.

— Tu ne vas pas pouvoir me délivrer sans outil, déclare la jeune

femme d'une voix tremblante.

Juan évalue l'état de la pièce métallique derrière laquelle passe la chaîne à la recherche d'un point faible. Rien. Il force sur les menottes, puis force de plus belle. Toujours rien. De grosses larmes glissent sur les joues de la jeune femme qui a déjà compris qu'il ne peut rien pour elle.

— Va-t'en, dit-elle, éclatant en sanglots. Et préviens l'ambassade de Norvège, au palais du Pharo, qu'Eva Sandvik a été prise par un gang rue Paradis. Eva Sandvik. Je suis Norvégienne. Ils te donneront de l'argent. Tout ce que tu voudras. Dis-leur que je les rembourserai.

— O.K., répond-il d'une voix agitée.

— Tu t'en souviendras ?

— Eva Sandvik. Le palais du Pharo.

— C'est ça.

— Filez ! Vite ! intime Jose, de plus en plus agité.

— Et toi ?

— Je me débrouillerai !

Juan s'exécute après une dernière hésitation. Il faut qu'ils s'échappent. S'ils ne le font pas maintenant, il sera trop tard. Heureusement, aucun trafiquant n'a encore tenté de retourner la situation à son avantage.

Il entraîne Rocio avec lui sans quitter Jose des yeux. Comment va-t-il, comment vont-ils s'en sortir ? Il s'élance en direction d'une benne à ordures qui les masque aux yeux des trafiquants, sans pouvoir chasser l'image de la jeune femme attachée au fourgon ni de Jose, tous deux restés derrière eux. Dissimulé derrière le conteneur à l'odeur nauséabonde, Juan aperçoit certains prisonniers fuir dans une ruelle attenante, tandis que d'autres sont restés prostrés près du fourgon, toujours terrorisés.

— Barrez-vous !

Un cri retentit alors, suivi d'un crépitement de fusil. Une femme tombe à terre dans un hurlement déchiré.

Juan s'élance en avant. Agrippant Rocio, il court vers une ruelle dans laquelle ils s'engouffrent tous deux. Des crépitements de mitraillettes et des cris retentissent derrière eux.

Une impasse.

— Continuez !

Juan, stupéfait d'apercevoir Jose les dépasser, s'exécute en se demandant ce qu'ils sont en train de faire, et s'il vont parvenir à échapper aux trafiquants, qui ne pourront poursuivre tous les prisonniers. Au bout d'une centaine de mètres, il s'immobilise face à un mur de deux mètres de haut. Et maintenant ? La réponse lui vient en voyant Jose soulever Rocio pour la déposer dans une faille du mur. Puis il se sent lui même porté en l'air, étonné de constater la force du

jeune homme, pourtant si maigre, et aide sa sœur à escalader.

Le sol, plus haut de l'autre côté de la ruelle, lui permet de sauter et de récupérer sa sœur. Puis c'est au tour de Jose de les imiter.

— On est suivis ! lance-t-il d'une voix désespérée.

Ils reprennent leur course entre les bâtiments, traversent une cour déserte et escaladent un nouveau mur en prenant appui sur une poubelle. Jose les dépasse une nouvelle fois et les aide à descendre. Ils traversent le hall d'un immeuble effondré avant de plonger dans une rue étroite et poussiéreuse, flanquée de taudis. Ils longent un ensemble de tentes, dépassent une masure au toit de tôle, encombrée de détritus, jonchée de corps endormis. Au sein d'un cour déserte, un homme assis, seul, fume le narguilé sur un fauteuil de jardin défoncé.

Ils aboutissent à une rue encombrée de monde, où se dressent des étals de viande et de poisson surmontés de mouches, de légumes et de fruits rachitiques. L'un des trafiquants est déjà sur leurs talons.

— Prenez à gauche, je vais prendre à droite.

Jose a raison : ils n'ont d'autre choix que de se séparer. L'homme ne pourra les suivre tous trois.

— Bonne chance, dit-il à Jose en entraînant Rocio derrière lui.

Il fend la foule aussi vite que possible, bousculant les gens sur son passage, courant à perdre haleine tandis qu'un nouveau coup de feu retentit. Il contourne un étal surmonté de pièces de moteur sales et huileuses, avant de s'abriter sous la table et de scruter la rue.

Les passants l'empêchent de voir ce qui s'est passé, mais leur attitude est éloquente. En voyant certaines femmes lever les yeux au ciel et se signer, Juan comprend que Jose a été abattu. En l'imaginant allongé à terre, immobile, déjà mort, un sentiment de terreur l'envahit.

34.

Marseille
22 heures
28°C

Assis sur un banc de bois, Juan et Rocio récupèrent d'une course effrénée. Après avoir échappé aux trafiquants, tous deux se sont réfugiés sur un vaste espace empli de monde, donnant sur la mer assombrie, bordé d'un côté par un édifice orné de passerelles aériennes et de l'inscription « *MUCEM* », de l'autre par un hangar commercial tapissé d'écrans géants surmontés d'un large hologramme portant les mots « *Pure Life, boisson rafraîchissante* ». L'image publicitaire, véritable rafraîchissement visuel, invite à une expérience désaltérante. Sur un fond immaculé, une gouttelette d'eau pure, en suspension, brille sous les rayons du soleil dans tout l'éclat de sa pureté cristalline. Autour d'elle, des couleurs vives et végétales évoquent la nature luxuriante et son énergie revitalisante. Les nuances de bleu et de vert esquissent une oasis rafraîchissante, où chaque gorgée de Pure Life est synonyme de revitalisation, d'hydratation et d'un regain d'énergie bienfaisant.

La gorge sèche, Juan se dit qu'il pourrait avaler un baril de Pure Life d'un trait.

L'esplanade se déploie devant eux avec ses lignes épurées, les motifs géométriques de ses pavés, ses espaces verts aménagés avec des plantes de toute beauté. L'opulence et le luxe règnent en maître, les aménagements modernes et anciens se fondent dans un paysage entretenu avec soin, où les sculptures contemporaines et les installations artistiques captivent l'attention des passants fortunés. Cafés branchés et restaurants gastronomiques offrent des délices culinaires surprenants et sophistiqués, suscitant un « *t'as vu, ils mangent du poisson cru avec des mangues, des avocats et de drôles de baguettes de bois alors que chez nous, les poissons sont tous morts* » de Rocio, une pointe de désespoir dans la voix, tandis que les boutiques de créateurs proposent des sacs à main pouvant chacun leur permettre de vivre toute une année. Aucune comparaison possible avec le quartier voisin de Noailles, plongé dans la misère et l'abandon, où se tenait le marché.

Les différences entre ces deux mondes, si proches et éloignés, sont véritablement choquantes.

— Juan, regarde !

L'adolescent tourne les yeux dans la direction indiquée par sa

sœur et aperçoit, sur l'un des écrans du hangar, un message en lettres rouges que tout le monde est en train d'observer : « *Plus qu'une semaine avant l'inauguration du Mur de l'eau* ».

Juan fixe Rocio sans rien dire, son visage exprimant une combinaison de surprise et de crainte. Il se lève d'un geste brusque et s'approche de l'écran pour vérifier que ce qu'il a lu est bien réel, et ses yeux confirment la vérité. Les conversations qu'il surprend expliquent qu'une Norvégienne anti-migrants a pris le contrôle du Bloc Nord et s'est arrangée avec Davos, son homologue du Bloc Sud, pour finaliser la construction du Mur de l'Eau.

Une semaine ! Une toute petite semaine ! pense-t-il, la gorge nouée d'anxiété.

Tout se précipite à cause de l'arrivée d'une extrémiste à la tête du Bloc Nord. Le compte à rebours est lancé. L'idée qu'ils avaient encore plusieurs semaines pour agir s'effondre en un instant, le laissant désemparé. Il fait quelques pas sans savoir où aller, refoulant le sentiment d'étouffement qui l'envahit, se demandant comment ils vont faire face à cette situation, désormais si pressante et dangereuse.

Alors qu'il revient vers sa sœur, il constate qu'elle se masse le ventre dans un soupir.

— J'ai faim.

Juan jette un œil autour de lui, en proie à une peur croissante. En voyant un homme les dévisager, il prend conscience qu'ils dénotent dans le paysage. Et si la PolDav leur tombait dessus ? Il a déjà eu affaire à la PolDav, dont les agents sont formés pour traquer, infiltrer et neutraliser les menaces numériques, que ce soit des pirates informatiques, des activistes en ligne ou des organisations rivales. Il a failli se faire prendre, et n'a aucune envie de retenter l'expérience. Où vont-ils passer la nuit ? Comment quitter cette ville pour gagner la Vanoise ?

La réponse lui vient en repensant à la jeune femme entravée dans le fourgon.

« *Ils te donneront de l'argent. Tout ce que tu voudras. Dis-leur que je les rembourserai.* »

— Il faut qu'on trouve l'ambassade de Norvège.

— Tu crois ?

— La Norvégienne nous a dit qu'on nous filerait de l'argent. Assez pour passer de l'autre côté.

Après s'être renseignés auprès de plusieurs passants, qui n'ont aucune idée de l'endroit où se trouve l'ambassade, Juan et Rocio aperçoivent deux jeunes hommes postés devant un étrange dispositif, une sorte de roue alimentée par un panneau solaire portatif. Le plus grand des deux les accueille avec un sourire.

— Savez-vous où se trouve l'ambassade de Norvège ? demande

Juan après l'avoir salué.

Le grand se tourne vers son compagnon.

— De l'autre côté du Vieux-Port, répond ce dernier. Au palais du Pharo.

— Merci, fait l'adolescent en s'éloignant.

— Eh, attendez ! Vous ne voulez pas faire une partie ?

— On n'a pas d'argent.

— Aucun souci, on vous offre la mise de départ.

— On n'a pas vraiment le temps non plus.

— Allez, Juan, juste une partie… insiste Rocio.

Le grand se réjouit que Juan accepte. Puis, désignant son partenaire.

— Lui c'est Jean, et moi Eric.

L'adolescent les examine tous deux avec attention, tenté de leur attribuer des intentions plus sinistres, mais ils sont propres et bien habillés. Ils n'ont pas l'air de trafiquants. Peut-être s'agit-il d'une opportunité.

— Laissez-moi vous présenter le jeu.

Juan et Rocio s'approchent de la roue en question. Le dénommé Jean leur tend une assiette où sont disposés des morceaux de pastèque, fruit extrêmement rare depuis que le dérèglement a modifié ses conditions de croissance et de production, entraînant de graves pénuries.

— Servez-vous.

Rocio approche la main sans hésiter, rayonnante de bonheur. Juan l'imite et croque avec délice dans un morceau de pastèque juteuse. Le fruit est frais, doux et sucré, chaque bouchée est une explosion de fraîcheur bienvenue dans la chaleur étouffante de la ville. La pastèque, gorgée de jus, coule sur ses lèvres assoiffées, apaisant sa gorge sèche.

Alors que le dénommé Jean commence ses explications, Juan ressent une brève évasion, un moment de répit bienvenu au cœur de ce désert brûlant.

— La « *Roue du Climat* » est conçue pour sensibiliser les participants aux enjeux environnementaux tout en offrant une chance de gagner des récompenses. Le concept est simple : vous pariez sur les différentes conséquences de la crise climatique et les mesurez en termes de probabilité. Par exemple, vous pouvez parier sur l'augmentation des températures mondiales, la fonte des derniers glaciers, les phénomènes météorologiques extrêmes ou encore la rareté de l'eau. Chaque prédiction est associée à des gains potentiels basés sur les probabilités calculées par le système.

Jean appuie sur un bouton et un personnage virtuel apparaît devant la roue.

— Bonjour, je suis l'Écoguide, explique le personnage. Je fournis des informations sur les différentes conséquences climatiques et encourage les participants à prendre des mesures pour atténuer les effets de la crise.

— Les joueurs peuvent également utiliser leurs gains pour investir dans des initiatives écologiques ou acheter des produits respectueux de l'environnement, précise Eric.

— Que peut-on gagner ? interroge Juan.

— Les récompenses varient en fonction du défi environnemental attribué. Cela va de réductions sur des produits respectueux de l'environnement jusqu'aux plantes d'intérieur, en passant par des panneaux solaires et des voyages écotouristiques vers des destinations préservées.

— Et si on perd ?

— Vous aurez l'opportunité de vous impliquer dans des actions concrètes pour l'environnement. Par exemple, si la roue s'arrête sur le symbole de la réduction des déchets plastiques, vous devrez vous engager à participer à une opération de nettoyage des plages ou à adopter des comportements plus écoresponsables dans votre vie quotidienne. Ce jeu est bien plus qu'un simple divertissement. Il a pour objectif d'éduquer et d'encourager les gens à effectuer des actions concrètes. Les bénéfices générés par la Roue du Climat sont également réinvestis dans des projets de recherche et des initiatives visant à lutter contre le changement climatique.

— Allons-y, fait Juan, estimant qu'ils n'ont rien à perdre, à part quelques minutes, et qu'ils pourront toujours revendre ce qu'ils gagneront pour financer leur voyage à venir.

Rocio parie la mise de départ sur une augmentation de 10 % de la sécheresse en Espagne dans l'année, la Roue du climat tourne et l'Écoguide indique qu'elle a gagné des graines de Paulownia Tomentosa, l'un des arbres qui absorbe le plus de CO2 durant sa vie.

Elle se prend au jeu et parie sur une augmentation de 15 millimètres du niveau des mers en trois ans.

— Encore gagné ! s'enthousiasme l'Écoguide.

Ils gagnent un arrosoir.

— Vous êtes espagnols ? interroge Jean tandis que l'adolescent tourne la roue à son tour.

— Oui.

— Pourquoi chercher l'ambassade de Norvège, en ce cas ?

Juan note que Jean contemple sa sœur d'une manière étrange.

— Notre oncle nous a demandé de le retrouver là-bas après son rendez-vous, répond-il, prudent, en regardant la roue s'arrêter.

Il perd et rend l'arrosoir à Eric.

— Pourquoi êtes-vous partis d'Espagne ?

— Si vous connaissiez Barcelone, vous seriez partis vous aussi, répond Juan.

Rocio parie sur un incendie de 50 000 hectares dans les Pyrénées d'ici à la fin du mois d'août et gagne un extincteur portable. En voyant la nature des lots et l'esplanade se vider peu à peu, Juan songe à arrêter, estimant leurs gains suffisants pour payer une chambre d'hôtel au cas où l'ambassade est fermée.

— Vous êtes certains de ne pas continuer ? demande Eric. Vous avez l'air en veine, ce soir.

— C'est plus prudent, répond Juan.

Les deux hommes semblent déçus. Le regard qu'Eric jette à Jean conforte les doutes de Juan au sujet de leurs intentions douteuses. Ils imaginent peut-être les dépouiller. Sont-ils armés ? Sa sœur et lui sont étrangers, très jeunes, sans attaches.

Ils représentent tous deux des proies idéales.

Tandis que Jean flatte Rocio au sujet de son collier, Juan songe à la manière de leur échapper. Les deux hommes se font de plus en plus pressants. Le dénommé Eric, extrêmement grand et très maigre, est sans doute capable de courir vite, mais son comparse a de l'embonpoint, ce qui devrait le ralentir. Une chose est certaine : si jamais ils en viennent à la force, ils ne pourront faire le poids contre eux deux. En outre, Juan ne pourra courir vite avec sa sœur qui va le ralentir.

Il va falloir ruser.

Il décide de prendre congé d'eux au plus tôt.

— Venez au moins prendre un verre avec nous, persiste le dénommé Jean tandis que Juan repose ses gains devant la Roue du climat.

Il espère ainsi qu'ils les laisseront partir plus facilement. Mais devant leur insistance, Juan ne peut s'empêcher de penser au pire.

— Merci pour ce super jeu, on reviendra demain !

Il saisit la main de Rocio et l'entraîne hors de l'esplanade, avant de longer une rue en direction du Vieux-Port. Il y a peu de passants et bientôt plus aucun bruit. Les volets sont fermés. Quelques silhouettes errent au loin, devant les bâtiments militaires du port.

Juan perçoit alors un bruit de pas derrière eux. Il accélère l'allure, tourne le long d'une rue et en profite pour jeter un coup d'œil en arrière.

Les deux types sont en train de les suivre.

Tirant Rocio derrière lui, il tourne à droite, puis à gauche, puis se ravise tandis qu'ils atteignent une ruelle sombre, avisant plus prudent de bifurquer vers le Vieux-Port pour ne pas se retrouver seuls avec eux. Il s'aperçoit alors que les deux types les auront bientôt rattrapés.

Son cœur bat de plus en plus vite. En voyant le visage blême de

Rocio dans la lueur d'un réverbère, il se dit qu'elle a compris. Il regarde autour de lui dans l'espoir de trouver un objet lui permettant de se défendre, une tige métallique, un morceau de verre, en vain. Tout objet de ce type a dû être récupéré et revendu au marché noir.

Juan envisage alors d'ouvrir l'une des voitures garées dans la rue dans l'espoir de trouver quelque chose pouvant lui servir d'arme, mais y renonce. Les types les rattraperaient à coup sûr, il sent bien qu'ils sont en train de gagner du terrain. Enfin, il distingue un pavé déchaussé qu'il saisit dans sa main, avant de jeter un œil derrière son épaule.

Les hommes ne sont plus qu'à une vingtaine de mètres d'eux. Ils portent chacun un couteau dans la main, des lames affûtées, sans doute à verrouillage magnétique, d'une vingtaine de centimètres de long. Il frissonne.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande Rocio.

— Rien, dépêche-toi.

Le Vieux-Port se rapproche, mais il leur sera impossible de l'atteindre sans se faire rattraper.

Impossible de leur échapper.

En entendant les pas se rapprocher, Juan comprend qu'il va devoir se battre. Quelles sont leurs chances de s'en sortir ?

Lorsque l'un d'eux le saisit au col, Juan réagit en un éclair : il lui assène de toutes ses forces un coup dans le sternum. Il aurait aimé viser le front, mais le dénommé Eric est bien trop grand. Quoi qu'il en soit, ce dernier s'effondre à terre, la chemise ensanglantée, en poussant un gémissement.

L'autre lance son arme en avant. Juan évite le coup de justesse, mais perd l'équilibre. Le pavé lui échappe et roule à terre. Le type l'empoigne dans un rugissement. Juan se débat, en vain.

Cette fois, c'est foutu.

Mais son sang se met à bouillir lorsqu'il voit le dénommé Eric se relever et saisir sa sœur à son tour. En entendant les cris de Rocio, Juan se sent comme électrisé. Il donne un coup de pied dans quelque chose de mou, entre les cuisses de Jean qui pousse un hurlement rauque et recule en titubant.

Son couteau est tombé à terre.

Juan bout d'envie de le saisir et de le planter dans le ventre de son assaillant, mais il remarque des silhouettes s'approcher, certainement attirées par les cris. Il saisit la main de sa sœur.

— Vite !

Il s'enfuit en tirant Rocio derrière lui.

En atteignant le Vieux-Port, Juan se mêle à la foule en jetant des regards inquiets derrière lui, et constate que personne ne les suit. Parvenu au pied de la Canebière, non loin d'un commissariat, il

s'abrite derrière une poubelle.

— Ça va ? demande-t-il à sa sœur.

— T'es trop fort !

— Arrête.

Mais l'admiration de sa sœur à son égard le fait exulter. Il bombe le torse. Jamais il ne s'était battu. L'espoir rejaillit en lui, telle une source de jouvence.

— À l'ambassade. Vite.

Logeant le Vieux-Port en main gauche, ils grimpent une rue jusqu'à un édifice de belle facture, juché au faîte d'une colline boisée. Ils peuvent apercevoir une partie de sa façade blanche ainsi qu'un drapeau norvégien derrière une grille de fer forgé. Devant la grille, deux hommes vêtus de noir, un bandeau « *sécurité* » sur le bras.

— C'est ici, remarque Juan. J'y vais.

— Tu vas les voir comme ça ? interroge Rocio.

— Pourquoi pas ?

— Mais s'ils te demandent ton identité ?

— Y'a pas de raison que ça tourne mal. C'est des agents de sécurité, pas des sbires de la PolDav. Sans oublier qu'on leur rend service.

Juan, malgré tout, n'en mène pas large. Il sait que sa sœur n'a pas tort. En allant parler à ces inconnus, peut-être va-t-il sauver la femme et toucher une récompense, mais il prend le risque d'être dénoncé avec tout ce que cela comporte.

Le visage de la jeune femme lui revient à l'esprit, avec toute la détresse qu'il recelait, décidant Juan à tenter le coup.

— Attends-moi ici.

Il s'approche de l'homme de la sécurité le plus proche d'eux.

— Bonsoir, je viens de la part d'Eva Sanik.

— Eva qui ?

— Sanik. La connaissez-vous ?

— Non.

Juan jette un regard étonné à sa sœur. Il n'avait pas prévu cela.

— T'as rien à faire ici, gamin, poursuit le type. Dégage, ou j'appelle les flics.

— Une jolie jeune femme blonde, insiste Juan. Une Norvégienne. Elle a été emmenée dans un fourgon.

— Une Norvégienne ?

L'homme se tourne vers son acolyte.

— Eva Sanik, ça te dit quelque chose ?

L'autre réfléchit un instant, les sourcils froncés.

— Sandvik ?

— C'est ça ! s'exclame Juan.

— Elle fait partie de la délégation, explique le deuxième homme.

Une véritable bombe !

— Attends un instant, fait le premier. Il y avait une bombe à l'ambassade, et on m'a rien dit ?

— Un cul de rêve, mon pote. Et des seins…

— Vraiment ?

— C'est du gros gibier, du genre de celui réservé à l'ambassadeur. Paraît qu'on les a vus flirter !

Tout en jurant, l'homme décroche son smartphone, prononce quelques paroles et fait signe à Juan d'attendre. Les estimant hors de danger, l'adolescent indique à sa sœur de se rapprocher et tous deux patientent durant quelques instants.

— Bonjour, je m'appelle Lars, fait un homme aux cheveux rasés à travers le portail. Vous avez vu Eva Sandvik ?

— Oui.

— Où ça ?

— Je veux bien vous le dire, mais elle a promis qu'on toucherait une récompense.

L'homme aux cheveux rasés fait signe aux agents de sécurité.

— Pas un mot de tout ça, les gars. Hors de question d'affoler les invités. Je gère seul.

— O.K., font les agents en traversant la rue.

L'homme aux cheveux ras baisse le visage vers Juan et esquisse un sourire.

— Comment t'appelles-tu, petit ?

Juan hésite à répondre.

— Je m'appelle Javier. Je suis avec ma sœur Rafaela.

— Javier et Rafaela. Très bien. Combien vous voulez ?

— Elle a dit *« tout ce que vous voudrez »*.

Lars regarde les hommes de la sécurité, qui s'esclaffent. Il sort et se poste devant Juan.

— Allez, dis-nous où elle est avant que je me fâche, murmure-t-il.

— Pardon ?

Le dénommé Lars saisit Juan par son tee-shirt et le soulève devant lui sous le regard médusé de sa sœur.

— Laissez mon frère tranquille !

En guise de réponse, Lars secoue l'adolescent.

— Tu vas nous le dire, oui ou merde ? Tu comprends pas qu'elle est en danger de mort ?

— Si, répond Juan d'une voix tremblante. C'est même pour ça qu'on est là.

Lars le relâche en voyant des passants approcher.

— Tu auras deux cents francs, indique-t-il à contrecœur.

— C'est pas assez. Et je veux être payé en néo-euros.

— Combien te faut-il ?

— Mille.

— Mille néo-euros ? Cent, pas un de plus.

— C'est à ce prix que vous estimez sa vie ?

— Tu sais combien d'heures de travail représente une telle somme ?

Juan soutient son regard. Il leur faut un montant suffisant pour le voyage et la traversée du Mur, et rien de moins.

— Une promesse, c'est une promesse.

— À ceci près que ce n'est pas moi qui t'ai promis quoi que ce soit.

— Peu importe.

Lars paraît alors perdre patience. Juan voit son poing se lever, s'abattre sur sa joue. Il s'effondre à terre sous les sanglots de Rocio.

— Un fourgon gris plein de poussière, lance cette dernière. Un bandit qui s'appelle Giovanni…

À ces mots, Juan comprend qu'ils n'auront pas le moindre sou.

— Merci, petite, fait Lars en sortant son holophone et en passant quelques instructions dans une langue étrangère à un hologramme d'agent de sécurité. Dites-moi, vous avez des papiers d'identité ?

Les deux enfants restent silencieux. Lars esquisse un rictus.

— C'est bien ce que je pensais.

Il se tourne vers les agents de sécurité.

— Appelez la police et débarrassez-nous d'eux. Et surtout, pas un mot sur ce qui vient de se passer.

35.

Camp Charly, au même instant
30°C

Alors qu'il traverse le camp dans la nuit, Frank ne peut s'empêcher de repenser aux menaces qu'il a reçues. Il ne pense pas qu'elles émanent des migrants, comme on souhaite le lui faire croire, mais plutôt d'ennemis invisibles qui ont conscience de ce qu'il fait et veulent se débarrasser de lui. Gaillard fait-il partie de ces ennemis ?

Possible.

Dans tous les cas, il doit agir avec prudence pour éviter de mettre sa propre vie en péril.

La lueur pâle de la lune enveloppe le camp d'une étreinte argentée, projetant les ombres squelettiques des pins sur le sol sec et rocailleux. Les branches frémissent sous la brise nocturne, comme s'ils chuchotaient des secrets à l'oreille attentive de Frank, qui songe à la nouvelle de la journée : la promesse de Davos selon laquelle le Mur sera terminé dans une semaine.

Il pensait, espérait que la récente attaque retarderait le projet, l'exposerait à de vives critiques, remettrait en cause sa construction. Il était à mille lieues d'imaginer qu'au lieu de cela, elle accélérerait sa finition.

À croire que tout a été savamment organisé !

Parvenu à l'orée d'un petit bois, Frank scrute avec attention l'algéco de Gaillard, qui se dresse devant lui tel un gardien silencieux empli de mystères profonds. Un lampadaire, non loin, lui indique que les alentours sont déserts, de même qu'il n'y a personne à l'intérieur, puisque Gaillard a la chance et le privilège d'y loger seul, et qu'il se trouve au bar avec les autres.

Tout repose désormais sur ce que Frank va dénicher dans l'habitat fermé.

Heureusement, une porte verrouillée peut-être un obstacle tangible comme une opportunité. Frank a minutieusement étudié les mœurs de Gaillard, qui possède une habitude singulière : il ne ferme jamais la fenêtre de sa chambre avant de partir picoler. Peut-être pour garder ladite chambre fraîche, si la pêche est bonne et qu'une migrante mord à l'appât ?

L'ouverture est minime, mais Frank s'y engouffre avec la furtivité d'un chat, après avoir traversé la pelouse de Gaillard et s'être fondu dans l'ombre de la construction. Parvenu à l'intérieur, il tend l'oreille et se félicite d'avoir subi un entraînement militaire quelques années

auparavant.

Les contours de l'algéco se révèlent devant lui, tel un obscur sanctuaire. Des meubles de belle facture, des cadres, des objets de décoration, tous issus de la contrebande. Frank avance avec précaution, à la recherche d'un coffre ou d'un bureau, anticipant chaque mouvement de lumière aux fenêtres. Son cœur bat au rythme de la prudence, de la tension et de l'urgence, car si Gaillard ne trouve pas ce qu'il cherche au bar, il reviendra peut-être plus tôt que prévu. Et s'il trouve, il reviendra peut-être accompagné.

Dans tous les cas, les conséquences seront dramatiques.

Arrivé devant le bureau de Gaillard, Frank s'accroupit avec précaution. Fait surprenant pour un béotien comme Gaillard, plusieurs dossiers s'amoncellent sur une étagère. Frank s'en approche, ses pas feutrés résonnant comme des échos dans une crypte oubliée. Les bruits sourds de la nuit semblent suspendus en l'air, en attente, tandis qu'il passe en revue les documents qui s'avèrent être des rapports de ronde ou autres événements inintéressants. Frank gagne alors le bureau. Des parapheurs, des stylos. Un tiroir fermé à clé. Peut-être que ce qu'il cherche se trouve ici.

Ses doigts dansent sur la serrure du tiroir, utilisant son crocheteur improvisé pour déjouer les mécanismes de sécurité. Un souffle retenu, un cliquetis et la serrure cède. Frank ouvre le tiroir et examine son contenu à la lueur du lampadaire, la respiration maîtrisée et silencieuse.

Un jeu de clés. Quelques feuilles éparses. Un dossier portant l'inscription « *Confidentiel* » attire son attention, et il l'examine avec minutie. Un à un, il en extrait les documents, prenant soin de les photographier en détail avec son smartphone. Parmi eux émerge une correspondance privée révélant un lien inquiétant entre Gaillard et divers hommes importants. Il est question d'attaque du Mur, de migrants et d'écoterroristes.

Les yeux de Frank glissent fébrilement sur les lignes tracées à l'encre noire. La correspondance, tel un puits sans fond, touche à des vérités inattendues et troublantes. Son doigt s'arrête sur une phrase, une simple phrase qui déclenche en lui une tempête de confusion et d'incrédulité.

« Donnez à Gaillard l'ordre d'exécution. »

Aucune date, évidemment. Mais la signature, en bas de page, sorte de code complexe et impénétrable pour ceux qui n'en connaissent pas la clé, série de symboles, de chiffres et de lettres entremêlés, sans aucune signification apparente, attire l'attention de Frank qui l'examine de plus près. Des caractères stylisés de manière à sembler presque aléatoires, avec des boucles, des lignes brisées et des formes abstraites. Chaque élément est soigneusement conçu pour

masquer son intention réelle. Mais en tant qu'Écorésistant, Frank reconnaît cette signature secrète, utilisée dans les communications hautement confidentielles et certains documents classifiés de la PolDav. Elle est un symbole de l'opacité et du mystère qui entourent les opérations de l'agence, renforçant ainsi son pouvoir et son autorité dans l'ombre.

Il s'agit de la signature de Kozlov, le directeur de la PolDav.

Georges Kozlov…

Frank en a la confirmation après une brève analyse des formules employées et du grain de papier utilisé. Un support de cette qualité ne peut provenir que d'un bâtiment officiel, comme l'Arcologie Davos.

Le nom de Kozlov, indicateur d'un pouvoir insaisissable et influent, lié dans une correspondance avec celui d'un simple garde-frontière, Gaillard. L'incompréhension trouble les pensées de Frank alors qu'il s'aperçoit que Simon Olivar, le directeur du camp, est également impliqué. Kozlov et Davos, Gaillard et Olivar… Comment des individus d'apparence si modeste peuvent-ils être liés à des personnalités de cette envergure ?

Frank a consacré des jours et des nuits à recueillir des informations sur l'attaque du Mur, au risque de se trahir. Et ce simple document semble la réponse qu'il cherchait tant. Ses yeux s'arrachent à la lettre pour scruter la pièce autour de lui, comme s'il s'attendait à voir des menaces émerger des ombres de l'algéco ou qu'il craignait qu'on ne l'épie. Des noms, des alliances, une possible machination qui aboutit à une accélération de la construction du Mur, tout semble s'entrelacer dans une toile complexe qu'il ne peut déchiffrer.

Frank referme la lettre avec précaution, emporté dans un tourbillon de pensées tortueuses. Une chose est claire, malgré tout : il effleure du bout des doigts une vérité d'une ampleur bien supérieure et infiniment plus complexe que tout ce qu'il avait pu imaginer jusqu'ici.

Au fil des secondes qui s'égrènent, il rassemble d'autres éléments de preuve, document après document. Chacun de ces clichés photographiques devient une pièce fondamentale de l'édifice de la vérité, une vérité qui, une fois exposée à la lumière du jour, pourrait altérer le cours de l'Histoire.

Alors qu'il range les dossiers dans le tiroir en veillant à les remettre exactement à leur place, Frank sent quelque chose de dur sous ses doigts. Il saisit un objet froid et plat, découvrant qu'il s'agit d'un téléphone satellitaire encore allumé, peut-être par pur hasard ou négligence.

Les mains tremblantes, Frank parcourt les appels et les messages, effacés pour la plupart. Seul un message subsiste, envoyé à un destinataire inconnu : « *Il a tué le Grec à ma place, j'ai rien eu à faire.* »

La surprise laisse Frank sans voix. Son cœur bat la chamade tandis qu'il essaie de démêler le sens de ces mots. Si Gaillard avait pour mission d'éliminer le Grec, l'unique agresseur identifié de l'attaque du Mur, cela signifie qu'il savait ce qui allait se passer et devait se débarrasser d'un témoin gênant après lui avoir fait signe de lancer l'assaut. Et si le Grec a déclenché sa bombe en visant Gaillard, ce que Frank n'avait pas réussi à comprendre jusqu'ici, c'était peut-être pour effacer un lien compromettant ou par peur d'être tué par lui. Ce qui est indéniable, c'est que l'intervention de Frank a bouleversé le cours des événements.

En éliminant le Grec, Frank a sauvé Gaillard.

Le poids de cette conclusion le submerge, et il serre les poings, furieux contre lui-même.

J'ai sauvé cette ordure de Gaillard, répète-t-il inlassablement, la rage lui tordant les tripes, comprenant enfin pourquoi Simon Olivar, à la fois supérieur et complice, n'a jamais prêté foi à ses déclarations troublantes. Si Olivar lui a permis d'examiner les lunettes à réalité augmentée du migrant en chemise blanche, c'était uniquement pour anticiper ses intentions, avec la ferme intention de le stopper avant qu'il n'aille trop loin.

Alors que Frank se prépare à d'inévitables changements, une ombre glisse derrière la fenêtre. Son alarme intérieure se déclenche, un frisson glacial traverse son dos. Gaillard, de retour plus tôt que prévu, est heureusement seul. Le souffle en suspens, Frank range le téléphone satellitaire dans sa cachette et ferme le tiroir, qui répond par un cliquetis sourd. Puis, il enfouit son propre smartphone dans sa sacoche et se fond dans un recoin sombre, derrière l'étagère, à l'abri. Son cœur tambourine dans sa poitrine, ses sens sont en alerte maximale.

Gaillard pénètre dans l'algéco d'une démarche fatiguée. Les secondes semblent s'étirer alors que Frank observe chacun de ses mouvements avec une attention fébrile. Les pas de Gaillard résonnent sur le parquet, ajoutant à l'atmosphère électrique qui enveloppe la pièce.

Le chef de patrouille se fige soudain. Frank peut sentir l'instant de tension, comme si le temps lui-même avait suspendu sa course. Gaillard semble hésiter. A-t-il perçu une présence indésirable dans l'air ? Il ne donne pas cher de sa peau le cas échéant. Gaillard doit toujours porter son couteau sur lui. Frank revoit la lame acérée, le manche en bois épais. Gaillard le clouera au mur avant qu'il n'ait eu le temps de se justifier, et jouira d'une impunité totale en prétextant la légitime défense suite à un cambriolage. Un frisson parcourt l'échine de Frank, qui bloque sa respiration, priant pour que sa présence demeure inaperçue.

Gaillard se déplace avec hésitation, comme s'il cherchait quelque chose ou s'il se demandait comment agir suite à une découverte inattendue. Son regard balaie la pièce, et, après un moment qui semble durer une éternité, il se détourne et se dirige vers le bureau. Il ouvre le tiroir, qui heureusement était de nouveau verrouillé, y glisse la main et y récupère le jeu de clés, qui cliquette alors qu'il laisse échapper un bruit de contentement.

Gaillard quitte alors l'algéco, permettant à Frank de respirer à nouveau. Après un dernier regard vers le tiroir et les documents toujours à leur place, Frank se glisse lentement vers le lit. S'éclipsant de l'algéco, il replace la fenêtre de la chambre dans la position où il l'a trouvée et disparaît dans la nuit, telle une brume éphémère qui se dissipe au vent. Le souffle qu'il a retenu est finalement libéré, se mêlant à l'air nocturne. Sa fuite réussie est à la fois une victoire et un rappel brutal de la mince ligne entre le succès et la défaite, entre la lumière et l'ombre. Les preuves dans sa sacoche sont comme des joyaux précieux de la justice, des joyaux qui brilleront bientôt pour éclairer l'obscurité du mensonge.

Frank doit les partager au plus vite. Le vent de la nuit murmure des promesses d'espoir et d'incertitude, mais sa détermination reste inébranlable. Il a découvert les secrets qui se cachent dans les arcanes du pouvoir, et il compte les dévoiler, peu importent les risques.

Une fois dans l'algéco, il referme derrière lui, vérifie que personne ne vient, et soulève les lattes sous son lit pour envoyer tout ce qu'il a découvert à l'Écorésistance. Il s'exécute avec la satisfaction du devoir accompli. Le reste n'est plus de son ressort.

Alors qu'il s'apprête à éteindre l'appareil, il reçoit un message qu'il examine avec surprise. Ont-ils déjà décodé le sien ? Après l'avoir déchiffré, il comprend que l'attend une nouvelle mission de la plus haute importance, même s'il en ignore totalement les enjeux.

« *Prio 1AAA : Protéger Javier et Rafaela Suarez en vue d'une extraction rapide.* »

RN 7, sud du Camp Charly,
6 jours avant l'adoption de la nouvelle loi de sécurité européenne et l'inauguration du Mur de l'eau

36.

Sud du Camp Charly
11 heures
39°C

L'air ardent tremble au-dessus de la route et le goudron luit au soleil. Des collines sèches, arides, de la rocaille hérissée de quelques arbres épars compose ce que l'on appelle désormais le « *désert provençal* ». Par endroits surgissent des maisons sans volets, tels des visages éborgnés. Au loin, un lac tremblote au creux d'un plateau, toujours à la même distance du vieux bus électrique qui roule dans un concerto de craquements, de vibrations, de cliquetis et autres sifflements parasites. Loin sur la droite, des barrières de bois affaissées et des panneaux portant un disque noir entouré de disques tronqués sur fond jaune[58].

— C'est quoi ? demande Rocio.

— La zone d'exclusion de Cadarache, répond le policier assis non loin d'eux. Personne ne doit s'en approcher.

ITER… se dit l'adolescent.

Son père lui a souvent parlé du site où il travaillait, hautement contaminé par des isotopes radioactifs depuis l'incendie qui a ravagé le pays et fait chavirer le destin du monde. Il frissonne à la vue de cette zone désolée, léthale, et qui pourtant ne diffère en rien, visuellement, de la sécheresse environnante. Il reporte son regard sur le mirage, devant eux. Le lac. L'asphalte. Les ornières. Toujours aucun camp en vue. Au-dessus du capot, un ciel bleu profond. Pas un nuage. Du bleu, encore du bleu.

Juan se surprend à détester cette couleur.

Il repense à ce qui leur est arrivé au commissariat central, à l'interrogatoire qu'ils ont subi, sa sœur et lui. Il a d'abord été question de leur identité, leur provenance, les raisons de leur départ. Les enfants n'ayant pas de papiers et parlant tous deux parfaitement le français, les agents de police ont gardé un doute sur leur véritable identité, ce qui leur a fait écarter la possibilité de les renvoyer en Espagne. Ils ont cherché à connaître le moyen de transport utilisé depuis l'Espagne et les personnes qui les ont aidés ou accompagnés. Ensuite, ils les ont questionnés sur les raisons spécifiques de leur venue, leur demandant notamment s'ils avaient été affectés par des problèmes environnementaux tels que la sécheresse, les inondations ou la montée des eaux. Ils se sont renseignés sur leurs ressources financières, la manière dont ils ont payé leur voyage et les moyens

dont ils disposent en France. Enfin, ils leur ont demandé s'ils avaient l'intention de rester à Marseille ou de se rendre autre part, s'ils avaient des « *plans* » ou des contacts pouvant les aider à s'établir. Juan a alors prononcé le nom de Fonseca, avec l'espoir qu'ils tenteraient de contacter ce dernier. « *Monsieur est un homme important, il a des amis députés !* », se sont moqués les agents. L'un d'eux a alors évoqué la possibilité de les placer dans un camp de réfugiés climatiques en attendant de résoudre les questions administratives, prétextant qu'ils pourraient au moins bénéficier d'une certaine forme de « *protection et d'assistance* ».

La solution d'envoyer les enfants dans un camp de réfugiés a donc été prise comme une mesure temporaire dans l'attente d'une solution plus durable. On leur a expliqué qu'on chercherait, une fois qu'ils seraient dans le camp, à évaluer leur situation individuelle, à déterminer s'ils remplissent les critères requis pour obtenir un statut de réfugié climatique ou à explorer d'autres options d'accueil.

S'est alors posée la question du camp qui les accueillerait, sachant que tous sont saturés. Il a d'abord été question du camp de Tarascon, puis de celui de Nicéa, à Nice, mais un enfant ayant été agressé dans le premier et une épidémie de malaria s'étant abattue sur le second, ces options ont été écartées. Montpellier, Béziers et Narbonne n'accueillant plus d'enfants, la décision a été prise de les transférer au sud de Lyon, dans un camp appelé le camp Charly, ce que Juan a accueilli avec un soulagement non feint, car cela les rapproche de leur destination : le massif de la Vanoise. Heureusement, il leur reste, en plus du portefeuille que Juan a pu conserver, le collier de leur père. La cigogne au long cou délicat, au long bec pointu et effilé, aux yeux perçants, à l'élégance et à la majesté naturelle est toujours avec eux.

L'adolescent repense à la jeune femme qu'ils ont dû laisser derrière eux, Eva Sandvik, en se demandant ce qui est advenu d'elle. A-t-elle été retrouvée ? Il serre le poing. S'il n'avait pas commis l'erreur de vouloir la sauver, Rocio et lui ne seraient pas dans ce pétrin. Il se surprend à la détester autant que ce bleu infini qui les écrase tous.

La température monte implacablement tandis que le bus s'enfonce dans le désert provençal. Juan n'aurait jamais imaginé que Barcelone, où il a passé sa vie, pouvait s'avérer plus fraîche que certaines régions plus septentrionales. Il avait toujours cru que les températures descendaient à mesure que l'on montait vers le pôle. Au début du voyage, l'absence de vitre le dérangeait, et la brise poussiéreuse soulevée par le bus lui irritait la gorge. Désormais, mal assis et incapable de bouger sans réveiller sa sœur, le front couvert de sueur, il savoure le moindre souffle d'air, même chaud et poussiéreux.

Juan baisse les yeux vers Rocio, qui dort d'un sommeil agité. Que va-t-elle devenir ? Que vont-ils devenir ? Avec qui pourront-ils négocier les résultats, s'ils restent coincés en France du Sud ?

Personne, sans doute.

Les enfants qui les entourent se sont pour la plupart assoupis sur les banquettes, ballottés par les mouvements du bus sur la chaussée cahoteuse. Juan croit en reconnaître certains qui étaient avec eux sur le Futura. Le policier qui les accompagne, hirsute et transpirant, fixe le paysage d'un air morne. Il doit connaître par cœur cette route qui se flétrit à mesure qu'ils avancent, ces villages de plus en plus abandonnés. Le long d'une crête s'étend une forêt de troncs brûlés, telle une armée de morts. Des ruines crèvent la terre noircie comme des chicots pourris. L'odeur âcre de la fumée fait grimacer Juan, qui transpire à grosses gouttes malgré l'air qui fait valser ses cheveux.

Le paysage brûle dans le soleil.

Il lui est arrivé de contempler d'anciennes cartes postales de France, lorsqu'il vivait à Barcelone. Dans son souvenir, ce pays était vert et fécond. Parcouru de fleuves, de rivières, de vrais lacs. Qu'est-il devenu à présent ?

Le désert provençal.

Quatre jours. Quatre jours qu'il a perdu son père et fui en courant, avec Rocio sous sa responsabilité. Quatre petites journées durant lesquelles ils ont failli être volés, tués, noyés, transformés en esclaves…

Mais ils y ont réchappé et seront bientôt dans un camp. De la nourriture et un toit. Juan ne rêve que de nourriture et d'eau. De l'eau pure et fraîche à profusion. Une fois repus et reposés, ils trouveront comment sortir et poursuivre leur voyage.

Vers Bruxelles et Fonseca.

Le bus gravit une côte et emprunte une route longeant un ancien cours d'eau très large, presque à sec, qui se résume désormais à un ensemble de galets et de flaques de terre craquelée, à côté desquels s'écoule une petite rivière d'une dizaine de mètres de large au plus. Le long des berges s'étendent des amas de misère humaine, des abris improvisés faits de tentes rapiécées, de bâches usées et de fragiles cabanes en bois. À proximité, des groupes d'hommes et de femmes semblent à peine subsister, assis ou allongés dans un état de désespoir palpable. Une odeur insupportable empoigne Juan, une puanteur mêlant crasse, sueur, pourriture et mort. Partout, des visages éteints fixent un regard vide vers le néant. Des corps affaissés sous des abris précaires, de simples planches de bois servant de lit de fortune. Les visages portent les marques brûlantes du soleil impitoyable, tandis que des enfants maigres gémissent sous l'assaut incessant des mouches. Des regards ternes et fiévreux témoignent de l'épuisement et de la

souffrance, tandis que des mains décharnées grattent la terre aride, en quête d'aliments. L'endroit rappelle à Juan le Camp Nou, l'ancien stade devenu centre d'accueil malfamé et dangereux, si ce n'est qu'il s'étale à perte de vue, telle une vallée maudite, jusqu'à une structure monumentale divisant le paysage en deux.

— Le Mur de l'eau ! s'exclame un garçon d'une voix émue.

Enfin…

Juan se dresse sur son siège, incapable de revenir de sa stupeur en contemplant le Mur de l'eau, colossale clôture barbelée composée de béton, de murs métalliques, de matériaux photovoltaïques et autres grillages renforcés s'étendant sur des dizaines, des centaines de kilomètres, parcourant les montagnes, les collines et la rivière à demi-asséchée. Par endroits, le Mur atteint des hauteurs vertigineuses, s'élevant jusqu'à plus de dix mètres. Des tours de guet, érigées à intervalles réguliers, rappellent la présence d'une surveillance constante et d'un contrôle étroit par les autorités. Mais si le Mur de l'eau est une prouesse d'ingénierie, il symbolise la division, la méfiance qui prévalent dans cette société troublée et les efforts déployés pour protéger les frontières et maintenir un certain contrôle sur les flux migratoires.

Une atmosphère de tension et de vigilance accrue. Une clôture imposée à grands coups de mitrailleuse.

Le bus s'arrête devant une barrière barbelée dressée sur la route. Trois militaires, le visage rougi par le soleil, se tiennent devant elle, armés jusqu'aux dents. À l'ombre d'un filet camouflé, une table accueille un groupe de soldats occupés à jouer aux cartes et à siroter des bières, leurs armes négligemment posées sur le métal. Des aboiements effrayants s'échappent d'un bunker aux meurtrières sinistres situé non loin. Un panneau bien en évidence, avec des lettres noires majuscules sur fond blanc, proclame :

« POINT DE CONTRÔLE CHARLY SUD ».

Juan jette un regard plein d'espoir à sa sœur alors qu'un soldat sort du bunker avec un vieux berger allemand tenu en laisse. Le soldat vérifie le laissez-passer du conducteur et inspecte l'intérieur du bus en compagnie du chien.

— Vous pouvez passer.

La barrière se lève et le véhicule repart dans un grincement métallique suivi d'un bourdonnement sourd et irrégulier. Les migrants réunis au sud de la barrière leur adressent des signes implorants. Pensent-ils qu'ils sont sauvés, qu'ils vont dans le Nord et pourraient les emmener avec eux ?

Il n'y a désormais plus aucun migrant en vue, et l'air est redevenu

respirable. Un air sec, chargé d'odeurs de terre. Le bus longe une étendue morne, séparée de la route par une clôture barbelée et parsemée de longs bâtiments rectangulaires. Sans doute un terrain militaire, à en juger par les soldats marchant au pas, aux véhicules blindés stationnés, aux chars et aux canons pointés en direction du nord.

Un vieux panneau rouillé indique « *Caserne de Grigny* ».

— Avec eux à côté, on va être bien protégés, remarque une jeune fille.

— Y'a une autre caserne au nord de la zone démilitarisée, et chacun pointe ses canons en direction de l'autre, explique le policier. Le camp Charly se trouve entre les deux.

Juan baisse les yeux. Voilà donc ce qui les attend : un camp perdu entre des militaires désœuvrés, peut-être même avinés, prêts à s'entretuer à la première occasion. Il serre la main de sa sœur tandis que le bus traverse une étendue d'arbres épars et déchiquetés, puis bifurque sur la droite. Le chauffeur freine dans un bruit strident, avant de s'arrêter dans un grand parking vide sur le bord de la route.

— On y est.

Rocio se réveille en sursaut.

— Ça va, lui dit Juan avec un sourire qui se veut rassurant. On est arrivés.

Mais il a du mal à masquer sa déception.

Rocio se redresse, observe le paysage désolé qui l'entoure et le cours d'eau à demi asséché qui clapote non loin. Le Mur de l'eau n'est pas visible depuis l'endroit où ils se trouvent. Au bout du parking s'élève une clôture métallique de plusieurs mètres de haut. Un portail arborant le drapeau de France du Sud porte la mention « *CAMP CHARLY* ».

— C'est un camp américain ? demande un enfant.

— Charly est le nom du bled du coin, répond le policier en se levant. Les Américains ont assez à faire pour pas venir s'faire chier ici.

— On est loin de Lyon ? interroge Rocio.

— Lyon est à une vingtaine de kilomètres au nord. Mais tu peux oublier Lyon : c'est pas pour vous.

Rocio adresse à Juan un regard attristé. Le policier lui fait signe d'avancer.

— Mais alors, cette rivière, c'est le Rhône ? reprend la jeune fille, incrédule.

— Ce qu'il en reste.

Juan reste stupéfait.

— Pourquoi il n'en reste rien ? demande-t-il.

— T'es pas au courant qu'il a été détourné ?

— Non.

— Le glacier du Rhône a fondu depuis bien longtemps, et les pluies qui tombent là-haut sont jalousement retenues par les Suisses, explique le policier. Ce qui subsiste n'est que ce qui provient de la Saône, de l'Isère et de la Durance, côté français.

Juan plisse les yeux. Son père avait évoqué l'existence de projets de détournement de sources et de cours d'eau un peu partout dans le monde, suite à la raréfaction des précipitations et de l'eau potable. Le Rhône et le Rhin, qui prennent leur source dans les Alpes suisses, ont été en partie cantonnés là-bas, tout comme la Garonne, provenant du massif de la Maladeta, l'a été en Espagne. D'ambitieux projets de détournement de fleuves, dont les promoteurs considéraient qu'ils se déversaient « *inutilement* » dans la mer Méditerranée, ont également été mis en place pour alimenter les régions agricoles les plus peuplées comme la région lyonnaise, qui manquaient d'eau, au moyen de vastes canaux destinés à assurer le développement des terres, améliorer les rendements agricoles, lutter contre la sécheresse et le risque de famine. Selon son père, les effets de telles pratiques sur les écosystèmes sont catastrophiques.

La porte du bus bascule avec une plainte aiguë, laissant les enfants sauter à terre les uns derrière les autres.

— Papa… murmure Rocio tandis que Juan se place sous les marches pour l'aider à descendre.

Le garçon fait semblant de n'avoir rien entendu. Il suit les autres enfants tandis que le policier les compte sans masquer son impatience de repartir. Ils n'ont pas bu depuis leur départ de Marseille, et il meurt de soif. Le soleil qui les surplombe semble vouloir aspirer chaque goutte de son corps.

La première chose qui étonne Juan en s'éloignant du bus est le chant des cigales émanant des quelques pins malingres qui pointent çà et là. Les cigales semblent parfaitement à l'aise dans ce paysage de sécheresse, et Juan se surprend à les envier. La seconde chose est la présence d'un groupe de réfugiés à l'allure sinistre réunis à l'entrée du camp. Les inconnus leur adressent des regards insistants.

Que leur veulent-ils ?

Trois hommes en uniforme, équipés d'un logo représentant un « F » majuscule, gardent l'entrée du camp, assis à une table métallique. Derrière eux s'élève un long bunker entouré d'une enceinte et pourvu de toutes sortes d'antennes. Les gardiens tournent vers les enfants un regard vide. Le garçon se place avec sa sœur dans la file indienne.

— Identité, demande l'un des hommes lorsqu'arrive leur tour.

— Il faudrait qu'on contacte quelqu'un.

— Vous raconterez votre histoire à l'enregistrement, coupe le gardien. Ici, il faut juste vos noms, prénoms, date et lieu de naissance.

— Javier et Rafaela Suarez, nés le…

L'homme griffonne les informations dans un énorme cahier intitulé « *NOUVEAUX ARRRIVANTS* ». D'autres questions succèdent aux premières : nom et prénom des parents, origine, destination. Bonne question. Où vont-ils donc pouvoir aller ? Bien entendu, Juan dissimule son projet de se rendre à Bruxelles. La sentinelle poserait trop de questions, et pourrait leur mettre des bâtons dans les roues. Tandis qu'il répond aux questions, son regard suit la clôture barbelée qui ceinture le camp, le fleuve asséché qui le longe. Ils ne pourront sortir d'ici qu'avec un plan mûrement et intelligemment établi. Enfin, un autre homme leur agrafe à chacun, d'un geste mécanique, une étiquette surmontée de numéros.

20 313 et 20 314.

Une fois le contrôle passé, un homme se détache du groupe de zonards de l'entrée et avance jusqu'à eux d'une démarche sinistre et déséquilibrée, entouré d'une aura de malaise. Il porte une tenue usée, déchirée et maculée, composée d'un chapeau à large bord qui masque partiellement son visage, d'un pull en lambeaux et d'un pantalon délabré.

Parvenu à leur hauteur, il pointe vers Rocio un poing ceinturé d'un bandage crasseux.

— Toi, 20 314.

— Quoi, moi ? répond Rocio, sans doute effrayée à la vue de ses dents pourries.

— Freddy a un cadeau pour toi.

— Freddy ? répond Juan. C'est qui, Freddy ?

— Toi, tu la boucles, répond l'inconnu en le menaçant de son poing bandé.

Son ton glacial fait froid dans le dos. Une autorité naturelle émane de sa personne malgré son physique pitoyable, et sa présence met mal à l'aise.

— Allons, circulez, fait l'un des gardes, comme s'il n'avait pas vu l'inconnu les interpeller.

Juan avance avec prudence, contournant le type au chapeau en train de les dévisager. Soulagé de l'avoir dépassé, il rejoint d'autres enfants qui attendent et inspecte l'étiquette collée sur le revers de sa chemise.

— Voilà ce qu'on est maintenant, dit-il. Des numéros. Des numéros chargés d'obéir…

— Vous n'êtes pas des numéros, corrige un homme avec un début de barbe et des yeux couleur noisette. Vous êtes des enfants perdus. Les victimes des inconscients qui nous ont tous emmenés là.

L'homme termine sa phrase avec un sourire rassurant et leur tend une bouteille de Pure Life cachetée ainsi que deux sandwichs. Rocio

prend plusieurs gorgées d'eau et un sourire émerge sur son visage. Puis elle tend la bouteille à son frère. Malgré la soif qui le tiraille, Juan prend le temps d'examiner celui qui leur fait face. Un treillis camouflé, un casque de combat, une arme automatique, la lettre « F » sur l'épaule. Un gardien. Il a parlé d'une voix douce, basse, comme s'il cherchait à n'être entendu que par eux. Son regard exprime la bienveillance.

Le contraire du dénommé Freddy.

— Bienvenue au camp Charly, les enfants, déclare le gardien en leur faisant signe de le suivre.

Camp Charly
12 heures
42°C

— C'est parce que vous vous appelez Frank que vous portez un « F » sur l'épaule ? interroge Rocio.

L'homme sourit légèrement.

— Si c'était le cas, ça voudrait dire que tous les gardiens s'appellent Frank, ici. Il y aurait Frank n°1, Frank n°2, ainsi de suite jusqu'à 65.

— Des clones, lance Juan.

Les deux enfants rient.

— Ce « F » est l'insigne de l'agence pour laquelle nous travaillons, la Frontex, explique le dénommé Frank. Certains d'entre nous sont affectés au fonctionnement du camp, d'autres à la surveillance des frontières.

Le sourire de l'homme réconforte Juan, qui le suit tandis que le bus repart dans un nuage de poussière, grinçant et cliquetant, le policier hirsute à son bord.

— Je m'occupe de l'accueil des nouveaux arrivants, explique le dénommé Frank. Le jour, je participe au bon fonctionnement du camp. Il y a toujours des tas de choses à faire comme aménager l'endroit ou réparer ce qui tombe en panne. La nuit, on surveille le portail à tour de rôle, on veille sur la sécurité du camp ou on se repose.

À l'entrée du camp se dresse un bâtiment blanc à deux étages, entouré d'une vieille pelouse desséchée au sein de laquelle se dresse une guérite. La pelouse est elle-même ceinturée par une clôture d'au moins deux mètres. Une femme vêtue de blanc est assise à un bureau attenant à la porte d'entrée. Une file d'attente d'une vingtaine de personnes attend devant elle, dont une fillette en larmes.

— Pour commencer, voici l'infirmerie, explique le gardien. Il n'y a pas de médecin permanent, mais la Croix rouge et Médecins sans frontières nous envoient du monde assez régulièrement. Je vous conseille de venir vous inscrire sur la liste dès demain.

— Quelle liste ?

— La longue liste des patients. Insolation, malnutrition, affaiblissement ou maladies… Par les temps qui courent, le personnel médical, les médicaments et bandages se font rares. Il y a trois infirmières en journée, et une infirmière de garde la nuit. Un médecin qui vient de Lyon, le jeudi après-midi. En ce moment, il y a six mois

d'attente. Raison pour laquelle vaut mieux vous inscrire dès que possible pour avoir une chance d'être examinés.

Juan émet une moue sceptique. Sa sœur et lui n'ont pas vu de médecin depuis des années, et ils ne s'en portent pas plus mal. Dans tous les cas, ils n'ont aucune intention de traîner six mois dans ce camp.

— Et si on se fait mal, demande Rocio. Ils nous prennent pas ?

Le gardien se tourne vers elle.

— Ils n'ont encore jamais refusé d'urgence, surtout pour des enfants ! De nos jours, toute blessure autre que mineure peut s'avérer fatale, conclut-il entre ses lèvres.

Rocio jette à son frère un regard craintif.

Tous trois reprennent leur marche le long d'une allée bétonnée. Plus loin se dressent des structures préfabriquées aux vitres grillagées, à travers lesquelles Juan perçoit des cris de nourrisson. Des enfants courent entre les fils à linge tendus entre les troncs.

— On va être logés ici ?

— Ce genre d'algéco est réservé aux familles nombreuses ou aux gardiens.

— Aux familles nombreuses ? répète Rocio, les sourcils froncés.

Juan comprend le sens de cette question. L'algéco, d'environ quatre mètres sur quatre, est encore plus étroit que la cachette où ils s'entassaient tous trois, avec leur père, carer d'Obradors.

Entassés comme des pigeons sur Guano-gribouillis.

Au détour d'un édifice s'étend un terrain de football dans lequel s'affrontent deux équipes hétéroclites.

— Vous allez être logés dans le hall 7, explique le gardien tandis qu'ils empruntent une allée longeant un caniveau asséché. Des halls, il y en a une vingtaine, et ce sont les meilleures places après les algécos.

Juan inspecte tout et prend des notes mentales. En période de survie, toute information peut s'avérer cruciale. Le camp se compose de bâtiments gigantesques, rectangulaires ou coniques, sans fenêtre, rappelant des silos de stockage céréaliers. Ces bâtiments sont séparés par des places où se dressent des tentes camouflées et des baraquements militaires plus ou moins vides. Des panneaux solaires ancienne génération surmontent la plupart des toits, quelques éoliennes dépassent des arbres, pour la plupart grinçantes et rafistolées. Toutes les gouttières sont reliées à des citernes. Semé de pins qui projettent leurs maigres silhouettes sur les allées de béton et les toits, le camp semble s'étaler sur des kilomètres.

Il repère une longue cheminée effondrée sur le sol, couverte de graffitis. Une enseigne à demi effacée, sur le mur d'un immense hangar, indique « *Chaudière* ». Une autre, plus loin : « *Turbine A* ».

— Qu'est-ce qu'il y avait ici, avant ?

— Une centrale thermique à biomasse, indique le gardien. Elle datait de la transition énergétique et était censée réduire les émissions de gaz à effet de serre.

— « *Censée réduire* » ? interroge Juan.

— Les bonnes idées sont souvent détournées de leur emploi premier. Des subventions ont été accordées pour encourager l'utilisation d'énergies plus propres que les énergies fossiles, mais certains riches en ont profité pour gagner de l'argent facilement. Certaines centrales à biocombustible mal gérées ont entraîné plus de déforestation, nuisant à la biodiversité. Transformer des zones boisées en plantations de biomasse a libéré beaucoup de carbone stocké dans le sol et la végétation, alors que le contraire était attendu.

Il tourne le visage vers eux.

— Quoi qu'il en soit, les hangars et silos ont été nettoyés. Vous ne risquez rien en matière de santé.

Rassurant, se dit Juan en contemplant la cheminée fissurée. Étendue sur le sol, elle a tout perdu de sa grandeur passée. Les herbes folles et le lierre se sont emparés de ses parois, cherchant à l'enserrer dans leur étreinte végétale. Des touffes de mousse jaunie ont envahi les interstices. Débris et fragments jonchent le sol comme des amas de souvenirs brisés. Parvenu à un petit bâtiment carré muni d'une porte métallique, Frank se retourne.

— Ici se trouvent la centrale électrique et le groupe électrogène en cas de panne. Il vaut mieux ne pas vous en approcher.

— On a le droit d'aller là où on veut, à part ici ? interroge Rocio tandis qu'ils poursuivent la marche.

— Non.

Le gardien désigne la clôture qui fait le tour du camp.

— Le camp est sécurisé, autant pour empêcher les indésirables d'entrer que les fuyards voulant tenter leur chance au Nord de sortir.

— Donc on est prisonniers, observe Rocio.

Le gardien secoue la tête.

— Vous n'êtes pas prisonniers au sens strict du mot. Les sorties et les arrivées de nuit sont interdites, mais vous êtes libres de circuler à l'intérieur du camp, et à l'extérieur, durant la journée, à condition de ne pas vous approcher du Mur de l'eau ni de la caserne de Grigny.

Frank s'arrête.

— Vous avez dû voir le campement de fortune, le long des berges du Rhône, au sud.

— Oui.

— Les « *pestiférés* », comme on les appelle, venus de toute l'Europe du Sud et même d'Afrique arrivent au bout de leur voyage. Ils attendent une réponse du service d'immigration pour être admis au camp ou mieux, passer au Nord. Bien entendu, très peu de demandes

sont agréées.

Le gardien les fixe tour à tour dans les yeux

— Il vaut mieux éviter de sortir d'ici. Les réfugiés ne font pas de vieux os, dehors. Surtout les enfants. Certains migrants sont prêts à tout pour une goutte d'eau ou une miette de pain. Au nord du camp s'étend une zone extrêmement dangereuse appelée « *zone démilitarisée* ».

— Mais les pestiférés ne peuvent pas venir ici… fait observer Rocio, comme pour se rassurer.

— Ils n'ont pas le droit de franchir le point de contrôle Charly Sud, mais certains parviennent à contourner les contrôles, s'approcher des clôtures et s'adonner à toutes sortes de trafics avec les habitants du camp. Il y a quelques campements sauvages, quelques squats dans d'anciennes fermes abandonnées. Certains types ont totalement vrillé.

— Vrillé ? demande Rocio.

— Ils sont devenus fous. C'est pas vraiment leur faute. Le monde a changé trop vite pour eux.

Juan sent un frisson le parcourir.

— Vous me promettez d'être prudents ? demande Frank.

— Promis, répond l'adolescent avec un sourire amer.

Il se demande s'il s'agit d'un geste de bienveillance, ou d'une tactique destinée à leur passer l'envie de s'aventurer dehors. Il aperçoit un groupe assis, en train de discuter. De quoi peut-on discuter dans un camp de réfugiés ? Quelles banalités peut-on échanger ? Une étendue d'herbe sèche, semée de tables et de chaises de bois, sert de lit à des inconnus dans la chaleur étouffante. Ils semblent propres et paisibles. Juan jette un œil à ses mains et à celles de sa sœur, dans un état de saleté innommable. Si son père les voyait !

— Le magasin, explique Frank.

Il s'agit d'un hangar spacieux, de forme rectangulaire, avec une imposante porte métallique coulissante et quelques fenêtres munies de barreaux. À l'intérieur, des hommes s'affairent parmi les caisses et les marchandises.

— Vous pourrez y trouver couvertures, serviettes, savon, biscuits, gourdes, piles, stylos, cahiers… à peu près tout ce dont vous aurez besoin. On est ravitaillé une fois par semaine par un camion venant du Nord. Pour l'instant, les gens ne manquent de rien.

— De toute façon, on n'a pas de fric, soupire Juan.

— Je verrai ce que je peux faire, répond Frank.

L'adolescent adresse adresse à sa sœur un regard étonné. Tandis qu'ils marchent, avisant d'autres édifices quadrillés d'allées, il cherche un éventuel passage en direction du Nord, mais ne repère, à travers les rares feuillages et les bâtiments écrasants, que d'immenses grillages métalliques.

Ils parviennent soudain à un paysage urbain dystopique et surpeuplé, composé d'une multitude de conteneurs métalliques empilés les uns sur les autres, formant des immeubles précaires et chaotiques. Dans les conteneurs rouillés et cabossés, de différentes tailles et couleurs, se mêlent armoire, lits et objets en partie cachés derrière des serviettes, des draps et des couvertures, donnant à l'ensemble un aspect hétéroclite et désordonné. Non loin d'eux, une structure de bric et de broc s'élevant sur une dizaine d'étages semble menacer à tout moment de s'effondrer.

— De quoi s'agit-il ?

Frank semble gêné par la question.

— Depuis que les hangars sont pleins, la partie est du camp a été dégagée et on a fait venir ces conteneurs pour les adultes et les personnes âgées qui dérangent trop leurs voisins. Ce n'était pas une très bonne idée.

— Pourquoi ? demande Juan.

— Cargoville – c'est ainsi qu'on l'appelle – est devenue un haut lieu de trafic où les gens troquent et dealent toutes sortes de choses. Ici, rien n'est perdu, tout est recyclé. Le principal problème, c'est la drogue.

— Où se la procurent-ils ?

— Tout est artisanal. Un mélange de médicaments, de produits de nettoyage ou de mort-aux-rats, que sais-je ? Pour certains, se défoncer est devenu plus important que boire ou manger. C'est insalubre, mal famé et bourré de moustiques. À éviter absolument.

Juan avise en effet des hommes allongés à même le métal, des bouteilles d'alcool artisanal posées à côté d'eux, leurs bras ou jambes pendant mollement dans le vide.

— Il doit faire chaud, là-dedans.

— Extrêmement chaud. Mais ne vous en faites pas, on a gardé quelques bonnes places pour les enfants.

Tandis qu'ils s'éloignent, Juan aperçoit quelques chiens en piteux état et même un rat qui court entre des bidons d'eau croupie. Après avoir traversé un petit bois, Frank leur désigne deux bâtiments : un hangar de taille moyenne ainsi qu'un édifice allongé pourvu d'une cour.

— Le gros bâtiment, explique-t-il, sert de salle polyvalente pour les réunions, les cours ou les activités pour enfants. Le petit est une école. On essaie de permettre aux enfants et aux jeunes d'accéder à une certaine forme d'éducation. Il y a deux salles de classe, une bibliothèque et une aire de jeux. C'est peu, quand on voit le nombre d'habitants, mais c'est mieux que rien.

Il reprennent la marche en silence.

— Nous voici à l'enregistrement, déclare Frank en ouvrant la

porte d'un bâtiment carré surmonté de l'inscription : *« Service d'immigration »*.

— Surtout, ne dis rien, glisse Juan à sa sœur tandis que le gardien entre. Laisse-moi faire.

La première chose que remarque Juan, après être entré, est le sol en béton propre et bien entretenu. La deuxième chose est la température : il fait plus frais qu'à l'extérieur. Des ventilateurs vrombissent aux murs. Des enfants seuls ou en groupe, des adultes sont assis sur des chaises de bois devant des bureaux surmontés d'ordinateurs ancienne génération. Juan et Rocio suivent le gardien qui les emmène à une femme assise derrière un écran, la cinquantaine, le visage fin, des lunettes et l'air fatigué.

La secrétaire leur fait signe de prendre place face à elle.

— Je vous en prie.

Le gardien reste debout derrière eux.

— Numéros 20 313 et 314, marmonne la femme après avoir scruté leur étiquette. Qu'est-ce qui vous emmène ici ?

Juan explique brièvement leur situation.

— Nous vivions avec nos parents à Madrid. Lorsqu'ils sont morts…

— Ils sont morts de quoi ?

— De vieillesse, répond Juan. Ma mère il y a sept ans et mon père cette année.

Il ne peut dire la vérité ni prétexter une maladie, s'il ne veut pas prendre le risque d'être expulsé du camp.

— VIEL-LESSE, fait la femme en pianotant sur une vieille dalle 3D. Que cherchiez-vous en venant en France ?

Juan déglutit. Lors de leur interrogatoire avec la police marseillaise, on leur a expliqué qu'on chercherait, une fois dans le camp, à évaluer leur situation, à déterminer s'ils remplissent les critères pour obtenir un statut de réfugié climatique ou à explorer d'autres options d'accueil. Le moment tant attendu est arrivé. Ils vont enfin savoir si on peut les aider.

— Avant sa mort, notre père nous a dit de nous rendre à Bruxelles. Des amis à lui pourront nous accueillir, là-bas.

— Vous avez des noms à me donner ?

— Alberto Fonseca. Un commissaire européen.

Un silence se met en place tandis que la secrétaire renseigne les informations dans son ordinateur. Juan la fixe avec intensité. Leur avenir dépend de ce qu'elle leur dira. Mais elle embraye sur une autre question.

— Comment êtes-vous parvenus ici ?

— Nous avons embarqué sur un bateau.

— Avec des billets ?

Juan hoche la tête, mais elle ne le croit pas.

— CLAN-DES-TINS, note la secrétaire sans aucune trace d'émotion, comme si elle était habituée à ce genre de cas. Et votre bateau est le dernier qui a coulé dans la rade de Marseille, le *Futura* ?

— Exactement.

Juan n'en revient pas. Dans la bouche de cette femme, ce drame qui a failli les perdre semble tout à fait anodin. Il est vrai que les bateaux d'immigrés qui font naufrage sont devenus monnaie courante. Il paraît même que certains navires militaires les envoient eux-mêmes par le fond, histoire de gagner du temps. C'est du moins ce qu'ont rapporté certains survivants.

— Suite au naufrage, vous avez été recueillis par la police et emmenés ici.

— C'est exact, répète Juan, préférant omettre ce qui s'est passé entre-temps.

La femme observe un nouveau silence en les détaillant des yeux. Juan serre les dents. Il n'a pas envie qu'elle creuse plus. Tandis qu'elle réfléchit, un parfum fleuri flotte jusqu'à lui. Elle est propre et ses habits ne sont pas abîmés. Il se tasse dans sa chaise, immobile, les bras plaqués contre l'abdomen pour dissimuler les trous dans ses manches et les auréoles de sueur qui imprègnent son tee-shirt.

— Avez-vous tenté de joindre cet… Alberto Fonseca ? finit-elle par demander, rajustant ses lunettes sur son nez.

— On n'en a pas eu l'occasion, répond Juan d'une voix triste.

— Pas de téléphone, évidemment.

En repensant au moment où le dénommé Giovanni a récupéré leur argent et sa montre connectée, le jeune garçon prend un air encore plus désolé.

— Allons-nous voir Alberto Fonseca ? C'était… les dernières volontés de mon père, tente-t-il. Il aurait voulu…

Au regard que la secrétaire tend vers le gardien, Juan sent son cœur se serrer.

— Pourquoi n'a-t-il pas tenté de vous y emmener, à Bruxelles, si cela était si important pour lui ?

Il était recherché.

— Il n'avait pas assez d'argent pour qu'on s'y rende tous les trois, répond Juan.

La femme pousse un soupir.

— Que faisait votre père ?

— Il était physicien.

— Notre père étudiait l'univers, intervient Rocio. Il a découvert la magie !

Juan tourne la tête vers elle, mécontent. Il lui avait dit de ne rien dire. Heureusement, ni le gardien ni la femme ne paraissent

comprendre de quoi il retourne. La secrétaire examine Rocio, les sourcils froncés.

— La magie ? Allons bon. Voilà surtout une jeune fille très fière de son papa, observe-t-elle.

— C'était l'un des meilleurs du monde !

— S'il était l'un des meilleurs du monde, pourquoi ne travaillait-il pas avec d'autres génies dans un centre de recherche européen ? Certains physiciens – je veux dire magiciens – peuvent obtenir des NordVisas. Il y a d'excellentes places pour eux et leurs enfants…

Juan ne répond pas. Elle fait certainement référence au CERN, le Centre Européen pour la Recherche Nucléaire, à Genève. Ou au département de Fusion Nucléaire de la M-DH abhorrée par son père, en Norvège.

« *Tous vendus au privé* », selon Enrique Verdadero.

— Étrange choix pour un père… marmonne la secrétaire en dardant son regard sur l'écran avant de taper quelques lettres supplémentaires. AL-BER-TO-FON-SE-CA.

En la voyant secouer la tête en soupirant, un sentiment de vide envahit Juan. Qu'est-il arrivé à l'ami de son père ? A-t-il été tué ? Que pourrait-il ajouter pour le retrouver ? Que leur père a réellement découvert la formule de la fusion ? Qu'il a réellement trouvé comment sauver le monde ? Qu'il leur faisait de succulentes pâtes bolognaises et des burgers de folie avec du substitut de viande ? Que son rire franc les enveloppait de sa chaleur ? Qu'il l'adorait, même s'il passait plus de temps sur ses écrans qu'avec sa sœur et lui ?

Rocio ne regarde plus la femme. Le visage appuyé sur sa main, elle fixe le vide, pensive. Elle aussi a compris que cette femme ne les aidera jamais à passer au Nord.

— Pourriez-vous annoncer à Alberto Fonseca que nous sommes ici ? insiste Juan.

La secrétaire les contemple d'un air navré.

— J'aimerais bien, mais il n'y a aucun Fonseca sur le site de la Commission européenne. Soit il n'y a jamais mis les pieds, soit il n'a pas été prorogé.

— Pas prorogé ? répète Juan en se levant de sa chaise, avant de se rasseoir et de prendre son visage dans ses mains.

Il faut qu'il reste calme. Qu'il leur montre qu'il sait se maîtriser. Qu'ils peuvent avoir confiance en lui. La femme a recommencé à taper. Bientôt, elle leur demandera de sortir et tout sera terminé. Ils redeviendront des numéros perdus parmi plus de 20 000 numéros. Les sourcils froncés, il examine Rocio, qui a toujours le menton appuyé sur son coude. Comprend-elle ce qui est en train de jouer ?

De quel organe Fonseca était-il devenu membre, déjà ? Juan force sur sa mémoire pour tenter de souvenir. Heureusement, la réponse lui

vient.

— Pouvez-vous vérifier l'organigramme de la Direction générale de l'énergie ? insiste-t-il.

La secrétaire hoche la tête. Un long moment passe, empli de doutes et d'espoir.

— Rien non plus.

Juan lui adresse un regard désespéré.

— Pourriez-vous vérifier que vous avez tapé le bon nom de famille ? intervient le gardien.

— Inutile, Frank.

— Au contraire, riposte Juan. Comme vous a dit ma sœur, mon père avait… des informations importantes à faire parvenir à Alberto Fonseca. Des informations cruciales pour notre avenir à tous.

— Et comment souhaitait-il les lui faire parvenir ? Par l'intermédiaire de ses enfants, qu'il a lancés à travers le monde en pleine crise climatique et sociale ?

Juan évite de regarder le collier de Rocio pour ne pas attirer l'attention sur lui. Même s'il voudrait dire la vérité à son sujet, il ne le doit pas. Personne ne doit savoir qu'ils transportent la formule avec eux.

C'est beaucoup trop risqué.

— Si Fonseca n'occupe plus de place officielle, je ne serai jamais autorisée à vous fournir son contact, même si j'arrive à le localiser, déclare la femme d'une voix résignée.

Rocio enfouit son visage contre le torse de son frère.

— Je suis désolée, ma belle. Si vous voulez, je peux enregistrer votre demande.

— Pas la peine, merci, répond Juan d'une voix sèche.

À quoi bon enregistrer une demande qui s'additionnera aux vingt mille autres demandes en attente de traitement ?

Il n'a plus qu'à essayer de trouver ces informations lui-même. Il pourrait tenter de se connecter à River par l'intermédiaire de Rocio, même si elle répugne à utiliser son œil bionique. Mais existe-t-il seulement un réseau Wi-Fi dans le camp ? Après avoir examiné les ordinateurs du centre d'enregistrement, qui semblent tous reliés par liaison filaire, il suit le gardien d'une démarche mécanique.

— Il ne faut pas leur en vouloir, explique Frank sur un ton triste. Ils croulent sous les dossiers de familles désespérées et des proches disparus et recherchés. Sans parler des « *extérieurs* », qu'ils sont obligés de recevoir un matin par semaine. Des enfants gravement malades, suite à une simple infection, en attente de soins. Des femmes enceintes et anémiées, contraintes au pire pour se nourrir. Des vieillards devenus fous…

— On peut pas recueillir toute la misère du monde, Franky, fait

une voix éloignée.

Juan reconnaît l'homme qui a promis un cadeau à sa sœur et qui a le poing bandé, appuyé contre un arbre. Son aspect énigmatique et son étrange sourire lui arrachent un frisson qui s'atténue à mesure qu'ils s'en éloignent.

— Venez voir Freddy une fois installés, les 20 313-20 314.

Personne ne répond.

— Vous aurez compris que Freddy est à éviter absolument, explique Frank à voix basse tandis qu'ils s'éloignent.

— Qui c'est, ce type ? demande Juan.

— Il était psychologue dans une école primaire, à Marseille. À son arrivée, il semblait normal, mais avec le temps, il s'est révélé. Il a fait quelques mois de prison suite à des actes de harcèlement, et il en est ressorti avec une main en moins et des contacts en plus. Désormais, il vit à l'est du camp, à Cargoville.

Juan pensait que Frank allait employer le mot « *bidonville* ».

— Il est entouré de toute une troupe d'ordures qui se chargent de ses basses besognes. Il les tient avec la drogue, qu'on le soupçonne de fabriquer lui-même. Ça fait des lustres qu'on essaie de le coincer, mais il est bougrement malin. Et je pense qu'il a des alliés chez les gardiens.

— Ça fait froid dans le dos.

Une vingtaine de personnes sont regroupés un peu plus loin, la plupart sales et épuisés, les habits effilochés et le visage noirci. Juan remarque parmi eux trois jeunes garçons à la mine étrange. Ils parlent vite, rient un peu fort et suivent Rocio des yeux. Freddy, qui les a suivis, s'approche d'eux en aboyant une insulte.

— Ne regarde pas la fille !

L'homme riposte. La tension monte.

— Sale fils de chienne, à qui tu crois t'adresser ?

Les deux types se font face. La tension est palpable. Les poings se crispent. Juan regarde avec stupeur le famélique Freddy défier quelqu'un de bien plus grand, bien plus musclé que lui. Il doit assurément avoir des soutiens dans le camp. Un silence pesant s'abat sur tous. Frank les attire à l'écart.

— Certains réfugiés sont dangereux, il vaut mieux faire comme si vous ne les voyez pas.

— Vous avez vu comme ils ont regardé ma sœur ?

— C'est à nous de faire régner l'ordre. Pas à toi.

— Mais vous n'avez rien fait.

— Nous ne sommes pas assez nombreux pour les prendre de front, mais nous savons comment les tenir tranquilles. Tout est une question de dosage. Économise tes forces pour ce qui vous attend.

Tous trois repartent en direction d'un bâtiment à la façade fissurée, pourvue d'ouvertures barbelées rappelant plus des

meurtrières que des fenêtres, et d'une porte de fer devant laquelle sont postés deux gardes au regard vide.

— C'est quoi ça ? demande Rocio.

— La prison du camp.

— Une prison ?

Juan le regarde avec crainte, surpris qu'un camp de réfugiés soit équipé d'un tel dispositif.

— Un bien grand mot pour ce qui n'est en réalité qu'un espace où l'on enferme des réfugiés ayant commis des infractions mineures. Les autres, comme les usagers de drogue et les dealers, sont envoyés à Lyon pour y être jugés.

— Ça veut dire quoi, « *infraction mineure* » ? interroge Rocio.

— Bagarre, non respect du règlement, tapage nocturne, graffitis, vandalisme…

Des individus vêtus de haillons apparaissent aux fenêtres et des cris s'élèvent.

— Bien entendu, ce qu'on appelle « *prison* » n'en est pas vraiment une, explique Frank. Il n'y a pas de jugements, tout est décidé par Simon Olivar, le directeur du camp. J'ai tenté de lutter pour qu'ils n'enferment pas de mineurs, mais ça arrive parfois. Il y a aussi eu quelques personnes âgées. Des gens séparés de leur famille, enfermés dans des conditions pas très agréables.

Frank continue de marcher la tête basse, comme si l'existence d'une telle prison, contre laquelle il ne peut rien, le minait profondément.

— Il n'y avait pas de prison, au départ. Mais le directeur est parvenu à en faire accepter l'idée par l'équipe dirigeante. Selon lui, une prison a quatre vertus : la première, c'est d'empêcher les types vraiment dangereux de déranger les réfugiés. La seconde, c'est de tranquilliser les gens. Les femmes sont plus sereines depuis qu'on a enfermé le violeur qui avait agressé deux d'entre elles, il y a un an. Ensuite, la prison a un rôle dissuasif. Depuis qu'on l'a ouverte, les habitants se montrent beaucoup plus calmes. Et enfin, on sait où mettre les types qui tentent de passer au Nord par la force avant de les renvoyer chez eux.

— Ça donne pas envie, commente Juan.

Le gardien sourit.

— Tant mieux, car y a déjà tellement de types à l'intérieur qu'ils ne peuvent même plus s'allonger pour dormir. Et je ne vous parle pas de l'odeur…

— Y'a déjà eu des évasions ?

Frank lui adresse un regard étrange.

— Ce n'est pas ce que tu comptes faire, rassure-moi ?

— Pour être renvoyé en Espagne ? répond Juan. Faudrait être

inconscients !

— Tant mieux, car toute tentative de fuite est sévèrement réprimandée, même pour les mineurs.

L'adolescent plisse les yeux, à l'affût de plus de détails.

— Un homme est parvenu à se planquer sous un camion à l'aide d'une sangle en revenant d'une séance de travail d'intérêt général. Les chiens l'ont repéré au niveau de Charly Nord. Il a été ramené et écroué. C'était il y a six mois, et il est encore en prison…

— Il y a des chiens dans le camp ? interroge Rocio.

Juan apprécie les interventions apparemment naïves de sa sœur, qui lui permettent de recueillir des informations potentiellement précieuses pour la suite.

— Si ma sœur vous demande ça, c'est parce qu'elle les adore, intervient-il pour éviter d'éveiller les soupçons du gardien. Elle a toujours rêvé d'en avoir un, mais mon père ne voulait pas avoir une bouche de plus à nourrir.

— C'est bien triste, répond Frank. On avait un chien, au camp, un berger allemand, Tempête. Il est mort il y a un mois. Maintenant, seuls les points de contrôle ont droit à un chien. Et encore, pas tous. Faut dire, y a de moins en moins de spécialistes pour les dresser.

Juan hoche la tête. À Barcelone, les chiens aussi sont utilisés dans les opérations de contrôle des navires qui accostent au port. Surtout les chiens renifleurs, capables de détecter la présence de substances illicites, comme la drogue ou les explosifs, et de débusquer des personnes cachées lors des contrôles.

— Moi, j'avais une fée qui s'appelait Neige, mais on me l'a volée, commente Rocio.

— J'espère qu'elle retrouvera une maîtresse comme toi, sourit Frank.

— Peut-être qu'elle n'a pas été volée, suggère Juan avec un sourire espiègle. Peut-être qu'elle a eu une révélation et a décidé de vivre sa vie de fée. Elle a enfilé son bonnet de bain, ses lunettes de plongée, et nage désormais jusqu'au Pôle Nord en quête de nouvelles aventures glaciales !

Rocio éclate de rire, imaginant sans doute sa fée dans son improbable quête vers le Pôle Nord.

38.

Camp Charly
13 heures
44°C

— Mes amis, mes frères, nous sommes à un tournant critique de l'histoire de notre planète ! La crise climatique, que nous avons si longtemps ignorée, nous a désormais rattrapés, menaçant chaque jour un peu plus la vie telle que nous la connaissons. La fin du monde est proche ! Notre foyer commun est en train de brûler ! Les riches, ceux qui ont bâti leurs sanctuaires dans les latitudes élevées, se préparent à survivre, tandis que nous, les oubliés, les laissés pour compte restons à la merci des éléments. Il est temps de nous unir pour prier et préparer notre passage vers l'autre monde !

Juan examine avec crainte l'homme juché sur une souche, vêtu d'une soutane déchirée, un chapelet autour du cou, qui harangue un petit groupe de migrants.

— Ne faites pas attention au père Janselme, indique Frank. C'est un illuminé.

L'adolescent hoche la tête avec tristesse. Nombreux sont les imprécateurs à Barcelone. Certains ont même fondé des sectes pratiquant toutes sortes de rites étranges. Des animaux morts sont parfois retrouvés dans les cimetières. Des animaux ou des êtres humains. Des personnes à fuir à tout prix.

Rocio serre la main de son frère à mesure qu'ils s'approchent de leur destination : le hall 7. Même si elle a dormi durant tout le trajet et qu'elle a dévoré le sandwich sans goût que Frank lui a offert, Juan a l'impression de la porter. Sans lui, elle s'effondrerait.

Alors qu'ils longent un bâtiment intitulé « *Salle de réunion* », ils croisent un groupe de migrants occupés à discuter avec deux hommes très bien habillés qui saluent le gardien. L'un des hommes est vêtu d'un chapeau et d'un complet sombre, tandis que l'autre porte un long pardessus bleu marine et une cravate assortie.

Des costumes à régulation thermique, se dit Juan en constatant qu'aucun d'eux ne transpire malgré toutes les épaisseurs de tissu qu'ils charrient.

L'homme au chapeau jauge le gardien en silence.

— Comment allez-vous, Monsieur Verner ?

Le gardien ne répond pas, mais Juan croit discerner sur son visage une profonde tristesse. Voilà donc son nom complet : Frank Verner. L'adolescent remarque également, de l'autre côté de l'allée,

plusieurs gardiens regroupés autour d'un homme à la carrure imposante, aux cheveux noirs en brosse qui semble être leur chef. Ce dernier adresse un signe à Frank, qui baisse les yeux. Puis, se tournant vers les enfants et leur faisant signe d'avancer.

— Venez, ne perdons pas de temps.

— C'était qui, le monsieur ? demande Rocio en tournant la tête en arrière.

— Personne, répond Frank d'une voix étouffée.

En voyant des hommes ainsi habillés, Juan songe à Fonseca. Si seulement les commissaires européens se rendaient plus souvent dans les camps pour se confronter la réalité du terrain !

Le hall 7 se trouve à proximité des sanitaires, d'où émanent des odeurs de moisi et de pourriture. Il s'agit d'un ancien entrepôt d'une taille impressionnante, criblé de couloirs étroits et de cabines numérotées séparées par des murs de toile camouflés. Du tissu vert sombre, beige, kaki censé rappeler la nature d'antan. Des odeurs de sueur, de nourriture et de produits d'entretien se mêlent dans l'atmosphère confinée, créant une fragrance âcre et pesante.

Tandis qu'ils avancent, Juan constate que les cabines sont pour la plupart occupées. Le long du sol de béton laissé nu, comme celui du centre d'enregistrement, court un gros câble électrique qui semble se subdiviser dans chaque compartiment. Juan se dit qu'il aurait pu recharger sa montre, s'il ne s'était pas fait voler. Le bruit des conversations et des craquements de literie, ajouté aux vibrations de gros ventilateurs qui tournent au plafond, parvenant à peine à adoucir l'atmosphère, est pour le moins assourdissant.

— Ici, fait le gardien. Numéros 20 313 et 20 314. Vos quartiers.

Leurs « *quartiers* », comme les appelle le gardien, doivent mesurer moins de six mètres carrés. Ils comportent deux lits superposés vert kaki surplombés de moustiquaires, deux casiers métalliques, une table et deux chaises en plastique. Des draps propres ont été disposés sur les matelas et un flacon de gel antibactérien repose sur la table.

Sans doute pas assez d'eau dans le camp pour que tous puissent se laver les mains.

— On croirait des tentes, remarque Rocio en glissant la main sous une moustiquaire, qui ondule doucement.

— C'est comme si vous faisiez du camping avec les risques en moins… remarque le gardien. Rien de fâcheux ne vous arrivera dans le hall 7. Il n'y a que des familles, quelques vieillards et orphelins, comme vous. Mais au-dehors, il faut faire attention. Il y a toujours des rôdeurs.

Il marque une pause, et reprend.

— Je sais que cet endroit ne répond pas à vos attentes, mais il faut garder espoir. Je suis certain que de bonnes choses vous

attendent.

— Vraiment ?

Frank rassure Rocio avec un sourire chaleureux. Juan examine le gardien en se demandant ce qui l'anime. Depuis leur arrivée, Frank semble vouloir les protéger. Auraient-ils trouvé leur ange gardien ? Il en doute. Durant les années passées à Barcelone, il a appris à se méfier des sourires bien plus que des grimaces.

— J'oubliais…

Frank enfouit sa main dans sa poche et leur tend un petit flacon.

— Pensez à mettre de l'anti-moustique le soir. Les moustiques tigres sont les plus dangereux.

Juan fronce les sourcils.

— À ce point ?

— De véritables nids à maladie. Dengue, chikungunya… Une femme enceinte a perdu son bébé il y a peu. Le Zika. Avec le changement climatique, le risque de transmission a explosé. On n'est à l'abri nulle part.

Juan frissonne. À Barcelone, il n'avait entendu parler que de bilharzioze[59], une maladie réservée autrefois aux zones tropicales et subtropicales, que l'on peut désormais contracter en se baignant dans les flaques laissées par le fleuve Llobregat après une crue.

Frank poursuit, songeur.

— Ces saloperies sont arrivées par le commerce de pneus usagés, dans l'eau de pluie qui s'y amasse lorsqu'ils sont stockés à l'extérieur. Des lieux idéaux pour la reproduction. On les a vus pour la première fois en 2004, à Menton, près de la frontière italienne. En 2020, ils étaient implantés dans 66% du territoire, et maintenant ils sont partout.

— Malgré l'absence de pluie ? demande Juan.

— Il suffit de quelques gouttes dans un pot de fleurs, un bidon ou un récipient qui traîne. Ici, il y a le Rhône, du moins ce qu'il en reste. Les moustiques arrivent toujours à se trouver un petit trou d'eau. Et ils se reproduisent vite : une femelle peut pondre tous les 12 jours jusqu'à 150 œufs. Avant, il y avait des insectivores, comme les hirondelles et les martinets, les chauves-souris, les grenouilles, les libellules… aujourd'hui, il n'y en a quasiment plus. Plus personne pour bouffer du moustique, à part peut-être quelques araignées, et encore. Le pire, pour les enfants, c'est la fièvre chikungunya.

— La fièvre chikungunya… répète Rocio, craintive.

— Une fièvre brutale, souvent accompagnée de douleurs articulaires. Les douleurs persistent durant des semaines, des mois voire des années. Si vous avez de la fièvre, des nausées, ou si vous ne vous sentez pas bien, rendez-vous en urgence à l'infirmerie. Ces maladies font partie des maladies à déclaration obligatoire.

Frank esquisse un mouvement de tête désolé.

— Vous avez des questions, sinon ?

— Y'a River, dans le camp ? demande Juan, revenant à ce qui l'intéresse.

Le gardien sourit tendrement, comme si cette question lui semblait d'une naïveté touchante.

— Seulement dans le bureau du chef, celui du médecin-chef et au centre d'enregistrement.

— Et le Wi-Fi ?

— Le Wi-Fi n'est plus activé depuis longtemps. Le chef tient à garder le peu de bande passante qu'on a pour l'administration. D'autres questions ?

— Pourquoi vous êtes gentil avec nous ? demande Rocio d'un air innocent.

— Je ne fais que mon travail, répond Frank, visiblement gêné. Autre chose ?

Juan secoue la tête, déçu.

— C'est donc que j'ai rempli ma mission, conclut Frank. Je reviendrai plus tard. N'hésitez pas à venir me trouver en cas de problème. Frank. Vous vous souviendrez ?

Rocio tend l'index vers lui.

— C'est marqué sur votre épaule.

— C'est vrai, j'oubliais… rit le gardien. Dans tous les cas, nous nous reverrons à la fête du camp.

— La fête du camp ?

— Une fois par mois est organisée une petite fête, histoire de créer du lien entre les gens, explique-t-il. On dresse un chapiteau près du bar de la cantine, et certains réfugiés jouent de la musique. Pour les enfants, il y des gâteaux et des jus – même s'ils sont dilués – et pour les adultes, de l'alcool artisanal… Vous avez de la chance, la prochaine fête a justement lieu demain. J'espère vous y trouver.

Le gardien inspecte sa montre et sort, laissant les enfants enfin seuls.

— Il a l'air gentil, note Rocio. Triste, mais gentil.

— C'est vrai qu'il a l'air triste.

— Tu crois qu'il lui est arrivé quelque chose de grave ?

— Sans doute. Peut-être a-t-il perdu un être cher, comme nous.

Sans prononcer un mot de plus, Rocio s'affale sur l'une des chaises tandis que Juan étire ses muscles endoloris en jetant un œil à la cabine qu'il peut apercevoir de l'autre côté du couloir. L'un des lits est occupé par un vieil homme endormi, tandis que celui qui le surplombe est vide.

Juan ferme le rideau qui les sépare du couloir, et sort la moitié de sandwich qu'il n'a pas encore mangé. Tout en mâchant, il contemple

sa sœur, qui caresse sa cigogne à travers son tee-shirt.

— Tu sais comment elle s'appelle ? demande-t-elle.

— J'ignorais qu'elle avait un nom.

— Bien sûr que si ! C'est Cigonium.

— Cigonium ? Ça sonne comme uranium ! Que fait-elle ?

— Eh bien, Cigonium a un pouvoir extraordinaire, répond Rocio en riant. Elle détient la formule secrète de la fusion, la clé pour réunir toutes les saveurs du monde en une seule !

— La fusion des saveurs ? Incroyable ! Comment Cigonium a-t-elle découvert ça ?

Rocio hausse les épaules.

— Personne ne sait vraiment. Certains disent que c'est une recette magique dans un laboratoire d'épices, d'autres qu'elle a appris ça en regardant papa cuisiner.

— Elle aurait pu trouver un meilleur prof !

La jeune fille se met à rire. Juan brandit son sandwich devant lui.

— En tout cas, c'est un honneur de rencontrer un oiseau si doué. Peut-être qu'elle pourrait nous aider à donner du goût à ce sandwich ?

— Cigonium est toujours prête à créer de nouvelles saveurs étonnantes. Il suffit de lui demander !

Brandissant Cigonium, Rocio bénit les restes du sandwich de Juan. Un silence s'installe alors, parfois perturbé par des ronflements éloignés.

— Dis, Juan, à qui on va donner Cigonium ?

— À Fonseca, s'il répond à nos attentes.

— Et s'il peut pas ?

— Il faudra trouver quelqu'un d'autre.

— Qui ça ?

— Je sais pas.

— On peut pas la donner à n'importe qui, même s'ils nous promettent des NordVisas, tu crois pas ? Cet oiseau était vraiment important pour papa. Il voulait qu'il serve toute l'humanité.

Juan sourit sans répondre. Si jamais ils ne parviennent pas à passer de l'autre côté, Cigonium n'aura pas son mot à dire. Leur survie est plus importante que la découverte de la fusion. Et la seule chose pouvant leur permettre de vivre dans des conditions tolérables est cette cigogne. Ils n'ont que ça.

Il baisse les yeux.

Autrefois, avant que leur mère ne s'éteigne, ils habitaient dans les quartiers riches de Barcelone, en bas de la Diagonal, à proximité de la mer. Ils avaient un jardin avec un puits, des parterres de fleurs, un potager et des arbres fruitiers. Ils avaient deux grands canapés, une télévision, plusieurs ordinateurs, une climatisation. Ils avaient chacun leur chambre, chacun leur lit, leur armoire, des dizaines d'habits, de

chaussures, un frigidaire toujours plein de produits de la région, une affiche de Barcelone telle qu'elle existait avant la sécheresse et les grandes marées.

Il jouait à des jeux vidéo.

Puis sa sœur est arrivée, et sa mère est partie. Malgré les efforts de son père, les couleurs de la maison et du jardin se sont ternies. Le puits s'est tari. Les fleurs n'ont plus jamais eu le même éclat, et les fruits ont perdu leur saveur.

Juan termine son sandwich et s'attelle à faire les lits. De fins matelas en plastique à l'odeur de neuf. Deux draps seulement. Aucun oreiller. À travers le rideau, il entend le vieil homme marmonner et son sommier métallique grincer. Est-il en train de faire un mauvais rêve ? Constatant que sa sœur s'est allongée, il pousse le rideau et s'approche en entendant le vieillard tousser.

Le visage ridé témoigne des épreuves endurées au fil des ans.

— De l'eau, s'il vous plaît. De l'eau.

Juan retourne dans sa cabine et en revient avec le reste de la Pure Life de Frank. Les yeux du vieillard s'illuminent à son approche. Il boit à petites gorgées, savourant le précieux nectar, et lui rend la bouteille en le gratifiant d'un profond « *merci* ». Intrigué et touché par sa détresse, Juan reste un instant à ses côtés.

Le vieil homme prend la parole d'une voix tremblante et éraillée.

— J'avais des enfants comme vous, souffle-t-il. Maintenant, ils sont au Nord…

— Comment ont-ils fait ? demande Juan.

— C'était au tout début du Mur. Les campagnes n'étaient pas encore traversées par ce fichu dispositif qui coupe l'humanité en deux. Les contrôles n'étaient pas si fréquents. Lorsqu'ils sont partis, sur mon ordre, ça a été un déchirement.

Le vieil homme observe un silence, comme s'il revivait le départ de ses enfants.

— Je sais qu'ils ont réussi, parce que j'ai reçu une photo d'eux.

Juan baisse les yeux et aperçoit, dans la main squelettique du vieillard, une feuille de papier jauni et froissé. La photo de deux enfants sous une cascade, à la montagne.

— Ils font tout ce qu'ils peuvent pour que je les rejoigne, poursuit le vieillard. Chaque jour, je vais à l'enregistrement voir si mon NordVisa est arrivé. Quand on sera de nouveau réunis, je pourrai me faire soigner…

— Je suis sûr que ça arrivera.

Le vieillard pose sur Juan un regard étrange.

— Et vous, comment comptez-vous passer au Nord ?

— Par la Vanoise, si on y arrive.

— La Vanoise ?

— Oui.

Le vieillard prend un air soucieux.

— C'est loin d'ici. Vous comptez y aller comment ?

— En voiture ou en camion.

— Vous avez de l'argent ?

— Non.

— M'étonnerait que quelqu'un vous prenne pour rien. Il faudrait redescendre sur Valence pour prendre l'autoroute… gagner Grenoble. Et, une fois là-bas…

— Quoi, une fois là-bas ?

— Il vous faudrait franchir le Mont Pourri.

— Le Mont Pourri ?

— Oui, c'est comme ça qu'on l'appelle, sourit le vieillard. Il mesure plus de 3 700 mètres. 3 700 mètres de pourri ! Comment comptes-tu t'y prendre, avec ta sœur ?

— On trouvera un passeur.

— Le passeur ne pourra pas vous porter tous les deux. C'est dangereux, depuis qu'il n'y a plus de glace ni de neige. Le sol est instable, y'a des crevasses cachées. Et puis l'endroit n'est plus aussi tranquille qu'avant. Y'a des robots militaires équipés de capteurs infrarouges, de caméras haute résolution et d'algorithmes de reconnaissance faciale pour détecter et suivre les mouvements suspects. En plus, tout est surveillé par drones. Des drones programmés pour effectuer des patrouilles régulières, détecter les mouvements anormaux et transmettre les informations en temps réel aux centres de contrôle, comme ici.

— Vraiment ?

— paraît même qu'ils ont installé des barrières électroniques temporaires le long des sections non construites. Capteurs de mouvement, alarmes en cas d'intrusion, systèmes de détection acoustique pour repérer les bruits d'activité suspecte, scanners à rayons X pour détecter les objets dissimulés, capteurs sismiques pour percevoir les vibrations causées par quelqu'un qui creuserait un tunnel. Sans parler des renforts militaires et des agents de sécurité supplémentaires qui se promènent dans le coin !

Le vieillard s'interrompt, reprend, ému.

— Comprends-moi bien, petit. J'espère de tout mon cœur que vous passerez au Nord, ta sœur et toi. Mais il vaut mieux que vous déposiez une demande en bonne et due forme et attendiez.

Juan reste pétrifié par de telles nouvelles. C'est comme si tous ses espoirs s'effondraient d'un coup.

— Vous êtes sûr de ce que vous dites ? demande-t-il d'une voix mal assurée.

— Bien sûr que j'en suis sûr ! J'en viens, de la Vanoise. Je

connais !

L'adolescent porte une main à son front, le visage blême. Comment vont-ils faire ?

— Oui, reprend le vieillard. Une demande est beaucoup moins risquée, et… ah, j'aimerais tant revoir mes enfants !

Juan s'aperçoit que le vieillard s'est mis à pleurer. Le désespoir le submerge alors. En sentant ses larmes monter, il enfouit son visage dans les draps de cet inconnu qui lui caresse les cheveux. À travers sa douleur, il se sent rassuré, connecté à cette figure paternelle par une compréhension mutuelle de souffrance et d'espoir. Il se rend compte qu'ils ne sont pas seuls dans cette situation. Dans ce hangar de béton, dans cet abri précaire, un lien inattendu s'est formé entre leurs âmes blessées.

Le visage de son père apparaît alors. Juan voudrait lui parler, lui demander conseil, mais son épuisement est tel que ses yeux se ferment malgré lui. Les rêves le submergent. Le Futura. La tempête. Une main qui déchire la surface sombre et agitée des flots et les dépose tous deux, sa sœur et lui, dans un havre de paix, un écrin de verdure, un lac de montagne entouré de forêts, une maison de bois entourée d'une pelouse verdoyante, au bord d'un ruisseau clapotant.

Lorsque Juan se réveille, le soleil est déjà haut et le vieillard dort toujours, la photo dans la main. Il retourne à sa cabine et constate que Rocio n'a pas bougé du lit, le visage enfoncé dans le matelas en plastique, la main pendante. Il la borde en prenant garde de ne pas la réveiller. Elle dort comme un ange. Ses petites boucles tracent des arabesques sur sa peau sale. Pourquoi les hommes veulent-ils encore avoir des enfants ? Tout est devenu si difficile.

« Un accident », leur avait dit son père.

« *Un heureux accident »,* avait corrigé sa mère.

39.

Marseille
23 heures
30°C

Emmitouflée dans ses draps de satin rouge, encore sous le choc de la traque et de l'enlèvement dont elle a été victime, Eva repense à ce qui lui est arrivé.

L'exploration qui a tourné court. Le magasin de bric et de broc. L'homme au tee-shirt rouge. Le fourgon dans lequel on l'a emmenée, et l'évasion de ses occupants tandis qu'elle restait attachée au véhicule. Les remontrances, l'interrogatoire qui en a découlé. La chambre où on l'a traînée.

La vulnérabilité.

La peur.

Les insultes.

Les coups.

— T'es une putain du Nord, c'est ça ? Tu fricotes avec ceux qui nous piétinent ?

On lui a demandé son nom. Elle n'a pas répondu. On l'a fouillée, et on a retrouvé sa carte ID.

— Mia Thunberg Sandvik. Joli pare-choc, Mia. Et ces enjoliveurs… on en mangerait. C'est ça, une femme augmentée du Nord ? Augmentée de quoi, d'une taille de bonnet ?

Une incursion sur SkyMind n'a pas tardé à apprendre aux fans de voitures de sport à qui ils avaient affaire.

— Une journaliste… sale fouineuse !

Une main sale s'est glissée dans ses cheveux, la caressant comme un petit chiot apeuré.

— Faut pas l'abîmer, les gars. Elle vaut une jolie petite somme. De quoi s'offrir une Porsche Electra X et filer à Oslo pour rencontrer ses copines !

— Pour sûr, oui.

— On peut s'amuser un peu sans l'abîmer…

On l'a insultée, frappée, humiliée. On lui a craché au visage. On a déchiré son débardeur, laissant sa poitrine apparaître. Un inconnu lui a même peloté les seins.

— Pas touche, est intervenu un type. Giovanni va arriver. C'est lui qui décide de ce qu'on fait de la marchandise.

— Pourquoi tu l'as averti, tu crois qu'y partage ?

— Pourquoi tu poses la question, t'es si pressé d'mourir, connard

?

Le type qui l'a pelotée l'a reluquée encore un bon moment. Puis, il lui a passé un bandeau devant les yeux et un bâillon sur la bouche, avant de l'emmener avec lui et la faire asseoir sur une chaise, sans doute pour se masturber à ses côtés sans qu'elle puisse s'en plaindre. La jeune femme réprime un haut-le-cœur au souvenir de l'odeur âcre qui se dégageait de ce sexe agité tout près d'elle, sans doute très sale. Elle a cru qu'on la souillerait, qu'on la violerait ou même la tuerait, mais ses ravisseurs n'en ont pas eu le temps.

Quand les flics ont débarqué, personne ne s'est méfié. Les flics doivent être de mèche avec eux, comme lui a dit Zayd. Eva, enfermée dans une chambre avec monsieur mains baladeuses, les entendait parler à travers une porte de bois. Elle a tenté de crier pour les avertir de sa présence, mais monsieur mains baladeuses lui a viré une beigne qu'elle n'est pas prête d'oublier, la renversant à terre.

Quel mauvais caractère, monsieur mains baladeuses.

La porte a explosé sous les coups de pied, et lorsqu'on lui a enlevé son bandeau, Eva a constaté que monsieur mains baladeuses, agenouillé les mains en l'air, s'était mis à trembler. Un dénommé Giovanni est arrivé au même instant, contraint de négocier. D'après ce qu'a compris Eva, elle a été troquée contre un conteneur de drogue dérivant dans la rade.

Eva a été emmenée avant même d'avoir été présentée audit Giovanni, ce qui est sans doute très regrettable, car elle n'a pas eu l'occasion de remercier son hôte. Elle se souvient avoir vu défiler les façades repeintes du Vieux-Port derrière les vitres teintées du véhicule venu en express la chercher pour la ramener à l'ambassade.

— Par ici, mademoiselle, je vous en prie, lui a-t-on dit une fois arrivée.

Sale pute du Nord ! Ça te fait mouiller, de savoir qu'on a soif ?

Eva ne savait pas si le palais du Pharo était un rêve ou une réalité. Autour d'elle, tout le monde se pressait. Lars poussait de petits cris affolés, comme un chien en déroute. Le majordome l'entourait de tant de couvertures qu'elle ne pouvait plus avancer. Les serveuses portaient les mains à leurs lèvres, perdues, terrorisées et incapables, et l'ambassadeur… l'ambassadeur paraissait avoir vieilli d'au moins dix ans.

— Un verre d'eau, s'il vous plaît. Un verre d'eau, une douche et de la tranquillité, avait-il ordonné.

Les vœux de l'ambassadeur se sont réalisés en moins de temps qu'il en fallait pour les formuler. Eva s'est retrouvée allongée sous ses draps, propre, au chaud, avec à côté d'elle un plateau surmonté de nourriture et de jus de fruits qu'elle n'a toujours pas touchés.

Rien à voir avec sa soirée.

La jeune femme est restée seule toute une nuit, une journée entière et encore une soirée, alternant entre sommeil, rêves et cauchemars éveillés, refusant toute visite, hormis celle de Maria.

— Pourquoi es-tu sortie comme ça ? a demandé la chef de cabinet.

— Tu ne te poses pas des questions sur ce qui nous entoure ?

— Je devrais ? On a une chance inouïe d'être là, dans un palais somptueux, entouré de belles choses et de gens intéressants, et toi, tu pars vadrouiller dans les caniveaux.

Eva l'a regardée avec un mélange de surprise et de colère.

— Tu arrives à te satisfaire de ça ?

— Évidemment, a répondu Maria dans un ricanement. De quoi rêver de plus ? Pourquoi risquer ta vie comme ça ? Pour découvrir la misère ? Le danger ? La bêtise et la laideur qui se cachent derrière ces façades ? Tu veux un bon conseil ?

Eva a haussé les épaules.

— Boucle le reportage qu'on t'a demandé et arrête tes conneries.

— Pour continuer de vivre dans l'illusion ?

— Quel est le problème, si cette illusion nous offre une place confortable ?

En entendant ces paroles, Eva a compris que Maria sait exactement ce qui se passe, mais refuse d'en tenir compte. Elle accepte que le monde soit ainsi, car cela garantit sa place sur l'échiquier.

— Tu devrais faire attention, a prévenu Maria avant de prendre congé d'elle. Si les gens apprennent ce que tu as dans le crâne, ta carrière pourrait recevoir un sacré coup de frein. Tu devrais te reposer et oublier tout ça.

Eva a éprouvé un profond soulagement en voyant Maria prendre congé d'elle. Elle s'est demandé comment elle a pu croire être son amie.

Les doigts serrés sur son holophone, la jeune femme fixe désormais la fenêtre devant elle, les flots mouvants, au loin, derrière les collines de calcaire surmontées de pins sombres. Son reflet se dessine sur la vitre parfaitement lisse et propre. Monsieur mains baladeuses lui a laissé un superbe hématome au niveau de la tempe, et ce souvenir lancinant : la face cachée de Marseille, ou plutôt son vrai visage : son centre-ville aux immeubles effondrés, ses usines détériorées, ses terrains vagues ponctués de seringues usagées, ses fermes abandonnées, ses supermarchés vides.

Marseille brillante et lumineuse des agences de voyages n'est plus. Vive Marseille !

Après avoir payé le prix, Eva connaît désormais une autre facette de la vérité. Les visites de la ferme ultramoderne du Roy d'Espagne, de l'usine de désalinisation, de l'école et de l'hôpital n'étaient que des

leurres destinés à tromper l'Europe du Nord sur l'état du Sud. Les Français qui lui ont raconté des histoires terribles embellissant les grands projets de Davos n'étaient que des acteurs et des comédiens. Tout cela n'était qu'un « *circuit Potemkine* », selon les mots de Zayd, le fermier-brancardier. Tout n'était qu'un décor destiné à cacher le contraste choquant entre l'opulence des riches et la précarité des pauvres, comme lui avait confié Madame Bakken.

La ville à deux visages.

La France à deux visages.

Et si les déclarations du Maire de Marseille concernant le Stratoshield et ses effets nocifs sur les pays voisins étaient également justifiées ? Et si sa théorie selon laquelle l'attaque du Mur avait été minutieusement planifiée par un cercle secret se révélait être la vérité ? Et si la M-DH n'était que le reflet de la personnalité de son dirigeant ? Et si les révélations de Sanagas à propos d'un laboratoire secret dédié à la fusion étaient bel et bien exactes ? Et si la M-DH était effectivement liée aux événements survenus à ITER ?

Depuis plusieurs mois déjà, des décisions politiques étranges, des choix économiques déconcertants et des conflits d'intérêts de plus en plus manifestes ont commencé à susciter les interrogations d'Eva. Elle prend conscience aujourd'hui que la plupart de ces événements ont un dénominateur commun : Magnus Mortensen. Elle savait que Mortensen entretenait des liens étroits avec certains politiciens influents, dont Ingrid Solheim, mais elle ne pouvait se douter que Gaspard Davos comptait également parmi ses proches, comme le lui a appris la voisine d'Heidi Mirhe.

Et si tous ces événements en apparence isolés étaient en réalité le résultat de manigances secrètes ? Les doutes s'accumulant, Eva perçoit de plus en plus le fil conducteur se dissimulant derrière tous ces mystères.

Elle sent la culpabilité l'envahir en songeant aux enfants échappés du fourgon, venus à l'ambassade pour la sauver, elle. Deux orphelins perdus et abandonnés. L'adolescent brun à la peau mate et aux yeux verts, et sa petite sœur au sourire magnifique, aux yeux noisette et aux bouclettes dorées. Qui étaient-ils ? Que faisaient deux jeunes Espagnols isolés dans une ville dangereuse comme Marseille ? Étaient-ils établis depuis longtemps, ou étaient-ils arrivés à bord de ce navire échoué dans la rade, qu'elle a découvert en allumant sa télévision et dont les médias ne cessent de parler ? Comment ont-ils survécu, le cas échéant ? Qu'est-il arrivé à ces enfants ?

Elle en veut tant à Lars, qui n'a pas voulu honorer la promesse qu'elle leur avait faite. Elle a contacté la police dès qu'elle a eu accès à son holophone. Elle a demandé à parler à la patrouille qui a récupéré les deux jeunes Espagnols, mais elle a vite compris qu'elle ne les

reverrait pas et ne pourrait sans doute jamais les remercier. La police a néanmoins indiqué que les mineurs étrangers, avec ou sans papiers, étaient généralement envoyés dans des camps. Elle a cherché en vain à savoir dans lequel ils ont été emmenés. Le camp de Tarascon ? Celui de Nice, de Montpellier ? Le camp Charly, au sud de Lyon ?

Aucune réponse, évidemment.

Leur sort aurait-il été différent s'ils n'avaient pas croisé sa route ? Si l'adolescent n'avait pas tenté de l'aider ?

Elle ne connaît que leurs prénoms, Javier et Rafaela, que l'adolescent a donnés à Lars avant qu'ils ne soient remis à la police. Quel avenir les attend dans les camps ? Pour la première fois, Eva se pose des questions sur ces camps. À quoi servent-ils ? Comment traite-t-on leurs habitants ? Comment y vivent les enfants ? Comment peut-on en sortir ?

Le remord se fait de plus en plus prégnant. Deux enfants innocents emprisonnés à cause d'elle. Car à quoi servent les camps, sinon à parquer les indésirables ? Jusqu'à son voyage à Marseille, influencée par les discours haineux et les stéréotypes propagés par les médias Nordistes – dont celui qui l'emploie –, Eva voyait les migrants comme une menace potentielle. Elle ne les voyait pas comme des êtres humains. Elle réalise maintenant que les migrants ont toujours été déshumanisés, décrits de manière négative ou avec des termes méprisants. Pourquoi ? Pour protéger les populations nordiques et les maintenir dans un confort illusoire, ou susciter la peur afin de justifier le Mur et les politiques migratoires ?

Elle sursaute en entendant son holophone sonner.

Mortensen. Elle n'a aucune envie de lui parler. Elle accepte la communication d'une main tremblante, et se force à sourire tandis que se dessine le visage de l'homme d'affaires dans la pénombre, élégant, rasé de frais, revêtu d'une chemise anthracite à col mao.

— Comment te sens-tu ? demande-t-il.

— Mieux, je vous remercie.

— Tu as une voix étrange.

Elle hésite.

— C'est que… je m'en veux pour ce que j'ai fait.

— Il est trop tard pour les regrets. Tu en as réchappé, c'est l'essentiel. Pour te dire la vérité, je me doutais que cela arriverait.

— Vraiment ?

— Tu es une reporter dans l'âme…

Il sourit. En voyant qu'il ne lui en veut pas, un sentiment de soulagement se répand en elle. Puis, sur le ton de la confidence, il ajoute.

— Ils ne t'ont pas fait de mal, j'espère.

— Ils n'ont pas vraiment eu le temps. Il y a eu des moqueries,

quelques mains baladeuses et cet hématome. Mais dans l'ensemble, j'ai eu de la chance. Les flics sont arrivés juste avant qu'ils ne me présentent à leur chef.

— Heureusement pour toi. Giovanni Zampa ne fera plus de mal à personne, je peux te l'assurer.

Il faut quelques secondes à Eva pour comprendre ce que Mortensen lui laisse entendre. Elle déglutit, à la fois satisfaite d'être vengée, et impressionnée, désarçonnée par le pouvoir de cet homme dont l'influence traverse les frontières comme s'il s'agissait de simples feuilles de papier.

— Tu dois être secouée, poursuit Mortensen. Le centre-ville de Marseille n'était peut-être pas tout à fait ce à quoi tu t'attendais.

— Tout allait très bien, s'empresse de répondre Eva, se méfiant de ce qui pourrait advenir si elle disait toute la vérité. Je voulais en voir le plus possible, je me suis laissée porter. Quand je suis revenue à moi, la soirée était bien avancée et je m'étais perdue. C'est en me voyant chercher mon chemin, je pense, que ces types ont remarqué que je ne suis pas d'ici.

— J'espérais que tu te montrerais plus prudente, répond Mortensen. Ta bravoure t'a-t-elle au moins permis de découvrir quelque chose d'intéressant ?

— Pas grand-chose, prétend Eva, sentant le piège dissimulé derrière la question d'apparence anodine.

Mortensen hoche la tête avec une petite moue, apparemment soulagé qu'il ne lui soit rien arrivé de fâcheux – ou qu'elle n'ait rien découvert pouvant entacher le travail de propagande dont elle a été chargée.

— Tout cela sera vite oublié une fois que tu seras de retour à Oslo, déclare-t-il. Au fait, je ne t'ai pas dit, j'ai adoré ta vision de la France du Sud. Un tel reportage a certainement joué pour les élections.

Désormais témoin de la manière dont Mortensen et la M-DH manipulent l'information pour servir leurs propres intérêts, et consciente qu'elle incarne l'un des principaux outils de cette manipulation, Eva sent un malaise la gagner. Maintenant qu'elle est à même de voir comment les faits sont omis ou déformés pour créer une image flatteuse de l'entreprise, de son leader, du gouvernement norvégien et même du Bloc Nord dans son ensemble, elle se demande si les articles qu'elle a rédigés, les reportages et les interviews qu'elle a réalisés ne relevaient pas plus de la fiction que de l'information.

— Je n'ai qu'une hâte, déclare-t-elle malgré tout : monter la version longue pour que les gens voient à quel point les choses avancent ici.

— Je n'ai qu'une hâte : visionner tout cela. À ce propos, j'ai parlé

de toi à certains de mes amis, lors du dernier conseil d'administration de TVNorge. Holgard est d'accord pour que l'on agrandisse ton horizon. Que dirais-tu de seconder Ida comme présentatrice nationale ? On pourrait même imaginer que tu prennes un jour la vedette !

— Vraiment ? répond Eva, partagée entre joie et méfiance. Vous feriez cela pour moi ?

— Tu es la fille que je n'ai jamais eue et que je n'aurai jamais.

Un silence gêné succède à ces paroles. Eva, désormais consciente que Mortensen a eu une fille non déclarée qu'il a ensuite abandonnée, se sent de plus en plus mal à l'aise.

Le sourire affable de son interlocuteur et l'ambition qui l'habite depuis toujours l'aident néanmoins à se détendre. En devenant présentatrice vedette, elle pourra peut-être améliorer les choses. Ragaillardie par cette promotion à venir, elle se dit que si les récits qu'elle partagera alors inspirent les gens et les incitent à agir de manière positive, il se pourrait bien que la vérité absolue ne revête pas une importance aussi cruciale.

Une question filtre, néanmoins, de la foule d'interrogations qui lui brûle les lèvres.

— Vous êtes certain que la Norvège a fait le bon choix ? demande-t-elle. Je veux dire… même si les choses peuvent s'arranger au Sud, il y a peut-être d'autres manières d'agir…

— Crois-tu pouvoir sauver tout le monde, Eva ? répond Mortensen d'une voix douce. Le Nord a eu son lot de problèmes, et le Sud est bien obligé de se débrouiller avec les siens. La géographie est comme la destinée : il faut l'accepter et se montrer patients. Il s'agit juste de tenir jusqu'à ce que la Terre redevienne habitable. Une parenthèse le temps que suffisamment de CO2 soit aspiré hors de l'atmosphère.

— Mais que vont devenir tous ces misérables, ces femmes, ces enfants ?

— Tu ne penses pas que Sudistes et migrants auraient pu y penser avant ? Pourquoi mettre plusieurs enfants au monde, si l'on ne peut assurer leur avenir ?

Mortensen a répondu d'une voix sèche, comme chaque fois qu'il effleure le sujet de la natalité. Il est toujours resté fermement opposé à la liberté de procréation. Selon lui, la plupart des gens n'ont pas conscience des responsabilités qu'implique le fait de mettre un enfant au monde. Eva repense au choix qu'elle a fait pour ne pas encombrer la Terre, puis elle songe à Luna, la fille que le chef d'entreprise a laissée derrière lui. L'a-t-il vraiment oubliée ?

— Tu te souviens de Verdadero ? reprend Mortensen.

— L'expert de la fusion disparu des radars ?

Le chef d'entreprise hoche la tête.

— Nous avons retrouvé ses enfants, un adolescent de seize ans et une fille de sept ans. Ils ont été repérés par des IA de reconnaissance faciale à Marseille. Nos équipes se sont rendues sur place, mais elles sont arrivées trop tard. La police a mis la main sur eux.

Eva fronce les sourcils. De nouvelles questions se bousculent dans son crâne tandis qu'elle repense aux enfants espagnols. Ils semblaient à peu près du même âge. Mais combien d'enfants espagnols se trouvent à Marseille en ce moment, avec l'immigration croissante ?

— Pourquoi ont-ils fui ? reprend-elle.

— Leur père a été attaqué à son domicile.

— Par qui ?

— Personne ne le sait, et on ignore ce qu'il est devenu.

— Qui les a emmenés à Marseille ?

— Apparemment, ils sont venus seuls. Ils n'ont certainement pas fait tout ce chemin pour rien.

Elle réfléchit un instant.

— Vous pensez que leur père leur aurait confié une mission ?

— Très possible, en effet. Quelque chose qui aurait trait à ses recherches.

— Le secret de la fusion ?

— C'est une éventualité. Quoi qu'il en soit, ses enfants savent sans doute quelque chose. Peut-être transportent-ils les données avec eux.

Les yeux d'Eva se mettent à briller d'espoir. Si l'on découvre le secret de la fusion, tout changera. L'énergie infinie pourra balayer la misère à tout jamais.

— Comment s'appellent ces enfants ?

— Juan, un adolescent bronzé aux yeux verts, et Rocio, une petite fille avec des bouclettes.

— Juan et Rocio… répète Eva, troublée.

Pourrait-il s'agir de Javier et Rafaela ? Se pourrait-il que, par un curieux arrangement du destin, elle croise de nouveau la route de ceux à qui elle songeait quelques instants plus tôt ?

— Pourrais-je voir leur photo ? demande-t-elle.

Mortensen, surpris par cette demande, sort de sa poche une photo qu'il lui présente. Eva n'en croit pas ses yeux. Il s'agit exactement de Javier et Rafaela.

Je vais pouvoir les revoir !

Une question, toutefois, atténue légèrement la joie qu'elle ressent. Doit-elle confier à Mortensen qu'elle a déjà rencontré ces enfants ? Quelque chose d'inexplicable la retient, comme une main invisible. Elle qui, d'ordinaire, ne cache rien à son mentor, n'a pas envie de lui faire part de ce détail. Eva comprend alors que la révélation choquante de l'existence d'Heidi Mirhe, de l'abandon d'une femme et

de sa fille a profondément ébranlé la confiance qu'elle avait en lui. Cette découverte remet en question tout ce qu'elle pensait savoir sur sa personne. Déchirée entre son respect pour l'homme qu'elle a toujours admiré et la réalité troublante de ses actes et de ses secrets, elle choisit de ne rien dire pour le moment.

— Toujours avec moi ? demande Mortensen. J'ai l'impression que l'image s'est figée.

Eva s'éclaircit la voix.

— Oui, pardon. Comment vont-ils ?

— Fatigués, mais en bonne santé.

Dieu soit loué.

— Où se trouvent-ils ?

— Au camp Charly, au sud de Lyon. Je vais envoyer une équipe.

Eva sent son cœur accélérer. Elle est en train de mentir par omission à Magnus Mortensen, ce qu'elle n'a jamais osé faire de sa vie. Et il faut qu'elle aille plus loin : qu'elle obtienne de lui l'autorisation d'aller les retrouver. Pour s'assurer qu'il n'arrive rien de fâcheux aux enfants. Peut-être pourrait-elle faire d'une pierre deux coups, et réaliser le scoop du siècle !

— Si vous voulez, je peux aller les chercher, propose-t-elle.

— Tu n'es pas sérieuse. Ce n'est absolument pas un boulot de journaliste !

— Je leur ferai moins peur que vos équipes.

— Peut-être, mais là n'est pas l'essentiel, répond Mortensen.

Elle ne le sent pas entièrement convaincu.

— Je pense à une rencontre fortuite, poursuit-elle. Je pourrais leur dire que j'ai été envoyée à Charly dans le cadre de mon reportage, afin de réveiller la communauté internationale au sujet des migrants. Que j'ai rencontré leur père à ITER… Croyez-vous qu'ils vont nous donner les résultats comme ça, si jamais ils les ont sur eux ? Il faudrait gagner leur confiance.

Mortensen acquiesce. Elle a marqué un point.

— Es-tu certaine d'être suffisamment remise ?

— Bien sûr, je n'avais pas dormi comme ça depuis mes vingt ans !

Un léger sourire se dessine sur le visage du chef d'entreprise, qui demeure silencieux.

— Alors, c'est d'accord ?

— Je ne sais pas.

— Quel est le risque ? Vous pourrez toujours envoyer vos équipes, si j'échoue.

Il pousse un soupir.

— Oui, oui. Peut-être.

Un sentiment d'espoir éclate en elle.

— Par contre, je gère seule. Personne dans mon dos.

Mortensen paraît encore hésiter sur ce point, et elle le comprend. Si l'un des plus grands trésors de l'humanité est à portée de sa main, il ne s'agit pas de le perdre.

— J'agirai de manière plus naturelle si je ne suis pas suivie.

Il réfléchit durant quelques secondes.

— Imaginons que j'accepte. Comment comptes-tu t'y prendre ?

— Les ramener à Oslo n'est peut-être pas la meilleure idée. Je leur demanderai où ils veulent aller et leur proposerai de les y accompagner.

— Pas mal.

Il mord à l'hameçon.

— J'inventerai une excuse pour qu'ils ne se doutent pas que je me déplace spécialement pour eux. J'aurais droit au Falcon ?

— Ça peut se faire.

— Il me faudra nouer une relation de confiance avec eux, l'idée étant qu'ils me confient leur secret s'ils en ont un.

— Ça risque de prendre du temps.

— Ça prendra le temps qu'il faudra. Je suis créative. Vous me connaissez.

— Oui. Tu m'as souvent agréablement surpris.

— Alors c'est d'accord ? demande-t-elle, fébrile.

Il finit par acquiescer.

Envahie par une bouffée de joie, Eva lève les mains en l'air et applaudit, ce qui amuse son interlocuteur. Elle a gagné, même si elle doit cette victoire à une petite omission. A-t-elle commis une erreur ?

Seul l'avenir le lui dira.

— Tiens-moi au courant autant que possible. Cherche à savoir s'ils transportent des données avec eux et le cas échéant la nature de ces données. Offre un holophone au garçon histoire qu'on puisse les suivre de près, et arrange-toi pour qu'ils se retrouvent seuls pour en savoir plus.

Eva hoche la tête, même si elle sait que Mortensen la fera peut-être surveiller. De par ses relations au ministère de l'Intérieur, il peut faire activer un holophone à distance, le localiser, utiliser la caméra et le microphone à l'insu de son détenteur pour l'espionner. Elle a dû faire trafiquer le sien pour se protéger de lui.

— Que comptes-tu faire d'eux par la suite ?

Mortensen prend le temps de répondre.

— Quel sort est préférable ? Un camp de réfugiés ou un orphelinat norvégien privé ?

La jeune femme n'est qu'à demi rassurée.

— Pars demain matin à la première heure, conclut Mortensen. Le Falcon te conduira à l'aéroport Lyon-Saint Exupéry où t'attendra une voiture.

— Je ne peux pas partir ce soir ?

— Inutile. Les formalités d'entrée ont lieu le matin uniquement, et un droit de visite nécessite au moins 24 heures pour être établi.

— J'espère que rien de fâcheux n'arrivera aux enfants d'ici là.

— Le camp est bien gardé, et je vais m'arranger pour qu'un agent de la PolDav les surveille de près. Sois prudente.

Eva hésite à répondre « *comme toujours* », mais son visage, dans la vitre, lui rappelle que la prudence n'est forcément pas sa principale qualité.

Camp Charly
5 jours avant l'adoption de la nouvelle loi de sécurité européenne et l'inauguration du Mur de l'eau

40.

Camp Charly
8 heures
32°C

— Un biscuit, les enfants ?

Juan lève les yeux vers le visage de Frank, qui vient d'apparaître à l'entrée de leur cabine. La douce lumière de l'aube envahit peu à peu le hall qui s'éveille autour d'eux. Des murmures. Des bruits de pas. Des éclats de conversation. Le grincement d'un sommier éloigné. Les murs de toiles des chambres attenantes ont été relevés pour faire passer l'air, en vain.

— Désolé de venir si tôt, déclare Frank, mais il vaut mieux être matinal pour échapper à la chaleur.

Il leur tend la boîte de biscuits que Juan contemple avec hésitation.

— Allez, ils ne sont pas empoisonnés, plaisante le gardien. Mon chef me les a donnés, mais je n'ai pas le cœur à les manger seul.

Rocio s'approche pour en saisir un. Elle le goûte, et un sourire s'épanouit sur ses lèvres.

— C'est fourré au chocolat ! dit-elle.

Juan la regarde savourer son biscuit, puis accepte celui que lui tend Frank en se demandant d'où provient une telle marchandise. Les biscuits sont rares et précieux. Comment un simple gardien a-t-il pu s'en procurer ? Le trafic, sans doute. Frank n'est peut-être pas si blanc que sa sœur et lui le pensaient.

Il en croque malgré tout un morceau et laisse échapper un gémissement de plaisir. L'intérieur du biscuit est à la fois moelleux, doux et sucré. Les enfants s'en donnent à cœur joie, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un.

Frank tend alors à Rocio le dernier biscuit, qu'elle s'empresse d'accepter.

— Je prendrais bien un chocolat chaud, ajoute-t-elle.

— Mon dernier chocolat chaud remonte à plusieurs années, déclare Frank, rêveur.

— On pourrait faire des churros, si on avait de la farine et de l'huile. On les tremperait dans le chocolat.

— Et on ajouterait du sucre, remarque Juan.

— Une montagne de sucre ! ajoute Frank en riant.

Rocio élabore tout un déjeuner fait de tranches de pain, de rondelles de tomates et d'huile d'olive, de jambon fumé, d'oranges

fraîches et juteuses… Frank l'observe, un sourire doux accroché aux lèvres. Quand le silence retombe autour de la boîte de biscuits vide, Juan prend conscience que Frank n'en a pas mangé un seul.

Le gardien leur présente alors un petit sac à dos qu'il avait dissimulé dans le couloir.

— C'est quoi ? demande Rocio.

— Ouvre pour voir.

La jeune fille s'exécute et les deux enfants découvrent que le sac est empli de vêtements propres à leur taille.

— C'est pour nous ? s'enquiert Juan.

— Cadeau de la maison ! répond Frank. Des familles s'en débarrassent, quand leurs enfants grandissent, alors on récupère. Je les ai lavés et rapiécés comme j'ai pu, mais je ne suis pas très bon en couture.

— J'ai jamais vu une aussi belle robe ! s'exclame Rocio en contemplant une magnifique robe bleu ciel pourvue de divers patchs, lui conférant un aspect authentique et chaleureux.

Elle s'approche de Frank et dépose un baiser de fée sur sa joue.

— Et ce n'est pas tout, poursuit le garde avec un petit clin d'œil. Aujourd'hui, nous sommes samedi. Vous savez ce que cela signifie ?

Juan secoue la tête tandis que Rocio se passe la main sur les lèvres, fébrile.

— Le samedi est le jour de la douche, explique Frank.

— C'est vrai ? interroge Rocio, les yeux écarquillés.

Il est vrai qu'elle et Juan n'ont pas pris de douche à proprement parler depuis des années. Ils n'ont pris que des bains de mer dans des endroits protégés des méduses, des requins et de la pollution. Personne, au Sud, ne prend de douche, à part les très riches. À Barcelone, dans les périodes fastes où il y avait encore de l'eau douce au robinet, ils avaient droit à un seau d'eau par jour pour trois. Leur père leur a raconté que ce n'était pas le cas avant. Jusqu'aux années 2030, les gens pouvaient se doucher sur les plages avec de l'eau potable. Ils se nettoyaient les tongs, les chevilles et les orteils avec de l'eau potable.

De l'eau potable…

La première fois qu'il leur a dit cela, Juan ne l'a pas cru. Cela semblait totalement irréaliste.

— Nous allons pouvoir nous doucher ! clame Rocio en sautillant sur place.

Frank tend à chaque enfant une serviette propre. Rocio saisit la sienne avec vénération, la porte à son visage.

— Ça sent si bon !

Juan l'imite, savourant l'odeur de lessive qui se dégage du tissu raide et rugueux. Rocio retire de son cou Cigonium.

— Joli collier, remarque Frank.

— Un porte-bonheur offert par mon papa, explique la jeune fille.

Frank s'approche et le contemple un instant.

— Je te conseille de ne jamais t'en séparer.

— Il a raison, appuie Juan. Garde-le jusqu'à la douche et ne t'en sépare que lorsque l'eau commencera à couler.

Juan repasse le volatile autour du cou de sa sœur. Puis, Frank leur fait signe de les suivre, avant de se retourner.

— Vous ne prenez pas vos affaires ?

Juan tourne le visage vers leur chambre sans comprendre.

— Vous êtes nouveaux ici, dit Frank. Si vous ne surveillez pas vos affaires, elles risquent de disparaître. À moins que vous n'ayez un cadenas.

Juan secoue la tête en rougissant. Comment peut-il encore se montrer si naïf ? Il récupère leurs vêtements, les glisse dans son sac et suit le gardien à l'extérieur. Il fait déjà une chaleur accablante malgré l'heure matinale.

— Vous savez s'il y a des montres connectées, au magasin ?

Frank secoue la tête.

— Même s'il y en avait, répond-il, vous ne pourriez pas vous les payer. Et quel usage en feriez-vous, sachant qu'il n'y a pas de Wi-Fi ?

Juan serre le poing, déçu et frustré. Si seulement il disposait d'un holophone, avec liaison River par satellite, il ne serait pas aussi dépendant des contingences matérielles !

Tous trois gagnent un édifice rectangulaire derrière lequel se dressent deux immenses citernes en plastique noir. Une longue file d'attente s'étend jusqu'à deux entrées : l'une surmontée du symbole des hommes, l'autre celui des femmes.

— On va devoir se séparer ? demande Rocio, effrayée à cette idée.

— Seulement pour un bref instant, indique Frank. Une fois déshabillés, vous irez jusqu'aux douches, où un employé du camp vous accueillera. Vous aurez le droit d'appuyer une fois sur le robinet avant de vous savonner. La deuxième fois que vous appuierez, ce sera pour vous rincer. Puis ce sera fini.

— Combien de temps ça dure ? demande Juan.

— Quelques secondes seulement. Aussi, assurez-vous d'être bien positionnés avant d'appuyer.

La jeune fille hoche la tête, impatiente.

— N'oublie pas de te laver les cheveux, indique Juan en donnant à sa sœur des vêtements propres. Fais bien mousser le savon dans ta main.

— Oui, papa, plaisante Rocio.

Juan lui tire la langue.

— Rappelez-vous que vous n'avez le droit d'appuyer que deux fois : une fois pour vous mouiller, l'autre pour vous rincer. Rendez-vous à 13 heures au hall 1 pour le déjeuner.

— On y sera, fait Juan. Et merci encore pour les habits.

Au bout d'une heure environ, l'adolescent regarde avec bonheur sa sœur disparaître dans l'entrée réservée aux femmes.

Lorsque son tour arrive, il franchit l'entrée « *hommes* » et gagne le vestiaire pour se déshabiller. Puis il se rend aux douches, où un garçon est déjà en train de se savonner. L'employé lui fait signe d'utiliser le même savon, ce que Juan accepte de bon cœur.

Le robinet de douche n'est pas équipé de thermostat. De l'eau tiède jaillit à la première pression. Par cette chaleur, elle ne peut être froide. L'eau s'abat sur le crâne et la nuque de Juan, qui tente d'en savourer chaque goutte. Une eau propre, non salée.

Le jet s'affaiblit alors. Trop tôt. Juan lève le visage vers la colonne de douche, d'où un étroit filet s'écoule encore. Une pluie de plus en plus fine qui finit par se tarir.

Une dernière goutte.

Puis plus rien.

Juan ramasse le savon à terre. Il se frotte les mains pour faire de la mousse, puis se frictionne les bras, l'abdomen, le dos et les jambes, avant de finir par les cheveux et le visage. La mousse glisse entre ses doigts, le long de sa peau sale, enduite de crasse et de sueur, se colorant d'un brun indéfinissable. Il se sent ému. Enveloppé d'une mousse réconfortante, enveloppante, il ne pense plus à rien d'autre. Ni à son père, ni à Rocio, ni à ce qui les attend. Il ne pense à rien d'autre qu'à ce sentiment de propreté. Il resterait des heures ainsi. Propre.

Il ne s'est jamais senti aussi propre.

Sentant le regard de l'employé sur lui, Juan se concentre et presse une dernière fois le bouton pour se rincer. Une sensation exquise, comme s'il se débarrassait de tous les évènements désagréables qui lui sont arrivés pour un nouveau départ.

Un nouveau départ.

Un léger monticule de mousse se constitue à ses pieds. À regret, Juan se sèche dans la serviette rêche en savourant cette sensation sur sa peau, qui laisse encore une trace brunâtre sur le tissu.

Les cellules mortes.

Il fait quelques pas jusqu'à son sac et cherche en vain des vêtements propres. Ils lui semblaient propres, pourtant, avant la douche. Frank avait dit les avoir nettoyés. Comme si la sueur et la poussière y étaient incrustées. Il aurait fallu les laver eux aussi.

Lorsque Juan retrouve Rocio au-dehors, il a l'impression de ne pas la reconnaître. Elle aussi est propre, et ses cheveux peignés brillent d'un éclat luisant. C'est comme si elle avait grandi d'un coup.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demande-t-elle.

— On a encore un peu de temps avant le déjeuner. On va en profiter pour voir comment sortir d'ici et gagner le Nord. Surtout, fais comme si on se baladait pour le plaisir.

— O.K.

Tous deux traversent le camp en empruntant les allées dégagées et en restant dans les zones occupées pour diminuer les risques d'une rencontre désagréable. Tandis que Rocio avance avec une nonchalance non feinte, Juan ne laisse pas un détail lui échapper. Le camp, qui s'étend entre la route et le fleuve à demi asséché selon un axe nord-sud, est entouré d'une enceinte grillagée de deux mètres de hauteur environ. À l'extérieur du camp se dresse le bunker appelé « *poste de contrôle* », permettant aux garde-frontières de surveiller le Mur et diriger les patrouilles. À l'intérieur du camp, au sud, se trouve l'infirmerie. Ils retrouvent sans mal, disséminés sur un axe nord-sud, la cantine, le magasin, la salle polyvalente et l'école, ainsi que la prison. Les enfants suivent ensuite la clôture du Rhône en prenant soin d'éviter Cargoville. Juan constate qu'une seule porte existe, en dehors de la porte principale, au sud : il s'agit d'une porte grillagée à l'extrême nord du camp. Profitant de ce qu'elle est entrouverte, les enfants la franchissent et traversent une étendue de hautes herbes sèches menant à un petit bois derrière lequel se dresse une guérite. Plus loin se déploie la berge du fleuve, vaste étendue de galets grisâtres pourvue d'un ponton où est attaché un Zodiac. Sur la rive opposée, une clôture barbelée et quelques arbres chétifs.

— Les enfants !

Juan tressaille, surpris. Occupé à examiner le Zodiac de loin, il n'avait pas vu le garde assis derrière le ponton, une canne à pêche dans la main.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— On voulait juste voir le Rhône, répond Juan. Notre mère nous en a parlé, mais on l'a jamais vu.

Le gardien se lève dans un grognement rauque. Son visage porte des taches et autres marques de brûlures solaires.

— Y'a rien à voir, dit-il. Éloignez-vous. Vous avez rien à faire ici.

— Pourquoi vous avez un bateau ? insiste Rocio. Pour pêcher ?

Juan se félicite de sa question.

— Pour la pêche aux baleines, répond l'homme sur un ton bourru.

— C'est pas vrai, répond Rocio. Je sais bien que toutes les baleines ont disparu. C'est pour les saumons ?

— Si seulement y'en avait encore… soupire le type.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? s'enquiert Juan, intrigué, en faisant quelques pas vers le Zodiac.

— Avant, les rivières étaient des écosystèmes incroyables, pleins de vie et de poissons, répond le garde comme s'il rêvait à voix haute. Mais avec l'oxygène de l'eau qui ne fait que baisser…

— Pourquoi le niveau d'oxygène diminue-t-il ? poursuit Rocio.

— C'est souvent dû aux activités humaines autour des rivières. L'agriculture prélève parfois trop d'eau en amont des rivières, ce qui réduit leur débit. Moins d'eau circule. Moins de mouvement, moins d'oxygène.

— Mais pourquoi cela affecte-t-il les poissons ?

— Les poissons ont besoin d'oxygène pour respirer, tout comme nous. Lorsqu'il n'y en a plus assez, ils suffoquent et meurent. Des événements météorologiques extrêmes, comme des inondations, peuvent aggraver la situation. C'est ce qui est arrivé à l'Isère.

— Qu'est-il arrivé à l'Isère ?

— Eh bien, après de fortes inondations, l'Isère a été submergée par de la terre et des matières végétales en décomposition. Cela a créé un environnement idéal pour la prolifération de bactéries et autres micro-organismes. Lorsque les eaux se sont retirées, ces organismes ont consommé tout l'oxygène de la rivière, laissant les poissons sans possibilité de respirer. L'eau était floue, verdâtre, elle puait. Il a fallu tout nettoyer…

Juan s'est suffisamment approché du Zodiac pour voir qu'il est relié au pont par un cadenas. Il recule, déçu, et observe le gardien, perdu dans ses pensées.

— Les activités humaines, comme l'agriculture et les industries, augmentent la pollution. Les déchets et les engrais déversés de manière illégale dans les rivières créent un environnement propice à la prolifération d'algues. Lorsque ces algues meurent, elles servent de nourriture aux bactéries qui consomment l'oxygène dont les poissons ont besoin.

Tandis que l'homme inspecte sa canne, Juan s'aperçoit qu'il n'y a ni ligne ni hameçon. Il s'éloigne avec Rocio, laissant le garde immobile et silencieux derrière eux.

— Tu crois qu'il est fou ? demande Rocio dans un murmure. Il ne pêche pas. Il rêve qu'il pêche.

— Ça doit l'aider à tenir. Qui sait, peut-être que les rivières ont besoin de rêveurs ?

41.

Camp Charly
12 heures 45
43°C

L'heure d'aller déjeuner.

Tandis qu'il se dirige en compagnie de sa sœur vers le hall 1, Juan songe au Zodiac et au mince fleuve qui pourrait les emmener au Nord. Y aurait-il une carte à jouer de ce côté-là ? Le Rhône est-il traversé par le Mur de l'eau ? Comment se procurer la clé du cadenas et celle du moteur ?

Il va leur falloir inspecter les alentours du camp à la recherche d'autres solutions.

Le hall 1 s'avère être une immense cantine pourvue de dizaines de grandes tables parallèles encombrées de monde. Au bout du hangar se trouve un espace plus restreint, muni d'un comptoir et de tables de plastique, ainsi que d'un vieux poste de télévision où quelques gardiens sont en train de boire un verre.

Un bar.

Juan plisse les yeux. Le brouhaha des conversations, dans un nombre incalculable de langues, lui est insupportable.

Après plusieurs minutes d'attente, ils parviennent devant deux cuisiniers qui leur versent une timbale de bouillie fumante, avant qu'une femme leur distribue deux verres en plastique remplis d'eau.

— Vous êtes nouveaux ici ? demande-t-elle.

— Oui.

— Une fois que vous aurez terminé, déposez le tout dans les grands récipients qui se trouvent avant la sortie, indique-t-elle d'une voix lasse.

— Merci.

Juan se tourne vers la salle à la recherche d'une place pour sa sœur et lui. Il règne une chaleur étouffante. Le soleil qui s'abat sur le toit métallique du bâtiment rend l'atmosphère lourde et pesante, et les ventilateurs immobiles, sans doute en panne, ne produisent aucun souffle d'air. Rien que la chaleur sèche et cuisante. Le jeune garçon reconnaît alors, sur une table, Freddy, l'homme au poing bandé, en train de discuter avec d'autres hommes au visage mauvais. Il le contourne en prenant soin de ne pas croiser son regard fiévreux. Une fois suffisamment éloigné, il s'assied au bout d'une table vide, face à sa sœur, et trempe sa cuillère dans la bouillie.

Une bouillie fade, faite de pommes de terre, peut-être de navet. Quelques légumes rachitiques et fibreux. Des morceaux de viande

indéfinissable. Pas de sel.

Pas de goût.

Autour d'eux, les gens transpirent à grosses gouttes. Des visages cramoisis et luisants qui se ressemblent tous. Certains discutent à voix haute, d'autres observent le silence, perdus dans leurs pensées.

Un homme se donne une gifle et prononce un juron. Juan tend l'oreille pour écouter les conversations.

— J'en peux plus de ces saloperies.

— Ça va, en ce moment, répond son interlocuteur. Au moins, tout est très cuit. On peut pas tomber malade.

— Peuvent pas nous filer des fruits ou des légumes frais ?

— Tu sais comme moi que les vitamines sont réservées aux chefs et aux gardiens.

L'homme se redonne une gifle, fébrile et agité.

— J'vais m'barrer. J'te jure, j'vais m'barrer.

— Calme-toi. C'est pas forcément mieux ailleurs.

Les migrants observent un silence, méditant sans doute sur la possibilité de quitter cet endroit. Un enfer pour un autre…

— Au début, ils faisaient croire qu'ils allaient nous aider. Puis, ils ont pondu ces lois… Chaque jour, c'est pire. Sans parler de la chaleur. Dire qu'on va devoir supporter ça à vie !

— Si seulement on pouvait traverser ce fichu Mur… soupire le type qui se donne des gifles.

— Fallait passer lors de l'attaque. Maintenant, c'est blindé de tractopelles, de militaires et d'agents de la PolDav. Tu parles de pourris… et bientôt, toutes vos velléités de fuites seront balayées par Davos.

Le regard d'un des hommes se pose sur Juan, mélange de méfiance et d'espoir. L'adolescent se rend alors compte qu'ils sont observés. Des migrants leur jettent des regards dérobés. D'autres les fixent avec surprise ou réprobation. Une dame âgée les scrute avec un soupçon de tendresse ou de nostalgie. Voit-elle en eux un espoir ? Un souvenir perdu ? Elle se lève, s'approche avec un timide sourire.

— Vous venez d'où, mes pauvres petits ?

— D'Espagne.

— Où comptez-vous aller ensuite ?

Juan hésite sur la réponse à donner.

— Quelqu'un nous attend à Bruxelles.

— Mais comment comptez-vous passer au Nord, avec le Mur de l'eau bientôt terminé ?

— Je ne sais pas, répond Juan, navré.

— Vous avez de la famille, des amis en France du Sud ? poursuit la vieille dame.

Juan secoue la tête. Elle prend un air apeuré et dévisage Rocio.

— Ma pauvre petite… j'espère que ton frère saura te protéger.

— Bien sûr qu'il me protégera, répond Rocio. C'est le plus fort !

La femme sourit.

— Vous avez de la chance d'avoir quelqu'un sur qui veiller, d'avoir un objectif, même s'il est impossible à réaliser. Moi, je suis seule et je vais mourir ici.

Sans un mot de plus, la vieille femme s'éloigne d'une démarche traînante. Un groupe d'hommes, sur leur droite, se moque d'elle et ne cache pas son hostilité à son égard. « *Deux bouches de plus à nourrir* », les entend prononcer Juan. Un garde, occupé à déambuler entre les tables, perçoit les insultes, mais ne dit rien, se rendant complice par son silence.

Juan a la sinistre impression d'être en prison, entouré de prisonniers.

Ils ne connaissent personne.

Ils ne sont rien.

Est-ce cela, la vie dans un camp de réfugiés ? Juan avait entendu les migrants traversant Barcelone en parler, mais il n'y avait jamais vraiment prêté attention. Pour certains, atteindre un tel camp représentait l'Eldorado. Pour quelqu'un qui est attaché à sa liberté, aux grands espaces et à l'air de la mer, c'est un véritable enfer.

Une envie pressante s'impose à lui : celle de sortir d'ici le plus vite possible, par tous les moyens.

Juan termine sa timbale et boit quelques gorgées d'eau. L'eau a une odeur d'urine, un goût de plastique. Il regarde sa sœur, qui n'a pas encore terminé la moitié de son plat. Elle n'aime pas, mais se force à avaler pour survivre.

— Ça va, les 313-314 ?

Juan lève le visage et tressaille. Freddy les a repérés alors qu'il pensait l'avoir évité. Le visage anguleux penché au-dessus d'eux, il les examine en silence. Que leur veut-il ? Que fait-il ici ?

— Alors, comme ça, on veut s'tirer ?

L'adolescent fronce les sourcils comme s'il ne comprenait pas.

— Pourquoi vous dites ça ?

L'homme au poing bandé sourit. Un mauvais sourire aux dents jaunes.

— Vous êtes nouveaux, ici. (Il pointe du doigt une vieille étiquette jaunie sur son pull, et Juan lit 14 666.) Vous avez pas les codes. Mais Freddy connaît tous les visages. Il devine les intentions des nouveaux arrivants dès les premières minutes. Certains s'empressent de s'installer, comme s'ils allaient rester des années. D'autres ne sont que des morts en rémission. Vous, c'est pas pareil. Je vous ai vus farfouiller du côté de la clôture.

— On se baladait, c'est tout, explique Juan. De toute façon, ça

vous regarde pas.

Le type au bandage lève son index noueux.

— Joue pas au plus malin avec moi, 313. Y'a des règles, ici. Si vous faites une connerie, on en paiera tous le prix.

— On n'a aucune intention de faire une connerie.

— C'est ce qu'on verra.

Freddy dépose ses doigts squelettiques sur la table, décidé à en découdre. Juan connaît ce type de personnages. Il y en avait tout un tas à Barcelone. Une seule solution : les éviter.

Les fuir.

Il se lève lentement.

— Je vous promets qu'on fera rien. Viens, dit-il à Rocio.

— Mais j'ai pas terminé ! se plaint Rocio.

— Puisqu'elle te dit qu'elle a pas terminé… répète Freddy en forçant Juan à se rasseoir.

— Termine et on y va.

Rocio fourre dans sa bouche une énorme cuillerée qu'elle avale avec difficulté.

— C'est bien, encourage Juan. Bois ton verre.

Ce qu'elle fait. Juan attrape alors sa main, leurs timbales et leurs verres, et emmène sa sœur vers la sortie, où ils déposent la vaisselle dans les grandes bassines comme indiqué par la serveuse. Le dénommé Freddy les a suivis de sa démarche saccadée. Juan se demande comment se débarrasser de lui. Doit-il en parler à Frank ? Il se souvient des biscuits et des conseils de son père, et se dit qu'il ne peut lui faire confiance. Il faut qu'ils se débrouillent seuls. Qu'ils ne comptent que sur eux mêmes.

Alors qu'ils sortent du bâtiment, l'homme les dépasse avec une étonnante agilité, et se plante devant Rocio, qui frissonne de peur. Il contemple la jeune fille, que Juan tire en arrière.

— Oh, oh, ironise le type. Un vrai chevalier blanc…

— Laissez ma sœur tranquille, où je le dirai aux gardes.

— Les gardes ? s'esclaffe le réfugié. Tu crois qu'ils me font peur ?

Alors qu'il approche de Rocio son moignon rabougri, caressant sans doute quelque sombre espoir, Juan s'aperçoit qu'un des gardiens est en train de les observer, adossé à la cantine. Il s'agit du grand type aux cheveux noirs coiffés en brosse. Qu'attend-il pour les aider ?

— On pourrait faire connaissance, tous les deux, déclare Freddy sans cesser de scruter Rocio.

Juan sent un froid le parcourir. Il lève la main en l'air, comme s'il était en classe, pour avertir le gardien.

— Monsieur, vous pourriez lui demander de nous laisser tranquilles ?

— Laisse-les tranquilles, Freddy, lance le gardien, à demi

convaincu.

— Fais pas chier, Gaillard, répond le type au chapeau, découvrant ses dents pourries.

Juan recule d'horreur.

— Bon Dieu de merde, Freddy… répète le type d'une voix froide.

Freddy semble contrarié.

— Tu sais pas ce que tu perds, 314, conclut-il avec un clin d'œil moribond à Rocio, avant de s'éloigner.

Juan adresse un signe de remerciement au dénommé Gaillard avant de prendre la direction du hall 7, dans lequel ils se réfugient, surpris de constater que le gardien les a suivis. Après avoir attendu un bon moment pour être certains que Gaillard est reparti et que Freddy n'est pas revenu, ils ressortent en direction du sud.

— On va où ? demande Rocio.

— On sort. On a le droit de sortir, durant le jour. On va aller voir ce qui se passe à l'extérieur.

Il sent sa sœur se crisper.

— T'es sûr que ce n'est pas dangereux ?

— On fera attention.

Le meilleur moment pour sortir est sans doute maintenant, quand les hommes ont mangé – pour ceux qui ont cette chance – et que, chassés par la chaleur, ils se tapissent dans les ruines, les caves et les coins d'ombre.

— Il fait chaud…

Juan ne répond pas. Oui, il fait chaud. Oui, ils vont souffrir. Mais il vaut mieux souffrir que mourir.

Tant qu'on souffre, ça veut dire qu'on n'est pas mort.

Tandis que l'adolescent se hâte à travers le camp, il sent les visages en sueur les cerner de toutes parts. Des étrangers. Que des étrangers. Eux qui connaissaient tant de monde à Barcelone, qui avaient réussi à tisser tant de liens entre des individus au profil disparate sont désormais totalement livrés à eux-mêmes.

Juan repense à ceux ayant fait preuve d'humanité dans les quartiers dangereux de Barcelone, et le visage de Pablo lui revient à l'esprit. Pablo a toujours eu cette volonté d'aider les autres, même s'il mettait ses propres intérêts en premier. Pablo était conscient que la confiance est rare dans ce monde où chacun cherche avant tout à survivre. Malgré cela, il avait réussi à tisser des liens avec lui-même et certains membres des Trinitarios, une organisation dont la réputation n'était pas des plus recommandables. Juan songe à l'interrogatoire subi par son ancien mentor et ami, à la mort à laquelle il a échappé en les dénonçant, et se dit qu'il n'avait pas vraiment le choix. Que devient Pablo ? Qu'en est-il des Trinitarios qui se sont conduits de manière correcte avec lui ? Que sont devenus les commerçants qui lui

fournissaient des marchandises de manière clandestine ? Ces individus qui, à travers leurs actes désintéressés, avaient été une source de réconfort dans un monde dévasté ?

Juan sait qu'il ne peut espérer les retrouver tous un jour. La réalité apocalyptique va sans doute disperser ces âmes bienveillantes, balayant leurs abris, les privant de leurs biens, les forçant à se déplacer, à se cacher ou même à périr dans les marais de la survie.

Et leur père ? Leur vieux père, cet homme au corps frêle et à la démarche fragile, cet être si extraordinaire ? Enrique consacrait toute son existence à son objectif. Son esprit était animé par une passion inébranlable, et son engagement envers la recherche de solutions durables pour l'énergie était inégalé. La chaleur implacable qui pesait sur eux ne semblait pas accabler Enrique autant que les autres, tous ceux qui avaient succombé à l'hyperthermie. Son corps mince et fragile était le contrepoids de sa détermination inflexible à trouver des réponses face à la catastrophe imminente. Chaque goutte de sueur qui perlait sur son front n'était pas le résultat d'une épreuve physique, mais plutôt le témoignage de son esprit brûlant d'idées novatrices et de solutions potentielles.

En repensant à son père, Juan ressent une profonde admiration mêlée de tristesse. Plus il découvre la réalité du monde, plus il comprend le fardeau qu'Enrique portait sur ses épaules, la responsabilité immense qui pesait sur lui. Inspiré par une détermination sans faille, Enrique était prêt à se sacrifier pour un avenir meilleur.

Sa solution serait-elle suffisante pour surmonter les défis à venir ? Pourquoi n'est-il pas avec eux ? Où se trouve-t-il à présent ? Dans un paradis que Juan imagine composé de rivières cristallines, d'arbres luxuriants à l'ombre rafraîchissante, de fleurs qui éclosent dans une explosion de couleurs, embaumant l'air de parfums enivrants ? Ou sur un stade de foot en compagnie d'anciens joueurs du FC Barcelone ?

C'est dans les moments difficiles que son père lui manque le plus. C'est lui qui devrait donner la main à Rocio. C'est lui qui devrait les diriger, les guider. Pourtant, même en son absence, l'héritage d'Enrique les guide, éclairant leur chemin vers un avenir incertain, mais porteur d'espoir.

À ces pensées, le regard de Juan dévoile à la fois l'immense fatigue et le fol espoir qui habite son cœur. Ses yeux pétillent d'une lueur intense, reflétant la lueur incandescente de sa volonté. Il est conscient que le temps leur est compté, que chaque pas en avant peut s'avérer crucial pour inverser le cours des événements.

Lorsqu'il revient à lui, Juan se rend compte qu'ils ont atteint la porte sud du camp. Devant eux s'étend le parking où s'était arrêté le bus qui les a conduits ici. Il regarde sa sœur, puis contemple l'espace

vide qui s'étend devant eux. Où aller à présent ?

Peu importe. Tout droit. Il faut qu'ils s'éloignent, qu'ils gravissent une colline ou un arbre. Qu'ils prennent de la hauteur. Oui, c'est cela : il faut qu'ils montent pour voir plus loin.

Voir ce qui se cache au-delà de Charly.

42.

Camp Charly
13 heures 30
46°C

À la sortie du camp Charly se dresse une pancarte devant laquelle s'est formé un attroupement. Les gens s'insurgent, invectivent des gardiens postés devant le bunker du poste de contrôle, dont l'intérieur est encombré d'écrans ancienne génération disposés sur des tables. Poussé par la curiosité, Juan se fraie un passage entre les réfugiés et lit.

« AVIS AUX HABITANTS DU CAMP C :
Mesdames, Messieurs, j'attire votre attention sur les nouvelles dispositions prises suite à la récente attaque du Mur de l'eau :
(Décret n° 2050-858 du 10 août 2050 relatif aux conditions d'accueil des réfugiés climatiques en France du Sud)
— Suppression du droit de porter plainte.
— Obligation de domiciliation dans un camp.
— Obligation de déclaration de tout acte politique.
Un nouveau règlement va bientôt vous être distribué dans le camp.
Le Directeur, Simon Olivar. »

— De plus en plus impossible, peste un homme.

— Ils parlaient de terre d'accueil, d'entraide, tu parles ! se plaint une femme.

— Parce que vous les avez crus ? interroge une autre sur un ton ironique. Vous pensez toujours qu'on est en démocratie ?

Juan saisit sa sœur par le bras et s'éloigne en direction de la route déserte, sur laquelle souffle un vent léger aux odeurs de goudron. Il a besoin d'air. Besoin d'avancer. Besoin d'échapper à cette prison et aux zombies qui la hantent.

Rocio s'accroche à lui tandis qu'il allonge le pas sur la route déserte.

Aucune ombre. Tout semble figé sous un soleil de plomb. Les silhouettes malingres des quelques arbres capables de survivre dans cet environnement se découpent sur le ciel en fusion. Très vite, les pas de Rocio traînent sur le sol. Juan sent la petite main de sa sœur échapper à la sienne.

— Tiens bon. On s'arrêtera dès qu'on le pourra, dit-il pour l'encourager.

Alors qu'ils suivent la route, Juan remarque un groupe de gens assis à l'ombre d'un d'arbre, sur une étendue d'herbe sèche. Occupés à ne rien faire, ils sont en train de les observer. Sans doute des réfugiés sortis prendre l'air. L'un d'eux se lève, esquisse un mouvement vers eux.

— Tu peux accélérer ? demande-t-il à Rocio.

— Je vais essayer.

Les deux enfants parcourent encore quelques dizaines de mètres, quand Juan repère un sentier qui serpente entre des troncs squelettiques en direction de l'ouest. Il décide de l'emprunter pour s'éloigner de la route et des migrants. Malgré ses efforts pour la motiver, Rocio avance toujours à allure lente. Elle fixe le sol sans prononcer un mot. Autrefois, elle ne se serait pas laissé mener ainsi. Elle aurait crié, se serait débattue. Pourquoi a-t-elle changé à ce point ? Pourquoi semble-t-elle si abattue ?

— Il faut qu'on échappe à la vue des réfugiés, explique-t-il. Ensuite, on prendra notre temps.

Le souffle court, Rocio maugrée tandis qu'ils gravissent une petite butte. Juan dégouline de sueur lorsqu'ils parviennent à son sommet. Il jette un œil autour de lui, parcourt les petites collines dénudées qui font le tour de l'horizon, attend que sa sœur reprenne son souffle et poursuit sa progression.

Les deux enfants longent un sentier qui s'enfonce entre des buissons et tombent sur une ancienne route abandonnée qui monte vers une seconde colline, plus haute que la précédente. Tandis qu'ils gravissent la route, Juan sent la main de Rocio frémir. Fatiguée de le suivre, elle trottine près de lui en maugréant.

— Tu marches trop vite !

— Pardon, dit-il en ralentissant légèrement.

Après plusieurs minutes de montée harassante sur ce chemin raviné et crevassé, essayant autant que possible de rester à l'ombre dans une atmosphère de plus en plus lourde et moite, ils atteignent un petit bosquet d'arbres calcinés au sein duquel ils peuvent se dissimuler. Ils se trouvent en haut d'un paysage vallonné et sec, où seuls poussent quelques arbres clairsemés, secs eux aussi. Seul le chant des cigales perce le silence qui les entoure. Juan examine attentivement le chemin qui les a conduits ici. Personne ne les a suivis, et personne ne peut les voir depuis leur position.

Un silence minéral les entoure.

— On va se reposer un peu.

Rocio se laisse tomber à terre plus qu'elle ne s'assied.

— Où sont les écureuils, les lapins et les oiseaux ? demande-t-elle en embrassant les alentours des yeux. Normalement ils sont avec les fées.

— Il fait trop chaud, répond Juan. Ils doivent dormir, mais on les verra peut-être plus tard.

L'adolescent reste un instant avec elle avant de gagner la lisière nord du bosquet, une nouvelle fois stupéfait par la structure monumentale divisant le paysage en deux.

Le Mur de l'eau.

À ses pieds, des engins de chantier : niveleuses, pelleteuses, tractopelles, bulldozers sur les flancs desquels ont peut lire *VEB* ou encore *Veidekke ASA*. Sur le sol, des centaines d'ouvriers, des caisses à outils, des rouleaux de grillages et de fil de fer barbelés. Des cratères, tels des impacts de météores, se creusent de toutes parts. Une clôture flambant neuve, sur une centaine de mètres, laisse place à un trou qu'il va falloir combler, autour duquel sont postés plusieurs chars et véhicules blindés surmontés de militaires. Côté sud, d'autres militaires, d'autres véhicules de combat, et, à bonne distance d'eux, plusieurs camps de fortunes, des bâches plastiques tendues par des cordes, des silhouettes immobiles ou errantes, des foyers encore fumants. Au nord, à l'orée d'une forêt, des militaires également, mêlés aux curieux venus assister aux réparations. Derrière la forêt, quelques maisons abandonnées. Les arcologies lyonnaises s'esquissent sur l'horizon, lointaines sentinelles aux formes insolites, immobiles et silencieuses.

Sur la gauche, à l'ouest, un paysage de collines asséchées semé de villages abandonnés, à perte de vue.

Juan peut apercevoir de hautes montagnes granitiques, au nord et à l'est, qu'il identifie comme étant les contreforts des Alpes. Une forteresse infranchissable. Enrique a déclaré qu'il y avait de la neige, autrefois, sur ces sommets. Mais la génération de Juan ne l'a jamais connue.

Depuis les années 2030, il n'y a plus de neige sous 3 000 mètres d'altitude.

À combien de kilomètres se trouve le massif de la Vanoise ? Au moins deux ou trois cents. Il repense à sa conversation avec le « *vieillard au Mont Pourri* », leur voisin de chambrée. Comment franchir cette distance, sans argent pour monter à bord d'un véhicule, avec Rocio qui peine à marcher ? Sans oublier la sécheresse omniprésente : où trouveraient-ils de l'eau ? Juan serait obligé de transporter un lourd bidon sous le soleil, dans la chaleur, et serait ralenti. Comment deux enfants sur le bord de la route pourraient-ils passer inaperçus ? Sans oublier qu'il ne possède pas la moindre carte. Existe-t-il seulement une carte à jour des routes et villages abandonnés du coin ? Même s'il peut s'orienter grâce au soleil ou à certains panneaux, il faudrait certainement, pour éviter les grands axes, traverser de petits hameaux, suivre des routes inutilisées, voire

impraticables. Qu'arriverait-il s'ils tombaient sur des zonards comme cela leur est déjà arrivé ? Et s'ils rencontraient des policiers ? Ils seraient arrêtés, puis ramenés au camp, peut-être même envoyés dans la prison dont leur a parlé Frank. Et même s'ils parviennent au Mont Pourri, comment convaincre un passeur de les aider à le franchir ? Comment éviter les patrouilles de robots, les scanners, les détecteurs et autres alarmes d'intrusion ?

Juan finit par rejeter l'idée de la Vanoise. Leurs chances de réussir, en marchant, sont quasi nulles.

À droite, légèrement en contrebas, s'étend le camp Charly, dont la clôture fait pâle figure en comparaison de celle du Mur de l'eau. Bordé à l'ouest par la route menant à la ville de Lyon, au nord et à l'est par le Rhône partiellement asséché, le camp s'étend sur une surface jaunâtre, de forme ovale, au sein de laquelle se dessinent les formes géométriques de ses bâtiments.

Juan remonte le fleuve des yeux depuis le camp jusqu'au Mur. Même si ses berges sont protégées, le Rhône n'est pas, comme il l'imaginait, traversé par une quelconque palissade. Le Mur s'étend de part et d'autre du fleuve, encadré par deux imposantes tours de guet surmontées de garde-frontières en faction. Cette découverte redonne espoir à l'adolescent, qui repense au Zodiac. Serait-il possible de le détacher et de ramer à contre-courant pour franchir la frontière ? Rocio serait bien incapable de l'aider : il lui faudrait trouver au moins un complice. Mais s'ils y parvenaient…

Il examine longuement, attentivement les rives situées en amont du Mur. Les rangées de barbelés qui les protègent doivent bien s'arrêter à un moment. Il aimerait tant pouvoir se téléporter au nord rien qu'à la force de son regard.

Échapper à ce camp surpeuplé, à ce pays emmuré.

— J'ai soif, dit Rocio.

Juan tourne la tête vers elle et se mord les lèvres. *Après la fatigue, la soif*, songe-t-il. Dans son empressement, il n'a pas songé à emporter d'eau, et si sa sœur a soif, ils ne vont pas pouvoir aller bien loin. Une colère naît en lui, une colère dirigée contre sa sœur, contre lui-même, contre leur impuissance, contre ce monde qui les enserre et les étouffe.

Il a soif lui aussi, l'air qui les entoure est terreux, presque sableux, il règne une odeur de brûlé.

Il repense à Barcelone, où l'air porté par une douce brise est chargé de fraîcheur et d'une légère humidité. Un mélange d'arômes marins : algues, coquillages et sable chaud, de sel relevé d'une touche subtile de végétation méditerranéenne. Parfois, des notes d'agrumes flottent dans l'air, rappelant la présence de citronniers et d'orangers qui égayent la ville.

Plus jeune, Juan enviait les migrants qui traversaient Barcelone.

Il les trouvait courageux, les contemplait, les écoutait rêver à cet Eldorado du Nord. Maintenant qu'il a quitté sa ville, il ne rêve plus que d'y retourner. Il aimerait plonger dans sa mer, fouler ses places envahies par les herbes, visiter, en quête de quelque objet oublié, ses restaurants vides et abandonnés, ses anciens magasins déserts, ses vieilles installations portuaires qui rouillent lentement, se recroquevillant peu à peu autour de leurs structures comme des os rongés par le sel.

Hors de chez soi, l'enfer.

Il repense à ce flot de migrants qui a diminué peu à peu, avant de se tarir. *Les voyageurs de l'eau*, comme on les appelle là-bas, ont presque disparu.

Comme si tout espoir était perdu.

— Tu te sens d'aller un peu plus loin ? demande-t-il à Rocio.

— On va trouver de l'eau ?

— Peut-être, déclare-t-il en sachant pertinemment que rien n'est moins sûr.

Leur temps est compté, il faut qu'ils continuent. Rocio se lève en soupirant et suit Juan de bosquet en bosquet en direction du nord. Chaque fois qu'ils atteignent les branches, la température descend de quelques degrés. Juan perçoit un bruit de moteur éloigné, qui s'approche peu à peu par le sud, et devine un bus au loin dans le paysage. Des nouveaux venus.

Ils continuent.

Le camp est maintenant hors de vue, et seul le Mur de l'eau, encore loin devant eux, se dévoile par endroits. Tandis qu'ils avancent, Juan se sent de plus en plus libéré. Il franchit une muraille de branchages secs, cassants, à travers laquelle il taille un tunnel pour que Rocio puisse le suivre. Il savoure d'être enfin seul avec sa sœur, loin de ce camp de réfugiés, dans la nature qui elle aussi lutte pour s'adapter, pour survivre.

Tous deux dépassent les ruines d'une ferme abandonnée. Une vision de désolation : de la peinture écaillée, des volets arrachés, des tuiles et des carreaux brisés, des ordures entassées dans une cour gagnée par les herbes, un cadavre de chien entouré de mouches au pied d'une citerne rouillée. Les habitants sont sans doute partis comme tous les autres avant qu'il ne soit trop tard. Plus loin s'élèvent des souches mortes et des arbres depuis longtemps transformés en bois de chauffage ou de cuisine. Un hameau abandonné, composé d'habitats aux fenêtres et portes fracassées, aux ouvertures béantes d'où pourraient surgir à tout moment des créatures avides et meurtrières.

Juan ne perçoit pour tout mouvement que les ondes de chaleur qui troublent l'horizon.

Ils dépassent une carcasse de voiture envahie d'épineux, derrière

laquelle se dresse une pancarte trouée d'impacts de balles indiquant :

« ZONE DÉMILITARISÉE
ACCÈS INTERDIT »

Les paroles de Frank lui reviennent en tête.

« Une zone extrêmement dangereuse appelée zone démilitarisée. »

La pancarte laisse place à une route nue, creusée d'ornières, qui se perd dans un sous-bois où Juan croit percevoir un mouvement.

Il se jette à terre, entraînant Rocio avec lui.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il pose son index devant ses lèvres, indiquant à sa sœur de garder le silence, et perçoit un vrombissement qu'il reconnaît comme étant un bruit de moteur. Il fait signe à Rocio de ramper en arrière pour ne pas être visible depuis la route, et attend, le cœur battant dans sa poitrine. Une camionnette verte ne tarde pas à surgir sur la droite. Le conducteur roule au pas, soulevant des vagues de poussière, slalomant entre les ornières, avant d'accélérer à nouveau. Il traverse l'étendue nue et s'éloigne vers le nord, avant de s'immobiliser à l'entrée du sous-bois.

Juan comprend alors quel était le mouvement perçu un instant auparavant. Deux garde-frontières gardent la route. Un panneau aux lettres noires majuscules sur fond blanc indique :

« POINT DE CONTRÔLE CHARLY NORD
VOUS SORTEZ DE FRANCE DU SUD »

Le conducteur descend tandis que les gardes fouillent sommairement le véhicule. Au bout d'un moment, tous trois passent à l'avant de la camionnette et ouvrent le capot, ce qui masque les enfants à leur vue.

— Vite !

Juan fait signe à sa sœur de traverser la route. Rocio se lève et tous deux s'élancent vers la forêt. Une fois parvenu aux premiers arbres, Juan s'arrête et vérifie que les soldats ne les ont pas repérés. Heureusement, ils sont encore en train d'interroger le conducteur. À la hauteur de la barrière se dresse un bunker de béton. Un dernier garde, appuyé à l'ombre d'un des murs, semble dormir. Juan repense à ce que leur a dit Frank sur les chiens de la Frontex. S'ils avaient un chien, ils auraient été repérés. Pourraient-ils fuir par la route, en se dissimulant dans un véhicule ?

— Continuons, déclare-t-il.

— Tu veux aller jusqu'où, comme ça ? se plaint Rocio.

— Jusqu'à ce que je trouve comment passer au Nord.

— Mais puisque je te dis que je suis fatiguée et que j'ai soif !

Il s'arrête, se tourne vers elle, prend une grande inspiration pour chasser la colère qui monte en lui. Pourquoi ne l'a-t-il pas laissée dans le hall 7 ?

— Tu as lu le panneau ? demande Rocio.

— On s'en fout du panneau. On n'est pas comme eux.

— Bien sûr que si, on est comme eux. On est exactement comme eux !

Juan pousse un soupir exaspéré.

— Écoute, Rocio. Je sais que tu es fatiguée, mais il faut qu'on s'échappe avant qu'ils serrent encore plus la vis. Tu comprends ?

Elle hoche faiblement la tête. Juan prend cela pour un oui. Il réfléchit à la position du soleil pour s'orienter dans la forêt, jusqu'à apercevoir, au loin, une large étendue grise.

— Par ici, fait-il, triomphant. Tu vas pouvoir boire. Et on verra si le Rhône nous offre une porte de sortie.

— Tu veux prendre le bateau ?

— Tu as tout compris, répond Juan, satisfait de constater que cette idée semble avoir insufflé une nouvelle énergie à sa sœur.

Parvenu devant le Rhône, Juan reste interdit. L'un des quatre plus grands fleuves de France mesure aujourd'hui moins de quelques dizaines de mètres de large. À en juger par les étendues caillouteuses parsemées d'herbes sèches, en contrebas, qu'il identifie comme étant l'ancien lit du fleuve, il devait pourtant mesurer plusieurs centaines de mètres.

La sécheresse. La fonte des neiges. L'absence de pluie.

La rive sur laquelle ils se trouvent est bordée par une clôture barbelée. Impossible d'accéder au fleuve pour abreuver sa sœur. Derrière la clôture pousse une végétation anémique : quelques maigres peupliers, quelques rares touffes d'herbe et des troncs d'arbres échoués. Où se trouvent la flore et la faune abondante, nourrie par la rivière, dont leur avait parlé leur mère ?

— Planque-toi derrière un arbre. Je vais jeter un œil.

Rocio hoche la tête et s'exécute, trop heureuse de pouvoir enfin s'asseoir. Juan, à couvert de la végétation, s'approche le plus possible de la clôture et gagne un promontoire calcaire depuis lequel il peut observer les alentours tout en restant invisible.

La main en visière, plissant les yeux sous le soleil implacable, il distingue, loin au sud, les clôtures qui entourent le camp Charly, où il lui semble deviner la guérite au Zodiac. Sur la rive ouest, face à lui, émergent çà et là des poutres de bois et des morceaux de ferraille, vestiges de constructions ou de quais abandonnés, sans doute du fait de leur distance de l'eau. Derrière ces ruines, une autre clôture barbelée.

Il tourne alors le visage vers le nord, où il peut apercevoir en partie les immenses tours de guet du Mur, et reste un long moment à observer les trois rangées de barbelés surveillées par des caméras postées tous les vingt mètres environ, en proie à un désespoir croissant : entre les gardes et les dispositifs de surveillance, comment espérer passer au nord, même s'ils parviennent à quitter le camp en Zodiac ? Faudrait-il abandonner le bateau et ramper le long de la rive en silence, ou nager sous le couvert de la nuit ? Que se passera-t-il s'il s'agit de caméras thermiques ? Que faire ?

Si seulement ils n'étaient pas si seuls ! Si seulement quelqu'un comme Jose se trouvait avec eux ! Un compagnon de voyage prêt à partager ses ressources, son temps et son expertise, à prendre des risques pour les aider…

Sur le chemin du retour, Rocio s'arrête près de la citerne rouillée devant laquelle gît le corps sans vie du chien.

— J'en peux plus, gémit-elle.

— Encore un effort, on sera bientôt au camp.

— Tu plaisantes ? Il faudra au moins trois heures !

— Trois heures ? Vingt minutes au plus.

Juan sait que Rocio n'a pas vraiment la notion du temps. Il examine la citerne, puis Rocio, se demandant s'il peut la porter sur ses épaules. Même si elle est bien plus petite que lui, l'exploration sous le soleil de plomb l'a épuisé. Il ne se sent pas capable de la porter jusqu'au camp.

— En tout cas, tu ne boiras pas de cette eau.

Rocio lui jette un regard hostile qu'il décide d'ignorer. Il examine la ferme en ruine, se demandant où trouver de l'eau, quand son regard se pose sur un corps de ferme situé de l'autre côté d'un petit champ, à peine visible depuis le chemin. Il remarque que les volets sont fermés sans être arrachés, même si le reste de l'édifice paraît en piteux état.

— Allons voir par là-bas.

Tous deux traversent le champ à couvert d'une haie d'arbustes, et s'arrêtent à une dizaine de mètres de la maison, qu'ils scrutent durant de longues minutes. Aucun mouvement. Une porte fermée, d'apparence solide, des fenêtres clôturées par des volets écaillés. Aucune autre entrée a priori, à part peut-être par le toit, où quelques tuiles semblent manquantes. Après avoir attentivement examiné le mur, Juan estime pouvoir parvenir à grimper.

— Tu vas monter ? interroge Rocio, craintive.

— Je trouverai peut-être de l'eau sur le toit. Une citerne aménagée, comme chez nous.

— Sois prudent.

En voyant Rocio de plus en plus nerveuse et agitée, Juan a un sourire amer. Si elle ne refusait pas de marcher, ils n'en seraient pas

là. Il avise le soleil qui décline à l'horizon.

« *Les sorties et arrivées de nuit sont interdites* », a déclaré Frank. Que se passera-t-il s'il ne trouve pas d'eau à temps, et s'il doit traîner sa sœur jusqu'au camp ? Reviendront-ils trop tard ? Seront-ils contraints de passer la nuit dehors ?

Juan demande à sa sœur de se dissimuler derrière un talus tout en se disant qu'il aurait été plus aisé d'avoir un petit frère. Puis, il gagne la ferme en se faufilant entre les herbes sèches et escalade la façade derrière un arbre pour ne pas être vu, prenant pied dans les orifices laissés par les pierres manquantes. Une fois sur le toit, il inspecte rapidement les alentours, rassuré de constater que sa sœur est bien cachée et que personne ne s'approche. Avisant un trou dans la toiture, il s'y faufile et pénètre sous les tuiles, avant de reprendre sa respiration. Il a réussi à pénétrer dans la maison. Maintenant, il va falloir trouver de l'eau. Il parcourt les combles en silence, écartant les toiles d'araignées devant lui, sans apercevoir la moindre trace de citerne. Aucune trappe ne donne sur l'étage supérieur de la maison. Il sort la tête du toit, vérifie que personne ne vient, puis se faufile au-dehors et se penche de l'autre côté des tuiles. Il repère une fenêtre aux carreaux manquants, juste sous la gouttière, sans volet. Se penchant en avant, il l'entrouvre, puis, s'appuyant sur le rebord du toit, bascule à l'intérieur.

Juan progresse à petits pas, sans faire de bruit, à la lumière du soleil qui pénètre par les interstices des volets. Il inspecte l'étage, dont les chambres ont été pillées, les murs maculés de traces inconnues et suspectes. Nombre de détritus, d'objets divers et de meubles brisés jonchent le sol. Les occupants semblent avoir quitté les lieux dans la précipitation. Ont-ils fui vers le Nord lorsque c'était encore possible ?

Juan se dit que sa visite ne dérangera personne et poursuit son inspection en prenant moins de précautions afin de gagner du temps. D'autres chambres, un ancien bureau à la moquette souillée de taches de graisse et de fange, où figure un poster où se dessine une image captivante : une Terre bleue et verdoyante, suspendue dans l'immensité de l'univers. Les océans s'étendent avec majesté, tandis que les continents sont tapissés d'une mosaïque de végétation luxuriante. Dans le coin inférieur gauche figure une date : 1999. Juan contemple durant quelques instants ce rappel poignant de ce qu'était la planète avant qu'elle ne soit victime des excès de l'humanité. Un appel qui résonne dans l'abandon silencieux de la maison, comme un écho lointain du passé.

La salle de bains elle aussi appartient au passé. En apercevant une trousse de toilette abandonnée sur un lavabo d'une saleté immonde, Juan a la sinistre impression que la maison n'est pas aussi abandonnée que ce qu'elle laisse paraître.

Il accélère le pas et descend un escalier qui le conduit à un couloir assombri. La première porte s'ouvre en grinçant sur une bibliothèque dont il ne reste que quelques livres écornés, deux fauteuils éventrés, un vieux canapé et un écran de télévision fissuré. La deuxième porte donne sur un salon aux meubles poussés contre les murs et à l'odeur de renfermé. Une odeur désagréable, mais tolérable. Au mur, une croix retournée. Au sol, des sacs de couchage et des matelas éventrés. Un mégot de cigarette. Des feuilles de journal sur lesquelles reposent quelques pilules d'origine inconnue. Juan les examine et constate qu'il s'agit d'amphés. Il remarque également des restes de nourriture devant la cheminée, où subsistent de vieilles planches de bois à demi consumées. Les meubles ont dû servir de combustible. Juan s'approche, porte la viande séchée à ses narines.

Tout à fait comestible.

Il enrobe les amphés dans une feuille de journal, se disant qu'elles pourront toujours lui être utiles pour marchander ou se tirer d'un mauvais pas, place le tout dans sa poche et poursuit sa visite pour quitter cet endroit au plus tôt.

Il parvient enfin à la cuisine, dont il inspecte les placards poussiéreux jusqu'à découvrir plusieurs boîtes de tomates en conserve qu'il contemple avec joie. Il avise alors, sur le plan de travail, un long couteau de boucher et des traces de sang séché qui lui arrachent un frisson. À quel type d'animal appartenait ce sang, sachant qu'il n'y a presque plus d'animaux dans la région ? Des rats ? Des chiens ?

À nouveau cette sensation d'être chez quelqu'un, avec tout ce que cela implique.

Juan traverse le couloir et atteint la dernière porte, une porte métallique d'où s'élève une odeur atroce, une odeur de chair en décomposition. Il pose la main sur la poignée et ouvre la porte, qui donne sur un escalier qui se perd dans la pénombre. En bas, sur des tables, gisent des objets ou des formes allongées. L'odeur est si atroce qu'il en a la nausée.

Décidé à quitter la maison sans attendre, il retourne à pas rapides vers la cuisine, quand un éclat de voix résonne au-dehors. A-t-il rêvé ? S'agit-il de Rocio, venue le chercher ? Nouvel éclat de voix. Aucun doute possible : un homme. Une voix caverneuse, rocailleuse. Son cœur s'accélère. Les pensées se bousculent dans son crâne. Des étrangers. Des squatteurs. Des immigrés, prêts à tout, sans doute. Frissonnant, il récupère autant de boîtes qu'il peut porter, c'est-à-dire quatre, lorsque son regard s'arrête sur un détail qui lui avait échappé. Un petit morceau de chair sanguinolente, là, au beau milieu du plan de travail.

Un doigt coupé.

Juan repense à la croix retournée, aux formes allongées,

disposées à la cave, et une terrible intuition se fraye un chemin dans son esprit. S'agit-il de cadavres noircis et pourrissants ? De visiteurs, comme lui, ou d'anciens occupants ? Caveau, ou garde-manger ? Juan a déjà entendu parler de ces hordes impies, de ces bêtes humaines qui hantent les montagnes comme les plaines désertes, faisant la loi et se nourrissant de leurs semblables.

Titubant de peur, il fait volte-face, remonte les marches quatre à quatre et parvient à l'étage au moment où la porte d'entrée s'ouvre. Des voix lui parviennent, aux accents mêlés. Un rire strident qui ne lui dit rien qui vaille. Il avance vers la fenêtre brisée, à demi assourdi par ses battements de cœur, lorsqu'un éclat de voix le tétanise.

— Eh, les gars ! Un carreau a été pété !

Juan ne sait plus que faire. La femme qui a parlé se trouve à l'extérieur, au pied de la fenêtre par laquelle il est censé sortir, et les autres, en bas, vont sans doute monter inspecter les lieux. Une question le traverse, le faisant trembler de peur : qu'est devenue Rocio ? S'est-elle fait prendre ?

Un sinistre silence entoure à présent la maison. Un silence pesant, écrasant. Plus personne ne parle. Et pour cause, la chasse à l'homme a commencé. Des pas résonnent dans l'escalier à un rythme lent et prudent. Juan se décale vers la porte et aperçoit la silhouette d'un homme hirsute, couvert de hardes effilochées. Plus le choix : il avance jusqu'à la fenêtre et scrute au-dehors. Personne. La femme a dû rejoindre les siens. Le soleil déjà bas ne va pas tarder à passer sous l'horizon. Après avoir jeté les boîtes de tomate devant lui, Juan escalade le mur et saute. Il se réceptionne tant bien que mal en ravalant un cri de douleur, même si son genou lui fait un mal de chien. Il récupère les conserves, s'élance, s'éloignant le plus rapidement possible de la ferme maudite avant de se jeter derrière des herbes. Il jette un œil en arrière, à bout de souffle. L'air lui meurtrit les poumons. Personne ne l'a suivi, mais un cri retentit, lui glaçant le sang. Il se relève, contourne la maison à bonne distance et retrouve Rocio derrière le talus.

— J'ai eu si peur, souffle-t-elle.

— Faut filer, vite ! lance-t-il en l'entraînant derrière lui.

Ils ne s'arrêtent qu'une fois après s'être assurés de ne pas avoir été suivis. Rocio se précipite sur les boîtes de tomate, en ouvre une, boit toute l'eau qu'elle contient, tandis que Juan reprend sa respiration.

— C'était qui ?

— Des paumés, répond-il.

— Qu'est-ce qu'ils auraient fait s'ils nous avaient trouvés ?

— Je pense pas qu'ils nous auraient fait du mal, répond-il pour la rassurer - et pour se rassurer lui-même.

Mais il sait que ce n'est pas vrai. Il revoit les corps allongés, en bas, dans la cave…

Il saisit une boîte de conserve pour l'ouvrir et boire à son tour, quand il aperçoit avec stupéfaction la date de péremption. Périmées depuis au moins trois ans. Toutes les boîtes.

— Ça va ? demande-t-il à Rocio. T'as pas mal au ventre ?

— Pourquoi j'aurais mal ?

Il ne répond pas.

— Je peux en ouvrir une autre ?

— Pas question, répond Juan en lui arrachant la boîte de conserve qu'elle vient de saisir. Il faut qu'on les fasse bouillir, au moins.

Il récupère les deux boîtes encore fermées et fait signe à sa sœur de repartir. Le temps passe et la nuit est en train de tomber. Ils risquent d'arriver trop tard.

Tandis qu'ils remontent la dernière colline les séparant du camp, Rocio se met à sangloter.

— On y arrivera pas. J'ai tellement peur.

Tandis qu'il la soutient, Juan sent une douleur à chaque pas au niveau de son genou. Il la force à avancer, mais elle ralentit de plus en plus. Il inspecte les alentours. À mesure qu'ils progressent, la campagne se transforme en un dédale de collines boisées et de sentiers grisâtres. Des bosquets sombres, des silhouettes immobiles ou des arbres nus. Des bruits retentissent parfois, comme si on les suivait.

— Continue, je t'en prie. Je pourrai pas te porter.

— On n'a qu'à rester ici. Sous un arbre. Les fées viendront nous trouver.

— Pas question. Les fées sont couchées, il faut qu'on continue.

— Mais elles ont pas fait la sieste ?

— Si, mais elles sont très fatiguées. T'as pas envie de dîner ? Ils vont bientôt fermer les portes du camp. Ils ne les ouvrent pas durant la nuit.

— Mais puisque je te dis que je peux plus avancer !

En voyant sa sœur sangloter, Juan perd patience.

— Si tu continues à pleurnicher…

Mais rien n'y fait : ni ses menaces ni ses promesses. Elle ne peut plus avancer. Il se résout alors à la prendre dans ses bras pour qu'elle cesse de pleurer. Chaque pas, ce faisant, devient une épreuve. Il se force à ne penser à rien. Rien qu'à ces étoiles qui l'aident à s'orienter. Rien qu'à sa respiration saccadée et au crissement des insectes nocturnes. Rien qu'à la porte du camp, qui, il l'espère, s'approche peu à peu. Il lui faut s'arrêter plusieurs fois pour reprendre des forces. Rocio semble aller de plus en plus mal.

— Tu es sûr qu'on est sur le bon chemin ? demande-t-elle sur un

ton inquiet.

Juan plisse les yeux, scrutant leur environnement.

— J'étais sûr, mais là, je commence à douter.

La nuit s'installe rapidement, les premières étoiles pointent dans le ciel. Au bout d'un moment, Juan s'aperçoit qu'ils se sont éloignés du sentier qu'il suivait. Il revient en arrière, tourne durant quelques minutes à sa recherche, en vain, et finit par se dire qu'ils se sont perdus. Un cri retentit au loin, lui glaçant le sang, et il repense à la maison qu'il croyait abandonnée. Il revoit les traces de sang. Les habitants sont-ils en train de les chercher ? Sur qui sa sœur et lui risquent-ils de tomber, s'ils passent la nuit dehors ?

Il regrette son manque de vigilance et se blâme pour son imprudence. C'est comme si leur déportation dans ce camp lui avait retiré toute capacité de réflexion. Heureusement, une idée lui vient. Une idée de dernier recours.

— Tu peux activer ta réalité augmentée ? Je vois pas d'autre solution.

Il sait que sa sœur répugne à utiliser son œil bionique, que cela la rend malade, et qu'elle est déjà au plus mal. Aussi, il sent un immense soulagement le gagner en la voyant effleurer ses paupières, activant sa fonction de réalité augmentée. Le regard braqué vers sa sœur, il imagine son champ de vision s'enrichir d'une multitude d'informations, d'une carte virtuelle des alentours avec leur emplacement actuel.

Il se félicite d'avoir été prévoyant.

— On n'est pas si loin du camp, déclare Rocio d'une voix éteinte. Il suffit de remonter cette colline en suivant ce sentier.

— Quel sentier ?

— Celui qui passe derrière l'arbre, là-bas.

Juan soupire de joie en retrouvant le sentier perdu.

— Merci, tu es tout simplement incroyable.

Reprenant sa sœur sur son dos, il suit ses indications, remontant la colline, tandis que Rocio tient sa tête douloureuse entre ses mains. L'utilisation de la fonction de réalité augmentée a comme prévu provoqué un intense mal de crâne. Au bout d'un temps infini, il dépose sa sœur dans le parking du camp. Tous deux se traînent jusqu'au portail, harassés et fourbus. Une lueur émane du poste de sécurité.

— Le camp est fermé, fait le gardien en faction. Personne ne rentre.

Juan n'a pas la force de protester, d'indiquer qu'ils sont mineurs ou de demander de l'eau. Il se laisse tomber aux côtés de sa sœur et ferme les yeux, l'esprit vide. Au bout de quelques instants, il prend conscience que la voix du gardien lui est familière. S'agit-il de Frank ?

Il se souvient que surveiller la porte du camp faisait effectivement partie de ses attributions.

— Frank ? Frank, c'est nous !

— Qui ça ?

Le visage de Frank se colle à la porte, et sa surprise se mue en ravissement.

— Qu'est-ce que vous faites là ? Vite, entrez avant qu'on vous voie !

La porte du camp s'ouvre devant eux, tel un passage bénit. Juan a l'impression de respirer après une longue apnée.

43.

Camp Charly
23 heures
33°C

En revenant vers son algéco après avoir raccompagné les enfants au hall 7, Frank se demande si la nuit, jusqu'ici son alliée et son refuge, n'est pas devenue son ennemie la plus sournoise. Alors que la lune projette des ombres immobiles autour de lui, il ne reconnaît plus le camp qu'il a connu. L'endroit n'est pas ce qu'il paraît.

Il n'a jamais été ce qu'il croyait.

Depuis sa découverte dans le bureau de Gaillard, une menace a émergé, insidieuse et inattendue. Celle d'être repéré par des hommes qui ne sont pas ce qu'ils prétendent être, et qui sont ses chefs. Si ces hommes sont ses ennemis, ils sont également ceux de l'objet de sa mission : les enfants Suarez, et ces enfants sont bien trop imprudents. Comment les protéger, s'ils vont à l'encontre de ses conseils ? D'autant qu'ils semblent avoir attiré l'attention de Gaillard pour une raison inconnue.

Frank pousse un long soupir. Qui sont-ils réellement ? Pourquoi l'Écorésistance s'interesse-t-elle à eux ? Est-ce lié au fait que leur père était physicien, et qu'il « *étudiait l'univers* » et a découvert la « *magie* », comme l'a prétexté Rocio ? De quelle magie s'agissait-il ? Quelles genre d'informations ses enfants devaient-il faire parvenir au dénommé Alberto Fonseca ? Frank a bien effectué des recherches sur ce denier, il n'a rien trouvé. Malgré la curiosité qui le dévore, il sait qu'il ne faut pas poser de question. Il ne doit pas mettre en péril les réseaux, qui sont ainsi faits pour que chaque maillon de la chaîne ignore ce que fait le maillon d'à côté. Seul Lorius – ou celui qui se fait passer pour Lorius – doit savoir.

Dans ce genre de missions, la sécurité réside dans le secret.

C'est le prix à payer pour garder l'anonymat.

Un frisson glacial parcourt l'échine de Frank lorsqu'il sent son smartphone vibrer. Il regarde l'écran, et son pouls s'accélère en lisant le message : « *LA POLDAV FUIS !* » Le message n'est pas signé, mais il sait qu'il provient de l'Écorésistance, qui peut utiliser ce genre de procédé en cas de crise majeure.

La confirmation que ses découvertes ne sont déjà plus secrètes lui coupe le souffle.

Alors qu'un sentiment d'urgence s'empare de lui, des bruits de pas retentissent dans l'obscurité. Frank se fige, se fondant dans les

ténèbres, mais l'ombre se révèle plus rapide. Elle s'approche, menaçante, chaque pas marquant le battement régulier d'un destin sans doute funeste.

Une silhouette émerge soudain, tel un spectre, devant lui.

— Une tonne d'insectes a envahi le hall 3. Je me suis fait piquer !

Frank se sent rassuré à la vue de ce migrant originaire des Pyrénées qu'il reconnaît de suite. Il examine le point rouge sur le bras décharné et recule le visage d'instinct. Il a entendu parler des cas de paludisme et de bilharziose causés par des invasions de moustiques. La bilharziose, une maladie parasitaire provoquée par le schistosome, un ver hématophage originaire des régions tropicales et subtropicales d'Afrique, d'Amérique du Sud, et d'Asie, s'est répandue dans le Bassin méditerranéen depuis quelques années. Elle se transmet par contact avec l'eau douce contaminée par les schistosomes, qui pondent des œufs dans le corps humain, entraînant souvent des conséquences mortelles.

— Qu'est-ce que je dois faire, Frank ?

— Il faut consulter au plus vite.

— Jamais on m'ouvrira.

Frank sort un carnet de sa sacoche et rédige un bref message à destination de l'infirmière de garde.

— Allez-y de ma part.

— Merci !

Le gardien reprend sa marche, satisfait d'avoir pu aider, et se retrouve à nouveau happé par ses pensées. Il en ressort au bout d'un temps incertain en apercevant une nouvelle silhouette s'approcher. Un homme grand, musclé, en uniforme noir, cagoule sombre, une ombre parmi les ombres. Une sensation de danger imminent oppresse Frank. Avant qu'il ne puisse réagir, l'inconnu se précipite sur lui, un couteau scintillant à la main.

L'instinct de survie et l'expérience de combat guident Frank, qui se dérobe, évitant la lame de justesse. L'adrénaline pulvérise les barrières de la peur alors qu'il lutte pour garder une longueur d'avance sur son agresseur. Chaque esquive est une danse avec la mort, chaque mouvement calculé pour éviter le coup fatal.

Une question surgit dans l'esprit de Frank. Son adversaire serait-il Gaillard, ce pion manipulé par Davos ? La taille, la corpulence correspondent. Quelle que soit la réponse à cette question, si Frank veut survivre, il doit désamorcer la situation. La rage brûle dans ses yeux tandis qu'il riposte avec une rapidité déconcertante, renvoyant son assaillant contre un arbre.

Sans se donner le luxe de réfléchir davantage, Frank tourne les talons et s'échappe dans la nuit, laissant derrière lui l'ombre furieuse de l'inconnu. Sa respiration est haletante, chaque battement de son

cœur le rappelant à la réalité brutale de sa situation : il est devenu une cible vivante. Les liens du complot se resserrent autour de lui, menaçant de l'étouffer. Et si la PolDav l'a identifié, ils ne vont pas tarder à identifier les enfants Suarez. Que se passera-t-il alors ? Que doit-il faire ? Rester pour les aider au risque d'être tué, ou les laisser à eux-mêmes et fuir pour survivre ?

La réponse lui vient en même temps que la question : il doit rester pour eux.

Pour la cause qu'il défend.

Quelles que soient les ombres qui l'encerclent, il doit défier le destin pour que triomphe la vérité.

Camp Charly
4 jours avant l'adoption de la nouvelle loi de sécurité européenne et l'inauguration du Mur de l'eau

44.

Camp Charly
5 heures 30
30°C

« *Les réfugiés ne font pas de vieux os, ici. Surtout les enfants* »

Allongé sur son lit, Juan réfléchit aux moyens qu'ont sa sœur et lui de quitter le camp. Les paroles de Frank et les conversations qu'il a pu surprendre ici ou là tournent en boucle dans son esprit agité. Est-il vrai qu'un être meurt presque tous les jours, victime de la chaleur, de la maladie ou d'un accident ?

Tout est encore sombre autour de lui. Seule une lumière éloignée, à l'entrée, dessine les contours des casiers et de leur lit superposé. Depuis la veille, le hall 7 s'est bien rempli. Certains migrants ont dû dormir par terre et la place commence à manquer. Ne pouvant se résoudre à rester allongé, Juan se lève et jette un œil à sa sœur, surpris de constater qu'elle a les yeux ouverts. Rocio se tient allongée sur le ventre, immobile.

— Tu dors pas ?

— Pas vraiment.

L'adolescent sent un froid le traverser. Il n'aime pas le ton qu'a employé sa sœur. Si ces fichus moustiques lui ont filé quelque chose… Il pose la main sur le front de Rocio.

— Tu n'as pas de fièvre.

La fillette secoue la tête et bâille comme un chat qui s'étire.

— Plutôt mal au ventre. Un truc que j'ai pas bien digéré.

L'adolescent n'a pas besoin de réfléchir longtemps pour comprendre de quoi il s'agit. Les tomates en conserve. Entièrement de sa faute : il aurait dû vérifier les dates de péremption avant de la laisser y toucher.

— Tu veux que j'aille chercher des médicaments ?

— Pas la peine, ça ira.

Et pour cause, Rocio n'aime pas les médicaments. Elle les a toujours détestés.

— Tu te sens capable de marcher ?

— Je préfère me reposer.

— Je veux dire… est-ce que tu te sens de partir d'ici ?

— Tu as un plan ?

— Peut-être. Il faudrait que je sorte pour vérifier un truc.

— Vas-y sans moi.

— Je peux pas te laisser toute seule…

— Qu'est-ce que tu veux qu'il m'arrive ? Tu as entendu Frank : je suis en sécurité, ici.

Juan hésite. Il est vrai que le gardien les a rassurés sur ce point. Les nouveaux arrivants sont comme les occupants de longue date : rien que des familles avec enfants ou des orphelins. Le jour approchant, rien de fâcheux ne devrait arriver à Rocio dans le hall 7. Et il sera beaucoup plus efficace seul que ralenti par sa sœur.

— Je fais vite.

Il embrasse Rocio sur le front, prend une bouteille d'eau et quitte le hall d'une démarche décidée. Il faut absolument qu'ils s'évadent avant que le Mur ne soit terminé s'ils ne veulent pas rester coincés à vie dans ce camp, en Europe du Sud, et finir comme tous ces gens.

La première chose qui le frappe, une fois dehors, est le silence environnant. Ni grenouille, ni hibou, ni aucun animal nocturne ne trouble l'aube approchant. La seconde chose est l'absence quasi totale de lumière. Rien à voir avec Barcelone, où l'on trouve toujours une bougie allumée à une fenêtre – à défaut de lampe –, comme si les habitants répugnaient à rester dans le noir, comme si le noir recelait une entité capable de les aspirer à jamais dans le néant.

Une fois ses yeux habitués à l'obscurité, l'adolescent traverse le camp en se guidant avec les quelques étoiles qui émaillent le ciel, évitant les regards des réfugiés qui ne sont toujours pas couchés. De petits groupes sont déjà formés çà et là, plus ou moins désœuvrés. Certains discutent, d'autres jouent aux cartes, fument ou boivent, d'autres encore essaient de confectionner divers objets avec de vieilles planches de bois, des clous, ficelles et autres morceaux de plastique. Pourquoi ne dorment-ils pas ? N'en sont-ils plus capables ? La plupart ont dû perdre la notion du temps, ils doivent chercher à s'occuper en attendant de pouvoir sortir, en espérant un laissez-passer pour le Nord, le fameux NordVisa. Comment peuvent-ils encore se bercer d'illusions ? On leur a dit à demi-mot : les lois changent, mais pas dans le bon sens pour les migrants. Jamais plus ils n'auront de vie normale. Il n'y a déjà pas assez de travail, d'eau et de nourriture pour les habitants réguliers !

Juan secoue la tête, craintif et dépité.

Cet endroit est une prison, un mouroir.

Bâtir un tel endroit est un acte criminel. Un crime officiel, accepté par tous, qu'il va dénoncer à Fonseca. Lorsque l'Union européenne sera mise au courant de telles ignominies, ils feront quelque chose. Ils ne peuvent cautionner cela.

L'adolescent revient à ce qui le préoccupe. Depuis leur arrivée au camp, il n'a eu de cesse de rassembler certaines données essentielles comme le nombre de gardiens, les différentes fonctions qu'ils occupent, les horaires de leurs allées et venues, les circuits de

surveillance, leurs habitudes. Il n'a jamais cessé de prendre des clichés mentaux du camp. Il faut qu'il persiste jusqu'à trouver comment fuir. S'il pouvait, il ne se contenterait pas de fuir, d'ailleurs. Il ferait en sorte que ce camp de malheur soit rasé, brûlé, anéanti, que certains migrants et gardiens soient jugés et condamnés.

À part Frank, bien sûr.

Et peut-être le pêcheur au visage brûlé.

Juan a compté une soixantaine de gardiens, et tous vivent à l'intérieur du camp, dans des algécos, seuls ou en binômes. La veille, lorsque la porte du camp était fermée, Frank était posté derrière l'entrée tandis que trois autres gardes occupaient le « *poste de contrôle* », un bunker moite et délabré, encombré d'écrans vieillots disposés sur des tables branlantes. Deux gardiens semblent occuper le bunker, le troisième effectuant des patrouilles nocturnes à intervalle régulier. Une fois Rocio couchée, Juan a puisé dans ses dernières forces pour observer la guérite située en bord du Rhône, au nord du camp, où un gardien luttait pour ne pas s'endormir. Et pour cause, quel danger pourrait venir du fleuve, sachant qu'il donne au Nord ?

Jugeant le Zodiac impossible à voler, Juan s'est rabattu sur la seconde possibilité de fuite : la route.

L'exploration des environs lui a montré que le Mur n'est pas encore totalement réparé, et que les routes ne sont pas toutes fermées. Il repense à la camionnette verte, inspectée par les garde-frontières, et se dit qu'ils ont passé le contrôle le plus difficile dans le bus les ayant conduits ici. Le point de contrôle restant, Charly Nord, semble moins surveillé, sans doute car il se trouve plus près du Mur, où se concentre l'essentiel de la vigie. Peut-être auraient-ils leurs chances s'ils pouvaient se cacher convenablement.

Les recherches de Juan lui ont également permis d'interroger certains enfants au sujet des véhicules qui vont et viennent vers le sud ou le nord. Cela n'a pas été aisé, car il ne fallait pas éveiller l'attention des gardes ou des réfugiés adultes, mais il est parvenu à se faire une idée de la situation.

Le bus de police de Marseille, tout d'abord, avec son chargement d'immigrés mineurs, arrive le lundi, le mercredi et le vendredi. Mais il les ramènerait en arrière. La camionnette verte aperçue avec Rocio appartient à un colporteur qui vend de tout – surtout du vent – sur le parking du camp, et qui vient quand bon lui semble. Inutile de compter sur lui non plus. L'approvisionnement en nourriture, assuré par un camion frigorifique, n'a pas été assuré depuis quinze jours alors qu'il est censé l'être une fois par semaine. Le ravitaillement en eau a lieu quant à lui tous les trois jours. Il est assuré par un camion-citerne provenant du Nord. Mais comment se glisser dans la citerne une fois vidée, et s'assurer d'en ressortir sans périr noyés ?

Il existe heureusement un autre camion qui, à l'instar du camion frigorifique et du camion-citerne, pénètre et sort du camp à intervalles réguliers. Il s'agit d'un camion de transport de marchandises assurant l'approvisionnement du magasin, qui, selon Frank, vient environ une fois par semaine. Ses marchandises sont disposées dans des cartons empilés pêle-mêle. Un vrai capharnaüm, difficile à fouiller. Les principaux acheteurs de ce type de marchandises sont les gardiens, car même si ses prix sont bas, les migrants ne peuvent pourvoir qu'à l'essentiel. Généralement, le camion repart le soir suivant son arrivée, ou le lendemain matin. Selon ce qu'a appris Juan en questionnant un jeune garçon, le camion s'approvisionne au Nord, ce qui fait sens, puisqu'il n'y a presque plus rien, au Sud.

Alors qu'il pensait se diriger vers le magasin, Juan constate soudain qu'il ne sait plus où il se trouve. Des bâtiments, des pins, des allées vides et sombres. Tout est silencieux, trop silencieux. Aucun bruit, personne. S'est-il approché de Cargoville sans s'en rendre compte, absorbé comme il l'était par leur tentative d'évasion à venir ? Comment s'orienter, de nuit, avec ces arbres et ces hangars qui se ressemblent tous ? Il repense aux conseils de Frank et une angoisse sourde s'immisce en lui. Que se passerait-il s'il se retrouvait nez à nez avec Freddy ? Il revoit la démarche saccadée, le poing mutilé et sale de l'homme au chapeau.

Il laisse échapper un cri en sentant une branche heurter son front. Il aurait pu se crever un œil. Si seulement il disposait de lentilles de réalité augmentée, capables de dérouler devant lui un paysage virtuel plus vrai que nature !

Revenu par chance dans un endroit connu et pourvu de quelques migrants, Juan reprend la direction du magasin en réfléchissant à la manière dont Rocio et lui pourraient monter à bord du camion d'approvisionnement. Le garçon qu'il a interrogé lui a confié que chaque véhicule quittant le camp vers le Nord se voit patiemment, méthodiquement fouillé par les gardiens. Selon ce dernier, rien n'est laissé au hasard. Ils inspectent l'intérieur des réservoirs, soulèvent les capots moteurs, inspectent le bas des véhicules, l'habitacle, tout.

Juan repense à ce que leur a confié Frank au sujet de l'homme qui s'était accroché, un jour, sous un camion à l'aide d'une sangle, et qui est aujourd'hui en prison. Même les mineurs ne sont pas à l'abri de cette menace. Si Rocio et lui sont incarcérés, le Mur sera terminé lorsqu'ils sortiront. Sans compter les sévices dont ils peuvent être victimes.

Enfin parvenu au magasin, Juan constate que le camion ne s'y trouve pas. Il décide d'attendre au pied d'un pin. Au bout d'un moment, l'aube se profile à l'est, où apparaît une lueur rose qui se changera bientôt en langue de feu. Un grincement métallique retentit,

et un gardien apparaît.

Juan s'approche de lui.

— Tu es bien matinal, observe-t-il.

— J'aurais besoin de savoir quand va arriver le camion de ravitaillement, s'il vous plaît.

— Il a deux jours de retard, soupire le gardien. Si tout va bien, il devrait arriver dans la journée.

L'adolescent remercie l'homme et se rassied.

Il va falloir attendre.

Attendre et espérer.

La fatigue ne tarde pas à apparaître, et il ferme les yeux.

Ne pas dormir. Rester éveillé pour agir si le camion arrive. Ne pas dormir…

Juan se réveille en percevant un ronronnement éloigné.

Le soleil est déjà haut, et la chaleur est bien montée. En voyant le camion de ravitaillement se garer devant le magasin, il ne peut retenir sa joie.

Les pensées s'enchaînent dans son esprit, et il sent son corps trembler à l'idée de ce qu'il s'apprête à faire. Il envisage d'abord d'aller trouver le conducteur et de lui dire la vérité au sujet de leur mission. Ne doivent-ils pas sauver le monde ? Puis, il se ravise. Le chauffeur le taxera de menteur et lui rira au nez. Il a beaucoup plus à perdre qu'à gagner en l'aidant. S'il avait de l'argent, sa proposition pourrait intéresser un commerçant, mais ce n'est pas le cas.

Il ne possède que quelques amphés, pas de quoi aller bien loin.

Le fait que le camion soit censé repartir en soirée ou le lendemain matin lui donne une autre idée : sortir du camp avec Rocio dès que possible. Se cacher quelque part sur la route du Nord et trouver le moyen de monter à bord. La route, creusée d'ornières, empêche les véhicules de rouler vite. Ils pourraient courir, sa sœur et lui, et sauter, avant de se cacher parmi les marchandises. Les garde-frontières de Charly Nord ont l'habitude de voir passer ce camion. Avec un peu de chance, ils ne le fouilleront pas, ou alors sans grande conviction. S'ils le fouillent, néanmoins, Rocio et Juan seront pris, et Juan sera certainement envoyé en prison. Retour à la case départ.

Mais quelle alternative ont-ils ?

Il poursuit ses réflexions en imaginant leur réussite. Une fois au Nord, il faudra descendre du camion dès que l'occasion se présentera, avant le premier arrêt si possible, pour ne pas prendre le risque d'être aperçus. Ils devront éviter les contrôles pour ne pas être repris. Comment traverser les centaines de kilomètres les séparant de Bruxelles ?

Les choses seront certainement très compliquées.

Il faut néanmoins tenter.

Lors que Juan retourne au hall 7, fébrile, une chaleur atroce, écrasante baigne déjà le camp. Il gagne leur chambre et pose sa main sur l'épaule de sa sœur, qui se réveille dans un sursaut.

— N'ai pas peur, c'est moi.

— Laisse-moi dormir, gémit Rocio.

— Tu dormiras plus tard. On s'en va.

— Quoi ?

Après avoir entendu les explications de son frère à voix basse, Rocio consent à se lever. Juan la regarde tandis qu'elle descend l'échelle de son lit. Il la trouve très pâle, mais elle semble résolue. Il se félicite qu'elle fasse preuve d'autant de caractère. Il jette un regard triste au sac à dos offert par Frank avant de quitter leur chambre. Il ne peut l'emporter s'il veut passer inaperçu. Il ne peut garder que le portefeuille de son père, profondément niché au creux de sa poche, dont il ne se sépare jamais.

En sortant du hall 7, Juan sent les rayons du soleil pénétrer sa peau, tels de minuscules dards lumineux. Il ne doit pas être loin de 13 heures. Il aimerait avoir le temps de déjeuner, mais là n'est pas la priorité. Tous deux gagnent la sortie du camp en faisant un détour par le magasin. Le camion est en train d'être déchargé. Le cœur de Juan accélère tandis qu'ils approchent du poste de contrôle, où il s'apprête à tout moment à voir apparaître un garde pour lui demander des comptes. Il ne se passe rien tandis qu'ils parviennent au parking. Juan commence à respirer, quand il entend une porte s'ouvrir. Un homme les interpelle.

— Eh, les gosses ! Qu'est-ce que vous foutez ?

Juan se retourne, imité par sa sœur. Le garde à la stature imposante et aux cheveux noirs coiffés en brosse, répond au nom de Gaillard, les épie depuis l'entrée du bunker.

— On va faire un tour avec ma sœur.

Le garde fronce les sourcils.

— À cette heure-ci ?

— La chaleur ne nous a jamais dérangés.

L'homme semble perplexe. Et pour cause, personne ne sort aux heures les plus chaudes. Il finit par pousser un soupir et refermer la porte du poste en pestant. Mais Juan sent son regard sur eux. Le garde va vérifier la direction qu'ils prennent. Il se dirige donc vers le sud et, dès qu'il s'estime hors de vue du bunker, change de direction pour l'ouest, puis le nord, et accélère. Il s'agit d'être loin au cas où le garde change d'avis. Alors qu'ils parviennent à la forêt explorée la veille, Juan constate que Rocio traîne encore plus que la dernière fois.

— Ça va pas mieux ?

Elle secoue la tête.

— Courage, Rocio, dit-il en la tirant en avant, malgré le mauvais

pressentiment qui le taraude.

— Et si le camion ne repart pas ce soir ?

— On est en pleine semaine, il a vendu ses marchandises, il n'y a pas de raison qu'il reste.

Parvenue aux habitats en ruine, Rocio, chancelante, doit s'appuyer à un arbre pour ne pas tomber. Juan la contemple avec crainte. Il la devine extrêmement nerveuse et fatiguée. Son petit corps est tout ce qu'il y a de plus faible, de plus tendu. Il passe une main sur son front dégoulinant et hésite à faire demi-tour. Lui aussi se pose mille questions. Le conducteur va peut-être choisir de rester pour la fête du camp. Le soleil brûle, et la chaleur se fait de plus en plus accablante. A-t-il fait le bon choix en obligeant sa sœur à tenter le coup aujourd'hui ? Que se passera-t-il si son état empire ?

Il se raisonne : ils doivent continuer, coûte que coûte. Peut-être n'auront-ils pas de seconde chance. Il en vient à se demander s'ils ne devraient pas tenter de traverser Charly Nord eux-mêmes de nuit.

— Repose-toi ici un instant, dit-il en désignant un emplacement ombragé et caché. Il faut que je retrouve la route.

Il lui faut en effet un moment pour localiser la route du Nord. Une fois cela fait, il retourne chercher sa sœur à allure rapide, veillant à ménager son genou toujours endolori. Tous deux repartent à faible allure et s'allongent dans un petit trou non loin de la chaussée, près de la partie goudronnée emplie d'ornières qu'ils avaient repérée, se dissimulant derrière les herbes sèches, à l'ombre d'un arbre, où ils attendent. Depuis l'endroit où ils se trouvent, ils peuvent apercevoir à la fois la route et le point de contrôle, au loin, où seul un garde officie. Combien sont-ils en tout ? Heureusement, Juan avait constaté à leur premier passage qu'ils n'ont pas de chien.

Rocio, de plus en plus pâle, se tient immobile, recroquevillée sur elle-même, les yeux fermés.

— J'parie qu'il est déjà passé, lance-t-elle.

— Arrête, tu vas nous porter la poisse.

— Comment tu veux que je coure jusqu'au camion ?

Juan sent la peur l'étreindre. Évidemment, l'état de sa sœur n'aide pas. Peut-être faudra-t-il qu'il la porte. Oui, c'est cela, il la portera. Il est prêt à tout pour échapper à ce camp.

Et si le conducteur les aperçoit ? Il lui dira la vérité, il le convaincra pour qu'il leur fasse passer le point de contrôle. Il pourra même lui montrer le collier de sa sœur, s'il le faut. En songeant au collier, Juan se dit qu'ils sont vraiment dans une position désespérée.

Ils attendent, et attendent encore.

Rien.

Pourquoi n'y a-t-il toujours aucun véhicule en vue ?

L'ombre de l'arbre sous lequel ils s'abritent s'allonge peu à peu,

mais Juan sent encore le soleil le brûler au niveau des mollets. Le soleil incendie la planète du lever au coucher. Les doutes continuent d'assaillir son esprit. Et si Rocio avait raison ? Si le camion était passé tandis qu'ils quittaient le camp pour parvenir à cette cachette ? Il commence à douter de son plan, également. Rocio ne bouge toujours pas, comme évanouie. Juan se force à garder espoir. À se projeter. Une fois dans le camion et le point de contrôle passé, ils sauteront au-dehors. Fait positif, le conducteur ne les connaît pas. Il ne sait pas qu'ils viennent du camp. Ils pourront peut-être le retrouver et lui demander de les déposer à Lyon. Juan pourra inventer une histoire crédible. Raconter que sa mère a eu un accident, que son père les attend à Bruxelles, qu'il est eurodéputé et qu'il ne peut pas se déplacer à cause de réunions importantes. Oui, c'est cela, il dira qu'Alberto Fonseca les attend à Bruxelles.

Il faudra que Rocio le laisse parler sans rien dire.

Il dira qu'elle est muette.

Ils devront également trouver une pharmacie pour soigner Rocio. Il devra recueillir de l'argent en ce sens, d'ailleurs, l'argent, toujours l'argent, son père avait raison…

Un bruit éloigné de moteur le fait tressaillir. Ça y est ! Juan risque un œil au-dessus des herbes et sa peur fait place à la déception. Une Mercedes auréolée de poussière s'arrête quelques instants au niveau du point de contrôle. Les occupants en sortent, un vieil homme et une femme. Deux gardes quittent la guérite et parlementent avec eux.

Le vieil homme sort son portefeuille. La barrière se lève et le véhicule passe.

Juan secoue la tête de dépit. La corruption n'est pas un mythe. Les gens peuvent tout, avec de l'argent !

Il connaît à présent le nombre exact de garde-frontières et peut s'estimer certain qu'ils n'ont pas de chien. Il aurait au moins entendu des aboiements si tel était le cas.

Il se tourne sur le côté pour répartir la morsure du soleil sur un autre coin de sa peau. Le temps passant, de nouvelles craintes le saisissent. Si le camion ne vient pas ce soir, les gardiens risquent de s'apercevoir de leur absence au camp. Ils les chercheront peut-être. S'ils examinent leurs affaires, ils retrouveront leur sac plein et comprendront. Le garde aux cheveux en brosse, à l'entrée, déclarera qu'il les a vus sortir en fin d'après-midi. Frank sera peut-être obligé de dire que ce n'est pas la première fois.

Ils se lanceront à leur poursuite.

Juan regarde en tous sens, de plus en plus agité. Toujours aucun camion en vue, et Rocio se tient toujours immobile, comme morte. Est-elle en train de dormir ? Il n'ose prendre le risque de la réveiller. Il

n'ose lui parler. Un sentiment de désespoir l'envahit, l'empêchant de respirer.

Il perçoit un nouveau ronronnement éloigné, lève les yeux, mais constate qu'il n'y a toujours pas de camion en vue.

Il baisse la tête dans un soupir.

Hijo de puta !

Rocio se tourne en gémissant. Elle n'est pas morte. Tant mieux. Elle devrait même réussir à récupérer un peu. Le ronronnement qui aurait pu annoncer un éventuel véhicule s'est éloigné. Peut-être Juan a-t-il rêvé. Il sent une torpeur l'envahir. Il ne faut pas qu'il dorme, il ne faut pas. Mais il a veillé une partie de la nuit et ressent un manque de sommeil flagrant. Il ne faut pas dormir. Mais c'est si bon…

Juan ne se réveille qu'au moment où le camion de marchandise arrive à leur hauteur. Il se frotte les yeux, croyant rêver, puis parvient à réagir.

— Rocio ! Rocio !

La jeune fille lève le visage, puis le baisse, toujours endormie. Il la saisit. Le camion slalome entre les ornières dans un nuage de poussière. À un moment, Juan croit apercevoir le visage du conducteur concentré. Le camion les dépasse. Juan force sa sœur à se lever.

— Vite !

Elle se lève et manque de s'effondrer. Il passe la main derrière son épaule, avançant clopin-clopant vers le camion. Il faut qu'ils montent. Il n'osait plus y croire. Le camion avance toujours au pas. Il peut voir la petite marche permettant d'y monter, juste là, quelques mètres à peine devant lui. Ils vont réussir !

L'approche du succès – à moins que ce ne soient les quelques minutes de sommeil réparateur auxquelles il a eu droit – décuple les forces de Juan, qui se met à trottiner. Mais quelque chose apparaît au niveau du point de contrôle. Un autre camion. Un camion-citerne.

Tous les espoirs de Juan s'effondrent alors. Le camion-citerne tant attendu au camp, qui vient de dépasser le point de contrôle en direction du sud, fonce droit sur eux. Ils n'auront jamais le temps de sauter dans le camion de ravitaillement qui fait route vers le nord. Si on les repère, les garde-frontières les prendront, et leur sort sera peut-être moins enviable encore que celui de la prison du camp.

Il fait volte-face en dépit des protestations de Rocio, qui ne saisit visiblement pas ce qui est en train d'arriver, et court vers leur précédente cachette, dans laquelle ils se jettent avec désespoir.

— Surtout, ne bouge pas.

Juan voit le camion-citerne passer devant eux, et le camion de ravitaillement gagner le point de contrôle, désormais hors d'atteinte. Bien entendu, les soldats ne se donnent pas la peine de le fouiller. La

barrière se lève. Il la franchit sans encombre. Juan s'imagine à bord avec sa sœur, il s'imagine au Nord.

Puis la barrière se referme sur Rocio et Juan.

L'adolescent perçoit alors un murmure de sa sœur, qui se tient le ventre en hoquetant. Son petit visage a pris une teinte jaunâtre.

— J'ai mal.

Juan pâlit. À Barcelone, une foule de gens meurent suite à une intoxication alimentaire ou à l'eau.

La nausée saisit Rocio, qui vomit de la bile.

— L'infirmerie, dit-elle. Emmène-moi à l'infirmerie.

Juan s'exécute. Si Rocio veut se rendre dans un tel endroit, c'est que c'est sérieux. Il faut absolument la soigner.

Jamais ils ne partiront de ce camp.

45.

Camp Charly
17 heures
41°C

Comment sortir d'ici à temps ?

Maintenant que Rocio est à l'infirmerie, sous perfusion et traitement médicamenteux – c'est du moins ce qu'il imagine –, la fébrilité de Juan confine à l'affolement.

Autour de lui, contraste insoutenable, les gens sont de plus en plus heureux et excités. La fête du camp se prépare et ils semblent déjà sous amphés. De quelle fête s'agit-il vraiment ? Un bal de zombies condamnés à danser jusqu'à se consumer totalement ? Autant célébrer une incarcération, ou une année de plus de détention !

Un grondement retentit au nord, dans le ciel noir et chargé. Un orage se prépare, ces orages d'été annoncés par une lourdeur, une chaleur et une humidité suffocante. Les habitants paraissent s'en réjouir. Bien décidés à récupérer la moindre goutte de pluie, ils ont nettoyé les gouttières, les rigoles et les citernes, et tous les récipients du camp ont été répandus sur le sol pour recueillir le plus précieux liquide existant au monde : l'eau.

La pluie rassure, elle met fin à une angoisse sourde dont personne ne parle, mais à laquelle tout le monde pense.

On se dit que tout n'est pas encore fini.

Juan marche au hasard parmi les réfugiés, évitant les hordes d'enfants qui courent, surexcités, contournant les groupes d'adultes qui tentent de le faire participer aux préparatifs. Il ne s'est toujours pas remis de leur échec de l'après-midi, et il est plus motivé que jamais à quitter cet endroit.

Mais les choses se sont encore compliquées. Non seulement il ignore comment s'échapper, mais il ignore également comment récupérer Rocio, qui se trouve désormais dans un bâtiment fermé, protégé par une guérite et une clôture, et dont l'infirmière en chef, une femme sèche, dure, lui a bien fait comprendre qu'il était inutile de revenir avant le lendemain matin.

Désespéré, il erre comme une ombre, il erre comme l'un d'eux, un migrant, il est en train de devenir comme eux.

Un groupe de gardiens attire son regard. Ils sont en train de dresser un chapiteau au sein d'une large clairière.

— J'me demande bien pourquoi on se donne tout ce mal, se plaint l'un d'eux. Avec l'orage à venir, on ferait mieux d'annuler tout.

— Tu sais comment ça se passe, répond un autre homme. Il va pleuvoir au Nord, et ici, on n'aura que du vent et de la poussière. Ce putain de vent qui dessèche tout. Le Rhône prendra quelques centimètres histoire d'humidifier les berges, et tout redeviendra comme avant. La pluie pour les riches, la poussière pour les pauvres !

Affalée à quelques dizaines de mètres du chapiteau, une bande de jeunes interpelle Juan.

— Ola, pequeño. Una copa ?[60]

L'adolescent refuse en souriant.

— Allez, insiste l'un d'eux. On est entre nous, là.

Aux regards qu'on lui lance, Juan se sent forcé d'accepter. Ses compatriotes trouveraient peut-être suspicieux qu'il refuse, et il s'agit sûrement de la manière la plus rapide de se débarrasser d'eux. La boisson aigre, légèrement alcoolisée, lui arrache une grimace. Les migrants rient et lui proposent un autre récipient qu'il s'empresse de refuser.

— C'est les Croates qui la font, explique l'Espagnol. Ils appellent ça « *Rakija* ». Ils viennent d'un autre camp qui était surpeuplé.

— Plus surpeuplé qu'ici ?

— Ici, chacun a encore un abri… sourit l'Espagnol. Les Croates sont des types intéressants. Aucun d'eux ne lâche grand-chose sur sa vie d'avant, mais beaucoup ont des choses à raconter sur leur voyage.

Un autre Espagnol, une vieille guitare dans les mains, désigne un groupe non loin.

— Méfie-toi des Français. Ils se prennent pour des rois parce qu'ils ont la Seine, la Loire, le Rhin. Ils veulent s'isoler du reste du camp. Ils critiquent les pays de l'eau, mais ils font pareil, on est tous divisés.

— Salauds du Nord ! plaisante un type en levant son verre.

— De toute façon, bientôt le désert sera partout, conclut l'Espagnol en terminant le sien.

La discussion se poursuit ainsi durant quelques minutes, avant qu'il ne soit question de fuir, de traverser le Mur de l'eau. Certains évoquent la présence de passeurs, mais d'autres rétorquent que cela coûte cher – personne ne sait combien exactement – et que les risques d'arnaque et de dénonciation ne sont pas à prendre à la légère. Plusieurs types se faisant passer pour des passeurs sont en réalité de la PolDav. Le voyage vers le nord se termine souvent dans une geôle, un boulet au pied et un membre en moins – quand ce n'est pas directement la fausse commune. D'autres Espagnols soulèvent la possibilité de se construire un abri près du Mur et de trouver d'autres migrants, à l'affût de conseils avisés. Fait surprenant, la plupart d'entre eux ne semblent pas vraiment chercher à s'en sortir. Ils continuent à boire, comme s'ils se satisfaisaient de leur triste

condition, en attendant cette fête illusoire qui ne changera rien à rien.

Au bout d'un moment, plus personne ne se soucie de Juan, qui en profite pour s'éloigner. C'est alors qu'un visage, au loin, attire son attention. Un visage au sein d'une multitude de visages inconnus traversant le camp, accompagnés d'un gardien. Sous ce visage, un tee-shirt bleu éclatant. Un arbre, quelques gouttes d'eau, des fleurs et des oiseaux.

Juan ne peut en croire ses yeux.

Jose ?

Impossible. Jose, vivant ? Il a pourtant cru le voir mort, au marché de Noailles où ils sont parvenus à semer l'homme de Giovanni qui les coursait. Aurait-il mal interprété les gestes épouvantés des passantes ?

L'adolescent dépasse le groupe à bonne distance pour examiner une nouvelle fois ce visage, s'approche pour vérifier - sans toutefois s'approcher trop près -, et sa première impression se voit confirmée. Un sentiment de joie le traverse. Jose est ici, en chair et en os.

Encore plus malin que prévu !

Le jeune garçon se sent rasséréné par cette nouvelle inattendue. Jose lui avait fait bonne impression, il veut aller au Nord et il est toujours vivant. Peut-être aura-t-il une idée. Un plan. Peut-être peuvent-ils s'allier pour sortir de ce camp.

Il décide de suivre le groupe à bonne distance jusqu'au hall où ils seront logés et d'attendre que Jose se retrouve seul pour l'aborder.

Ce qu'il fait. Jose pénètre dans le hall 8, et en ressort quelques minutes plus tard avec le gardien et une partie des personnes qui l'accompagnaient. Un sentiment de déception se lit sur leurs visages. Il n'y a sans doute plus de place pour eux. Le gardien les emmène alors en direction de Cargoville, nouvelle que Juan accueille avec une surprise mêlée de dégoût. Les poubelles débordent. Sous l'effet de la chaleur, les ordures empestent. Et parmi les ordures, des tentes. Des tentes camouflées aux arceaux brisés qui gisent en partie sur le sol. Des graffitis colorés, des affiches déchirées s'accrochant avec désespoir aux parois rouillées, au sein desquelles se dresse la silhouette emblématique de la tour Eiffel, à la fois majestueuse et décrépite, symbole de l'ancien monde dans un paysage ravagé. Derrière elle, les arcologies se sont érigées en oasis technologiques au cœur d'une plaine désertique, représentant l'ingéniosité humaine face à l'adversité environnementale.

Paris, autrefois la Ville Lumière, lutte pour maintenir son éclat dans un monde de plus en plus aride et hostile.

Bien décidé à garder le groupe en vue, Juan se voit contraint de pénétrer dans une ruelle étroite et sinueuse qui s'enfonce entre les conteneurs. Il remarque qu'un véritable labyrinthe de ruelles s'est

ainsi formé, empli d'une foule de gens sales, maigres, au comportement nerveux et aux traits tirés, qui semblent vaquer à leurs occupations sans se soucier de leur environnement crasseux et surpeuplé. Des échoppes improvisées, des étals de marché et de petites entreprises ont même été aménagés entre les conteneurs, créant une atmosphère fiévreuse, bruyante et étouffante. Par endroits, les empilements sont si élevés que l'ensemble du quartier se retrouve plongé dans une semi-obscurité, ce qui est bien pour apporter une certaine fraîcheur, et mauvais pour les moustiques, dont Juan repère des spécimens un peu partout. Des fils électriques pendent çà et là, créant un réseau chaotique de câbles et de connexions. Au bout de ces fils, des prises, ampoules, néons ou enseignes, sans doute destinés à éclairer les allées étroites de nuit, à supposer l'électricité du camp suffisante. Cet endroit rappelle à Juan el Raval. Un lieu où la débrouillardise et la survie semblent primordiales, où l'espoir et l'esprit de communauté peuvent malgré tout subsister.

Le groupe s'arrête devant un empilement situé non loin de la clôture est et du Rhône, et le gardien pointe du doigt les derniers étages de conteneurs occupés par des vieillards assis ou allongés. En voyant les échelles de fortune qui pendent de différentes hauteurs, Juan se demande comment ils ont pu y monter.

Jose prend la parole. Il parlemente d'abord avec le gardien, puis avec les membres de son groupe, sans doute à la recherche d'un meilleur couchage. Puis, il prend quelques migrants à part, tente de les convaincre avec de grands gestes énergiques, et finit par se résigner. Il s'éloigne alors vers le centre du camp, inspectant les hangars et baraquements, seul, l'air préoccupé. Juan attend le bon moment pour le rejoindre. Il ne l'aborde qu'une fois certain que personne ne les verra tous deux.

— Jose ?

Le jeune homme se tourne, fronce les sourcils, stupéfait.

— Javier ?

— Tu es vivant !

Jose esquisse un clin d'œil.

— Je vous avais pas dit que j'ai plus d'un tour dans mon sac ?

Juan se souvient en effet avoir déjà entendu ces paroles. Il contemple Jose avec l'impression de revoir un vieil ami oublié, écarte les bras et l'étreint.

— *Fuck the Mother-Nature-Fuckers !*

Jose rit de bon cœur à cette allusion à son tee-shirt, puis lui fait signe de faire quelques pas le long de la clôture du camp, en direction du nord. Juan s'aperçoit qu'il porte le numéro 20 440. Plus de cent personnes supplémentaires depuis leur arrivée.

— Y'a avait un flic déguisé en civil dans le marché, explique Jose.

Quand il a dégainé, j'ai cru qu'il allait abattre le trafiquant, mais c'est sur moi qu'il a tiré. Il a gravement blessé une vieille dame au moment où j'ai plongé.

— Les pourris…

Voilà qui expliquait les gestes de panique des habitantes.

— Bref. J'ai été repris, le trafiquant a été obligé de me rendre au flic, qui m'a fait moisir des heures en cellule avant de m'envoyer ici, termine Jose.

— Tu leur a fait croire que t'es mineur…

Pour toute réponse, Jose sourit d'un air satisfait. Juan lui résume à son tour ce qu'ils ont traversé.

— Et Rafaela ? s'enquiert Jose une fois ces explications terminées.

— À l'infirmerie.

— Rien de grave, j'espère ?

— Une indigestion. Elle est sous perf.

— Espérons que ça la remettra sur pieds rapidement. Vaut mieux éviter de tomber malade, de nos jours.

En voyant le regard de Jose, Juan se sent compris.

— Vous êtes logés où ?

— Au hall 7.

— Veinards ! Moi, je suis dans un putain de conteneur. Il fait cinquante, un vrai enfer, sans parler des moustiques. Quand j'entends arriver ces bestioles, quand je capte leur vibration stridente à côté de mon oreille, ça me rend dingue, je pourrais commettre un meurtre. Entre ça, les drogués et les vieux qui pètent… je vais devoir dormir dehors.

— Des vieux qui pètent ? reprend Juan en riant.

— J'ai essayé de changer d'endroit, poursuit Jose, mais le gardien n'a rien voulu entendre. Selon lui, il vaut mieux subir les pets de vieux ou le délire des camés que se faire racketter ou violer par un taré. D'après ce que j'ai compris, si tu veux bouger, ici, faut être patient. Pour qu'une place se libère, faut qu'un type s'enfuie, meure ou se fasse mettre en prison. La liste est longue, et elle s'allonge chaque jour… Enfin, vous, vous êtes bien, au hall 7. Vous avez de vrais lits et tout !

— On a des moustiquaires, un vrai palace, ironise Juan. On a même eu droit à une douche.

— Une douche ? Coño, je sais même plus ce que ça veut dire !

— Dommage qu'on reste pas plus longtemps.

Jose le fixe durant quelques secondes, puis sourit avec malice.

— Vous avez eu le temps de réfléchir à un plan ?

— C'est en cours, mais il me faudrait un complice, répond Juan avec un clin d'œil.

— Je suis ton homme, indique Jose en pointant les mains vers

lui-même dans un geste théâtral.

— Tout le camp est clôturé. On a le droit de sortir, mais seulement de jour et par la porte sud. Le massif de la Vanoise est trop éloigné, trop surveillé et de toute façon, ma sœur n'aura jamais la force de grimper.

— Je m'en doutais un peu, observe Jose.

— Reste le Mur, qu'ils sont en train de réparer. On peut atteindre une route qui va vers le Nord, mais il y a un point de contrôle à traverser, Charly Nord, et tout un tas de types plus ou moins douteux qui rodent un peu partout. Y'a même des cannibales.

Jose écarquille les yeux.

— Des cannibales ? Ça craint.

— C'est la triste vérité. L'idée, ce serait de monter à bord d'un camion et se laisser porter.

— Les camions sont pas fouillés ?

— Ils le sont lorsqu'ils quittent le camp, mais la fouille à Charly Nord n'est pas systématique.

Tous deux continuent de marcher en échangeant diverses idées. Alors qu'ils discutent, Juan remarque que Jose inspecte tout ce qui l'entoure, comme il le fait lui-même, de la moindre babiole abandonnée par terre aux halls, aux arbres, au grillage et même aux rives du Rhône.

Rien ne semble lui échapper.

Parvenu au nord du camp, Juan s'arrête. La porte menant à la rive nord du Rhône est ouverte, et il va pouvoir montrer à Jose la deuxième possibilité à laquelle il avait songé. Après avoir traversé la bande de terre et le petit bois qui sépare l'enceinte de la berge, il indique à Jose la guérite, puis le ponton où est attaché le Zodiac. Adossé à la cabane de bois, un gardien occupé à tailler un morceau de bois fixe le fleuve en partie asséché. Jose examine l'embarcation et tourne vers Juan un sourire triomphant.

— Tu sais piloter un Zodiac ? interroge Juan.

— Un Zodiac ? Ça doit pas être plus compliqué qu'une bagnole. Le problème, c'est que je sais pas conduire de bagnole.

Juan rit en silence.

— Le problème, c'est que la porte est fermée, la nuit, reprend-il.

— Une porte ne me résiste jamais.

— Et comment on récupère les clés ? Celle du moteur et celle du cadenas ?

Jose lui fait signe d'observer l'intérieur de la guérite, tandis que le gardien, sa scrupule dans la main, fait quelques pas sur le ponton.

— Tu vois ce qui est accroché au mur de l'entrée ?

Un jeu de clés.

— Mais la guérite est occupée H24… Qu'est-ce que tu fais du

gardien ?

— J'en fais mon affaire.

Juan le contemple avec surprise, mais Jose semble encore une fois sûr de lui.

— Et si elles n'y sont pas ? Peut-être que le directeur du camp les garde dans son bureau, la nuit, par souci de sécurité ?

— On trouvera un moyen de casser le cadenas et on pagaiera avec les mains s'il le faut.

Juan contemple Jose, partagé entre l'appréhension et l'admiration. Pêche-t-il par excès de confiance et de témérité ? Le jeune homme tourne la tête vers la rive nord, hérissée de barbelés.

— Faudra agir de nuit, poursuit Jose. Avec le Zodiac, on devrait pouvoir remonter le fleuve jusqu'à un endroit moins protégé. Le Mur traverse-t-il le fleuve ?

— Non. Il s'arrête de part et d'autre, avec deux tours de guet.

— Alors, on finira en nageant. Ta sœur sait nager ?

— Non.

— Elle s'accrochera à moi. Viens, on retourne au camp.

Une fois la porte grillagée franchie, ils reprennent leur promenade comme si de rien n'était.

— Une fois au Nord, poursuit Jose, il faudra contourner la caserne d'Irigny.

— La quoi ?

— La caserne d'Irigny. Je me suis renseigné pendant mon séjour en cellule : il s'agit d'un régiment de France du Nord chargé de la surveillance de la frontière. Cinq compagnies avec le support d'un groupe de génie, de transmissions, du train, une batterie de mortiers et une d'artillerie, un groupe de reconnaissance et un groupe de lance-flammes, une meute de chiens de garde et, en cas de besoin, une compagnie de bateaux et des patrouilles de sécurité pour les points de passage. Des dizaines de véhicules blindés, des chars, des canons antichars, des lance-flammes et des milliers d'agents…

— Tu veux contourner tout ça ?

— Ce sera pas difficile. Ils sont uniquement là au cas où ça dégénère. Depuis qu'ils ont failli se foutre sur la gueule avec leurs homologues du Sud, le Mur est uniquement surveillé par la Frontex, censée les avertir en cas d'intrusion. Tant qu'il n'y a pas d'intrusion, ils n'ont rien à faire d'autre qu'attendre. Une bonne planque pour fumer et picoler. Je suis certain qu'ils surveillent même pas les murs de leur propre caserne.

— Et si une patrouille de la Frontex nous voit remonter le Rhône ?

— N'oublie pas qu'on sera de nuit, argue Jose. Réfléchis : est-ce que les migrants ont des bateaux ?

— Ils n'ont même pas de chaussures.

— Exactement. Pourquoi des gardiens se méfieraient d'un bateau leur appartenant ? De nuit, on ne sera que des silhouettes comme les autres.

— Peut-être.

— C'est même certain. Surtout si j'arrive à mettre la main sur des uniformes.

Juan observe un silence, songeur.

— Et quand on nagera ?

— T'as vu le ciel ?

Juan lève les yeux vers le ciel de plus en plus sombre qui les surplombe.

— Il fera aussi noir que dans le crâne d'un robot de nettoyage autonome. Comment veux-tu qu'ils voient trois têtes dépasser des flots ?

— Peut-être ont-ils des caméras thermiques ?

— On peut le savoir qu'en essayant. Mais t'inquiète pas, je suis né sous une bonne étoile. T'as vu comme je vous ai sorti des griffes de Giovanni ? Tu risques rien à mes côtés.

L'adolescent hoche la tête. Le risque vaut en effet la peine d'être pris. Tandis qu'ils marchent en silence, perdus dans leurs pensées, un sentiment d'espoir le gagne. Pour la première fois, il lui semble apercevoir une lumière poindre au bout du tunnel.

— Tu sais comment on pourrait rejoindre Bruxelles sans se faire prendre, une fois au nord ? demande-t-il.

— À pied, ça me semble compromis. J'imagine que vous avez pas d'argent ?

— Non.

Juste quelques amphés.

— Alors il faudrait trouver les Écorésistants.

Juan fronce les sourcils.

— Tu penses à Lorius ?

— C'est ça.

— Juan Carlos Lorius était un ami de mon père. D'après lui, Lorius est décédé.

— Il est vivant, j'en suis sûr.

— Comme pour les caméras thermiques ? sourit Juan.

— Il se cache quelque part en Méditerranée, poursuit Jose comme s'il n'avait pas entendu la question.

Juan le jauge durant quelques instants, se demandant de combien d'illusions il se berce pour continuer d'avancer.

— Sérieusement, on sait même pas si les Écorésistants existent.

— Ils existent, répond Jose d'un ton toujours confiant. On les cherchera et on les trouvera. Y a sûrement un bon paquet de types, au

Nord, prêts à aider deux orphelins en détresse. Et moi, je suis prêt à les rejoindre, termine-t-il avec un clin d'œil.

— Jose l'Écorésistant ! proclame Juan d'une voix théâtrale.

— Qu'est-ce que tu crois !

L'adolescent reste néanmoins partagé. Leur plan pourrait fonctionner, mais il ne voit toujours pas comment récupérer le bateau.

— Il nous faut deux choses, reprend Jose comme s'il avait lu dans ses pensées. De l'essence pour le Zodiac, car il serait dommage de se retrouver en rade juste devant le camp. Et une tenaille pour découper le grillage et couper la chaîne du cadenas si on trouve pas la clé. Je propose de me charger de l'essence et toi de la tenaille.

— Tu comptes trouver ça où ?

Jose sourit.

— La centrale électrique. Et toi, une idée ?

Juan fronce les sourcils. Où chercher une tenaille ? Dans les algécos des gardiens ? Peu probable. Dans un lieu où ils stockeraient leur matériel et leurs outils ? Au magasin ? À Cargoville ? Frissonnant à l'évocation de ce nom, il tente de se rassurer : une tenaille est bien moins précieuse que de l'essence, donc bien plus facile à trouver.

— Je vais me débrouiller, répond-il.

Jose esquisse un sourire rusé.

— Il vaut mieux attendre la nuit pour récupérer ces deux choses, poursuit-il. Quant au reste, tu as entendu parler de la fête qui aura lieu ce soir ?

— Oui.

— Les gardiens vont boire de l'alcool, les migrants aussi, il y aura beaucoup de bruit, des flirts et des bagarres… Le contexte idéal pour quitter les lieux, sans parler des nuages qui vont nous permettre de passer totalement inaperçus.

Juan sent d'abord une angoisse l'étreindre. Ce soir ? Puis il réfléchit aux arguments de Jose et ses craintes s'atténuent – sans disparaître pour autant. Peu peu, il sent, en plus de sa peur, une excitation le gagner. Ce soir, oui. Il pourraient être dehors ce soir même. Jose, aussi rusé que débrouillard, est un allié précieux s'il en est, capable de lui botter le train pour le faire avancer. Rocio et lui ne sont plus seuls. Ils vont mettre leur intelligence et leur force en commun avec celles de Jose pour s'en sortir. Ils vont pouvoir rencontrer Fonseca et négocier les NordVisas. Toutes les planètes sont alignées. Toutes, sauf une.

La planète Rocio.

L'infirmerie est soigneusement surveillée. Il faudra franchir la clôture sans se faire voir du garde posté dans la guérite, gagner le bâtiment et y pénétrer sans attirer l'attention de l'infirmière de garde. Ensuite, il faudra localiser la chambre de Rocio et l'exfiltrer malgré

son état de faiblesse, tout en évitant d'être repéré par l'infirmière de garde et le gardien.

Sans oublier le poste de contrôle et les gardes amenés à patrouiller dans le camp, évidemment.

Une mission impossible.

— Ça peut se tenter, répond-il, cherchant à égaler l'optimisme de Jose.

Le jeune homme sourit.

— Le mieux, c'est qu'on se retrouve ici vers 1 heure du matin, quand tout le monde sera bien alcoolisé. Surtout, ne parle à personne et ne te fais pas voir.

— Je ferai attention, indique Juan. J'ai l'habitude, avec mon métier.

46.

Camp Charly
20 heures
39°C

— Un Nordiste échappé de la surveillance erre dans Marseille et découvre le marché de Noailles, explique Ménard aux gardiens. Il s'étonne des différences avec les marchés touristiques qu'il a pu visiter avec son guide : étals vides, camion frigorifique du poissonnier délabré, maigres fruits et légumes, cigarettes de contrebande et drogue vendue sous le manteau. Les mouches aussi, qui foisonnent en tous sens. Une patrouille l'intercepte, contacte le Central : « *Il a tout vu, que faire ?* » Le Central rassure : « *Laissez-le partir. Le Régime du Sud corrigera la vérité si besoin.* »

Les gardiens rient, et un SymbioRock endiablé résonne depuis la vieille stéréo installée dans la clairière. Accoudés à un comptoir de bois improvisé, ils célèbrent l'échec imminent de la commission d'enquête, qui n'a toujours rien fourni à la justice faute d'éléments, et l'approbation prochaine du permis de tuer par le Parlement européen.

Une victoire aigre-douce, selon Frank.

Une défaite.

— Alors, j'avais raison ou pas?

Frank esquisse un sourire forcé à Gaillard, trinque, mais ne boit pas. La révélation du nom de Georges Kozlov dans une correspondance avec lui a jeté Frank dans un abîme de perplexité et de suspicion, et l'attaque qu'il a subie l'a plongé dans un état d'angoisse dont il n'arrive pas à s'extraire. Gaillard est-il son agresseur de la nuit précédente ? Comment pourrait-il lui sourire ainsi, en ce cas ? La PolDav compte-t-elle se débarrasser de lui cette nuit même ?

— Ce qui se passe ici est horrible, d'accord, enchérit Gaillard. Mais est-ce de notre faute ? On exécute les ordres, bons ou mauvais.

Frank ne peut que grimacer. En tant qu'ancien militaire, il sait que certains ordres ne doivent pas être suivis, comme les ordres illégaux ou immoraux. Éviter ce dilemme moral est plus simple.

— Au colonel !

— Au colonel ! reprennent les gardiens.

Après un verre de vin devenu rare, les discussions reprennent sur l'attaque et ses nombreuses conséquences. Un gardien explique que les brèches du Mur sont presque réparées. Un autre parle d'un homme se promenant nu au milieu des campements de fortune, et se présentant devant le Mur en demandant s'il pouvait aller aux toilettes.

— Trinquons à la France, aux deux Blocs, et aux gardes dévoués pour la paix, propose Gaillard.

— Aux gardes de la Frontex ! répondent les autres.

Frank trinque une nouvelle fois à contrecœur, repose son verre et masque sa tristesse derrière un sourire de façade. Il repense aux enfants Suarez, espérant que la jeune fille va rapidement se remettre de son indigestion. Ces enfants lui font songer aux siens, qui auraient à eu près le même âge s'ils n'étaient pas morts. Il scrute sans relâche son téléphone satellitaire dans l'attente de l'ordre d'exfiltration. Une fuite qui lui permettrait à lui aussi de fuir. D'échapper à cet étau en train de se refermer sur lui.

Anecdotes et plaisanteries douteuses se succèdent, de plus en plus sombres et cyniques, l'alcool aidant. Au bout d'un moment, Frank décide d'aller faire un tour. En s'éloignant de la clairière, il croise le regard envieux de certains migrants, qui aimeraient bien boire, eux aussi, ne serait-ce que pour se consoler de leurs espoirs déçus.

Mais ils n'en ont pas les moyens.

— Toujours solitaire, hein ?

Gaillard l'a rejoint, un verre à la main malgré l'interdiction de se promener avec de l'alcool en dehors de la clairière dévolue à la fête. Le docteur Lucioles, qui l'accompagne, petit, freluquet, mains dans les poches, fait pâle figure à côté du colosse, mais sa présence rassure Frank.

— Tout le monde est solitaire, au fond, répond Frank avec un léger sourire.

Fernand Lucioles hoche la tête.

— *« Dans la solitude surgit la vérité. »* - Octavio Paz.

— Bien vrai, répond Gaillard en levant une nouvelle fois son verre. Remarque, si tu te sens seul, Frank, tu peux toujours appeler tes amis terroristes !

Et toi tes nazis de la Poldav, commente en silence Frank.

Gaillard accompagne sa tirade d'un clin d'œil bon enfant. Certains ont l'alcool mauvais, Gaillard, mauvais par nature, semble avoir l'alcool bienfaisant.

C'est à n'y rien comprendre.

— Pourquoi tu bois rien ? poursuit Gaillard.

— J'ai pas soif.

Lucioles les regarde tous deux.

— Remis de vos émotions, vous deux ?

— On fait aller, répond Gaillard. Ce soir, on va pouvoir oublier.

— Molo sur l'alcool, quand même, préconise le doc. Au fait, vous savez qui était ce Grec ?

— Un flic ?

— Pas seulement. Il était pompier volontaire. Il avait sauvé une

famille lors d'un incendie au Pyrée, et y avait laissé des plumes. Brûlé sur tout le dos au troisième degré.

Gaillard fronce les sourcils.

— Comment on sait ça ?

Lucioles se tourne vers lui.

— Vous savez qu'on n'a pas encore supprimé ma connexion River.

— Ce que je savais pas, par contre, c'est que vous vous passionniez pour les causes perdues… ironise Gaillard.

— Elles ne sont perdues que parce que des types pensent comme toi, rétorque Frank.

Gaillard murmure quelques jurons inintelligibles, et poursuit sur le ton de la confidence avinée.

— Tu sais quel est le problème, au fond, Verner ?

— Je sens que tu vas me le dire.

— Le Sud a toujours vécu la dolce vita. On le voit dans les modes de vie, les tapas en Espagne, les cafés en Italie, et on le voit sur le plan économique. L'Espagne vogue de crise politique en crise immobilière. L'Italie est en perdition depuis les années 2020. La Grèce et elle ont ont été sauvées je-ne-sais-pas combien de fois par l'Union européenne pour éviter la faillite. Quant à la France… la France fait penser aux musiciens du Titanic, qui continuaient de jouer alors que le bateau coulait. Qui s'est montrée sérieuse et responsable, pendant ce temps ? L'Europe du Nord. Qui a bossé dur ? L'Europe du Nord. Se sont-ils laissé endetter jusqu'à la moelle ? Non. Ils ont anticipé, accompagné le changement climatique. Regarde les digues aux Pays-Bas. Qu'est-ce qui se serait passé s'ils avaient rien fait, avec la hausse du niveau des mers ?

— Ça n'excuse pas. On n'a pas le droit de laisser tomber les miséreux.

Gaillard s'approche de lui, le regard brillant. Il empeste l'alcool. Frank repense à la fois où il l'a menacé avec son couteau. Où se trouve ce couteau, ce soir ? À sa ceinture, sous son uniforme ? Est-ce la lame qu'il a vu luire lorsqu'il s'est fait attaquer ?

— Les migrants doivent prendre leurs responsabilités, Verner. T'as eu des gosses, tu sais ce qu'ils deviennent, s'ils n'apprennent pas ça.

— Mes enfants n'ont pas eu le temps d'apprendre ça.

— Eh bien là c'est pareil, poursuit Gaillard comme s'il n'avait pas entendu, ou comme s'il s'en fichait.

— Tu as raison à une chose près : ce ne sont pas ces pays qui sont fautifs. Le dérèglement est un phénomène global : si l'Europe, la Chine ou l'Inde produisent du CO2, tout le monde trinque. Regarde l'Afrique. Tu trouves juste qu'ils comptent parmi les plus touchés alors qu'ils ont

très peu d'industrie ?

— Ça change rien, rétorque Gaillard. Tu crois pas que tout ce beau monde aurait eu le temps de réagir s'il l'avait voulu, entre la première grosse canicule en 2003, et maintenant ? Quarante-sept ans. Quarante-sept ans ! Ils auraient pas pu anticiper et régler ça ? Désormais, y'a qu'en les laissant dans leur propre merde qu'ils vont pouvoir en sortir.

Gaillard ponctue sa phrase par un crachat et retourne au comptoir faire le plein. Lucioles attend qu'il s'éloigne, puis tourne son regard perçant vers Frank. Un sourire compréhensif étire ses lèvres avant qu'il ne prenne la parole.

— Il n'a pas tout à fait tort, vous savez?

Frank secoue la tête, conscient de sa propre différence parmi ces brutes.

— Savez-vous ce qu'est le Mur de l'Eau, en réalité ? interroge Lucioles. Il symbolise le défi que les pays du Sud doivent affronter par eux-mêmes, sans l'aide des puissances extérieures. Il rappelle la nécessité de l'autonomie : pour surmonter leurs difficultés, ils doivent mobiliser leurs propres ressources, développer leurs solutions et s'appuyer sur leur résilience. Avec le temps, le Mur pourrait même devenir une source d'inspiration. Les pays du Sud pourraient réaliser leur capacité à transformer les défis en opportunités et à bâtir un avenir plus solide. Ainsi, le Mur deviendrait un symbole de résilience, d'autonomie et de détermination inébranlable, les unissant dans leur quête commune de développement.

Frank contemple le camp illuminé par les lueurs de la fête en se disant que la spiritualité du médecin va parfois un peu trop loin pour lui. Avec de tels raisonnements, on pourrait prétendre que les épreuves infligées aux juifs par les nazis au siècle dernier étaient en réalité un programme intensif de développement physico-mental, ou que faire du yoga dans un volcan actif pourrait être une expérience relaxante.

47.

Camp Charly
21 heures 30
35°C

C'est cette nuit ou jamais.

Juan traverse le camp à pas de loup. L'atmosphère est lourde, presque irrespirable. Quelques rafales se lèvent, parfois, se faufilant entre les troncs avant de se fondre dans le crépuscule. La musique s'atténue tandis qu'il longe la clôture ouest, dans l'ombre des hangars, laissant place aux bruits habituels du camp, craquements, gémissements, paroles confuses, cris éventuels, allées et venues au bloc sanitaire.

Jose avait raison. Aucune lune, aucune étoile n'éclaire le camp. Seule une lueur lointaine, celle de l'entrée du camp, découpe en ombre chinoise les silhouettes émaciées des pins qui ont survécu et c'est vers cette lueur, cet espoir que se dirige Juan en prenant garde de ne pas trébucher. La rencontre fortuite de Jose a ravivé ses espoirs, et leur discussion a transformé ces espoirs en solution concrète. Jose a eu l'idée du siècle. La fête est sans conteste le meilleur moment pour s'évader par le fleuve.

En début de soirée, Juan a à peine dîné, et uniquement des légumes et des fruits en conserve. Il a mangé en silence, seul. Il peaufinait son plan. Puis la nuit est tombée et la fête a commencé. Le chapiteau, dressé dans une clairière du camp, a été agrémenté d'une sono et d'un petit comptoir distribuant de la bière, du vin de mauvaise qualité, de l'alcool artisanal et des sodas. Une piste de danse improvisée. Les enfants, d'abord, s'y sont lancés, bientôt suivis par leurs mères, leurs tantes. Bientôt, la plupart des femmes dansaient, ou du moins remuaient, tandis que les hommes restaient à l'écart, une bouteille dans la main. Certains d'entre eux, principalement des gardiens, ont invité certaines femmes à danser, et la plupart d'entre elles semblaient ravies. Le type à la carrure imposante et aux cheveux en brosse qui a failli les empêcher de sortir du camp avait beaucoup de succès. Peut-être certaines femmes espéraient-elles un traitement de faveur ?

Frank, présent également, ne dansait pas. Il se contentait d'observer les danseurs, immobile, assis sur une chaise. Parfois, des enfants ou des vieillards venaient lui parler. Lorsqu'il a aperçu Juan, il s'est levé et est venu à sa rencontre, lui demandant des nouvelles de sa sœur. Juan n'avait pas envie de s'éterniser et il a coupé court à la

conversation, au grand dam de Frank, qui semblait vouloir rester à ses côtés.

Juan s'est dit que Rocio et lui-même rappelaient peut-être à Frank des gens qu'il a perdus.

Au bout d'un moment, la place était noire de monde. Tous les migrants semblaient s'être rendu à la fête du camp Charly. Les gens riaient, chantaient, criaient comme ils le faisaient avant que la catastrophe climatique ne s'abatte sur eux. Au temps où tout le monde était nonchalant, joyeux, inconscient du danger.

D'un coup, le vent s'est levé, menaçant d'emporter le chapiteau. Les gardiens ont serré les attaches pour éviter que la toile ne s'envole ou ne se déchire. Certains ont prédit la pluie, d'autres ont répondu qu'il n'a pas plu depuis des mois et que les orages, en été, restent toujours éloignés. « *Si pluie il y a, ce sera sur le massif des monts d'Or, au nord de Lyon, voire sur les Alpes* »… Pluie ou pas pluie, le vent a été accueilli comme une bénédiction, car il a apporté une certaine fraîcheur. Les migrants les plus affaiblis, les plus âgés, les plus prudents peut-être sont partis se coucher. L'alcool aidant, les voix se sont faites plus fortes, les hommes plus entreprenants, les femmes plus aguicheuses. Les barrières se sont levées. Des amours trop longtemps refoulés ont éclaté. Des colères trop longtemps contenues ont explosé. Une bagarre a été évitée de peu entre des Grecs, des Turcs et des Italiens. Un type est tombé en coma éthylique. Certains enfants ont alors été emmenés par leurs parents. Malgré tout, les garde-frontières ont continué à boire et à danser avec les migrantes. Eux aussi devaient avoir besoin de se changer les idées. Personne n'est épargné. À un moment, ils étaient une quarantaine. Plus de la moitié des gardes se trouvaient à la fête.

C'est le moment où Juan a décidé d'agir.

Cette nuit ou jamais, se répète-t-il en détaillant mentalement les étapes à franchir. D'abord, récupérer la tenaille. Ensuite, exfiltrer Rocio de l'infirmerie. Enfin, rejoindre Jose et gagner le Nord par le fleuve sans se faire repérer.

Les trois actes de l'histoire qu'il s'apprête à écrire lui paraissent irréalisables.

Juan, pragmatique comme tout bon White Hat devrait l'être, décide de s'atteler à une chose à la fois. Où pourrait-il trouver une tenaille ? Il ne voit, parmi les divers endroits susceptibles de receler un tel outil, que le magasin du camp et Cargoville, où a lieu l'essentiel des trafics selon Frank. Il préférerait ne pas avoir à y aller, surtout de nuit, il se dirige donc vers le magasin.

Tandis qu'il longe une petite clairière, un bruit attire son attention. Un gémissement féminin, langoureux et troublant s'élève de l'obscurité. L'adolescent perçoit une forme sombre et mouvante et de

petits bruits. Le couple en pleine action ne l'entendrait pas même s'il ne prenait aucune précaution. En apercevant un casque à terre, orné d'une marque rouge en forme de trident, il se dit qu'il s'agit certainement d'un garde avec une migrante, et ne peut s'empêcher de repenser à ces anciennes vidéos qu'il a visionnées un jour en streaming, ces vieux films de guerre du siècle précédent, où l'occupante, en France, fricotait avec l'occupant. Après la guerre, elles étaient rasées, humiliées. En ce temps-là, l'homme se battait contre l'homme pour des terres, aujourd'hui, c'est pour de la nourriture ou de l'eau. Au fond, rien n'a changé, si ce n'est que l'homme est en train de comprendre qu'il ne peut survivre sans préserver son environnement.

Combien sont morts, déjà, sans que cette leçon soit apprise ?

Juan parvient au magasin quelques instants plus tard. Il contourne le hangar rectangulaire en inspectant les fenêtres à barreaux, et remarque une porte donnant sur l'arrière. C'est sur celle-ci qu'il se concentre : impossible de venir à bout du rideau métallique principal, qui attirera du monde dès qu'il l'effleurera.

Reste à crocheter la serrure. Lors de ses virées nocturnes à Barcelone, Juan a déjà vu Pablo agir ainsi, et il constate au premier coup d'œil qu'il s'agit d'une serrure à garniture. Il a pensé à récupérer un morceau de fil de fer sur le grillage du camp, en le tortillant jusqu'à ce qu'il cède. Après lui avoir donné une forme de « L », il l'approche de la porte. Normalement, il suffit de plier correctement un fil de fer et de l'enfoncer dans la serrure afin d'actionner, une à une, les garnitures.

Plus facile à dire qu'à faire !

Il faut cinq bonnes minutes à Juan pour entendre le premier cliquetis annonçant qu'il se trouve sur la bonne voie. Combien de garnitures y a-t-il ? « *Parfois trois, parfois cinq* », selon Pablo. Il croise les doigts pour qu'il n'y en ait pas plus de trois.

Au bout d'un certain temps, un deuxième cliquetis se produit, mais la serrure ne s'ouvre toujours pas. Juan commence à avoir mal aux doigts et à perdre patience. Le temps file, et il n'en est qu'à la première étape de sa soirée. Il faut qu'il persévère. Une fois la porte ouverte, il aura des chances de trouver une tenaille ou une lame qui lui permettra de percer une ouverture dans le grillage. Au pire, il volera quelques objets qu'il ira échanger à Cargoville.

Une bonne dizaine de minutes passe avant que le troisième cliquetis ne retentisse. Le cœur battant, Juan tourne le fil de fer dans la serrure, qui s'ouvre. La porte grince légèrement.

Il a réussi !

Mais alors qu'il approche la main de la poignée, Juan perçoit un bruit de pas. Quelqu'un se trouve à l'intérieur. Et pour cause, les gardiens doivent se méfier des vols. Un veilleur passe-t-il la nuit dans

la magasin ?

Juan a juste le temps de détaler derrière un buisson avant que la porte ne s'ouvre totalement. Il a laissé le fil de fer tomber à terre.

Il perçoit alors un gémissement. Une silhouette sombre, qu'il n'avait pas vue jusque là, titube jusqu'à la porte. Devant elle, dans l'entrebâillement, se dresse un gardien armé.

— C'est toi qui a essayé d'entrer ? demande-t-il.

— Quoi ? répond le migrant aviné. Tu crois qu'elles m'intéressent, tes merdes ?

Le gardien repousse le migrant et inspecte le sol, avant de repérer quelque chose à terre.

— Et ça, c'est pas à toi ? interroge-t-il en désignant le fil de fer tombé aux pieds du malheureux.

Juan n'attend pas une seconde de plus pour déguerpir vers l'est. Il s'arrête un peu plus loin, dans le noir total, pour reprendre son souffle et attend, l'oreille dressée. Un éclair strie le ciel non loin, suivi d'un grondement sourd. Malgré les rafales qui s'élèvent parfois, l'air est de plus en plus lourd, de plus en plus étouffant. Les craintes de Juan s'apaisent peu à peu : le gardien n'a pas donné l'alerte. Il a dû s'en prendre au noctambule éméché. Espérant que rien de fâcheux n'arrivera à ce dernier, Juan reprend sa progression. Que peut-il faire d'autre ? Trois personnes dépendent de lui à présent.

Quelques instants plus tard apparaît un ensemble de conteneurs empilés les uns sur les autres, alcôves disparates plus ou moins lumineuses, aux toits recouverts d'objets de toutes sortes : caddies de supermarché, machines à laver usagées, matelas pourrissants sur lesquels se vautrent des enfants entourés de silhouettes dégingandées. Juan n'avait pas encore visité cette partie de Cargoville constituée d'abris précaires, en matériaux de rebuts, probablement récupérés dans les poubelles du camp.

« Rien n'est perdu, tout est recyclé. »

Aux pieds des conteneurs, vautrés sur une bande de terre et d'herbe sèche, quelques individus sont occupés à boire, fumer, se piquer, se défoncer d'une manière ou d'une autre. Certains s'embrassent, d'autres échangent des seringues ou des sortes de pipes à eau, d'autres encore, immobiles et comateux, fixent le ciel en parlant tous seuls et en souriant. Ils ont préféré la drogue à la fête, dont la musique résonne au loin.

Juan les dévisage quelques instants, rassuré de constater que le dénommé Freddy ne se trouve pas parmi eux. Puis il réfléchit à la suite. Comment obtenir ce qu'il cherche ? Contre quoi le marchander ? Juan n'a rien à échanger à part les amphés. Mais s'il les leur montre, ils vont les lui voler et il n'aura plus rien.

Il faut qu'il trouve une ruse. Comment les aborder ?

À court d'idées, Juan finit par se convaincre que le plus simple est d'y aller franco et s'approche d'eux comme s'il était l'un des leurs. Si la plupart ignorent sa présence, certains visages se dressent vers lui.

— Qu'est-ce que tu veux, bouseux ? demande un type à la barbe et aux cheveux emmêlés, crasseux et couverts de pustules.

— J'ai besoin d'un objet.

— Quoi donc ?

— Une tenaille.

— Une tenaille ? répète une femme à la mâchoire tordue. Rien que ça ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire de ta tenaille, avorton ?

La femme s'est levée. Ses cheveux tombent de chaque côté de son visage ridé comme de la paille. Le pouce dans la bouche, elle le regarde comme si elle avait envie de le dévorer.

Une sorcière !

Juan recule d'un pas. Ce n'était pas une bonne idée. Il tente de s'éloigner. Trop tard. L'homme aux pustules le tient déjà par la manche.

— Laissez-moi partir !

— Pas tant qu'on saura pas ce que tu veux faire avec une tenaille.

— Rien du tout. Rien !

L'homme lève la main et frappe. Juan sent sa joue brûler. Il le regarde. Cette bouche. Cette odeur. Impossible de respirer.

— Si tu veux pas nous le dire, Freddy te tirera lui-même les vers du nez. Il est fort, le Freddy.

— Freddy ? répète Juan, dont la voix s'est mise à trembler.

— T'es chez lui ici. Et si t'es pas content, t'avais qu'à pas venir.

Juan sent un froid l'envahir. L'aspect énigmatique et l'aura sinistre de Freddy reviennent le hanter, l'entraînant dans un tourbillon de terreur sans fin. Que va faire Freddy de lui, sachant qu'il est tard, que la plupart des gardiens sont absents et sans doute avinés ?

— Attendez ! s'écrie-t-il tandis que l'homme aux pustules le traîne en direction des conteneurs. J'ai peut-être quelque chose qui pourrait vous intéresser.

Le type se retourne, le scrute.

— C'est une ruse ?

— Pas du tout. J'ai trouvé de la drogue.

Les hommes s'esclaffent. Mais même si elle n'y croit pas, la femme à la mâchoire tordue s'approche. Il a réussi à capter son attention.

— Où ça ? fait-elle.

— Quel type de drogue et en quelle quantité ? interroge l'homme aux pustules.

Juan remarque que d'autres regards se sont posés sur lui.

— Des amphés. Plusieurs dizaines de pilules planquées pas loin, répond-il.

L'homme aux pustules le saisit par le col.

— Tu te foutrais pas de notre gueule, par hasard ?

— Pas du tout. J'en ai même un échantillon sur moi. Vous permettez ?

L'homme relâche Juan, qui enfouit sa main dans sa poche et en ressort la feuille de papier journal dénichée dans le repaire des cannibales. Il l'ouvre devant leurs yeux, qui se mettent à briller. D'autres individus ne tardent pas à venir voir. Le papier, arraché des doigts de Juan avant qu'il ne puisse réagir, navigue de main en main. Bruits de papier froissé, gémissements de plaisir, regards affamés, mains avides, féroces, doigts qui s'entortillent comme des asticots autour des comprimés.

La drogue est perdue, bien sûr. Il avait prévu de l'utiliser en dernier recours.

Au bout d'un instant, l'homme aux pustules se souvient de la présence de Juan parmi eux.

— Emmène-moi à la planque, intime-t-il.

— Pas question.

— Comment ça, pas question ?

Juan sent la main du type se resserrer sa gorge. Sacrément musclé, malgré sa maigreur affligeante. Mais il faut qu'il soit fort. Il n'a pas le choix.

— Je ne vous y emmènerai que si vous me donnez une cisaille, répond-il.

L'homme aux pustules jette un regard à la femme à la mâchoire tordue, qui disparaît dans un conteneur et en revient avec un vieux sécateur rouillé, à la lame ébréchée.

— Ça te va ?

— Ma foi… répond Juan, sceptique.

— C'est ce qu'on a de mieux.

L'homme aux pustules récupère le sécateur et fait signe à Juan d'avancer.

— Je te suis, et tente pas de m'berner.

L'individu sur les talons, Juan s'enfonce dans le camp en se demandant où aller et ce qu'il va pouvoir faire pour s'en débarrasser. Il avance au hasard, presque à tâtons dans la nuit moite, en quête d'un endroit où il pourrait piéger son bourreau. Pas évident : des sentiers qui serpentent entre les arbres malingres et les buissons chétifs, menant à divers hangars ou algécos, ne lui offrent aucune voie de sortie.

Quelle heure est-il à présent ? 22 heures 30 ? 23 heures ? Il lui

reste tant à accomplir. S'ajoutant au danger qui le guette, la fatigue lui fait tourner la tête.

— C'est encore loin ? demande le type.

— On y est presque, répond Juan.

Ils viennent d'arriver à un chemin plus large, sans doute emprunté par le camion de marchandise. Juan tourne la tête à droite et à gauche, comme s'il cherchait sa direction.

— C'est là, dit-il en désignant un fourré. Sous la grosse pierre.

L'homme accélère le pas, s'agenouille sur la terre et fait rouler la pierre.

— Pas con en effet, fait-il d'une voix fébrile. File-moi un bâton, et creuse avec moi !

Juan récupère un morceau de branche qu'il lui tend, et se positionne juste au-dessus de la pierre. Bien entendu, il n'y a rien dans le sol. Son cœur bat à tout rompre tandis qu'il saisit la pierre, la lève et l'abat sur le crâne du type, qui s'effondre dans un gros « *cloc* ».

Juan jette un œil inquiet autour de lui. Un autre drogué pourrait les avoir suivis. Quelqu'un pourrait avertir les gardiens. Il tend l'oreille, à l'affût. Rien, hormis la respiration saccadée du type, qui semble endormi. Il récupère le sécateur, qu'il passe à sa ceinture, sous le pantalon. Il a réussi la première phase de son plan, mais à quel prix ? Combien de temps le type va-t-il rester assommé ? Comment va-t-il réagir ? Fort heureusement, il y a peu de chance qu'il cherche à avertir les gardiens. Que pourrait-il leur dire ? Qu'il suivait un gosse pour aller récupérer des amphés ? Non, il va plutôt le traquer. Venir s'occuper personnellement de lui. Ou pire, en parler à Freddy. Les choses se sont sacrément compliquées. Juan n'a plus le choix, maintenant. Il doit absolument quitter ce camp.

Secoué de tremblements, il pousse le corps sous le fourré pour éviter qu'il ne soit découvert trop vite, et détale en direction du sud.

Juan s'arrête à quelques dizaines de mètres de l'infirmerie, derrière un arbre situé à proximité de la clôture. Malgré la douleur dans ses cuisses, la course lui a permis de libérer une fraction de sa peur et de l'agitation qui le faisait trembler et l'entravait. Il contemple la porte grillagée, la clôture qui se dresse devant lui dans l'obscurité, telle une infranchissable muraille.

D'un côté, le poste de sécurité dont il ne doit surtout pas se rapprocher. De l'autre, un garde posté dans une guérite surveillant l'accès qui mène au porche d'entrée du bâtiment blanc à deux étages. Entre les deux, une bande de terre désolée, parsemée de touffes d'herbes sèches qui se dressent comme des îlots solitaires. Il va lui falloir ramper d'île en île sans se faire voir du garde jusqu'au bâtiment, qui est peut-être fermé. Il est possible que l'infirmière de garde se trouve au bureau de l'entrée, lui coupant le passage. Il

vaudrait mieux qu'il fasse le tour du bâtiment et se glisse à travers une fenêtre. Mais est-il possible d'ouvrir les fenêtres depuis l'extérieur ? Et où se trouve Rocio ? Au rez-de-chaussée ? À l'étage ? Va-t-il la trouver sans que l'alerte ne soit donnée ? Rocio sera-t-elle en état de le suivre ? Lorsqu'il l'a emmenée à l'infirmerie, elle était pliée en deux. Elle souffrait, gémissait à chaque pas. Même s'il parvient à la sortir de là, comment traverser le camp sans se faire remarquer ? Certains gardes l'ont vu emmener sa sœur à l'infirmerie, et les infirmières sont au courant. Que se passera-t-il, s'ils les aperçoivent ? Ils vont l'arrêter, lui demander des comptes. Jose partira seul, et une fois son évasion accomplie, les gardes doubleront la sécurité, changeront les protocoles pour s'assurer qu'aucun autre réfugié ne s'enfuie par le Rhône.

Juan tressaille en entendant une branche craquer. Il s'immobilise, tend l'oreille. Un type discute en espagnol avec un autre migrant ivre. Il lui dit de ne pas pisser sur l'allée. L'autre urine malgré tout. Son compagnon rit comme un bossu. L'adolescent secoue la tête en voyant le garde sortir de sa guérite en pestant.

— Qui va là ?

— On n'a plus le droit de pisser ?

— Dégagez !

Un faisceau lumineux traverse la nuit, ausculte l'allée et les arbres qui l'entourent. Les types ont décampé.

Juan reprend son inspection dès que le garde a rejoint sa guérite. Deux mètres de grillage se dressent devant lui, simple adolescent perdu. En franchissant cette clôture, il va basculer en dehors de la loi et sera vulnérable. Peut-être devra-t-il assommer le garde. Peut-être sera-t-il pris et incarcéré dans la prison du camp, avec des types véritablement violents, dangereux, avec les brigands, les voleurs, les pervers.

Son cœur bat à tout rompre.

Il faut qu'il soit aussi discret qu'un serpent.

Combien de temps lui reste-t-il ? Jose lui a dit que le meilleur moment pour quitter le camp se situe vers 1 heure du matin, quand tout le monde sera alcoolisé. Le garde, adossé la guérite, n'est plus qu'une silhouette obscure, hostile et immobile, tournée vers la musique.

Juan prend une profonde inspiration. C'est le moment. À partir de là, il va lui falloir prendre des risques. De gros risques.

Après s'être éloigné le plus possible du garde, il sort son sécateur et découpe le grillage en faisant le moins de bruit possible, ce qui n'est pas aisé tant les lames sont émoussées. Une fois le trou effectué, il le traverse sans un bruit, rampe jusqu'à un îlot d'herbes sèches et s'immobilise, essayant de réfréner les battements de son cœur. S'il est repéré, il sera emprisonné avant même d'avoir pu voir Rocio. Il prend

alors conscience d'une possibilité qui l'effraie encore plus : qu'adviendra-t-il de sa sœur s'il ne peut plus s'occuper d'elle ? Restera-t-elle livrée à elle-même ? Adoptée par une famille du camp ? Récupérée par Freddy ?

Juan chasse ces questions de son esprit.

Il n'a pas le droit d'échouer.

Il tend l'oreille, toujours immobile, et constate qu'il n'entend rien d'autre que les battements de son cœur. Il a beau tenter de se calmer, prendre de grosses inspirations, rien n'y fait, il est totalement assourdi. Et le garde, à quelques mètres de lui à peine, de l'autre côté de la guérite…

Il continue de ramper vers le bâtiment et se dit qu'il est désormais visible. Le garde l'a peut-être aperçu. Est-il en train de l'observer ? D'attendre de voir ce qu'il va faire, pour avoir plus d'arguments pour le condamner ?

Arrivé au pied du bâtiment, Juan se recroqueville sur lui-même et attend, la tête tournée en direction du gardien, toujours immobile, peut-être endormi.

Alors qu'il longe l'infirmerie, un bruit lui parvient et il se fige. Une femme marche, non loin, un paquet dans les mains. Elle parvient à la porte grillagée. Le garde se déplace, tous deux échangent quelques paroles, le garde ouvre la porte grillagée, l'inconnue pénètre dans l'enceinte, longe l'allée conduisant à l'infirmerie et pénètre à l'intérieur.

Juan ne comprend pas qu'elle ne l'ait pas vu. Il est fixé, désormais, sur l'état du garde qui ne dort pas. Pourquoi une femme est-elle entrée à une heure si tardive ? S'agit-il d'une livraison de draps ? De serviettes ? De vêtements ? S'agit-il d'une urgence qui concerne sa sœur ? Comment éviter cette femme, en plus de l'infirmière de garde, une fois à l'intérieur ?

Il se force à attendre en silence, sans remuer d'un millimètre. Il perçoit des voix de femmes atténuées par les murs. Il s'agit peut-être d'une autre infirmière.

Juan reprend confiance en voyant la silhouette ressortir de l'édifice, puis de l'enceinte, et le garde rejoindre sa position initiale, contre la guérite, dos à lui, face à cette fête qu'il lui semble tant regretter.

Il jette un œil en direction du camp. Personne. La musique lui parvient toujours, de loin. Il faut qu'il se dépêche. Jose ne l'attendra pas éternellement. Il se lève pour examiner la fenêtre qui le surplombe, et rejette cette possibilité. Les fenêtres sont grillagées et verrouillées. Tant pis. Il parcourt la plate bande qu'il lui reste à traverser pour atteindre le porche de l'infirmerie. Le problème est la lueur émanant depuis l'entrée du camp, qui l'éclaire faiblement. Il sera

visible sur une dizaine de mètres au moins. Aucune cachette possible.

Sera-t-il vu du camp ? Du garde ?

Que faire s'il est vu ? Prétendre qu'il est malade ? Il a passé la grille, on lui rira au nez. Le garde donnera l'alarme, il pourra même tirer, s'il a peur, Juan risque d'être tué.

L'adolescent se concentre, saisit une pierre, au cas où les choses tourneraient mal. Son ultime recours pour assommer le garde s'il le voit, et il n'est pas du tout certain de bien viser. Il abandonne vite cette idée stupide et repose la pierre. Il n'est pas un meurtrier.

Se décidant enfin, Juan sort de l'ombre et avance en terrain découvert, plié sur lui-même comme s'il était malade, il ne sait pas vraiment ce qu'il fait, il sait juste qu'il faut qu'il avance, qu'il agisse. Il se tient le ventre, fixant le garde, qui lui – Juan le découvre avec une stupeur mêlée de soulagement –, est occupé à scruter son téléphone. En entendant de faibles gémissements lui parvenir, Juan se dit qu'il s'agit certainement d'une vidéo porno.

À cet instant précis, et à ce seul moment, car l'instant d'après il l'aura déjà oublié, Juan bénit tout ce tumulte de désirs et de besoins, de réalisations et de frustrations, ce mélange complexe d'émotions et de sensations, ce feu d'artifice éphémère dans la vaste obscurité de l'existence que l'on nomme communément : sexe.

Il a enfin atteint la porte, enfin de retour dans l'ombre. Il tend la main vers la poignée, la tourne, aucun bruit. La porte bascule lentement en arrière, dévoilant un couloir donnant sur un bureau… vide. Juan rampe à l'intérieur, se relève et ferme derrière lui. La première difficulté de la deuxième étape du plan est surmontée.

Il s'étire, ses mains sont pleines de terre, ses bras et ses genoux sont douloureux, il ne sait plus très bien s'il rêve ou s'il est éveillé. Une chose est sûre, pourtant : si quelqu'un le voit, il saura qu'il a rampé à terre. Lorsqu'il trouvera le trou pratiqué dans la clôture, il saura qu'il s'est introduit dans l'enceinte de manière clandestine. *Violation de bâtiment public, vol, dégradation de biens publics, occupation illégale de l'espace public*… Combien de mois de prison ferme ? Juan fait quelques pas vers le bureau, à l'affût de tout ce qui pourrait le renseigner sur l'endroit où se trouve sa sœur. Des armoires, des dossiers, quelques chaises, aucune décoration. Seule une lueur « *Sortie d'urgence* » éclaire la pièce qui donne sur un couloir où se trouve un chariot recouvert de matériel médical.

La sortie d'urgence, c'est le Zodiac, se dit Juan en tendant l'oreille.

Il y a au moins une infirmière dans l'édifice, et il ne peut se permettre de tomber sur elle, car il ne se voit pas l'assommer. Manquerait plus qu'ajouter « *assommage volontaire d'infirmière* » à la longue liste de ses méfaits. Perpétuité. Sans compter que le garde, dehors, pourrait entendre le bruit qu'il fait – le risque existe, même si

la masturbation est censée rendre sourd. Juan poursuit sa progression dans le couloir et compte une dizaine de portes de part et d'autre de l'allée. Des sanitaires, des salles de soin ou d'opération désignées par des écriteaux : il en déduit que les portes des chambres sont celles munies de numéros. Il maudit l'infirmière qui l'a empêché d'entrer lorsqu'il est venu, la nuit dernière, avec sa sœur, car visiter le bâtiment avec la lumière allumée l'aurait aidé d'une manière cruciale. Il est trop tard à présent. Laquelle est la chambre de sa sœur ? Que se passera-t-il, s'il effraie l'une ou l'un des occupants ? Va-t-elle ou va-t-il crier, alerter tout le monde ?

Il tend l'oreille. Toujours rien. Il saisit la poignée de la première porte numérotée d'une main tremblante, l'ouvre avec précaution et inspecte l'intérieur.

Une odeur d'hôpital envahit ses narines, une odeur de térébenthine. Une bougie éteinte sur une table de nuit, un lit vide. Il referme la porte et prend une inspiration. Le couloir, les chambres, il lui faut trouver la chambre de Rocio. Se trouve-t-elle à l'étage ? Cela compliquerait sa tâche. Il marche vers la seconde porte numérotée, l'ouvre, deux lits, deux formes endormies. Il force sur ses yeux pour tenter de voir de qui il s'agit, bénissant la lueur du poste de contrôle qui se répand à travers le grillage de la fenêtre. Une jeune fille. Une femme. Il referme la porte. Arrive alors la troisième porte, avec deux vieillards endormis, puis la quatrième. Il s'approche, tend l'oreille et surprend une conversation entre une femme et un homme. Que se passera-t-il, s'ils sortent pour se rendre aux toilettes ? Il s'aventure jusqu'à la cinquième porte, d'où ne lui parvient aucun bruit, en se demandant où peut bien dormir l'infirmière de garde. Est-elle en train de dormir, d'ailleurs ? Il l'a entendue parler avec la visiteuse au colis inconnu quelques instants plus tôt. Il perçoit un grésillement éloigné, comme un bruit de télévision, et avise un écriteau « *salle de repos* » au bout du couloir, juste avant l'escalier.

Voilà où elle doit être, se dit-il.

Toujours devant la cinquième porte, il ouvre, jette un œil à l'intérieur et un soulagement mêlé de crainte l'envahit. Sa sœur est là, oui, mais elle n'est pas seule. Il y a une autre femme dans la chambre de Rocio. Une femme d'un âge avancé, avec un tuyau dans la bouche.

Juan entre et ferme derrière lui.

Il marche vers Rocio sur la pointe des pieds, sans quitter des yeux la vieille dame intubée, totalement immobile, allongée sur un lit parallèle à celui de sa sœur.

À gauche, l'enfance. À droite, la vieillesse ou la mort, il ne saurait en juger. Entre les deux, un gouffre d'incertitudes.

Il dépose avec précaution la main sur la bouche de sa sœur pour l'empêcher de hurler en se réveillant. Elle ne remue pas d'un cheveu.

Il lui caresse doucement la tête. Elle ouvre les yeux, puis les écarquille. Il lui indique de chuchoter comme une fée.

— Comment ça va ?

— Mieux, même si j'ai toujours pas vu le médecin.

— Comment ça ?

— Paraît que l'attaque du Mur a déclenché une pénurie.

Juan secoue la tête de dépit.

— On t'a donné des médicaments ?

— Une canette de Coca dégueu et sans bulle, et du sel.

— Rien d'autre ?

— Non.

Juan serre les dents. Dire qu'il pensait qu'elle était sous perfusion !

— Viens, on s'en va.

— Quoi ?

— J'ai rencontré Jose. On a mis en place un plan.

— Jose ?

Rocio sourit d'un air béat. Juan adore cette image : la gentillesse rayonnante, l'entrain de Jose a redonné courage à Rocio, qui se sent en sécurité en sa présence.

— Tu viens ? demande-t-il.

— Non merci, je préfère dormir.

Juan n'y croit pas ses oreilles.

— T'es folle ou quoi ? Tu veux mourir ici ?

— Je suis fatiguée. Je commence à peine à me remettre. T'as qu'à y aller sans moi. Tu reviendras me chercher plus tard.

Juan sent un fleuve de lave monter en lui, prêt à exploser. Comment Rocio peut-elle être si peu reconnaissante de ce qu'il vient d'accomplir ? Comment peut-elle se montrer si inconsciente ? Il voudrait lui crier les risques qu'il a pris pour venir la chercher, les dangers qu'il a traversés, mais elle est encore si jeune. Une simple enfant. Cette prise de conscience l'apaise quelque peu, l'incitant à faire preuve de patience et à moduler sa voix pour lui parler avec douceur.

— Il faut que tu me suives et qu'on sorte d'ici. Tu pourras te reposer toute la journée, demain. Même plusieurs jours d'affilée.

Elle esquisse une petite moue et s'étire.

— C'est vrai ?

— Je te le promets.

— En ce cas…

Rocio se lève et sautille à terre. Un petit claquement retentit au même instant. Juan porte ses mains à son visage, horrifié, en voyant la dame âgée ouvrir les yeux et arracher le tuyau de sa bouche.

— Que se passe-t-il ici ? demande-t-elle en levant légèrement la tête. Les fontaines dansantes ont commencé ?

— Pas encore, improvise Juan. J'emmène juste ma sœur explorer la salle de bain.

— D'accord, mais n'oubliez pas de remplir la baignoire et de fermer le robinet, répond la dame d'un air préoccupé.

Elle enfourne son tuyau et referme les yeux. Juan fait signe à sa sœur de s'activer et l'aide à s'habiller aussi vite que possible.

— Je crois qu'elle est folle, murmure Rocio tandis qu'il lui lace ses chaussures. Avant de s'endormir, elle m'a demandé de rentrer le linge avant qu'il pleuve. Elle a dû oublier qu'il ne pleut plus, et qu'elle n'a pas d'autre vêtement que la chemise de nuit trouée qu'elle porte toujours sur elle.

— J'ai plein de vêtements, petite effrontée, rugit la vieille dame, faisant bondir le cœur de Juan dans sa poitrine. Même des sous-vêtements réfrigérés, comme les riches. Et je suis pas aussi folle que certains le pensent !

— Pardon, répond Rocio d'une voix tremblante.

— J'espère bien.

Juan a si peur qu'il n'ose plus bouger. Si elle donne l'alerte, tout sera foutu. Il repense à l'infirmière de garde, non loin, espérant qu'elle regarde une romance de qualité, quelque chose qui la transporte, qui la subjugue… ou qu'elle s'est endormie. La patiente intubée les détaille durant quelques secondes et repose sa tête sur son oreiller en continuant de marmonner.

— J'avais dit à papy de creuser un puits pour installer l'arrosage électrique. Mais il ne m'écoute jamais. Têtu comme un Turc !

Juan se relève. Il a du mal à se concentrer sur autre chose que le plan et à réaliser ce qui est en train d'arriver. Il se tourne vers sa sœur.

— Ton ventre, ça va ? Tu vas pouvoir marcher ?

Rocio passe une main sur son ventre et fronce les sourcils.

— Tu veux quand même pas qu'on retourne à la ferme ?

— Bien sûr que non.

Juan s'approche de la porte, la pousse de quelques centimètres et tend l'oreille. Rien, à part la rumeur éloignée de la télévision.

— Tu as toujours Cigonium ?

Elle porte sa main à son cou et lui présente la cigogne.

— Veille bien sur elle.

La voix de la patiente retentit à nouveau tandis qu'ils gagnent la sortie.

— Et n'oubliez pas de remplir la piscine avec de l'eau minérale, on ne sait jamais quand l'apocalypse peut venir nous frapper.

Camp Charly
3 jours avant l'adoption de la nouvelle loi de sécurité européenne et l'inauguration du Mur de l'eau

48.

Camp Charly
0 heure 45
33°C

— Tu voulais me voir ? demande Ménard en rejoignant Frank dans l'ombre d'un arbre à proximité de la clairière où la fête bat son plein.

— J'ai quelque chose d'important à te dire.

Ménard décolle les yeux de son verre, visiblement surpris par l'intonation sérieuse de Frank.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Frank s'assied sur une souche d'arbre et regarde distraitement les festivités en cours. Les lumières éclairent l'atmosphère, créant des ombres dansantes sur le sol. Des rires, des chants et des discussions avinées résonnent alors que migrants et garde-frontières partagent des moments d'allégresse et de relâchement. Tout cela contraste avec l'importance de leur discussion imminente.

— J'ai reçu des menaces, murmure-t-il avec une tension palpable.

Ménard fronce les sourcils, intrigué.

— Des menaces de qui ?

Frank sort de sa poche un morceau de papier froissé qu'il montre à Ménard.

— Voilà pourquoi ils ont brisé la vitre de l'algéco. Regarde la signature.

Ménard attrape le papier et examine la signature en bas. Un soupçon d'inquiétude traverse son visage.

— « *Les migrants en colère* » ? Mais pourquoi des migrants te menaceraient-ils ?

Frank incline légèrement la tête.

— C'est là que les choses deviennent étranges. Je ne crois pas que les migrants soient derrière tout ça. Je pense qu'il y a quelque chose de plus complexe en jeu.

Ménard lève un sourcil, manifestement sceptique.

— Tu veux dire que quelqu'un orchestre ça ?

Frank hoche la tête, les yeux fixés sur le papier entre ses mains.

— Oui, je le crois. Et ça pourrait être lié à l'attaque du Mur.

Ménard semble interloqué.

— Tu penses que l'attaque n'était pas seulement le fait des migrants ?

Frank croise les bras et fixe le sol, choisissant ses mots avec soin.

— Non, je ne crois pas. Il y avait une certaine organisation derrière tout ça, une planification. Et je commence à penser que certains garde-frontières et personnels du camp pourraient être impliqués, jusqu'aux plus hauts échelons.

Ménard cligne des yeux le temps d'absorber l'information.

— Certains d'entre nous étaient dans le coup pour l'attaque ?

Frank acquiesce, scrutant le visage de Ménard en quête d'une réaction.

— Tout cela pourrait être lié à quelque chose de plus grand, peut-être même orchestré par le gouvernement de France du Sud.

Ménard laisse échapper un souffle incrédule.

— T'es sérieux ?

Frank fixe Ménard avec gravité.

— Pas seulement l'attaque, mais aussi la politique du Mur en général. Tu as vu le nouveau décret de Davos ?

Ménard hoche la tête, troublé.

— Oui, je l'ai lu.

— Et je ne te parle même pas du projet de loi de sécurité européenne.

— Tu penses vraiment que le gouvernement aurait orchestré tout ça pour renforcer son contrôle sur les migrants ?

Frank hausse les épaules, prenant une profonde inspiration.

— C'est une théorie que j'explore. Je pense que le gouvernement a instrumentalisé l'attaque du Mur pour augmenter la coercition sur les migrants et la population en général. Ils veulent discréditer l'Écorésistance en la présentant comme une menace, pour finalement la détruire.

Ménard reprend une gorgée de bière, apparemment dépassé par les possibles implications.

— Tu veux dire que Davos aurait organisé un complot ?

— Davos est un manipulateur de génie. Il a les ressources nécessaires pour orchestrer quelque chose de complexe. Et je ne crois pas qu'il agirait seul. Gaillard et Olivar semblent être impliqués aussi, d'une manière ou d'une autre.

Ménard secoue la tête, visiblement en proie au doute.

— C'est difficile à croire, Frank.

Frank soupire, sentant la gravité de la situation.

— Je sais que c'est difficile à avaler. Mais je ne peux pas ignorer les preuves que j'ai trouvées.

— Des preuves ?

— Oui. Les menaces n'étaient rien. Quelqu'un sait que j'ai trouvé ces preuves et veut m'éliminer. J'ai été attaqué. Mes jours sont comptés. C'est pour ça que je t'ai fait venir ici.

— Tu déconnes ?

— Je te jure que c'est la vérité.

Ménard l'observe un long moment en silence, l'air grave et hésitant.

— Tu te rends compte que tu es en train de parler d'une conspiration, Frank ?

— Appelle ça comme tu veux, mais je sais ce que j'ai vu et ressenti. On connaît tous deux la réalité derrière le Mur. Les gens doivent connaître la vérité, Ménard, pour pouvoir faire des choix éclairés et responsables.

Ménard le regarde, partagé entre incrédulité et inquiétude.

— La vérité n'est pas toujours souhaitable, riposte-t-il. Elle peut bouleverser des croyances profondément enracinées, mettre en danger des systèmes, exposer des faiblesses personnelles. Beaucoup de gens préfèrent rester dans l'ignorance plutôt que de faire face à des vérités inconfortables.

Frank fixe Ménard avec un mélange de détermination et de désespoir.

— Tu ne comprends pas. On parle de vies humaines, ici. Des gens meurent à cause de ce foutu Mur, et nous sommes là à le protéger. On doit agir, on doit faire quelque chose pour changer ça.

Ménard soupire, secoue la tête.

— Tu as peut-être raison sur certains points, mais d'ici à s'imaginer pouvoir faire sauter Davos et le système tout seul…

Frank baisse les yeux. Il sent le poids de la solitude et de la responsabilité peser de plus en plus sur ses épaules.

— Effectivement, ça paraît impossible. C'est pour ça que j'ai besoin de quelqu'un en qui je peux avoir confiance, quelqu'un qui pourrait m'aider et poursuivre la lutte si quelque chose venait à m'arriver.

Ménard lève les yeux vers lui, l'expression incertaine.

— Je comprends ton désir de justice, mais on a une bonne place ici. Un travail qui nous donne une certaine stabilité, même si ça peut sembler injuste.

Frank scrute Ménard avec une pointe de déception et de tristesse.

— Je comprends, Fred. C'est difficile pour nous tous, mais nous devons nous battre pour ce qui est juste. Si personne n'agit, rien ne changera. Mais si tu m'aides dans cette lutte…

Ménard semble déchiré. Il regarde la foule joyeuse réunie non loin d'eux, une lueur de réflexion dans les yeux, puis se tourne vers Frank.

— Désolé, mais je peux pas prendre ce risque. Je peux pas mettre ma famille en danger. Je pense que tu devrais laisser tomber, toi aussi. Tu risques d'y laisser ta peau.

Frank balaie les alentours d'un geste de la main.

— Laisser tomber tous ces gens ?

— Tu vis pour eux, à travers eux, répond Ménard. Tu veux aider tout le monde au détriment de toi-même. Tu ne crois pas que le sacrifice aux autres a ses limites ?

Frank reste silencieux.

— C'est à cause de ce qui est arrivé à ta femme et tes enfants ? poursuit Ménard. C'est à cause d'eux que tu fais tout ça ? Tu penses que tu aurais pu les sauver ? Mais sauver tous ces types ne ramènera pas ta famille, Frank. Ça les ramènera pas.

Ménard jette un œil à sa montre et termine son verre.

— Faut que je file. Je commence mon tour dans pas longtemps. Je vais oublier ce que tu m'as dit et on n'en parlera plus, d'accord ?

Frank baisse les yeux. Il sent sa solitude s'intensifier alors que Ménard s'éloigne, le laissant seul avec ses pensées et ses doutes. Une partie de lui-même se sent abandonnée, mais une autre sait qu'il doit continuer à se battre, même s'il doit le faire seul. Il se relève, plongeant ses mains dans ses poches, et fait quelques pas dans l'obscurité, cherchant à se calmer, à raisonner, quand il sent quelque chose au bout de ses doigts.

La carte de visite de Van Melk.

Il l'observe, se demandant combien ils sont dans cette lutte. La carte lui brûle les doigts, lui rappelant qu'il a peut-être une chance de faire une différence. Plus que quelques minutes avant minuit. Plus que quelques heures, quelques jours au mieux, avant une mort qui lui paraît inéluctable. Il faut qu'il parle avant qu'il ne soit trop tard.

Il saisit son smartphone et compose le numéro de Van Melk.

— Monsieur Van Melk ? Frank Verner.

— Je vous écoute, répond la voix calme de Van Melk de l'autre côté de la ligne.

Frank sent son cœur battre plus fort alors qu'il rassemble son courage pour les mots à venir.

— Je suis prêt à témoigner devant les instances européennes pour mettre fin à tout ça.

49.

Camp Charly, au même instant
31°C

Agenouillé dans la pénombre du porche de l'infirmerie, Juan indique à sa sœur l'emplacement de la guérite.

— Tu vois le garde ?

— Celui qui regarde son smartphone ?

— Oui.

— On va longer le mur aussi silencieusement que possible et ramper jusqu'à la clôture, là-bas. J'ai fait un trou dans le grillage. Tu as compris ?

— Oui, mais on fait quoi après ?

— Du bateau. On rejoint Jose et on quitte le camp avec le Zodiac amarré au ponton.

— Une croisière. Super !

Elle a l'air motivée. Un soulagement pour Juan.

— Il ne faut surtout pas se faire prendre. Tu es prête ?

Rocio hoche la tête.

— Je vais voler comme une fée.

— C'est l'idée.

Juan saisit sa petite main.

Pour la deuxième fois, il traverse la plate-bande à demi éclairée, et pour la deuxième fois, la chance semble lui sourire. Parvenu à la clôture, il aide Rocio à se faufiler dans le trou en écartant les mailles. Alors qu'il s'attendait à une nouvelle épreuve, il s'aperçoit que Rocio, agile et musclée, est capable de se glisser en silence comme une petite souris.

— Je fais quoi, maintenant ? demande-t-elle d'une voix hésitante.

— Attends-moi.

Il traverse à son tour et l'entraîne avec lui dans l'ombre de l'arbre.

Juan ne peut y croire. Les voilà dehors, tous deux, sans que personne ne s'en soit aperçu. Il serre sa sœur contre lui.

— Eh, tu m'étouffes !

— Ça va ?

— Mais oui… tu vas pas me le demander toutes les minutes, quand même.

Il contemple Rocio, se félicitant qu'elle soit guérie. Décidément, le Coca est le meilleur médicament au monde. Rocio inspecte le camp, l'air calme et résolu. Plus calme que lui. Elle ne doit pas se rendre

compte des enjeux. Tout ceci est-il un jeu pour elle ? Tant mieux, si cela peut les aider. Juan sent une goutte tomber sur son front et lève la tête vers le ciel de plus en plus noir. Un vent tourbillonnant balaie les cheveux de sa sœur, qui se voit obligée de les attacher.

— Tu disais qu'il ne pleut plus, au sud ?

Rocio arbore un sourire extatique, comme à chaque fois qu'elle voit quelques gouttes de pluie. Ayant rarement eu l'occasion d'en voir du fait de son jeune âge, elle la considère comme un phénomène magique et mystérieux. Ils s'éloignent d'abord en rampant, puis en marchant. Rocio avance entre les arbres, le visage levé vers le ciel, la bouche grande ouverte, capturant chaque précieuse goutte d'eau, même si elles sont si petites qu'elles en deviennent presque imperceptibles.

Juan savoure également ces quelques gouttes qui lui lavent le visage comme l'esprit. L'air s'est rafraîchi. Les gouttes de pluie, le vent qui souffle semble tout mélanger autour d'eux. Une odeur particulière et agréable monte à ses narines : celle des arbres, des plantes, de l'herbe et de la terre. Il inspire, expire plusieurs fois d'affilée. C'est comme si le temps s'était arrêté. Quelques traits d'eau se dessinent autour de lui, clapotant contre les branches et la tôle des toits, puis tout s'arrête.

— Déjà fini ? s'insurge Rocio.

Effectivement, il ne pleut plus. Le vent souffle toujours, pourtant. Et il fait toujours aussi lourd. Les gouttes qu'ils ont reçues ont été les seules à bien vouloir tomber du ciel.

Un nouveau grondement de tonnerre résonne au loin, sinistre. Juan revient à lui et se dit qu'il doit être une heure passée. Il chasse la fatigue qui l'accable. Pourvu que Jose soit encore là !

Il se souvient que c'est lui qui a le sécateur.

— À la rivière. Vite.

Juan déroule les possibilités tout en trottinant. Une fois parvenus sur la rive nord, il leur faudra franchir la clôture et se faufiler jusqu'à la guérite pour récupérer les clés du Zodiac sans se faire voir du garde. Ce dernier sera-t-il endormi ? Alcoolisé ? Vont-ils trouver toutes les clés nécessaires ? La mise en route du moteur ne va-t-elle pas attirer son attention ? Il faudra sans doute s'éloigner des berges avant de l'allumer.

Une alerte donnée trop tôt peut provoquer la mise en place d'un comité d'accueil à l'arrivée, au nord, ou même au niveau des tours de guet surveillant le fleuve.

Un air de guitare accompagné de chants s'élève à mesure qu'ils progressent. Au loin, des éclairs zèbrent le ciel, mais l'orage semble encore éviter Charly. Tandis qu'ils longent la clairière où se déroule la fête, Juan distingue les silhouettes des danseurs tournoyer autour

d'une lueur orangée, créant une atmosphère étrange et envoûtante.

Le chapiteau a été décroché, sans doute à cause des rafales. Plusieurs lampes-tempête ont été disposées au sol, et la plupart des gens sont partis. Seuls demeurent quelques gardiens discutant entre eux, dont Frank, quelques groupes assis, des couples dépareillés, en train d'échanger des baisers passionnés, et les Espagnols, qui semblent ne jamais faillir à leur réputation. L'espace d'un instant, Juan se laisse bercer par les accents tristes et émouvants de ce flamenco qu'il ne pensait plus réentendre. Il aurait aimé proposer à d'autres migrants de se joindre à eux, mais à être trop nombreux, ils vont se faire prendre.

Alors qu'ils s'éloignent, quelqu'un les apostrophe en espagnol.

— Eh, les gosses, venez boire un coup avec nous !

Juan se retourne. C'est bien leur veine. En voyant Frank se lever, scruter dans leur direction à leur recherche, l'adolescent blêmit. Il empoigne sa sœur et plonge dans la nuit.

Plus de temps à perdre.

Les deux enfants atteignent le nord du camp quelques minutes plus tard. Frank les a-t-il reconnus ? Le cas échéant, il se demandera pourquoi Rocio n'est pas à l'infirmerie et ira les chercher. Heureusement, il visera d'abord le hall 7. Personne ne sait où ils seront. Juan cherche des yeux Jose sans voir personne. Une angoisse sourde l'envahit.

— Cache-toi derrière cet arbre, ordonne-t-il à sa sœur. Je vais chercher Jose.

Il longe la clôture en courant, au risque d'être aperçu par le garde de la guérite. Il part d'abord vers l'ouest. Rien. Faisant demi-tour, il repart vers l'est.

Au détour d'un arbre, une silhouette surgit.

— Qu-est-ce que ?…

— Qu'est-ce que vous avez foutu, bordel ?

Jose. Dieu merci, c'est Jose. Juan pose une main sur son cœur, qui a failli défaillir.

— Tu m'as fait une de ces peurs. Vite. Pas le temps de te raconter, mais il est possible qu'un gardien soit en train de nous chercher.

Il est étonnant de voir comment un allié peut se transformer en ennemi en vous voulant du bien.

Jose récupère deux sacs de voyage dissimulés dans la pénombre, un petit et un grand, et court derrière Juan jusqu'à la cachette de Rocio. En la voyant, il lui caresse les cheveux d'un geste amical, le regard empreint d'une douceur contagieuse, et s'agenouille devant elle.

— Ça va, Rafaela ?

— J'ai trop envie d'être dans le bateau.

Le jeune homme sourit.

— On y sera bientôt.

— T'as récupéré ce qu'il te faut ? interroge Juan.

Jose hoche la tête et entrouvre le petit sac de voyage contenant, dissimulés sous quelques fripes, six boîtes de conserve, trois bouteilles d'eau minérale et un bidon d'essence. Juan y dépose le sécateur.

— Ils devraient mieux surveiller les cuisines et la centrale électrique.

— Qu'y a-t-il dans le grand sac ?

— Des costumes de garde-frontières, répond le jeune homme. De quoi se fondre dans le décor…

— T'est trop fort !

— Première étape : check, lance Jose avec un regard triomphant. Passons à la suivante.

Jose leur fait signe de rester embusqués derrière un arbre, à bonne distance de la guérite et du ponton. Il a choisi un endroit où de petits buissons secs masquent le bas de la clôture, sans doute pour que leur évasion passe inaperçue le plus longtemps possible. Il sort le sécateur du sac et commence à couper les fils.

Une fois le passage suffisamment agrandi, il leur fait signe de se faufiler à l'intérieur. Juan passe le premier et accueille sa sœur à l'extérieur. Il aperçoit alors une silhouette maigre, coiffée d'un chapeau à large bord, se dresser au sud de la clôture.

— Alors, 313-314, on veut s'barrer sans moi ?

Juan sent sa poitrine se serrer.

Freddy.

— Un ami à vous ? interroge Jose.

— On s'est déjà croisés, répond Freddy. On m'avait prévenu de garder un œil sur vous.

— Qui ça, « *on* » ?

— Giovanni, ça te dit quelque chose ? Il m'a demandé de garder un œil sur toi.

La menace du chef de gang revient en effet à l'esprit de Juan.

« *Vous serez à notre merci en ville comme dans les camps.* »

— T'as sacrément amoché le pustuleux ! ajoute Freddy en crachant au sol.

L'adolescent déglutit. Il est au courant, évidemment. Il va sans doute exiger réparation.

— Mais Freddy t'en veut pas, poursuit l'homme au chapeau. Tes pilules sont en lieu sûr, ajoute-t-il en tapotant sa poche.

L'adolescent contemple Freddy, surpris qu'il ne cherche pas à se venger. À moins qu'il ne diffère sa vengeance. Mais pour quelle raison ferait-il cela ?

— Qu'est-ce que tu veux ? interroge Jose, apparemment pressé

d'en finir avec ce type.

Freddy sourit, dévoilant ses dents pourries.

— Étant donné que je vous ai vus, vous avez deux choix : soit vous me prenez avec vous, soit je donne l'alerte et on reste tous ici.

Sa voix glaciale, empreinte d'une lueur de folie, fait trembler Juan. Chaque mot qu'il prononce paraît chargé de malice, de sadisme.

— Je crois que ce choix n'en est pas vraiment un… soupire Jose en rangeant le sécateur dans le petit sac. Mais je te préviens : c'est moi qui nous guide.

— Ça me va.

Juan serre les dents. Si Jose savait qui est Freddy, il n'aurait pas accepté si facilement. Mais comment ne pas l'emmener avec eux, à part en l'assommant ou en prenant le risque qu'il donne l'alerte rapidement ?

— Eh bien, allons-y, puisque nous sommes d'accord, lance Freddy en s'engouffrant dans le trou.

Rocio grimace lorsque l'odeur rance de Freddy arrive à eux.

— On n'a pas le choix, lui murmure Juan.

— Je sais.

Une fois tous quatre à l'extérieur de l'enceinte, Jose leur fait signe de le suivre en silence. Lui en tête, puis Rocio, puis Juan, suivi de Freddy, commencent à ramper entre les herbes sèches. Les genoux et avant-bras écorchés de Juan le font souffrir à chaque mouvement, mais il se force à tenir. La présence de Freddy lui fait froid dans le dos, mais il ne veut pas que cet être abject n'entre en contact avec sa sœur. Il se force à regarder droit devant lui, tenaillé par une angoisse diffuse, à la fois excité à l'idée de s'échapper du camp et de bientôt franchir le fleuve, et apeuré à l'idée de se faire repérer par une patrouille.

Sans parler de Freddy. Quelle mauvaise surprise leur réserve ce pervers ?

Ils atteignent les premiers arbres et traversent le bois en silence, courbés, avançant par bonds entre de petits fourrés asséchés, laissant peu à peu la rumeur de la musique et de la fête derrière eux. Ils se retrouvent bientôt plongés dans un silence angoissant. Ils avancent jusqu'à l'ancien lit du Rhône, vaste étendue de galets sombres au bout de laquelle s'élèvent quelques arbres surmontés d'une vague lueur jaunâtre.

La ville de Lyon.

À cette vision, Juan se dit qu'ils peuvent réussir. Le seul garde qui les menace encore est celui de la guérite. Plus qu'un garde.

Il sent soudain quelque chose craquer sous son pied.

Tous s'arrêtent, tétanisés. Juan baisse les yeux sur une planche de contreplaqué pourri. Il se maudit intérieurement. Pourquoi a-t-il

détourné son regard vers cette lueur au lieu de se concentrer sur leur chemin ? Sur leur gauche, une bande d'herbes sèches s'étend jusqu'à la guérite, d'où émane une très faible lueur, tandis que le ponton se trouve plus loin sur la droite. Cette maudite planche de contreplaqué risque de sceller leur destin.

Pris alors qu'ils sont sur le point de gagner.

Ils attendent, et attendent encore avant de remuer le moindre doigt. Aucun mouvement. Rien que le bruit du vent et des branches qui craquent autour d'eux. Le garde n'a pas bougé. Se pourrait-il qu'il n'ait rien entendu ? La musique est à peine audible, pourtant, depuis les berges. Juan se surprend à espérer que les Espagnols fassent plus de bruit. Qu'ils n'arrêtent pas de jouer. Qu'ils jouent et chantent jusqu'au bout de la nuit, comme tout bon Espagnol qui se respecte.

Jose leur fait signe de reprendre leur progression. Le petit groupe traverse en silence l'étendue herbeuse les séparant de la guérite, à quelque distance de laquelle ils s'arrêtent. La porte est entrouverte. Le garde est-il parti inspecter les alentours ?

Par bonheur, il n'y a pas encore d'alarme.

Jose leur indique de ramper vers la droite, ce qu'ils font. En apercevant la silhouette du garde assis dans la guérite, immobile, le visage incliné vers un magazine, Juan sent un tremblement secouer son corps. Le voilà, ce fameux garde. De taille moyenne, le visage marqué par les stigmates de brûlures solaires… le pêcheur sans hameçon !

Le dernier gros obstacle avant leur départ est un homme qu'ils connaissent, avec qui ils ont discuté, un type sympa…

Freddy rampe alors jusqu'à Jose.

— Eh, 340 ?

— Oui ? répond Jose, surpris d'être ainsi appelé.

— Va chercher les clés avec 313, lui suggère-t-il. Je reste ici avec 314.

— Pas question, objecte Juan. J'y vais moi. Jose, tu veilles sur ma sœur.

Jose acquiesce à contrecœur. Le cœur battant à cent à l'heure, Juan s'approche du garde et perçoit un bruit de ronflement.

Il s'est endormi.

Juan sent ses peurs se mêler à sa fébrilité pour faire un cocktail qui ne lui plaît pas du tout. Il prend quelques secondes pour se calmer, et examine l'intérieur de la guérite : une petite table où repose une bougie, un verre, quelques bouteilles de bière vides et une bouteille d'eau pleine. Dans le mur de bois attenant à la porte ont été plantés des clous et à l'un des clous est suspendu un jeu de clé. Deux clés. Juan lève le bras pour les saisir avant de ressortir.

— Le Zodiac, vite, fait Jose.

Juan le suit, soulagé à l'idée de ne pas avoir eu à affronter ni à faire de tort au pêcheur sans hameçon. Mais Freddy ne semble pas de cet avis. Au lieu de les suivre vers le bateau, il gagne la guérite.

— Qu'est-ce que tu fous ? souffle Juan, paniqué.

Freddy ignore son appel. Il se glisse tel un chat dans la guérite. Un craquement de bois retentit, suivi d'un cri et d'un gémissement. La bougie fait apparaître en ombre chinoise le profil de deux hommes occupés à se battre. L'un, musclé et vif comme un félin, l'autre décharné, aussi frêle qu'un lévrier mal-portant. Le félin repousse le lévrier, qui heurte la table de plein fouet. La bougie roule à terre et la flamme s'éteint, laissant Juan aveugle et muet de peur.

Le garde va massacrer ce taré et rameuter tout le camp.

Juan ne comprend pas pourquoi le garde continue de se battre au lieu de sonner l'alarme. Il serre sa sœur contre lui, désemparé, ne sachant que faire. Il veut la protéger, lui épargner cette vision. Mais c'est trop tard, elle a déjà compris. Si le garde ne crie pas, c'est parce qu'il est en train de tuer. Devant eux, un homme agonise, tandis qu'un autre homme prend sa vie. Le temps s'étire, les secondes s'éternisent, le vent s'intensifie, balayant leurs cheveux et cinglant leurs visages telle une lame sanglante.

Freddy ressort alors, une écume blanche au coin des lèvres, les cheveux en partie arrachés.

— Au moins, cet abruti de Ménard arrêtera de pêcher des chimères.

Un éclair zèbre le ciel, dévoilant la scène dans toute son horreur. Le garde gît dans une mare de sang, le sécateur planté en plein cœur. Juan reste tétanisé. Son esprit, tout son plan est chamboulé. Malgré son apparence frêle et troublante, Freddy a la force et l'agilité du prédateur, compensant sans doute son handicap par une détermination farouche et implacable.

Il pourrait tous les tuer.

Léger et guilleret, Freddy se dirige vers le Zodiac comme s'il partait à la pêche à la truite. Juan le regarde passer devant lui, glacé d'effroi. Que feront-ils une fois dehors, à la merci de ce fou furieux ? Il repense à l'attirance de Freddy pour Rocio. « *Un ancien gardien d'école élémentaire* », leur a confié Frank. « *Puni de plusieurs mois de prison pour harcèlement* ». Frank leur a-t-il tout dit ? Le crime fait-il partie de la normalité de Freddy ? Que faire, à présent ? Que faire, maintenant que leur malheur, à Rocio et lui, lui paraît tout relatif ?

Un mort. Nous sommes des criminels…

Une sensation humide lui fait lever les yeux vers le ciel. Il pleut, enfin, une pluie d'abord fine, qui ne tarde pas à se changer en averse. Mais cette bénédiction, qu'il attendait depuis des mois, est entièrement éclipsée par la présence de Freddy.

— Au Zodiac, vite, lance Jose, qui semble être le seul à garder ses esprits.

Tous quatre se précipitent sur le Zodiac, Jose en tête, suivi de Freddy. Juan tente d'insérer la clé dans le cadenas sans y parvenir tellement il tremble. Jose lui prend la clé et ouvre le cadenas. À nouveau, des éclairs illuminent le ciel, transformant l'obscurité en un maelström de nuages tourbillonnants, suivis de grondements fracassants semblant résonner juste au-dessus d'eux. L'averse, qui s'abat de toutes parts, noie le ponton et réduit la visibilité à quelques mètres seulement. Le fleuve se confond avec elle, il semble avoir enflé, gonflé, il remue à tel point que le bateau manque d'être emporté. Par chance, Jose parvient à le tirer vers eux. Freddy saute à bord, se retourne, les cheveux qui lui restent collés au front.

— File-moi la clé !

Il a crié comme s'il ne se souciait plus de rester discret. Il n'est pas du tout concentré. A-t-il conscience de ce qui se joue ? Priant pour que la pluie ait étouffé son cri, Juan balaie les alentours des yeux : la berge, la guérite, le mur de pluie sombre qui les sépare du camp. Toujours aucune lueur. Freddy n'a pas tort sur ce point. Vu l'état du fleuve, ils ne pourront pas faire avancer le Zodiac à contre-courant. Mais s'ils parviennent au Mur avant la fin de l'averse, leur fuite passera peut-être inaperçue.

— File-moi la clé, que je vois si ça démarre !

Juan voit Jose hésiter.

Le bateau gîte et tangue, manquant de faire tomber Freddy à l'eau. Comprenant sans doute l'urgence de la situation, Jose lui tend la clé. Juan saisit l'un des côtés du Zodiac pour le stabiliser et s'assurer que Freddy ne partira pas sans eux. Freddy enfile la clé et le cadran s'éclaire, ruisselant d'eau. Il appuie sur le bouton de démarrage. Le moteur cahote, mais ne démarre pas. Juan sent son ventre se serrer. Fredy a beau presser le bouton, rien ne se passe. Juan se déplace vers le moteur, et constate que le courant forcit à chacun de ses pas.

— Le moteur est couvert de boue !

— Montez ! indique Jose. On avancera avec les mains !

Jose a haussé la voix lui aussi. Il commence à perdre prise.

— On pourra pas, objecte Juan. T'as vu le courant ?

— On va se noyer ! lance Rocio.

Partagé entre l'envie de fuir et le danger qui se présente à eux, Juan ne sait plus que faire. Une pluie torrentielle s'abat de toutes parts. Le vent gonfle leurs vêtements et frappe leurs visages avec de la grêle et de l'eau glacée, menaçant de les faire tomber à la renverse. Juan saisit sa sœur par le bras, de peur qu'elle ne s'envole comme la fée qu'elle voudrait devenir. Comment remonter le Rhône, devenu torrent, alors qu'il roule ses rapides de plus en plus violemment vers le

Sud ? Comment expliquer qu'il soit si haut ?

Freddy pousse soudain un hurlement strident, un hurlement d'agonie. Tout le monde se pétrifie. Juan comprend ce dont il est question en apercevant la masse sombre se diriger vers eux, une masse terrible, gigantesque, colossale, véritable muraille d'eau, de boue et de terre, de troncs et de branchages qui se confondent avec la nuit. Avant même d'avoir pu réagir, il se sent emporté, noyé, roulé, traîné, il sent quelque chose heurter son visage, frôler son bras, il s'y accroche en se cramponnant à sa sœur, retenant sa respiration. Plusieurs vagues passent, ne leur laissant pas le temps de respirer. Lorsque son visage émerge enfin des flots, Juan aperçoit un arbre de plusieurs tonnes rouler vers eux. Il se voit déjà écrasé par le tronc ou empalé par l'une de ses branches. L'arbre heurte la clôture dans un énorme craquement et bascule de côté, arrachant le grillage dans sa course.

Toujours cramponné à Rocio, le visage couvert de boue, soufflante et gémissante de peur, Juan continue de dériver sans savoir où tout cela va terminer. Son genou heurte une surface dure, lui arrachant un cri et le faisant tourner sur lui-même, il sent que Rocio lui échappe, parvient à la rattraper, l'attire à lui de toutes ses forces, mais il sent bien qu'il n'a plus d'énergie.

Il est vidé, épuisé.

Il ne pourra pas tenir. Il ne pourra pas s'en sortir.

C'est la fin.

Il sent soudain quelque chose accrocher ses vêtements. Une main. Une main les tire à lui, les arrachant à la gangue de boue pour les déposer au sec. Lorsque la silhouette se penche sur lui, Juan croit reconnaître Freddy. Saisi de panique, il recule en hurlant, se protégeant le visage avec les mains.

— Calme-toi, Juan. Calme-toi. C'est moi !

L'adolescent ne reconnaît pas le gardien tout de suite. Lorsqu'il le reconnaît enfin, son soulagement est tel qu'il frôle l'évanouissement. Au bout de quelques instants, Frank les aide tous deux à se relever.

— Je vous cherchais partout, explique-t-il. Vous êtes blessés ?

Les deux enfants s'examinent et lèvent la tête vers lui.

— Non.

— Dieu soit loué, déclare Frank d'une voix chaude.

Frank semble sur le point de pleurer. Juan remarque son uniforme trempé et déchiré, ainsi qu'une entaille à l'épaule droite.

— Vous nous avez sauvé la vie… observe-t-il d'une voix tremblante.

— Vous aussi vous m'avez sauvé, répond le garde. Sans vous, je serai toujours prisonnier de mon passé.

Des explosions et des cris d'effroi retentissent au loin. Juan fronce les sourcils. Il ne comprend ni ce que leur a dit Frank ni ce qui se

passe dans le camp.

Mais ils sont vivants. Vivants. Rocio, lui… et Jose ? Où est-il ?

— Les Espagnols m'ont dit qu'ils vous ont vus passer, mais vous n'étiez pas au hall 7. J'ai eu peur qu'il vous soit arrivé quelque chose. Tu ne devais pas être à l'infirmerie, toi ?

Rocio reste silencieuse, de même que Juan. Il vaut mieux jouer la carte de l'état de choc plutôt que de devoir s'expliquer. Ce n'est pas vraiment faux, d'ailleurs. Au lieu d'être en colère, Frank a plutôt l'air soulagé. Le père de Juan a fait la même tête, une fois où ce dernier était rentré tard dans la nuit.

Ayant cru l' avoir perdu, il lui a pardonné d'être sorti sans autorisation.

Lorsque l'eau reflue, Juan remarque que le Zodiac gît échoué contre un arbre, crevé et totalement dégonflé. Freddy a disparu, emporté par le mur de boue, ne laissant derrière lui, accroché à une branche, que son chapeau à large bord totalement déformé. La guérite elle aussi a été emportée, de même que son occupant, le garde au visage meurtri. Les arbres, pour la plupart disloqués, tendent vers le ciel leurs branches qui claquent au vent et tremblent sous les averses. Des tourbillons parcourent la surface sombre du Rhône, encombrée de végétation arrachée et de déchets.

— Non !

Trempé jusqu'aux os, le corps tremblant et le visage défait, Juan se tourne dans la direction indiquée par Rocio et son regard se fige sur une scène qui lui glace le sang. Étendu sur le sol, un bras tordu dans une position anormale, le nez enfoncé dans le visage…

Jose.

Jose, Freddy.

Le bien, le mal.

Le déluge a tout balayé.

50.

Camp Charly
2 heures 07
30°C

Frank chasse de son esprit l'image des enfants Suarez qu'il a sortis des flots, révélant une peur panique, et se félicite de les avoir déposés à l'abri. Il prie pour qu'il ne leur arrive rien jusqu'à son retour.

Les cris d'effroi se mêlent au fracas de la tempête alors qu'il se précipite à l'extérieur de la cantine pour venir en aide aux autres réfugiés. Le vent fouette son visage, rugissant comme une bête enragée. Les silhouettes perdues dans la nuit sont autant d'âmes en détresse, et Frank, s'orientant à l'aide des cris, se jette dans la tourmente pour les sauver.

Il perçoit une explosion tandis qu'il ramène un couple de migrants vers la cantine, une déflagration sourde qui résonne dans l'air lourd de tension. Une bombe lacrymogène, dont l'odeur âcre de l'irritant chimique s'infiltre dans l'atmosphère déjà saturée de peur. Dans la panique, il voit des silhouettes s'acharner à dresser des barrières, à ériger des remparts de fortune pour se protéger de l'assaut de la crue qui gronde. Il en voit d'autres, désespérées, courir vers la porte sud, tentant d'échapper à la montée des eaux, tandis que d'autres encore sont impitoyablement repoussées par les garde-frontières. L'eau s'infiltre de plus en plus, submergeant le camp, transformant les chemins familiers en torrents impétueux, rendant toute échappatoire impossible. Dans cet état de confusion et de chaos, il ne parvient absolument pas à comprendre ce qui est en train de se passer.

Alors qu'il traverse une clairière au sol boueux et aux arbres arrachés, Frank a un mauvais pressentiment. Il s'arrête, scrute les alentours et aperçoit une silhouette qu'il reconnaît tout de suite. L'ombre qui l'a traqué la nuit précédente. En la voyant approcher, il comprend qu'il se trouve face à son destin, dans une confrontation qu'il avait anticipée, mais qu'il voudrait à tout prix éviter. L'assassin ne lui laisse pas le choix. Il fond sur lui à travers la tempête. Frank recule, ses émotions tourbillonnant dans un tumulte insondable. La surprise, la colère et la peur se disputent le contrôle de sa personne alors qu'il reconnaît son assaillant.

Gaillard.

La révélation le frappe comme un coup de tonnerre. Les pièces du

puzzle s'emboîtent enfin, les motifs derrière les menaces et les attaques se dévoilant dans toute leur horreur. Le sicaire de Kozlov et de Davos, l'homme qui a déjà tenté de le tuer n'est autre que Gaillard.

Gaillard, agent de la PolDav.

Gaillard, ennemi juré de la vérité et des Écorésistants.

Un coup de couteau enfoncé dans ce qui restait du cœur de Frank.

L'affrontement qui suit tient plus de l'épreuve de volonté que de puissance. Les rafales déchaînées illustrent la fureur de leur lutte. Les coups portés, les esquives désespérées et les parades enragées se succèdent dans une danse de rage et de vengeance. Les éclairs déchirent le ciel, révélant les visages crispés par la haine et la détermination. Bientôt, le sang se mêle à la boue, l'acier à la terre. Frank se bat pour survivre, pour neutraliser la menace qui cherche à obscurcir sa quête. La force de Gaillard, sous l'emprise de l'alcool, semble décuplée. Même si ses gestes demeurent imprécis, son couteau brille dans la nuit, une lueur mortelle de métal forgé dans le chaos.

Dans un dernier effort, Frank parvient à faire basculer son ennemi à terre, le crâne de Gaillard heurte une pierre et ses yeux se ferment. Le corps glisse vers le lit du fleuve, s'enfonçant peu à peu.

Les péchés de Gaillard seront bientôt engloutis dans les profondeurs sombres de l'eau.

Frank se précipite vers son ennemi et tend la main pour le relever, inquiet malgré leur altercation. Mais alors qu'il saisit le bras de son ennemi, une vive douleur traverse son ventre. Son visage se crispe, et il baisse les yeux pour voir un couteau profondément planté dans son abdomen. L'horreur se lit dans son regard tandis qu'il réalise ce qui s'est passé. Gaillard, pendant sa chute, a réussi à atteindre Frank, qui recule, une main sur le manche de bois qui dépasse de son ventre, muet d'horreur, paralysé par la douleur aiguë qui perce chaque fibre de son être.

La mort danse autour de lui, inéluctable. Elle danse et elle s'approche.

La tempête gronde, comme si la nature elle-même pleurait. Frank tombe à genoux, le souffle court, la vue brouillée. Tandis que l'obscurité l'enveloppe, une phrase se fait jour dans son esprit.

« *Alors vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres* ».

Evangile selon saint Jean, chapitre 8, verset 32.

Le gardien lève les yeux au ciel, qui s'est ouvert en deux, laissant entrevoir des millions d'étoiles au-dessus de sa tête. Des étoiles qui brillent comme une forêt de diamants, témoins silencieux de la scène déchirante qui se joue en dessous.

Un sourire se dessine alors sur le visage de Frank. Il sourit, car il sait qu'il meurt pour la vérité, la lumière qui doit éclairer l'obscurité

la plus profonde pour que chacun trouve son chemin. Il sourit, car il sait que son sacrifice résonnera dans les cœurs de ceux qui l'ont connu, et car il a rempli sa mission.

Les enfants Suarez ont été sauvés.

Les siens ont été avertis.

Les éclairs célèbrent une nuit éternelle et un héros tombé.

Inondations meurtrières au camp Charly
Extrait du journal Reporterre

Inondations meurtrières au camp Charly, 12 août 2050
Alexandre César / Reporterre

Le département tout entier était en alerte rouge pour risques d'inondation depuis hier soir, et cette fois-ci, les services météo ont vu juste. Des pluies torrentielles se sont abattues sur le massif des monts d'Or, au nord de l'agglomération lyonnaise, provoquant des inondations et des glissements de terrain dans toute la région.

L'alerte émise avant la montée des eaux a permis à des milliers de personnes de se réfugier dans des endroits plus sûrs, tels que des écoles, des universités et les abords de bâtiments officiels. Malheureusement, cela n'a pas suffi. Selon l'Autorité nationale de gestion des catastrophes, plus de mille sept cents personnes sont présumées mortes, noyées ou piégées dans des bâtiments effondrés. Les fortes pluies ont considérablement perturbé les transports et la circulation. La menace de la dengue et les dommages causés aux véhicules rendent difficile le travail des équipes d'aide d'urgence. Sur les réseaux sociaux, des vidéos amateurs témoignent de la puissance des flots et de l'étendue des dégâts.

Au cours de la nuit, un torrent de boue s'est formé dans le lit du Rhône, habituellement très bas, balayant un camp de réfugiés climatiques appartenant à la commune de Charly.

« *La crue du Rhône a noyé une dizaine de hangars et emporté toutes les tentes et algécos servant d'habitation aux réfugiés, entraînant la mort de douze hommes, trois femmes, un nouveau-né, ainsi que trois gardiens de la Frontex* », a déclaré Simon Olivar, directeur du camp. « *Plusieurs dizaines de blessés ont été transférés à Lyon et Marseille pour y recevoir des soins.* »

L'un des gardiens, François Gaillard, chef de patrouille natif de la région et récemment promu, a été découvert noyé. Les circonstances de la mort des deux autres gardiens sont plus étranges : Frédéric Ménard et Frank Verner, qui travaillaient sous ses ordres, ont tous deux été poignardés. Ménard avait servi sur les navires de la Frontex en Méditerranée avant d'être affecté au camp Charly, tandis que Verner était un ancien militaire qui avait rejoint la Frontex après avoir

perdu sa famille dans un incendie tragique. Des menaces de mort ont été retrouvées parmi ses effets personnels, et l'hypothèse actuellement envisagée par les services de gendarmerie est un assassinat perpétré par des migrants, probablement par désir de vengeance.

Alors que des dizaines de migrants portaient secours aux victimes, d'autres tentaient de quitter le camp pour échapper à la crue, souvent avec leurs enfants. L'arrivée des pompiers aurait été volontairement retardée par l'administration du camp de peur de voir les réfugiés, qu'ils considèrent comme des « *prisonniers* », s'enfuir. Les habitants ont donc commencé à ériger des digues eux-mêmes, ce qui s'est avéré contre-productif. Face à ces mouvements de foule, les gardiens ont tiré des grenades lacrymogènes sur des personnes en état de panique, asphyxiant adultes et enfants. La situation a dégénéré en confrontation entre résidents et gardiens, et la porte du camp est restée fermée tandis que le torrent de boue s'y déversait. Les réfugiés se sont ainsi retrouvés bloqués, sans pouvoir fuir, pris en tenaille entre l'eau qui montait et les gaz toxiques envoyés par leurs bourreaux.

Plusieurs médias français du Sud ont exploité cette nouvelle tragédie pour promouvoir la rhétorique nauséabonde anti-migrants, accusant les habitants du camp d'avoir fragilisé les berges en les transformant en dépotoirs, ou d'avoir entravé l'intervention des pompiers en s'amassant contre la porte du camp. Certains ont même invoqué la surpopulation comme cause première du problème, insinuant que les migrants seraient responsables de leur propre sort.

L'opinion publique étant préparée, Gaspard Davos a pu renforcer sa politique sécuritaire au lieu de dénoncer ses manquements. Il a fait renvoyer plusieurs centaines de migrants chez eux sans tenir compte des conditions qui les attendent, donné ordre de renforcer les patrouilles de la Frontex en mer Méditerranée et de terminer le Mur de l'eau dans trois jours. Les conditions d'hébergement déplorables des migrants n'ont pas été abordées, de même que les récentes mesures visant à durcir leurs conditions de séjour. Pour rappel, ces mesures incluent la suppression du droit de porter plainte, l'obligation de résider dans un camp désigné, la création de nouveaux camps systématiquement fermés et la surveillance renforcée des activités politiques.

Ce matin, à Charly, les gardiens qui ont survécu à la catastrophe constatent les dégâts. Le torrent a charrié des tonnes de terre, d'arbres et de gravats. Pour éviter de nouvelles inondations, le lit du fleuve est creusé sans relâche. Les services techniques et les pompiers ont déjà

évacué 10 000 m^3 de boue, et l'armée a été mobilisée pour aider les sinistrés. Des tentes, des bâches, des moustiquaires, des kits d'hygiène et des gilets de sauvetage sont en cours de distribution.

« *Par pitié, sortez-nous de cet enfer !* », s'écrient les rescapés d'une voix implorante. Qui les entend ?

Il a fallu toute la nuit pour que la situation revienne à la normale. Même si le soleil est attendu ce soir, personne n'a oublié la récente attaque du Mur, qui a elle aussi causé de nombreuses victimes. Il faudra sans doute plusieurs mois pour que le camp retrouve son aspect habituel.

L'aide humanitaire compte désespérément sur les appels aux dons.

Après une terrible sécheresse et cet épisode d'averses meurtrières, la vallée du Rhône risque d'être confrontée à la pire famine qu'elle ait connue, car les plantations et les stocks de denrées ont pour la plupart été détruits.

Cette nouvelle tragédie est le fruit d'une politique française et européenne odieuse, résultant directement de choix délibérés. Le camp Charly, conçu par des « *spécialistes* » et de « *hauts responsables politiques de l'Union européenne* », vient de dépasser le chiffre exorbitant de 20 000 personnes confinées, pour seulement 15 000 places, selon le Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés. Les habitants y meurent de maladies transmises par des espèces de moustiques envahissantes, souffrent de malnutrition, de conditions d'hygiène déplorables, d'un manque de sécurité dû à la surpopulation et ne sont absolument pas protégés face aux changements climatiques tels que les températures extrêmes et les inondations.

D'autres tragédies suivront tant que les réfugiés seront parqués comme du bétail dans des camps où ils subissent l'humiliation et la déshumanisation, tant qu'ils seront arrêtés et emprisonnés sans être jugés, tant qu'ils continueront d'attendre un transfert ou une régularisation qui n'arriveront jamais.

Honte à la France du Sud.

Honte à nous.

51.

À bord du Falcon 47X
12 heures
19°C

Confortablement installé dans un fauteuil de cuir près de sa sœur endormie, Juan contemple le ciel à travers les fenêtres panoramiques teintées du Falcon 47X qui les transporte tous deux vers Bruxelles. Les moteurs électriques de nouvelle génération, respectueux de l'environnement et parfaitement silencieux, les propulsent à Mach 2 sous un soleil éblouissant, à travers un ciel d'une pureté cristalline. Les nuages défilent sous les ailes éclatantes, se déchirant par endroits pour dévoiler le sol accidenté, rocailleux, morne et aride, situé plusieurs milliers de mètres en contrebas.

Juan passe la main sur son genou et constate que la douleur a disparu depuis qu'Eva lui a appliqué le ThermaCool Spray. Les dernières heures au camp ont été épuisantes : la tentative de fuite avortée, la gigantesque coulée de boue qui a failli les emporter, la disparition de Jose, puis celle de Frank.

« *Venez vous mettre à l'abri* », leur a dit Frank après les avoir tirés des eaux. *« Il y a des lits de camp et des couvertures à la cantine. Vous serez en sécurité le temps que la tempête s'atténue. »* Une fois à l'abri, Rocio s'est enquise de ce que Frank comptait faire de son côté.

« *Je dois continuer à aider.* »

Telles furent les dernières paroles de Frank.

Juan essuie une larme qui dévale sa joue. La douleur lui serre le cœur. Il ressent une profonde gratitude et un profond chagrin envers Frank et Jose, qui ont été leurs protecteurs et leurs sauveurs dans des moments difficiles. Jose a été emporté, traîné, broyé par les flots déchaînés. Frank a été poignardé. Poignardé, lui, un homme si bon ! Comment justifier un tel acte ? Les pertes de Frank et de Jose ravivent celle de son père, laissant un vide béant dans son cœur.

Frank, héros discret, va leur manquer. Jose va lui manquer.

— Monsieur Javier ?

Le visage du majordome surgit devant Juan, deux verres à la main.

— Un jus de pomme ?

Juan ne sait que répondre. Il n'a pas d'argent. Doit-il accepter ? Il imite Rocio, qui ne se pose pas la question.

— Il vient du Hardanger. 100% naturel. Il est très bon, vous verrez.

— Merci.

Juan n'est pas habitué à ce qu'on le vouvoie, pas plus qu'il n'est habitué à se faire servir un jus de pommes. Il saisit le verre, admirant le liquide rose pâle, avant d'en savourer une gorgée délicieusement rafraîchissante. Il remercie une nouvelle fois Eva, cet ange gardien tombé du ciel. Eva, qui, par le plus grand des hasards, venait réaliser des interviews des rescapés avec son équipe de télévision, ne les a pas reconnus tout de suite en les voyant allongés sur un lit de camp, sous une couverture rapiécée. En apercevant la jeune femme blonde, élégamment vêtue, Juan n'y a pas cru ses yeux.

— Eva ? a-t-il demandé. Eva Sanik ?

La jeune femme s'est tournée vers lui, sourcils froncés, stupéfaite de les rencontrer là.

— Javier ? Rafaela ? Que faites-vous ici ?

Juan lui a retourné la question après lui avoir raconté comment ils étaient arrivés à Charly.

— Je ne me suis même pas présentée, a répondu la jeune femme. Je travaille pour TVNorge, la première chaîne de télévision norvégienne. Mes employeurs m'ont envoyée faire un reportage sur la France du Sud, qui a fini comme vous savez. Comme j'étais sur place, et que je me suis rapidement remise de mes frayeurs marseillaises, ils m'ont proposé de venir couvrir les inondations de ce camp, et j'ai accepté.

Une journaliste du Nord. Voilà qui expliquait pourquoi cette jeune femme était si richement vêtue. *Elle doit connaître des commissaires européens*, s'est dit Juan. *Des politiciens influents*. L'espace d'une seconde, il a caressé l'idée de lui demander de l'aide, puis y a renoncé, se rappelant la recommandation de son père de ne faire confiance à personne.

Eva a fouillé dans son sac et glissé quelque chose dans sa main. Un token[61] portant les lettres NB suivies de dix-huit décimales. Quand Eva lui a dit à quoi cela correspondait, Juan l'a fixée sans comprendre, puis il s'est souvenu avoir demandé cette somme au type de l'ambassade qui les a dénoncés aux flics, avant de délivrer les précieuses informations qui ont aidé la jeune femme.

Mille néo-euros, plus de trois fois la somme économisée par leur père en dix ans.

— Vous m'avez sauvée. Jamais je ne pourrai assez vous remercier.

Le visage de Juan est devenu cramoisi. Ses yeux brillants ont trahi son émoi tandis qu'une larme solitaire glissait le long de sa joue.

— Quand je suis retournée à l'ambassade, j'ai appris que vous aviez été livrés à la police. Si j'avais su que j'allais vous retrouver dans ce camp !

— Le hasard fait parfois bien les choses, a répondu Juan, tout en glissant le token dans le portefeuille de son père, miraculeusement épargné par la crue.

Eva a hoché la tête, ravie également.

— Ils vont devoir réparer le camp, a-t-elle indiqué. Les tentes ont été emportées, les algécos détruits et la plupart des hangars sont emplis de boue et inhabitables. Il n'y a plus d'électricité. Que comptez-vous faire ?

Juan a esquissé un geste impuissant.

— J'ai une dette envers vous, a déclaré Eva. À mon tour de vous aider, si je le peux.

— Vous feriez ça pour nous ? a répondu Juan.

— Bien sûr.

Il a regardé sa sœur, qui n'osait y croire non plus.

— Il faut que je vous prévienne. On n'a plus de papiers.

— Les papiers ne sont pas un problème. La question est de savoir si vous voulez rester ici, ou prendre l'avion avec moi pour le Nord.

Juan, qui ne voulait pas gâcher leur seule chance de s'en sortir, a demandé à en parler avec sa sœur, et tous deux se sont mis d'accord sur ce qu'ils devaient demander, dire et cacher. Lorsqu'il a informé Eva de leur besoin de se rendre à Bruxelles pour rencontrer Alberto Fonseca, cette dernière est allée trouver le directeur du camp pour lui demander de les y accompagner. Lorsqu'elle est revenue les voir pour leur dire que Simon Olivar avait accepté sa proposition, soucieux de solutionner le problème de surpopulation du camp qui s'était empiré avec les inondations, et qu'elle pouvait faire halte à Bruxelles avant de regagner Oslo, Juan n'y a pas cru ses oreilles.

Personne n'a songé à « *l'après-Bruxelles* », et c'est heureux, car Juan préfère éviter de s'engager et garder toute latitude de mouvement.

Ils ont attendu qu'Eva termine ses interviews et prenne quelques photos et vidéos, et tous - Eva Sandvik, son équipe de télévision et eux deux - ont quitté le camp Charly en direction de l'aéroport Lyon-Saint Exupéry, où un majordome en queue-de-pie les attendait devant un jet d'affaires arborant un majestueux « *M* ».

Un Falcon 47X, leur a-t-on expliqué.

Un profil aérodynamique doté de lignes fluides et d'ailes effilées lui donnant l'apparence d'une fusée, d'une flèche, d'un dragon supersonique stylisé. C'est bien simple : Juan n'avait jamais rien vu d'aussi beau et épuré. Béat d'admiration, écrasé par cette colossale démonstration des moyens des chaînes de télévision norvégiennes, il aurait voulu en faire le tour pour découvrir comment un tel appareil s'arrachait au sol, transperçait les nuages, glissait sous le soleil et les étoiles… mais il n'en a pas eu le temps.

À peine étaient-ils installés dans la cabine que Juan a entendu le commandant de bord échanger avec la tour de contrôle. Il était question de « *Lima », « November* », d'un certain « *Victor* » et même d'un « *Charly* ». Juan a compris qu'il ne s'agissait heureusement pas du camp Charly, bien qu'il n'ait pas compris du tout pourquoi il était question de tous ces gens. Il n'a pu retenir sa joie lorsque le jet a commencé à rouler. Une fois l'avion aligné sur la piste, les moteurs ont rugi et il s'est senti écrasé contre le siège. Effrayée, Rocio a voulu détacher sa ceinture pour se réfugier dans ses bras, ce qui a fait rire Eva, qui lui a caressé les cheveux avec tendresse. Quelques secondes plus tard, le Falcon s'élevait et virait au nord, vers un horizon empli de promesses, laissant le Mur de l'eau loin derrière lui.

Les enfants volaient pour la première fois.

Perdu dans une contemplation extatique, Juan ne saurait dire s'il rêve ou s'il s'est éveillé. Autour de lui, tout n'est que vernis, peinture laquée, poignées chromées. Lui qui pensait ne jamais pouvoir prendre l'avion, le voilà dans un jet de luxe ! Au début, il n'osait pas s'asseoir sur les fauteuils de cuir, de peur de les tacher. Mais Eva lui a dit que le majordome nettoierait ce qu'il faudrait nettoyer. S'est ensuivie une courte discussion durant laquelle Eva leur a demandé ce qu'ils avaient vécu au camp, ce qui s'était passé le soir de la crue et ce qu'ils comptent faire à Bruxelles. Juan a tissé un récit crédible en se gardant bien d'évoquer leurs réelles motivations. Sait-on jamais ? Il a ensuite interrogé Eva à propos de la Norvège. Eva leur a décrit une terre magique et envoûtante où les paysages sortent tout droit des légendes nordiques, avec des forêts verdoyantes emplies d'elfes, de fées – ce qui a beaucoup intéressé Rocio –, et autres créatures sylvestres, des fjords majestueux découpés dans la roche par d'anciens dieux, des montagnes imposantes, couronnées de sommets enneigés, terres des trolls et des géants, des aurores boréales, qui, de leurs ballets célestes, hypnotisent les âmes des voyageurs.

La réalité s'est mêlée aux contes d'autrefois, laissant dans les cœurs émerveillés des enfants l'éternel écho de ces mythes et de ces enchantements.

Un véritable rêve éveillé.

Eva, assise sur la même rangée qu'eux de l'autre côté de l'allée centrale, porte son verre à ses lèvres et lui adresse un clin d'œil. Juan est saisi par l'élégance naturelle et la beauté non commune de cette femme. Ses traits délicats, ses yeux bleu-vert et ses cheveux blonds l'entourent d'une aura de fraîcheur naturelle. Sa peau claire et lumineuse semble nourrie par les paysages enneigés de la Norvège dont elle parle si bien.

— Vous disiez que Fonseca travaillait comme commissaire européen ? demande Eva.

— Oui, mais la secrétaire de l'accueil du camp nous a dit qu'il ne l'est plus.

— Il s'agit néanmoins d'une piste pouvant nous permettre de remonter jusqu'à lui.

— Vous pensez qu'on va le retrouver ?

— Cela ne fait aucun doute. Il nous reste environ trente minutes de vol. J'imagine que vous avez faim ?

— Oui, répond Juan sans trop oser s'étendre sur le sujet.

En réalité, il pourrait avaler un bœuf avec ses cornes.

Le majordome surgit dans les secondes qui suivent, déployant devant eux un ingénieux mécanisme composé de deux petites tablettes auparavant dissimulées dans leurs accoudoirs. Puis il se dirige vers l'avant de l'avion, et en revient avec deux assiettes, des couverts ainsi qu'un saladier empli de tomates rouges et jaunes.

Rocio se frotte les yeux sans comprendre.

— On va pouvoir manger ! lance-t-elle tandis qu'il examine avec attention l'assiette disposée devant lui.

— Tout ce que vous voyez provient du marché bio de Lyon, indique Eva. Profitez-en, mangez ce que vous voulez, sans toutefois vous rendre malade.

Juan ne peut résister à la tentation. Il se sert copieusement, sale ses tomates charnues et les noie sous une généreuse épaisseur d'huile d'olive. Il approche sa fourchette de ses lèvres d'une main tremblante, avec la sensation qu'on va la lui enlever. Il comprend, en la goûtant, pourquoi la tomate est considérée comme un fruit. Une consistance à la fois croquante et moelleuse, un goût sucré, légèrement acide qu'il avait oubliés depuis sa petite enfance. Les larmes lui viennent aux yeux tandis que la fraîcheur envahit sa bouche, s'étendant à tout son être.

Le pain, également. Il prend une tranche de pain, qu'il trempe allègrement dans la sauce et dont il savoure le croquant, du pain frais, tout droit sorti du four d'une vraie boulangerie.

Ce déjeuner est un véritable délice. Rien à voir avec la bouillie de céréales, de tubercules et de légumineuses qu'ils consommaient les jours où la chance leur souriait à Barcelone. C'est comme si la vie s'instillait de nouveau en lui. Une vie saine et pure, directement sortie de terre. Juan n'a pleuré que trois fois dans sa vie : à la mort de sa mère, quand il a perdu son père et quand il a appris ce qui est arrivé à Frank. Il n'a pleuré ni lorsqu'ils ont dû quitter le bateau en perdition ni lorsque les flics les ont appréhendés, mais ce goût perdu, cette saveur qu'il pensait ne jamais retrouver l'émeut au plus haut point. Tant de choses ont disparu avec cette saveur, qu'il pensait ne jamais retrouver.

La douceur, la douleur d'un passé enfoui à jamais.

Ensuite arrive le plat de résistance : un succulent morceau de bœuf parfaitement accompagné de pommes de terre dorées. De la viande authentique ! L'adolescent en découpe un morceau avec précaution, l'amenant à sa bouche avec une vénération presque religieuse. Et pour cause, il n'avait jamais goûté de bœuf véritable auparavant. Un soupir extatique s'échappe de ses lèvres alors qu'il laisse la viande fondre sous son palais. Il savoure chaque bouchée, qu'il agrémente parfois d'un morceau de pomme de terre croustillante sous le regard surpris et amusé d'Eva. La douceur de la pomme de terre, le goût de viande grillée, l'arôme caramélisé : rien à voir avec les substituts, élaborés à partir de protéines végétales et de cellules animales cultivées en laboratoire, bien inférieurs en qualité, ce qui transparaît dans le goût, la texture et l'odeur.

Tandis que Juan mange goulûment, Rocio découpe son steak, le réduisant en petites bouchées qu'elle avale en grimaçant.

— Tu n'aimes pas ? demande Eva.

— C'est que… c'est un animal, répond la jeune fille.

— Et alors ?

— Rafaela n'a jamais mangé de viande, explique Juan entre deux bouchées. Il lui est arrivé de manger du poisson, avant que ce soit trop cher et qu'il n'y en ait presque plus.

— J'ai fini, observe Rocio.

Juan examine avec envie les morceaux de viande abandonnés sans qu'elle y ait touché. Pensait-elle qu'en les coupant, elle pourrait les réduire en poussière pour qu'on ne les voie plus ?

— Tu es sûre que tu n'en veux plus ?

— Oui.

Il saisit son assiette et fait tomber toute la viande dans la sienne. La viande a un goût différent, ainsi découpée, mais elle n'en est pas moins appétissante ! Rocio le regarde manger en faisant jouer Cigonium entre ses doigts fins. Ce collier est le dernier objet qui leur reste de leur père. C'est en quelque sorte leur héritage, l'héritage laissé par Enrique Verdadero au monde avant de le quitter.

Heureusement, elle ne l'a pas égaré lors de la crue.

— Je comprends vraiment pas pourquoi tu ne manges pas ta viande, observe Juan entre deux bouchées. Tu sais combien ça coûte ? Il faut élever un animal entier pendant des années et le tuer ensuite. Rien à voir avec les steaks de soja ou la viande reconstituée…

Il plante sa fourchette et mâche avec avidité.

— C'est horrible de tuer un animal, répond Rocio.

— Nous ne voyons pas cela comme quelque chose d'horrible, répond Eva. Cela s'inscrit dans la normalité, comme avant.

— Avant le dérèglement ?

— Oui. Ces animaux sont élevés en plein air, et ils mangent de

l'herbe. Avant, on leur donnait de la farine animale.

— On nourrissait des herbivores avec de la viande ? interroge Juan.

— Oui.

— Les gens mangeaient les animaux qu'ils avaient transformés en cannibales ? demande Rocio.

Eva hoche la tête avec tristesse.

— Avec des fous pareils, conclut Juan, pas étonnant que le monde soit devenu ce qu'il est.

52.

Aéroport de Brussels-National
13 heures
28°C

— Ça fait mal ? interroge Rocio, soucieuse de constater qu'une fine brume de gaz se répand dans la cabine de l'avion, accompagnée d'une odeur étrange, légèrement sucrée.

— Pas le moins du monde, explique Eva. Le Nord est de plus en plus préoccupé par les risques et les conséquences des maladies infectieuses émergentes, en particulier celles véhiculées par les insectes. Il y a également eu des cas d'infestation d'aéroports par les rongeurs transportés par des avions – souris et rats –, et les reptiles comme les serpents et les lézards. La fulmination permet d'éliminer tous ces dangers sans nuire à l'homme.

Juan esquisse une grimace de désapprobation. L'air a des relents écœurants. Heureusement, l'odeur se dissipe rapidement. Il peut apercevoir, à travers les hublots, des avions plus élancés les uns que les autres, tandis que divers véhicules glissent en tous sens sur le tarmac de l'aéroport, sous un ciel gris, bas et oppressant. Rien à voir avec le ciel ouvert et infini auquel il est habitué à Barcelone. Un sentiment de nostalgie l'envahit tandis qu'il se souvient des journées ensoleillées et des chaudes brises méditerranéennes de sa ville natale. La porte du Falcon, qui pourrait leur apporter une bouffée d'air pur, demeure douloureusement, impitoyablement fermée.

— Et maintenant ? demande-t-il.

— Il faut attendre le passage de la douane, explique Eva. C'est toujours comme ça quand on arrive du Sud. D'abord, la désinfection, puis l'inspection, et enfin la sécurité, dans le terminal à la sortie de l'avion. Heureusement, j'ai prévu de quoi vous occuper.

Elle tend à Juan une petite boîte noire cartonnée.

— Pour toi, déclare-t-elle.

Juan paraît ne pas comprendre. Eva incline la boîte vers lui avec un sourire encourageant, et il la saisit.

— Et voici pour toi, dit-elle en offrant un paquet couvert de dessins à Rocio.

— Mon cadeau est plus gros que le tien ! s'enorgueillit Rocio.

Alors que Juan contemple la petite boîte noire, Rocio déchire le paquet cadeau et découvre une fée vêtue d'une robe aux motifs floraux et broderie argentée, une baguette magique en main, en tous points comparable avec Neige. Elle reste interdite.

— Neige ? demande-t-elle sans oser y croire.

— Ce n'est pas Neige, mais sa cousine, répond Eva d'une voix chaude.

— Comment vous avez su ? s'exclame Rocio en levant la tête vers la jeune femme.

— C'est un secret.

— Je vais l'appeler Fjord, lance-t-elle en sautillant sur place. Comme les super montagnes dont vous nous avez parlé. C'est de là-bas qu'elle vient, non ?

Eva sourit.

— Exactement. Et toi, tu n'ouvres pas ta boîte ? demande-t-elle à Juan.

L'adolescent lui adresse un sourire gêné, puis ouvre sa boîte, les sourcils froncés, avant d'inspecter l'intérieur en secret.

Plusieurs secondes passent sans qu'il ne prononce un mot.

— C'est quoi, une crotte de troll ? demande Rocio sur un ton enjoué.

Eva rit, mais le garçon ne réagit pas.

— Tu me montres, ou quoi ?

— Non.

La jeune fille examine son frère, tire la manche de son tee-shirt, baisse la tête et approche la fée de la boîte. Juan fixe le contenu de cette dernière en silence, sous les regards de Rocio et d'Eva. Au bout d'un moment, il lève une main et la passe sur ses yeux. Rocio tourne la tête vers Eva et toutes deux se sourient. Juan se tient toujours immobile.

Il lève alors la tête, les yeux emplis de larmes. Il s'avance vers Eva et se réfugie dans ses bras, permettant enfin à Rocio de découvrir ce dont il s'agit : un holophone. Elle n'y croit pas ses yeux.

— Vous êtes sûre ? demande Juan, le visage levé vers Eva et les yeux toujours brillants.

La jeune femme hoche la tête, un radieux sourire aux lèvres.

— Mais ça coûte une fortune !

— Un directeur d'usine me l'a offert suite à un article élogieux sur son processus de fabrication, répond-elle, mais j'en avais déjà un. Vu que le mien est en parfait état, je n'ai pas besoin de le changer. De cette manière, on pourra rester en contact quoiqu'il arrive.

— Merci, dit-il en reprenant la boîte avec religion. Le X2050, en plus !

— Tu verras, c'est un excellent appareil.

Juan soupèse la boîte, la contemple un long moment en la faisant tourner devant ses yeux. Jamais il ne pensait posséder un tel appareil. Il repense à la publicité aperçue durant la nuit passée à Barceloneta, alors qu'il cherchait un passeur. Aujourd'hui, le voilà à Bruxelles avec

un holophone. Que de chemin parcouru !

— Tu ne l'ouvres pas ?

Rocio rit.

— Si, si.

Juan ouvre la boîte avec délicatesse, en prenant soin de ne pas l'abîmer. L'appareil a été disposé dans une boîte plus petite, très fine, sous blister. Sur la tranche de la petite boîte figure la mention « *holoPhone* », ainsi que la lettre « *V* » stylisée, emblème de l'holophone, les concepteurs ayant choisi cette lettre pour ne jamais oublier le nom de l'homme ayant pour la première fois imaginé l'hologramme[62] : Jules Verne.

Juan soulève la petite boîte et remarque la présence de deux petits écouteurs BWI – BlueWave Interface[63] – juste sous l'appareil. Enfin, il ouvre l'enveloppe de l'appareil, monolithe rectangulaire, noir laqué, tel qu'il l'avait vu dans la publicité. Design, léger, d'une taille parfaite, sans aucun bouton apparent. Il retourne l'appareil, fébrile, jette un œil à sa sœur, qui ne rate pas une seconde du spectacle, et retire le film protégeant l'écran.

Juan adresse un regard chargé de reconnaissance à Eva, sourit à sa sœur et récupère son précieux, dans lequel il insère la carte sim fournie, avant de le faire démarrer en apposant son index à droite de l'écran tactile. Un hologramme apparaît, celle d'un homme à la barbe épaisse, en costume et chemise blanche pourvue d'un nœud papillon, qui le contemple avec un sourire jovial, puis déclare d'une voix calme et posée : *« Hello, Ni hao, Hallo, Bonjour, Holà, Ciao, … »*

— C'est qui, ce monsieur ? interroge Rocio.

— Jules Verne, répond Juan sans quitter des yeux son interlocuteur, qui semble de chair et de sang.

L'homme fixe Juan en silence, et lui sourit tranquillement en se caressant la barbe.

— Il faut que tu lui répondes dans la langue que tu désires employer, explique Eva.

— Holà, fait Juan, impressionné.

Sa sœur rit une nouvelle fois.

« Por favor elija el país o región que desea encontrar.[64] *»*

— Belgique.

« *Bienvenue dans le menu de configuration du nouvel holophone X2050. Veuillez choisir un réseau Wi-Fi. »*

— Celui-ci, stipule Eva en indiquant le réseau Wi-Fi de l'avion, que Juan scanne avec la caméra intégrée.

— Y'a un Wi-Fi dans l'avion ? demande Rocio, impressionnée.

« Passez le doigt sur l'écran », « penchez le visage à droite et à gauche »…

Juan, aussi fébrile qu'excité, configure le langage, la couleur, la

voix et les vêtements du Jules Verne virtuel, qui se retrouve affublé d'un costume moulant en velours bleu électrique orné de paillettes scintillantes, d'une coupe afro avec des mèches colorées, de lunettes de soleil oversized et de colliers disco. Juan configure ensuite le scanner biométrique[65], avant de se livrer à toutes sortes de paramétrages en manipulant les menus, widgets et applications apparaissant sous forme d'hologrammes au-dessus de l'écran.

— Que fais-tu ? interroge Eva au bout d'un moment, intriguée.

— Le Jail break. Comme ça, je suis sûr que rien ne sort sans mon accord. Indispensable, de nos jours.

Eva hausse les sourcils.

— J'en ai entendu parler, mais n'ai jamais osé l'effectuer moi-même de peur d'endommager la machine. En plus, on perd la garantie.

— Ça n'abîme rien, répond Juan. Ça permet juste de le débrider.

Un bruit de claquement attire l'attention de Juan. Le majordome est en train d'ouvrir la porte du jet. Une passerelle se déploie à l'extérieur, et des officiers de douane montent à bord. Après avoir salué les membres d'équipage et Eva, ils commencent l'inspection. Juan se réfugie dans un coin, concentré et silencieux, sans toutefois quitter les officiers des yeux. Il constate avec surprise et soulagement qu'aucun d'entre eux ne leur demande leurs papiers. Il accède à l'interface d'Ætereum, crée un compte sécurisé et y dépose le token.

— Voilà, fait-il après avoir vérifié la confidentialité et désactivé la localisation de l'holophone.

— Et voilà mon numéro, fait Eva en lui envoyant un message.

Il contemple la jeune femme virtuelle apparue au-dessus de son écran et secoue la tête.

— Si vous voulez qu'on puisse discuter tranquillement, il vaudrait mieux une application de messagerie chiffrée.

— Tu as peur que je me fasse hacker ?

— Il n'y a pas seulement le hack de données. Un gouvernement pourrait très bien mettre le nez dans nos affaires. Les messages pourraient être archivés à perpétuité sur les serveurs de la société hébergeant le service, ou d'une multinationale pour le passer au crible de ses algorithmes. Ce qui se dit dans une conversation doit rester entre les deux personnes qui communiquent entre elles, vous ne croyez pas ?

Eva hoche la tête.

— Tu as entièrement raison.

— Il faut un chiffrement de bout en bout pour que seuls l'émetteur et le destinataire puissent lire un message. Le message sera alors crypté sur le téléphone, envoyé au destinataire et déchiffré par lui. Personne ne pourra y accéder, pas même une autorité judiciaire.

Si un hacker parvient à s'introduire sur les serveurs de messagerie du fournisseur de service, il ne lui sera pas possible non plus d'accéder aux conversations.

— Quelle application me conseilles-tu ?

— Telegram est l'application de messagerie chiffrée la plus populaire chez les hackers, mais elle a été fabriquée par des Russes, et j'ai entendu dire qu'il y a eu des fuites de données. La plus robuste en termes d'intégrité et de sécurité des données pour holophones est sans aucun doute Stardust. C'est une application pirate, qui change d'hébergeur en permanence pour garantir une sécurité optimale. Elle a été utilisée par plusieurs lanceurs d'alerte, elle est facile à installer, avec une authentification automatique, et on peut l'utiliser comme appli SMS par défaut. On peut même passer des coups de fil avec. Et le plus important, on peut configurer une auto-destruction des messages au bout d'un temps paramétrable ou après leur lecture. On peut chatter sans montrer son nom d'utilisateur, de sorte que même si quelqu'un prend une capture d'écran, le message ne peut pas être attribué à la personne qui l'a écrit.

— Va pour Stardust, alors, déclare Eva en tendant son téléphone à Juan.

L'adolescent refuse le téléphone en secouant la tête.

— Je serais vous, je ne ferais pas ça. Il ne faut jamais prêter son téléphone.

— Je vais l'installer moi-même, mais avec ton aide, en ce cas.

— Avec plaisir, répond Juan en souriant.

Une fois l'application installée et configurée, Eva et Juan se livrent à une série de tests en s'envoyant plusieurs messages qui s'autodétruisent une fois lus, les noms d'utilisateurs étant masqués. Puis Juan lui explique comment dissimuler l'appli pour qu'elle reste invisible si quelqu'un fouille son téléphone.

— Je ne savais pas qu'on pouvait faire tout ça… déclare Eva, admirative.

— Plus il y a de possibilités d'intrusion, plus il y a de défenses possibles. L'un va de pair avec l'autre. Comme pour les créateurs d'antivirus…

— Mais comment saurai-je si c'est toi qui me contactes ? demande Eva.

— On n'a qu'à utiliser un code, propose Juan en repensant à la manière dont échangeaient son père et Juan Carlos Lorius lorsqu'ils travaillaient ensemble. Un signal de reconnaissance admis par les deux bouts d'une chaîne. Un mot qui ne peut éveiller l'attention, mais qui diffère des autres mots par une faute de frappe, par exemple. On pourrait commencer le chat par les mots « *Salu toi »*, auquel on répondrait par *« Ça va ? », puis « Bien, bien »*.

— O.K., répond Eva. Et si on ne peut pas parler ?

— On n'aura qu'à répondre par une autre question du genre « *Ça va ?* ». Ce serait un signal d'alerte plausible, même si on s'en sert pas tous les jours.

— Parfait. Et si on veut partager des fichiers ? Si je veux vous envoyer des photos, par exemple ?

— On peut utiliser Stardust, mais il faut créer un dossier caché pour les déposer.

Juan aide Eva à installer un dossier caché destiné à ranger photos, vidéos et fichiers audio, que personne ne pourra trouver.

— Voilà votre holophone entièrement opérationnel !

— Merci, répond la jeune femme avec gratitude.

— De rien, répond l'adolescent comme s'il n'avait rien fait de spécial.

Il dépose son holophone sur son poignet et ce dernier prend la forme d'un bracelet.

— La visite est terminée, tout est O.K., déclare le douanier en chef. Vous pouvez vous rendre à la sécurité.

53.

Bruxelles
17 heures
24°C

C'était presque trop facile.

Après être sortis du Falcon, Eva, Juan et Rocio ont traversé la sécurité du terminal d'affaires de l'aéroport Bruxelles-central sans même avoir à sortir les papiers d'identité qu'ils n'ont pas. C'est comme s'il existait deux mondes : un monde pour les êtres humains normaux comme Juan et Rocio, et un autre pour les riches Européens du Nord. Puis, un taxi autonome leur a fait traverser la ville, dévoilant un tableau éblouissant de propreté et d'élégance.

À Bruxelles, les rues immaculées n'étaient pas encombrées de détritus, mais plutôt bordées de trottoirs parfaitement entretenus, agrémentées de réverbères finement ouvragés. Des véhicules étincelants circulaient avec grâce, ajoutant une touche de modernité à cette ville imprégnée d'histoire. En l'espace de cinq minutes à peine, Juan a vu plus de voitures de luxe que toute sa vie durant à Barcelone. Maserati Nova GT, Tesla Quantum, Rolls-Royce Nebula, Bugatti Aurora… Chaque modèle croisé représentait l'apogée du luxe et de la technologie. La Grand-Place, entourée de façades ornées, offrait un spectacle féérique. Les bâtiments historiques, drapés dans l'ombre délicate des arbres, se dressaient avec fierté, révélant toute leur majesté architecturale. Les canaux, encadrés de terrasses animées, créaient des reflets enchanteurs se mirant dans leurs eaux tranquilles. Les places publiques étaient vivantes, vibrantes de spectacles et de passants flânant au milieu de ce décor enchanteur. Les cafés et restaurants ouvraient leurs terrasses aux curieux, leur permettant de savourer une pause ensoleillée. Le soleil était un invité bienvenu, caressant la peau avec douceur, diffusant une ambiance chaleureuse et accueillante, bien loin de l'écrasante chaleur de Barcelone.

Le taxi les a déposés à l'*Hôtel Clair-Obscur*. Dès l'entrée, tous trois ont été accueillis par un personnel souriant et très bien habillé. Ils ont traversé un hall élégant où le marbre, les lustres scintillants et les décorations créaient une atmosphère enchanteresse. On les a conduits dans une « *suite* », qui s'est avérée un havre de luxe pourvu de terrasses donnant sur la ville, richement décoré avec des matériaux nobles, des tissus délicats et d'immenses lits à baldaquin. Comble du raffinement, des vêtements flambant neufs avaient été soigneusement disposés sur leurs lits.

Juan s'est endormi tandis que Rocio essayait le spa dans lequel elle s'est également endormie. Heureusement, Fjord a su veiller sur son sommeil jusqu'à ce que la fillette le rejoigne dans son lit.

— Je peux dormir avec toi, Juan ? J'ai peur.

Juan s'est décalé sans rechigner. Il faut dire qu'ils auraient pu dormir à cinq sans même toucher les bords !

Apaisé par ces quelques heures de sieste et un copieux goûter, Juan contemple à présent la ville à travers la fenêtre d'un nouveau taxi, les yeux étincelants de curiosité. Les toits en tuiles rouges des bâtiments historiques de Bruxelles se mêlent aux lignes épurées des constructions contemporaines et des éoliennes puissantes et discrètes. Les larges avenues s'entrecroisent le long de canaux au reflet doux, révélant un réseau urbain bien orchestré, entrecoupé de parcs verdoyants, de bandes gazonnées, de potagers communautaires et de jardins suspendus apportant une touche de sérénité au cœur de l'effervescence urbaine.

On en oublie presque ce ciel gris, ce ciel qui devrait atténuer la lumière et les couleurs, mais qui n'y parvient pas, la ville étant si vivante…

Tressaillant d'impatience et d'excitation, Juan voit pointer, au loin, un complexe en forme de croix de Malte d'une taille colossale qui l'arrache à ses pensées. Sa façade extérieure, couverte de verre et d'acier, lui donne un aspect élégant, bien qu'ancien.

— Le Berlaymont est le siège de la Commission européenne, explique Eva. C'est un symbole emblématique de l'Union européenne, puisqu'il contient son organe exécutif.

— Ça veut dire quoi, exécutif ? interroge Rocio.

— Pardon si j'emploie des termes un peu techniques, répond Eva. Je n'ai pas vraiment l'habitude de m'adresser à des enfants. Il s'agit du lieu où sont prises les décisions qui décident du futur de l'Europe.

— Waouh ! fait Rocio, admirative.

À quelques encablures de l'édifice, le taxi emprunte une longue avenue bordée d'immeubles et de magasins. Des pistes cyclables sont aménagées tout au long de la route, où d'élégants hommes et femmes à vélo se croisent gracieusement dans toutes les directions. Au-dessus d'eux, des drones de livraison glissent dans les airs, avec une discrétion parfaite, sans le moindre bruit.

— On va pas au Berlaymont ?

— Fonseca préfère vous retrouver dans un café pour être plus tranquille.

Juan lui adresse un regard déçu. Une fois de plus, Eva a tout arrangé. Alors qu'il pensait contacter Fonseca à son réveil, Eva avait déjà pris contact avec l'ami de leur père, organisant un rendez-vous avec lui le jour même à 18 heures. Fonseca a-t-il deviné à qui il avait

affaire malgré leur nom d'emprunt ? Juan ne peut en être certain. Malgré tout, le commissaire européen a eu l'intelligence de rester discret. Il a été convenu qu'Eva les accompagnerait à proximité du point de rendez-vous sans leur imposer sa présence. Elle se postera dans un café proche, attendant de voir ce qu'ils comptent faire. Juan, reconnaissant de tout le mal qu'elle se donne pour eux, répugne à devoir lui mentir, mais il ne faut prendre aucun risque. Une fois les NordVisas obtenus, il pourra se confier à elle en toute sécurité.

Le taxi termine sa course tout près de la Grand-Place, derrière une file de véhicules électriques rutilants.

— Les gens ont encore des voitures de luxe, ici ? s'enquiert Juan.

— Quelques-uns seulement. La plupart se déplacent en vélo, ou au moyen de taxis autoconduits qu'on fait venir avec une application, explique Eva.

La jeune femme les emmène alors, à travers une foule de passants propres et bien habillés, à un immense passage couvert abritant toute une variété de boutiques de luxe, de restaurants et de cafés, surmonté de l'inscription en lettres d'or : « *Galeries Royales Saint-Hubert* ».

— Vous voici arrivés. Fonseca vous attend à la Taverne du passage, au fond à gauche. Je vous attendrai pour ma part à la Maison Dandoy, située en face d'ici, dit Eva en désignant un luxueux salon de thé à la vitrine emplie de gâteaux plus appétissants les uns que les autres. Surtout, soyez prudents.

— Merci, fait Juan, je vous contacterai dès que nous aurons terminé.

Eva les serre tous deux dans ses bras avant de s'éloigner. Les enfants pénètrent alors dans la galerie, les yeux émerveillés par un tel déploiement de luxe et de richesses. Montres, bijoux, sacs à main, dentelles et chocolats se succèdent sous de prestigieuses enseignes telles que Rolex, Gautam Diamonds, Delvaux… jusqu'au lieu indiqué par Eva.

La Taverne du passage est littéralement bondée. Pris entre les conversations, les éclats de rire et les cris, Juan et Rocio doivent se pencher l'un vers l'autre pour s'entendre parler. Des chopes de bière à l'odeur fraîche et maltée glissent sous les hauts plafonds ponctués de lustres élégants, entre les murs en bois sombre ornés de décorations d'époque. Des banquettes en cuir confortables et de longues tables en bois donnent l'impression à Juan d'avoir voyagé dans le temps.

Les deux enfants font le tour de l'établissement, fébriles, inspectant chaque client, sans voir personne pouvant ressembler à de près ou de loin au souvenir qu'a Juan de Fonseca. Sans doute curieux de voir deux enfants seuls se comporter ainsi, un serveur vient les trouver.

— Vous cherchez quelqu'un, les enfants ?

— Nous avons rendez-vous avec un certain Fonseca.

— Fonseca ? répète le serveur en se tournant vers le barman. Tu connais un Fonseca, Joris ?

— Ah oui, fait ce dernier en se penchant sous le comptoir.

Il en retire une enveloppe qu'il leur apporte.

— Comment vous appelez-vous ? demande-t-il.

— Javier et Rafaela.

— Un monsieur a laissé ça pour vous.

Juan remercie le barman et saisit l'enveloppe avant de s'éloigner. Il l'ouvre avec précaution dans un coin du café, et y découvre une longue lettre manuscrite, accompagnée d'une carte magnétique. Son visage change d'expression tandis qu'il lit.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande Rocio.

— Suis-moi.

Rocio suit Juan vers une autre sortie de la galerie. Ils traversent une avenue, marchent sur quelques centaines de mètres et pénètrent dans un parc à la verdure éclatante, à l'odeur de terre mouillée.

— Tu vas me dire où on va ? se plaint Rocio.

Juan se retourne, regarde autour d'eux et reprend la marche sans lui lâcher sa main.

— Fonseca nous donne rendez-vous dans un autre endroit, dit-il.

— Mais pourquoi ne pas l'avoir fait directement ?

— J'imagine qu'il veut être certain qu'on sera seuls.

— Tu veux dire sans Eva ?

— Oui, sans Eva, même si j'ignore pourquoi.

— Et si cette lettre n'était pas de Fonseca ? Si quelqu'un d'autre voulait mettre la main sur Cigonium ?

Juan fixe le collier que sa sœur serre entre ses doigts en songeant à l'importance capitale qu'il revêt. Il a hésité à le laisser dans le coffre de l'hôtel, mais a finalement préféré le garder avec eux.

Les coffres les plus sûrs du monde ne le sont jamais à 100%.

— Fonseca a pensé qu'on pourrait se méfier, répond-il. Le message regorge d'anecdotes sur notre ancienne maison de la Diagonal, sur mon enfance ou le potager de maman, des détails que lui seul pourrait connaître.

— Si c'est lui, faut pas perdre de temps, répond Rocio en sautillant.

Juan peut voir la cigogne s'agiter joyeusement autour de son cou.

Le vent est frais, l'air humide, la température bien plus douce qu'en France ou en Espagne, et Juan se félicite de porter un sweater. Derrière une allée sinueuse, bordée de buttes herbeuses surmontées d'arbres feuillus de type inconnu, se dessinent la statue du roi « *Baudoin Ier* » – bien plus propre et présentable que Guano-gribouillis –, ainsi que les deux flèches d'une sorte de « *Sagrada Miniatura* », qui,

bien plus petite et moins flashy que sa grande sœur barcelonaise, a tout de même su conserver un certain charme gothique.

Entre les pelouses et les arbres, Juan n'a jamais vu autant de vert de sa vie.

Un véritable jardin d'Eden.

Serrant la main de sa sœur dans la sienne pour la forcer à maintenir l'allure, il se rappelle qu'ils ont voyagé loin, plus loin qu'ils n'avaient jamais osé l'imaginer. Ils se sont arraché à l'Espagne, ont traversé la Méditerranée, survolé le Mur de l'eau pour enfin atterrir à Bruxelles. Le contraste avec leur terre natale est saisissant, et la distance qu'ils ont parcourue lui paraît inconcevable.

Juan se voit déjà vivre à Bruxelles, se faire engager par de grandes sociétés tandis que sa sœur se rendra à l'école, se faire des amis, vivre dans une maison aussi spacieuse que celle qu'ils habitaient à Barcelone il y a bien longtemps. Pouvoir courir sous la pluie !

— Attend.

Rocio lui lâche la main, les yeux illuminés d'un enthousiasme contagieux alors qu'elle s'aventure sur la pelouse vert clair et exécute une danse de fée.

— On dirait qu'on marche sur des nuages moelleux ! lance-t-elle avec malice, faisant naître un sourire sur le visage de Juan.

Ce dernier l'imite et constate qu'en effet, c'en est presque troublant. À Barcelone, chaque goutte d'eau est un trésor. Ici, les gens marchent dessus sans même y prêter attention.

— On marche sur l'eau !

Ils éclatent de rire, appréciant cette nouvelle terre pleine de promesses, où la verdure abonde et où la pluie est une bénédiction. Bruxelles se dévoile à eux comme une nouvelle aventure, riche de découvertes et d'opportunités, et Juan se sent prêt à en explorer chaque recoin, main dans la main avec Rocio, tels des explorateurs intrépides.

— La cathédrale. Ne traînons pas.

Parvenus à la « *Rue du bois sauvage* », ils contournent le majestueux édifice religieux, et parviennent devant une façade vitrée, en arc de cercle, sous laquelle un passage s'enfonce en sous-sol. Un écriteau indique « *ParkBee Gare de Bruxelles Central* ».

— On va prendre le train ? demande Rocio.

— Encore mieux que ça.

Juan se dirige vers une porte pour piétons pourvue d'un lecteur de carte magnétique qui s'illumine lorsqu'il y insère leur clé d'accès. Un sifflement étouffé accompagne la fermeture du sas métallique derrière eux, révélant une cage d'escalier éclairée par des diodes.

— Tu es sûr de ce que tu fais ? interroge Rocio.

— Je fais ce qui est écrit, répond Juan sur un ton énigmatique.

Ils descendent les marches, leur pas résonnant faiblement sur le sol métallique. La lueur bleutée des diodes éclaire leur chemin, créant des ombres dansantes autour d'eux. Parvenus au deuxième sous-sol, conformément aux indications du message, ils franchissent une porte à l'aide de la carte magnétique et pénètrent dans un étage privé. À l'emplacement 19-79 est stationné leur taxi : une Peugeot Eon-X bleu cobalt dernier cri. Après avoir vérifié que personne ne les suit, ils montent à bord, accueillis par les écrans scintillants qui s'allument et la voix synthétique de l'IA.

— Bienvenue, Rocio et Juan.

— Tu vois, fait l'adolescent à sa sœur. C'est bien Fonseca.

Curieux et impatients, les deux enfants plaquent leurs visages aux vitres tandis que le véhicule démarre, se faufilant à travers le tunnel souterrain comme un serpent mécanique, avant de ressortir et de décrire une trajectoire complexe dans les rues de la ville. Tout cela n'a pris que quelques minutes. Juan, intrigué, demande à l'IA où ils vont, mais cette dernière répond imperturbablement qu'elle n'est « *pas habilitée à délivrer cette information* ». Malgré son insistance, rien ne semble ébranler l'obstination de l'intelligence artificielle. Une certaine appréhension envahit l'adolescent, qui se demande s'ils peuvent vraiment faire confiance à Fonseca.

Le taxi s'éloigne vers la banlieue et les dépose finalement devant un supermarché automatisé à 18 heures 45. Les enfants traversent la rue et longent une palissade de bois derrière laquelle s'élève un immeuble en cours de construction. Ils s'engouffrent dans une ouverture et pénètrent dans le chantier, gardant leur distance avec les ouvriers qui s'affairent en divers endroits du bâtiment et du terrain qui l'entoure. Juan lit une nouvelle fois les indications et tous deux se dirigent vers une cour intérieure à demi construite.

— On est à l'heure, fait-il.

— Mais y a personne. On fait quoi ?

Effectivement, il n'y a personne. Ils font le tour de la cour intérieure, attendent. Rien. Juan ne comprend pas. S'est-il trompé d'endroit ?

Il jette un œil à son holophone : 19 heures 05. Le message indiquait 19 heures.

Sa sœur lui jette un regard dépité.

— Tu pensais quoi, qu'il allait vérifier le nanostor, appeler ses amis pour nous obtenir des NordVisas et faire développer la fusion de papa ?

— Patientons encore un peu, répond Juan, cherchant à calmer sa sœur. Il va bien finir par arriver !

Il remarque alors un homme habillé en jogging, le téléphone à l'oreille, appuyé à la palissade de bois, non loin. Il ne l'avait pas vu à

cause d'une allée de piliers dressée entre lui et eux. L'inconnu, qui semble prendre soin de ne pas être visible de la rue, les attire à l'écart. Sans doute pour que les ouvriers ne puissent les voir ni entendre leurs conversations.

— Vous avez toujours le téléphone sur vous ? demande-t-il d'une voix rauque en les voyant approcher.

— Euh, oui, répond Juan, GPS désactivé.

— Éteignez-le et retirez immédiatement la carte sim.

L'adolescent s'exécute, même si une telle demande le rend perplexe. Le visage de l'inconnu se mue alors en un sourire de bienvenue.

— Juan, Rocio, que gusto ver vosotros de nuevo ![66]

Juan lui serre la main sans trop savoir que dire. Il ne reconnaît pas Alberto Fonseca au premier abord. La dernière fois qu'il l'a vu, Fonseca était rasé de frais, bedonnant, en complet cravate, un cigare aux lèvres. À présent, le voilà méconnaissable : le visage émacié, les traits tirés, et la plupart de ses cheveux se sont envolés, comme si un mal inconnu le rongeait de l'intérieur.

Fonseca, qui semble remarquer son trouble, lui offre un sourire fatigué.

— Le temps n'a pas été tendre avec moi, mes amis. Mais chaque ride, chaque cicatrice ne raconte-t-elle pas une histoire ? C'est ce qui fait de nous des êtres humains…

Juan acquiesce, touché par la sagesse résignée de son interlocuteur. Il l'examine quelques instants et finit par se rendre à l'évidence : derrière cette apparence épuisée se cache toujours l'homme qu'il a connu.

Il adresse un sourire à sa sœur, soulagé.

— C'est bien lui.

— Évidemment que c'est moi ! proteste Fonseca avec une fausse indignation. Tu crois que quelqu'un d'autre sait ce que tu avais fait au chat de la voisine, sacripant ?

L'adolescent s'esclaffe.

— J'ai appris ce qui est arrivé à votre père, poursuit Fonseca en leur faisant signe de sortir dans la rue. Je suis vraiment désolé.

Juan opine du chef en silence.

— Vous êtes arrivés à Bruxelles par vos propres moyens ? Je n'en reviens toujours pas.

— Ça n'a pas été toujours facile, indique Juan.

Fonseca s'arrête, les observant tous deux.

— Ce que vous avez fait mérite d'être salué.

— On a eu de la chance.

— La chance ne vient jamais toute seule. Elle se provoque. Mais venons-en aux faits, dit-il en reprenant la marche. Pourquoi vouliez-

vous me voir ?

— Eh bien…

Juan rêve de ce moment depuis des jours, mais il hésite maintenant qu'il se trouve devant Fonseca. Son père avait-il raison de le recommander à lui ? Fonseca est-il encore celui qu'ils ont connu ? Peut-il se livrer à cœur ouvert ? Il lui faudrait des garanties au sujet de ce qu'il compte faire d'eux et des résultats. Mais comment en obtenir ?

— Notre père a trouvé le secret de l'énergie infinie, déclare Rocio, prenant son frère au dépourvu.

Juan la scrute les yeux écarquillés. Qu'est-elle en train de faire ?

— Ben quoi, tu voulais pas le dire ?

— Si, bien sûr que si… bredouille Juan, perplexe et apeuré.

— Il a réussi ? s'enthousiasme Fonseca.

Il s'est de nouveau arrêté.

— Il a réussi à simuler la fusion nucléaire ? C'est bien vrai ?

— Oui, confirme Juan.

— Et vous avez les résultats avec vous ?

— Ils sont sur River, prétend Juan. Notre père nous a dit que vous nous aideriez à les échanger contre de l'argent et une vie décente au Nord.

— Vous souhaitez négocier les résultats de votre père ?

Le sourire de Fonseca s'est effacé de son visage. Il paraît surpris au plus haut point, ce qui ne rassure pas du tout l'adolescent.

— D'abord, on veut s'assurer qu'ils tomberont dans de bonnes mains, répond malgré tout Juan. Ensuite, il nous faut deux NordVisas, une école pour Rocio, un travail pour moi, un logement pour nous deux et de quoi se lancer.

Fonseca, songeur et agité, continue de marcher.

— Je comprends vos besoins, mais il y a plusieurs problèmes.

C'est au tour de Juan de s'arrêter. Il pensait avoir atteint son objectif et que Fonseca ferait le reste. C'est comme si un train lancé à pleine vitesse venait de le percuter.

— C'est une question d'argent ? demande-t-il en songeant aux dernières paroles de son père, lorsqu'Enrique avait évoqué la possibilité de déposer le brevet de la fusion à leurs trois noms.

— Une question d'argent ? Bien sûr que non. L'argent, ça fait longtemps que…

Fonseca s'interrompt.

— Premièrement, j'ai été contraint de quitter la Commission quand le nouveau président de la Direction générale de l'énergie m'a demandé de poser ma démission. Me voilà devenu simple membre d'un obscur institut.

— Pourquoi a-t-il réclamé votre démission ?

— Je n'ai pas vraiment la réponse. J'ai dû faire des choses qui ne

leur ont pas plu. Vous savez, les coups bas ne manquent pas en politique.

— Que faudrait-il faire, en ce cas ? demande Juan, gagné par l'agitation contagieuse de leur interlocuteur.

Un passant les dévisage en s'approchant. Fonseca leur fait signe de reprendre la marche.

— Il faudrait transmettre les résultats au Conseil scientifique, explique-t-il. Ce qui nous mène au deuxième problème : même si les simulations sont validées, il faudrait passer par un certain Magnus Mortensen.

— L'ennemi juré de mon père ?

Fonseca esquisse une grimace. Il balaie en arrière les quelques cheveux qui survivent sur son crâne, et continue de marcher, perdu dans ses pensées.

— Pour notre plus grand malheur, la M-DH est aujourd'hui la seule société capable de développer la fusion en Europe. Mortensen a recruté presque tous les anciens chercheurs et ingénieurs d'ITER, à part quelques électrons libres, comme votre père et Juan Carlos Lorius. On est obligé de passer par lui.

Juan reste songeur. Tout cela n'aurait vraiment pas plu à son père, qui a insisté pour ne pas donner ses résultats à n'importe qui, et surtout pas à Mortensen. Même si la M-DH, qui dispose d'énormes moyens, pourraient aisément leur procurer visas, école, travail et logement.

— Que se passerait-il, si Mortensen obtenait les résultats ? demande-t-il.

— Ce serait catastrophique.

En voyant une voiture aux vitres teintées approcher, Fonseca blêmit, puis il accélère l'allure. Quelque chose dans son attitude reste troublante. Juan remarque qu'il scrute souvent l'écran de son smartphone, et lance des regards craintifs autour d'eux, comme s'il craignait qu'ils ne soient suivis.

— Certaines personnes ne sont pas ce qu'elles paraissent, observe-t-il avec une grimace. Elles peuvent prétendre vous aider, alors qu'elles cherchent à vous piéger.

— De qui parlez-vous ?

— Vous êtes-vous demandé pourquoi Sandvik vous a pris sous son aile ?

— Pour nous remercier de l'avoir tiré d'un mauvais pas ?

Fonseca ne répond pas. De plus en plus agité, il les entraîne dans un quartier résidentiel où se dressent de petites maisons de briques entourées de jardinets, toutes parfaitement identiques. Ils poursuivent en silence, empruntant une allée en direction d'un champ. Fonseca tapote sur son portable, lève la tête, balaie le ciel des yeux. Craint-il

d'être suivi par un drone ?

De plus en plus étrange.

— Si on retournait en ville ? propose Juan, qui commence à craindre pour leur avenir proche.

— Vous savez pour qui elle travaille ? interroge Fonseca comme s'il n'avait pas entendu sa suggestion.

— Pour TVNorge.

— TVNorge appartient à la M-DH, ce qui fait qu'elle travaille pour Mortensen.

— Quoi ?

— Savez-vous pourquoi elle s'est rendue dans le Sud ?

— Pour un reportage.

— Pour réaliser un reportage de propagande pour le compte de Mortensen et de la protégée de ce dernier : Ingrid Solhein. Son but était de diffuser l'information erronée selon laquelle tout est en train de s'arranger en France du Sud, grâce aux aides du Nord et à une politique migratoire forte. Mortensen veut faire définitivement accepter à la population norvégienne la présence du Mur de l'eau, la nouvelle loi de sécurité européenne et bien sûr, le maintien du Stratoshield dont il est le principal artisan. Qu'y a-t-il de mieux que les médias – le quatrième pouvoir –, pour s'assurer que les gens se rallieront à sa cause ? Le pouvoir des médias est immense, il est de loin le pouvoir le plus puissant au monde, capable de faire et défaire des chefs d'État, justifier des guerres, détruire des pays, des économies, bouleverser des civilisations sur des siècles, créditer ou discréditer n'importe qui !

Fonseca marque une pause et poursuit.

— Si les Norvégiens se rendaient compte que l'Europe du Sud s'enfonce dans la misère malgré les aides qu'ils leur envoient, que les populations du Sud vivent dans une peur et une misère croissantes depuis la construction d'un mur liberticide, et que le déploiement du Stratoshield a accentué les inégalités, leur soutien envers leurs dirigeants actuels pourrait vaciller. Les prochaines élections pourraient bien devenir un tsunami politique, balayant le pouvoir en place !

Juan se souvient, en effet, des paroles de Omar sur le Stratoshield du Bloc Nord.

« *J'suis sûr qu'ça fait des perturbations. Ils se mettent les couilles à l'abri, là-haut, et nous, on peut crever. Ça les arrange, même.* »

Son visage se plisse de dégoût.

— Si Eva Sandvik est une étoile montante de la télévision norvégienne, elle est avant tout l'arme médiatique de Mortensen, qui fait d'elle ce qu'il veut en exploitant ses ambitions. Elle est manipulée. Elle croit être maîtresse de sa vie et de ses choix, mais elle n'est en

réalité qu'un pion dans un jeu de dupe. Pourquoi pensez-vous que je vous ai donné rendez-vous ici, loin d'elle ? Pourquoi pensez-vous que je vous ai fait passer par un sas ? Si j'avais pu, j'aurais fait brouiller les caméras de surveillance pour m'assurer que vous ne seriez pas suivis. Il fallait que vous échappiez à Sandvik et Mortensen. Il serait naïf de croire que ces gens sont de notre côté, du bon côté.

Juan prend sa tête dans ses mains. Il ne peut souscrire à de telles déclarations. Il repense au comportement d'Eva depuis qu'il a croisé sa route. Elle les a aidés à sortir du camp. Elle les a généreusement remerciés de l'avoir tirée des griffes d'un gang et conduits ici. Elle a même établi ce rendez-vous avec Fonseca. Puis, Juan repense au majestueux « *M* » qui ornait le Falcon. *Mortensen*. Il repense à la manière dont ils ont passé la sécurité du terminal d'affaires de l'aéroport. Il repense à l'holophone qu'Eva lui a offert. Était-ce pour l'espionner ? Il repense à la suite de l'hôtel Clair-Obscur, à toutes ces dorures… Effectivement, il fallait de gros moyens pour leur offrir un tel luxe. Des moyens colossaux. Et si Eva avait pris rendez-vous avec l'ancien commissaire européen uniquement pour mieux les contrôler ?

Trahison !

Ses yeux s'emplissent d'amertume à mesure que tout cela lui paraît de plus en plus évident. Il serre les poings, à la fois blessé et révolté. La confiance qu'il avait accordé à Eva a été trahie, jetant une ombre sur tout ce en quoi il croyait. Leur lutte se complique atrocement, car ils vont devoir se méfier non seulement de leurs ennemis déclarés, mais aussi de ceux qu'ils croyaient être leurs alliés, y compris Fonseca !

— Si Mortensen est déjà l'un des hommes les plus puissants d'Europe, la découverte de la fusion peut le hisser au sommet du monde, reprend l'ancien commissaire. Je le soupçonne d'avoir recruté les meilleurs scientifiques dans ce domaine uniquement pour maîtriser ce qui allait arriver. Ce projet étant désormais le sien, il peut décider de son exécution et de sa mise en place. Il fera ce qu'il estime être le plus opportun.

Juan jette un œil à sa sœur, qui, comme lui, ne sait plus que penser.

— Vous connaissez sans doute le proverbe, poursuit Fonseca : *« Garde tes amis près de toi et tes ennemis encore plus près »*. Lorsque je travaillais la Direction générale de l'énergie, je devais travailler avec Mortensen. En réalité, je ne lui livrais qu'une infime partie des informations à ma disposition. Le but était moins de le renseigner que de contrôler ce qu'il savait. La plupart des commissaires et des eurodéputés sont corrompus. Ceux qui aimeraient faire quelque chose, comme moi, ont bien essayé de former une entité opposée à tout ça, mais…

Fonseca s'interrompt une nouvelle fois avant de regarder autour de lui, songeur.

— Pourquoi ne pas réunir cette entité, en ce cas ? poursuit l'adolescent.

— Plusieurs d'entre nous n'ont pas tenu la pression. Ils ont retourné leur veste. J'ignore si je peux encore avoir confiance en ceux qui sont restés. Tout s'est plus ou moins dissous. Peu de gens trouvent encore le courage de se lever contre le système en place.

— Que se passerait-il, s'ils le faisaient ?

— Ils disparaitraient, tout simplement ! Ou alors ils mourraient d'une manière étrange ou inexpliquée : crise cardiaque ou AVC alors qu'ils étaient en bonne santé, accident de voiture alors qu'ils se sont toujours montrés prudents…

Juan ne sait plus que penser. À qui donner les résultats ? Avec qui négocier, maintenant que le seul groupe avec qui il aurait pu le faire est en partie dissous ? Il a l'impression d'être face à un puzzle, un casse-tête insoluble imaginé par un esprit défaillant.

Un ronronnement éloigné leur parvient alors. Juan suit le regard agité de Fonseca et aperçoit un véhicule s'approchant à allure rapide. L'ancien commissaire scrute le ciel, sur le point de s'évanouir.

— Il vous faut partir, dit-il. Quitter la Belgique sans attendre.

Juan écarquille les yeux.

— Quitter la Belgique ?

— Gardez les résultats secrets, poursuit Fonseca sans cesser de scruter le le ciel. Donnez-la à la bonne personne. Vous comprendrez en la voyant.

Juan regarde sa sœur, qui semble totalement désorientée. Pourquoi Fonseca parle-t-il par énigme ? Où cherche-t-il à les entraîner ?

On n'aurait jamais dû monter dans ce taxi.

Fonseca s'est arrêté en plein milieu du champ, le visage une nouvelle fois penché sur son portable. Juan le regarde avec une appréhension croissante. A-t-il perdu la raison ? Que leur cache-t-il ? Le véhicule aperçu quelques instants plus tôt, un taxi autoconduit noir cobalt, remonte l'allée menant au champ où tous trois sont réunis. Juan ne sait toujours pas que penser. Sa poitrine se serre en voyant Rocio regarder dans toutes les directions, tel un animal apeuré.

— C'est eux. Ça ne fait aucun doute, lance Fonseca d'une voix tremblante. Ils vous ont retrouvés… J'espère que l'hélicoptère va vous récupérer à temps. Courez, montez à bord, il vous emmènera en lieu sûr. Avec de la chance, on se reverra bientôt.

Juan reste muet de stupeur. Voilà donc ce que Fonseca projetait. Il voulait les enlever. Pourquoi s'est-il laissé entraîner jusqu'ici ? Et cette voiture qui s'approche, de qui s'agit-il ? D'Eva ? Des sbires de

Mortensen ?

Il saisit la main de sa sœur, commence à reculer, sous le regard craintif de Fonseca. Ils vont courir. Oui, c'est ça, courir pour s'échapper. L'ancien commissaire européen ne pourra pas les rattraper, vu son état physique déplorable. Et les occupants de la voiture sont encore loin. Ils peuvent les distancer, monter dans un autre véhicule et se faire déposer quelque part moyennant finance. Ils se cacheront le temps de trouver ce qu'il faut faire.

Leur token de mille néo-euros devrait leur donner le temps de tirer tout ça au clair.

C'est alors que Juan perçoit un point se détacher du ciel. Un point gris qui grandit peu à peu. Bientôt, un bourdonnement se fait entendre, montant crescendo.

Un hélicoptère vole vers eux.

Un hélicoptère camouflé, lourdement armé et extrêmement rapide.

L'adolescent terrorisé s'éloigne de plus belle en tirant Rocio derrière lui. Il vise un bosquet leur permettant d'échapper aux regards, avec l'intention de piquer vers une route où roulent quelques voitures. Tout en courant, il s'aperçoit que les maisons de briques, à quelques centaines de mètres d'eux, ne se composent en réalité que de façades délabrées, de jardinets vides. Rien. Personne.

Un quartier abandonné.

Le taxi noir cobalt s'est arrêté. Trois silhouettes en sortent, s'élancent vers eux.

— Faites-moi confiance, hurle Fonseca, la voix couverte par le bourdonnement de l'hélicoptère approchant. C'est la seule issue !

Juan est obligé de ralentir, sa sœur venant de trébucher. Il l'aide à se relever, le souffle court, et s'aperçoit que Fonseca les a suivis.

— Une preuve ? hurle-t-il, de plus en plus nerveux. Vous voulez une preuve ?

Levant le haut de son jogging, il leur montre une immense cicatrice qui barre toute la hauteur de son ventre, entourée de brûlures.

— Ils m'ont torturé ! clame-t-il, des larmes plein les yeux. Ils m'ont torturé et j'ai failli y passer ! Les mêmes types qui vous ont attaqué à Barcelone. Ils bossent pour ces pourris corrompus ! Tout comme elle !

Juan se retourne et s'aperçoit qu'une des silhouettes courant vers eux n'est autre qu'Eva, les deux autres étant des inconnus.

Il regarde sa sœur, assourdi et terrorisé, avant de tourner les yeux vers l'hélicoptère militaire déjà posé à une trentaine de mètres à peine. Plusieurs hommes armés en sont sortis. Des commandos en treillis beige, casque beige, fusil automatique beige. Une véritable

vision d'horreur. Trois d'entre eux se postent autour de l'hélicoptère, armes brandis en avant, tandis que deux autres s'élancent vers Rocio et lui.

Trop tard pour fuir. Ils se sont fait piéger.

— Montez à bord, fait Fonseca. Vite !

Juan reste incapable de bouger. Quel est le commanditaire de cette opération ? Quelqu'un désirant mettre la main sur les résultats de leur père ? Comment les lui cacher, et à qui les confier, maintenant qu'ils n'ont plus aucun contact de confiance ?

Les deux commandos ont rejoint les enfants, tandis qu'un sixième homme les scrute avec des jumelles depuis l'intérieur de l'hélicoptère. Fonseca court vers l'appareil. Juan entend Eva crier leurs noms de loin. Elle s'est arrêtée à une cinquantaine de mètres, tenue en joue par un commando, toujours flanquée des deux inconnus.

— Vous êtes les enfants Verdadero ? demande l'un des soldats.

Une voix brute, dépourvue de la moindre intonation, la voix d'un robot. Juan ne répond pas.

Les deux commandos les saisissent par les vêtements.

— Vous me faites mal ! hurle Rocio.

— Venez avec nous. Vous êtes attendus.

Oslo
2 jours avant l'adoption de la nouvelle loi de sécurité européenne et l'inauguration du Mur de l'eau

54.

Oslo
8 heures 45
18°C

Assise à l'arrière du taxi autoconduit l'amenant à l'arcologie Mortensen-de Holstein, Eva referme Stardust, l'application pirate installée avec l'aide de Juan Verdadero, déçue de n'avoir toujours aucun message des enfants. Elle les revoit s'éloigner tous deux en direction des Galeries Royales Saint-Hubert, et disparaître.

Elle était encore si sûre d'elle, à ce moment-là. Si certaine d'y arriver.

En apprenant ce qui s'était passé, Mortensen s'est montré glacial, presque inexpressif, comme si la mort elle-même l'avait touché. Il a refusé de discuter sur River et l'a convoquée dans les plus brefs délais. Le ton et l'attitude qu'il a employés suscitent chez Eva un sentiment d'appréhension et d'inquiétude croissantes.

Son échec ne restera pas sans conséquence.

Elle a longuement examiné les enfants depuis leur départ du camp. Ne transportant rien d'autre que leurs vêtements et un vieux portefeuille de leur père, elle en a aisément déduit que les résultats devaient se trouver dans le pendentif cigogne que Rocio portait autour du cou. Car de toute évidence, ils les portaient sur eux. Elle ne pense pas que Verdadero ait pris le risque de les dissimuler sur River, à la portée du premier hacker venu. Et pourquoi les enfants auraient-ils tant insisté pour rencontrer un ancien membre de la Direction générale de l'énergie, s'ils n'avaient aucune donnée digne d'intérêt ?

Eva aurait pu vérifier son intuition à l'hôtel, mais elle a préféré attendre, partagée entre la mission que lui a confiée Mortensen et son attachement pour les enfants. Devait-elle continuer à trahir leur confiance, ou tenter de les mettre à l'abri ?

Les enfants se sont envolés avant qu'elle n'ait pu prendre sa décision.

Lorsqu'elle a contacté Fonseca, dans l'après-midi, en suivant, comme elle y était forcée, les recommandations de Mortensen, et que Fonseca a compris à qui il avait affaire, il s'est montré méfiant et agité. Soucieuse d'éliminer tout risque que les enfants lui échappent, Eva a mis au point un rendez-vous en ville en se disant que rien ne pourrait leur arriver.

Elle se trompait.

Mortensen lui avait pourtant ouvert une passerelle vers le

ministère de l'Intérieur, permettant de localiser, d'entendre et même de voir tout ce qui passait à portée du micro et de la caméra du X50 offert à Juan. Parfois, même les plus grandes précautions s'avèrent insuffisantes.

Lorsque les enfants se trouvaient dans la Taverne du passage, l'holophone est resté dans la poche de Juan, et le bruit des conversations couvrait les paroles des enfants. Lorsqu'elle a compris qu'ils en étaient sortis, Eva a quitté le salon de thé pour les retrouver au plus vite. Le logiciel censé lui fournir la localisation de l'holophone ne fonctionnant pas, elle s'est dit que Juan avait désactivé le GPS. Elle a traversé la galerie à leur recherche, s'est avancée dans la rue de l'Écuyer, la remontant dans les deux sens. Rien. Lorsqu'elle a entendu Rocio déclarer qu'elle « *marchait sur un nuage* », et Juan mentionner une cathédrale, Eva s'est élancée en direction de la cathédrale des Saints-Michel-et-Gudule.

Elle est malheureusement arrivée trop tard.

Les enfants avaient déjà disparu, elle n'entendait plus que leur conversation lointaine. C'est alors que deux hommes l'ont abordée. Évidemment, Mortensen ne l'avait pas laissée sans surveillance, l'enjeu étant bien trop important. Mais ce faisant, il s'était joué d'elle. Cette surveillance lui faisait songer qu'il prenait beaucoup trop de précautions vis-à-vis d'elle. La défiance entraînant la défiance, Eva s'est sentie encore plus éloignée de lui. Les deux hommes ont demandé une localisation par carte sim, obtenu la dernière position connue de l'holophone de Juan, et tous trois sont montés dans un taxi. Les oreillettes BWI vissées sur les oreilles, Eva ne voulait rien perdre de ce que disaient les enfants. Tandis qu'ils roulaient, elle les a entendus quitter leur taxi, marcher, puis elle a perçu cette petite voix, cette voix innocente de Rocio qui a tout avoué.

« *Tu pensais quoi, qu'il allait vérifier le nanostor, appeler ses amis pour nous obtenir des NordVisas et faire développer la fusion de papa ?* »

Une voix rauque a résonné peu après, sans doute celle de Fonseca.

Puis plus rien.

Les deux hommes ont tenté en vain de localiser Fonseca, et se sont dit que ce dernier devait exercer des activités illicites. Si ce n'était pas le cas, son smartphone ne serait pas équipé de tous les moyens de protection possibles et imaginables.

Lorsqu'ils sont arrivés sur place, il a fallu chercher les enfants. Le taxi a tourné en tous sens, s'arrêtant pour qu'ils interrogent les passants. Quand l'un d'eux leur a enfin donné leur signalement, ils se sont précipités. Ils sont arrivés dans un quartier abandonné, donnant sur des champs ponctués de bosquets.

Alors qu'ils pensaient s'être trompés, ils les ont aperçus.

Ils ont couru le plus vite possible, Eva étant en proie au désespoir le plus complet quant à l'avenir des enfants. Malheureusement, un soldat les a empêchés de continuer.

Fonseca et les enfants ont disparu dans un hélicoptère de combat.

Par qui ont-ils été enlevés ? Où sont-ils désormais ? Que va-t-il leur arriver ?

Eva se sent affreusement coupable. D'abord parce que ses résultats risquent d'être employés par quelqu'un d'autre, quelqu'un qui a suffisamment de moyens pour les enlever avec un hélicoptère et dont on ignore les intentions concernant la fusion. Ensuite, elle s'était attachée à ces enfants, qui laissent un vide derrière eux. Ils l'ont sauvée des griffes de Zampa. Elle ne souhaite pas qu'un malheur leur arrive. Au contraire, elle qui a renoncé à toute chance d'être mère, a songé à la possibilité de les prendre sous son aile à Oslo pour les élever.

Jamais ils ne voudront la revoir s'ils apprennent la vérité.

Accablée par la honte de leur avoir menti, d'avoir été obligée de les piéger pour leur extorquer les résultats, effrayée à l'idée de ce qui pourrait leur arriver, Eva se demande si elle n'a pas commis une grave erreur, aveuglée comme elle était par des enjeux qui les dépassent tous, en choisissant le mauvais camp.

Son regard s'accroche sur une structure connue. Parmi toutes les arcologies de Bjørvika, la Mortensen de Holstein se démarque comme la plus impressionnante de toutes. Située à la pointe de la technologie, cette pyramide moderne de plus de mille mètres de haut domine fièrement le paysage urbain. Ses lignes épurées et sa hauteur vertigineuse la distinguent, tandis que ses façades vitrées reflètent la lumière du soleil, créant des reflets chatoyants sur toute sa surface.

Au pied de cette pyramide, les enfants Verdadero. À son sommet, Mortensen et entre deux, des gens comme elle occupés à gravir les marches de leurs ambitions, caressant l'espoir d'atteindre le sommet, glissant parfois, d'en avoir trop voulu, écrasant ceux qui se trouvent en dessous pour s'élancer de plus belle dans la lutte.

Eva se dit qu'elle a trébuché, qu'elle est retombée de plusieurs marches. Doit-elle tenter de remonter ? N'est-elle pas en train de se fourvoyer ?

Elle a toujours suivi Magnus Mortensen sans se poser de question. Mais depuis son voyage dans le Sud, elle a pris conscience de l'énorme influence de cet homme sur tous les pans de sa vie et sur ses opinions. Suite à la découverte de l'existence cachée d'Heidi et de Luna Mirhe, elle a compris qu'un homme comme lui peut également mentir, cacher, et bien plus tromper que se tromper.

Elle s'est souvenue d'une fin de réception où il l'avait retrouvée. Mortensen était tout particulièrement élégant, et il n'avait pas arrêté

de lui jeter des oeillades au cours de la soirée. Eva était là, devant lui, dans une élégante robe moirée. Il s'était approché, l'air de rien, et lui avait demandé si elle accepterait d'avoir une liaison avec un homme bien plus âgé qu'elle. Gênée, Eva avait détourné la question avec une pointe d'humour.

Mortensen n'avait jamais recommencé.

Malgré tout, Eva ne doit pas être la seule à qui il a fait des avances. Peut-être a-t-il de nombreuses maîtresses malgré ce qu'il fait croire. Peut-être a-t-il d'autres enfants illégitimes que celui qu'elle a découvert.

Eva se sent désormais confrontée à un dilemme déchirant. Chaque seconde, elle se demande si elle doit observer un silence prudent ou affronter la vérité, même si cela risque de briser le lien qui les unit en même temps que sa carrière. Cette confrontation avec la vérité pourrait en effet mettre en péril tout ce qu'elle a construit : son statut, son emploi, ses privilèges – tout ce qui façonne son identité. Les conséquences potentielles sont loin d'être négligeables. Eva se retrouve ainsi à jongler entre son désir de refléter la réalité avec honnêteté, et le besoin de contribuer à ce jeu pouvant la sauver d'une chute mortelle.

Un long soupir s'échappe de ses lèvres, témoin du poids des pensées qui la tourmentent. Durant quelques instants, elle cherche à mettre ses questions de côté pour se ressourcer, afin d'aborder au mieux l'entrevue qui l'attend et pourrait sceller son avenir.

La voix artificielle de la Tesla l'enlève soudain de sa contemplation intérieure.

— Nous sommes arrivés à destination, annonce-t-elle.

En sortant du véhicule, Eva se retrouve plongée dans l'ombre de l'arcologie qui la domine et l'écrase. Chaque aspect de son architecture met en exergue la position dominante de son créateur, le plaçant comme souverain incontesté du monde moderne.

Une fois à l'intérieur, elle se sent propulsée à des années-lumière de tout ce qu'elle a pu voir dans le Sud. Le luxe, l'opulence et le raffinement sont déployés à l'image des palais royaux d'antan. Des espaces somptueux, des jardins suspendus, des œuvres d'art d'une valeur inestimable, des technologies de pointe et des services exclusifs témoignent du pouvoir économique et social incommensurable de la M-DH. Le pouvoir et son corollaire, le secret. L'édifice, avec ses couloirs bien éclairés et ses portes fermées sur des réunions confidentielles, éveille en Eva une curiosité persistante quant à ce qu'il renferme. À chaque pas qu'elle fait dans ce lieu, elle ne peut s'empêcher de se demander ce qui se trame à quelques mètres d'elle. L'arcologie M-DH se présente comme un coffre aux multiples tiroirs, renfermant des mystères susceptibles de changer le cours des choses.

En parvenant au dernier étage, Eva tombe nez à nez avec Olga de Holstein et son fils Jonas. Madame de Holstein, une femme grande et élégante, lui sourit tandis que Jonas lui tend mollement sa main.

— Eva, quelle surprise ! s'exclame Olga de Holstein d'une voix chantante. Comment allez-vous ?

— Très bien, Madame de Holstein, je vous remercie.

Il ne l'a pas mise au courant.

— Pas trop éprouvée par votre voyage dans le Sud ?

— J'ai réussi à survivre aux tempêtes tropicales, aux moustiques voraces et aux avances des Marseillais, répond Eva avec un sourire espiègle. Mais je dois avouer que le retour à Oslo et à ses forêts verticales est un véritable bonheur, surtout avec un accueil aussi chaleureux que le vôtre. Vous avez toujours cette façon unique de nous charmer avec votre voix enchanteresse et vos airs de souveraine !

Olga de Holstein éclate de rire. Elle a toujours apprécié l'humour piquant d'Eva.

— Magnus m'a confié la décoration du rooftop pour l'inauguration du Mur de l'eau. Entre les traiteurs, les fleuristes, les cavistes et les musiciens, je n'arrête pas.

— Je suis certaine que ce sera un moment merveilleux.

— Ce sera divin, lance Olga de Holstein en observant sa montre. Il faut que je file, mais on se verra après-demain au plus tard !

— J'y compte bien. Courage !

Jonas Mortensen la salue d'un air timide et suit sa mère dans l'ascenseur. En regardant les portes se refermer sur lui, Eva se demande comment un homme comme Mortensen a pu avoir un fils comme lui.

Même si elle a tout fait pour se mettre de nouveau Mortensen dans la poche – un décolleté légèrement plongeant, encadrant le haut de sa poitrine et mettant en avant sa féminité, des broderies délicates en fil d'argent rehaussant son corsage et ajoutant une touche de brillance discrète à l'ensemble, une robe cintrée à la taille, soulignant sa silhouette élancée avant de s'évaser gracieusement vers le bas – son cœur accélère à mesure qu'elle s'approche de son bureau.

— Alors comme ça, on flâne sur la Côte d'azur après s'être offert Myrland ? plaisante la ravissante secrétaire de Mortensen en la voyant arriver.

— La Côte d'azur n'a rien à voir avec Marseille, Kristen, crois-moi. Elle était peut-être encore belle au début du siècle, mais les choses ont changé, tu peux me croire… Magnus est là ?

— Il travaille non-stop depuis des semaines. Je te préviens, il est d'une humeur de chien.

Je sais.

Eva passe entre les deux drones de protection qui flanquent la

porte du bureau, se place face à la caméra et sonne. Lorsque la porte s'ouvre, elle pénètre dans la pièce, le visage pâle et les mains tremblantes. Même si elle l'a averti de ce qui est arrivé à Juan et Rocio, la situation est bien plus compliquée qu'il ne le soupçonne encore.

Elle porte avec elle un secret qui pourrait changer le cours de l'histoire.

— Bonjour, Monsieur Mortensen.

Il ne répond pas. Il ne la regarde même pas, et garde les yeux rivés sur son écran holographique comme si elle n'était pas là. En temps normal, il l'accueille avec un sourire affable et un compliment sur sa tenue, allant même jusqu'à lui proposer un café. Mais elle l'a déçu. On ne déçoit pas deux fois quelqu'un comme Magnus Mortensen. Après son échec, elle peut être certaine qu'elle ne montera jamais un échelon de plus à TVNorge. Il y a même de fortes chances qu'elle redescende très bas sitôt après cette entrevue – tout en bas, et avec grand fracas.

Mortensen pousse un soupir impatient, et l'angoisse d'Eva monte encore d'un cran. Il daigne enfin lever les yeux.

— Que se passe-t-il, Eva ? Tu sembles bouleversée.

La jeune femme le contemple avec surprise, essayant de maîtriser sa peur. Alors qu'elle s'attendait à des cris ou des remontrances, voilà qu'il paraît poli, cordial, comme si rien n'était arrivé. Il vient pourtant potentiellement de perdre le marché de sa vie. Mais c'est oublier le terrible négociateur qu'est Magnus Mortensen. Le chef d'entreprise possède un charisme et un pouvoir de persuasion hors du commun. Il utilise des tactiques astucieuses, manipule les émotions des autres, anticipe les mouvements adverses et reste déterminé à atteindre ses objectifs coûte que coûte. Sa maîtrise de l'information, son réseau d'influence et sa capacité à garder son calme lui confèrent un avantage significatif lors des négociations. Il ne ressent aucun remords à exploiter les faiblesses des autres et peut aller très loin pour parvenir à ses fins. Son pouvoir stratégique et financier lui permet d'imposer des offres alléchantes comme des sanctions financières, lui donnant un avantage déterminant lors des négociations.

Eva a l'impression d'être une goutte d'eau face à l'océan. Elle déglutit avec difficulté, sur le point de se dissoudre.

— Alors comme ça, Verdadero a donné la formule à ses enfants ?

Les yeux d'Eva s'élargissent d'étonnement.

— J'ai entendu, tout comme toi, la phrase que la jeune fille a prononcée juste avant qu'ils ne coupent l'holophone.

Ainsi, il ne s'est pas contenté de la faire surveiller, il a également tout suivi de près !

Mortensen se lève et la contemple, silencieux, comme s'il

cherchait à savourer l'effet de cette révélation sur elle. Puis, il se tourne vers la fenêtre durant quelques instants, avant de l'examiner à nouveau, toujours en silence. Eva voit, à son regard, qu'il a très bien compris ce qui s'est passé. Le ticket pour devenir l'homme le plus riche et puissant de la planète, plus riche et plus puissant que les pays et les gouvernements, est passé devant lui, à portée de main, avant qu'une rafale inattendue ne l'éloigne. Un coup de vent dont elle est responsable, car elle n'a su ni surveiller ni protéger les enfants.

Une idée si affreuse qu'elle semble presque irréelle.

Mortensen, le regard tourné vers le majestueux fjord d'Oslo, semble désormais avoir oublié sa présence. La mer scintille jusqu'à l'horizon, reflétant les rayons du soleil dans un spectacle d'infinies promesses. Au loin, d'imposantes montagnes ajoutent une touche de grandeur naturelle à ce panorama.

— Imagine tout ce que la fusion pourrait changer pour l'humanité… murmure le président-directeur général de la M-DH, mêlant fascination et convoitise dans ses paroles.

Eva hoche la tête, consciente des enjeux énormes qui se jouent dans cette affaire.

— Juan et Rocio sont encore trop jeunes pour comprendre la portée de cette découverte. Je crains que leurs vies ne soient en danger, explique-t-elle d'une voix empreinte d'inquiétude. Et si ces informations tombent entre de mauvaises mains…

Mortensen la fixe un instant, pesant sans doute la complexité et les risques de la situation.

— Tu as raison, Eva. Leur sécurité doit être notre priorité.

Malgré la lueur d'honnêteté et de réflexion qui se dessine sur son visage, Eva demeure perplexe. Est-il en train de prêcher le faux pour obtenir le vrai ? Elle redoute qu'il ne fasse plus grand cas d'eux à partir du moment où il aura mis la main sur leur secret.

— La question est de savoir par qui ils ont été enlevés et où ils se trouvent, poursuit Mortensen, déroulant ses pensées. Davos nous a prouvé qu'on ne peut pas lui faire confiance en cherchant à nous cacher son projet de Stratoshield sur le Bloc Sud. S'agit-il de lui ? D'un autre dirigeant du Sud, ou même du Nord ? D'un industriel menant des recherches secrètes sur la fusion ?

— J'essaie de contacter les enfants toutes les heures, rien, déclare Eva. Tout a cessé de fonctionner lorsqu'ils ont retrouvé Fonseca.

— J'ai déjà engagé des recherches de mon côté. Accepterais-tu de leur envoyer un message ? Ce serait sans doute mieux perçu que si je le faisais moi-même.

— Bien sûr, répond-elle, toujours surprise du ton qu'il emploie avec elle. Quel message exactement ?

— Dis-leur que deux NordVisas les attendent s'ils prennent

contact avec nous. Qu'on leur trouvera un logement, des écoles pour que tous deux puissent étudier, qu'ils disposeront d'une voiture avec chauffeur, des salaires à vie, enfin tout ce dont des enfants malheureux du Bloc Sud pourraient rêver.

Mortensen reste près d'Eva tandis qu'elle s'exécute, troublée par un tel déploiement de promesses.

— Très bien, déclare-t-il une fois le message envoyé. Ne quitte pas ton holophone des yeux et avertis-moi dès qu'ils se manifesteront.

— Vous pouvez compter sur moi.

— J'espère bien.

Eva se met à trembler lorsque Mortensen s'approche d'elle. Contre toute attente, il pose sa main sur son épaule et lui offre un sourire réconfortant.

— Oublions ce qui s'est passé, veux-tu ?

Elle s'empresse d'acquiescer, sujette à une vive émotion.

— Nous allons travailler ensemble pour les retrouver, Eva. Et quand ce moment viendra, nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour protéger la découverte de leur père.

— Croyez-vous qu'on réussira ? Que la fusion permettra de tout changer ?

Il la rassure d'un sourire confiant.

— Évidemment. La science ne se trompe jamais, et je peux t'assurer que la fusion bénéficiera à tous.

Elle sourit à son tour, les yeux brillants, sur le point de pleurer de soulagement. L'espace d'un court instant, elle a l'impression de retrouver le Mortensen d'avant, celui qui l'a prise sous son aile. Il ne va pas la licencier. Du moins, pas tout de suite, ce qui lui donnera peut-être une occasion de rattraper son erreur avant qu'il ne soit trop tard. Même s'il n'a pas évoqué cette question, Eva caresse toujours l'idée de devenir un jour présentatrice vedette de TVNorge.

Il conclut d'une voix calme et déterminée.

— Je sais que tu tiens à eux. Aussi, je ne laisserai jamais rien leur arriver. Les enfants Verdadero représentent l'avenir, leur protection est désormais ma priorité absolue.

55.

Lieu inconnu, au même instant
24°C

— Il est presque dix heures, et vous avez dormi d'un sommeil agité.

Juan ouvre les yeux avec difficulté et contemple le lit dans lequel il est allongé, son esprit embrumé cherchant à comprendre où il se trouve. Une douce lueur bleutée et vacillante berce une pièce inconnue, emplie de mystère, au centre de laquelle reposent de confortables canapés de cuirs réunis autour d'une table basse surmontée de plats, de tasses et d'une théière fumante.

Alors qu'il se redresse, une étrange impression l'envahit. Une sensation de mouvement doux, un peu comme s'il se trouvait en mer. Un visage se penche vers lui, et il lui semble entrevoir un sourire rassurant.

— Ne vous inquiétez pas, vous êtes en sécurité, fait l'inconnu d'une voix apaisante.

Juan contemple son interlocuteur, un homme d'âge mûr, aux cheveux grisonnants et aux petites lunettes rondes. Il est vêtu de vêtements de coton, des vêtements qu'il n'a pu voir que chez certains riches habitants de Barcelone ou sur de vieilles photographies. Rocio, allongée à côté de lui, est toujours en train de dormir.

— Où sommes-nous ? demande Juan avec une curiosité teintée de méfiance.

L'homme sourit doucement.

— Dans un lieu reculé. Nous avons veillé sur vous depuis votre arrivée.

Juan se redresse, et les souvenirs lui reviennent peu à peu. L'hélicoptère a déposé Fonseca dans une ville inconnue avant de repartir. Personne ne parlait. Après plusieurs heures de vol, ils ont atterri de nuit, quelque part sur une montagne. À leur arrivée, Rocio dormait déjà, et les commandos l'ont portée dans leurs bras. Juan, quant à lui, a lutté pour rester conscient. Il a fait attention à tous les détails. Après s'être posés sur une plate-forme sombre, les soldats les ont conduits à l'intérieur d'un bâtiment de pierres, puis à travers un dédale d'escaliers et de couloirs souterrains jusqu'à cette pièce, où il n'a plus eu le courage de lutter contre le sommeil.

Sont-ils toujours en danger ? Son instinct lui dit que l'inconnu qui les a recueillis ne lui veut aucun mal, mais comment en être certain ? Enveloppé par une douce obscurité, il balaie des yeux les murs

bleutés, et remarque une bibliothèque emplie de livres, débordante de plantes qui escaladent ses rayons. Ce lieu est bien différent de tout ce qu'il a pu connaître auparavant.

— Navré pour la manière dont on vous a emmenés ici, fait l'inconnu, mais nous n'avions pas le choix. Vous vous précipitiez en plein dans la gueule du loup. Quelques heures de plus et nous aurions été impuissants.

Il marque une pause, puis reprend.

— Vous avez traversé beaucoup de difficultés. Vous avez une grande force en vous. Une grande force et de la chance.

Ces paroles bienveillantes apaisent Juan, dont l'esprit reste toutefois empli de doutes et d'incertitudes. Il ne comprend toujours pas d'où lui vient cette étrange impression de mouvement ni de quoi se composent ces étranges murs bleutés. Il se lève pour les examiner, pose la main sur leur surface. Du verre. Les murs sont en verre, et des algues se balancent lentement de droite à gauche, tandis que divers poissons se laissent paresseusement dériver entre deux eaux.

Juan lève les yeux, béat devant tant de beauté. Une cascade de lumière se déverse dans les profondeurs inexplorées, créant un dégradé allant du bleu clair de la surface jusqu'au noir d'encre des abîmes. Des éclats d'argent scintillent parfois, lorsqu'un poisson traverse les rayons lumineux, tels des étoiles dansant sous l'eau, tandis que ses congénères jouent non loin, leurs nageoires s'agitant avec grâce et élégance, leurs robes sombres parsemées de taches d'or scintillantes. D'autres encore les accompagnent, avec des robes aux couleurs variées : pourpres, bleu profond avec un ventre rouge éclatant, vert émeraude et violet royal, avec des nageoires spectaculaires rappelant les ailes d'oiseaux exotiques. D'autres enfin, aux écailles chatoyantes, arborent une palette de couleurs éblouissante, allant du bleu au vert, du rouge à l'orange, du jaune au violet, tandis que plus loin, des serpents aquatiques aux yeux vifs et aux gueules hérissées de dents guettent leurs proies, ajoutant une touche de mystère à cette scène aquatique.

Une véritable féérie.

Juan reste fasciné, émerveillé par cette vision presque irréelle. Jamais il n'aurait imaginé observer ces créatures vivantes et libres dans leur élément naturel. La variété des poissons est si étonnante qu'il se sent transporté dans un autre monde, un monde où la beauté de la nature sauvage est préservée et où il peut contempler ces créatures évoluer en harmonie avec leur environnement. Cet instant, bien plus qu'une simple rencontre avec des poissons, est une expérience intime avec la pureté et la grandeur de la nature elle-même.

— C'est tellement beau ! s'exclame Rocio, qui l'a rejoint.

Juan ne cesse de s'extasier devant la vivacité des poissons et la beauté de leurs formes. Lorsque Rocio pose à son tour sa main sur la vitre, d'autres spécimens accourent vers elle, plus nombreux que les oiseaux dans les airs.

— Vous appréciez le spectacle ?

Il se surprend à rêver encore, jusqu'au moment où son regard se fixe définitivement sur leur hôte, occupé à leur servir un thé fumant à l'odeur de fleurs. Sa stature élancée et sa démarche assurée reflètent une certaine confiance en lui et une grande assurance.

— L'eau est le berceau de la vie, fait l'inconnu. Elle ne s'est pas contentée de nous créer. Elle nous protège et nous nourrit. Le lac qui nous entoure, d'origine glaciaire, abrite une importante population de truites, d'ombles chevaliers, de vairons et de perches que nous élevons et pêchons de manière raisonnée.

— C'est quoi, les longs serpents aux dents acérées ? interroge Rocio.

— Ils sont appelés « *brochets* ». Ce sont des prédateurs. En parlant de prédateurs, vous devez avoir faim et soif.

Juan examine la table basse et les plats, dont l'inconnu retire les couvercles un à un. Ils contiennent légumes, fruits et filets de poisson inconnus. L'adolescent ne peut en croire ses yeux. Le lac et ses alentours semblent avoir fourni la plus grande partie de cet étrange repas, en plus de quelques mets dont il ignore la nature et la provenance.

— J'ai découvert cet endroit lorsque j'étais enfant, poursuit leur interlocuteur. Nous étions venus avec mes grands-parents, qui habitaient à Digne.

Il propose une tasse à Juan, qui refuse d'un signe de main.

— Ce n'est pas du poison, dit l'inconnu. Juste des feuilles d'Aurore.

— Des « *feuilles d'Aurore* » ? répète Rocio d'une voix curieuse et enthousiaste.

— Au cœur des montagnes pousse une plante rare et mystérieuse, la « *Feuille d'Aurore* », dont les montagnards récoltent les feuilles pour préparer un thé d'une couleur dorée et aux arômes envoûtants. Ce thé unique, infusé avec la pureté de l'air des sommets enneigés, apaise l'esprit et éveille les sens, offrant un voyage sensoriel au cœur de la nature. Il incarne également la beauté sauvage des montagnes et la connexion profonde avec la terre.

L'inconnu porte une tasse à ses lèvres et boit.

— Vous voyez ? demande-t-il avec un sourire.

Puis voyant que les enfants n'osent y goûter.

— Ça n'allait déjà pas très fort, à l'époque. Le lac était presque à sec, il n'y avait plus aucun animal visible, hormis quelques oiseaux, et

les plantes desséchées ne poussaient presque plus… il ne faut pas contrarier la nature, conclut-il avant d'avaler une deuxième gorgée de thé.

Juan se résout à goûter la boisson à son tour. L'homme n'aurait pas bu si elle était empoisonnée. Et puis, il a si soif… Savourant une gorgée chaude, il fait signe à sa sœur qui s'empresse de l'imiter.

— Il a fallu tant de substances disséminées dans l'air et l'eau, pour que notre chère Terre se décide enfin à se rebeller. Nous n'avons pas manqué de donner l'alerte, pourtant. Je l'ai fait. Votre père l'a fait.

— Notre père ? Comment connaissez-vous notre père ? Qui êtes-vous ?

— Juan Carlos Lorius, mais vous pouvez m'appeler Juan Carlos.

Le cœur de Juan rate un battement. Il reste figé, le visage marqué par l'incrédulité.

— Juan Carlos ? répète-t-il, comme s'il testait le nom sur ses lèvres pour vérifier s'il s'agissait bien de celui qu'il a entendu.

Il cherche les similitudes entre ces hommes et le souvenir qu'il a de la photo donnée par son père sans trouver autre chose, peut-être, que la couleur de ces yeux. Tant d'années ont passé…

Les mots « *ami d'enfance de leur père* », « *professeur émérite* » et « *chef de l'Écorésistance* » résonnent dans son esprit, formant un puzzle improbable et intrigant. Il ne peut s'empêcher de laisser échapper un petit rire nerveux. Sont-ils sur le point de tomber dans un nouveau piège ? Ont-ils affaire à un escroc cherchant à leur subtiliser les résultats de leur père ?

— Vraiment ? demande-t-il, essayant de cacher sa méfiance. Vous êtes vraiment Juan Carlos Lorius ?

Le visage bienveillant de l'inconnu reste inchangé, et Juan peut voir une lueur de compréhension dans ses yeux.

— Oui, je le suis, répond l'homme d'une voix douce. Et votre père était un ami très cher. Nous avons travaillé ensemble durant de nombreuses années, avant que certains événements ne nous séparent. Je comprends que ce soit difficile à croire.

Ces paroles éveillent des souvenirs chez Juan, des histoires que son père lui contait autrefois, des histoires d'un autre monde, d'un autre temps, alors qu'Enrique était encore simple étudiant, mais il ne croit toujours pas l'inconnu. Il est sans doute comme les autres, comme Fonseca, qui les a forcés à venir ici, ou comme Eva Sandvik. Pense-t-il qu'ils vont le croire sur parole ?

L'inconnu sourit avec douceur.

— Je comprends ta réaction, Juan. Ta prudence est justifiée. Je ne m'attendais pas à ce que vous me croyiez immédiatement. Aussi, laissez-moi vous montrer quelque chose qui prouvera mes dires.

Il sort alors de sa poche une petite boîte métallique, l'ouvre avec

délicatesse et en extrait une photographie qu'il tend à Juan. Il s'agit d'une photo déchirée d'Enrique Verdadero, jeune, à l'Universitat de Barcelona. Juan sort immédiatement la photo de Lorius jeune et se fige en constatant que toutes deux s'imbriquent parfaitement.

L'adolescent reste sans voix. Il regarde son interlocuteur, puis la photo, dont il caresse la surface lisse. Cela paraît trop beau pour être vrai. Lorius vivant. Lorius censé se cacher sur une île de Méditerranée. Lorius vivant dans un repère dissimulé sous un lac. Est-ce bien la vérité ? Leur interlocuteur pourrait très bien avoir trouvé cette photo déchirée sur le corps du vrai Lorius. De quoi seraient capables les gens, pour obtenir la formule de la fusion ?

— Notre père nous a parlé de Lorius, en effet, déclare Juan d'une voix faible. Mais Lorius est mort.

— C'est ce que vous a dit votre père ?

Juan hoche la tête.

— Oui.

L'inconnu paraît affecté par cette nouvelle.

— J'ai dû faire croire que j'étais mort, explique-t-il, pour ne pas être traqué par certaines grosses sociétés. Le monde est ainsi, désormais : soit vous travaillez pour elles, soit vous ne pouvez rien faire du tout. Tous les hommes vous le confirmeront, ici.

Il tend la photo à Juan.

— Prenez-la. Elle est à vous.

— Comment l'avez-vous obtenue ?

Il sourit tendrement en réponse.

— Cette photo appartenait à votre père. Il me l'a confiée la dernière fois que l'on s'est vus, à ITER, juste avant l'incendie. Il m'a dit que s'il lui arrivait malheur, ce symbole vous guiderait vers moi. Et aujourd'hui, ce moment est arrivé.

Juan compare l'image du jeune homme avec leur interlocuteur, et le doute commence à se dissiper. Peu à peu, un mélange de tristesse et de soulagement l'envahit, ainsi qu'un regain d'espoir. Luttant contre les larmes qui lui montent aux yeux, il regarde Rocio, qui semble partager ses doutes.

— Je veux croire en vous, Monsieur Lorius, mais c'est tellement difficile à avaler, avoue Juan, la voix empreinte de vulnérabilité.

Juan Carlos Lorius pose une main réconfortante sur son épaule, lui adressant un regard bienveillant.

— Je comprends, Juan, que tout cela puisse sembler irréel. Mais nous avons beaucoup à discuter, et je suis là pour répondre à toutes tes questions. Commence par m'appeler Juan Carlos.

Juan Carlos.

Juan Carlos.

Juan sait que son père lui avait donné ce prénom en hommage à

son ami. Il essuie ses larmes et glisse les deux photos avec précaution dans le portefeuille de son père.

— Expliquez-nous ce qui se passe, s'il vous plaît. Qui êtes-vous vraiment, et comment avez-vous su où nous trouver ? Et surtout, que voulez-vous de nous ?

— Tout cela est une longue histoire, mon jeune ami, répond Lorius. Mais je vous promets que je vais tout vous expliquer. Pour l'instant, je veux simplement vous protéger. Vous êtes tous deux dans une situation dangereuse, mais nous sommes là pour vous soutenir.

Il leur désigne les fauteuils et la table basse.

— Asseyez-vous et mangez, je vous en prie. Vous devez mourir de faim.

Les deux enfants s'asseyent, testent les mets et les trouvent savoureux. Extrêmement savoureux. L'appétit de Juan se réveille avec un filet d'omble à l'ail des ours. Une chair délicate, un goût raffiné qui le laisse pantois. Il enchaîne sur une cassolette de plantain frit, des épinards sauvages, un morceau de truite et un bol de soupe d'orties. Rocio se pâme de plaisir en savourant une délicieuse salade de laitue agrémentée de fleurs de pissenlits. Durant quelques instants, il n'y a rien que cette nourriture, eux deux et les poissons qui les observent en silence, tout comme Lorius.

— La plupart de ces mets doivent vous sembler étranges, explique leur hôte, mais ils sont sains et nourrissants. Depuis longtemps, j'ai renoncé aux aliments de la « *civilisation* », et je ne m'en porte que mieux. Les Écorésistants ne se nourrissent pas autrement que moi.

— Tous ces aliments proviennent du lac ?

— Oui. Nous avons des animaux d'élevage, des poissons à ne savoir qu'en faire ainsi qu'une ferme de permaculture dissimulée sous les arbres. Les bouquets d'algues s'ajoutent aux salades et légumes verts qu'on y cultive.

Lorius leur désigne un dispositif flottant positionné sous la surface du lac et abritant une grande variété d'algues.

— Des espèces d'algues spécifiques ont été sélectionnées pour leur capacité à survivre et à se développer dans ce lac de montagne. Des méthodes de culture contrôlée, telles que l'utilisation de bassins flottants ou de structures subaquatiques que vous pouvez voir ici, ont été mises en place pour favoriser la croissance des algues en régulant la lumière, la température et l'apport en nutriments. Ces cultures enrichissent les eaux du lac en oxygène, permettant aux poissons de se développer et leur offrant une nourriture variée quasiment inépuisable. Et, avantage indéniable, les algues n'ont pas besoin qu'on les arrose !

Le professeur esquisse un clin d'œil.

— Notre cuisinier excelle à employer et mettre en valeur ces produits du lac et de la forêt. Voici de la confiture de baies d'églantiers et de la confiture de bleuets, voilà une crème au lait de brebis, des chips d'algues, du sucre de nos betteraves. Permettez-moi de vous faire goûter ces mûres, ces myrtilles, ces fraises des bois, framboises, groseilles !

Juan se laisse guider, aussi curieux qu'affamé, tandis que leur hôte les enchante par ses invraisemblables ingrédients et propos.

— La terre, les lacs et les mers sont des nourrices aussi prodigieuses qu'inépuisables.

— Qui forme les rangs d'Écorésistants ?

— Nous avons de tout. Des agriculteurs, éleveurs, cuisiniers, artisans, comme je vous ai dit. Nous avons également des chercheurs, ingénieurs, techniciens, informaticiens, hackers, professeurs, médecins, infirmières et sages-femmes, nous avons des eurodéputés ou des commissaires européens, comme Fonseca, qui s'est fait écarter de la Commission après qu'on l'ait suspecté de faire partie d'un groupe d'élus qui n'acceptent pas l'ordre établi. Nous avons de grands journalistes d'investigation qui luttent contre la propagande de nos dirigeants et tentent de répandre la vérité.

Juan reste interdit. Il ne s'attendait tellement pas à tout cela qu'il en oublie de mâcher les délicieuses framboises qu'on lui a données.

— Êtes-vous rassasiés ? demande Lorius en souriant.

— Oui, répond Juan en s'essuyant la bouche.

Enfin il se sent mieux.

— Moi aussi, indique Rocio, les lèvres et les joues dégoulinantes de jus de framboise.

— Alors, suivez-moi. Je n'ai pas encore répondu à la première question que vous m'avez posée.

Lorius se dirige vers la porte, qui s'ouvre à son approche. Tous trois longent un couloir bétonné éclairé par des diodes et pénètrent dans un ascenseur qui soulève le cœur de Juan tellement il est rapide. Ils parviennent à un autre couloir donnant sur des bureaux. Lorius salue les hommes et les femmes qui y travaillent et leur présente les enfants, qui se voient chaleureusement accueillis. Puis, tous trois traversent le couloir jusqu'à une porte blindée donnant sur une petite salle de pierre au fond de laquelle brille une lumière aveuglante. Quelques bancs de bois empoussiérés, un autel, un crucifix.

— Bienvenue dans la chapelle abandonnée de Notre-Dame-des-Monts.

Les enfants traversent la salle jusqu'à un balcon surplombant un panorama d'une beauté à couper le souffle.

Devant eux s'étend une pente herbeuse parsemée de majestueux mélèzes et de rochers accidentés, offrant le tableau surréaliste d'un lac

aux eaux bleu turquoise éclatant, niché au creux de montagnes découpées.

Une sensation d'immensité envahit Juan, qui reste bouche bée face à ce spectacle naturel. Il contemple avec émerveillement cette explosion de couleurs vives, des teintes mêlées de turquoise, de gris montagnard et de vert alpin, des fleurs bleues, jaunes et rouges, dansant au gré des caprices des papillons. Le bruissement du vent dans les cimes des arbres emporte ses sens, et il croit apercevoir une marmotte se faufilant entre les rochers, tandis que des lièvres bondissent entre les arbres comme s'ils dansaient avec les rayons du soleil. En levant les yeux, Juan est captivé par le majestueux vol de vautours et des aigles royaux planant gracieusement dans ce ciel infini bleu profond.

Il est saisi par un profond sentiment d'humilité face à la grandeur de la nature qui les enveloppe, face à ce spectacle époustouflant, à cette symphonie naturelle où chaque note, chaque nuance semble se fondre en une parfaite harmonie.

— Nous sommes au lac d'Allos, à 2230 mètres d'altitude dans le parc national du Mercantour, Alpes-de-Haute-Provence, explique Lorius.

Juan se livre à un rapide calcul. Son père lui avait dit qu'ITER se situait également dans les Alpes-de-Haute-Provence.

— On est dans la zone contaminée ? demande -t-il.

— En plein dedans, répond Lorius.

L'adolescent ne peut revenir de sa stupeur. Il saisit sa sœur par la main, reculant de quelques pas.

— On va mourir !

— Jamais, fait Lorius en lui tendant un étrange appareil composé d'un tube relié à une boîte munie d'un cadran à aiguilles.

L'adolescent saisit l'appareil et le pointe autour de lui. L'appareil crépite à peine, l'aiguille se déplace de quelques millimètres et s'établit sur « *deux millirems par heure* ».

— Ça fait beaucoup ? interroge Juan en levant la tête.

— Il s'agit d'un taux de radioactivité parfaitement normal. Celui qu'on trouve partout.

Rocio fronce les sourcils.

— Pourquoi ils disent qu'il y a des radiations, s'il n'y en a pas ? demande-t-elle.

— Pour faire peur, répond Lorius.

— Mais pourquoi ?

— Il est plus facile de faire peur que de bâtir un autre mur…

Lorius observe un silence, puis reprend.

— Suite à l'incendie d'ITER, Gaspard Davos a décidé d'isoler ce lieu des hommes pour laisser la nature recouvrer ses droits. Même si je

n'aime pas le personnage et que je lutte contre ses idées, je dois reconnaître qu'il lui est arrivé de prendre de bonnes décisions. Celle-ci en fait partie : un sacrifice consenti pour le futur.

En regardant au loin, Juan perçoit, sur l'arrête d'une montagne, un troupeau de chamois au cou blanc et aux fines cornes, ainsi que des bouquetins.

— Il y a encore des animaux, ici ? demande-t-il, surpris.

— Nous veillons à la restauration de l'écosystème, explique Lorius. Chacun est responsable de ses actes et de leurs conséquences. La Terre est comme un vaisseau spatial. Si l'on détruit ce vaisseau, si l'on détruit son système de conditionnement d'air, si l'on saccage les plantes qui y croissent et les animaux qui y vivent, l'homme devra survivre sans air, sans plantes ni animaux. La Terre s'adaptera, une autre espèce prendra le dessus. Le vaisseau continuera de voguer dans l'espace, mais sans nous. Si l'on traverse un champ de météores, ou si une météorite géante heurte le vaisseau, ce ne sera pas de notre fait, mais le résultat sera le même.

Juan reste béat d'admiration devant la nature qui les entoure, et qui contraste avec tout ce qu'il a connu jusqu'ici. Après avoir subi la sécheresse et les tempêtes à Barcelone, traversé les paysages brûlés du désert provençal, échappé de peu aux inondations du camp Charly, il découvre enfin une nature apaisée et apaisante, une nature où il se sent en harmonie et en sécurité.

Pourquoi l'homme s'en est-il tant éloigné ?

— Si l'on prend soin de notre vaisseau, si l'on permet aux plantes et animaux de vivre et prospérer dans les meilleures conditions possible, alors la nature nous le rendra. Un peu comme de l'argent placé en banque, nous pourrons profiter des intérêts sans toucher au capital.

Lorius marque une pause, et reprend.

— Voilà pourquoi nous prenons soin de cet endroit. La vie peut repartir d'un point précis et irradier dans toutes les directions. La biodiversité a toujours été le parent pauvre du dérèglement climatique, notamment au travers des médias. En réalité, il s'agit de l'envers et l'endroit, telles la lumière et l'ombre, d'une même médaille. L'existence humaine est menacée par ces deux crises environnementales. Il faut donc à la fois prendre soin de notre climat et de la biodiversité.

56.

Levedone
11 heures
27°C

— Bienvenue à Levedone[67].

Les enfants suivent Juan Carlos Lorius le long d'un couloir de verre conduisant à une immense sphère suspendue entre deux eaux. Juan, troublé de marcher sur une surface transparente avec l'étrange impression de nager, ne peut quitter des yeux les poissons aux mille couleurs chatoyantes se laissant dériver entre les algues hautes comme des arbres. Tout n'est que calme et apaisement.

La sphère transparente contient en son centre une sphère d'environ un mètre de diamètre, au centre de laquelle flotte un volumineux cône métallique bleu turquoise. À droite de la petite sphère se trouve un espace bureau épuré, équipé d'armoires, d'une table semi-circulaire et de plusieurs moniteurs holographiques accompagnés de dalles 3D.

— Le centre de contrôle de Levedone, murmure Lorius.

De l'autre côté de la sphère, des fauteuils, un canapé, une table basse encombrée de livres et de dossiers ainsi qu'un rameur disposé au sol.

Ramer sous l'eau, s'amuse Juan.

Il brûle de connaître les secrets percés par l'ancien ami de son père, avec qui ce dernier a formé un duo, fruit de la conjonction de deux esprits hors norme que le temps a malheureusement effacé.

— Bonjour, professeur Lorius, fait la douce voix d'une jeune femme. Bonjour, les enfants. Je me nomme Aletheia[68].

Rocio contemple, fascinée, la surface luisante du cône.

— C'est une intelligence artificielle ? demande-t-elle.

Lorius approuve d'un signe de tête tandis que Juan l'examine avec attention. Contrairement aux ordinateurs habituels, celui-ci semble froid, inerte et silencieux. Sa teinte turquoise évoque les profondeurs du lac.

— Comment fonctionne-t-elle ?

— Demande-le-lui, sourit le professeur.

— Comment fonctionnez-vous, Aletheia ?

— Avec des atomes.

Juan écarquille les yeux.

— Un ordinateur quantique ?

— Le plus puissant au monde, répond Lorius avec fierté.

— C'est quoi, un ordinateur quantique ? interroge Rocio.

Lorius se penche vers elle pour être à sa hauteur.

— Je vais utiliser une métaphore pour te l'expliquer. Imagine un labyrinthe dans lequel existent des dizaines et des dizaines de chemins possibles. Un ordinateur traditionnel les explore tous un à un, ce qui prend un certain temps, même s'il est doté de plusieurs processeurs, car chacun des processeurs exécute le même algorithme en parallèle des autres. Un ordinateur quantique est capable d'explorer tous les chemins en même temps. Il va évidemment beaucoup plus vite.

— Tous les chemins en même temps ? répète Rocio, stupéfaite.

— Un calculateur quantique utilise les propriétés quantiques de la matière, telles que la superposition et l'intrication afin d'effectuer des opérations sur des données, explique Aletheia. À la différence d'un ordinateur classique basé sur des transistors travaillant sur des données binaires – codées sur des bits, valant 0 ou 1 –, le calculateur quantique travaille sur des qubits dont l'état quantique peut posséder plusieurs valeurs, ou plus précisément une valeur quantique comportant plusieurs possibilités simultanées.

Lorius effleure un écran tactile et un panneau blindé coulisse sur une face du cône. Juan et Rocio s'en approchent, mais alors que l'adolescent s'attend à découvrir des cartes emplies de composants et autres diodes clignotantes, l'intérieur se compose de divers disques horizontaux au diamètre décroissant, reliés entre eux par des tiges verticales conduisant au microprocesseur d'où émane une faible pulsation.

— Le battement régulier que vous entendez correspond aux pompes servant à créer un vide autour du processeur pour l'isoler sur le plan thermique, et au système de refroidissement par isotopes d'hélium 3 et 4.

Juan aperçoit en effet un filet de vapeur d'eau glacée s'échappant du cône métallique en sustentation au centre de la sphère.

— Ce système repose sur le principe de la cage de faraday, explique Aletheia. Quatre-vingts couches de blindage destinées à protéger les câbles et préserver le signal depuis et vers le processeur quantique. Pour mieux comprendre, en voici un schéma.

Juan jette un œil au schéma en 3D apparu à l'écran : des disques décroissants, truffés de sondes et de capteurs, d'échangeurs thermiques, enchevêtrés dans un complexe maillage de câbles de données.

— Les plaques circulaires sont autant d'étages de refroidissement jusqu'au zéro absolu, poursuit Aletheia. La température doit être bien plus basse que celle relative à l'énergie des effets quantiques pour éviter une éventuelle corruption par les effets thermiques liés à la chaleur.

— Le processeur créé de la chaleur ? interroge-t-il.

— Les processeurs quantiques que nous développons ne consomment pas d'énergie et ne délivrent pas de chaleur, nous permettant d'augmenter leur puissance à volonté. Seuls la compression et le refroidissement consomment.

Juan s'aperçoit que sa sœur, qui doit ne plus rien comprendre à leur conversation, observe désormais les poissons venus les voir de plus près. La vitre transparente de la sphère lui donne l'impression de flotter, avec elle, au cœur de ce monde subaquatique.

— Quelle est ta puissance de calcul, Aletheia ?

— Un trillion de qubits, répond la voix féminine.

— Un trillion de qubits ? répète Juan, stupéfait.

— Seule une telle puissance est capable de gérer des réseaux neuronaux, répond la voix.

Le premier processeur quantique, créé en 2009 à la Yale University, comportait deux qubits composés chacun d'un milliard d'atomes d'aluminium posés sur un support supraconducteur. Au fil des années 2020, des systèmes de 100 000 qubits ont révolutionné les industries des matériaux, de la chimie et des médicaments en rendant possibles des modèles moléculaires extrêmement précis. Mais il a fallu attendre 2030 pour dépasser le million de qubits.

Un trillion de qubits !

Juan repense aux alignements d'armoires métalliques vrombissantes du MareNostrum, chauffant et bourdonnant, et contemple une nouvelle fois le cône silencieux au centre de la sphère. Leur père leur avait parlé de cette possibilité de « *saut quantique* ». Un ordinateur d'une telle puissance que des années de calcul pourraient être effectuées en quelques secondes seulement. Enrique pensait que personne n'y parviendrait avant des années.

— Au départ, nos machines n'étaient pas assez rapides, poursuit Lorius. Nous avons eu l'idée, il y a quelques années, de créer des puces permettant d'isoler un ion et de le faire léviter dans un espace confiné, à l'intérieur de ladite puce. Puis, nous avons associé dix de ces processeurs quantiques en réseau. Les progrès ont été exponentiels.

Juan demeure perplexe. Cela paraît trop beau pour être vrai.

— Cette machine peut gérer des systèmes un million de fois plus complexes qu'un cerveau humain. Comme si notre cerveau possédait dix hémisphères ! explique Lorius. Un cerveau multi hémisphérique capable de traiter chaque problème de manière différente et de synthétiser le résultat !

— Et… vous travaillez toujours sur le CO2 ? interroge Juan.

— Je n'ai jamais arrêté ! Le développement de Aletheia n'a qu'un but : améliorer la captation et le stockage du CO2. Savez-vous ce dont il est question ?

— Pas dans le détail.

Tandis que Rocio se rapproche, Lorius caresse la dalle des doigts et fait apparaître, en hologramme, un schéma annoté de la Terre et de son atmosphère.

— L'atmosphère est comme une baignoire : tous les gaz à effet de serre qui s'y logent s'y accumulent pour longtemps, notamment le CO2 qui peut y rester des milliers d'années. Le problème est que la baignoire a commencé à déborder. Comment résoudre ce problème ?

— Faut arrêter de la remplir, répond Rocio.

— Tout à fait, ma belle. Ce qui signifie ne plus émettre de gaz à effet de serre. Raison pour laquelle nous avons développé les énergies renouvelables et les systèmes de captation et de stockage dans les industries ne pouvant éviter de produire du CO2, comme certaines usines ou cimenteries.

Il fait apparaître le schéma holographique d'une cheminée d'usine, en sortie de laquelle le gaz est filtré et purifié avant d'être rejeté dans l'atmosphère.

— Des systèmes de captation en sortie sont déjà en place dans la plupart des usines des pays « *riches* » – situés en hémisphère nord, comme le Bloc Nord et les Blocs Amérique du Nord et Chine-Russie –, mais très peu d'entre eux ont été installés dans les pays pauvres et les enclaves, ce qui fait qu'il y a toujours une certaine quantité de CO2 produite dans le monde. La baignoire se remplit toujours un petit peu.

— Qu'est-ce qu'on attend pour la vider, alors ? poursuit Rocio.

— Très bonne question. Pour la vider, il faut éliminer le CO2 émis depuis le début de la révolution industrielle.

— Comment on fait ? interroge la jeune fille, de plus en plus enthousiasmée par ces explications.

Lorius fait apparaître le schéma 3D d'une forêt située tout près d'une usine.

— Différentes techniques existent, comme cultiver des végétaux qui vont absorber du carbone en poussant. Cette biomasse sera ensuite brûlée afin de produire de l'énergie, et la part de CO2 relâché pendant ce processus sera capturée. Malheureusement, ces solutions ne sont pas suffisantes pour vider la baignoire. Raison pour laquelle nous travaillons sur une autre méthode.

Lorius affiche l'image d'un ventilateur géant posé à même le sol, relié par des tuyaux aux profondeurs de la Terre.

— Le DAC[69], ou Direct Air Capture, consiste à aspirer l'air ambiant au moyen d'immenses ventilateurs qui filtrent le CO2 qu'il contient. Les techniques de DAC les plus avancées et utilisées reposent sur l'absorption chimique ou la séparation physique, tandis que d'autres s'appuient sur des membranes ou des boucles chimiques…

Juan lui lance un regard admiratif.

— Que fait-on du CO2, une fois capturé ? interroge-t-il.

— Deux options s'offrent à nous : le stocker en profondeur ou le réemployer. Le stocker nécessite de compresser le CO2 afin d'augmenter sa densité, puis de le transporter via des pipelines ou par bateaux vers sa destination ou son lieu de stockage : des formations géologiques de roches poreuses, situées à plus de 800 mètres de profondeur, surmontées de couches imperméables qui empêchent le CO2 de remonter, sachant que ces types de sites existent un peu partout dans le monde, sur terre ou sous les océans. Le stockage du CO2 est relativement abordable : généralement inférieur à 8,5 néo-euros la tonne de CO2. On peut également utiliser le CO2 pour nourrir et développer des microalgues, produire des biopesticides, des polymères, certains matériaux, des produits alimentaires pour humains ou animaux. C'est ce que nous faisons ici dans une de nos usines.

Les yeux de Juan se mettent à briller d'espoir.

— Mais alors, on va pouvoir revenir à un climat normal ?

— En théorie, oui, mais le développement du DAC est resté extrêmement limité. Les raisons principales sont le coût élevé, étroitement lié au coût élevé de l'énergie, et les nombreuses crises et catastrophes naturelles majeures qui ont dévié les ressources et l'attention des sociétés vers d'autres priorités. En outre, certains gouvernements puissants ont délibérément choisi de ne pas investir dans le DAC, pour des raisons qui leur sont propres et connues d'eux seuls. Jusqu'à présent, sur le plan technique et financier, il est impossible de capturer les immenses quantités de CO2 produites par l'humanité. Les volumes de CO2 capturés sont insignifiants par rapport aux volumes émis. Pendant les décennies 2020 et 2030, à l'apogée de la pollution au CO2, l'humanité pouvait à peine capturer 40 millions de tonnes de CO2 sur les 40 milliards émises ! Même aujourd'hui, alors que la plupart des pays riches ne produisent plus que dix milliards de tonnes de CO2 par an, les pays pauvres continuent d'en émettre, et les systèmes de DAC ne sont ni suffisamment répandus ni suffisamment efficaces. Émettre du carbone reste beaucoup moins coûteux que de le capturer…

Lorius fait apparaître plusieurs graphes colorés.

— Si le CO2 émis est très concentré, comme à la sortie de certaines usines, le coût de sa capture varie entre 13 et 21 néo-euros la tonne de CO2. Lorsqu'il est plus diffus, comme dans les centrales énergétiques ou les cimenteries, il se situe plutôt entre 34 et 100 néo-euros la tonne. Capturer le carbone directement dans l'air ambiant est ce qui coûte le plus cher : de 113 à 300 néo-euros la tonne de CO2 ! Même si le prix de la tonne de CO2 capturé a significativement chuté ces dernières années, ce n'est pas encore suffisant.

— Que faire, en ce cas ?

Lorius sourit avant de répondre. Autour d'eux, une multitude de poissons colorés se déplace avec grâce, leurs écailles chatoyantes reflétant les rayons du soleil qui pénètrent dans les profondeurs. Ils forment des bancs fluides, dansant avec une harmonie éblouissante, ajoutant une touche de vivacité à ce paysage sous-marin enchanteur.

— Développer une nouvelle technique utilisant le DAC. Une méthode naturelle, peu onéreuse, offrant une efficacité sans précédent dans l'absorption du dioxyde de carbone, que nous pourrions implanter partout. C'est ce que nous avons mis au point au Levedone, en embauchant les plus grands chercheurs n'ayant pas été intégrés au département « *Génie Chimique* » de la Mortensen-de Holstein SA.

— Et en quoi consiste cette méthode ?

— Il s'agit d'un procédé inédit utilisant les propriétés des « *amines fonctionnalisées* » et des algues. Les amines sont des composés organiques ayant la capacité d'absorber le CO2. « *Fonctionnaliser »* des amines signifie leur ajouter certains groupes chimiques spécifiques dans le but d'améliorer leur sélectivité et leur capacité d'absorption. Nous l'avons fait durant des années, et les derniers résultats obtenus vont au-delà de nos espérances. Décris-leur le processus, Aletheia.

— Bien, professeur.

Un schéma coloré en quatre étapes apparaît sur l'un des écrans. L'étape 1 indique : « *Captation Avancée du CO2 avec les Amines fonctionnalisées* ».

— Les amines fonctionnalisées, hautement sélectives et spécialement conçues sont utilisées pour capturer le CO2, sont directement pulvérisées dans l'air ambiant aspiré par nos systèmes DAC, explique Aletheia. Ces amines ayant une affinité exceptionnelle pour le CO2 et pouvant le capter même à des concentrations très faibles capturent jusqu'à 99% du gaz carbonique présent.

« Lors de l'étape 2, intitulée : « *Symbiose Algue-Amine pour une Absorption maximale* », les amines chargées en CO2 sont introduites dans des systèmes de culture d'algues haute performance. Ces amines, riches en carbone, agissent comme un engrais de croissance exceptionnel pour les algues sélectionnées pour leur capacité à absorber rapidement le CO2. Les algues bénéficient ainsi d'un apport optimal de nutriments, accélérant leur croissance.

« Arrive ensuite l'étape 3 : « *Optimisation de la Photosynthèse et Stockage Carbone* ». Les scientifiques du Levedone ont mis au point des techniques d'optimisation de la photosynthèse des algues, augmentant leur efficacité à convertir le CO2 en biomasse. Grâce à des conditions de croissance contrôlées et des modifications génétiques ciblées, nos algues stockent le carbone à un taux exceptionnel, dépassant de loin les capacités naturelles des algues.

« Enfin, dans l'étape 4 : « *Valorisation de la Biomasse Algue-*

Amine », la biomasse d'algues produite, riche en carbone, est transformée en biocarburants de haute qualité comme le bio jet fuel, fertilisants, cosmétiques, aliments pour animaux ou en matériaux composites innovants comme les bioplastiques. Ce processus permet de stocker le carbone capturé de manière stable et de le réutiliser dans des applications écologiques, contribuant ainsi à réduire l'empreinte carbone de diverses industries.

Lorius se tourne vers les enfants.

— Nous avons atteint une efficacité d'absorption inégalée dans un petit lac de montagne, conclut-il. Si cette technique est déployée dans toutes les mers du monde, il ne faudra que quelques années pour que la composition atmosphérique revienne à la normale !

Les deux enfants restent muets de stupeur.

— Il reste malheureusement le problème de l'énergie, poursuit le professeur. La capture directe nécessite beaucoup d'énergie pour fonctionner, elle a donc un coût faramineux.

Juan adresse un sourire discret à sa sœur. Il commence à sentir où Lorius veut en venir.

— Les grandes sociétés – les sociétés régnantes comme la M-DH – n'ont pas intérêt à ce que l'on trouve un procédé de DAC viable avant elles, car elles perdraient un marché colossal, poursuit Lorius. Elles cherchent donc par tous les moyens à nous bloquer et nous réduire au silence. Elles déposent des brevets, font voter des lois… Si nous déposons un brevet, je crains qu'elles ne l'anéantissent.

— La M-DH est une société anonyme, fait observer Juan. Vous ne pourriez pas racheter suffisamment de parts pour entrer au conseil d'administration ?

— En théorie, tout le monde peut acheter les parts d'une SA, mais aucune action de la M-DH n'est plus négociée sur le Oslo All Share[70] depuis des années. Il s'agit d'une entreprise familiale richissime, hyper discrète, qui tourne comme l'une des plus puissantes multinationales de la planète. Le vrai pouvoir, aujourd'hui, est le pouvoir des sociétés anonymes, non des individus.

— Alors tout est perdu…

— Rien n'est jamais perdu. Si l'on trouve une source d'énergie adéquate, nous pourrons offrir notre procédé au monde et changer le système.

Il marque une pause, les observant tous deux.

— Savez-vous si votre père a eu le temps de terminer ses recherches ?

Voilà donc où Lorius voulait en venir, se dit Juan. *Il a créé un filtre à CO2 ultra performant qui n'est pas scalable*[71]*, et que seule la fusion peut rendre scalable.*

Juan, toutefois, hésite à répondre. Avec tout ce qui leur est

arrivé, il se méfie de tout, et de tout le monde, l'ami de son père compris. Qui lui dit que Lorius est resté fidèle à ses valeurs ? Qui lui dit qu'il n'est pas, comme Eva Sandvik, un pion dans les mains d'une de ces grosses sociétés qu'il prétend détester ?

Il lui faudrait une preuve supplémentaire.

Une preuve irréfutable.

— Je vois à votre hésitation que vous avez besoin de garanties, sourit Lorius.

Il balaie du doigt l'un des moniteurs holographiques et ouvre une boîte e-mail.

— Vous êtes prêts ?

Les deux enfants hochent la tête. Le chercheur se connecte à River, navigue dans la boîte spam de sa messagerie et ouvre un e-mail. Il fait glisser le message qu'il contient devant leurs deux visages.

« *128134568934796120853741862394051287538914670253194732160485928731563429705314684051287538914670643* »

— Vous devez être au courant que votre père et moi avions pour habitude de communiquer de manière cryptée via River.

Juan hoche la tête, sans trop savoir où souhaite en venir Lorius.

— Eh bien, voilà ce que donne cette séquence numérique lorsque je la passe par le logiciel de décryptage homomorphique, sachant que la lettre A est chiffrée : 10, B chiffré : 27, C chiffré : 15… 1 chiffré 25, 2 chiffré 20, 3 chiffré 11… Nous obtenons la phrase « *Depuis toujours et pour toujours* », à laquelle il faut ajouter la première et la dernière ligne, ce qui nous donne :

« EV-JCL, Depuis toujours et pour toujours, 20-06-20 »

— Retournez la photo de votre père et moi.

Juan récupère les clichés dans le portefeuille de son père, les retourne et lit exactement la même phrase.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demande-t-il sans comprendre.

— Cette phrase signifie que votre père est vivant.

Juan reste bouche bée, incapable de prononcer un mot. Il regarde sa sœur, puis Lorius à nouveau.

— Mais comment… comment pouvez-vous en être sûr ?

— Nous sommes parvenus à tracer cet e-mail. Il a été envoyé depuis Oslo, ou plus exactement depuis le siège de la M-DH à Oslo. Or, votre père n'y serait jamais allé de lui-même. Aucun doute possible : votre père a été kidnappé par Mortensen qui veut l'obliger à

travailler pour lui. Si vous ne vous étiez pas enfuis, vous auriez été ses prisonniers vous aussi. Cela aurait donné à Mortensen un moyen de pression qui aurait rendu votre père plus docile qu'un hôte de la PolDav.

Juan relit l'e-mail, les yeux écarquillés, vérifiant l'émetteur : jrev23@gmail.com, et les liens s'établissent dans son esprit.

JREV23 : Juan Rocio Enrique Verdadero, 16 + 7 = 23, la somme des âges de sa sœur et lui. Il n'ose y croire. Il regarde de nouveau sa sœur, qui a deviné également, et qui hoche la tête en silence, avant de tomber en sanglots dans ses bras.

— Papa, vivant, souffle-t-il.

— Oh, papa, papa ! se contente de prononcer Rocio, entre larmes et sourire.

Le choc de cette nouvelle inattendue submerge Juan. Les émotions se bousculent dans son esprit, oscillant entre l'espoir d'avoir une chance de le retrouver et l'amertume de savoir qu'il a été tenu dans l'ignorance depuis leur départ de Barcelone. Des larmes coulent de ses yeux tandis que Lorius les contemple tous deux d'un air compatissant.

Papa vivant !

Ils restent ainsi un long moment, sans qu'aucun son ni mouvement ne viennent les troubler, si ce n'est un poisson plus gros que les autres qui fait une apparition majestueuse, ajoutant une touche de grandeur et de mystère à cette symphonie aquatique. Ses mouvements puissants et gracieux donnent l'impression qu'il règne en souverain sur ce monde sous-marin.

Lorsque Juan redresse le visage vers Lorius, empli d'espoirs, il s'aperçoit que le chercheur pleure également.

Il le croit à présent.

— Ça veut dire qu'on n'est pas seuls et que rien n'est perdu ! Mais où est papa ?

— Peut-être encore dans l'arcologie M-DH. Ou dans un endroit inconnu. Des rumeurs courent selon lesquelles la M-DH disposerait d'un laboratoire secret dissimulé quelque part en Norvège. Comment savoir si elles sont vraies ? Ce message était un S.O.S. dont le sujet n'était pas lui, mais vous. Savoir que votre père a été kidnappé nous a mis la puce à l'oreille. J'ai activé mes réseaux pour vous localiser et le réseau marseillais a vu vos noms passer au commissariat central. Nous avons appris que vous aviez été envoyés au camp Charly et mis l'un de nos meilleurs agents sur le coup : Frank Verner. Frank devait vous exfiltrer. La suite, vous la connaissez.

— Frank était un Écorésistant ?

— Frank était un agent d'infiltration.

Abasourdi par la réponse du chercheur, Juan ne peut s'empêcher

de poser la question qui lui brûle les lèvres.

— Pourquoi Frank a-t-il été poignardé ?

— Il a été repéré par les services secrets de Davos en nous procurant des documents hautement confidentiels.

Juan écarquille les yeux. *Frank, tué par la PolDav !*

Lorius pose sur lui un regard empli de tristesse.

— Les dictateurs n'ont jamais aimé les résistants, poursuit Lorius, même ceux qui prétendent se battre pour le climat. Davos a rendu l'Écorésistance responsable de l'attaque du Mur de l'eau pour nous décrédibiliser et nous affaiblir. Frank tentait de régler ce problème lorsque vous êtes arrivés à Charly. Il a trouvé des documents établissant l'implication de certains membres du gouvernement de France du Sud dans l'attaque et l'a payé de sa vie. Mais ne vous faites pas d'illusion, tout cela ne se cantonne pas à la seule France du Sud. Il serait naïf de croire que Davos soit le seul dirigeant impliqué.

— Qui d'autre ?

— Beaucoup de gens ont intérêt à ce que le Régime du Sud se montre plus coercitif. Les pays du Nord, d'abord, qui se sentiront plus en sécurité. Au plus les droits des migrants seront réduits, au plus les Nordistes seront protégés. En outre, de nombreux pays ont sombré dans l'extrême droite en plus de la France du Sud. L'Italie, avec Aurora Malani, évidemment, mais aussi la Grèce, la Turquie… Même au Nord : Solheim, Première ministre de Norvège, est une femme de droite farouchement opposée à l'immigration. Ces gens-là nous font croire qu'ils luttent en faveur des populations et de l'environnement à travers le GHC, ou Conseil de l'Harmonie Mondiale, mais ils ne cherchent en réalité qu'à satisfaire leurs intérêts : le pouvoir et l'argent. Voilà contre qui nous luttons.

Juan reste songeur. L'attaque serait-elle vraiment le fait de l'Administrateur Davos ? Il ne peut y croire. Le monde serait bien trop moche, si c'était le cas.

— Pourquoi avez-vous coupé le contact avec mon père, si vous étiez si proches ? demande-t-il.

Lorius fixe le vide.

— J'avais souvent évoqué avec votre père mon idée de créer un réseau Écorésistant. Je souhaitais qu'il prenne la tête de ce projet à mes côtés, mais il a refusé de se « *politiser* ». Pour lui, notre mission était purement scientifique, rien ne devait nous divertir de cette voie. Ses recherches avaient pour objectif de démystifier les questions complexes, de mettre en lumière les faits fondamentaux, et ainsi déjouer les manœuvres de ceux qui cherchent à déformer la réalité. Il croyait fermement que la vérité scientifique constituait le rempart ultime contre les manipulations et les régimes autoritaires. Que résister signifiait créer, découvrir à travers la science les solutions aux

défis de l'humanité, et révéler la réalité cachée derrière les apparences.

Il marque une pause avant de conclure.

— Lorsque j'ai lancé mon appel à l'Écorésistance, j'ai préféré couper les ponts avec votre père, même si cela a été très douloureux. Je ne voulais pas le mettre, vous mettre tous trois en danger.

Il voulait nous protéger.

Juan dresse vers lui des yeux embués et prend une profonde inspiration. Une nouvelle détermination s'empare de lui. Il doit agir, non seulement pour sauver son père, mais aussi pour mettre fin aux agissements de Mortensen qui menacent la planète entière. Une sensation de chaleur se diffuse en lui, son regard s'anime d'une lueur de courage et d'espoir.

— En seriez-vous capable ? demande-t-il. Seriez-vous vraiment capable d'assainir l'atmosphère terrestre, si mon père vous fournissait l'énergie suffisante ?

Lorius plonge ses yeux dans les siens.

— Nous le ferons, répond-il d'une voix tremblante d'émotion. Rien n'est impossible lorsque nous sommes réunis, Enrique et moi. Nous ferons tout pour sauver l'humanité.

— Moi aussi, je veux la sauver ! s'exclame Rocio.

— Alors nous sommes sauvés !

Le professeur rit. Juan hoche la tête, essuyant ses larmes d'un geste décidé. Il repense à ce qu'a dû vivre Fonseca en essayant de les entraîner avec lui. Fonseca, ancien politique ambitieux et avide d'argent devenu un farouche Écorésistant. Fonseca, qu'il croyait fou, lui, jeune adolescent qui n'est rien en comparaison de cet homme qui les a sauvés. Leur père avait raison en leur disant d'aller le trouver.

« Enrique Verdadero, Juan Carlos Lorius, Depuis toujours et pour toujours. »

Si Lorius parvient à coupler sa technique révolutionnaire de DAC à un réacteur de fusion, il la mettra à la disposition du monde, et tout changera.

« *Donnez la formule à la bonne personne* », leur a dit Fonseca. « *Vous comprendrez en la voyant.* »

Juan vient de comprendre.

— Qu'adviendra-t-il de nous, si nous vous procurons ce que vous cherchez ? demande-t-il.

— Cela dépend de ce que vous voulez, répond Lorius d'une voix calme.

— On veut vivre au Nord, on veut une maison et un travail pour mon frère, et un palais de fées pour moi ! s'exclame Rocio.

Lorius esquisse un doux sourire.

— Dans ce cas, vous êtes face à un choix. En ce qui concerne les

NordVisas, étant donné que vous n'avez ni argent, ni lien de parenté avec des Nordistes, ni compétences notables à part les connaissances informatiques de Juan, il vous faut envisager de monnayer la formule de votre père. Une fois de retour au Nord, je ne doute pas que vous puissiez obtenir bien plus que ce que vous demandez actuellement, mais il est probable que la découverte de la fusion finisse entre les mains de Mortensen.

Juan fronce les sourcils en attendant la suite.

— Vous pouvez également choisir de rester ici avec nous. Juan peut rejoindre notre équipe informatique, tandis que Rocio ira à l'école pour apprendre le métier de son choix. Vous serez tous deux témoins de la réalisation des recherches de votre père, mais serez engagés en tant qu'Écorésistants, exposés aux risques et aux incertitudes que cela implique.

— Qu'est-ce qui serait le mieux pour notre père ? interroge Juan.

— Si vous vous rendez au Nord, il est possible que vous le revoyiez, mais son précieux secret tombera entre les mains de son pire ennemi. Si vous choisissez de rester avec nous, vous pourriez ne pas le revoir avant que le monde ne change, ce qui pourrait prendre des années, voire des décennies, mais son secret bénéficiera à toute l'humanité.

Juan choisit de prendre quelques instants pour réfléchir. L'une des raisons pour lesquelles il est devenu hacker est qu'il n'a jamais trouvé sa place, et qu'il a toujours préféré sa liberté à tout le reste. Comme il n'aimait pas le système, il vivait « *hors système* », de même que les hackers ou gangs qu'il côtoyait. En se remémorant les évènements traversés depuis leur fuite de Barcelone, il réalise que sa sœur et lui n'ont jamais eu le temps de méditer sur les implications de la technologie de fusion. Leur priorité immédiate était de survivre, reléguant le secret de leur père au second plan, derrière la perspective d'une vie meilleure au Nord. Ils ne rêvaient que des NordVisas, sans mesurer pleinement l'ampleur d'une technologie qui peut sauver le monde. Ils n'ont jamais pris en compte les conséquences à long terme de leurs actes.

Mais les choses ont changé. Depuis qu'ils occupent le Levedone, Juan commence à comprendre l'importance de la fusion et les conséquences de sa divulgation. Il comprend qu'ils ne peuvent plus agir pour eux seuls. Désormais en sécurité, il se rend compte qu'il peut prendre sa place et agir dans l'intérêt de l'humanité.

De plus en plus fébrile, il se tourne vers Rocio et lui adresse un signe. La jeune fille comprend et lève les yeux vers Lorius.

— Papa m'a donné son collier juste avant d'être tu… d'être kidnappé, corrige-t-elle.

Le regard de Lorius s'éclaire.

— Cette décision est tout à votre honneur. Votre père sera fier de vous lorsqu'il l'apprendra.

Juan se surprend à jubiler.

— Montre-moi ce collier, ma belle.

Rocio passe la main sous le col de son tee-shirt et en sort Cigonium.

— La cigogne est un oiseau migrateur, fait Lorius d'une voix joyeuse. Elle symbolise la fragilité des écosystèmes et de la biodiversité. Vous êtes la clé de quelque chose de grand, les enfants, quelque chose qui va changer le monde !

Rocio regarde son frère et tend le collier au chercheur. Lorius le saisit avec un profond respect et l'ouvre en deux, dévoilant le nanostor, qu'il approche de l'interface.

— Dis-nous ce qu'il y a sur ce nanostor, Aletheia.

— Il m'est impossible d'accéder aux données, professeur. Le nanostor est équipé de technologies de sécurité biométriques avancées. La lecture d'empreintes génétiques garantit que seules les personnes autorisées puissent accéder aux données.

— Comment ça ?

Juan comprend en un éclair. Il saisit le nanostor, qu'il approche lui-même de l'interface, et le fichier s'ouvre.

Il manque défaillir lorsque les données se matérialisent sur l'écran holographique.

Les résultats de « La Liga ».

Oslo
15 heures
25°C

« *Mes chers compatriotes,*

Si je me tiens devant vous aujourd'hui, c'est pour aborder une question qui, à mes yeux, transcende les frontières politiques et idéologiques : le Mur de l'eau. Bien que cette barrière ait été érigée sous prétexte de sécurité et de stabilité, elle a engendré des conséquences économiques et sociales dévastatrices pour notre nation et notre peuple.

Le Mur divise non seulement un pays, un continent, mais aussi des familles et des communautés. Il a brisé des liens qui étaient forgés depuis des générations. La séparation forcée des familles françaises est une cicatrice dans le tissu social de l'Europe, une plaie qui ne peut guérir tant que ce mur subsiste.

Sur le plan économique, cette barrière a entraîné un coût colossal pour notre Bloc. Les ressources qui auraient pu être utilisées pour le bien-être de notre peuple ont été dépensées pour aider à construire cette barrière. Les opportunités commerciales ont été réduites, les échanges culturels entravés, et notre économie a souffert de cette division artificielle.

Je crois en la nécessité de la sécurité et de la stabilité, et je crois aussi en la force de la réconciliation et de la coopération. Il est temps de démanteler ce Mur qui nous divise et de permettre à nos concitoyens de se réunir à nouveau, de renouer avec leurs proches, et de restaurer notre unité nationale.

L'histoire nous a montré que les murs divisent, tandis que les ponts unissent. Ensemble, travaillons à la réunification de l'Europe, à la restauration de nos liens sociaux, et à la renaissance de notre économie européenne. C'est en surmontant ces divisions que nous bâtirons un avenir plus prometteur pour tous. »

Réfugiée dans son duplex d'Aker Brygge, à Oslo, Eva éteint sa télévision. Le visage d'Emil Strøm disparaît de l'écran et les applaudissements s'évanouissent dans le silence. Elle se demande si celui présenté comme l'ennemi par son camp n'a pas finalement raison.

Submergée par un flot de pensées troublantes concernant Magnus Mortensen, Eva fait quelques pas dans son salon. Les questions sans réponses se bousculent dans son esprit, alimentées par les confidences troublantes de la voisine d'Heidi Mirhe, les propos énigmatiques de Juan et la méfiance de certains scientifiques comme Enrique

Verdadero et Juan Carlos Lorius envers l'homme qui est à la fois son employeur et son mentor. Comment expliquer une telle défiance, un tel rejet ? La confiance absolue qu'elle avait placée en Mortensen a laissé place à la question de savoir si ce dernier est un bienfaiteur ayant pu commettre des erreurs, ou un manipulateur de la pire espèce. Tout ce sur quoi elle avait construit sa vie et son évolution semble remis en question. Le charisme et la puissance de Mortensen rendent la situation encore plus délicate, car s'il est difficile de résister à son emprise, il est presque impossible de s'en extraire.

Eva, néanmoins, ressent le besoin pressant d'une réponse. Il faut qu'elle soit fixée sur cet homme si elle veut continuer d'avancer. Cela l'amènera à reconsidérer ses choix, à évaluer si elle doit persévérer à ses côtés ou prendre un tout autre chemin.

Son chemin.

Le regard errant le long des arrêtes du fjord qui se dessine devant elle, Eva repense à ce que lui a confié Sanagas au sujet de l'incendie d'ITER, à ces deux Norvégiens présents sur les lieux, le jour du drame, contrôlés par la gendarmerie avant d'être libérés. Elle songe à la question de Sanagas : « *à qui profite le crime* » ?

Elle a tenté de recontacter Sanagas, qui lui avait laissé sa carte, en vain. Le journaliste ne répond pas à ses appels, ce qui est étrange, étant donné leur échange à la soirée de l'ambassade et l'intérêt qu'il a manifesté pour elle.

« Revenez vers moi lorsque vous aurez ouvert les yeux, vous serez bien accueillie. »

Pourquoi se détourne-t-il ainsi d'elle, alors qu'il avait promis le contraire ? La version courte de son reportage explique-t-elle cette prise de distance ? L'a-t-on forcé à se couper d'elle ? L'a-t-on emprisonné, ou pire, supprimé ?

Eva frissonne à cette idée. Elle a du mal à ignorer le sentiment grandissant que quelque chose ne va pas, qu'elle s'est perdue dans les méandres de la manipulation médiatique. Elle a l'impression de s'approcher peu à peu de la vérité, et son esprit de reporter, qui s'est enfin mis sur « *on* », ne lui laisse aucun répit. Sera-t-elle capable d'analyser le système dans lequel elle est embourbée, de déchirer les voiles de cette propagande qui lui paraît de plus en plus nauséabonde ?

ITER est-il la clé ?

Elle a recensé et analysé toutes les informations possibles au sujet de l'incendie qui a mis fin au projet international de fusion, le 10 février 2045, sans rien trouver qu'elle ne connaissait déjà. Elle a consulté les sites de tous les journaux régionaux, nationaux et internationaux : rien. Elle a contacté les rédactions de la Provence, du Figaro, du Monde, par mail et en connexion directe, mais n'a obtenu

aucune réponse, ou des réponses qui ne l'ont pas fait avancer : personne ne sait pourquoi les articles d'investigation sérieux relatifs à cet accident ne figurent plus sur River.

C'est comme si toutes les données numériques importantes le concernant avaient été effacées du métavers.

Elle s'est alors mise en rapport avec l'AFP, l'Agence France-Presse, chargée de collecter, vérifier, recouper et diffuser l'information sous une forme neutre, factuelle et utilisable directement par tous types de médias – radio, télévision, presse écrite, sites River – ainsi qu'auprès des grandes entreprises et administrations. Elle n'a rien obtenu d'intéressant. Elle a contacté des journaux indépendants, tels que Médiapart, le Canard Enchaîné, l'Humanité, Fakir ou encore Reporterre, pour demander qui traitait ce genre de sujet en 2045. Un seul nom est sorti après qu'elle ait harcelé durant des heures de multiples interlocuteurs.

Alexandre César.

Eva connaît de réputation ce journaliste français, célèbre pour avoir découvert et exposé des vérités auxquelles personne n'ose s'attaquer. Il s'agit d'un ancien élève de l'École normale supérieure, titulaire d'une maîtrise d'Histoire, diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, qui a quitté l'AFP en 2045. Même si Alexandre César continue d'envoyer certains articles à Mediapart ou Reporterre, personne ne sait où il se trouve depuis cette date.

Eva a récupéré le prototype d'e-mail Reporterre.

Elle lui a adressé un message sur Alexandre.cesar@reporterre.net avec la sensation de jeter une bouteille à la mer. Cela n'a rien donné jusqu'ici, mais elle ne s'est jamais contentée d'une seule porte d'entrée. Elle a contacté l'European Forest Fire Information System[72], où une jeune femme lui a répondu que l'incendie était un accident avéré avant d'interrompre la communication. Elle a alors contacté l'Office national des forêts, qui a prétexté « *ne pas être habilité à délivrer de telles informations sans une autorisation expresse du gouvernement de France du Sud* ».

De plus en plus contrariée, Eva met son ordinateur en veille et s'affale dans son canapé avec un profond soupir. Elle commande un Lapsang Souchong à la domotique – son préféré, le Lapsang Souchong doré, une variété caractérisée par ses feuilles de thé dorées et délicates fabriquées à partir de bourgeons et de feuilles de thé cueillis à la main. La voix artificielle accuse réception de sa demande, un déclic retentit, suivi d'un bruit d'écoulement. La théière et la tasse arrivent sur un plateau porté par un petit robot. Eva patiente les trois minutes nécessaires, puis verse le précieux nectar encore fumant dans la tasse avant d'en savourer la saveur douce et raffinée.

Un bip l'avertit de l'arrivée d'un nouvel e-mail, qu'elle ouvre sans

attendre.

Un message pour le moins liminaire glisse devant elle.

« *Gendarme Garbès, retraité, Manosque / se procurer rapports d'enquête et d'expertise / Effacer cet e-mail après lecture / Prier pour qu'il ne vous arrive rien* ».

Évidemment, l'e-mail n'est pas signé et elle ne peut y répondre. Juste cette étrange adresse, cette adresse d'emprunt : no-reply-082050@info10308.com. N'importe qui aurait pu le lui envoyer. S'agit-il de Julien Sanagas ? D'Alexandre César ? D'un piège tendu par un inconnu ?

Eva récupère le lien de la gendarmerie de Manosque, qu'elle tente de contacter, avant de se rappeler que tout le périmètre a été évacué suite à la contamination des lieux, et que le cœur de la Provence s'est transformé en désert radioactif dans lequel personne ne vit. Il lui faut effectuer une longue recherche qui l'emmène d'Aix à Montpellier, puis à Sète pour retrouver la trace du gendarme Garbès, devenu agent des Eaux et forêts désormais retraité.

— En quoi puis-je vous aider ? demande ce dernier depuis un salon privé.

— Mia Thunberg, de l'arcologie Davos, prétexte-t-elle. Je travaille comme conseillère au bureau d'Edgar Nantès, qui m'a demandé de vous contacter à propos d'un évènement qui a eu lieu pendant que vous étiez en activité.

— Edgard Nantès ? répète l'ancien gendarme, apparemment impressionné.

— J'aimerais obtenir des éclaircissements au sujet de l'incendie d'ITER. Vous serait-il possible de répondre à certaines questions ?

— Si Edgard Nantès le demande, j'imagine que je n'ai pas trop le choix…

Il ne les aime pas. Ni Nantès, ni Davos. C'est bien ma chance.

— En effet, répond Eva en riant pour détendre l'atmosphère. Je ne me soustrais moi-même que très rarement à mes obligations le concernant.

— Oui, répond-il, laconique.

— Commençons sans attendre, si vous le voulez bien : de quoi vous souvenez-vous exactement ?

— Pas grand-chose. Il faut dire que c'était une affaire terrible, du genre de celle qu'on aimerait oublier, même si c'est impossible.

— C'était un désastre tant sur le plan écologique que scientifique, fait Eva pour abonder en son sens. Une perte sèche pour la France du Sud.

— Oui.

— Y a-t-il eu une enquête ?

— Bien sûr. Chaque incendie fait l'objet d'une enquête judiciaire.

— Qui l'a effectuée ? La police ou la gendarmerie ?

— La gendarmerie, en raison de son implantation en zone rurale. L'incendie d'Aix-en-Provence, qui a suivi, a été pour sa part confié à la police.

— Avez-vous eu accès au rapport d'enquête ? Pouvez-vous me le résumer ?

— J'y ai eu accès, mais je ne peux pas vous en parler. Seul un juge d'instruction peut le consulter.

— Pensez-vous que cet incendie soit d'origine criminelle ?

— Parmi tous les départs de feu, 90% sont causés par l'homme et 30% sont d'origine criminelle.

Ce n'est pas vraiment une réponse. Eva réprime un soupir. Comment va-t-elle trouver ce qu'elle cherche ?

— Vous aviez, me semble-t-il, intercepté un véhicule où se trouvaient deux Norvégiens.

— Je ne m'en souviens pas. (Puis, au bout d'un instant.) C'est possible, oui. Un ingénieur et un technicien des travaux publics appartenant à une entreprise norvégienne.

— Veidekke ASA ?

— C'est ça. Je crois me souvenir qu'ils travaillaient à l'agrandissement du site d'ITER.

Eva déglutit. Veidekke ASA appartenait déjà à la M-DH en 2045.

— Avez-vous remarqué quelque chose de suspect à l'égard de ces deux hommes ? poursuit-elle.

— Rien de spécial, non. Ce devait être de simples travailleurs. En ce temps-là, les Alpes de Haute-Provence regorgeaient de types d'Europe du Nord venus faire du tourisme ou travailler à ITER : Allemands, Néerlandais, Norvégiens…

— Vous êtes certain que tout semblait normal ?

L'homme fouille un instant dans ses souvenirs.

— Il y a peut-être eu quelque chose en effet. Quand j'ai averti mon supérieur que j'avais arrêté des Norvégiens, il m'a ordonné de les laisser passer. Je lui ai demandé pourquoi, il m'a répondu qu'il avait pour consigne de ne pas déranger les touristes étrangers, car nous avions besoin du tourisme sur le plan économique. J'avoue que je n'ai pas bien compris, car ce n'est pas notre problème, en tant que gendarmes, mais vous savez, moi et la politique…

— Rien d'autre ?

— Rien d'autre.

Étrange. Quelqu'un aurait-il fait obstruction à l'enquête ?

— Avez-vous le nom de votre supérieur ?

— Cela ne vous servirait pas beaucoup : il est décédé.

— Puis-je vous demander la cause du décès ?

— Accident de voiture, je crois. L'une des dernières voitures

thermiques de la gendarmerie, d'ailleurs.

Eva prend note, les sourcils froncés. Cela ne l'arrange pas.

— Y a-t-il eu un rapport d'expertise sur le départ du feu ?

— Oui, mais j'ignore où ce document est passé. J'imagine que si vous demandez à monsieur Nantès…

Des paroles pleines de sous-entendus. Eva se mord la lèvre.

— Monsieur Nantès est quelqu'un de très droit. Je ne pourrai avoir accès à aucun document.

L'ancien gendarme paraît surpris, mais il a la sagesse de garder le silence.

Elle relit l'e-mail anonyme qu'elle vient de recevoir. « *Gendarme Garbès, retraité, Manosque / se procurer rapports d'enquête et d'expertise / Effacer cet e-mail après lecture / Prier pour qu'il ne vous arrive rien* ».

— Avez-vous ce que vous vouliez ? s'impatiente le gendarme.

— J'ai presque terminé. Vous souvenez-vous de ce qui s'est dit à l'époque ? J'imagine que des bruits ont filtré…

— Je n'ai jamais prêté attention aux rumeurs. Tout cela est de l'histoire ancienne, et en parler ne nous ramènera pas ITER. Vos supérieurs l'ont vendu à des étrangers, c'est eux que ça regarde. Je vous prie de bien vouloir m'excuser, je dois retourner travailler.

— Je vous en prie, dites-m'en plus ! insiste Eva. C'est important. J'ai l'impression qu'on nous cache la vérité. Les gens doivent savoir.

L'ancien gendarme quitte le salon avant qu'elle ne puisse infléchir sa décision, toute conseillère d'Egard Nantès soit-elle. Garbès, un retraité qui doit repartir travailler ? Soit il ne veut plus lui parler, soit la retraite, en France du Sud, n'a pas la même définition qu'en Norvège.

Frustrée par la situation qui reste nouée devant elle, Eva relit plusieurs fois l'e-mail avant de l'effacer et de faire quelques pas dans son salon pour réfléchir. Le site d'ITER réduit en cendres, un projet international abandonné du jour au lendemain, des pertes humaines et des disparitions inexplicables, des documents vitaux manquants ou inaccessibles, et surtout, des décisions prises de manière suspecte et non justifiées face à l'ampleur du désastre. Tout semble indiquer une volonté d'étouffer l'affaire, une omerta planant sur le dossier. Mais qui en est responsable, et pour quelle raison ?

Au-delà de ses frustrations, Eva ressent un enthousiasme, une envie et une énergie qu'elle n'avait pas ressentis depuis des années, peut-être même depuis ses premiers pas dans le monde du journalisme, une époque où elle était encore animée par une foule d'illusions et d'idéaux. Mais cet enthousiasme est comme une lueur incertaine dans un océan de doute. La perspective d'une redéfinition complète de son être plane, menaçant de remettre en question les bases mêmes sur lesquelles elle s'est construite.

Tandis qu'elle se plonge dans ses réflexions, une question persiste : saura-t-elle découvrir la vérité cachée derrière les apparences ?

58.

Levedone
17 heures
29°C

— Vous êtes certain qu'il n'y a pas d'autre fichier caché dans le nanostor ?

— Certain, répond Lorius. Aletheia les aurait immédiatement détectés.

— Alors, c'est fichu.

Un lourd silence s'abat sur Juan, Rocio et le chercheur tandis que l'adolescent examine avec attention le nanostor remis par leur père. Il espérait y trouver les données cruciales concernant la formule de la fusion nucléaire, mais aucun des résultats sportifs qu'il contient ne saurait être plus éloigné de ce domaine.

Lorius, sceptique, examine les résultats de la Liga espagnole de football depuis le début du XIXe siècle jusqu'à aujourd'hui. Il contient les classements finaux de chaque saison, les noms des meilleurs buteurs, ainsi que les performances marquantes des joueurs clés classées par année. Le document fournit également une analyse complète des performances des clubs et des joueurs au fil du temps dans la Liga. Tous trois passent en revue les fichiers, examinant chaque dossier avec espoir. Mais à chaque fois, ils ne trouvent que des documents relatifs aux équipes et aux joueurs de foot.

Lorius laisse échapper un soupir de frustration.

— Je n'arrive pas à y croire. Vous êtes certains que votre père vous a dit que tout était là ?

— Il nous a demandé d'emporter les résultats à Alberto Fonseca, à Bruxelles, répond Juan, en désignant le pendentif au cou de ma sœur. J'ai compris qu'ils se trouvaient dans le nanostor.

— Comprendre, ou cru comprendre ? intervient Lorius, songeur. C'est tout de même légèrement différent.

Il se gratte le crâne, pensif.

— Peut-être sont-elles cryptées d'une manière que nous ne comprenons pas encore. Un cryptage dont ce dossier serait la clé…

— C'est-à-dire ?

— Les résultats des matchs, les dates, les performances ainsi que les noms des équipes et des joueurs pourraient représenter des lettres, des séquences numériques ou des symboles désignant des coordonnées dans des équations mathématiques complexes, révélant ainsi la formule recherchée…

Juan esquisse une moue sceptique. L'issue d'un tel cryptage lui paraît hasardeuse. Malgré tout, son père ayant toujours été très méticuleux et protecteur en ce qui concerne ses recherches en général, il est possible qu'il ait pris des mesures supplémentaires pour protéger l'une des plus importantes découvertes d'aujourd'hui.

— Il se peut aussi que les données ne soient pas stockées sur ce nanostor, après tout, poursuit Lorius.

— Vous pensez qu'il pourrait s'agir d'une fausse piste ?

— C'est envisageable. Vous laisser traverser l'Europe entière avec les données apparentes représente tout de même un certain risque…

Juan le fixe avec perplexité. Leur père les aurait-il protégés à leur insu ?

— Où pourraient-elles se trouver, en ce cas ? On a tout vérifié.

— Il doit y avoir quelque chose qui nous échappe.

Alors que l'adolescent se frotte les paupières, impatient et tourmenté, Lorius poursuit avec un sourire rassurant.

— Ne t'inquiète pas, Juan. La formule de la fusion est un trésor scientifique que nous ne pouvons laisser échapper. Nous allons trouver un moyen de percer ce mystère. Poursuivons nos réflexions et imaginons que cette cigogne était une fausse piste laissée délibérément à la portée des prédateurs pour les distraire. Aurait-il laissé un indice concernant la manière de l'utiliser ? Repensez à ce qu'il vous a dit quand vous avez dû fuir.

Juan force sur sa mémoire pour se souvenir.

— Il a dit : « *Prends bien soin d'elle. Elle est très fragile, depuis l'accident* », en parlant de ma sœur. Ensuite, il a dit quelque chose comme : « *Trouvez Juan Carlos Lorius, s'il est encore en vie* ».

— Et sa dernière phrase ?

— Il nous a intimé de fuir et de ne nous fier à personne, pas même à Alberto Fonseca.

Lorius réfléchit un long moment.

— Vous ne vous souvenez de rien d'autre ?

Juan secoue la tête, se demandant s'ils ne sont pas en train de perdre un temps précieux.

— Il a aussi dit : « *N'oubliez jamais : vous êtes mes yeux et mes oreilles* », ajoute Rocio. Je m'en souviens, parce que j'ai imaginé Juan en oreille géante !

— Eh, pourquoi je serais les oreilles ? s'insurge Juan.

— Quelle belle phrase, remarque Lorius, une phrase pleine d'amour. « *Vous êtes mes yeux et mes oreilles* ». Il vous la disait souvent ?

— De temps en temps quand on allait se coucher, répond Rocio.

— Et il vous l'a expliquée ?

Les deux enfants s'observent en silence.

— Jamais, non.

Juan se sent légèrement stupide. Pourquoi n'a-t-il jamais pensé à le lui demander ?

— Et que signifie cette phrase, selon vous ?

— Qu'il nous aime profondément ? répond Rocio. Qu'il nous fait confiance, qu'il souhaite qu'on se soutienne mutuellement dans les épreuves ?

Lorius hoche la tête.

— Pour moi, intervient Juan, en nous attribuant les rôles d' « *yeux* » et « *d'oreilles* », papa nous encourageait à être attentifs et responsables, à surveiller notre environnement tout en étant à l'écoute des besoins des autres.

— Intéressant, observe Lorius. Aletheia, des idées ?

— On peut y voir une démonstration de confiance, répond la voix synthétique : votre père comptait sur vous pour l'aider à voir et à entendre ce qui se passait autour de lui, il se fiait à vos observations et avis. Il vous voyait peut-être comme ses guides et ses informateurs. Peut-être voulait-il vous signifier qu'il attendait de vous que vous agissiez en son nom et que vous portiez les valeurs et les principes qu'il vous a inculqués ?

— Merci, Aletheia, fait Lorius.

— Mais où tout cela nous conduit-il ? s'impatiente Juan, qui ne saisit pas l'utilité d'un tel débat.

— Sans doute nulle part, répond le professeur.

Un sentiment de déception les envahit tous trois malgré leur détermination à résoudre ce mystère. La formule de la fusion, leur ultime espoir de transformer le paysage énergétique et de contribuer à un avenir plus durable, continue de leur échapper.

Les voilà dans une impasse.

Infatigable, Lorius passe en revue le document une fois de plus, tandis que Juan se ronge les ongles, cherchant désespérément une solution qui ne vient pas.

— Il est possible que cette formule ne se trouve qu'en un seul endroit : le cerveau de votre père, conclut Lorius d'un ton résigné.

Rocio pose sur Juan et Lorius un regard empreint de tristesse.

— Je suis désolée, je pensais vraiment que je pourrais vous aider à trouver…

Lorius caresse l'épaule de la jeune fille.

— Ce n'est pas ta faute, Rocio. Personne ne pouvait prévoir que ce serait si compliqué.

Le regard de Juan s'éclaire alors. Il ne peut retenir un cri.

— J'ai trouvé !

— Quoi donc ? demande Lorius, légèrement ébranlé.

— « *Vous êtes mes yeux et mes oreilles* ». Rocio n'avait pas tort,

quand elle a rêvé de moi déguisé en oreille !

— Quoi ?

— Parce qu'elle représente les yeux de mon père. Les yeux bioniques !

Lorius et Rocio restent stupéfaits par l'idée qui vient de surgir du cerveau de l'adolescent. Une lueur d'espoir éclaire le visage du professeur tandis qu'il déroule cette possibilité.

— En effet, déclare-t-il d'une voix excitée. Rocio, tu portes un œil bionique doté de technologies incroyables. Il est possible d'y stocker des informations de manière sécurisée !

— Vraiment ? demande la jeune fille, intriguée.

— C'est une hypothèse, répond Lorius, une piste qui vaut la peine d'être explorée. Les yeux bioniques modernes ont une grande capacité de stockage et peuvent être équipés de mécanismes de sécurité sophistiqués. Si ton père voulait que ses recherches restent secrètes, c'était l'endroit idéal.

— Et Cigonium ?

— Un leurre !

Rocio reste songeuse.

— J'y avais jamais pensé avant. Comment les y auraient-ils placées ?

— À ton insu, sans doute, répond Lorius. En Wifi.

— Papa avait peut-être une clé d'entrée, ajoute Juan. Une porte à laquelle il était seul à avoir accès ?

— Comment vérifier si les données sont bien dans mon œil ?

— Il y a une manière de le savoir, indique Lorius. Les concepteurs de ces yeux bioniques doivent avoir prévu un moyen d'accéder aux données et de les gérer. Il faut regarder sur leur site. NeuroOptics Labs.

Le professeur s'approche d'un des moniteurs pour se connecter au site en question.

— Vous n'utilisez pas Aletheia ? interroge Juan.

— Aletheia est délibérément maintenue hors ligne pour des raisons de sécurité. Nous voulons éviter toute intrusion de la part d'un hacker ou d'une société qui pourrait compromettre son architecture ou voler nos découvertes.

Juan hoche la tête. Rocio et lui restent silencieux, suspendus aux découvertes de Lorius, qui navigue de site en site à la recherche de documentations techniques. Le professeur finit par repérer le modèle des yeux de Rocio et télécharge le programme permettant d'y avoir accès. Il y a un code à entrer, bien entendu.

Mais Juan a une idée. Si leur père leur a demandé de ne *jamais* oublier cette phrase, ce n'est sûrement pas pour rien.

— Vous-êtes-mes-yeux-et-mes-oreilles, articule-t-il tout en entrant

le code dans la machine.

Il s'agit du bon code.

— Rocio, peux-tu afficher les données enregistrées par ton œil ?

Rocio acquiesce, activant un dispositif de visualisation sur un second écran situé à côté du premier. Un fichier apparaît, contenant une multitude de dossiers. Juan ouvre l'un d'eux au hasard, et un autre, puis un autre encore, sous le regard médusé de Lorius. Tous portent la lettre « F » suivie de numéros.

— C'est comme les Frank numérotés du camp Charly ! s'exclame Rocio.

— Ou alors le « F » de Fusion…

Alors que Rocio explique à Lorius à quoi elle fait référence, Juan sourit sans cesser d'examiner les données, qui sont toutes codées. Il télécharge divers logiciels de décodage qu'il teste les uns après les autres devant le regard curieux de Lorius et Rocio. Rien à voir avec un ordinateur habituel. L'ordinateur quantique effectue ses calculs et délivre les informations instantanément.

Au bout d'un moment, une séquence de chiffres et de lettres, qui semble codée d'une manière inhabituelle, attire l'attention de l'adolescent. Son cœur s'emballe d'excitation à l'idée que ces données pourraient bien être la clé tant recherchée : la formule de la fusion.

Il se tourne vers Rocio.

— Tu peux envoyer cette séquence à Aletheia ? Peut-être avons-nous trouvé quelque chose d'important.

Une fois les chiffres et les lettres cryptiques apparus sur l'écran holographique, Lorius demande à Aletheia de les passer à la moulinette de tous les logiciels de décryptage existants, homomorphiques ou non, et Aletheia rend ses résultats derechef, laissant une nouvelle fois Juan interdit. Le professeur les examine alors avec une concentration intense, les deux enfants suspendus à ses lèvres. Peu à peu, ses yeux s'élargissent d'étonnement.

— Je crois que c'est ça. La formule ! s'exclame-t-il avec une joie mêlée d'incrédulité.

Juan s'approche à son tour pour examiner les données, auxquelles il ne comprend absolument rien. Rocio, sous le choc de la découverte, paraît ne toujours pas y croire. Si elle savait que ses yeux étaient spéciaux, jamais elle n'aurait imaginé qu'ils pouvaient détenir le secret d'une formule tant convoitée !

Le professeur pose une main sur l'épaule de chaque enfant, les fixant tour à tour avec intensité. Tous trois se serrent dans une étreinte chaleureuse, unis par la joie de cette découverte extraordinaire.

— Votre père vous a laissé un héritage crucial pour l'avenir de l'humanité. Nous pouvons faire face ensemble à ce qui nous attend.

Êtes-vous prêts à relever ce défi ?

59.

Oslo
19 heures
23°C

En voyant s'afficher un numéro caché sur son holophone, Eva décroche avec méfiance.

— Êtes-vous la personne qui enquête sur l'incendie de 2045 ? demande une voix légèrement éraillée.

— Êtes-vous la personne qui m'a envoyé un e-mail me conseillant de faire mes prières ?

— Moi-même.

— Qui êtes-vous ?

— Alexandre César.

Alexandre César… Alexandre César est au bout du fil, se dit Eva, fébrile.

Surprise et excitée à l'idée que le légendaire journaliste d'investigation français puisse la contacter malgré son statut relativement inconnu, Eva se sent à la fois honorée et craintive à l'idée de collaborer avec une figure aussi respectée. Elle est consciente du sacrifice de cet homme qui vit dans l'anonymat pour dénoncer les systèmes injustes et inspirée par l'exemple de ce journaliste engagé.

— J'avoue ne pas très bien comprendre, confie César. D'un côté, vous sortez ce fascinant reportage télévisé le jour des élections législatives norvégiennes et de l'autre, vous souhaitez percer le mystère ITER.

— Je n'ai pas pu faire autrement, répond Eva, gênée par le cynisme de son interlocuteur. Je suis obligée de travailler en sous-marin pour le moment.

— Je comprends. Mais avez-vous vraiment choisi d'arrêter de voir le monde à travers des lentilles de réalité augmentée ?

Surprise par une question aussi inattendue, Eva encaisse le choc en se demandant d'où lui vient cette sensation de déjà-vu. Cette voix lui évoque quelqu'un, mais elle ne parvient pas à mettre un visage sur ce souvenir lointain.

— Je n'aurais pas cherché à vous contacter si ce n'était pas le cas, répond-elle au bout d'un instant. Comment avez-vous eu mon numéro ?

— Peu importe. Ce que je peux vous certifier, c'est que je suis le seul à pouvoir vous aider. Je vais vous dire ce que je sais, et vous le garderez certainement pour vous.

— Pour quelle raison ?

— ITER fait partie, comme le Stratoshield ou le Mur de l'eau, de ces sujets qu'il vaut mieux éviter. Il serait dommage qu'une étoile montante comme vous doive disparaître comme je l'ai fait…

Eva reconnaît soudain à qui appartient cette voix.

Julien Sanagas.

Alexandre César et Julien Sanagas ne font qu'un.

Cette découverte la laisse stupéfaite. Elle croyait connaître Sanagas, mais apprendre qu'il est en réalité cet Écorésistant , cet Alexandre César qu'elle a toujours admiré la bouleverse. Elle se sent coupable de l'avoir mal jugé, de l'avoir pris de haut, tourné en dérision sans le connaître. À l'avenir, il lui faudra se montrer plus prudente et ne plus jamais prendre les apparences pour acquises.

Revenue de sa confusion initiale, Eva se sent inspirée par une telle initiative, par un tel interlocuteur, et plus déterminée que jamais à creuser pour révéler les vérités cachées derrière les masques, pour devenir enfin, à l'instar d'Alexandre César, une vraie journaliste. Elle hésite à lui faire comprendre qu'elle a compris sa réelle identité, puis se ravise. Ils sont peut-être écoutés, et elle ne veut en aucun cas lui faire de tort.

— Vous êtes encore là ? demande Alexandre-César-Julien-Sanagas.

— Oui. Oui, bien sûr répond-elle d'une voix émue. Vous avez toute mon attention.

— Alors, commençons. J'ai égaré mes notes, mais je m'en rappelle fort bien. Voilà ce que je sais. J'ai lu le rapport d'expertise, qui contient les circonstances de survenue du sinistre – un incendie dans le cas qui nous concerne –, l'identification des dommages subis, une évaluation chiffrée de ces dommages ainsi que les modalités de remboursement ou de réparation.

— Vous avez le nom du groupe d'experts qui est intervenu ?

— Je l'avais, oui, mais ce groupe a été dissous depuis. Avec tout ce qui s'est passé… difficile de remettre la main sur des noms. En outre, le principal rédacteur est mort d'un AVC il y a un peu plus de deux ans.

— Lui aussi ? demande Eva.

— Que voulez-vous dire par « *lui aussi* » ?

— Le supérieur de Garbès, qui dirigeait l'enquête, est décédé dans un accident de voiture. L'expert, l'enquêteur, les deux personnes les plus importantes de l'enquête sont donc toutes deux décédées quelques temps après les faits.

— Cela fait beaucoup de coïncidences.

— Il ne reste que des subalternes, des personnes qui n'avaient accès qu'à des informations parcellaires. Et les documents les plus

importants ont disparu. Avez-vous pu lire le rapport d'enquête ?

— Je n'ai pas eu le droit, car seuls les juges et les enquêteurs y ont accès, mais je connaissais très bien l'un des enquêteurs, qui m'a confié beaucoup d'informations. J'avais rédigé un papier, à l'époque. Disparu, évidemment. De toute façon, je n'avais même pas pu écrire ce que je voulais.

— La censure ?

— La France du Sud, mademoiselle.

Assurément.

— J'ai peu de temps. Vous êtes prête à noter ?

— Bien sûr, oui, répond Eva en attrapant un stylo.

— Commençons par le début. Pour déterminer la nature criminelle ou non d'un incendie, il faut se baser sur la recherche de produits ayant initié ou permis l'accélération, la propagation d'un feu. Pour être capable d'interpréter les résultats analytiques, il est nécessaire de posséder non seulement la connaissance des produits susceptibles d'être déviés de leur application originale à des fins incendiaires, mais également celle des matériaux interférents, ce qui sous-entend leur composition et les proportions relatives de leurs composés. Il est également nécessaire de passer outre les pertes d'informations pouvant être dues à l'évaporation des composés légers, aux phénomènes de recondensation, à la présence de produits sous forme de traces et aux interférences d'origine organique.

— Vos explications sont précieuses, répond Eva, pleine de gratitude. Merci.

Merci, Julien.

— Le problème, c'est que les hydrocarbures ont été utilisés durant un tel nombre d'années qu'ils sont devenus quasi omniprésents dans le sol. Carburants, solvants ou matériaux synthétiques, produits de la vie courante tels que combustibles de chauffage, peintures, vernis et solvants, matériaux pour l'habitation, vêtements, appareils électroménagers, emballages… Il est logique de retrouver des traces d'hydrocarbures sur les scènes d'infraction, qu'elles y aient été déposées de façon légitime ou à des fins détournées pour commettre un crime ou un délit.

— Comment procède l'expert ?

— Plusieurs stratégies ont été développées par les laboratoires de criminalistique. Les protocoles sont sensiblement différents au niveau échantillonnage, mais la technique analytique utilisée est toujours la même : la chromatographie gazeuse. Dans le cas d'un incendie, les prélèvements ne sont pas constitués de produits purs, mais de gravats et résidus hétérogènes sur lesquels doivent être réalisées des recherches d'accélérants. Il s'agit de mettre en évidence des composés organiques et coupes pétrolières volatiles – acétone, nitrométhane,

alcool à brûler, supercarburant, white-spirit, kérosène – et des coupes pétrolières semi-volatiles – gazole, huiles, graisses, paraffines – pouvant potentiellement signer le caractère volontaire d'un incendie. Dans tous les cas, la détection est généralement réalisée par un spectromètre de masse.

— A-t-on identifié un produit accélérant au point de départ du feu ?

— Un produit de type « *supercarburant*[73] » a été identifié à proximité du site de ITER. Cette information est particulièrement importante, et vous allez comprendre pourquoi. Mais avant cela, parlons des interpellations. Un total de neuf personnes ont été soupçonnées d'être à l'origine de l'incendie. Elles ont toutes été interpellées et placées en détention provisoire le temps de l'enquête, à part les Norvégiens.

— J'ai effectivement parlé au gendarme qui a interpellé les Norvégiens. Son supérieur lui avait donné ordre de les laisser partir pour ne pas nuire au tourisme d'Europe du Nord.

— Ben voyons…

Sanagas marque une pause, et reprend.

— Trois des personnes interpellées avaient déjà été condamnées pour des peines allant jusqu'à deux ans de prison. La plus lourde peine avait été prononcée à l'encontre d'un jeune homme reconnu coupable d'une série d'incendies aux environs de Manosque quelques mois auparavant, mais il avait été établi que ce jeune homme ne pouvait se trouver sur les lieux au moment des faits. Les deux autres étaient un homme de 44 ans, mis en examen après avoir avoué avoir causé plusieurs départs de feu qui ont ravagé 1 200 hectares en Ardèche, ainsi qu'un ancien pompier volontaire de 33 ans. Les deux hommes ont été relaxés dans le cadre de l'incendie d'ITER, mais le pompier volontaire a été jugé et condamné par la suite à Aix-en-Provence pour deux incendies dans le Lubéron.

— Qui étaient les six autres ?

— Les deux Norvégiens, donc, ainsi que quatre autres profils : deux chômeurs, un mineur et un retraité, provenant tous de milieux sociaux très différents. Les chômeurs ont vite été écartés, car on les avait vus s'aviner au bar du coin durant les faits. Le jeune, quant à lui, venait d'une famille riche, le retraité avait à peine de quoi manger. Les deux présentaient un profil psychologique faible et des troubles mentaux. Les expertises médicales diligentées au cours de l'enquête ont établi qu'il s'agissait de pyromanes, qui mettent le feu pour satisfaire une pulsion, et non d'incendiaires, dont l'acte répond à un mobile précis. C'est le retraité qui a été condamné. Il est décédé en prison, paix à son âme. Quant aux Norvégiens…

— De respectables travailleurs, selon le gendarme.

— Effectivement. Mais ce que ne vous a peut-être pas dit le gendarme, c'est que les restes d'un bidon brûlé contenant un produit similaire avaient été découverts lors de la perquisition du domicile loué par les Norvégiens. Il n'était pas sur les lieux, mais dans la forêt attenante. N'empêche…

— Quel lien a été établi, exactement ?

— Des coupes pétrolières similaires entraient dans la composition de ces différents produits - des résidus de supercarburant sur le lieu de départ de feu, un bidon inconnu retrouvé près du domicile des Norvégiens. Ces informations auraient pu, et auraient dû orienter la suite de l'enquête. Il aurait fallu effectuer une comparaison fine des produits contenus dans ce bidon et de ce qui avait été prélevé sur le site. Il aurait été alors possible d'asseoir le caractère criminel ou non de l'incendie, et d'établir une corrélation avec des auteurs présumés. Mais l'analyse n'a pas été poussée plus loin et les Norvégiens n'ont jamais été poursuivis. Nous parlons pourtant d'ITER, un projet international de la plus haute importance !

— Donc si je résume, l'analyse n'a pas été effectuée convenablement. Les principaux suspects ont été relâchés par un gendarme sous les ordres de son supérieur direct qui appliquait une politique arbitraire et illogique. L'enquêteur en chef est décédé, ainsi que le principal rédacteur de l'analyse. Cela ressemble très fortement à un complot.

— Quand je vois que toutes les données du désastre ont été effacées, cela me conforte dans l'idée que tout cela a été décidé au plus haut niveau.

— Au niveau national ?

— National, voire international.

Eva prend quelques secondes pour rassembler ses esprits.

— Imaginons que les deux Norvégiens soient les auteurs de l'incendie. Pourquoi auraient-ils commis une chose pareille ?

Elle entend presque Julien Sanagas sourire de l'autre côté de l'holophone.

— À qui profite le crime, selon vous ?

Toujours la même question, sourit Eva en repensant à la réception à l'ambassade.

— À celui ou ceux qui rêvent de développer la fusion ?

— Exactement. Imaginez que quelqu'un y parvienne… il deviendrait le Maître du monde !

Sanagas reprend après un bref silence.

— Vous devriez peut-être laisser tomber.

— Mais si je ne veux pas laisser tomber ?

— Je salue votre courage, même s'il relève plus de l'inconscience qu'autre chose…

— Je vous en prie. Je ne suis pas une enfant, déclare Eva d'un ton déterminé. Donnez-moi encore quelque chose pour que je puisse avancer, même si je le fais seule.

Le journaliste semble hésiter. Il pousse un long soupir.

— Comme vous voudrez. Si j'étais vous, je chercherais du côté des laboratoires de recherche en physique nucléaire. Il n'y en a plus tant que cela en Europe, et m'est avis qu'ils ne sont pas très loin de l'endroit où vous vous trouvez. Méfiez-vous, vous ne savez pas à qui vous avez affaire.

— Je ferai attention, répond-elle. Mais que faire des preuves que je trouverai ?

Sanagas rit.

— Me prenez-vous pour un lapin de trois semaines ?

La réaction du journaliste est compréhensible : depuis des années, Sanagas s'est sacrifié pour lutter contre un mal dont elle faisait partie et commence à peine à se détacher. Pour lui, elle vient de passer du statut de corrompue à celui d'apprentie initiée, de nouveau-né qui vient d'ouvrir les yeux.

Un nouveau-né du camp adverse, dont il se méfie et qui doit faire ses preuves.

Un silence s'ensuit, durant lequel elle se demande si Sanagas n'a pas raccroché. Puis sa voix résonne à nouveau, un murmure, comme s'il craignait d'être sur écoute.

— Il est possible que des personnalités haut placées, au niveau européen, soient intéressées par de tels documents et sachent ce qu'il faut en faire, répond-il évasivement. Mais ce sont des gens prudents : ils ne se manifesteront que si les preuves sont suffisamment solides…

Eva serre le poing. Il existe donc des eurodéputés, commissaires européens, peut-être même des ministres ou secrétaires d'État qui n'ont pas baissé les bras. Un réseau secret dont Sanagas fait partie. Ils œuvrent dans le silence, guettant le moment ou le document opportun. Ce document, c'est elle qui va leur apporter et ce moment, c'est elle qui va le créer.

Cet aveu ravive en elle un espoir perdu depuis longtemps.

— Faites très attention à n'en parler à personne. Je dis bien personne, conclut Sanagas. Au revoir, mademoiselle, et bonne chance !

Eva se retrouve seule devant son ordinateur, seule face à elle-même. Elle parcourt les notes et documents qui s'étalent sur son bureau, et ce qu'elle y lit remet en question tout ce qu'elle a accepté comme vérité jusqu'à présent. Les preuves s'empilent, formant un puzzle troublant et dérangeant. Elle ne voit qu'un coupable possible, qu'une société capable de développer la fusion : la M-DH. Ce qui est exposé sous ses yeux laisse peu de place au doute. Chaque fait, chaque

témoignage, chaque information semble crier la vérité qu'elle a tant redouté de découvrir. Les manipulations, les mensonges, les alliances douteuses, tout est là dans le désordre, malgré des éléments manquants.

Envahie par une profonde colère mêlée de dégoût, elle se lève pour faire les cent pas. Les souvenirs de ses débuts enthousiastes et idéalistes ont cédé le pas à une douloureuse réalité. Les paroles de Mortensen et de Solheim, leur rhétorique habile, leurs promesses de changement positif, tout cela n'a sans doute été qu'une façade destinée à dissimuler des intentions bien plus sombres. Pire : durant de nombreuses années, elle a été complice de la manipulation et de la désinformation. Chaque article qu'elle a écrit, chaque mot qu'elle a prononcé pour dépeindre une image positive de l'action de son gouvernement, tout cela la hante désormais.

Comment a-t-elle pu rester aveugle si longtemps, comment a-t-elle pu ignorer les signes qui pointaient vers la vérité ?

60.

Levedone, au même instant
23°C

— La formule est bel et bien celle de la fusion, affirme Lorius. Mais j'ai effectué tous les tests possibles, elle est incomplète. C'est comme essayer de résoudre un puzzle avec des pièces manquantes. Sans votre père, je crains de n'arriver à rien. J'ai beau avoir envoyé une dizaine de réponses à l'adresse du message codé, rien n'y fait.

— Papa doit être surveillé, répond Juan. Surveillé, voire isolé. Rien ne nous dit qu'il a encore accès à River.

— Cela ne fait aucun doute. Ce qui est malheureux, c'est que nous ne pouvons communiquer que dans un sens, de lui vers nous. Il ne sait même pas que vous êtes vivants et en bonne santé, ici, avec moi. Non, vraiment, je ne vois pas…

Juan serre le poing de colère. Si seulement il pouvait contacter son père ! Mais comment savoir où il se trouve exactement ?

Mortensen-de Holstein SA, Oslo.

Il lui faut trouver un moyen de pénétrer cette société. Le problème, c'est que la M-DH est l'une des sociétés les plus sécurisées au monde. Elle pourrait chercher à l'identifier, sécuriser ses systèmes et se défendre. Elle pourrait même lancer des contre-attaques pour récupérer les données qu'il pourrait lui voler, et détruire le système adverse, c'est-à-dire éradiquer Aletheia. Elle pourrait également, vu les moyens dont elle dispose, localiser le repaire secret de Lorius et envoyer des commandos pour éliminer les Écorésistants et détruire leurs installations, s'appropriant toutes les recherches, tous les résultats. Non, une attaque frontale n'est vraiment pas souhaitable.

Trop de choses se jouent au Levedone.

Un animal étrange, tout en longueur, aux reflets argentés et aux écailles chatoyantes, surgit soudain devant l'adolescent, se rapprochant avec curiosité des vitres de la sphère. Son corps serpentin s'enroule gracieusement autour d'une algue, ses nageoires ondulant tels des rubans aquatiques. Ses yeux perçants observent Juan avec une lueur de curiosité, le surprenant dans un émerveillement empreint de fascination face à cet organisme inconnu venu l'observer d'aussi près.

— Tu ressembles beaucoup à ta mère, tu sais, Juan ? murmure Lorius, qui s'est approché.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Pour la flamme de vie qui brille dans tes yeux. J'étais présent

le jour où ton père a rencontré ta mère. Nous étions tous deux allés prendre un verre sur une terrasse de Barceloneta après une journée de recherches et un entraînement de foot. Ta future mère se trouvait attablée, seule, un gros sac de voyage à ses pieds. Quand Enrique lui a proposé de se joindre à nous, je crois qu'ils se sont tout de suite plu. Ta mère, fraîchement débarquée du bateau, était une jeune femme débordante de vie et parfaitement inculte. Elle ne parlait pas un mot d'espagnol. Enrique a commencé à lui parler de son travail, puis lui a proposé de lui donner des cours. Elle a accepté, animée d'une véritable soif de connaissance. Elle apprenait vite et bien. En quelques mois, elle parlait parfaitement notre langue. Elle est devenue son assistante et ils se sont mariés. Un an plus tard naissait un petit bonhomme dodu qu'ils ont appelé Juan.

— C'est beau… souffle Rocio.

Juan, souriant d'un air béat, se laisse aller à la contemplation du long poisson étrange tandis qu'il plonge vers les profondeurs et disparaît. Il aimerait, comme lui, pouvoir examiner la M-DH au plus près avant de se fondre dans l'obscurité. Comme le poisson. Si seulement il pouvait installer une caméra et toute une batterie de capteurs dans un poisson télécommandé… Une idée lui vient alors : cibler l'une ou l'un des employés de la société pour l'observer de l'intérieur.

Mais qui ?

Eva Sandvik serait la personne idéale. Elle est proche de Mortensen et a toute sa confiance.

Mais les choses ne sont pas si simples. Sandvik est l'outil médiatique façonné par leur ennemi, sculpté dans un moule qui ne laisserait jamais place à une coopération de sa part, et un tel retournement lui paraît hautement improbable. La dernière fois qu'il l'a vue, elle les a pourchassés avec deux inconnus, probablement des acolytes de Mortensen. Il est certain qu'ils les auraient capturés si l'hélicoptère n'était pas intervenu à temps. Quel sort leur auraient-ils réservé dans ce cas ? Sans parler de ce message reçu d'elle, où elle leur promet monts et merveilles s'ils se rendent à Mortensen. Pensait-elle réellement ce qu'elle a écrit, ou bien a-t-on exercé des pressions sur elle ?

Quels que soient les efforts déployés par Juan pour éloigner son nom de ses pensées, il revient sans cesse. Cette Norvégienne reste ancrée dans sa mémoire. Il la connaît, il sait comment la contacter. Que se passerait-il alors ? Il faudrait impérativement la forcer à les aider, mais comment y parvenir ? Seules deux options lui semblent envisageables : négocier avec elle, ce qui impliquerait la révélation d'informations précieuses en échange de son assistance, ou dévoiler des aspects compromettants sur Mortensen qu'elle ignore, lui

montrant qu'elle n'est ni du bon côté ni en sécurité. N'ayant rien à partager qui ne compromettrait ni l'Écorésistance ni la quête de leur père, il opte pour la seconde possibilité.

— Eva Sandvik pourrait peut-être nous aider à retrouver mon père, déclare-t-il.

Lorius fronce les sourcils.

— Eva Sandvik ? Comment peux-tu être naïf à ce point ?

— Elle n'est peut-être pas dupe de ce qui se passe.

— Possible, admet Lorius, toujours sceptique. Mais elle a toujours œuvré pour ce système. Pourquoi se retournerait-elle contre lui, alors qu'elle dépend de lui ? Ses doutes feront-ils le poids face à ses ambitions ? Seront-ils suffisants pour qu'elle passe à l'action ?

— Je ne sais pas, est forcé de reconnaître Juan. Mais elle changera peut-être de camp si elle apprend que Mortensen a envoyé des tueurs pour kidnapper mon père.

Un long silence s'abat sur eux, seulement interrompu par le doux bruit des bulles d'air montant parfois à la surface du lac.

— Imaginons qu'elle accepte de nous aider, reprend Lorius au bout d'un moment. Comment comptes-tu t'y prendre ?

— Laissez-moi y réfléchir un instant.

L'adolescent fait les cent pas devant les murs de verre, sous les regards curieux des poissons. De hautes algues ondulent doucement au rythme des courants, telles les colonnes d'un temple se perdant dans les profondeurs. Leurs longues frondes offrent un abri et un refuge aux petites créatures marines, ajoutant à l'ensemble une sensation d'intimité et de mystère.

Il se retourne vers Lorius.

— La plupart des gens oublient que beaucoup d'objets du quotidien intègrent un logiciel contenant des failles exploitables par un virus, explique-t-il. C'est l'un des inconvénients du monde ultra-connecté d'aujourd'hui…

— Un virus ? demande Lorius, les sourcils froncés.

— C'est la manière la plus efficace de pénétrer chez quelqu'un sans y avoir été invité.

— Quel appareil voudrais-tu infiltrer ?

— L'holophone de Magnus Mortensen.

Lorius éclate d'un rire nerveux.

— Rien que ça !

Juan ne se laisse pas décontenancer.

— Un smartphone est plus vulnérable qu'un ordinateur, il est connecté, et contient toutes les informations dont on a besoin.

— Même si Sandvik accepte de nous aider, ce dont je doute, Mortensen ne lui donnera jamais accès à son holophone.

— Faut voir. Elle est certainement très débrouillarde. Il faudrait

que le virus se propage directement à tout ce qui est connecté au téléphone, ce qui limiterait les risques qu'il soit détruit s'il est repéré.

— C'est facile à faire ?

Juan secoue la tête.

— Installer un virus de manière pérenne sur des écouteurs, par exemple, n'est pas toujours possible. Si on veut que le virus se relance suite à l'arrêt et au redémarrage d'un appareil, il doit être persistant, c'est-à-dire qu'il faut l'implanter dans la mémoire à long terme du dispositif attaqué, et pas seulement dans sa mémoire d'exécution. Il est donc nécessaire que le dispositif contienne une fonction de mise à jour, que le virus aura pris le soin d'enclencher lors de son installation, pour s'enregistrer sur la mémoire à long terme. Et cela suppose que cette fonction de mise à jour ne soit pas elle-même sécurisée…

Lorius paraît ne rien comprendre. Rocio, qui bâille à s'en décrocher la mâchoire devant une créature aux nageoires violettes et translucides, a déjà abandonné.

— Tu sais faire ça, Juan ?

— Infecter des objets ? C'est même ma spécialité. À Barcelone, quand il y avait encore des voitures, certains clients me payaient pour que les ordinateurs de maintenance leur laissent passer le contrôle technique. Un véhicule bon pour la casse sortait intact d'un point de vue mécanique.

Lorius paraît songeur.

— Et si la Cybersécurité de la M-DH découvre le virus, pourront-ils remonter jusqu'ici ?

— Pas si je prends soin d'obfusquer – d'obscurcir – le code du virus pour le rendre incompréhensible.

— Obfusquer… répond Lorius, à demi rassuré.

— Il faudra aussi que je place une charge.

— Une quoi ?

— Une charge : un autre code qui sera directement téléchargé par le virus, et qui nous ouvrira une fenêtre d'accès sur le réseau de la société.

Le professeur lève un sourcil sceptique.

— Voilà donc ton plan ? Demander à Sandvik, employée et sbire de Mortensen, d'installer un logiciel espion sur le réseau d'une des plus grosses sociétés au monde ?

— C'est notre seule chance. Si je parviens à récupérer les données, je pourrais retrouver mon père pour lui demander le reste de la formule, et on pourra voir comment l'exfiltrer.

— Sandvik n'acceptera jamais.

— Qu'a-t-on à perdre à essayer ?

Lorius réfléchit un long moment avant de répondre.

— En ce cas, essaie.

Oslo
Veille de l’adoption de la nouvelle loi de sécurité européenne et de l’inauguration du Mur de l’eau

61.

Oslo
10 heures
22°C

Assise à son bureau du 134e étage de l'arcologie M-DH, Eva songe à tout ce qu'elle a découvert depuis son départ pour Marseille, le regard perdu quelque part entre le ciel et le fjord d'Oslo.

Même si la mauvaise foi et le comportement ambivalent de Mortensen ne font désormais plus de doute, elle ne dispose d'aucune preuve de mauvaises intentions de sa part, ce qui la plonge dans un profond désarroi dont seul le temps pourra l'extraire. Car le temps révèle toujours, à travers les événements, les intentions cachées de ceux qui tissent la trame du cours des choses.

Le temps et les actions.

Maintenant que les techniciens et les monteurs sont occupés à finaliser la version longue du reportage commandité par Mortensen, et qu'elle n'aura plus qu'à vérifier que tout sera conforme à ses attentes, elle dispose d'un peu de temps pour enquêter de son côté.

Depuis son retour à Oslo, elle n'a jamais cessé de se poser des questions et de faire des parallèles étranges qui l'ont menée jusqu'à un certain point qu'elle n'a pas pu dépasser. Il lui faut désormais en savoir plus. Il lui faudrait récupérer l'information directement à la source, dans le bureau de Mortensen, fouiller tous les documents possibles – en tant que journaliste, elle sait comment s'y prendre –, mais comment avoir accès au Saint des Saints ? Les drones de Mortensen, postés devant son bureau, empêchent quiconque d'approcher ce dernier sans y être invité. En outre, le chef d'entreprise est en permanence entouré d'une cour de conseillers, partenaires ou clients. Pourrait-elle s'introduire subrepticement dans son bureau, de nuit, lorsqu'il ne s'y trouve pas ?

Bien trop dangereux, entre les détecteurs, capteurs de toutes sortes, caméras et micros.

Comment se connecter à son ordinateur sans se faire repérer, avec les firewalls et contre-mesures d'intrusion que la Cybersécurité doit avoir mis en place ? Mortensen est un homme brillant, brillant et prudent, qui pense à tout : il ne laissera jamais personne avoir accès à ses ordinateurs – fixes ou portables – ni à l'un de ses holophones, qui doivent tous être extrêmement bien protégés. En outre, pour s'être déjà rendue à de nombreuses reprises dans le bureau de Mortensen, Eva sait qu'elle ne pourra approcher de nanostor ou autre dans ses

ordinateurs, car il n'y a pas d'espace prévu pour la connexion sans fil entre un support de données et les divers réseaux de la M-DH.

Son impuissance l'exaspèrede plus en plus. Elle se lève, tourne autour de son bureau, repensant à ces enfants qui ont été enlevés avec leur précieux bagage. Où se trouvent-ils actuellement ? Sont-ils encore en vie ?

Saisissant machinalement son holophone, elle lance Signaldust.

Son cœur se serre lorsqu'elle aperçoit une fenêtre de chat déjà ouverte. La fenêtre en question contient un message de source inconnue, dont un mot mal orthographié qui lui fait l'effet d'une décharge électrique.

« *Salu toi* ».

Le message s'autodétruit juste après sa lecture. Son cœur s'accélère. S'agit-il de la personne à laquelle elle pense ?

« *Ça va ?* »

« Bien, bien »

Les yeux d'Eva s'écarquillent d'incrédulité devant cette suite de messages inattendus. Ils ne peuvent avoir été envoyés que par une seule personne : Juan. Ils respectent la forme souhaitée et Juan sait qu'elle n'est pas surveillée, puisqu'elle n'a pas répondu à sa question par une autre question. Son cœur s'emballe tandis qu'elle relit chaque mot avec émotion. Elle craignait d'avoir à jamais perdu le contact, que les enfants Verdadero aient disparu ou aient été tués, après tout ce qui s'était passé. Un soulagement mêlé de joie l'envahit, et elle se sent submergée par un torrent d'émotions contradictoires.

Préférant quitter son bureau au cas où quelqu'un y aurait installé micros ou caméras, elle se rend dans l'un des nombreux espaces détente de TVNorge, se sert un Bio-Cola 155, s'installe sur un canapé légèrement à l'écart d'un groupe occupé à discuter et approche ses mains de l'holophone, fébrile. Ses doigts tremblent, témoins de l'excitation qui la traverse.

Elle demande : *« Comment va R ? »*

« Bien également »

La jeune femme pousse un soupir, soulagée et excitée, puis poursuit : *« êtes-vous en sécurité ? »*

Les secondes qui s'écoulent avant d'obtenir une réponse lui paraissent interminables. Enfin, la réponse de Juan arrive : « *oui* », puis « *Peut-on avoir confiance en vous ?* »

Évidemment, se dit Eva, le cœur serré. Juan a été renseigné sur ses liens avec Mortensen. Il sait donc qu'elle leur a menti, du moins par omission, en lui cachant l'identité de son véritable employeur. Peut-être a-t-il également compris que son aide à Bruxelles n'était pas totalement désintéressée.

Elle poursuit d'une main tremblante : « *Oui.* »

Quelques secondes passent avant que la réponse de Juan ne s'affiche.

« *Prouvez-nous qu'on peut vous faire confiance.* »

« *J'enquête sur M.* »

Aucune réponse. Évidemment, il lui faut être plus claire. Il lui faut des preuves. Seules des preuves tangibles pourront renforcer sa crédibilité.

« *J'ai enquêté sur ITER. J'ai échangé avec Alexandre César. Je sais qu'ils ont menti à tout le monde, y compris moi-même. J'ai ouvert les yeux et je veux vous aider.* »

Plusieurs secondes passent sans qu'aucune réponse ne lui parvienne. Et pour cause, il lui faudrait expliquer son point de vue et montrer comment elle essaie de changer les choses de l'intérieur. Montrer son engagement en mettant en place des mesures pour protéger les enfants et garantir leur sécurité. Leur donner l'assurance qu'elle fait tout en son pouvoir pour minimiser les risques qui pourraient découler de leur situation. Mais comment ouvrir, à distance, un espace où la confiance peut s'épanouir ? Comment gagner la confiance de quelqu'un à travers de simples mots ? Les paroles ne suffisent pas. Eva doit prouver sa loyauté à Juan par ses actes. Elle ne peut faire cela qu'en prenant des décisions qui mettent en priorité la sécurité et le bien-être des enfants, même si cela signifie aller à l'encontre des intérêts de Mortensen ou des siens.

« *Je gagnerai votre confiance par des actes. Je braverai M s'il le faut et il ne saura jamais que vous m'avez contactée. Dites-moi juste ce que je dois faire.* »

Eva recule les yeux de l'écran, espérant s'être montrée suffisamment convaincante dans la mesure de ses moyens, mais l'attente semble interminable. A-t-elle perdu tout contact avec Juan ? L'adolescent aurait-il renoncé à lui parler ? Son regard reste rivé sur l'écran, un mélange d'inquiétude et d'excitation lui remuant le ventre.

Enfin, une réponse vient.

« Aide acceptée. Papa vivant. Ne jamais prévenir M. Utiliser uniquement cette appli. »

Eva reste sans voix tandis que le message s'efface.

Elle se le repasse plusieurs fois en mémoire en restant accrochée à chaque mot, savourant ces retrouvailles virtuelles avec Juan et Rocio, qui ont décidé de lui refaire confiance. Il lui semble que cet échange, aussi bref soit-il, ravive les liens qui les unissent, renforce leur amitié d'une manière qu'aucun obstacle ne pourra jamais briser.

Ils sont vivants et en sécurité !

C'est comme si une lumière d'espoir s'était rallumée dans la vie d'Eva. Elle ne sait pas ce que l'avenir leur réserve, mais une chose est sûre : elle est déterminée à soutenir Juan et Rocio, à être là pour eux,

comme ils l'ont été pour elle lorsque tout semblait perdu à Marseille. Cette reconnexion inespérée lui rappelle combien les liens humains, les liens véritables sont précieux, et elle sait qu'elle fera tout son possible pour que cette amitié perdure, quoi qu'il arrive.

Un détail l'interroge néanmoins : pourquoi Juan déclare-t-il que son père est vivant, alors qu'il est censé avoir été tué ?

« EV vivant ? » reprend-elle.

« Affirm. Vivant et prisonnier de M ».

Le cœur de la jeune femme bat de plus en plus vite. Elle ne peut croire que Mortensen ait été capable de kidnapper Verdadero. Son regard balaie l'espace détente, son écran holographique, son holophone comme si Mortensen s'y cachait. Elle essuie ses mains moites dans ses vêtements. Cette information trop choquante, trop inattendue, peine à pénétrer son esprit torturé. Une montée d'angoisse lui serre la gorge. Son mentor et employeur, Mortensen, celui qu'elle admirait et en qui elle avait placé sa confiance, responsable de l'enlèvement du père de Juan ? Mais pourquoi chercher la formule auprès des enfants, si le cerveau qui l'a conçue était son prisonnier ?

La réponse lui vient en même temps que la question. Verdadero doit refuser de se livrer, et Mortensen cherche à le faire chanter.

Un tourbillon d'émotions s'empare d'Eva : l'incrédulité cède le pas à la stupéfaction, à la colère face à la trahison, à l'inquiétude pour le père de Juan, puis à la culpabilité de ne pas avoir su ouvrir les yeux plus tôt.

Comment a-t-elle pu être si aveugle face aux véritables intentions de Mortensen ?

Eva réalise enfin que toute son existence s'est construite sur des mensonges, et que la confiance qu'elle avait placée en cet homme s'est effondrée. La désillusion est profonde, elle se sent trahie, autant par Mortensen que par elle-même pour ne pas avoir vu les signes avant-coureurs.

Mais parmi ces sombres émotions, une lueur d'espoir subsiste.

Les enfants Verdadero sont vivants, ils sont parvenus à la contacter, et ils ont les résultats de leur père.

Elle se souvient des conversations avec Juan, de sa ténacité et de sa détermination. Elle sent que cette tragédie les lie d'une manière plus profonde que ce qu'elle pensait jusqu'à aujourd'hui, et qu'ils devront affronter ensemble les épreuves à venir.

Peu à peu, sa colère se mue en résolution. Déterminée à agir, à soutenir les enfants Verdadero et faire éclater la justice, elle demande.

« Comment aider ? »

« Il nous faut entrer en contact avec EV. »

Eva hoche la tête, ce qui fait sourire un homme en train de la contempler, et prend quelques secondes pour réfléchir.

Où Mortensen pourrait-il pu cacher Verdadero ? Juste à côté d'elle, dans l'arcologie M-DH ? Hautement improbable, il y aurait trop de risques qu'il soit repéré. Dans l'un de ses nombreux appartements ou villas ? Possible, en effet, mais aucune de ces propriétés n'étant équipée du matériel nécessaire à ce type de recherches, il faudrait déplacer tout un laboratoire sans éveiller les soupçons… Non, Mortensen a dû conduire Verdadero dans un repère déjà équipé. Elle a bien entendu parler de ce laboratoire secret, de la géo-ingénierie, et des recherches sur la fusion. Comment Sanagas-César l'appelait-il, déjà ? Le « *bunker* » ? Elle doute qu'un tel endroit existe, mais Mortensen dissimule tant de choses que cela paraît possible. Elle repense à sa découverte, à Marseille. L'abandon d'Heidi Mirhe, enceinte, alors qu'il avait déclaré qu'elle avait tellement aimé la ville qu'elle avait désiré y rester. L'incendie d'ITER non élucidé, et dont la majorité du personnel se retrouve aujourd'hui dispersé dans divers départements de recherche de la M-DH. Le reportage mensonger que Mortensen lui a demandé. Sa surprise, sa déception, se mue en aversion, puis en profond dégoût, puis en haine féroce.

Une ordure, se dit-elle. *Une véritable ordure !*

« Comment entrer en contact ? » demande-t-elle.

« Il faut trouver où il est. La seule solution : pirater holophone M. »

Eva croit avoir mal lu. Pirater l'holophone de Mortensen ? En voilà une folie. Hors de question !

« *Trop risqué. »*

« *Pas le choix. Toutes les réponses dedans. »*

La jeune femme, le ventre de plus en plus serré, prend quelques secondes de réflexion. Mortensen est à la tête de la M-DH, plus grosse société de Norvège et même d'Europe du Nord. Son holophone doit-être hautement sécurisé. Même si elle voulait le faire, ce serait tout simplement impossible. Elle risque dix, vingt ans de prison. La fin de sa carrière.

La fin de sa vie.

« Impossible. Tel hautement sécurisé. Risque énorme. »

Cette fois, Juan prend le temps de rédiger des phrases entières.

« *Détrompez-vous. Les smartphones sont généralement plus fragiles, moins protégés que les ordinateurs, mais ils demeurent des cibles intéressantes, car tout étant connectés, ils contiennent énormément d'informations, tant professionnelles que personnelles. Je connais un logiciel espion facile à implanter, impossible à détecter. Il faut juste l'insérer. »*

« Développe. »

« Un logiciel espion destiné à surveiller à distance l'activité d'un ordinateur, sans avoir à se connecter dessus. »

« *O.K. »*

« *Quel est le modèle de tel de M ?* » demande Juan.

« Même que nous. »

Quelqu'un s'approche d'Eva, qui a juste le temps de fermer Stardust.

— Je te cherchais, comme t'étais pas dans ton bureau… explique Sofia, l'une de ses secrétaires, en prenant place face à elle. T'en fais une tête. Ça va ?

— C'est ce reportage, à Marseille. Cette ville m'a littéralement épuisée…

— C'était pour la bonne cause !

— Oui, c'était pour la bonne cause. Tu as besoin de quelque chose ?

— Je voulais t'informer que la réunion ministérielle concernant la cinquième étape d'exploitation des fonds marins en mer du Nord a commencé. Comme tu avais exprimé ton intérêt à ce sujet…

Eva se mord les lèvres. Encore une fois, elle a trop parlé. Et cet échange inutile lui fait perdre un temps précieux. Juan sera-t-il toujours en ligne lorsqu'elle reviendra vers lui ?

— Je ne vais pas pouvoir venir, il faut que je termine un truc. Tu me feras un résumé ?

— Comme tu voudras, répond Sofia avec un petit sourire en coin à l'adresse de l'holophone qu'Eva serre dans sa main.

Elle croit que j'ai un rencard. Tant mieux.

Eva reprend le chat d'une main tremblante dès que Sofia s'est éloignée.

« *Toujours là ?* »

Elle fixe l'écran, qui reste désespérément vide. La réponse se fait attendre, attendre, et attendre encore. La crainte d'avoir perdu le contact revient, plus forte que jamais.

« *Oui.* »

Ouf ! Elle respire à nouveau.

« Désolée. Rencontre impromptue. »

« *O.K. L'holophone de M est sans doute une version améliorée, personnalisée, du modèle standard. Il peut s'agir d'un téléphone satellitaire crypté, ce qui rend la tâche plus compliquée.* »

« C'est-à-dire ? »

« *Les téléphones satellitaires ne sont pas construits sur le même modèle que les téléphones mobiles. Leurs communications voyagent sur des faisceaux dédiés à des satellites précis. Il va falloir que j'adapte le logiciel à utiliser, ce qui ne change rien pour vous.* »

« O.K. », répond Eva, sceptique.

« Connaissez-vous la Dark River ? »

« *Uniquement de nom.* »

« Un proxy est nécessaire pour ne pas se faire repérer. »

« *Ça, je sais faire.* »

« *Parfait. Il faut pénétrer dans RiverDrown en empruntant le proxy, puis se rendre sur le site de téléchargement de HSpy. HSpy, pour « holophone Spy », meilleur logiciel espion pour l'emploi qu'on veut en faire. Suivi des activités des services de messagerie, de télécommunication et de navigation sur River…* »

« *Messages et communications envoyés et reçus ?* »

« *Messages et communications envoyés et reçus sur tous les logiciels de messagerie instantanée : TechRing, MetaSync Messenger, DreamFlow, NeuraChat, NexaMsg, VirtualVox, etc. HSpy s'y immisce et donne tout.* »

« *Et les e-mails ?* »

« *HSPy permet la consultation des e-mails et le téléchargement des pièces jointes : textes, tableurs, images, vidéos partagées et reçues, qu'ils aient été effacés ou non.* »

« *Impressionnant !* »

Eva est tellement stupéfaite qu'un tel programme existe qu'elle en oublie qu'elle discute par chat. Elle a l'impression que Juan se trouve juste devant elle, dans l'espace de repos.

« *Ce n'est pas tout. HSpy dispose d'un mouchard GPS permettant de savoir en temps réel où se trouve le propriétaire de l'holophone. On peut retracer tous ses déplacements durant une période précise.* »

« *On peut écouter les appels ?* »

« *Seuls le Ministère de l'Intérieur, certaines agences gouvernementales ou hébergeurs en ont la possibilité. Mais on a accès à l'historique des communications avec tous les contacts. On peut bloquer des appels entrants en provenance de numéros indésirables.* »

Eva reste interdite. Pirater l'holophone de Mortensen. La chose paraît possible et impossible à la fois. Il va lui falloir faire preuve de beaucoup de sang-froid pour installer ce logiciel espion. Mais une fois cela fait, elle pourra retracer la vie de son patron dans les moindres détails, en revenant autant en arrière qu'elle le désire.

Elle pourra enfin savoir qui il est.

« *Le problème* », reprend Juan par chat, « *c'est qu'il n'est pas aisé d'installer un tel logiciel sur un holophone.* »

« *Explique.* »

« *D'abord, il faut avoir accès audit holophone. Difficile de passer outre les vérifications rétinienne, vocale ou digitale.* »

Eva opine du chef. Elle ne se voit pas arracher l'œil ou l'index de Mortensen pour pirater son holophone. Il va falloir qu'elle y ait accès juste après une utilisation, et avant que l'appareil ne se verrouille à nouveau.

Un laps de temps de quelques secondes à peine.

« *Ensuite, il est nécessaire de désactiver tous les logiciels anti-espions installés. Cela implique d'abord de vérifier s'il y en a, quels logiciels sont*

présents, et ensuite, de comprendre comment les désactiver. Cette procédure nécessite généralement d'afficher la représentation holographique de l'holophone pour effectuer la manipulation, ce qui n'est pas discret. »

« *Comment faire exactement ? »*

« *Ouvrir le dossier « Applications ». Vérifier la présence de « Avast Security & Privacy », « McAfee Mobile Security » ou « Norton Mobile Security ». Si l'une d'entre elles est présente, la supprimer. »*

« *Et s'il y en a d'autres ? »*

« *Les autres anti-malwares ne sont pas un problème. HSpy les bloquera tout seul. »*

La jeune femme s'imagine en train de reconfigurer l'holophone, le schéma virtuel de l'appareil flottant devant son visage avec Mortensen qui lui tourne le dos, et trouve cette idée parfaitement ridicule et dangereuse.

« *Puis, il faut installer une autorisation de flux sortant dédiée à HSpy, et là, c'est le pare-feu qui pose problème. Le pare-feu contrôle les flux sortants et bloque toute connexion qui tente de s'effectuer depuis l'holophone vers l'extérieur – généralement River –, et pour le cas qui nous concerne, les satellites, sauf les connexions autorisées préalablement. »*

« *Comment fait-on ? »*

« *Deux lignes de code à entrer : l'une pour le pare-feu et l'autre pour le signal satellitaire. Heureusement, j'ai trouvé le moyen de les compiler. »*

Eva déglutit. Le piratage lui paraît de plus en plus impossible.

« *Enfin, il faut redémarrer l'holophone pour qu'HSpy puisse déployer ses tentacules sur tout l'appareil. »*

« Et si on ne redémarre pas ? »

« *Ce que vous aurez fait ne servira à rien. »*

Eva se sent étouffée, comme si de simples mots sur un écran avaient le pouvoir de l'étrangler.

« *Toujours motivée ? »*

« *Tu as déjà utilisé HSpy ? »*, répond-elle avec ironie.

« Joker », répond Juan.

Puis : « *Je l'ai installé sur l'holophone d'un voisin à un moment où les résultats scolaires de son fils déclinaient. Son fils fréquentait des sites peu recommandables, et passait tout son temps sur la Dark River. On peut dire que ça a servi. »*

Elle sourit.

« Y'en a même qui l'installent sur leur propre holophone, qu'ils laissent volontairement traîner, pour voir ensuite qui s'en est servi et ce que telle ou telle personne a fait. »

« Les tordus… »

« Les tordus, ça manque pas. HSpy est une véritable bombe à retardement. Un truc énorme. 10 minutes pour le copier, 10 secondes pour l'insérer. Voici le lien valable aujourd'hui seulement. »

Un lien et une ligne de code s'affichent sur le chat, et restent affichés, laissant Eva écrasée par cette pression temporelle qui vient s'additionner au reste.

« *Ce lien ouvre un portail vers la Dark River. Téléchargez HSpy sur votre holophone. Installez-le sur le tel de M. Entrez la ligne de code dans le navigateur principal pour désactiver le pare-feu et ouvrir le faisceau satellitaire. Effacez l'historique des actions commises, et redémarrez.* »

« *O.K.* »

« *Évidemment, le mieux serait de réinstaller les applications anti-malwares supprimées, mais ce ne sera sans doute pas possible.* »

Effectivement. Ce qui signifie que la Cybersécurité détectera un changement inexpliqué si une vérification a lieu.

Eva réfléchit un instant avant de demander :

« *Et si j'échoue ?* »

La réponse ne se fait pas attendre.

« *On aura tout perdu. EV sera torturé jusqu'à ce qu'il lâche son secret, le pouvoir et la richesse continueront de se concentrer et le désastre s'accélérera.* »

Un moment passe durant lequel personne n'écrit aucun message, avant que deux derniers mots n'apparaissent, efficaces et lourds de sens.

« *Mucha suerte*[74] ».

La fenêtre de chat se referme et la conversation s'interrompt.

Le cœur battant, le front couvert de sueur, Eva fait tourner son holophone entre ses doigts tremblants. Elle ne parvient pas à croire qu'elle vient de discuter avec Juan Verdadero, ni à réaliser l'objet de leur discussion. Mais le lien, toujours là, prouve qu'elle n'a pas rêvé.

Qu'est-ce qui lui a pris de demander si elle pouvait aider ?

Elle médite en silence durant un long moment, balancée entre son désir d'essayer et celui d'abandonner. Dans le confort de son appartement, il était facile de se concevoir comme une personne courageuse, mais maintenant qu'elle se trouve face à l'opportunité d'agir, elle se heurte à un mur apparemment insurmontable. Comment pourrait-elle franchir cet obstacle ? Saura-t-elle accomplir une telle tâche ? Elle connaît suffisamment bien Mortensen pour savoir ce qu'il est capable de faire envers les ennemis qu'il démasque, surtout ceux qu'il perçoit comme redevables de son assistance. Elle sera jugée, condamnée, emprisonnée. Peut-être même sera-t-elle kidnappée, ou tout simplement éliminée.

Mais d'un autre côté, sa réussite pourrait changer le cours de l'histoire. Elle pourrait faire tomber Mortensen et libérer Verdadero, le futur père de la fusion.

Ce piratage informatique est peut-être la clé pour transformer le monde et mettre en lumière la vérité cachée.

Les souvenirs de Juan et Rocio reviennent la hanter, ravivant son courage. Il est crucial qu'elle agisse.

Pour eux.

Pour le monde et pour elle-même.

62.

Oslo
11 heures 30
23°C

Les mains moites et l'esprit agité, Eva arpente son bureau en songeant à ce qui l'attend. Il va d'abord lui falloir pénétrer dans le bureau de Mortensen, sans doute très occupé entre les différents coups de fil et le mouvement de ses secrétaires et conseillers. Il faudra ensuite qu'elle s'arrange pour avoir accès à son holophone sans avoir à le déverrouiller, qu'elle exécute avec minutie les manipulations expliquées par Juan, et enfin qu'elle télécharge le virus avant de redémarrer ledit holophone, acte qui risque de paraître encore plus suspect que les précédents aux yeux de Mortensen.

Quelle que soit la stratégie à adopter, Eva sait que la discrétion et la prudence sont essentielles pour mener à bien sa mission. Si Mortensen a le moindre doute au sujet de son téléphone, la Cybersécurité de la M-DH enquêtera et ils remarqueront tout changement de configuration. Ils sont sans doute capables de retrouver le virus, si « *indétectable* » soit-il.

Mais le temps est compté, il peut à tout moment arriver quelque chose à Enrique Verdadero.

Comment Eva pourrait-elle parvenir à ses fins ? Elle pourrait distraire Mortensen avec un faux appel, et tenter d'accéder à son holophone durant ce laps de temps. Elle pourrait lui apporter un objet ou un document intrigant, attirant ainsi son attention. Pendant qu'il serait occupé à s'intéresser au leurre, elle pourrait procéder au piratage. Pourrait-elle utiliser un drone-espion pour explorer le bureau de Mortensen de l'intérieur, repérer le téléphone et le récupérer ? Elle n'en a ni les moyens, ni la compétence, uniquement l'idée…

Eva finit par réaliser qu'elle ne voit absolument pas comment s'y prendre. Elle se résout à prendre la première excuse venue pour entrer dans son bureau, en espérant que la chance lui sourie.

Tandis qu'elle vérifie la version longue de son reportage sur la France du Sud, les paroles de ses professeurs et mentors résonnent dans son esprit, rappelant les principes journalistiques auxquels elle avait juré fidélité. Durant ses premières années à TVNorge, elle étouffait ces pensées en se disant que son travail était destiné à une cause plus grande. Elle espérait sincèrement que la M-DH pouvait être une force positive de changement. Aujourd'hui, si elle glorifie les actions du gouvernement et du Bloc Nord, c'est en sachant ce qu'elle

fait et pourquoi elle le fait. Elle s'est arrachée à une réalité déformée pour renouer avec son idéalisme initial, et elle navigue désormais seule sur une mer aux rivages indistincts.

Une fois son reportage parfaitement conforme à ce qu'on lui a demandé, elle prend une grande inspiration.

Le moment est venu.

Elle gagne l'ascenseur et monte au bureau de Mortensen, devant lequel flottent toujours les deux drones noirs, dardant sur elle leur réseau de capteurs. Kristen s'étant absentée, elle se place devant la caméra, et sent une pointe d'adrénaline lui parcourir l'échine tandis qu'elle approche son doigt de l'interphone.

— Bonjour Magnus. C'est moi.

La porte s'ouvre. Eva avance en essayant de réprimer les tremblements qui agitent son corps. Mortensen, en train d'utiliser ses implants DNI – Direct Neural Interface[75] –, est assis les pieds sur son bureau, son holophone devant lui, dans un état de concentration intense. Un léger clignement de ses yeux, presque imperceptible, fait apparaître la composition holographique d'une dalle 3D et d'un écran virtuels dans son champ de vision. Il manipule certains éléments de l'écran, accueille Eva avec un sourire vague et lui fait signe de parler. La jeune femme balaie la pièce des yeux, horrifiée à l'idée qu'il se trouve seul, puis désigne son propre holophone à Mortensen.

— J'ai réussi à boucler le reportage. Le voilà.

— Tu as enlevé ce qui n'était pas pertinent ?

— Oui.

— Parfait. Tu n'as qu'à le télécharger sur l'un des fixes.

Eva s'exécute à regret. Elle espérait que Mortensen lui tende directement son holophone pour y avoir accès. Son cœur accélère alors qu'elle se dirige vers l'écran géant d'un des ordinateurs fixes disposés au fond de la pièce. Elle approche son holophone et télécharge le reportage, tâche qui s'effectue sans problème au grand dam d'Eva, qui fait un pas en arrière, hésitante sur la suite.

Mortensen met fin à sa conversation et dépose ses oreillettes sur son bureau.

— Vous me direz si ça vous va ? demande-t-elle.

— Je le regarderai dès que possible.

Eva prend congé du chef d'entreprise et se rend à la cafétéria du 134e pour mettre de l'ordre dans ses idées. Elle engloutit machinalement un Bio-Cola 155 en se mordant les doigts. Que faire ? Droguer Mortensen pour avoir accès à ses données ? Ridicule. Tenter de le séduire ? Encore plus, même s'il a tenté de lui faire des avances, une fois. Déclencher une alarme incendie pour se rendre dans son bureau en espérant qu'il y laisse son holophone ? Allons bon !

Un souvenir lui revient en songeant à la possibilité du leurre et

du document intriguant.

Heidi Mirhe.

Voilà qui pourrait surprendre et accaparer entièrement Mortensen. Évidemment, il n'est pas question de parler de la fille disparue, mais d'être suffisamment éloquent pour attirer son attention. Fébrile, Eva effectue quelques recherches sur Heidi Mirhe. Mais au lieu de tomber, comme elle s'y attendait, sur un C.V., des informations d'ordre professionnel, un profil sur des réseaux sociaux, un e-mail ou des réalisations en tant que travailleuse sociale, elle ne trouve rien, comme si Heidi Mirhe n'avait pas d'identité sur River, comme si toute trace de ses données et de sa vie avait été effacée.

Poussant plus loin ses investigations, elle effectue une recherche sur les effondrements d'immeubles dans les quartiers nord de Marseille, et finit par tomber sur un article daté d'il y a trois ans pouvant correspondre à ce qu'elle cherche.

« Effondrement de la Tour H de la Cité Kallisté :

Le 18 novembre 2047 à 11 heures, la Tour H de la Cité Kallisté à Marseille s'est effondrée de manière tragique, entraînant la mort de huit personnes. Cet immeuble vétuste, âgé de plus de quatre-vingts ans et supposé inoccupé, avait été acquis par la société d'économie mixte « Marseille Logements » en 2046. Suite à ce drame, les équipes de secours ont entrepris la démolition d'un immeuble voisin, également vacant et fragilisé. Confrontée à la gestion chaotique de cette tragédie, la municipalité a été contrainte d'évacuer, dans les mois qui ont suivi, 45 000 personnes vivant dans 578 immeubles à risque, dont un tiers se trouvait à moins d'un kilomètre du lieu de l'accident.

Ce désastre a mis en lumière les dysfonctionnements des services municipaux et métropolitains, qui avaient été alertés à plusieurs reprises par des experts avant l'effondrement de la Tour H. Il a souligné les failles dans la politique d'urbanisme de la métropole, malgré les efforts louables de la municipalité dirigée par le Maire Gaond depuis 2045. Il a également révélé l'état déplorable du logement à Marseille, où plus de 300 000 personnes vivent dans des conditions insalubres, selon la fondation Abbé Pierre.

La Tour avait été abandonnée sans être sécurisée, permettant à des migrants de s'y installer clandestinement. Des branchements électriques illégaux avaient été effectués, aggravant les dangers. D'après certains « habitants », la vie dans cette Tour était devenue un « véritable enfer », marquée par des affrontements violents entre des groupes de réfugiés nigériens, des fusillades, des attaques au couteau et d'autres formes de violence, laissant derrière elles des victimes et des scènes de chaos.

À la suite de l'effondrement, un arrêté de péril imminent a été émis et les migrants devraient être expulsés, bien que la question du relogement

demeure en suspens. Le bilan final, établi le 10 décembre, s'élève à treize morts retrouvés ensevelis sous les décombres. Parmi eux, des Marseillais, des ressortissants étrangers, tous victimes de cette tragédie qui laisse derrière elle des vies brisées et des familles endeuillées.

Au deuxième étage : Julien, un homme de 30 ans ; au huitième : deux Marseillais, Taher, 58 ans, d'origine tunisienne, et Chérif, Algérien de 36 ans, marié et père d'un enfant, invités chez Rachid, absent au moment du drame ; au quinzième étage : Fabien, un artiste-peintre de cinquante-deux ans, Simona, une étudiante italienne de 30 ans originaire de Tarente, dans les Pouilles, Niasse, un Italien d'origine sénégalaise de 26 ans, qui se trouvait chez Simona le jour de l'accident ; au vingt-cinquième étage : XXX, une travailleuse sociale originaire de Norvège, âgée de 69 ans, visitant Nadja, une veuve nigérienne squattant un appartement avec ses cinq enfants… »

Véronique avait dit vrai.

Les yeux d'Eva s'emplissent de larmes tandis qu'elle visualise la scène de l'effondrement de la Tour H et imagine la souffrance et la détresse de Heidi Mirhe, venue aider cette pauvre Nadja. Bien qu'elle ne les connaisse absolument pas, elle ressent une profonde douleur à la pensée de ces femmes et ces enfants abandonnés, de ces vies brisées par des hommes se faisant passer à tort pour des héros.

Ils ne lui ont même pas laissé son nom !

Luttant pour se remettre de ses émotions, Eva synthétise et remanie à la hâte l'article en prenant soin d'ajouter des surprises, des rebondissements, des noms de famille inventés, dans le but de pouvoir également préciser celui d'Heidi, sans oublier d'ajouter qu'il s'agissait d'une ancienne employée d'Equinor. D'une main tremblante, elle poste l'article sous un faux nom sur le forum éphémère de TVNorge avant de se rendre une nouvelle fois dans le bureau de Mortensen.

— C'est encore moi.

— Entre.

Mortensen, en pleine conversation holographique, paraît légèrement agacé.

— Vous vous souvenez qu'une alarme m'avertit dès qu'un article concernant la M-DH est posté sur le forum de TVNorge ? déclare-t-elle d'une voix peu assurée.

— Oui.

— Je viens de découvrir quelque chose concernant une ancienne employée d'Equinor disparue à Marseille.

Mortensen fronce les sourcils.

— Comment ça ?

— Une dénommée Heidi Mirhe.

Mortensen blêmit lorsqu'elle prononce ce nom. Il interrompt la

communication en cours et se lève.

— Sans doute des gens qui veulent ternir l'image de la société…

— Montre-moi ça, ordonne-t-il.

Eva lui indique l'un des grands écrans holographiques du fond de la pièce.

— Allons sur ces machines pour mieux voir.

Mortensen la suit en laissant son holophone derrière lui sur le bureau, ce dont elle se félicite. Elle projette l'article, volontairement long et compliqué, dont elle a changé le titre : « *Une ancienne employée de Mortensen disparue à Marseille dans des circonstances étranges.* »

Bouleversé par ce titre, Mortensen se penche vers l'écran, immobile et silencieux. Il semble avoir oublié son portable, la présence d'Eva ainsi que tout ce qui l'entoure. Le cœur d'Eva bat à l'assourdir, mêlant l'excitation à l'anxiété face à la tâche risquée qu'elle s'apprête à entreprendre. Consciente du fait que chaque seconde compte, que le moindre faux pas pourrait la faire repérer, la jeune femme recule discrètement, tapote l'écran de l'holophone de Mortensen, et remarque qu'il ne s'est pas encore verrouillé.

La voilà arrivée à la partie la plus délicate de sa mission : pirater l'appareil sans se faire voir de son propriétaire, qui n'est qu'à quelques mètres, même s'il lui tourne le dos. Heureusement, Eva sait rédiger un article prenant, empli de rebondissements et suffisamment long pour accaparer son lecteur le temps nécessaire.

Tandis que Mortensen poursuit sa lecture, de plus en plus absorbé, une peur sourde s'insinue en elle. Est-elle réellement certaine de ce qu'elle s'apprête à faire ? Elle est sur le point de trahir son mentor, celui à qui elle doit tout, et les risques sont énormes. Elle choisit de chasser cette culpabilité inutile et d'ignorer cette peur en se rappelant les enjeux élevés et les vies qui sont en jeu, notamment celles de Juan, Rocio et Enrique Verdadero, injustement kidnappé. Cela lui donne la force de continuer malgré ses doutes.

Plus question de se retourner pour voir ce que fait Mortensen. Elle saisit l'holophone et fait apparaître le schéma holographique de l'appareil. Chaque paramètre et chaque application, minutieusement représentés, peuvent être modifiés par l'ouverture d'un menu déroulant permettant d'interagir directement sur l'hologramme. Concentrée à l'extrême, déterminée à agir rapidement en laissant le moins de traces possible de son intrusion, Eva passe au crible les applications anti-malwares dont lui a parlé Juan et en repère deux : *« McAfee Mobile Security »* et *« Norton Mobile Security »,* qu'elle supprime immédiatement en pinçant, tirant et déplaçant les éléments vers la corbeille.

Puis elle ouvre le programme de commande, entre la ligne de code apprise par cœur, et se place à proximité du téléphone de

Mortensen pour faire glisser le logiciel espion de son appareil au sien.

En se connectant, les deux holophones s'entourent d'une faible lueur rosée.

Eva se retourne alors, soulagée de constater que Mortensen est encore occupé à lire, mais elle voit l'article défiler, peu à peu, vers sa résolution finale. Aura-t-elle suffisamment de temps ? Juan a parlé d'une dizaine de secondes, mais elle n'a pas pensé à lui demander la durée précise du piratage. Quelle sotte ! Son angoisse monte à mesure que le processus suit son cours. Lorsqu'il touche à sa fin, Eva s'aperçoit que Mortensen est parvenu lui-aussi au bout de l'article.

« *Simona, une étudiante italienne de 30 ans originaire de Tarente, dans les Pouilles, Niasse, un Italien d'origine sénégalaise de 26 ans, qui se trouvait chez Simona le jour de l'accident ; au vingt-cinquième étage : Heidi Mirhe, une travailleuse sociale originaire de Norvège, âgée de 69 ans, visitant Nadja, une veuve nigérienne squattant un appartement avec ses cinq enfants…* »

Elle efface l'historique de ses actions sur l'appareil et l'éteint juste avant que Mortensen se retourne vers elle. Il semble avoir traversé l'enfer.

Eva également.

Ai-je vraiment réussi ? se demande-t-elle avec une satisfaction mêlée d'anxiété.

Elle n'a pas eu le temps de redémarrer l'appareil. Le virus est-il en place, Juan va-t-il avoir accès aux données demandées ? Rien ne dit qu'il sera capable de les retrouver et de les utiliser de manière pertinente.

— Un drame, oui, c'est sûr… soupire Mortenden en regagnant son bureau. Mais l'essentiel de cet article est un tissu de mensonges. Heidi devait rester là-bas durant quelques mois, et elle n'a jamais manifesté une quelconque intention de revenir ici, voilà la vérité.

— C'est bien ce que je me disais.

Menteur !

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi un tel article sort aujourd'hui.

— Les aléas de River…

— Ce sont surtout les journalistes Free-lance. Aussi imprévisibles que des trolls dans une librairie. Y a-t-il moyen de trouver le fautif ?

Elle secoue la tête.

— Ce forum est malheureusement fait pour conserver l'anonymat.

— Alors, dis à Hogard de faire effacer cet article.

— Je vais lui demander de ce pas.

Mortensen paraît rassuré, mais sa démarche semble hésitante lorsqu'il reprend place à son bureau.

— Mon téléphone s'est éteint, remarque-t-il.

— Panne de batterie ?

En guise de réponse, Mortensen se contente de saisir l'holophone et de le rallumer. Eva sent son estomac se nouer.

— Il me reste 54%, remarque-t-il. Étrange, ça ne me l'avait jamais fait.

Elle esquisse une moue étonnée.

— Ça m'est déjà arrivé, lors d'une mise à jour automatique.

Il reste silencieux. Va-t-il faire vérifier son holophone ? Quelqu'un va-t-il détecter l'intrusion ? Eva sent sa poitrine se serrer à l'idée qu'ils découvrent les logiciels supprimés. Cela va les inciter à mener une vérification plus approfondie qui les conduira peut-être au virus « *indétectable* » de Juan, puis à elle-même. Elle n'ose imaginer les conséquences désastreuses que cela aurait sur sa carrière et sur sa vie.

Aussi, en voyant Mortensen presser la touche de l'interphone qui le relie à sa secrétaire, elle manque défaillir.

— Kristen, fais monter un responsable de la Cybersécurité. J'aimerais qu'ils vérifient mon holophone.

Il relève le visage vers Eva.

— Je te ferai signe dès que j'aurais visionné ton reportage, fait-il. Si tout va bien, TVNorge le diffusera le jour de l'inauguration.

— J'en serais très honorée, répond Eva, un sourire sur le visage malgré la peur qui lui déchire le ventre.

Elle tente de réprimer les tremblements qui agitent son corps en quittant le bureau. Elle a quitté les feux de la rampe pour l'ombre de l'espionnage.

Elle risque d'en payer le prix.

63.

Levedone
13 heures
30°C

« *Pas eu le temps de rallumer l'holophone. M a fait venir la Cybersécurité. Désolée.* »

Juan se mord la lèvre en voyant le message d'Eva, auquel il s'empresse de répondre.

« Vous n'avez pas à être désolée. Vous avez réussi. »

« Quoi ? »

« *Le logiciel contenait une fonction lui permettant d'infecter tous les appareils connectés. S'il a été repéré, ce dont je doute, il n'a pas été supprimé de tous.* »

« *Explique.* »

« *Ils n'ont pas pensé aux implants DNI de M.* »

Quelques secondes passent avant que Juan ne reçoive les félicitations d'Eva.

« *Incroyable. Tu es tout simplement incroyable.* »

L'adolescent sourit, flatté, malgré l'angoisse qu'il éprouve pour Eva. Deux choses l'ont convaincu qu'il pouvait lui faire à nouveau confiance. Le fait qu'elle ait fait allusion à Alexandre César, dont il a appris, grâce à Lorius, qu'il est un Écorésistants des plus investis qui soient sur River, avec de nombreux articles, interviews, enquêtes et reportages d'investigation à son actif. La seconde est que la volonté d'Eva, son énergie et son courage transpiraient à travers ses mots.

Mais maintenant qu'elle a prouvé, par ses actes, qu'ils peuvent avoir confiance en elle, la voilà en danger.

« *Aviez-vous supprimé des applications anti-espions ?* »

« *Oui.* »

Il déglutit. Si les experts en Cybersécurité de la M-DH vérifient l'holophone, ils découvriront un ou plusieurs logiciels manquants. Ils approfondiront alors les recherches. Et même s'il est hautement improbable qu'ils repèrent des traces de HSpy, qui s'est déjà dissout dans l'appareil, les grosses sociétés sont bien capables de réaliser l'impossible.

« *Merci pour votre aide précieuse. Allez vous cacher avant qu'ils ne viennent vous interroger. Je vous tiendrai informée.* »

Quelques secondes passent avant qu'il ne reçoive la réponse d'Eva.

« Je ferai ce qu'il faut selon tes résultats. »

Juan ferme la fenêtre de chat, la peur au ventre. Les choses ne se sont pas tout à fait déroulées comme il l'espérait. Eva pourrait être interrogée. Elle risque sa carrière, et même sa vie. En outre, la Cybersécurité peut enquêter, chercher, trouver et fermer la fenêtre qu'il vient d'ouvrir dans les réseaux de la M-DH. Peut-être même la forcer pour venir jusqu'à lui.

Jusqu'à Lorius, ses hommes et son labo.

Personne n'est à l'abri des grosses sociétés anonymes.

Il lui faut agir sans délai.

Le virus qu'il a créé s'est propagé à tous les objets connectés au smartphone de Mortensen, dont ses implants. Le programme ouvrant la fenêtre dans le réseau principal de la M-DH a été téléchargé par le virus. Pour s'assurer que la demande de téléchargement provenait bien de son virus et de rien d'autre, Juan avait pris soin de mettre en place un mécanisme d'authentification.

Il ne voulait rien laisser au hasard.

Il va maintenant devoir lancer l'attaque, à savoir dupliquer le réseau pour pouvoir l'explorer en toute sécurité.

Mais s'attaquer à l'une des plus importantes sociétés au monde est un jeu à haut risque. Il faut à tout prix éviter que le Levedone ne soit identifié comme source du téléchargement, sans quoi les experts en Cybersécurité de la M-DH, en plus de se savoir espionnés et de couper l'accès aux données, pourraient les localiser et les intercepter. Il faut donc rendre impossible l'identification de la source de la demande de téléchargement.

À cette fin, Juan s'est arrangé pour que sa demande transite via sept serveurs intermédiaires, des relais répartis en divers points de River, avant d'atteindre le serveur de la M-DH. En brouillant les pistes, il compliquera le travail d'identification des experts ennemis. En plus de cela, à mesure de la progression de sa requête de serveur en serveur, il prendra soin de supprimer toute trace de son passage.

L'utilisation de rebonds au travers de plusieurs relais est une technique de camouflage courante. Les sept relais n'ont pas été choisis au hasard, car il fallait les programmer pour qu'ils répercutent la demande de téléchargement. Il a donc fallu prendre le contrôle de plusieurs dizaines de machines physiques pour pouvoir puiser au hasard parmi elles. Il s'agit d'ordinateurs empruntés à différents fournisseurs et sous différentes couvertures, et même si ce n'est pas très éthique, de machines de particuliers et d'entreprises mal protégées pilotées à distance.

Juan est parvenu à installer sur chacune de ces machines des logiciels destinés à assurer les rebonds, ainsi que des mécanismes d'observation dédiés lui permettant de savoir si elles sont repérées par l'ennemi. Malheureusement, pris par le temps, il n'a pas pu installer

de tâche automatique d'effacement de ces rebonds.

Il va lui falloir le réaliser directement sur River.

Il a demandé à Lorius s'il pouvait utiliser Aletheia, sans doute l'un des ordinateurs les plus rapides au monde. Aletheia aurait été un atout clé, d'une part, car elle aurait pu agir avant de se faire repérer, et d'autre part, car elle aurait pu procéder à l'effacement des rebonds elle-même. Mais Lorius, terriblement angoissé à l'idée de ce qu'ils s'apprêtent à faire, a refusé, préférant « *protéger l'ordinateur quantique* », raison pour laquelle il accueille Juan avec un sourire crispé lorsque ce dernier pénètre dans le Levedone, où ont été installés deux plus grands écrans holographiques sur un bureau spécialement préparé pour l'occasion. Bien entendu, le professeur ne voulait pas que Juan prenne tous ces risques, et n'aurait jamais imaginé devoir se reposer sur un hacker de seize ans pour avancer. Mais Juan ne lui a pas laissé le choix.

Il n'était plus possible de faire machine arrière dès lors qu'Eva avait accepté de les aider.

Le jeune garçon vérifie les deux moniteurs. Le premier affiche une fenêtre avec divers outils permettant d'entrer des commandes, ainsi que différents graphes et barres de progression destinées à suivre le téléchargement à venir. Pour visualiser la progression des experts ennemis, le second écran établit une carte géographique des relais, avec un code couleur permettant de voir s'ils sont utilisés par le Levedone ou par la M-DH.

Il prend une gorgée d'eau et croque dans un fruit spécialement amené pour lui.

— Tout est prêt ? demande Lorius.

— On ne peut plus prêt.

Lorsque Juan s'assied, plusieurs poissons s'approchent, aux couleurs chatoyantes, semblables à des joyaux aquatiques dansant sous l'eau. Leurs écailles reflètent les rayons du soleil, créant des motifs chatoyants sur leurs corps agiles. L'adolescent vérifie que tout fonctionne correctement et fait un signe aux deux chercheurs et au chef de la sécurité qui les accompagne. Rocio lui adresse un sourire encourageant.

— Je suis sûre que ça va marcher. T'es le meilleur.

— Allons-y, fait Juan, incapable de lui retourner son sourire tant il se sent stressé.

Il approche le doigt du bouton spécialement aménagé sur l'écran holographique, balaie une dernière fois du regard les membres qui l'entourent et prend une profonde inspiration.

— Le téléchargement est lancé, déclare-t-il après avoir effleuré la dalle 3D.

Le silence se fait parmi les personnes réunies face aux écrans.

Juan pose ses mains sur le bureau, prêt à intervenir.

Une alarme apparaît. Il l'acquitte.

— Mortensen ne s'est pas contenté de mécanismes de sécurité préventifs, explique-t-il. Des mécanismes de surveillance ont également été déployés sur les réseaux et systèmes de la société, permettant de détecter certaines attaques a posteriori.

Il manipule un menu déroulant tout en expliquant ce qu'il fait.

— Cette deuxième ligne de défense, la supervision de sécurité, est presque systématique dans les grandes entreprises. Je sais comment la contourner.

Il imbrique un outil dans un autre, et déplace le tout dans une boîte reliée à une étiquette de code. L'alarme disparaît sous le regard ébahi des spectateurs.

La barre de téléchargement commence à grandir.

1 %.

3%.

Juan manipule d'autres objets 3D lorsqu'une autre alarme apparaît.

— Les experts de la société ont détecté une demande de téléchargement illégitime. Ils ne vont pas tarder à constater que cette demande provient d'une localisation étrange de leur point de vue. Ils n'ont pas encore mis fin au téléchargement, ce qui signifie qu'ils n'ont pas encore conscience qu'un téléchargement a lieu. Lorsqu'ils s'apercevront que la tentative de pénétration a été rendue possible par un virus, ils vont chercher à supprimer ce virus. En parallèle, ils vont tenter de localiser celui qui essaie de les pirater. Ça va les conduire à passer de relais en relais, en sens inverse des nôtres. Ils vont devoir attaquer le dernier relais de la chaîne – le plus proche d'eux –, s'y introduire, y trouver de l'information sur l'identité de l'avant-dernier relais – son adresse IP – attaquer cet avant-dernier relais, et ainsi de suite. Pour éviter d'être détecté, je dois de mon côté effacer mes traces sur les sept relais avant que les experts ne les découvrent. Une course de vitesse est engagée.

11%.

Juan augmente la vitesse avec laquelle il manipule ses outils.

— Comment effaces-tu tes traces ?

— De la même manière qu'on efface un fichier sur n'importe quel ordinateur personnel, si ce n'est que ce fichier contient toutes les opérations qui sont effectuées sur le serveur en question.

19%.

— Trop facile ! s'exclame Rocio, admirative.

— Rien n'est gagné, répond Juan, toujours concentré sur ses manipulations. Dès qu'ils auront détecté le téléchargement, ils fermeront la fenêtre que j'ai installée. Et il y a toujours un risque qu'ils

remontent tous les relais avant que j'aie le temps de nous déconnecter.

— Que se passera-t-il alors ? demande Lorius.

— Ils pourront nous identifier.

Le chercheur et le chef de la sécurité s'observent avec crainte.

— Tu ne m'avais pas expliqué ça… se plaint Lorius, le visage crispé.

— Si je vous l'avais dit, vous auriez accepté ? répond Juan.

Un son retentit. Le premier téléchargement est interrompu à 36%.

— Pas mal pour une première, se félicite Juan.

Ils sont parvenus à télécharger plus d'un tiers du réseau principal de la M-DH. Lorius paraît effectivement impressionné.

— Et maintenant ?

— Deuxième attaque, répond Juan en lançant une deuxième tentative passant par sept nouveaux relais. Choisir un autre chemin passant par de nouveaux relais est ce que recommande la prudence, même si aucun relais du premier chemin n'a été découvert par les experts.

Tout le monde reste silencieux, les yeux dardés sur la barre de pourcentage de téléchargement, qui reste bloqué à 36%.

— Joder[76] ! fait Juan. C'est bien ce que je pensais.

— Quoi ?

— Impossible de reprendre un téléchargement à l'endroit où il a été interrompu précédemment. Le serveur n'accepte pas de fonction de reprise.

— Ça veut dire quoi, au juste ? demande Lorius, de plus en plus agité.

— Qu'on ne peut pas reprendre de 36% pour aller jusqu'aux 100%. On est obligés de repartir de zéro.

Le professeur écarquille les yeux.

— De zéro ? Combien de temps va-t-il falloir, du coup ?

Juan essuie la sueur qui macule son front. Il n'avait pas imaginé un tel scénario, qui réduit drastiquement leurs chances de réussir et augmente dans un rapport inverse les risques de se faire repérer. Il jette un œil aux personnes qui l'entourent, au labo, aux poissons qui les observent tous, stoïques, flottant entre les algues qui ondulent lentement, comme des lianes, conscient que tout cela pourra être amené à disparaître s'il échoue.

— Étant donnée la vitesse de réaction des experts, qui ont coupé la première connexion alors que 36% des données ont été chargées, on risque de ne pas pouvoir dépasser ce chiffre. C'est loin d'être des amateurs !

— Évidemment, s'agace Lorius. Pourquoi penses-tu que je me méfie ?

3%.

7%.

12%.

Un nouveau son retentit à 15%.

Juan porte ses mains à son front et pousse un long soupir. Les experts ont détecté la deuxième attaque juste après avoir localisé le premier relais, et y ont mis fin au bout de 15% seulement.

— On ne pourra pas dépasser 36%, c'est ça ? demande Lorius.

— Laissez-moi réfléchir un instant.

Tout le monde garde le silence.

Des poissons aux formes inhabituelles et intrigantes se sont approchés des parois vitrées du Levedone, comme s'ils cherchaient à observer Juan, en proie à d'intenses réflexions. Il s'agit de ces longs serpents aux yeux perçants, à la gueule hérissée de dents pointues, donnant une impression à la fois fascinante et effrayante. Leurs mouvements sinueux ont un effet étrange sur l'adolescent, qui se sent presque hypnotisé. Des créatures au regard fixe et à l'apparence étrange se faufilent parmi les autres, les yeux exorbités et les nageoires étrangement développées, suscitant en lui un certain malaise.

Juan ferme les yeux, mais il les voit toujours.

Lorsqu'il rouvre les yeux, il voit devant lui glisser un poisson à la silhouette fuselée, presque aérodynamique, lui permettant de fendre l'eau avec une rapidité déconcertante. Ses nageoires puissantes et bien coordonnées le propulsent à une vitesse fulgurante jusqu'à un banc de poissons, avant qu'il ne s'échappe en un éclair, disparaissant dans les profondeurs du lac avant même que ses proies n'aient eu le temps de réaliser qu'il vient de croquer l'un d'entre eux.

Un éclair d'argent darde dans le bleu profond du lac, puis plus rien.

Juan se redresse d'un coup, tournant la tête vers Lorius.

— Je peux utiliser Aletheia ?

— Je t'ai déjà dit que je ne veux pas la connecter à River.

— Il *faut* la connecter ! Si un ordinateur quantique est capable de visiter tous les chemins d'un labyrinthe à la fois, il ne lui faudra que quelques secondes pour récupérer les données !

— C'est trop risqué, répond Lorius, catégorique.

Juan serre les dents. Il va lui falloir trouver les bons arguments, ou ils n'obtiendront aucune donnée et ne reverront jamais son père.

— La situation est moins favorable à mesure qu'on attaque, mais Aletheia est sans doute l'ordinateur le plus rapide de la planète. Notre protocole d'attaque nous autorise à poursuivre l'opération tant que le troisième relais n'a pas été découvert. Il suffira de couper la connexion dès que les experts auront atteint le quatrième relais, les trois derniers

nous protégeront toujours !

Lorius secoue la tête.

— Je vous en prie, insiste Juan. Faites-le pour votre ami, pour Enrique !

Le professeur le fixe un long moment sans rien dire. Puis, il pousse un soupir dépité.

— Aletheia, connecte-toi à River et fais ce que dit Juan.

— Bien, professeur Lorius.

— Merci ! fait Juan, tout à sa joie.

Un immense tableau de bord se déploie devant l'adolescent. Après avoir repéré les différents éléments qui le composent et questionné Aletheia à son propos, Juan effectue les manipulations nécessaires pour lancer l'intrusion avec l'aide de l'ordinateur quantique, et lance une troisième attaque en espérant qu'elle sera la dernière. Le pourcentage augmente incroyablement plus vite que lors de la première attaque.

25%.

33%.

48%.

57%.

— Un trillion de qubits !

Alors que Juan exulte, poussant un grand cri à travers le laboratoire, les deux premiers relais sont localisés quasi instantanément par les experts de la M-DH.

Plus que deux relais, et Juan devra interrompre l'attaque.

Plus que cinq relais, et leurs ennemis sauront que l'attaque provient du laboratoire.

Juan ne peut expliquer cette détection instantanée de deux relais de la chaîne. Les experts doivent les attaquer un à un, s'y introduire et y trouver l'identité du relais précédent. Un travail automatisable en partie, certes, mais qui prend du temps. Une seule explication possible : ils doivent employer un ou plusieurs réseaux d'ordinateurs équipés d'IA dernière génération.

Le troisième relais est découvert à 66%.

— On arrête ! fait Lorius, sur le point de défaillir.

— On peut pas !

— Le protocole veut que…

— On continue ! interrompt Juan. Il n'y aura pas de quatrième attaque. Il faut en finir !

70%.

75%.

79%.

Le quatrième relais découvert à 83%.

L'heure est grave. La tension ne cesse de monter.

L'esprit bouillonnant de questions, Juan ne cesse de passer les relais en revue. Faut-il interrompre le processus ? Faut-il le poursuivre au risque de tout perdre ? Il est possible que les données recherchées se trouvent dans les 83% téléchargés, mais que se passera-t-il si ce n'est pas le cas ? Ils auront fait tout cela pour rien, et seront peut-être découverts par une étude de convergence des relais !

Plus le choix !

Plus personne ne parle lorsque Juan prend lui-même les choses en main. S'il n'a plus besoin d'effacer leurs traces, il peut seconder Aletheia pour la défense comme pour l'attaque. Ses yeux oscillent de gauche à droite tandis qu'il saute de relai en relai pour reformer les protections à mesure qu'ils sont attaquées. Ses doigts virevoltent en tous sens tandis qu'il lance de fausses attaques en parallèle de l'attaque principale, dans l'espoir d'attirer leurs ennemis sur de mauvaises pistes et leur faire ainsi perdre du temps. Malgré ses efforts, un cinquième relais est découvert, puis un sixième.

Plus qu'un seul relais en rempart !

Lorius s'approche pour déconnecter le système, mais Juan le repousse d'un geste vif et continue de jouer sur le schéma holographique ultra complexe du réseau et des serveurs que lui seul est capable de comprendre. Les commandes s'enchaînent à la vitesse de l'éclair. L'anxiété est à son comble. Chacun redoute de voir la main glaciale de la M-DH atteindre le dernier maillon de la chaîne des relais, juste avant le site du laboratoire.

87%.

La progression de l'ennemi atteint les sept relais.

Juan se fige.

La progression reste bloquée à 87%.

La M-DH a été plus rapide que lui.

Plus rapides que Aletheia, l'ordinateur quantique.

Ils ont été repérés.

Juan n'aurait jamais imaginé qu'ils puissent être ainsi localisés.

Jamais il n'a rien vu de comparable.

64.

Levedone
15 heures
32°C

— Dans combien de temps seront-ils ici ?

— Avec les moyens dont ils disposent, ce n'est qu'une question de minutes, répond Lorius. Aletheia, sonne l'ordre d'évacuation.

— Bien, professeur.

Le calme qui régnait dans le laboratoire a été brusquement rompu par le son strident de l'alarme d'évacuation. Sur l'écran de droite apparaît une scène de grande confusion à l'intérieur de l'édifice. Chercheurs et soldats, d'abord figés par la surprise, s'élancent en tous sens, surpris, cherchant à se disperser, à fuir pour sauver leur vie. Très vite, la panique s'intensifie, les cris et l'affolement se devinent sur les lèvres et les visages. Certains essaient de se frayer un chemin vers les sorties, tandis que d'autres se faufilent dans d'obscurs couloirs, cherchant avec désespoir un moyen d'échapper à ce qui va arriver.

Juan contemple le chercheur et sa sœur avec stupeur. Même s'il connaissait le risque, il ne pensait pas provoquer une telle catastrophe. Son cœur bat à tout rompre, un sentiment de panique commence à s'emparer de lui.

La M-DH nous a localisés. La M-DH nous attaque ! Ils ne tarderont pas à nous arrêter, voire nous éliminer !

— Venez vite, lance Lorius en s'éloignant vers la sortie du laboratoire. On n'a que trois hélicoptères. Il faut sortir avant…

— On a copié 87% de leurs données, objecte Juan. Il faudrait tout placer en sécurité sur River, dans un coffre secret où la M-DH ne pourra pas les retrouver. On lancera l'analyse dès qu'on sera à l'abri.

Lorius se retourne et constate que les deux enfants sont restés devant les écrans holographiques.

— Vous êtes fous ? Vous voulez vous faire prendre ?

— Si on quitte le labo, tout ce qu'on aura fait ne servira à rien !

— Il faut fuir, insiste Lorius en revenant vers eux d'une démarche décidée. On n'a pas le choix !

Juan secoue la tête.

— Ce code est notre seule chance, répond-il d'une voix affirmée. Si j'arrive à localiser l'endroit où se trouve papa…

Lorius le tire en arrière, mais l'adolescent résiste.

— Notre seule chance, je vous dis ! Notre seule chance de sauver papa !

— Le radar a détecté des aéronefs armés approchant du Levedone, indique Aletheia, interrompant Juan dans ses réflexions. Selon mes calculs de trajectoire, les commandos seront posés d'ici trois minutes.

Lorius hésite, mais l'urgence dans les yeux de Juan finit par l'emporter.

— Alors il faut faire vite. Nous ne pouvons pas nous permettre d'être pris, répond-il en hochant la tête. (Puis, tournant le visage vers l'ordinateur quantique.) Aletheia, dissimule les données sur River.

— Souhaitez-vous que je me connecte une nouvelle fois à River malgré les risques que cela implique, professeur ? s'assure l'IA.

— Fais ce que je dis. Une fois cela fait, lance le processus d'auto-destruction du Levedone, et bloque toutes les portes et ascenseurs derrière nous pour nous donner un maximum de temps d'échapper à nos ennemis.

— Bien, professeur.

Pendant que Rocio se poste à l'affût, surveillant les couloirs et les entrées du laboratoire à l'aide de sa fée commando, Juan scrute les données dérobées avec une fébrilité qui confine à l'effroi. Les informations sont cryptées et protégées, mais il est expert en Cybersécurité et décodage. Il réfléchit et se met à l'œuvre, utilisant ses compétences pour déverrouiller ce qui peut l'être et accéder aux informations cruciales.

Face à lui s'étale la représentation schématique de 87% du réseau principal de la M-DH, ce qui correspond à l'essentiel des données de la société. Le problème, c'est qu'il s'agit essentiellement de code compilé obfusqué, quasiment impossible à exploiter. Alors que le code source d'un programme est écrit par son programmeur en utilisant un langage humainement compréhensible – comme le langage C, C++, java ou python – le code compilé est la traduction de ce code source en une suite de valeurs binaires pouvant être comprises par la machine, mais très difficile à interpréter pour des humains. Pour comprendre le code, Juan pourrait tenter de décompiler le code binaire obtenu pour revenir au code source, ce qui est parfois possible, mais le code compilé ayant été obfusqué, cela demanderait trop de temps.

Quelles autres solutions sont envisageables ?

— Les commandos seront posés dans une minute, indique Aletheia.

La peur de Juan monte d'un cran. Il faut absolument qu'il trouve avant qu'il ne soit trop tard.

L'adolescent passe en revue le code téléchargé en effectuant plusieurs tâches en parallèle : une recherche de chaînes de texte spécifiques ainsi qu'une recherche d'accès à diverses bases de données.

Il remarque que le code contient des chaînes de texte de type « *RH* », « *Ventes* », « *Géo-ingénierie* » ou encore « *Administration* », sans doute liées à des départements ou des équipes spécifiques. Il observe également que les accès à certaines bases de données sont généralement associés à certains départements, en fonction du type de données manipulées.

En poussant plus loin ses recherches, il finit par repérer un département « *Cybersécurité* », ainsi qu'un département intitulé « *PN* ». S'agirait-il du département de physique nucléaire ? Un fichier nommé « *rech_phnuc.nw* » lui confirme qu'il s'agit de ce qu'il cherche. Il sourit d'un air satisfait. Voilà l'endroit où il a le plus de chances de retrouver son père, à moins qu'il n'ait été jeté dans un cachot, s'entend. En faisant glisser devant ses yeux le code correspondant à ce département, Juan remarque qu'il contient, outre du code compilé, des passages lisibles, comme des fichiers de configuration en langage XML. Même si cela a peu de chance d'être le cas, il est possible que ce XML contienne des informations de configuration du code, censées éviter à la personne qui lance ce code d'entrer ces informations dans sa machine. On dit qu'elles sont « *en dur* » dans le code. Ces informations pourraient tout à fait receler une adresse. Décidé à jouer cette carte, Juan se concentre sur les bribes de XML dispersées çà et là, qu'il passe en revue les unes après les autres.

Rien d'intéressant.

Rien.

— Plus vite ! Plus vite, bon sang, se désespère Lorius.

L'écran situé sur sa droite sort soudain de sa veille. Juan a un mouvement de recul en apercevant les aéronefs militaires en train de se poser sur les pentes qui entourent le lac. Il sent une sensation glacée l'envahir. Auront-ils fait tout cela, auront-ils mis Eva Sandvik en danger pour rien ?

Décidé à se battre jusqu'à la fin, l'adolescent serre les dents et s'en remet à son instinct. Ses yeux balaient les lettres et les chiffres de dossiers pris au hasard dans le réseau du département PN. Il cherche des traces d'adresse IP ou d'éventuelles données de localisations intégrées sans rien trouver. L'analyse de mots-clés ou de références géographiques n'aboutit pas non plus. La recherche d'éventuels commentaires ou documents s'avère infructueuse, de même que l'analyse de métadonnées associées aux fichiers de type « *rech_phnuc.nw* », dépourvues d'informations sur l'emplacement géographique d'origine.

Rien.

Rien.

Rien.

— Les commandos sont posés, indique Aletheia, arrachant Juan à

ses réflexions. Nos caméras extérieures viennent de les repérer. Ils seront ici dans moins de deux minutes.

L'écran holographique montre un groupe de commandos massé devant la chapelle visitée le jour de leur arrivée. Des soldats en treillis noir et gris se déploient d'arbre en arbre tandis que d'autres parlent dans leur radio. Le système d'autoprotection du Levedone se déclenche, et des éclairs fusent de toutes parts.

— Juan, dépêche-toi !

— Je fais ce que je peux, joder !

Juan prend une grande inspiration pour se calmer. Sa dernière tentative, la dernière idée qui lui vient est d'analyser le trafic réseau.

Et soudain, bingo !

Ses yeux ont repéré parmi les informations de configuration deux éléments clés.

Parmi toutes les adresses physiques encodées du département Physique Nucléaire de la MDH, deux flux utilisés pour la communication entre différents appareils se détachent des autres de par leur importance.

217.170.235.14 et 162.243.173.174.

— Les chercheurs en physique nucléaire de la M-DH nous ont laissé leur adresse !

Lorius reste interdit.

Juan n'en revient pas non plus. Une adresse IP – une suite de chiffres correspondant à l'adresse d'une machine sur River – est tout ce dont il pouvait rêver pour localiser ce qu'il cherche.

— Comment déterminer à qui appartiennent les IP découvertes ? interroge Lorius.

— Les commandos ont détruit le dispositif de protection du Levedone, informe Aletheia. Ils s'approchent de l'entrée de la base.

Juan blêmit tandis que les secondes s'égrènent. Malgré la terreur qui le paralyse, une détermination farouche brûle toujours en lui, car il sait que l'enjeu est bien plus grand que leur propre sécurité. Il s'élance dans River et emprunte un raccourci menant à *« whois »*, un service permettant l'interrogation de bases de données stockant les références des propriétaires d'une adresse IP donnée.

L'écran holographique de droite montre une porte blindée exploser et les commandos s'élancer dans les escaliers en béton.

— Les commandos sont entrés dans la base, indique Aletheia. Ils atteindront le Levedone dans une minute. Je commence le compte à rebours.

59.

58.

57.

Une fois connecté à *« whois »,* Juan fait glisser la première adresse

trouvée dans une fenêtre de recherche.

56.

52.

La recherche indique à Juan que la première adresse IP découverte appartient à l'arcologie M-DH à Oslo. Sans attendre, Juan récupère la deuxième adresse pour l'identifier.

51.

50.

La seconde adresse correspond à celle d'un centre de recherche en intelligence artificielle baptisé *Expanding IA*. Une fois le nom de ce centre découvert, Juan ouvre SkyMind Maps.

48.

SkyMind Maps indique qu'Expanding IA se situe dans les environs de Bergen, en Suède.

Juan se tourne vers Lorius, triomphant.

— On m'avait dit qu'Expanding IA a lancé un programme d'expérimentation d'intelligence artificielle destiné à contrer, voire à réaliser des attaques informatiques pour découvrir ou exploiter des failles dans les systèmes adverses. Tous les grands pays, toutes les grandes sociétés s'intéressent au sujet. Expanding IA semble avoir réussi là où d'autres ont échoué. Voilà comment ils m'ont détecté aussi vite !

— Tu te battais contre une IA… comprend Rocio.

— Une IA du même type qu'Aletheia, mais encore plus rapide, précise Juan.

38.

37.

Le professeur fronce les sourcils.

— Expanding IA n'est pas censée appartenir à la M-DH !

— Peut-être a-t-elle été achetée en secret ?

— Pas le temps d'enquêter sur le moment. Filons !

29.

28.

Tous trois s'élancent vers l'une des portes du laboratoire, quand la voix d'Aletheia les interrompt.

— Les commandos ont atteint les portes du laboratoire. Ils vont entrer dans vingt-quatre secondes.

23.

22.

21.

— Ils découpent la porte !

Lorius pousse un hurlement de désespoir. Rocio se presse contre son frère, paralysée de peur, tandis qu'un rayon laser émerge de la porte blindée, balayant sa surface centimètre après centimètre. Les

étincelles fusent de toutes parts tandis que le laser tranche le métal avec une aisance surprenante.

18.

17.

16.

Le bruit strident du laser emplit l'air, accompagné d'un sifflement électrique assourdissant. Le métal chauffé par l'intense chaleur commence à fondre, émettant des lueurs éblouissantes, laissant derrière lui une traînée de fusion brillante.

12.

11.

La découpe prend forme, laissant apparaître une ouverture nette dans la porte. Juan observe avec fascination et inquiétude le processus en cours. La technologie de pointe semble relever de la magie.

9.

8.

7.

Alors que le laser achève sa découpe, la porte cède finalement, s'ouvrant avec un grincement qui rompt le silence tendu. Les étincelles résiduelles dansent dans l'air, illuminant l'obscurité bleutée du lac de leurs éclats scintillants.

6.

Le passage est désormais ouvert, plus rien ne sépare les commandos armés de leur objectif.

5.

4.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? gémit Rocio.

— Nous n'avons d'autre choix que de nous rendre, désormais, répond Lorius avec une profonde tristesse. Tout est fichu.

— Peut-être pas encore tout à fait, indique Juan.

D'une main tremblante, il lance Signaldust et envoie un message à Eva tandis que les soldats envahissent le laboratoire avec une détermination froide, sans dire un mot, les yeux rivés sur les enfants.

« *Sauver EV Expanding IA*. »

Juan a juste le temps de lancer le formatage de l'holophone avant que les soldats ne le saisissent.

65.

Bergen
18 heures
24°C

Fondée au crépuscule de l'ère viking, Bergen[77], la « *Ville aux sept collines* » s'étend majestueusement entre sept sommets boisés, couronnés de forteresses historiques. Nichée entre les deux plus importants fjords de Norvège, elle se déploie avec une grâce naturelle, offrant une vue panoramique sur la mer, les lacs et les montagnes environnantes. Son port pittoresque est bordé de maisons de bois aux couleurs vives, tandis que d'autres habitations s'accrochent audacieusement à flanc de colline. Parmi les attraits qui font briller Bergen aux yeux des visiteurs, on trouve le célèbre marché aux poissons, où l'on peut encore savourer des produits de la mer frais et authentiques, les fermes d'algoculture ainsi qu'un aquarium unique en son genre, abritant une multitude d'animaux marins. Ces merveilles, associées à son climat, font de cette ville un site incontournable pour les touristes du monde entier.

Eva, toutefois, n'est pas là pour faire du tourisme.

« *Sauver EV Expanding IA* »

Debout au sommet de l'Ulriken, elle examine le complexe d'intelligence artificielle implanté en périphérie de la ville en songeant à cet énigmatique message envoyé par Juan. Que sont devenus l'adolescent et sa sœur ? Pourquoi lui ont-ils envoyé cette indication et surtout, pourquoi ne répondent-ils plus à ses messages ? Leur est-il arrivé quelque chose ? Si elle a scrupuleusement suivi les recommandations de Juan - éviter Mortensen, se cacher, se rendre dans le Vestland -, Eva se demande à présent si elle a bien fait. Un adolescent est-il réellement capable de la guider et de la protéger ? Qu'est-elle censée trouver ici ?

Enrique Verdadero ?

Même s'il est plus probable que le professeur en physique nucléaire ait été placé dans un laboratoire, plutôt que dans une geôle où l'on devrait se passer de son génie, pourquoi se trouverait-il dans ce complexe, et comment l'en extraire ?

Les recherches d'Eva durant le vol l'ayant conduit ici lui ont permis de découvrir que Mortensen Ideas, incubateur de technologie doublé d'un fonds de placement destiné à investir dans les startups, est entré dans le capital d'Expanded IA il y a quelques années de manière tout à fait discrète. Devenu actionnaire majoritaire depuis peu, le chef

d'entreprise a pris le contrôle du conseil d'administration et donc des décisions les plus importantes de la société.

Et les découvertes d'Eva ne se sont pas arrêtées là.

Le jardin d'Expanding IA repose sur de gigantesques installations stratégiques creusées dans les années 2020, destinées à protéger le gouvernement norvégien en cas de crise majeure ou de guerre nucléaire. Les installations en question n'ayant jamais été utilisées, et le terrain ayant été racheté par l'entreprise qui occupe les lieux depuis lors, tout ce qui se trouve sous la surface appartient à Expanded IA. Ces installations ont-elles un lien avec ce « *bunker* » secret, comparable à SkyMind X, mentionné par César-Sanagas lors de la réception à l'ambassade de Norvège ?

Eva avait tourné le journaliste en dérision.

Mais lorsqu'elle a continué à creuser dans les archives de TVNorge et découvert certaines données relatives à ce « *bunker* » qui avait fait parler de lui lors de sa construction, avant d'être subitement passé sous silence pour une raison inexpliquée, Eva s'est dit que César-Sanagas n'avait peut-être pas tort et que les rumeurs de laboratoire secret étaient peut-être fondées. Selon certains documents, il s'agirait en réalité non pas d'un simple bunker, mais de deux bunkers reliés entre eux par des escaliers de béton : le *« pré-bunker »*, et le « *bunker hautement sécurisé »*. L'étage supérieur, situé à une vingtaine de mètres sous la surface, aurait été censé servir de lieu d'habitation et garni, à ce titre, de meubles luxueux et d'œuvres d'art. Même si aucun plan n'est disponible nulle part, certains témoignages stipulent que le bunker contiendrait une trentaine de pièces réparties sur six niveaux, ce qui en ferait une véritable fourmilière, un gigantesque labyrinthe souterrain et fortifié.

Trois entrées – ou sorties – ont été recensées : l'ancienne porte, ou porte principale a été incorporée à l'aile est du bâtiment principal d'Expanded IA. Une sortie d'urgence est censée donner sur le parc, et une sortie secrète est réputée conduire à une propriété située quelque part à l'extérieur de l'enceinte. Ces entrées existent-elles encore ?

Ce bunker lui-même existe-t-il encore ? Une seule manière de le savoir : y aller.

Eva frissonne en sentant l'air marin balayer ses cheveux et faire frémir les conifères qui l'entourent de toutes parts. Elle se sent seule et vulnérable, mais elle n'a pas le choix : la Cybersécurité de la M-DH a certainement découvert ce qu'elle a fait et il lui faut agir avant qu'elle ne mette la main sur elle. Elle doit d'abord pénétrer sur le site. Heureusement, des visites d'Expanded IA sont organisées à tous moments de la journée et elle a pu s'inscrire à l'une d'entre elles grâce à sa fausse carte de presse. Elle se félicite de ne pas s'être fait implanter de BioChipID, qui l'aurait immédiatement démasquée, et

qui lui a permis de s'inscrire sous le nom de Mia Thunberg, comme elle en a l'habitude pour passer incognito. Une fois à l'intérieur du complexe, il lui faudra fausser compagnie au guide et trouver l'entrée du bunker, y pénétrer sans se faire remarquer et trouver ce pourquoi Juan l'a conduite ici : son père ou, du moins, des preuves de l'existence de son père ou des mauvais agissements de la M-DH, avant de ressortir sans se faire prendre.

Son attirail ? Une perruque brune, une blouse de scientifique, des lentilles de réalité augmentée, un holophone et une bonne dose de créativité. Elle aurait aimé emporter son stocker électrique pour se défendre en cas de grabuge, mais y a renoncé, soucieuse de ne pas déclencher les détecteurs de métaux.

En résumé, Eva se sent complètement vulnérable.

La jeune femme reprend place dans le véhicule autoconduit l'ayant récupérée à l'aéroport et indique l'adresse d'Expanded IA, où un jeune homme en complet gris l'accueille avant de vérifier son identité.

— Bienvenue, Mademoiselle Thunberg. Si vous voulez bien me suivre, nous allons nous rendre dans le hall du bâtiment principal où nous retrouverons les autres visiteurs.

Eva suit son guide en direction du complexe d'Expanded IA, qui se dresse majestueusement au cœur d'un vaste parc verdoyant entouré de collines boisées et de paysages pittoresques. Le bâtiment principal, véritable prouesse architecturale au design futuriste et aux lignes épurées, rappelle un drakkar stylisé. Depuis l'extérieur, il est possible d'apercevoir des chercheurs, ingénieurs et techniciens s'activer dans des laboratoires ultramodernes et ultraéquipés. Alors qu'ils longent le bâtiment, ils croisent des employés qui marchent seuls ou en groupe, courent parfois sur des sentiers sinueux menant à travers des clairières luxuriantes, des étangs paisibles et des espaces de loisirs, s'offrant des moments de calme et de contemplation. Tout autour du complexe s'élèvent des installations sportives dernier cri ; terrains de sport, salles de gym équipées d'équipements de fitness, et même un centre de bien-être.

Ils parviennent à un hall au sol de marbre noir, d'une dimension impressionnante, qui marie élégance et modernité. En pénétrant dans ce vaste espace, Eva est immédiatement frappée par une impression d'ouverture, une sensation d'infini. Les murs de verre laissent entrer la lumière naturelle qui inonde le hall, offrant des vues imprenables sur la nature environnante. De nombreuses personnes déambulent en tous sens, chercheurs, scientifiques, secrétaires, visiteurs…

Au centre du hall trône une interprétation artistique qu'Eva examine aussitôt après avoir passé le portique de sécurité et le scanner biométrique. Il s'agit d'une œuvre d'art cinétique, composée de pièces

mobiles qui se déplacent et se transforment continuellement, représentant l'évolution constante de l'IA. Les déplacements s'accompagnent de sons générés par des algorithmes, créant une expérience auditive troublante qui lui fait presque oublier les raisons de sa présence à Expanded IA. Toute la nature complexe et expressive de l'intelligence artificielle semble représentée ici.

Autour de cette œuvre centrale, de confortables espaces de détente invitent les visiteurs et les employés à se rencontrer et à échanger. Eva aperçoit une vingtaine de personnes munies de badges, debout ou assises sur des canapés aux lignes épurées, entourés de jardinières verdoyantes. Face à elles se trouve une maquette de l'édifice. Après avoir salué tout le monde, Eva s'approche de la maquette, avide d'informations.

Le laboratoire occupe toute la partie sud du bâtiment principal. L'aile ouest contient des espaces de détente ainsi qu'une salle de cinéma. La partie nord recèle des salles de réunion et divers amphithéâtres, tandis que l'est du bâtiment est occupé par un réfectoire, ainsi qu'une vaste salle équipée de bureaux en ilots depuis lequel partent plusieurs couloirs dont l'un rejoint la pointe est du bâtiment.

C'est là qu'il lui faut se rendre.

— Voici votre badge, Mademoiselle Thunberg. Veillez à bien le conserver sur vous.

— Bien sûr, dit Eva en s'équipant.

Il s'agit d'une mince plaque métallique dotée d'un écran tactile haute résolution sur lequel figure la lettre « *V* » de « *Visiteur* ». Elle connaît ce genre de badge personnalisé pour chaque utilisateur, incorporant des éléments de sécurité sophistiqués pour garantir son authentification.

Le guide commence une fois les présentations faites.

— Mesdames, Messieurs, bienvenues à Expanding IA. Notre visite va durer une heure environ. Je serai obligé de vous quitter dans une heure pour m'occuper d'une délégation importante sur le point d'arriver.

Les visiteurs hochent la tête tandis qu'Eva se demande de quelle délégation il s'agit.

— Commençons par le bâtiment en lui-même, qui a été conçu par le célèbre cabinet d'architecture *Helen & Hard*. Comme vous le savez sûrement, ce duo d'architectes a développé une approche novatrice en matière de conception durable, en utilisant des matériaux recyclés et en intégrant des solutions énergétiques…

Eva n'écoute déjà plus. Elle a repéré trois agents de sécurité devant la porte principale et un quatrième qui se promène dans le hall – tous équipés d'un badge « *Sécu* ». Des caméras, au plafond, scrutent

de tous côtés. Les scientifiques qui vont et viennent ne portent pas tous leurs badges « *S* », ce qui la rassure pour la suite des évènements. Elle jette un œil en direction de la partie est du hall, celle censée mener au bunker, ce lieu secret dont les personnes qui l'accompagnent ne doivent même pas soupçonner l'existence, mais elle ne voit que des espaces de travail, des zones de co-création et autres salles de réunion équipées des dernières technologies de communication.

Il va falloir patienter.

— Passons maintenant au laboratoire principal, si vous le voulez bien.

Les visiteurs suivent le jeune homme à travers le hall, puis empruntent un couloir menant à une gigantesque porte blindée qu'il ouvre avec son badge. Le laboratoire principal, immense salle ouverte sur le parc, est doté d'une architecture ingénieuse, avec des espaces modulables pouvant être adaptés en fonction de chaque projet. Des cloisons amovibles permettent de créer des zones de travail collaboratives ou isolées, selon les besoins des équipes.

— Les laboratoires sont équipés de matériel dernier cri, explique le guide tout en marchant : des supercalculateurs, des serveurs puissants, des stations de travail haute performance et des dispositifs de réalité virtuelle. Chaque chercheur dispose de son propre espace de travail personnalisé, avec des écrans interactifs et des outils d'analyse avancée pour mener à bien ses recherches. Des salles de réunion hautement technologiques sont disséminées un peu partout, permettant aux équipes de se réunir et de collaborer de manière efficace. Des tableaux interactifs et des écrans tactiles facilitent les présentations et les échanges d'idées…

Toujours ces caméras, se dit Eva. *Par contre, aucun agent de sécurité.*

Une fois sorti du laboratoire principal, le guide leur fait traverser les espaces de détente, aménagés avec des fauteuils confortables, des canapés moelleux et des coussins colorés, créant une atmosphère accueillante et chaleureuse. Des tables basses en bois naturel permettent aux employés de poser leurs boissons ou leurs collations pendant qu'ils discutent, déjeunent ou se détendent. De grandes plantes en pot et des bibliothèques bien garnies sont également présentes, les invitant à s'évader – ou étudier – durant leur pause.

— La salle de cinéma, poursuit le guide tandis qu'ils marchent, est équipée des dernières technologies en matière de projection, de son et d'odeur, offrant une expérience cinématographique immersive de très haute qualité. Les murs sont revêtus de tapisseries acoustiques, et les fauteuils disposés en gradins pour une vue optimale. Cette salle de cinéma est également utilisée pour des présentations, des conférences et des séminaires, offrant un espace polyvalent pour les

employés du complexe…

Eva se réjouit en voyant le guide obliquer vers l'est du bâtiment. Ils parviennent au réfectoire, vaste espace où certains employés prennent leurs repas dans une ambiance conviviale.

— Le réfectoire, explique le guide, propose une cuisine moderne et diversifiée prenant en considération les diverses nationalités du personnel. Il propose une sélection de repas sains et équilibrés, tout en tenant compte des régimes alimentaires spécifiques. Des menus spéciaux sont préparés pour répondre aux besoins nutritionnels de chacun…

De plus en plus impatiente, Eva contemple les murs, décorés de répliques d'œuvres d'art et de photographies mettant en valeur la beauté de la nature norvégienne. Heureusement, le guide ne tarde pas à poursuivre la visite vers l'est.

— Rendons-nous maintenant à la salle des développeurs, dit-il. Il s'agit d'un vaste espace baigné de lumière naturelle, conçu pour stimuler la créativité et la collaboration entre les scientifiques et les chercheurs.

Une nouvelle porte blindée s'ouvre sur une salle spacieuse, aménagée comme une ruche de créativité, qui fait écho à la maquette qu'Eva a pu observer précédemment. Elle se trouve désormais à deux doigts de son objectif. Chaque îlot de bureaux est équipé d'écrans holographiques haute résolution, derrière lesquels les chercheurs sont plongés dans un ballet virtuel de lignes de code complexe ou engagés dans des discussions animées. Les murs sont ornés d'écrans interactifs, permettant de partager instantanément les résultats et découvertes, entourés d'un kaléidoscope de graphiques, de schémas et d'illustrations illustrant des concepts d'intelligence artificielle de pointe. Des citations inspirantes de scientifiques et de pionniers de l'IA sont affichées pour rappeler aux chercheurs l'importance capitale de leur travail et de leurs contributions à l'avancement de la science.

« *L'intelligence artificielle est la nouvelle électricité.* » Andrew Ng.

« *Le développement de l'intelligence artificielle sera comparable à l'émergence d'une nouvelle forme de vie.* » Stephen Hawking.

Çà et là, des tableaux blancs recouverts de gribouillis incompréhensibles pour les profanes témoignent du processus créatif et révélateur de l'intelligence en action. L'ambiance est électrique, l'énergie est palpable, la plus vive effervescence règne.

— La salle des développeurs est un lieu où les idées prennent vie, où les théories sont mises à l'épreuve, où l'innovation se concrétise, explique le guide. Les chercheurs, tels des sorciers modernes, jonglent avec les mystères de l'IA pour façonner notre avenir.

Après avoir quitté la salle, le groupe oblique vers le nord, suivi d'Eva, qui repère enfin le couloir menant vers l'est du bâtiment.

Aucune caméra. Et pour cause, ils se trouvent désormais en périphérie de l'édifice, là où sont reléguées les choses de moindre importance.

C'est le moment, se dit-elle, le ventre serré par la peur.

Un groupe de scientifiques émerge alors du bout du couloir est. Elle continue d'un air décidé, mais l'un d'eux lui jette un regard étonné.

— Vous avez perdu votre guide ? demande-t-il en s'approchant.

— Pas du tout. Cet endroit est si… il en émane une telle énergie, répond Eva en balbutiant, que je me suis attardée.

Le badge visiteur, évidemment. Elle aurait dû le retirer.

— L'énergie de la création ! répond le chercheur avec un sourire qui lui donne l'air d'un barista surcaféiné.

— Exactement.

— Désirez-vous que je vous aide à retrouver votre guide ?

— Ce ne sera pas la peine, merci. Mon groupe se trouve juste au fond du couloir. Merci !

Elle s'éloigne en direction de son groupe, dissimule le badge qui l'a trahie puis revient sur ses pas une fois les scientifiques disparus dans la salle des développeurs. Elle oblique en direction de l'aile est une fois certaine que personne ne la voit. La voilà seule. Il lui faut agir sans tarder, et pénétrer dans le bunker avant que le guide ne s'aperçoive de son absence et ne prévienne la sécurité. Heureusement, elle faisait partie d'un groupe relativement nombreux.

Elle dépasse un atelier de réparation, empli de tables surmontées d'écrans, de cartes mères et de toutes sortes de composants électroniques, longe une enfilade de pièces inoccupées, essentiellement des bureaux, lorsqu'elle aperçoit un autre homme approcher.

Elle baisse la tête et sent son cœur s'accélérer. Les chercheurs sont habitués aux lieux et connaissent tout le monde. Ils savent qu'elle est une inconnue. Elle hésite à le saluer ou à garder le silence, et se contente d'un vague sourire, accélérant le pas en faisant comme si elle connaissait les lieux. Elle parvient à un portique de sécurité menant à une salle encombrée de dossiers, au centre de laquelle se dresse un bureau. Un agent de sécurité d'un certain âge, assis derrière un comptoir, est occupé à rédiger un rapport sur l'un des écrans holographiques qui lui font face. Écrans de surveillance, schémas complexes, munis de diodes, et dispositifs d'appel font le tour de la pièce, qui doit sans doute servir de point central pour la coordination des personnels. En voyant l'armoire grillagée où sont suspendus des badges et cartes ID, au-dessus de l'agent, Eva se dit que l'ordinateur, devant lui, doit permettre de configurer les laissez-passer. Derrière le comptoir se déploie un couloir de plus petite dimension que tout ce qu'elle a vu jusqu'alors, surmonté de l'écriteau « *Passage interdit* ».

Voilà où les visiteurs sont contrôlés et identifiés avant d'accéder à ce qui doit être le bunker.

Une intense émotion submerge Eva. Elle se dit qu'elle a bien fait de garder confiance, et sent qu'elle est sur le point de franchir une nouvelle étape vers son objectif. En silence, elle traverse le portique de sécurité, rassurée de constater l'absence de scanner biométrique, lorsque l'agent lève la tête.

— Ils sont arrivés ?

La jeune femme se demande de qui il est question, et se souvient de la délégation importante mentionnée par le guide. Elle répond sans s'arrêter de marcher.

— Ils sont au laboratoire. Ils seront là dans une trentaine de minutes.

— Vous êtes avec eux ?

— Évidemment. Je viens juste m'assurer que tout est O.K.

Eva sent sa voix trembler légèrement et espère que l'agent n'a rien remarqué. Elle le fixe sans cesser d'avancer, lui offrant son plus beau sourire. Le surveillant sourit également.

— Monsieur Mortensen a toujours su choisir ses collaboratrices…

— Je vous remercie du compliment.

Elle le dépasse malgré son trouble, malgré sa peur grandissante, l'oreille tendue, s'attendant à ce qu'il la rappelle.

Mais il ne la rappelle pas. Reprenant son souffle, elle poursuit son chemin et remarque des portes entrouvertes sur des salles de réunion et autres bureaux vides. Le couloir donne sur un vestibule d'aspect ancien au fond duquel monte un escalier, et dans lequel se trouvent une porte métallique ainsi qu'un ascenseur : son dernier obstacle pour pénétrer dans le bunker.

En apercevant un second agent de sécurité assis à côté de l'ascenseur, le regard vissé sur son smartphone, Eva prend peur et fait demi-tour, avant de s'engouffrer dans la première pièce venue, prenant soin de pousser la porte derrière elle sans la fermer afin de pouvoir surveiller le couloir et le vestibule sans être démasquée.

Elle a eu le temps de voir que l'ascenseur fonctionne avec un badge qui n'est certainement pas celui des visiteurs. Il va lui falloir attendre l'arrivée d'un groupe pour passer, en espérant qu'aucun d'eux ne demande à vérifier son identité. Et s'il prend l'idée à l'agent de l'ascenseur de l'interroger, ou à l'agent du comptoir de venir inspecter les lieux avant qu'elle ne soit descendue, ils verront qu'elle n'a rien à faire là et tout sera terminé.

Elle jette un œil au bureau qui l'entoure : un diffuseur d'écran muni d'une dalle 3D, deux serre-livres d'un goût douteux, en forme de trolls, quelques dossiers épars et une armoire fermée.

Jusqu'ici, tout va bien, tente-t-elle de se rassurer.

D'un geste tremblant, elle passe sa blouse de chercheur et se coiffe de la perruque brune.

La voilà prête à descendre au sous-sol.

Mais alors qu'elle attend, les oreilles aux aguets, l'arrivée du groupe tant espéré, la porte s'ouvre pour livrer passage à l'agent du comptoir, qui la regarde sans comprendre. Eva s'attend à ce qu'il donne l'alerte. Elle vient de se changer. En plus, elle a mis une perruque. L'homme va trouver son comportement suspicieux et deviner qu'elle n'est pas avec la délégation.

— Qu'est ce que vous faites ici ?

— Je… je devais passer un coup de fil avant de descendre. Comme je n'ai vu personne…

— Montrez-moi votre badge, répond-il d'une voix sèche.

Son sourire n'a pas suffi. Elle aperçoit alors l'écusson qui indique clairement le statut élevé de l'homme qui lui fait face. Sans doute dirige-t-il tout ou partie du personnel de sécurité. Rattrapé par la conscience professionnelle, il a décidé de venir vérifier que tout est normal.

— Dépêchez, insiste l'agent avec un geste impatience. Si on voit que j'ai quitté le filtrage…

Le filtrage. C'est donc bien l'entrée que je cherchais.

Elle fait semblant de chercher son badge tandis qu'il l'examine en fronçant les sourcils, de plus en plus méfiant.

— Où est-ce que j'ai bien pu le mettre ? demande-t-elle d'un air affolé.

— C'est bien ce que je pensais. Je suis désolé, mademoiselle, mais vous allez devoir me suivre. (Puis, en se retournant.) Par ici, s'il vous plaît.

Eva réagit au quart de tour. Brandissant le troll le plus proche d'elle, elle frappe le surveillant de toutes ses forces derrière le crâne. L'homme pousse un cri et s'écroule dans un bruit étouffé. Il ne bouge plus.

Qu'ai-je fait ?

Blême, pétrifiée, Eva contemple le corps immobile sans savoir que faire. L'a-t-elle tué ? Heureusement, l'agent respire encore.

Elle tend l'oreille. Aucun bruit. La sentinelle ne les a pas entendus.

Eva se force à se reprendre, et son objectif lui revient à l'esprit. Elle tire le corps inanimé de l'autre côté du bureau, afin de s'assurer que personne ne le retrouvera dans l'immédiat, et récupère son badge « *Sécu* ». Plus le temps d'attendre, désormais. L'alerte va être donnée, ce n'est qu'une question de minutes. Et si on la capture, rien ne pourra la sauver.

Prenant une profonde inspiration, elle se redresse, rajuste sa

perruque sur sa tête et gagne le couloir en serrant dans sa main le précieux laissez-passer. Elle parvient au vestibule. Le lecteur de badge est positionné à droite de l'ascenseur, non loin de l'agent de sécurité, qui relève le visage vers Eva.

— Je peux voir votre badge ?

Elle passe le badge devant le lecteur d'un geste rapide, sans le lui montrer, et en lui adressant un sourire aguicheur. La porte de l'ascenseur s'ouvre.

— Vous ne croyez tout de même pas que je suis une terroriste ?

Elle pénètre dans l'ascenseur dès qu'elle le voit sourire.

66.

Bergen
19 heures
23°C

En sortant de l'ascenseur, Eva découvre une inscription indiquant « *NIVEAU 0* ».

Personne.

Renonçant à songer à ce qu'elle vient de faire, elle avance d'un pas déterminé à travers le couloir silencieux du pré-bunker, remarquant la présence de caméras relativement espacées. La clarté tamisée des éclairages confère à l'endroit une aura mystérieuse, soulignant le caractère secret de ce repère souterrain. Ses pas résonnent légèrement sur le sol bétonné, et elle se sent à la fois calme et anxieuse. Après un coude, le couloir donne sur plusieurs portes métalliques fermées. Eva se décide à ouvrir l'une d'entre elles. Elle passe le badge de l'agent de sécurité dans le lecteur et la porte s'ouvre sur un vestibule de marbre noir. Elle entre, traverse la pièce et pénètre dans un salon inoccupé dont la décoration contraste étrangement avec l'atmosphère inquiétante de l'endroit.

Une véritable oasis de luxe dissimulée sous terre.

Plus loin, des portes ouvertes dévoilent des salles de réception, salles à manger et salons aménagés avec goût et confort. Des œuvres d'art ornent les murs d'une immense bibliothèque équipée d'ordinateurs. Des meubles design complètent l'espace, et de grandes fenêtres offrent une vue sur un jardin intérieur luxuriant. Eva songe à ce qu'elle a pu lire sur le pré-bunker. Cet espace, dévolu aux autorités en cas de crise majeure, est désormais parfaitement vide et silencieux.

Soucieuse de reprendre son exploration au plus vite, Eva rejoint le couloir et avance d'un pas décidé, avec l'attitude d'une chercheuse accoutumée à l'endroit. Il lui faut trouver le second bunker, qui recèle peut-être Enrique Verdadero, qu'elle doit absolument retrouver avant que l'alarme ne soit donnée par le responsable de la sécurité. Sur son passage, des panneaux d'affichage interactifs fournissent des informations sur des projets scientifiques en cours, et il lui arrive de croiser des scientifiques et des chercheurs qui la saluent d'un air distrait avant de vaquer à leurs mystérieuses activités. Tous semblent concentrés, absorbés dans leurs travaux, et leurs blouses blanches leur confèrent une allure à la fois professionnelle et énigmatique. Eva sait qu'elle doit rester discrète, prudente, et qu'elle ne doit pas perdre la moindre seconde. Hors de question de se laisser distraire.

Soudain, un son strident perce le silence, correspondant sans doute à l'alarme d'intrusion. Le ventre d'Eva se serre tandis qu'elle vérifie l'heure sur son holophone. Maintenant que sa présence a été détectée, le temps lui est compté. Elle jette un regard autour d'elle tout en essayant de rester calme et concentrée. Le pré-bunker étant inoccupé, les scientifiques qu'elle a croisés précédemment devaient venir de laboratoires situés plus bas. Il lui faut localiser d'autres escaliers ou un second ascenseur. Or, l'agent de sécurité a dû donner son signalement. Ils ont dû désactiver son badge d'accès pour la bloquer. Il lui faut éviter les caméras de surveillance, surtout si elles sont reliées à des IA de reconnaissance faciale, et ne plus utiliser le badge qui pourrait leur indiquer sa position. Comment poursuivre ses recherches dans de telles conditions ?

Eva a alors une idée : l'armoire électrique.

Où se trouve une telle armoire dans un bunker ? Sans doute dans un lieu discret et facilement accessible pour le personnel chargé de la maintenance et des réparations. Peut-être dans une salle technique dédiée aux infrastructures électriques, dans un couloir de service, dans une salle des machines située près d'un ascenseur, pour faciliter les opérations d'entretien, ou dans un endroit discret comme un escalier ou un passage de service.

Il lui faut un plan des lieux.

Elle accélère le pas, enfilant les couloirs avec prudence et détermination, évitant ou contournant soigneusement les caméras. Les minutes paraissent une éternité tandis que l'alarme continue de retentir dans tout l'étage. Alors qu'elle poursuit ses recherches, ses yeux se posent sur une armoire métallique arborant un symbole de danger. Elle s'en approche et constate que les portes sont bloquées par un dispositif métallique. Elle force sur le mécanisme, qui finit par céder. Il s'agissait davantage d'une précaution pour empêcher une ouverture accidentelle que d'un véritable verrou. À l'intérieur, des masques, des couvertures de survie, des extincteurs et un plan d'évacuation en cas d'incendie.

Bingo !

Ce plan détaillé permet à Eva de repérer les différentes zones du Niveau 0. Le couloir qu'elle a emprunté longe un complexe appelé « *zone de vie* », de forme rectangulaire, répartie autour d'un jardin intérieur. La zone de vie se compose d'appartements particuliers, de salons, salles à manger, salles de sport, salles de bains ainsi que d'un restaurant attenant à une cuisine. Le couloir conduit à un deuxième ascenseur et des escaliers permettant de rejoindre les niveaux inférieurs, et permet de se rendre dans une zone de stockage, diverses salles de réunion et de collaboration ainsi qu'une salle des machines. Une lueur d'excitation illumine le visage d'Eva tandis qu'elle prend en

photo le plan du pré-bunker.

Sans perdre une seconde, elle suit le chemin indiqué, en continuant d'éviter les caméras de surveillance, priant pour ne pas croiser les agents de sécurité qui doivent désormais patrouiller non loin d'elle. Elle se faufile comme une ombre à travers les couloirs sombres et mystérieux, et parvient à la salle des machines, une porte massive en acier marquant l'entrée de cette zone cruciale pour sa mission.

Avant d'entrer, Eva prend quelques secondes pour reprendre son souffle et rassembler son courage. Si quelqu'un se trouve à l'intérieur, elle n'aura d'autre choix que de fuir et sera certainement appréhendée.

Les secrets de ce bunker resteront inconnus de tous.

La porte s'ouvre sur une salle emplie de machines complexes, de câbles électriques, de conduits de ventilation, d'arrivées d'eau et de canalisations ordonnées selon leur fonction. Des bruits mécaniques étouffés lui parviennent. Elle entre prudemment, craignant de tomber sur un technicien. Il n'y a heureusement personne.

Eva repère enfin l'armoire électrique, qui occupe tout un mur de la salle des machines, flanquée d'un atelier - une grande table surmontée d'outils - et d'un groupe électrogène en train de fonctionner, sans doute en « *secours chaud* ». Il va lui falloir saboter les circuits électriques pour plonger le bunker dans l'obscurité et couper les caméras, puis endommager le générateur électrique pour retarder le retour de la lumière.

Elle s'approche d'abord du groupe électrogène, l'examinant avec attention, et repère les canalisations d'e-carburant aboutissant au générateur.

Voilà qui lui fera gagner quelques précieuses secondes supplémentaires.

Elle repère une vanne qu'elle referme. La machine hoquette, ralentit et finit par s'arrêter.

Un silence étouffant envahit ses oreilles.

Ne voulant rien laisser au hasard, Eva prend soin de désactiver méthodiquement chaque composant essentiel du générateur. Elle récupère une clé à molette sur l'établi, endommage les bobines de l'alternateur et le régulateur de tension, arrache les câbles des batteries, frappe les radiateurs et les conduites de refroidissement jusqu'à ce qu'un liquide se mette à couler.

Elle ouvre alors l'armoire électrique, où elle distingue six systèmes principaux numérotés, correspondant sans doute à chaque niveau du bunker, chacun pourvus d'un nombre incalculable de sous-systèmes complexes. L'excitation se mêle à l'appréhension alors qu'elle se prépare à couper le courant. Elle active ses lentilles de réalité augmentée en mode « *nuit* », et approche la main du tableau. D'un

geste rapide, elle fait disjoncter les compteurs les uns après les autres. Lorsqu'elle fait basculer le compteur principal, un éclair bleuté traverse la lampe qui la surplombe, un grand claquement se fait entendre et le noir s'abat sur elle.

Le noir et le silence.

Enfin.

Eva s'assure alors, en leur assénant plusieurs coups de clé à molette, que les compteurs ne se relèveront pas de sitôt, et réduit le tableau électronique de contrôle à un amas de débris.

Elle constate, en sortant, que son plan semble avoir fonctionné. Le sous-sol est plongé dans une obscurité que seules percent quelques diodes de plafond indiquant la sortie, et les caméras de surveillance sont toutes désactivées. Elle suit le corridor aux arrêtes vertes parfaitement rectilignes qui apparaissent dans son champ de vision en réalité augmentée, en direction de l'ascenseur menant aux étages inférieurs, suivant le plan d'évacuation. Au bout d'un moment, elle perçoit des éclats de voix. Des hommes se rapprochent. Un groupe d'agents de sécurité.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? demande l'un d'eux. Les plombs qui ont sauté ?

— Manquait plus que ça.

— L'armoire électrique, vite !

Eva fait volte-face, retourne en direction de la salle des machines, avant de se dissimuler derrière la porte de la zone de stockage. Sa poitrine se serre à mesure que les bruits de pas se rapprochent. Elle croit défaillir lorsque la porte s'ouvre, et que le faisceau d'une lampe inspecte les murs de cette vaste salle entièrement vide.

— Personne ici, indique l'agent.

La porte se referme, laissant Eva à demi morte de peur. Il lui faut pourtant continuer. Elle attend que la patrouille s'éloigne, ressort et se fond dans l'ombre en direction de l'ascenseur et des escaliers de secours. À mesure qu'elle avance, Eva se sent plus en sécurité. Mais même si la chance lui a souri jusqu'à présent, elle a conscience que tout peut basculer lors d'une rencontre. En outre, même si le noir la protège, la panne électrique ne durera pas éternellement.

Il lui faut gagner au plus tôt les niveaux inférieurs.

Elle dépasse l'ascenseur, désormais hors d'usage, et parvient à la porte des escaliers, protégée par un lecteur de badge éteint. Que faire à présent ? Attendre que quelqu'un remonte des étages inférieurs pour passer, au risque de croiser une patrouille ? Attendre et se cacher ? De nouveaux éclats de voix lui parviennent de loin. Luttant contre le sentiment de panique qui l'envahit, Eva tend l'oreille et constate qu'ils se rapprochent.

Alors qu'elle songe à fuir, la porte de l'escalier s'ouvre d'un coup,

livrant passage à deux femmes scientifiques qui ne la remarquent pas tant elles sont pressées de sortir. Eva pénètre dans la cage d'escalier avec un soulagement infini. Elle va pouvoir continuer.

Devant elle se trouve un plan du complexe qui la laisse stupéfaite.

Le bunker secret est effectivement constitué de six niveaux interconnectés, dont cinq sont dédiés à des départements de recherche hautement spécialisés. Les niveaux semblent agencés de manière à favoriser un accès stratégique tout en garantissant la sécurité de chaque zone.

Niveau 0 - Espaces de vie et de détente.

Niveau 1 - Ingénierie chimique, bio et nanotechnologies.

Niveau 2 - Biologie reproductive et stérilisation.

Niveau 3 - Géo-ingénierie et sciences environnementales.

Niveau 4 - Intelligence artificielle, robotique et informatique avancée.

Niveau 5 - Physique nucléaire et cellules sécurisées.

Elle perçoit des cris et des conversations animées tandis qu'elle descend les marches bétonnées en direction du Niveau 5, celui où Verdadero a le plus de chances de se trouver. L'agitation des chercheurs évacuant le bunker ne fait qu'ajouter à la confusion et au chaos de la situation. Certains scientifiques paniqués la bousculent sans même la regarder. Alors qu'elle arrive au Niveau 4, elle surprend une conversation où il est question de Cybersécurité, d'attaque virale et d'ordinateurs quantiques. Des regards interrogateurs se posent sur elle. Les chercheurs sont sans doute étonnés de la voir avancer en sens contraire.

Elle se contente d'un sourire énigmatique, mais un homme l'apostrophe.

— On a reçu l'ordre d'évacuer.

— Je dois vérifier un équipement, explique-t-elle d'une voix calme. Une demande urgente qui vient de tout en haut.

Son ton assuré semble dissiper toute suspicion, et les chercheurs acquiescent avant de reprendre leur ascension.

Enfin, Eva atteint le Niveau 5.

Le cœur battant, elle tente sans succès de bloquer la porte derrière elle, et s'engage dans un couloir qui paraît ne jamais vouloir s'arrêter.

Où peut-il bien être ? se demande-t-elle en accélérant l'allure.

En réalité, elle n'est même pas certaine qu'Enrique Verdadero se trouve ici. Elle saisit son holophone, déclenche la fonction vidéo et l'accroche à son poignet. Elle dépasse plusieurs portes fermées, poursuit ses recherches. Peut-être pourra-t-elle interroger les scientifiques ? Elle perçoit un grondement de machine lointain, qu'elle

identifie comme un groupe électrogène en train de démarrer, ainsi que des voix éloignées, parlant et criant.

Déjà réparé ? se dit-elle en songeant à l'attaque acharnée qu'elle a menée contre lui.

Mais peut-être y a-t-il d'autres groupes dont elle n'a pas connaissance. Heureusement, le ou les groupes en question ne semblent alimenter que les salles importantes du bunker, et non les couloirs, qui restent très faiblement éclairés par des diodes espacées, ni les caméras.

Eva, à présent dans un large couloir au plafond bas donnant sur plusieurs portes verrouillées, poursuit sa progression en prenant garde de ne pas faire de bruit pour ne pas attirer l'attention. D'un côté, les agents de sécurité ne peuvent se douter qu'elle est parvenue à descendre si bas, ce qui lui laisse un peu de répit. Mais de l'autre, à quoi sert-il d'être descendu ici, si elle ne peut inspecter que les couloirs ? Comment pénétrer dans les lieux importants sans badge ? De larges portes blindées donnent en effet sur divers départements indiqués très clairement par des écriteaux lumineux. Département de Recherches Fondamentales, département de Réacteurs Nucléaires, de Sûreté Nucléaire, Radiochimie, Physique des Plasmas, Détection de Particules, Radioprotection, Simulation et de Modélisation, Gestion des Déchets Nucléaires…

Eva poursuit, de plus en plus frustrée et agacée. Les propos de César-Sénégas lui reviennent à l'esprit tandis qu'elle continue d'avancer dans l'espoir de trouver un département de Fusion Nucléaire. La M-DH se cache-t-elle réellement derrière l'incendie qui a mis fin à ITER ? Comment infirmer ou confirmer cette thèse ?

Elle s'arrête en discernant le mouvement d'une lampe torche éloigné. Quelques secondes plus tard, elle aperçoit une silhouette qui traverse le corridor perpendiculairement à elle sans la voir. Elle poursuit ses recherches. Au moins dix bonnes minutes se sont écoulées depuis qu'elle a coupé le courant.

Il ne faudra pas longtemps aux agents pour le rétablir totalement.

Elle n'a que quelques minutes pour agir.

Elle accélère l'allure, quand des discussions craintives et amusées lui révèlent qu'elle va bientôt croiser un groupe de femmes et d'hommes qui remontent le couloir en sens inverse. Elle pousse la première porte qu'elle trouve sur son chemin, heureusement restée ouverte, et se retrouve dans un hall pourvu d'un comptoir d'accueil et de panneaux d'informations éteints. Le hall donne sur une nouvelle porte blindée, et une carte au mur indique « *Département de Fission Nucléaire* ».

Elle attend en suspendant sa respiration.

— Putain d'exercice… se plaint un homme derrière la porte. Mon

ordi m'a lâché au pire moment, tout à refaire.

— Parce que tu crois que c'est un exercice ?

— Jamais vu un truc pareil, observe un autre.

— Roald, n'en profite pas pour me peloter ! plaisante une femme.

Tout le monde rit.

— Déconnez pas, les mecs, reprend le premier homme qu'elle a entendu. Ma session s'est fermée d'un coup. Si ça se trouve, j'ai perdu des données. En plus, avec le groupe électrogène foireux…

— Et bien sûr, faut se fader les escaliers.

— Ça te fera faire du sport, pour une fois !

Eva respire en entendant le groupe s'éloigner. Une fois le silence revenu, elle quitte sa cachette et parvient à une autre porte sur laquelle est écrit « *Département de Fusion Nucléaire* ». Le métal froid sous ses doigts contraste avec l'effervescence qui la submerge. Un sentiment de triomphe et de joie l'envahit. Enfin, elle a trouvé ce qu'elle cherchait.

Enfin !

Elle écoute. Aucun bruit. Elle ouvre et pénètre dans le même type de hall que précédemment, également pourvu d'un comptoir d'accueil, d'une porte blindée et d'une carte qu'elle examine cette fois de très près.

La porte blindée située devant elle mène à plusieurs lieux bien distincts, allant de la salle de contrôle, des laboratoires de confinement magnétique et inertiel, aux salles d'expérimentation, de simulation et de modélisation, au laboratoire de matériaux et de composants en passant par des salles de réunion et d'archives confidentielles.

Mais comment y pénétrer ?

Elle fouille le comptoir d'accueil à la recherche d'indices dans les documents et dossiers qu'elle trouve sur le bureau pour trouver un éventuel code d'accès à la porte blindée, en vain. Le reste du hall est vide. Elle scrute le panneau de contrôle électronique situé à droite de la porte. Un système de reconnaissance biométrique, évidemment.

Comment franchir cette fichue porte ? s'agace Eva.

Si seulement Juan était avec elle, il pourrait peut-être pirater le système de reconnaissance biométrique à l'aide d'une fausse image du visage d'un chercheur autorisé. Ou trouver une faille dans le système de sécurité, voire un dispositif de brouillage… elle n'est elle-même qu'une simple journaliste. Une fichue journaliste tout juste bonne à pondre des commandes de propagande débile !

En proie au désespoir le plus profond, Eva quitte le département de Fusion Nucléaire en se disant qu'elle n'y parviendra pas. Elle a fait tout ce qu'elle a pu pour atteindre le Département de Fusion, et elle y est arrivée. Mais la voilà bloquée tout près du but. Elle se sent défaite,

perdue, tous ses espoirs s'évanouissent.

Mais alors qu'elle longe les couloirs déserts, la mort dans l'âme, un éclat verdâtre lui fait baisser les yeux vers le sol. Un badge d'accès, apparemment oublié dans la hâte de l'évacuation, gît là, comme s'il l'attendait. Elle le ramasse, le regarde avec incrédulité et le fait tourner entre ses doigts.

« Dmitri Smirnov, Directeur de Recherche SN ».

Un ponte, en plus, se dit-elle. *Ça ne peut pas être aussi simple*.

Mais l'espoir renaît malgré tout. Elle fait demi-tour et gagne la porte blindée du département de Fusion Nucléaire, cette fois avec le badge entre les mains, qu'elle approche du scanner. Un signal vert clignote, et le mécanisme de la porte s'enclenche doucement. Eva retient son souffle alors que se dévoile à ses yeux l'intérieur mystérieux du département de Fusion nucléaire d'Expanded IA.

Elle n'arrive pas à y croire. Elle a finalement réussi à pénétrer dans cet endroit si convoité. Tout en bénissant Smirnov, elle s'engage prudemment à l'intérieur, prête à affronter ce qui l'attend. Les portes, désormais, sont toutes ouvertes. Elles donnent sur des salles parfois allumées, parfois obscures, toutes vides de gens. Les équipements sophistiqués, les écrans et les instruments scientifiques brillent d'une lueur bleutée, donnant aux pièces une atmosphère à la fois fascinante et intimidante.

La lumière revient d'un coup, de même que l'alarme d'intrusion, faisant tressaillir Eva, qui jette un œil à son holophone et comprend que le temps se resserre sur elle. Quinze minutes se sont écoulées depuis qu'elle a saboté le générateur électrique. Les agents de sécurité, qui ont eu le temps de s'organiser, doivent être en train de se répandre dans les différents niveaux du bunker et de tout passer au peigne fin. Il est également possible, même si elle en doute, que des chercheurs redescendent pour reprendre leurs activités, ce qui diminuera ses chances de passer inaperçue.

Mais comment retrouver Verdadero, s'il se trouve ici ?

Perdue dans le dédale du département de Fusion Nucléaire, parmi les couloirs labyrinthiques et les portes blindées, Eva désactive ses lentilles en se disant qu'elle n'aura jamais le temps de tout explorer. Le plan de la photo, pas très détaillé, ne révèle pratiquement rien concernant le département en question, et aucun autre plan de semble disponible dans les armoires de sécurité qu'elle croise sur son passage. Eva continue néanmoins, l'esprit en ébullition, essayant de déterminer dans quelle salle Enrique Verdadero pourrait bien être retenu, si c'est bien le cas.

Elle passe devant la salle d'isolation radiologique, un endroit où la sécurité est primordiale en raison des radiations potentielles, en se disant qu'ils l'ont peut-être confiné là pour éviter que d'autres

chercheurs ne se rendent compte de sa présence, mais elle réalise rapidement que cela aurait été risqué, car la salle aurait pu être compromise en cas d'incident.

Elle poursuit son chemin, inspecte la salle de contrôle, où les chercheurs sont censés surveiller les réactions nucléaires, et cherche à atteindre la salle des archives confidentielles et la salle de recherche restreinte. Toujours personne, ni la moindre trace du chercheur qu'elle recherche. Elle s'arrête devant la chambre d'expérimentation de confinement, où un panneau indique la présence de matériaux nucléaires potentiellement dangereux. Enrique Verdadero pourrait être détenu ici en toute clandestinité, mais la porte est verrouillée et ne s'ouvre pas avec son badge.

La peur et l'espoir s'entremêlent en elle à mesure qu'elle avance dans l'inconnu. Elle sait que le temps presse, que les agents de sécurité peuvent arriver à tout moment, mais elle ne peut s'empêcher de ressentir un frisson d'excitation devant la perspective de découvrir bientôt la vérité.

Elle dépasse la salle de simulation informatique, la salle de stockage de matériaux radioactifs, la salle des équipements de pointe, la salle de confinement biologique, éliminant chacune de ces options une à une.

Rien !

Elle se maudit d'avoir pris la décision de chercher à libérer Verdadero, qui risque maintenant de faire deux victimes au lieu d'une. En outre, qui lui dit que Verdadero n'a pas été évacué ? Si le chercheur est si important qu'il y paraît, il doit être bien entouré et jamais Mortensen ne le laissera en danger. Tandis qu'elle se désespère, elle passe devant une salle discrète, presque cachée dans un coin du département, qui attire son attention. Une petite plaque, à l'extérieur, indique : « *Zone de confinement des particules* ». Sans doute un endroit où des particules subatomiques potentiellement dangereuses sont contenues et manipulées.

Un frisson parcourt alors Eva, qui se dit que cette salle pourrait constituer un choix plausible. Elle sait que les scientifiques travaillant sur des particules subatomiques prennent des précautions extrêmes pour assurer leur sécurité. Il est possible d'interdire l'accès au lieu pour éviter tout risque de contamination ou d'exposition à des particules nocives, ce qui signifie qu'il est possible d'y dissimuler quelque chose ou quelqu'un.

Elle doit savoir s'il est là.

Son cœur accélère alors qu'elle s'approche de la porte. Sa main tremble légèrement en approchant le badge du lecteur. La porte s'ouvre dans un grincement silencieux, révélant un couloir sombre et mystérieux.

Eva ne recule pas.

Devant elle repose la clé de tout ce mystère, et elle est prête à affronter ce qui l'attend de l'autre côté.

67.

Bergen
21 heures
20°C

Éclairée par la lueur de son holophone, Eva avance tandis que la porte blindée se referme derrière elle. De part et d'autre du couloir s'ouvrent des portes métalliques portant divers codes d'identification. Toutes sont ouvertes sauf une, une porte verrouillée depuis le couloir et munie d'un judas.

Des geôles ?

La jeune femme jette un œil à travers le judas et aperçoit, baignée dans la faible lueur jaunâtre d'une ampoule accrochée au mur, une table en bois, une chaise, un bureau encombré de dossiers, ainsi qu'une lampe éteinte.

Personne.

Elle entre, ferme la porte et avance dans le passage qui s'ouvre face à elle. Le silence est total, et il règne une forte odeur d'humidité. Elle atteint une pièce non éclairée qu'elle examine en promenant son holophone devant elle. Des murs en plâtre jauni, par endroits recouverts de mousse. Un coin cuisine avec un évier empli d'assiettes sales, une table et quelques chaises de bois. Dans le fond de la pièce, deux portes fermées. Éteignant son téléphone, Eva colle son oreille à la première porte sans percevoir aucun bruit. Elle la pousse et découvre une salle d'eau vide, avec des murs recouverts de carrelages fendus et un évier qui goutte sur un rythme sinistre.

Elle ressort, pose son oreille contre la deuxième porte, et perçoit comme un bruit de froissement. Son cœur s'accélère. Prenant son courage à deux mains, elle ouvre avec précaution. La porte bascule en grinçant, dévoilant un homme occupé à lire à la lueur d'une ampoule, allongé sur un lit dont la peinture, écaillée et cloquée, révèle le fer rouillé. Le matelas est nu et taché. L'ampoule, recouverte d'une épaisse couche de poussière, pend au bout d'un fil noir.

L'homme lève vers elle un visage émacié, et la contemple sans mot dire. Ses cheveux sont en désordre, et il porte une barbe mal entretenue, ses vêtements sont tachés.

— Êtes-vous Enrique Verdadero ? demande-t-elle d'une voix vibrante d'émotion.

— Ils recrutent des femmes, maintenant, chez les agents de sécurité ? répond l'homme avec calme, apparemment habitué à ce qu'on lui pose ce genre de questions.

Il n'a pas répondu à sa question, mais son accent espagnol ne trompe pas.

— Nous sommes-nous déjà rencontrés ? poursuit-il, les yeux plissés.

Eva se souvient de la présence de sa perruque, qu'elle retire sur-le-champ. Le chercheur recule le visage, surpris et méfiant.

— Vous êtes la secrétaire de Mortensen, celle qui était avec lui à ITER !

Eva se souvient, en effet, de la présentation de ce chercheur, sept ans auparavant.

— Je ne suis pas sa secrétaire, mais une journaliste qui l'accompagne parfois.

Il la regarde d'un air dubitatif.

— Une journaliste ? Et que faites-vous ici ?

— Je n'ai pas le temps de vous expliquer, mais je suis venue vous chercher.

Il ferme son livre, qu'il dépose sur le drap.

— Encore une de vos manigances ? demande-t-il. J'ai dit à votre patron que je ne dirai rien.

— Je ne suis pas avec lui.

— Ah bon ? répond Verdadero d'un air de défi. Et pourquoi devrais-je vous croire ?

— J'ai rencontré vos enfants, Juan et Rocio.

Le chercheur la fixe d'un air surpris et apeuré.

— Qu'avez-vous fait à mes enfants ?

— Ils ont été emmenés dans un camp de réfugiés, au sud de Lyon. Je les en ai fait sortir. Nous sommes allés voir Fonseca.

— Fonseca ?

Les yeux de Verdadero étincellent d'une joie silencieuse.

— Mes enfants sont vivants… Ils ont vu Fonseca, ce qui veut dire… Ils vont bien ?

— Je pense que oui, répond Eva, hésitante.

— Vous « *pensez* » ?

Le chercheur se relève avec une grimace, comme s'il souffrait d'un mal invisible.

— Fonseca les a envoyés je ne sais où. Ils m'ont informée qu'ils vont bien, mais j'ignore où ils se trouvent et j'ai perdu tout contact avec eux.

— Ils ont réussi. Je suis si fier d'eux…

Verdadaero se caresse la barbe, totalement absorbé par la nouvelle.

— Et où est Fonseca ?

— Il a disparu en même temps qu'eux dans un hélicoptère. J'ignore qui est à l'origine de cette opération, mais on peut être

certain que ce n'est pas Mortensen.

Le chercheur paraît perplexe.

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— Votre fils m'a demandé de venir vous chercher.

Il la regarde avec étonnement, un soupçon d'espoir dans les yeux.

— Juan vous a envoyée ? demande-t-il d'une voix tremblante.

— C'est une longue histoire… répond Eva.

Elle inspecte son holophone. Vingt minutes se sont écoulées depuis que l'alarme s'est rallumée. Les agents de sécurité doivent avoir déjà ratissé une bonne partie du Niveau 5. Ils risquent de venir inspecter la geôle.

— Il faut partir immédiatement. Prenez vos affaires.

Après un instant d'hésitation, Enrique Verdadero se lève et récupère un vieux sac de voyage dans lequel il fourre autant de livres qu'il peut porter. Eva le regarde faire, aussi surprise par sa réaction que par son apparence. Des vêtements sales et froissés, un regard qui trahit l'épuisement d'avoir été enfermé si longtemps, des joues pâles, creusées par une alimentation insuffisante, des épaules voûtées et des mains qui tremblent légèrement, signe de tension nerveuse.

Cet homme est-il vraiment le père de la fusion ?

Ils quittent la zone de confinement des particules, plongent le couloir et se hâtent à travers le département de Fusion Nucléaire, veillant à éviter les caméras de surveillance. Verdadero paraît tenir le rythme, comme si la perspective de savoir ses enfants encore en vie lui avait donné des ailes. Eva force sur sa mémoire pour se souvenir du chemin jusqu'à la sortie.

La salle de confinement biologique. La salle de stockage de matériaux radioactifs. La salle de simulation informatique. La chambre d'expérimentation de confinement. Non. Si, nous sommes sur la bonne voie.

En parvenant à la salle de contrôle, toujours vide, elle se dit qu'ils vont pouvoir sortir du département. Un jeu du chat et de la souris les attendra alors, et elle n'a aucune idée de la manière dont elle pourra échapper aux agents de sécurité. Ils poursuivent en silence, sur leurs gardes. Toujours aucun bruit. Mais alors qu'ils longent le dernier couloir, celui qui mène à la porte du département, cette dernière s'ouvre devant eux. Faisant volte-face, ils repartent en direction de la salle de contrôle. Eva court sans savoir où aller et Verdadero, affaibli, fatigué et chargé de choses inutiles, peine à la suivre. Pourquoi s'est-il encombré de ces fichus bouquins ? Elle perçoit des éclats de voix et des bruits de pas rapides et éloignés.

C'est la fin.

Verdadero et elle vont finir voisins de cellule, et rien ni personne ne les sortira jamais d'ici.

— Arrêtez, s'il vous plaît, supplie le chercheur, à bout de souffle.

Eva secoue la tête avec frayeur. Les agents de sécurité, désormais dans le département de Fusion Nucléaire, vont le passer au peigne fin, ce qui rend leur situation de plus en plus précaire. Ils vont s'apercevoir que Verdadero s'est échappé et vont bloquer toutes les issues. Elle peut entendre leurs pas résonner non loin d'eux dans les couloirs assombris. Alors qu'ils poursuivent leur progression sur un rythme plus lent et plus prudent, la voix de Verdadero résonne de nouveau.

— La chambre d'expérimentation de confinement, fait-il en reprenant son souffle. Ils ne viendront pas nous chercher là-bas. Du moins pas tout de suite.

Eva se souvient, en effet, avoir croisé quelques instants plus tôt un panneau indiquant la présence de matériaux nucléaires potentiellement dangereux. Mais elle ignore totalement où se trouve cet endroit. Heureusement, Verdadero semble le savoir. Elle lui emboîte le pas, et il les conduit au lieu désiré. Elle passe le badge de Smirnov dans le lecteur et tous deux se précipitent à l'intérieur d'une salle circulaire aux murs de plomb.

— Ce n'est pas risqué, vous êtes sûr ?

— Certain. J'ai eu le temps d'éplucher toutes les recherches qui ont été faites ici, et cette salle n'a jamais été utilisée.

Nous sommes faits comme des rats, se dit Eva en se laissant tomber à terre, épuisée, imitant Verdadero.

Tandis qu'ils récupèrent leur souffle, Verdadero confie à Eva les horreurs qu'il a vécues depuis son enlèvement. Selon lui, Mortensen fait surveiller en secret tous les grands centres de recherche et super ordinateurs tels que le MareNostrum, afin de pouvoir s'octroyer toute découverte scientifique d'importance. Lorsque ses équipes sont parvenues à identifier Verdadero comme un utilisateur clandestin du MareNostrum, il ne restait plus qu'à le localiser, ce qu'ils ont fait en interrogeant quelques personnes bien renseignées, disparues depuis lors. Verdadero évoque les menaces qui ont suivi son enlèvement, l'absence de nouvelles de ses enfants, la pression insoutenable exercée sur lui pour le contraindre à parler - dont la geôle infecte faisait partie.

— Ils n'auront rien de moi, conclut-il. Rien, tant que je vivrai.

Eva lui explique alors qu'elle s'est occupée de ses enfants d'abord pour de mauvaises raisons, ensuite pour de bonnes raisons. Ils s'interrogent sur ce que sont devenus Juan et Rocio, en balayant tout le spectre des possibilités, du négatif au positif, des gangs aux Écorésistants – s'ils existent.

— Lorius serait-il derrière tout cela ? se demande Verdadero. Ce serait bien trop beau.

Eva se souvient, lors de sa visite à ITER, avoir serré la main à ce professeur en génie chimique aux petites lunettes rondes. Selon les rumeurs, Lorius aurait monté un réseau d' « *Écorésistants* ». Mais il est peu probable que cela soit vrai. Il avait bien plus l'air d'un rat de bibliothèque que d'un combattant. Elle pense plutôt qu'on a pris son image et tissé cette histoire pour donner espoir aux plus malheureux.

Elle pose sur le pauvre homme un regard désolé. Elle ressent de plus en plus d'empathie pour lui, pour Juan, pour Rocio. Si seulement elle pouvait les sortir de cet enfer !

— Vous feriez mieux de fuir, reprend Verdadero. Moi, je suis vieux, mais vous, vous aurez peut-être une chance, toute seule.

Déjà vingt-cinq minutes que l'alerte a été donnée, se désespère Eva en regardant son holophone. *On est totalement encerclés.*

— Si seulement je pouvais vous faire témoigner !

— Même si nous pouvions sortir d'ici, ce serait impossible.

— Pourquoi ?

— Mortensen m'a menacé et forcé à signer une déclaration, comme la plupart du personnel de ce département.

— De quoi s'agit-il ?

— Un document selon lequel je demande à être « *placé en sécurité* ». Je ne peux pas témoigner contre lui. Il me séquestre, il me torture afin de m'arracher le secret de la fusion, mais je ne peux rien dire. Il a accaparé tous les chercheurs d'ITER par la force, même les directeurs de recherche !

Eva ne peut croire ce qu'elle entend.

— Les directeurs de recherche sont retenus ici contre leur gré ?

— Je ne suis pas le seul à être passé par les geôles de la zone de confinement des particules. Les autres ont fini par craquer. Ils vivent à l'extérieur, dans de luxueuses villas qui ne sont en réalité que des prisons dorées.

— Pourquoi ne dénoncent-ils pas ce qui se passe ici ?

— Leurs familles sont prises en otage. Ils sont au courant de ce qui se trame ici, mais ne peuvent rien dire !

Voilà qui explique que le badge de Smirnov ait pu ouvrir la zone de confinement.

Eva porte ses mains à son visage, confuse. Elle est parvenue à accepter l'idée que Mortensen ne soit pas tout blanc, mais d'ici à torturer ou enfermer des gens !

— Vous ne me croyez pas ? s'emporte le chercheur. Mortensen est à la tête de la M-DH et d'Expanded IA. Ce département de recherche est sous sa coupe, non ?

Elle déglutit, forcée d'accepter cette idée. Verdadero poursuit, le regard perdu dans le vide.

— Toute ma vie durant, je l'ai fui. Et voilà qu'il m'a rattrapé. Je

ne sais plus quoi faire. Si je meurs, combien d'années passeront avant que le secret de la fusion soit de nouveau percé ? Que deviendront mes enfants ?

Il réprime un sanglot.

— Mais pourquoi fait-il tout cela ? demande la jeune femme, en proie à la plus vive émotion.

Le chercheur la contemple avec un mélange de surprise et de pitié.

— J'imagine que vous connaissez le Global Harmony Council ?

— Évidemment.

— Mortensen m'a confié, peut-être par fanfaronnade ou pour m'intimider, qu'au sein du Global Harmony Council existe un groupe secret appelé « *le Cercle* », composé de membres influents tels que lui-même, Davos et Solheim, qui manipulent les politiques, l'économie et la culture en toute discrétion, explique Verdadero d'une voix empreinte d'amertume. Le Cercle soutient secrètement certains candidats politiques, influence les marchés financiers, contrôle les médias, artistes et créateurs, et promeut des idéologies favorables à ses intérêts. Des gens qui n'hésitent ni à manipuler les événements ni à sacrifier des vies humaines pour atteindre leurs objectifs. Mortensen, l'un des principaux acteurs de cette machination, a infiltré les hautes sphères politiques et économiques pour garantir le succès de leurs plans.

La jeune femme peine à assimiler ces informations, qui font pourtant écho à ce que lui ont confié à demi-mot – la méfiance expliquant sans doute cela – Sanagas et le Maire de Marseille. Mortensen, qui disait se méfier de Davos et protéger Solheim de ce dernier, lié en secret avec les deux ? Si cela est vrai, cela signifie qu'elle a été trahie à la fois par Mortensen et par le système qu'elle pensait servir le bien de l'humanité.

— Comment peut-on agir de la sorte, en manipulant et trahissant les populations ? murmure-t-elle, l'esprit en ébullition.

Verdadero secoue la tête, le visage marqué par la désillusion.

— L'attrait du gain et du pouvoir peut aveugler jusqu'à l'obsession. Certaines personnes sont prêtes à déployer tous les moyens pour satisfaire leurs ambitions personnelles, peu importe les conséquences. Le Cercle s'engage dans des projets susceptibles de bouleverser le cours de l'Histoire, mais cela se fait au détriment de notre humanité. La PolDav, qui travaille pour lui, a infiltré tous les milieux et fait taire tout opposant. Il est impératif de mettre un terme à ses agissements. Exposer les actions du Cercle au grand jour est nécessaire pour que la vérité éclate et que la justice prévale. Mais il faut se montrer vigilant. Le pouvoir du Cercle est considérable et ses membres prêts à tout pour protéger leurs secrets.

La jeune femme secoue la tête, manifestant sa réticence à accepter les affirmations de Verdadero et l'existence de ce groupe secret qu'elle aurait servi bien malgré elle.

— J'ai besoin de preuves concrètes, déclare-t-elle avec une pointe de scepticisme. Sans elles, toute tentative restera vaine.

Verdadero esquisse un sourire tout en sortant un nanostor dissimulé dans une couture de sa vieille chemise.

— Voici les éléments qui confirmeront les manigances du Cercle. Utilisez-les pour mettre un terme à tout cela.

La jeune femme reste sans voix et incrédule.

— Vous avez réussi à pénétrer dans le réseau du bunker ?

Verdadero sourit en réponse.

— Mon fils m'a donné quelques-uns de ses « *trucs* » pour que je me connecte au MareNostrum.

Il dépose le nanostor dans sa main.

— Prenez-le, il est à vous.

Malgré la peur qui l'envahit, Eva ferme la main sur le précieux objet. Elle sait qu'elle doit se battre. Que le Cercle existe ou non, la vérité doit éclater, quel qu'en soit le coût. Mais à qui pourrait-elle remettre ces preuves ainsi que les photos qu'elle a prises du bunker ? Ses contacts en Norvège ? Probablement pas. Les questions fuseraient de toutes parts, la curiosité serait piquée, mais les puissantes sphères d'influence éteindraient l'incendie dès qu'elles seraient alertées. Il faudrait une personne externe à elles. Une personne digne de confiance et prête à prendre des risques. Peut-elle compter sur Gaond ? Il est bien trop surveillé. Et César Sanagas alerterait-il les bonnes personnes à temps ?

Elle ne voit personne d'autre.

Eva sort son téléphone et constate qu'elle n'a pas de connexion. Les holophones, censés fonctionner en tous points du globe, ne sont assurément d'aucune utilité à une telle profondeur, sous plusieurs dizaines de mètres de terre et de béton armé. Comment envoyer les données avant de se faire prendre ?

— Faudrait que je sorte d'ici… se désespère-t-elle, mais c'est impossible.

— Vous n'aurez pas besoin d'aller si loin, indique Verdadero. Visez la zone de vie, au Niveau 0. J'ai eu l'occasion d'y dîner en compagnie de notre ami commun. Les ordinateurs de la bibliothèque sont connectés à River. Je le sais, car je suis parvenu à envoyer un email avant qu'ils ne s'en rendent compte. Ensuite, vous n'aurez qu'à sortir par l'issue de secours.

— Quelle issue de secours ?

— Celle qui se trouve dans le jardin intérieur, près de la bibliothèque.

Eva écarquille les yeux.

— Vous êtes certain de ne pas vous tromper ?

— Absolument certain. En cas de problème, les scientifiques peuvent crever comme des rats, tandis que les autorités n'ont qu'un escalier à monter. Il paraît même qu'une sortie secrète existe, mais personne ne la connaît, à part le directeur général d'Expanded IA ou Mortensen lui-même.

Eva reste interdite.

— La bibliothèque, puis le jardin, poursuit le chercheur. Comme ça, vous ferez d'une pierre deux coups. Quant à moi, je vais vous accompagner. Je pourrai vous aider à passer la première patrouille.

Elle secoue la tête, réticente à laisser Verdadero prendre de tels risques.

— C'est trop dangereux.

Le professeur lui sourit doucement.

— C'est la seule façon de nous sortir de cette situation. Ne vous inquiétez pas pour moi, j'ai de quoi m'occuper, ajoute-t-il en tapotant son sac de voyage.

Portée par l'espoir de voir bientôt les précieuses informations dans les mains des bonnes personnes, Eva se lève et s'approche de la porte en tendant l'oreille. Des pas se rapprochent, puis s'éloignent. Verdadero avait raison. Ils étaient en sécurité, ici, même si cette sécurité n'était que temporaire. Au bout de plusieurs secondes de réflexion, elle se résigne à suivre le plan du chercheur, qui la contemple avec assurance tandis qu'elle remet sa perruque, concentrée sur ce qui va suivre.

— Dites à mes enfants que je les aime, dit Verdadero en se levant pour la rejoindre.

Elle le remercie chaleureusement, et tous deux s'étreignent durant quelques instants. Une larme roule sur la joue d'Eva, qui ne pensait pas tisser un lien si fort dans un tel lieu en si peu de temps. Cet homme, avide de vérité à travers une compréhension profonde de la réalité, l'a profondément émue. Il incarne à ses yeux l'importance de la recherche, de la rigueur intellectuelle et de la découverte des faits réels dans un monde où la vérité est trop souvent obscurcie par la désinformation et la manipulation.

Elle presse le bouton d'ouverture après avoir vérifié que personne ne se trouve dans les parages.

68.

Bergen
22 heures 30
18°C

La porte s'ouvre sur un couloir vide.

Une fois dehors, Eva tend l'oreille et perçoit du bruit à l'opposé de la salle de contrôle. Elle saisit l'occasion de s'échapper, à la fois angoissée et déterminée, le professeur sur les talons. Tout en cheminant vers la sortie, la jeune femme rassemble le plus de preuves possible avec la caméra de son holophone.

Elle franchit sans encombre la porte du département de Fusion Nucléaire, et sent son espoir renaître à mesure qu'ils avancent. Si tout va bien, ils auront atteint le Niveau 0 dans quelques minutes et pourront dévoiler les secrets du Cercle à ceux qui sauront quoi en faire. D'un autre côté, s'ils rencontrent une patrouille, rien ne dit que le chercheur saura faire diversion. Jugeant peu opportun d'emprunter l'ascenseur même s'il fonctionne à nouveau, tous deux se dirigent vers les escaliers, devant lequel est posté un garde.

— Je vais attirer son attention pendant que vous vous sauverez, souffle Verdadero.

Elle se dissimule dans un couloir assombri et le regarde faire, stupéfaite, tandis qu'il fait mine de marcher sans avoir aperçu la sentinelle, puis fait volte-face et s'élance dans l'autre sens. Tandis qu'il s'éloigne en courant, le garde sur les talons, elle se précipite dans l'escalier, le cœur battant à tout rompre, et gravit les marches en silence, se faufilant à travers les divers chercheurs qui redescendent en continuant de s'interroger sur la raison de tout cela. Elle sent l'adrénaline s'écouler dans ses veines, sachant que chaque seconde compte pour son évasion.

Elle atteint le Niveau 0 essoufflée, les muscles des cuisses en feu.

L'alarme d'intrusion continue de résonner dans le bunker, ajoutant une tension supplémentaire à sa course contre la montre. Trente minutes qu'elle leur échappe ! Elle sort son holophone et constate qu'il n'y a toujours pas de réseau. Elle lance une recherche de réseau tout en marchant. Rien. La profondeur, sans doute, ou l'épaisseur du béton. Peut-être ont-ils brouillé les fréquences, qui sait ?

Elle sent son cœur accélérer tandis qu'elle s'approche de la zone de vie, et tente de se rassurer en se disant que Verdadero sait ce qu'il dit. Si l'accès à River est interdit dans les étages de recherches pour des raisons de confidentialité, il y a fort à parier qu'il soit disponible

dans ce lieu de vie destiné aux VIP.

Le couloir, devant elle, semble toujours vide. Elle ne perçoit aucun bruit. Et pour cause, personne ne doit la chercher ici. La diversion de Verdadero semble avoir fonctionné. Les agents doivent penser qu'elle se trouve toujours au Niveau 5. Elle dépasse la salle des machines qui lui a permis d'aller jusqu'à Verdadero, évite une caméra et aperçoit trois silhouettes marcher vers elle à hauteur de la zone de stockage.

Elle fait demi-tour et plonge derrière la première porte venue.

La voilà de retour en salle des machines. Elle se dissimule sous la table servant d'établi. S'orientant à la faible lueur qui filtre à travers les interstices de la porte, elle se glisse entre des cartons abandonnés pour ne pas être vue si quelqu'un ouvre la porte.

L'obscurité l'enveloppe enfin.

Elle retient sa respiration, priant pour que personne ne la repère. Elle perçoit des pas lourds s'approcher, des voix chuchoter. Des bruits de bottes résonnent dans le corridor. Elle se serre contre le sol froid, entre les cartons poussiéreux, essayant de rester aussi silencieuse que possible, espérant qu'ils n'entrent pas. Mais les voix se rapprochent. Eva peut sentir son pouls dans ses tempes, ses mains tremblantes agrippant fermement le nanostor que Verdadero lui a confié.

La situation empire lorsque deux hommes entrent. Les deux techniciens, qu'elle reconnaît à leur tenue, s'approchent du groupe électrogène en se plaignant des évènements. Dos à elle, ils retirent les éléments endommagés de l'appareil, avant de les déposer sur le plateau de bois situé juste au-dessus de sa tête.

— Qui a pu bousiller le générateur comme ça ?

L'un des types écarte les mains en signe d'impuissance. Eva sent son cœur se serrer.

— T'avais remarqué quelque chose d'inhabituel, toi ?

— Des agents m'ont parlé d'une chercheuse, un joli brin de femme en blouse blanche.

— Et tu m'as rien dit ?

— Faut te prévenir dès qu'un popotin se trémousse dans le coin ?

Eva déglutit, désolée d'être ainsi réduite à une partie intime de son anatomie. Un agent de sécurité apparaît alors à la porte.

— Tout se passe bien, les gars ? Pas de trace de l'espionne ?

— Personne, même si on aurait bien aimé faire sa connaissance, font les techniciens.

L'agent reste debout dans l'entrebâillement de la porte, vigilant, gardant un œil sur eux et scrutant le couloir. Il a sans doute pour ordre de les accompagner durant l'intervention. Une nouvelle crainte assaille alors Eva. Ont-ils l'intention de réparer la machine sur place ? Le cas échéant, ils la coinceront ici un long, très long moment.

Elle risque de ne pas pouvoir envoyer les données.

Au bout d'un temps infini, l'un des ouvriers décide de faire une pause. Il s'appuie sur la table et raconte une histoire drôle. Un filet de poussière tombe sur le visage d'Eva, sur son nez et ses yeux, manquant de la faire éternuer. Heureusement, elle parvient à se contrôler.

Elle se sent prise au piège, et chaque seconde lui paraît une éternité. Elle n'ose bouger, consciente du fait que la moindre erreur pourrait la trahir. Elle entend les conversations – parfois techniques, parfois graveleuses – des ouvriers, mais parvient à rester concentrée sur une seule chose : trouver une opportunité de s'échapper le plus vite possible.

Elle aperçoit finalement un éclair d'espoir lorsque l'agent de sécurité reçoit un appel radio. Il sort pour répondre, et la porte se referme. Elle entend ses pas s'éloigner. Les ouvriers sont de nouveau dos à elle. Elle peut s'arranger pour que l'alarme couvre les bruits de ses pas.

Voilà enfin sa chance.

Eva se faufile avec précaution sous la table, s'écartant lentement des ouvriers. Le cœur battant, elle s'apprête à sortir de sa cachette quand elle perçoit un nouveau bruit à l'extérieur. La poignée remue et la porte s'entrouvre : l'agent est de retour. Elle se glisse à nouveau derrière les cartons.

— Pas encore fini ? se plaint-il. Je suis attendu au Niveau 3…

— Le Stratoshield ?

— Ouais. Les Écorésistants ont encore pris le contrôle de trois drones, qui ont fini au tas…

— Ah, c'est bon.

Eva se fige en voyant l'un des hommes aventurer sa main sous l'établi et tirer à lui un gros carton vide, qu'il dépose sur la table. Elle peut désormais voir les jambes de l'agent qui se trouve à l'entrée, ce qui signifie qu'il peut également la voir. Elle reconnaît la sentinelle qui l'a laissée entrer dans le premier ascenseur en échange d'un sourire.

Ils vont me voir. C'est sûr.

Des bruits métalliques sourds résonnent au-dessus d'elle. On dépose des objets lourds dans le carton. Sans doute les pièces défectueuses. Elle prie pour que les techniciens prennent le carton et sortent.

— Il en faut un autre, dit l'un d'eux.

Lorsque l'homme qui a récupéré le premier carton se penche une nouvelle fois en avant, Eva croit défaillir. Heureusement, il ne se donne toujours pas la peine de regarder. Eva peut voir sa main tâtonner sous la table, à la recherche d'un carton qu'il ne trouvera jamais si elle ne fait rien. Et pour cause, il ne cherche pas au bon

endroit. Sans hésiter une seconde, elle saisit un carton qu'elle dépose juste devant lui.

— Alors, ça vient ? se plaint l'autre type.

— Voilà, voilà, répond le fainéant, qui a enfin mis la main sur l'objet convoité.

Eva reste pétrifiée tandis que de nouveaux coups sourds résonnent sur la table. L'agent de sécurité semble ne l'avoir toujours pas aperçue. Sans un mot de plus, les hommes prennent les deux cartons et sortent. La porte se referme, laissant Eva dans un état second. Après avoir attendu le temps nécessaire, elle se redresse, les jambes encore flageolantes et le corps douloureux. Elle respire profondément pour reprendre son calme. Même si elle est loin d'être sortie d'affaire, cette étape marque un pas de plus vers son objectif.

Ses mains tremblent alors qu'elle s'éloigne de la salle des machines, et reprend sa progression vers la zone de vie. Une porte apparaît sur la droite, enfin. Elle passe le badge de Smirnov dans le lecteur, mais la diode reste rouge. Elle tente plusieurs fois d'affilée, mais la lueur rouge lui rappelle, à chaque reprise, qu'elle n'a rien a faire ici et que son temps est compté.

Elle se fige de terreur.

Smirnov n'a pas accès à la zone de vie. Ou alors on a désactivé son badge.

Jamais je n'y arriverai.

Le ventre serré, Eva se résout à essayer le badge ailleurs, incapable de savoir où tout ceci va la mener. Une seconde porte apparaît sur la droite. Elle approche le badge de Smirnov du lecteur d'une main hésitante. Si cela ne fonctionne pas, il faudra qu'elle sorte du bunker, et il y a toutes les chances qu'elle soit appréhendée dès la sortie de l'escalier principal, si ce n'est avant.

Elle passe le badge dans le lecteur.

La porte s'ouvre.

Eva se réfugie à l'intérieur et attend que la porte se referme. Sauvée ! Quelle que soit la nature de la salle précédente, Smirnov ne devait pas y avoir accès, le principal étant qu'il ait accès à la zone de vie. Elle s'adosse au mur quelques instants, le front en sueur, essayant de reprendre ses esprits et sa respiration.

Elle se trouve dans un cellier encombré de vivres et de matériel de cuisson. Une porte la conduit à une cuisine professionnelle équipée des dernières technologies, une vision qui la soulage au plus haut point : la cuisine est bel et bien reliée aux différents salons et à la bibliothèque, elle l'a vu sur le plan d'évacuation.

Elle traverse à pas lents et prudents la zone de vie, digne des plus grands établissements hôteliers. D'après ce qu'elle peut en voir, les appartements sont spacieux, décorés avec goût et équipés de tout le

confort moderne. Les couloirs qu'elle emprunte sont décorés avec sobriété, éclairés par des luminaires élégants qui diffusent une lumière douce et apaisante. Des tapis moelleux recouvrent le sol, étouffant le bruit de ses pas.

Elle traverse un salon orné de dorures et parvient à une vaste salle de réception aménagée avec des meubles anciens, des fauteuils élégants et des œuvres d'art aux murs. Profitant d'être toujours seule, elle se hâte en direction de la bibliothèque, dont elle ignore l'emplacement exact.

Elle finit néanmoins par y parvenir.

Des rayonnages en verre, emplis d'ouvrages scientifiques, techniques ou culturels, s'étendent sur les murs, témoignant des recherches passées et des avancées du complexe. Une grande fenêtre donne sur un jardin japonais, dans lequel des sentiers de gravier serpentent entre des bosquets de bambous et d'érables, créant une atmosphère calme et apaisante. Un petit étang accueille des carpes colorées, alimenté par un étroit ruisseau d'où s'élève un doux clapotis. Des lanternes en pierre ajoutent une ambiance mystique et lui permettant de discerner, du côté opposé à elle, un écriteau « *Issue de secours* ». Elle bénit Verdadero en apercevant, au centre de la pièce, de grands bureaux équipés d'ordinateurs à écran holographique. Elle s'approche de l'un d'eux, effleure la dalle 3D du doigt, et l'hologramme d'accueil apparaît.

Un soulagement l'inonde lorsqu'elle aperçoit le raccourci vers River. La connexion à River, lien inespéré avec l'extérieur, est son seul espoir de révéler la vérité.

Verdadero avait raison en tous points !

La peur et l'urgence qui la harcèlent depuis son arrivée dans le bunker s'atténuent durant quelques secondes. Ce voyage dans River est une bouffée d'air frais, une lueur d'espoir dans l'obscurité étouffante de ce complexe secret. Les informations que Verdadero a collectées sur le Cercle vont pouvoir être transmises. Il s'agit d'un moment crucial, et Eva sait qu'elle doit agir rapidement. Elle sent un regain de détermination, de courage l'envahir face aux derniers obstacles qui se dressent sur sa route pour mettre fin aux sombres desseins des technocrates ayant pris la tête de l'Europe.

Elle ouvre sa boîte de réception, rédige un bref message qu'elle envoie à César-Sénégas avec l'intitulé « *Rumeurs fondées, mille excuses ;-)* », glisse l'e-mail dans une box dans laquelle ajoute les données de Verdadero ainsi que les vidéos et photos qu'elle a prises du complexe, et appuie sur « *envoyer* ».

C'est fait, se dit-elle en se laissant enfin aller contre le dossier de sa chaise.

Un éclat de voix attire alors son attention à l'extérieur. Le jardin

grouille désormais d'agents de sécurité.

Impossible de s'échapper par la porte de secours.

Elle quitte la bibliothèque en rampant sur le sol marbré, puis s'immobilise, le cœur battant, à l'affût. Les agents, qui doivent venir du parc d'Expanded IA, vont sans doute fouiller toute la zone de vie. Elle se relève, traverse les salons en direction de la sortie, et gagne le couloir menant au premier ascenseur sans rencontrer personne.

Elle poursuit à pas rapides, en se forçant à respirer, consciente que chaque pas la rapproche un peu plus de la liberté. Elle n'a plus qu'une idée en tête : quitter ce labyrinthe de plus en plus étouffant. Une sentinelle, cette fois, est postée devant l'ascenseur. Que faire ? Elle attend quelques instants, figée dans l'ombre, quand un cri éloigné lui parvient. Les agents ont dû voir qu'une chaise a été déplacée et qu'un ordinateur a été utilisé dans la bibliothèque. Un oubli qui peut la sauver. Profitant de ce que l'agent en faction s'éloigne pour voir ce dont il s'agit, elle s'approche de la porte des escaliers de secours, l'ouvre avec d'infinies précautions, lorsqu'elle perçoit un choc sourd émanant de tout en haut.

Eva referme la porte en évitant tout bruit, et rebrousse chemin sans savoir où aller. Elle ne peut ressortir par la porte principale du bunker, qui doit être étroitement surveillée. Des agents de sécurité occupent le jardin japonais, et la « *sortie secrète* » demeurera définitivement secrète pour elle.

Ne sachant plus que faire, elle se résout à retourner dans la zone de vie, où elle estime avoir le plus de chances de s'en sortir. Une fois à l'intérieur, elle avance doucement, l'oreille tendue, en essayant de percevoir le moindre mouvement. Des éclats de voix lui parviennent depuis les appartements, qu'elle prend le soin de contourner. Elle se dit que les agents ont dû terminer leur fouille de la bibliothèque et du jardin intérieur, et décide d'y retourner. La chaise, dans la bibliothèque, est toujours telle qu'elle l'avait laissée. Le jardin est entièrement vide. Le murmure du ruisseau l'appelle à elle. Elle traverse la salle attenante, qui s'avère une salle de cinéma, et sort dans le jardin.

Toujours rien.

Personne ne l'a vue.

Elle se dirige vers l'issue de secours, et la porte – une porte métallique simple, sans blocage d'ouverture pour faciliter l'accès en cas d'urgence – s'ouvre sur un escalier. Elle grimpe les marches deux à deux. Même si elle est encore loin d'être en sécurité, elle a réussi à échapper à tous les agents jusqu'à présent. Quarante minutes qu'elle leur échappe ! Elle n'arrive pas à croire que ce soit possible. Que la chance continue à lui sourire ainsi. Elle commence à se dire qu'elle va réussir à sortir. Elle va réussir !

En remontant vers la surface, Eva sent un mélange d'euphorie la submerger. Elle sera bientôt dehors. Elle pourra savourer l'air extérieur. Elle traversera la forêt sans un regard derrière elle, escaladera les clôtures s'il le faut. Dans quelques minutes, elle pourra plonger dans l'anonymat de la foule, en ville.

Elle pourra parler, dénoncer.

Agir.

Faire jaillir la vérité.

Bien entendu, elle ne pourra jamais témoigner sur TVNorge, à moins de les prendre par surprise. En plus de faire partie de la M-DH, la chaîne, comme d'autres grands médias, perçoit d'importantes subventions de l'État. Mais elle pourra se filmer en direct avec son holophone, à l'abri, dans un lieu seulement connu d'elle. C'est là que la notoriété acquise va lui servir.

Les marches de béton défilent sous ses pas, mais elle doit s'arrêter à intervalles réguliers pour reprendre des forces. Depuis quand n'a-t-elle pas dormi, pas mangé ? Où cet escalier conduit-il ? À l'orée d'une clairière, dans un bois, au bas d'une colline ? Elle poursuit, rassurée à l'idée que la patrouille envoyée pour examiner l'issue de secours se trouve déjà dans le bunker.

Le timing parfait.

Plus que quelques mètres à monter.

Elle voit la sortie qui se rapproche, perçoit une lumière bleutée… et les jambes d'un agent de sécurité, bientôt rejoint par deux autres hommes.

Une voix lui parvient du haut des escaliers.

— Qui êtes-vous ?

Elle s'immobilise. Trois agents ont décidé de descendre l'escalier de secours au plus mauvais moment. L'espace d'une seconde, elle hésite à redescendre, mais où pourra-t-elle se cacher ? Son épuisement est tel que les hommes auront tôt fait de l'arrêter.

— Où allez-vous comme ça ? poursuit l'homme.

— Je suis une scientifique.

— Il y a également un ou plusieurs terroristes dans le secteur.

Eva feint la surprise.

— Vous voulez dire que tout ce grabuge a été provoqué par des terroristes ? Je croyais qu'il s'agissait d'une simulation qui avait mal tourné.

Elle accompagne sa déclaration d'un rire forcé, une tentative vaine, un rire qui sonne faux. Elle redescend d'un pas et se trahit.

— Restez à votre place, ordonne l'homme.

Deux agents descendent jusqu'à elle, récupèrent son holophone et la forcent à remonter jusqu'à un bâtiment discret, maquillé en centrale électrique, qui émerge au cœur d'un bosquet d'arbres plongé dans la

nuit.

— Vous êtes censée avoir évacué.

— J'ai eu peur, déclare-t-elle en adoptant une attitude de circonstance. Je me suis calfeutrée dans la zone de vie en espérant que tout rentrerait dans l'ordre, et j'ai choisi le chemin le plus court pour remonter. Pouvez-vous me rendre mes affaires, s'il vous plaît ?

Le chef des agents examine sa carte ID.

— Mia Thunberg… Depuis combien de temps travaillez-vous ici ?

— Je suis avec la délégation.

L'homme semble ne pas se satisfaire d'une telle explication.

— Suivez-moi.

Il la saisit par le bras et l'entraîne à l'extérieur. Eva n'oppose aucune résistance. Ils traversent le bosquet et gagnent une clairière de toute beauté, reposant sous un ciel étoilé. Certains chercheurs, assis sur des bancs, se lèvent à leur approche.

— Reconnaissez-vous cette femme ? leur demande le chef des agents.

Les chercheurs secouent la tête.

— Jamais vu.

— Tenez-la bien et suivez-moi, dit l'homme.

Ils prennent la direction du drakkar stylisé d'Expanded IA, dans lequel ils pénètrent sans passer par le portique de sécurité. Les baies vitrées du bâtiment laissent filtrer la lueur argentée de la lune, créant ainsi un jeu d'ombres et de reflets sur le sol de marbre noir. Des luminaires discrets projettent une lumière douce et tamisée, accentuant l'atmosphère mystérieuse du lieu. Le silence règne, seulement brisé par le doux murmure des ventilateurs et des ordinateurs. Des lignes de code défilent sur des écrans suspendus aux plafonds, d'étonnants hologrammes remuent en tous sens.

Eva aperçoit alors des hommes et des femmes réunis sous la sculpture mobile, des coupes de champagne à la main. Au centre du groupe se tient un personnage qu'elle ne connaît que trop bien, et qui sourit en la voyant approcher.

Magnus Mortensen.

Voilà donc quelle était cette délégation qui lui a permis d'accéder au bunker, et qu'elle a totalement oubliée.

Le chef d'entreprise quitte le groupe pour la rejoindre.

— Chère Eva, sais-tu que le piratage informatique et l'espionnage industriel sont des actes répréhensibles passibles de prison ?

La jeune femme ne répond pas, surprise une fois de plus par la perspicacité et la nature imprévisible de Mortensen.

Il savait. Il savait et m'a laissée faire pour voir jusqu'où je serais capable d'aller.

— J'espère que tu as apprécié la visite. Et surtout, que tu vas vite

te remettre de tes émotions.

— Que comptez-vous faire de moi ?

— L'hélicoptère t'attend, très chère. Il te conduira à l'arcologie M-DH, où tu pourras te délasser et te préparer pour l'inauguration prévue dans quelques heures.

Oslo
15 août 2050
Jour de l’adoption de la nouvelle loi de sécurité européenne et de l’inauguration du Mur de l’eau

69.

Oslo
20 heures
21°C

— Mesdames, messieurs, veuillez accueillir les Administrateurs des Blocs Nord et Sud !

Les acclamations retentissent tandis qu'Ingrid Solheim, Gaspard Davos et Magnus Mortensen, entourés de ministres et de conseillers font leur entrée sur l'estrade spécialement dressée sur le rooftop de l'arcologie M-DH, plus de mille mètres au-dessus du sol. Les arbres qui bordent l'esplanade, décorés de diodes étincelantes, scintillent comme des bouquets de diamants.

Les regards émerveillés de l'assemblée peuvent admirer, derrière les Administrateurs occupés à se mettre en place, le panorama grandiose où la nature norvégienne se mêle avec harmonie à l'éclat moderne d'Oslo. Le fjord aux reflets argentés scintille sous les rayons de la lune et des étoiles naissantes. Au loin voguent plusieurs navires, contrastant avec le dynamisme de la vie citadine qui s'anime à leurs pieds. La magie de la nuit naissante se fond avec l'excitation palpable de la cérémonie. L'atmosphère est empreinte de solennité et de fierté pour le Bloc Nord, dirigé, comme l'a annoncé le Roi Harald V plus tôt dans la journée, « *par la visionnaire Ingrid Solheim et son partenaire clé, le chef d'entreprise Magnus Mortensen, dont les projets ambitieux témoignent pour le public de la puissance et de l'innovation de cette grande nation* ».

L'air frais caresse avec douceur le visage d'Eva, qui a la sensation de se tenir en apesanteur, entre ciel et mer, malgré la présence de Lars, spécialement venu pour l'occasion et affecté à sa « *sécurité* ». Après une journée enfermée dans l'un des somptueux appartements de Mortensen, la jeune femme s'est vue prêter une robe de soie vert émeraude créant un superbe contraste avec ses cheveux blonds et mettant en valeur ses yeux, ainsi qu'un somptueux collier assorti. Incertaine de ce qui l'attend, elle sent une pression et une certaine attente peser sur ses épaules sans savoir les expliquer, et ne peut oublier les secrets qu'elle dissimule. L'ambiance se tend à son approche, avec des regards de dédain de certaines personnalités, notamment de la part de Olga de Holstein et de son fils Jonas.

Malgré la vue grandiose qui se déploie devant elle, malgré la foule brillante réunie à ses côtés, Eva ne songe qu'à Sanagas, qui n'a donné aucune nouvelle. A-t-il reçu son e-mail ? A-t-il été capable

d'avertir ses contacts haut placés ? L'a-t-on cru, le cas échéant ? A-t-on nié, étouffé ses déclarations ? Va-t-on réagir comme il se doit ? Où alors a-t-il été débusqué, lui aussi, par Mortensen, et emprisonné ?

On a rendu à Eva son holophone après l'avoir formaté, ce qui fait qu'elle n'a plus l'e-mail de Sanagas, ni le numéro de Juan Verdadero, ni rien. Que va-t-il advenir d'eux, maintenant que Mortensen et Solheim ont acquis les pleins pouvoirs ? Sont-ils tous condamnés à l'emprisonnement à vie dans une geôle du bunker ?

La jeune femme se voit contrainte d'accepter la réalité sombre de la situation en cours.

Le Mur est sur le point d'être inauguré à Oslo.

Les enfants Verdadero ont disparu.

Le bunker sera sans doute la dernière demeure d'Enrique Verdadero, qui périra avec son secret.

Les portes de TVNorge lui sont définitivement fermées, comme celles des médias mainstream en général. Elle court le risque d'être accusée, jugée et condamnée pour ce qu'elle a fait.

Tout ce pour quoi elle s'est battue est désormais perdu.

Eva dispose, malgré tout, d'une dernière carte : la photo d'Heidi Mirhe et de sa fille Luna, soigneusement rangée dans l'étui de protection de son holophone, que personne n'a songé à examiner. Une simple photo. Mais comment jouer cette carte, seule, sans aucun appui ? Et comment une simple carte pourrait-elle retourner la situation ? Elle sait qu'elle doit agir avec la plus grande prudence, car les enjeux de cette soirée pourraient bien déterminer, en plus du sien, le sort de millions de personnes, en particulier celui des migrants du Sud.

Il lui faut garder son sang-froid et agir au moment opportun. Mais aura-t-elle seulement une opportunité d'agir ?

Les drones de protection des autorités, ainsi que des hélicoptères, patrouillent en tous sens autour de la superstructure, tels des essaims d'abeilles. Et pour cause, le public réuni devant l'estrade est constitué de l'élite européenne : les dirigeants du Bloc Nord, dont le chancelier Gutenbergtannenbaum, ainsi que plusieurs dirigeants du Bloc Sud, Gaspard Davos en tête – spécialement arrivé de Marseille après l'inauguration du Mur en France du Sud –, Pedro Jimenez et Aurora Malani, accompagnés de ministres, personnalités politiques, hauts responsables de grandes entreprises, sans oublier les représentants des principaux médias, avides, tels de bons chiens de garde, de couvrir l'événement. Caméras et micros des chaînes de télévision de toute l'Europe pointent vers l'estrade, prêts à capturer chaque moment de la cérémonie, diffusée en direct dans le monde entier. Ida Nigård, égérie de TVNorge, attire particulièrement l'attention des projecteurs. Eva remarque qu'elle ne lui accorde aucun regard, et pour cause, Ida sait qu'elle ne lui fera plus jamais d'ombre.

— La soirée promet d'être mémorable, commente cette dernière devant une caméra, marquant l'union des forces politiques et industrielles pour un avenir radieux. Les paroles prononcées en cette occasion auront des échos puissants dans l'Histoire du Bloc Nord, tandis que la beauté du fjord et de la ville d'Oslo offrira un cadre majestueux à cette célébration exceptionnelle…

Eva détourne les yeux en voyant l'Administratrice s'approcher du micro. Elle croise le regard noir de Maria, son chef de cabinet, qui n'est définitivement plus son amie.

— Merci à tous pour votre chaleureux accueil, commence Solheim.

Un silence respectueux s'installe, tandis que son image est projetée sur les écrans géants, répandant ses paroles dans toute l'esplanade et bien au-delà, à travers la planète. Le climat est électrique, alors que tous les yeux sont rivés sur l'estrade et que les enjeux semblent plus importants que jamais.

— Mesdames et Messieurs les Présidents, Mesdames et Messieurs les Premiers ministres et les ministres, chers concitoyens du Bloc Nord, partenaires et invités de marque, nous sommes rassemblés ce soir pour célébrer deux événements historiques qui marqueront un tournant dans l'histoire de notre nation : l'adoption de la nouvelle loi de sécurité européenne et l'inauguration du Mur de l'eau. C'est avec une immense fierté et un sentiment d'accomplissement que je me tiens devant vous, car ces prouesses technologiques, architecturales et politiques symbolisent notre engagement envers l'avenir et notre vision d'un Bloc Nord prospère et sûr.

« Si la nouvelle loi de sécurité européenne protège les droits des peuples à la sécurité, le Mur protège nos terres des menaces extérieures. Grâce à cette frontière physique, nous sommes en mesure d'assurer la sécurité de nos concitoyens, de garantir la stabilité et de préserver notre mode de vie. Nous franchissons aujourd'hui une étape décisive pour renforcer notre position en tant que leader mondial, en tant que nation unie et résiliente face aux défis climatiques.

« Je suis consciente, malgré tout, que ces événements suscitent des réactions diverses. Certains parmi nous ressentent de la tristesse et de la colère face aux conséquences potentielles du Mur de l'eau. D'autres expriment leurs inquiétudes quant à l'impact de la nouvelle loi de sécurité sur les migrants cherchant refuge sur nos terres. Nous ne pouvons ignorer ces préoccupations légitimes et je tiens à vous assurer que nous travaillons sans relâche pour trouver des solutions humaines et responsables à cette situation. Nous n'avons jamais voulu fermer nos portes aux personnes en quête de paix et d'opportunités. Au contraire, il s'agit de pouvoir accueillir les réfugiés avec compassion et dignité. Nous réaffirmons, à travers ces deux actes forts,

notre engagement envers les droits de l'homme et notre devoir d'aider ceux qui fuient les conflits et les oppressions. Des initiatives seront mises en place pour faciliter les processus d'asile et garantir que personne ne soit laissé pour compte.

Les gens applaudissent, joyeux et enthousiastes.

— Aujourd'hui, nous honorons le passé tout en embrassant l'avenir. Nous renforçons notre détermination à protéger notre peuple et à bâtir un monde plus sûr. Je vous invite à célébrer ce jour avec fierté, mais aussi avec empathie envers ceux qui cherchent un meilleur lendemain. Ensemble, unis dans notre diversité, nous construirons un avenir solide pour le Bloc Nord, où la compassion et la sécurité coexisteront en harmonie. Que cette inauguration marque le début d'une ère de prospérité, de compréhension et de paix pour nous tous !

Les applaudissements retentissent de plus belle.

— Avant de laisser la parole à Magnus Mortensen, qui a joué un rôle majeur dans la construction de cette nouvelle Europe et qui construit également son avenir, un ami de la Norvège tient à vous saluer.

Gaspard Davos s'approche alors du micro, et Solheim et lui lèvent leurs mains en signe de victoire.

— Vive le Bloc Nord, et vive l'avenir que nous forgeons ensemble ! rugit Davos.

Une salve d'applaudissements éclate dans toute l'esplanade.

Consternée par l'hypocrisie flagrante de ces deux individus qui se soutiennent et s'opposent simultanément au sujet d'un deuxième Stratoshield européen, Eva jette un regard accusateur sur l'assemblée. Son cœur manque un battement lorsqu'elle aperçoit les enfants Verdadero, qu'elle croyait morts ou disparus. Juan, Rocio – accompagnée de la fée Fjord – et Enrique Verdadero sont tous trois présents, en tenue de soirée, à quelques mètres à peine. Un mélange d'incrédulité et d'espoir s'empare d'elle, ses yeux s'emplissent de larmes devant cette vision inattendue et bouleversante. Elle adresse un signe aux enfants, qui lui jettent un regard préoccupé. Ils ont compris qu'elle se trouve elle aussi en difficultés. Elle tente un timide sourire pour les rassurer, et sent que passe entre eux tout un message silencieux. Une confiance. Une amitié. À leurs côtés se tient Alberto Fonseca, qu'elle reconnaît pour avoir échangé avec son hologramme à Bruxelles, ainsi qu'un homme aux cheveux grisonnants et aux petites lunettes rondes qui lui rappelle quelqu'un, mais dont elle ne parvient pas à retrouver le nom.

La mémoire lui revient malgré tout. Il s'agit de l'ingénieur chimiste Juan Carlos Lorius.

Eva ne peut revenir de sa surprise. Mortensen et Davos, Verdadero et Lorius. La dernière fois qu'elle les a vus tous quatre

réunis, c'était lors de la visite d'ITER, dont Verdadero s'était fait le porte-voix pour demander des fonds, cinq ans avant l'incendie qui a mis fin au projet.

La présence de Lorius n'est pas une bonne nouvelle. S'il se trouve ici, cela signifie que l'Écorésistance a perdu son principal leader. Sont-ils donc tous prisonniers de Mortensen ? Le souvenir des confessions de Verdadero lorsqu'ils se cachaient tous deux au niveau 5 du bunker revient à l'esprit d'Eva. Les souffrances qu'il a endurées aux mains des bourreaux de Mortensen lui ont fait horreur. Verdadero avait gardé le silence, du moins jusqu'à hier. Mortensen a sûrement donné des instructions pour garder ses ennemis en vie jusqu'à la célébration, mais qu'adviendra-t-il d'eux par la suite ? Eva brûle d'aller à leur rencontre, mais Lars l'en empêchera. Elle remarque que tous paraissent groggy et épuisés. Ils ressemblent à des morts en sursis, contraints de participer à cette célébration qu'ils redoutaient tant, forcés de faire semblant. Ont-ils été drogués, torturés ?

Cette invitation, acte pervers s'il en est, est criante de vérité.

Heureusement, même si Mortensen a réussi à les piéger, à les obliger à se tenir droits comme des marionnettes, les enfants semblent avoir été épargnés pour le moment.

Le président-directeur général de la M-DH, vêtu d'un élégant complet noir à col mao, tapote sur le micro, arrachant Eva à ses pensées.

— Chères concitoyennes, chers concitoyens du Bloc Nord, en ce jour mémorable, je vous adresse ma profonde gratitude pour votre soutien inébranlable envers notre nation et ses réalisations exceptionnelles : le Mur de l'eau et la politique sécuritaire associée. Aujourd'hui, je suis honoré de voir notre vision commune se matérialiser et de constater l'unité qui nous anime.

« Ce Mur incarne notre détermination à protéger nos frontières et à garantir notre sécurité, marquant ainsi un pas vers un avenir florissant pour le Bloc Nord. Nous prouvons que nous pouvons préserver notre prospérité tout en restant ouverts aux opportunités mondiales.

« Je tiens à exprimer ma reconnaissance envers l'Administrateur Davos, qui a supervisé ce projet en partenariat avec Veidekke ASA et la VEB. Gaspard Davos a sécurisé le sud de la France et par conséquent, l'Europe. Merci de lui réserver une chaleureuse ovation.

Le public s'exécute. Tous absorbent les paroles du président-directeur général de la M-DH comme s'il s'agissait du plus précieux nectar. Ingrid Solheim, la dirigeante dirigée, semble sous le charme d'une incantation.

— Je tiens également à féliciter notre équipe d'experts et de chercheurs d'Expanded IA, dont le dévouement et la compétence ont

permis de donner vie à tant d'ambitieux projets. C'est grâce à leur travail acharné dans des domaines tels que la géo-ingénierie, la biologie reproductive et stérilisante, ainsi que d'autres secteurs industriels, que nous célébrons aujourd'hui cette réalisation historique.

« De plus, je suis ravi d'annoncer que la M-DH bénéficie désormais du soutien précieux de Juan Carlos Lorius et Enrique Verdadero, qui comptent parmi les chercheurs les plus doués de leur génération et qui ont récemment signé un contrat avec nous. Grâce aux avancées du professeur Verdadero, nous avons bon espoir de construire le premier réacteur expérimental de fusion dans les mois à venir. Ce réacteur sera couplé à des systèmes de capture de CO2 révolutionnaires qui purifieront l'atmosphère à une vitesse record. Nous sommes impatients de voir ces développements prometteurs se concrétiser.

Alors que les visages crédules se tournent vers les deux chercheurs et que les applaudissements fusent de toutes parts, Eva plisse les yeux de dégoût. Elle pressent qu'ils ont été forcés de signer un contrat désavantageux avec le département de Fusion Nucléaire d'Expanded IA, en dépit de leur opposition. Un tel cynisme la révolte, et elle ressent une profonde envie de vomir face à cette cruelle manipulation de la vérité.

Il lui faut, toutefois, se rendre à l'évidence.

Mortensen a gagné, et ses deux principaux opposants, les seuls à s'être réellement dressés contre lui, ont été vaincus. Ils ont été contraints au silence, réduits à néant. Une fois leurs secrets révélés, il est probable qu'ils disparaîtront, effacés de la surface de la Terre par la main de leur bourreau.

— En tant que nation, termine Mortensen, nous devons continuer à avancer avec courage et détermination. En gardant à l'esprit nos valeurs fondamentales, nous bâtirons un Bloc Nord prospère et respecté, un phare d'espoir et de progrès pour le monde entier. Ensemble, nous pouvons accomplir des choses extraordinaires. C'est avec confiance et optimisme que je regarde l'horyzon, car je sais que, main dans la main, nous réaliserons des exploits qui émerveilleront le monde. Vive le Bloc Nord et vive notre avenir radieux !

Le discours de Magnus Mortensen se conclut sous les acclamations de la foule alors que les lumières s'éteignent et que se déclenche un feu d'artifice époustouflant. Le ciel nocturne s'embrase de couleurs chatoyantes, des étoiles filantes artificielles tracent des trajectoires sinueuses et des motifs complexes dans l'obscurité, illuminant le ciel de leurs rayonnements holographiques scintillants. Les motifs, peu à peu, prennent des formes étranges et fantastiques, inspirées de la faune et de la flore, d'animaux tout droit sortis des

légendes celtiques et de symboles futuristes. Des sphères lumineuses se déploient dans les airs, se métamorphosant en images en trois dimensions. Des faisceaux irisés, contrôlés par des drones artistiques, créent des tableaux mouvants dans l'espace, véritables danses d'étoiles orchestrées par des forces mystiques. Des nuages artificiels luminescents descendent alors du ciel, chargés de lueurs phosphorescentes et diffusant des parfums délicats, créant une ambiance onirique et enchanteresse. Des éclairs de lumière traversent le firmament, se synchronisant avec perfection avec la musique diffusée dans tout l'environnement, tandis que l'esplanade elle-même se pare de motifs holographiques, donnant vie à l'édifice, offrant un spectacle à couper le souffle aux spectateurs.

En dépit de ce feu d'artifice qui émerveille et fascine, Eva ne peut s'empêcher de ressentir un profond abattement et une colère terrible. Elle sait que derrière ce spectacle se cachent des intentions bien plus sombres et que des vies seront sacrifiées pour les ambitions démesurées du Cercle. La beauté de la scène ne peut cacher le prix terrible que les populations, en particulier les migrants, paieront pour ce Mur désormais dressé dans la nuit.

Son regard reste rivé sur Magnus Mortensen tandis qu'il quitte l'estrade sous les hourras, et ses paroles lui reviennent, dévoilant les rouages du pouvoir politique et les jeux de manipulation : « *La politique est une arène, un cirque au sens antique du terme, où les gladiateurs se livrent à un combat à mort* ».

Elle ne se doutait pas, alors, que Mortensen était le lanista, le meneur de cette arène politique.

Il l'a manipulée, jouant sur sa jeunesse, sa naïveté et son ambition pour porter sa créature, Ingrid Solheim, la chef du Parti du progrès, au poste de Première ministre, puis à celui d'Administratrice de Bloc. Les médias de grand chemin – dont elle faisait partie il y a peu –, avides de sensations et de féminisme, ont facilement adhéré à cette idée, sans percevoir les ficelles tirées en coulisses par Mortensen.

Eva plisse les yeux. Pour la première fois, il lui semble parvenir à lire à cœur ouvert chez cet homme, ce prédateur qui a réussi à s'emparer du pouvoir dans l'ombre, contrôlant toute la partie nord de l'Europe et cherchant désormais à étendre son emprise sur le Sud. Cynisme, mépris, hypocrisie et manipulation d'événements dramatiques ont été les armes de Solheim, Mortensen, Davos, tous les membres du Cercle qui se sont comportés comme des carnivores, en toute impunité, et n'ont pour l'instant entamé que leur entrée.

Les lumières se rallument, laissant surgir une armée de serveurs et l'estrade, comme par magie, se mue en un somptueux buffet tapissé de coupes, de bouteilles de champagne et de canapés de toutes formes et de toutes les couleurs. Des bouchons sautent en tous sens, sous le

ravissement du public de plus en plus extatique, et bientôt, le tintement des verres se mêle au brouhaha des conversations et des rires, tout le monde parle, s'exclame, les gens s'interpellent, se félicitent, au comble de la joie. On ne tarde pas à apporter une coupe à Eva, qui accepte pour se donner de la contenance. Le visage de Mortensen, alors qu'il traverse la foule vers la jeune femme, toutefois, exprime un mélange de gravité et de sérénité qui contraste avec le spectacle qui l'entoure.

— Elle est là, dit-il en repérant la jeune femme.

— Il faut dire que je n'ai pas vraiment eu le choix, répond cette dernière, nerveuse, tandis qu'il s'arrête face à elle.

Les gens, curieux, forment un cercle autour d'eux.

— Je t'ai demandé de venir, car je ne voulais pas que tu manques cette célébration.

— Je vous remercie pour cette attention.

Il opine du chef.

— T'es-tu remise de ton escapade ?

— Oui, répond-elle d'une voix sèche.

— Oui, répète l'homme d'affaires tout sourire, en laissant le son « i » en suspend. En ce cas, tu vas pouvoir répondre à ma question : puis-je envisager que notre collaboration se poursuive, et que tu deviennes un jour, avec mon soutien, la présentatrice que tu as toujours rêvé d'être ?

La jeune femme le contemple avec surprise, se demandant quelles sont ses intentions cachées. Mortensen cherche sans doute à savoir si elle va demeurer sous son emprise. Rester l'une des colonnes du quatrième pouvoir, entièrement soumise à son autorité, voilà le prix à payer pour réaliser son rêve. Car le pouvoir médiatique, bien qu'il oriente la perception des événements et influence les votes concernant l'exécutif et le législatif – les deux premiers pouvoirs, le troisième étant le pouvoir judiciaire –, est désormais totalement dominé par le cinquième pouvoir, le pouvoir financier, exercé par des hommes tels que Mortensen. Mais si Mortensen a choisi de lui poser cette question en public plutôt qu'en privé, c'est qu'il souhaite que cela soit su de tous. Que se passera-t-il si elle refuse ? Il pourra la licencier avec l'approbation de l'opinion publique. Elle entend déjà les commentaires fuser : « *comment cette femme arrogante a-t-elle pu refuser une promotion si intéressante ? Quel manque de gratitude et d'éducation* ! » Or, il sait qu'elle n'a d'autre choix que de décliner.

Il ne compte pas l'attaquer pour piratage informatique ou espionnage industriel, comme il lui avait laissé penser.

Il veut l'humilier en public, elle, pour qui le public était tout.

Il veut la réduire à néant.

Eva détourne le regard vers Ida Nigård, toujours éblouissante

sous les projecteurs, et baisse les yeux. Si elle se condamne en disant non, elle s'accorde également le droit de devenir une version féminine de Julien Sanagas, un modèle, un leader Free-lance qui, même emprisonné, éveillera la conscience de nombreuses personnes prêtes à la soutenir.

Alors que ces questions la traversent, faisant battre son cœur de plus en plus vite, Eva réalise qu'elle ne peut plus être silencieuse ni complice de ce qui se trame. Qu'elle est arrivée à un carrefour où il lui faut choisir une nouvelle direction, où elle se voit offrir une nouvelle fois la possibilité de défendre ses convictions les plus profondes, de lutter pour la justice et la vérité.

C'est le moment de sauter dans l'inconnu.

Chassant les derniers doutes qui l'assaillent, elle inspire profondément et répond d'une voix ferme.

— Je regrette, Monsieur Mortensen, mais je ne serai plus jamais votre instrument.

Il la fixe un long moment, le visage crispé, surpris par sa réponse, puis pousse un soupir de mécontentement avant de se tourner vers les personnes qui les entourent.

— Mesdames et Messieurs, déclare-t-il à voix haute, tout en tapotant sa coupe de champagne avec une lame de couteau. Mesdames et Messieurs !

Les conversations cessent d'un coup autour d'eux. Les invités qui les environnent interrompent leurs discussions et s'approchent, les yeux braqués vers Eva.

— Mesdames et Messieurs, répète une nouvelle fois Magnus Mortensen, pardonnez-moi de faire ainsi irruption dans vos conversations, mais il me faut accomplir un travail difficile. Cette journaliste qui se tient devant vous, cette journaliste à qui j'ai tout donné et donc de qui je devrais être, dans une certaine mesure, en droit de tout attendre, cette collègue pour certains, amie pour d'autres, connaissance pour d'autres encore, ou peut-être devrais-je dire ex-collègue, amie ou connaissance – si je me permets d'anticiper sur ce qui risque d'arriver –, a trahi ma confiance et la confiance de la Norvège tout entière.

Eva se pétrifie tandis qu'il poursuit, les yeux plantés dans les siens.

— Si tu m'avais demandé, Eva, de visiter le site d'Expanded IA, ce lieu où tant de scientifiques se sacrifient pour que nous puissions vivre, toi, moi, tous ceux qui nous entourent… (Il accompagne ses paroles d'un mouvement circulaire de sa coupe encore pleine.) Je t'aurais ouvert ses portes de bon cœur !

Il sourit toujours, d'un sourire qui, tel un masque, glace le sang de la jeune femme.

— Mais au lieu de cela, qu'as-tu fait ? Tu t'es jouée des lois et des règlements au mépris de toute prudence, ici comme ailleurs. Ne m'as-tu pas confié avoir frôlé la vie de prostituée dans les bas-fonds de Marseille ?

Des invitées rient, se moquant à demi-mot.

— Tu as profité de la confiance que j'avais en toi pour pirater mon holophone et récupérer des données secrètes qui m'appartiennent, à moi et moi seul. Pour en faire quoi ? Les envoyer à tes amis écoterroristes, ou « *Écorésistants* », comme ils aiment à se définir ?

Il fait un pas vers elle, menaçant. Elle recule d'autant.

— Tu as livré à des étrangers de lourds secrets d'État. (Puis, reprenant d'une voix plus douce et hypocrite.) Je pensais que tu travaillais pour TVNorge, pour la M-DH, pour la Norvège, mais pour qui travailles-tu, traîtresse ?

Les femmes prennent un air horrifié, les hommes un air méfiant.

— Tu t'es introduite dans un laboratoire secret en assommant un agent de sécurité, oui, Mesdames et Messieurs, en assommant un agent de sécurité, mari et père, qui a été hospitalisé ! Sans parler de l'intrusion en elle-même, qui a perturbé, gravement nui et interrompu des travaux de la plus haute importance pour notre pays !

Des murmures d'indignation s'élèvent des personnes qui les entourent. Le public, auparavant répandu sur toute la surface de l'esplanade, ne forme désormais plus que quelques groupes distincts, réunis autour des chefs d'État : Solheim, Davos, Malani, Gutenbergtannenbaum… sans oublier eux deux.

Mortensen hausse la voix.

— Ce faisant, ce n'est pas seulement moi que tu as trahi, tu as trahi la Norvège !

Une vague de protestation parcourt l'assemblée, que Mortensen embrasse d'un mouvement majestueux, avant de pointer sa coupe vers la fautive.

— Cette femme déchue a prouvé qu'elle est une ennemie de la société, une femme subversive, Mesdames et Messieurs, nuisible à l'ordre et à la stabilité du pays, une conspiratrice contre le gouvernement lui-même.

Il pointe toujours vers elle sa coupe accusatrice.

— Pour cette raison, je propose que tu sois jugée, jugée pour tes ignominies et tout le mal que tu as fait ou que tu voulais faire, en espérant que tu sois punie, bannie de Norvège, bannie du Bloc Nord et envoyée dans une enclave au sud de l'Europe, ou même plus au sud encore. Ainsi, tu n'auras plus la possibilité de montrer le mauvais exemple ni de corrompre des citoyens par ton immoralité !

Voilà effectivement ce qu'il avait prévu pour moi si je refusais de le

servir, se dit Eva, dont les doutes se confirment. *Une humiliation de la pire espèce, une lapidation publique !*

Elle contemple Mortensen avec horreur, constatant qu'elle n'était vraiment rien pour cet homme qui disait la considérer comme sa propre fille. Elle n'était qu'un visage séduisant, un corps aguicheur, une intelligence vive, mais aisément manipulable, un joli petit instrument de propagande, en somme, pour faire accepter tout ce qu'il voulait à l'opinion publique. Voilà où l'a conduite sa propre naïveté : enterrer les valeurs de franchise, de vérité, d'intégrité, d'éthique de journaliste pour devenir l'arme d'un magnat de l'industrie qui a vu dans la crise climatique l'opportunité de sa vie.

Sanagas avait raison.

Mortensen se tourne vers Solheim en joignant les mains. La Première ministre fend la foule silencieuse et apeurée jusqu'à les rejoindre, et peu à peu, tous les groupes suivent leurs dirigeants en direction d'Eva et de Mortensen. Eva croise le regard de Maria, qui semble satisfaite de la situation. Et pour cause, Maria s'est toujours efforcée de préserver le voile de mensonges qui enveloppe sa vie, ne souhaitant pas qu'il soit déchiré par quiconque. Elle sait très bien que si le système tombe, elle tombera avec lui. Elle n'a pas compris que ce voile est un suaire qui entrave ses mouvements et l'entraîne vers la mort.

La mort, conclusion d'une vie ratée et inutile.

Maria est ce qu'Eva serait, si elle n'avait pas ouvert les yeux et réagi.

Cette révélation, aussi terrifiante soit-elle, s'accompagne d'un sentiment de libération pour Eva. Enfin, elle se sent en accord avec ses valeurs, et les doutes qui l'avaient tourmentée jusqu'alors s'évaporent un par un, laissant place à une sensation de légèreté aussi salvatrice qu'inattendue.

— As-tu quelque chose à ajouter, demande alors Mortensen, une raison pour laquelle nous ne devrions pas exécuter ce jugement ?

— Oui, Monsieur Mortensen, répond Eva d'une voix à peine audible.

Un peu surpris, mais néanmoins toujours sûr de lui, Mortensen répond d'un geste sec.

— Eh bien, dis-nous.

— Pourriez-vous diffuser cette image sur les écrans de l'esplanade ? demande-t-elle en brandissant la précieuse photo devant elle.

Après un instant d'hésitation, un technicien de TVNorge s'approche et tend la caméra vers la photographie. Le visage d'une jeune femme rousse au regard vert, d'une agréable beauté, emplit bientôt tous les écrans de l'esplanade. Une petite fille, dans ses bras, sourit d'un air malicieux, une cascade de cheveux blonds sur ses

tendres épaules nues.

Les invités observent la mère et la fille en silence, puis scrutent de nouveau Eva, les sourcils froncés, ne saisissant visiblement pas le rapport entre cette photo et ce qui est en train de se passer. Une femme émet néanmoins un petit cri étranglé.

— Voici la raison pour laquelle j'ai voulu enquêter sur vous, Monsieur Mortensen, explique Eva avec mystère. La reconnaissez-vous ?

Des voix s'élèvent, des suppositions sont faites, des prénoms et des noms sont prononcés, parmi lesquels un très faible « *Heidi Mirhe* » soufflé par une dame d'un certain âge, coiffée d'un diadème d'émeraudes scintillantes, qu'Eva identifie comme étant celle qui a crié.

— Vous avez raison, oui, madame, fait Eva en s'approchant de ladite femme. Pourriez-vous répéter ce nom à voix haute ?

— Heidi Mirhe ? répète la vieille dame sans vraiment comprendre de quoi il retourne.

— Qui était-elle ?

— Une ancienne secrétaire qui travaillait sous mes ordres à Equinor.

— Qu'est-elle devenue ?

— Elle a décidé de rester en France après une visite du conseil d'administration à Marseille, il y a bien des années.

— Ce n'est pas tout à fait la vérité, mais nous y reviendrons, si vous le voulez bien, répond Eva, sur laquelle la caméra de TVNorge s'est fixée.

Eva jette un œil à Mortensen, silencieux, un léger sourire sur les lèvres, ce sourire qu'elle lui connaît bien et qui ne trahit jamais aucune émotion. Il doit pourtant se sentir en danger. Solheim et Davos se sont regroupés derrière lui - Georges Kozlov dissimulé dans leur ombre, tel un vautour qu'Eva n'avait pas encore aperçu -, ainsi qu'Olga de Holstein et Jonas Mortensen. Leurs drones de protection semblent tous prêts à intervenir. Face à eux se trouvent quatre regards purs qui se sont chargés d'espoir : les Verdadero et Juan Carlos Lorius. Cette vision redonne à Eva la force qui lui manquait. Elle sait que tout est question de timing, et qu'elle n'a pas droit à l'erreur. Mais elle sait également qu'elle a toute l'attention du public, et elle a l'intention d'en profiter. Alors, s'adressant à la foule, elle poursuit d'une voix de plus en plus confiante.

— Je suis certaine que quelqu'un d'autre dans l'assemblée a reconnu ce visage.

Les gens se scrutent, s'interrogent.

— Quelqu'un sait, mais il préfère ne rien dire. Je doute qu'il ait oublié. Je demande à cette personne de faire preuve de courage et

d'assumer ses responsabilités.

Le moment devient de plus en plus gênant. Les gens se regardent sans comprendre. Personne ne parle ni ne se manifeste. Eva sent son cœur accélérer tandis qu'elle se prépare à la suite. Rien ne garantit qu'elle parviendra à faire entendre sa voix et à convaincre le public.

— Vous ne vous souvenez toujours pas, Monsieur Mortensen ?

Tous les regards se tournent vers le chef d'entreprise, surpris et incrédules.

Le sourire de Mortensen se voile légèrement, sur son visage se mêlent mépris, dégoût et colère. Il tente de sourire à nouveau, mais Eva soupçonne que sa confiance se soit légèrement effritée derrière son masque.

— Heidi Mirhe vous a aimé. Vous l'avez emmenée avec vous à Marseille et l'avez abandonnée là-bas.

— Un mensonge aussi monstrueux qu'insensé, répond-il d'une voix très calme.

— Vous l'avez abandonnée, poursuit Eva, car elle était enceinte de vous, que vous étiez marié et aviez déjà un enfant.

Olga de Holstein fixe son fils Jonas, puis son mari, les yeux rougissant. S'ensuit un moment de gêne affreux, avant qu'un rire incrédule ne parcoure l'assemblée. Le rictus de Mortensen indique qu'il a gardé confiance en lui.

— Une plaisanterie infamante, déclare-t-il en serrant les poings. Cela ne restera pas impuni.

Eva avait prévu qu'il nie. Il n'avait pas d'autre choix que nier.

— Si Heidi Mirhe est tombée enceinte lors d'une relation adultère avec un homme marié et déjà père d'un enfant, assène-t-elle, ce n'était pas de sa faute. Elle avait pris ses nanoparticules de contraception. Mais quelque chose n'a pas fonctionné, comme cela peut parfois arriver. La vie est plus forte que tout.

— Cette enfant est donc la fille d'Heidi ? demande la dame aux émeraudes d'une voix tremblante.

— Oui, cette enfant se nommait bien Luna Mirhe Mortensen.

— « *Se nommait* » ? répète Magnus Mortensen d'une voix étranglée.

— Elle est décédée suite à une crise de paludisme.

Olga de Hosltein et son fils paraissent légèrement rassurés. Rocio Verdadero manque de s'effondrer, mais son frère la rattrape de justesse. Enrique Verdadero fixe le vide, le regard perdu. Des visages se tournent en tous sens, les yeux roulants dans leurs orbites, stupéfaits.

— Heureusement, avant de mourir, Luna a eu le temps de mettre au monde deux enfants, poursuit Eva d'une voix chargée d'émotions. Un fils et une fille. Luna avait rencontré un chercheur espagnol, dont

elle était tombée amoureuse, en arrivant à Barcelone après avoir fui la France.

Les gens échangent des regards affolés. Mortensen fixe la famille Verdadero, les fusillant du regard. Il se tourne vers ses drones de protection.

— Maîtrisez-la avant qu'elle ne gâche totalement la célébration !

Les drones de protection se déploient devant l'assemblée médusée. L'un d'eux s'approche d'Eva, d'une pâleur extrême. Un bras articulé sort de son enveloppe noire et lui arrache la photographie des mains.

— Rappelez votre drone, clame cette dernière. Ce n'est pas la seule preuve. Je demande à parler au public, j'en ai le droit !

Les drones reprennent de l'altitude. Ils flottent autour d'Eva comme s'ils ne savaient que faire.

— Juan, Rocio, fait Eva en désignant les Verdadero du doigt.

Après une seconde de silence, tous les regards se tournent vers l'adolescent, debout au cœur de l'esplanade en compagnie de sa sœur et de son père. Un mélange de surprise et d'incrédulité se lit sur son visage, tandis que celui de Mortensen s'agite de tremblements.

Eva se rend compte, à la réaction de son ennemi, que son intuition était fondée.

Alors qu'elle passait en revue de vieilles photos accrochées au mur de l'appartement de Mortensen où elle était enfermée, un cliché a en effet attiré son attention : celui d'un enfant élégant, au visage poupin et aux traits distinctifs. En examinant attentivement la photo, Eva a été frappée par la ressemblance troublante entre le garçon et Juan Verdadero. Les yeux, le nez, la mâchoire, tout semblait similaire. Elle a rassemblé toutes les photos disponibles de Magnus Mortensen jeune sur River, et les a observées d'aussi près que possible : l'évidence était de plus en plus frappante.

L'incrédulité initiale a cédé le pas à l'excitation, puis l'espoir qui se voit désormais concrétisé.

— Allons, se défend Mortensen en se forçant à reprendre contenance. Si je devais distribuer mon héritage à tous les enfants qui se réclament de ma lignée, je deviendrais probablement le plus grand bienfaiteur de l'Histoire !

Les gens rient, mais d'un rire un peu forcé. Nul doute qu'ils commencent à se questionner.

— Pour ceux qui ne me croient pas, regardez les yeux de Juan, qui sont les mêmes yeux que ceux de sa mère et de sa grand-mère. Des yeux vert forêt.

La caméra zoome sur le visage de l'adolescent, que les gens comparent avec ceux de la photographie.

— En effet, font certains invités.

— De plus en plus ridicule, conteste Mortensen. N'importe qui peut trafiquer une photo !

— Faites un test ADN, indique Eva d'une voix blanche. Les ADN de Juan et de Rocio correspondent en tous points à celui de leur grand-père, Magnus Mortensen.

Au silence succède un murmure d'étonnement et d'horreur. Eva se tourne vers Mortensen.

— La science ne trompe jamais, n'est-ce pas ?

Le chef d'entreprise vacille, confronté à l'ironie de ses propres paroles. Il cherche à se justifier, mais Solheim lui fait signe de garder le silence.

— Un drone médical ! demande Eva. Que quelqu'un appelle un drone médical !

L'un des invités, un homme en complet beige, s'exécute, et tout le monde reste immobile tandis qu'il lance une application médicale qui apparaît en hologramme au-dessus de son téléphone. Une légère vibration retentit au loin et grandit à mesure qu'un point se rapproche dans le ciel. Le drone médical aux lignes épurées s'approche de l'invité, sa caméra haute résolution tendue en avant, son écran affichant un point d'interrogation et ses capteurs sophistiqués ouverts comme des oreilles.

— Que désirez-vous, Monsieur Odd ? fait l'IA du drone d'une voix métallique.

L'invité lui donne ses instructions, et la foule s'écarte pour livrer passage au drone qui glisse jusqu'à Juan Verdadero.

Le drone saisit l'un des cheveux de l'adolescent, et un faisceau de lumière bleutée émane d'un de ses capteurs, enveloppant délicatement le follicule pileux. Le drone scanne minutieusement le cheveu, collectant des données sur son ADN. Sur son écran holographique, des séquences génétiques se déploient en temps réel, et une analyse approfondie est réalisée pour identifier toute information pertinente.

Eva se sent prise de vertige alors que de multiples scénarios s'entrecroisent dans son esprit. A-t-elle vraiment vu juste ? Magnus Mortensen est-il réellement le grand-père de Juan Verdadero ? Cette découverte pourrait expliquer tant de choses sur les liens complexes entre les Verdadero et Mortensen, ainsi que sur les machinations qui ont secoué leur famille…

Une fois l'analyse terminée, le drone affiche les résultats qui sont accueillis par un silence médusé.

L'ADN de Juan Verdadero révèle clairement un lien de parenté étroit avec celui de Magnus Mortensen, déjà répertorié dans sa base de données, tout comme tout bon citoyen norvégien.

— Abuelo[78] !

Le cri de Juan cloue tout le monde sur place. Tous les visages

passent du chef d'entreprise à l'adolescent qui tombe à genoux, en pleurs, avec un seul mot sur les lèvres, un mot qu'il ne cesse de répéter, comme si son esprit était pris dans une boucle infernale.

— Abuelo ? Abuelo…

Un murmure d'indignation s'élève de l'assemblée, se transformant peu à peu en éclats de rire nerveux, hystériques, qui paraissent ne jamais vouloir cesser. Le visage de Mortensen semble sur le point de se désintégrer. D'une pâleur extrême, les yeux exorbités, il fixe le vide dans une attitude d'humiliation extrême.

— Abuelo…

— Vous êtes le grand-père génétique de Juan et Rocio Verdadero, accuse Eva, l'index pointé vers le chef d'entreprise. Vous le saviez et les avez laissés dans l'enfer de Barcelone, sachant le risque de mort qui planait sur eux en permanence.

— C'est faux. J'ignorais où ils vivaient.

— Vous admettez donc une partie de la vérité !

— Je n'ai eu de cesse de les chercher pour les ramener en Norvège ! répond Mortensen, légèrement décontenancé.

— Uniquement pour qu'Enrique Verdadero serve vos intérêts en développant la fusion au sein de votre société. Et quand vous avez retrouvé votre gendre, vous l'avez kidnappé, torturé, écroué dans le laboratoire secret que d'aucuns connaissent ici sous le nom de « *bunker* ».

— C'est faux !

— J'en suis témoin, répond Eva. Il s'agit du laboratoire secret où vous m'avez accusé d'avoir assommé un agent de sécurité. Car si j'ai agi ainsi, mesdames et messieurs, c'est parce que je n'avais pas le choix ! Il fallait absolument retrouver le professeur Verdadero, futur père de la fusion !

Le public fixe Eva, puis Mortensen avec consternation.

— Vous avez abandonné une femme et sa fille - votre fille - à Marseille, poursuit la jeune femme, pour ne pas avoir à faire face aux conséquences de vos actes abjects.

— Heidi Mirhe voulait rester à Marseille car elle désirait un autre enfant, une autre vie que je ne pouvais lui offrir… répond Mortensen. Mais cela, vous ne pouvez pas le savoir, puisque vous n'étiez pas là.

— La seule chose qui explique qu'aucune information ne soit disponible sur Heidi Mirhe sur River est que vous ayez demandé à votre département Cybersécurité d'effacer toute trace de son existence. Il est même très possible que vous ayez fait saboter la tour H de la cité Kallisté à Marseille au moment où Heidi Mirhe s'y trouvait, juste après que cette dernière ait tenté de vous recontacter, sans doute pour vous débarrasser de ce poids de manière définitive.

— Est-ce tout ? rétorque Mortensen, un sourire aux lèvres.

Eva se mord la lèvre. Elle sent bien que le public n'est pas prêt à la croire.

— Eva Sandvik dit vrai, intervient soudain Verdadero.

Les regards se dirigent vers lui.

— Si Luna a fui en Espagne, c'est parce que son propre père avait décidé de la faire disparaître. Nous avons choisi ensemble son nom d'emprunt : Carmen. Je ne l'ai jamais dit à personne, pas même à mes propres enfants, pour notre sécurité à tous quatre.

Juan et Rocio contemplent leur père les yeux écarquillés.

Logique, en effet, se dit Eva. *Affreusement logique.*

Jamais elle n'aurait pensé Mortensen capable d'aller si loin.

— De quoi m'accusez-vous, exactement ? s'insurge le chef d'entreprise. D'enlèvement, de séquestration, et maintenant d'assassinat ? Vous manipulez la vérité, voilà ce que vous faites ! Quelle crédibilité peut-on donner à une parvenue qui m'a utilisé pour monter les échelons de TVNorge ?

— Vous vous êtes toujours flatté d'avoir fait le sacrifice de n'avoir qu'un seul enfant, riposte Eva, vous nous avez fait croire que toutes les familles norvégiennes devaient faire de même. Vous avez fait croire aux jeunes, comme moi, qu'ils serviront leur pays et la planète en se faisant stériliser. Mais quel père accepterait de tuer ses enfants ou ses petits enfants, hormis Chronos ?

Mortensen vacille sous le coup. Il ne répond pas, sans doute a-t-il besoin de réfléchir, de composer sa défense, mais elle sent qu'il enrage. Il peut tout nier, sauf son lien de parenté, cette enfant du Sud, la plus grosse humiliation qu'il puisse connaître ici, au Nord, après s'être érigé comme le fer de lance de la famille monoparentale norvégienne durant des décennies.

— Pour cette raison, continue Eva, je propose que vous soyez jugé, jugé pour vos ignominies et tout le mal que vous avez fait ou que vous vouliez faire, en espérant que vous soyez puni, banni de Norvège, banni du Bloc Nord et envoyé dans une enclave au sud de l'Europe, ou même plus au sud encore !

— Seuls les coupables craignent la justice, répond Mortensen en enlevant une poussière de son complet noir.

— Où ceux qui ont déjà acheté la justice, rétorque Eva.

Les regards se déplacent de droite à gauche, captivés par la joute verbale qui se déroule devant eux, leur attention totalement captivée. Eva se rend compte qu'elle est parvenue à équilibrer les forces.

— Tout le monde se bat, mais qui va s'occuper de ces pauvres enfants ? s'exclame la femme aux émeraudes en s'approchant de Juan et de Rocio.

Elle tourne vers Mortensen un regard chargé de colère, puis sourit avec malice.

— Ce sont vos héritiers ! Les héritiers de la M-DH, avec votre fils Jonas !

Un mouvement de stupeur parcourt l'assemblée. Invités, spectateurs, personne ne semblait avoir réalisé les implications du test ADN venant d'être effectué. Tout à coup, les gens ne regardent plus les enfants comme des bêtes curieuses, mais avec une envie visible, indicible, tels des cannibales prêts à les avaler. Le visage de Jonas a viré au gris.

Juan serre d'un côté la main de sa sœur, de l'autre celle de son père, qui semble dans tous ses états.

Et pour cause, le professeur vient d'apprendre qu'il est à la fois père de milliardaires et gendre de son pire ennemi.

70.

Oslo
21 heures
20°C

— Maintenant que vous savez de quoi Magnus Mortensen est capable, je tiens à vous exposer ce qu'il a fait en plus de ce crime et de cet abandon. Surtout, n'hésitez pas à m'interrompre et à poser des questions, je me ferai une joie d'y répondre.

Les gens se tournent en tous sens, surpris par cette voix nasillarde, enthousiaste, surgissant de nulle part.

Les écrans géants se brouillent alors, laissant apparaître le visage de Julien Sanagas. Eva croit rêver. Le journaliste se filme seul, certainement à l'aide d'un holophone, traduit en direct par une IA imitant sa voix à la perfection. Comment Sanagas est-il capable d'effectuer une transmission en direct, depuis un lieu éloigné, sur les écrans de l'arcologie ? Et comment peut-il entendre le public pour interagir avec lui ? La réponse lui vient en croisant le regard d'un caméraman d'une chaîne française, un homme à la barbe rousse et drue, celui qui avait adressé un signe à Sanagas lors de la réception à l'ambassade, tandis qu'ils discutaient tous deux. Entouré de toute une équipe, doté d'une connexion River ultra débit et des technologies nécessaires à la mise en place d'un studio de diffusion portatif, cet homme semble être le lien que personne n'a encore remarqué, pas même Mortensen, qui tente toujours de paraître confiant et sûr de lui.

Sanagas a réussi ! Il a dévoilé les preuves à ses contacts européens !

Eva sent la joie exploser en elle, comme un feu d'artifice imprévu illuminant son esprit égaré. Un sourire éclatant illumine son visage tandis que l'excitation la gagne et que ses yeux s'élargissent d'émerveillement. Une lueur d'espoir intense s'allume dans son regard, transformant son anxiété en une énergie nouvelle et palpitante.

Les drones de Mortensen se rapprochent de l'image de Sanagas, hésitants, sans doute en train de calculer le meilleur moyen d'interrompre cette émission impromptue. Le journaliste les interpelle d'une voix calme et déterminée.

— Avant d'ordonner à vos drones de faire quoi que ce soit, sachez que nous sommes en direct en ce moment même. Des millions de personnes à travers le monde ont les yeux braqués sur nous. Si vous tentez quoi que ce soit contre moi, cela ne passera pas inaperçu. Vous risquez d'être exposés pour ce que vous êtes : des robots qui protègent des criminels.

Les drones affichent un vol incertain et remontent légèrement, se demandant visiblement comment gérer cette situation inattendue. Sanagas profite de ce moment de flottement pour reprendre la parole face à la caméra.

— Vous voyez, Mesdames et Messieurs, voici le genre de réaction que suscite la vérité chez ceux qui ont tant à cacher. Magnus Mortensen a préféré la manipulation, la tromperie et la trahison pour atteindre ses sombres desseins. Mais aujourd'hui, nous lui tenons tête, Eva Sandvik, les Verdadero, Juan Carlos Lorius et bien d'autres, car la lumière de la vérité va bientôt briller sur ses sombres machinations.

En entendant ces paroles, Eva réalise alors que cette transmission a le pouvoir de changer la donne. Qu'elle peut être le point de bascule dans sa quête pour dévoiler la véritable nature des choses et préserver un avenir juste et durable pour l'humanité.

— Le cynisme et le mépris de Mortensen, poursuit Sanagas, sont inséparables de sa volonté de contrôler les pensées et les émotions des Norvégiens. Peu de gens savent qu'il a exploité la peur des populations à l'égard des migrants pour mobiliser les électeurs d'Ingrid Solheim lors de sa première élection, allant jusqu'à organiser de fausses cyber attaques pour faire naître un besoin de fermeture des frontières au niveau européen.

En entendant son nom, Solheim garde une apparence calme et confiante, bien que son esprit soit sans doute en ébullition. Elle sait que sa réputation, sa carrière et même son avenir politique sont étroitement liés à Mortensen et leur partenariat. Les soutiens financiers et politiques du chef d'entreprise ont joué un rôle majeur dans son ascension au pouvoir.

— Si je puis me permettre, intervient Mortensen d'une voix posée et mesurée, le département Cybersécurité de la M-DH a été engagé par le gouvernement norvégien pour protéger les sites officiels de toute la Norvège des cyber attaques auxquelles vous faites référence, Monsieur Sanagas. Ces attaques ont d'ailleurs été stoppées grâce à cela, ce qui est contraire à vos déclarations. J'en apporterai les preuves, évidemment.

— Merci pour vos explications, Monsieur Mortensen, répond le journaliste. En attendant d'examiner vos preuves si de telles preuves existent, laissez-moi présenter les nôtres.

Eva tourne le visage vers les écrans, stupéfaite d'y voir affichées des pages de code commentées.

— Un ensemble de preuves rigoureusement authentifiées nous a été présenté, indiquant que Mortensen a orchestré de fausses cyber attaques. Des traces de code malveillant liées au département Cybersécurité de la M-DH ont été découvertes, pointant vers une origine intentionnelle. L'attaque avait été conçue pour paraître

sophistiquée, mais comportait des failles délibérées permettant à Mortensen de contrôler ses conséquences. Ces révélations remettent en question l'intégrité de cet homme, et la justice doit être appelée à faire la lumière sur ce qui s'est passé.

Des témoignages signés apparaissent à l'écran.

— Comme vous le voyez ici, poursuit Sanagas, des hackers impliqués dans ces attaques ont commencé à se désolidariser de la M-DH et de ses méthodes extrêmes. Ils ont témoigné de la manière dont la M-DH les a incités à participer à l'attaque en leur promettant de nobles idéaux de défense des frontières européennes, tout en cachant ses véritables intentions de manipulation et de contrôle.

Le public regarde tour à tour Sanagas et Mortensen, qui se défend de telles accusations.

— Ridicule, fait-il. N'importe qui peut trafiquer du code pour accuser quelqu'un ! Quelle crédibilité peut-on donner à des hackers ? Des hackers, Mesdames et Messieurs. Des hackers et des réfugiés climatiques, voilà les témoins réunis par Monsieur Sanagas pour ce procès éloquent.

— Comme je vous ai dit, reprend Sanagas, les preuves présentées ici sont solides, vérifiées par les faits et corroborées par des témoignages véridiques et sérieux.

Mortensen hésite à répondre, mais les paroles de Sanagas semblent avoir fait taire, pour l'instant du moins, ses tentatives de diversion. Son entourage reste calme et silencieux. Solheim évite de croiser le regard des accusateurs, essayant de masquer toute trace de doute ou de culpabilité, sans doute en proie à un dilemme déchirant : doit-elle soutenir son ancien allié ou faire face à la vérité et à la justice ? Davos, conscient que ce qui se dit ici pourrait changer le cours de sa vie et de sa réputation, conserve, comme elle, une attitude stoïque. Tous deux savent que protéger Mortensen risque de les associer aux actes répréhensibles de ce dernier. Mais coopérer avec la justice ne les sauverait pas pour autant : ils pourraient perdre leur statut, leur position ou du moins la confiance de certains de leurs alliés politiques et financiers.

— Ce n'est pas tout, poursuit Sanagas. Monsieur Mortensen a également saboté le projet ITER pour s'approprier la suprématie énergétique grâce à la fusion nucléaire.

L'accusé s'indigne d'une telle diffamation. Les invités froncent les sourcils, incrédules. Des rires gênés sont échangés. Des conversations montent, puis s'étouffent en voyant ce qui est divulgué sur les écrans.

Il s'agit d'échanges d'e-mails et de messages privés entre Mortensen et certains membres influents du secteur de l'énergie lors d'une session du Conseil de l'Harmonie Mondiale. Les personnes impliquées s'interrogent sur la manière de mettre fin au projet ITER

ou tout au moins empêcher son succès. Mortensen y exprime clairement son intention de prendre le contrôle du marché de l'énergie, et surtout celui de la fusion, en employant tous les moyens nécessaires.

— Tout ceci ne prouve rien, se défend-il. Il est normal pour tout industriel de rêver de développer la fusion. Ces pièces à conviction ont été créées de toutes pièces. Elles ont été mal faites, d'ailleurs : vous voyez bien qu'il n'est nullement question de feu ou d'incendie dans ces prétendus échanges.

— Il est tout d' « *employer tous les moyens nécessaires* », Monsieur Mortensen, riposte Sanagas.

— Ce ne sont que des mots.

— Vous avez raison, admet le journaliste, confiant.

S'affichent alors des preuves de sabotage physique dont Eva ignorait totalement l'existence. Des éléments clés des équipements et des infrastructures auraient été intentionnellement endommagés ou altérés pour entraver les progrès du projet. Des témoins oculaires attestent avoir vu des individus suspects rôder près du site, liant ces actes de sabotage aux intérêts de Mortensen.

Des relevés de compte s'affichent devant les regards stupéfiés du public.

— Une analyse minutieuse des mouvements financiers de Monsieur Mortensen et de certaines de ses sociétés révèle des transferts d'argent vers des entreprises inconnues et des comptes offshore. Ces transactions financières semblent être liées à ces actes de sabotage et soulèvent des soupçons sur le financement occulte d'un complot visant à s'approprier la fusion nucléaire. Sans oublier les témoignages anonymes de scientifiques.

Des témoignages inquiétants s'affichent en effet sur les écrans. Certains rapportent avoir été approchés par des individus liés à Mortensen avec des offres de pots-de-vin ou avoir été victimes de menaces visant à les dissuader de poursuivre leur travail sur le projet. D'autres révèlent des comportements suspects de la part de certains collègues ou entrepreneurs impliqués dans ITER. D'autres encore racontent comment ils ont été forcés par Mortensen à intégrer le département de Fusion Nucléaire d'Expanded IA et d'aller vivre en Norvège. D'autres, enfin, révèlent avoir aperçu deux inconnus sur le lieu de départ du feu juste avant l'incendie.

Les deux Norvégiens… se dit Eva.

Des conversations résonnent de toutes parts. Face à la montée des preuves accablantes, les critiques fusent envers l'accusé.

— Il faut une enquête approfondie sur les actions de Mortensen et ses éventuels liens avec l'incendie d'ITER ! demande un journaliste.

— Une enquête aura lieu, assure Sanagas. Les instances

compétentes ont été saisies aujourd'hui même.

Rassurée par cette réponse qui lui confirme que Sanagas a fait ce qu'il fallait, Eva voit Mortensen se tourner vers Solheim et échanger quelques mots avec elle, avant de déclarer d'un air grave.

— Je demande à confronter les témoins cités dans cette affaire pour voir s'ils continueront de mentir en ma présence. Je suis tout à fait disposé à aider les enquêteurs et à blanchir l'image de la M-DH ainsi que la mienne dans cette affaire où je deviens responsable d'un feu allumé par un retraité pyromane français.

Les invités sourient, mais Eva perçoit, à mesure que les témoignages des témoins et les preuves s'accumulent, l'assurance affichée par Mortensen vaciller progressivement. Solheim se tient droite et immobile, le front ridé, toujours en proie à un tourment intérieur. Des fissures dans son soutien à Mortensen commencent à apparaître.

— Poursuivons, fait Sanagas. Le professeur Verdadero ici présent, kidnappé par Monsieur Mortensen et écroué dans les bas-fonds de son laboratoire secret de Bergen, le tristement célèbre « *Bunker* »…

— Pourquoi ne m'appelez-vous pas directement Hitler ?

Les invités rient de nervosité. Eva n'y croit pas ses oreilles. Comment peut-on faire de l'humour en de telles circonstances ? Elle se souvient alors que leur ennemi n'est pas le premier venu, et que rien ne dit qu'ils parviennent à l'abattre, malgré des preuves accablantes.

Sa peur remonte d'un cran.

— Le professeur Verdadero, reprend Sanagas, est parvenu se connecter au réseau du bunker, notamment au département « *Géo-ingénierie* » et « *Biologie reproductive et stérilisation* », que nous verrons plus tard. La géo-ingénierie, comme chacun sait, revient à tenter de combattre le mal par le mal, à déstabiliser toujours plus un climat déjà perturbé par nos soins. Il s'agit d'une pratique douteuse…

— Je vous rappelle que vous vous adressez aux populations du Nord, qui bénéficient d'une température agréable et d'un climat supportable grâce à la géo-ingénierie, interrompt Mortensen sur un ton de moquerie et prenant l'assemblée à parti.

— Je m'adresse à toutes les populations du monde, riposte Sanagas d'une voix sèche. Et j'aimerai montrer des documents qui attestent du fait qu'au lieu de sauver toutes les populations, comme vous en aviez le pouvoir, vous avez choisi d'en laisser certaines périr tout en faisant croire que vous cherchiez à sauver tout le monde.

Les preuves récoltées par Enrique Verdadero apparaissent sur plusieurs écrans, le public les regardant avec attention.

— Eva, à toi l'antenne !

Cette brève phrase de Sanagas a sur Eva l'effet d'une décharge électrique. Elle demeure figée, submergée par l'incompréhension de la

situation, paralysée par tous les regards et caméras braqués sur elle. Des invités lui adressent des signes encourageants, d'autres des regards hostiles. Un mélange d'émotions intense traverse son esprit : la surprise, la peur et l'hésitation se bousculent en elle.

Alors que l'atmosphère se tend de plus en plus, Eva s'efforce de garder son sang-froid. Elle commence à prendre conscience qu'elle peut prendre part à cet événement diffusé dans un nombre incalculable de pays. Elle comprend que tant Sanagas qu'elle-même jouent un rôle crucial dans la révélation de la vérité de cette quête de justice. Les enjeux sont énormes, et le monde entier attend de voir comment cette situation évoluera.

Malgré la pression qui pèse sur ses épaules, elle doit saisir cette opportunité.

Elle prend une profonde inspiration et fend la foule pour rejoindre l'équipe de TVNorge.

— Ida, pourrais-tu me laisser la parole un instant ?

Muette de stupeur, Ida Nigård ne réagit pas lorsqu'Eva lui prend le micro des mains. Le caméraman de TVNorge se poste devant elle, tandis que le perchiste soulève son micro.

— Arrêtez ! lance alors Mortensen à travers la foule. Hors de question qu'une propagande douteuse inonde notre pays sur ma chaîne.

Eva se tourne vers Hogard.

— Monsieur Hogard, ai-je votre permission ?

Un combat semble se livrer à l'intérieur d'Hogard. Le petit chien de Mortensen va-t-il profiter de cette occasion pour arracher sa laisse et s'émanciper de son maître ? Eva manque s'écrouler de soulagement quand elle le voit accepter d'un timide hochement de tête. Mortensen pousse un cri de rage.

— Ça tourne ? demande Eva en se recoiffant rapidement.

— Nous sommes toujours en direct, sourit le caméraman.

Un sourire éclatant sur le visage, Eva prend sa plus belle voix.

— Mesdames, Messieurs, chers téléspectateurs, pour celles et ceux qui ne me connaissent pas, je suis Eva Sandvik. Ida Nigård m'a très aimablement prêté son micro et c'est depuis le rooftop de la M-DH que je vous parle ce soir pour dénoncer les agissements de Magnus Mortensen, gendre idéal de la Norvège, sur l'Europe tout entière.

D'abord hésitante, Eva sent une force grandir en elle, alimentée par la conviction que la vérité doit être révélée au grand jour. Sa voix se fait plus ferme, plus posée tandis qu'elle achève son introduction. Elle se tourne alors vers les captures d'écran affichées tout autour de l'esplanade, et balaie la foule des yeux.

— … Car sauver ou laisser périr, telle est la question, poursuit-elle. Vous pouvez vous estimer heureux, car il vous a choisis, vous.

Mais qu'en est-il des autres ? Les habitants du Sud ?

Des graphes montrant des statistiques de précipitations nationales avant et après la mise en place du Stratoshield sur le Bloc Nord s'affichent sur les écrans à la grande surprise d'Eva, qui prend conscience que Sanagas la suit avec attention.

— Les observations sont formelles, poursuit-elle : augmentation des pluies au Nord et diminution au Sud. Légère augmentation des phénomènes climatiques dangereux au nord, dont les orages, et multiplication des phénomènes climatiques dangereux au sud, dont les tornades et tempêtes sèches. Augmentation de la fréquence et de la durée des canicules et des sécheresses au sud. Augmentation de la température de la mer Méditerranée, avec chute accentuée des populations de poisson et de posidonies.

Les invités examinent avec intérêt de nouvelles données concernant l'expansion du bouclier avec le même matériel qu'utilisé actuellement.

— D'après ce que vous voyez ici, poursuit Eva en s'adaptant, le Stratoshield pourrait être étendu jusqu'au sud de l'Espagne et de l'Italie. Il pourrait protéger tout le continent européen. Pourquoi n'est-ce pas le cas ?

Sanagas, tel un cavalier lors d'un ballet chorégraphié, fait défiler les chiffres d'évolutions des populations à mesure qu'elle déroule son propos, la suivant par moments, la guidant parfois.

— Vous trouverez la réponse à cette question dans les chiffres concernant les évolutions de la population européenne. Les graphes de natalité sont en bleu pour le nord de l'Europe, en rouge pour le sud. Les chiffres de décès sont en rouge au nord, en bleu au sud. Comme vous pouvez le voir, les couleurs en disent long sur la manière dont les Sudistes sont perçus ici…

Les invitées sourient avec amertume, tandis qu'une image envahit tous les écrans. Des colonnes massives de cendres et de fumée s'élèvent d'un volcan, obscurcissant le ciel et annonçant une éruption dévastatrice.

— Si tu me permets ce rappel, Eva, intervient Sanagas, le concept du Stratoshield s'inspire des éruptions majeures du Tambora en 1815 et du Pinatubo en 1991, qui ont entraîné des perturbations climatiques mondiales. L'année 1816, qualifiée d' « *année sans été* », a connu des températures anormalement basses, causant des millions de décès. L'éruption du Pinatubo a également affecté les récoltes mondiales en créant un écran solaire dans la stratosphère, provoquant un refroidissement mondial temporaire, des changements dans les précipitations, des altérations dans les saisons et une réduction de l'ensoleillement. Ces évènements ont souligné l'interconnexion complexe entre les systèmes climatiques et agricoles à l'échelle

mondiale. Filtrer le rayonnement solaire n'est peut-être pas une si bonne idée…

Sanagas affiche un tableau composé de trois colonnes entièrement remplies.

— Ce tableau, poursuit-il, est la preuve que Monsieur Mortensen a volontairement étouffé les études de risques potentiels liés à la mise en place d'un Bouclier stratosphérique centré uniquement sur l'Europe du Nord. Des inégalités géographiques, des changements climatiques non désirés, des risques pour la santé humaine, autant de conséquences dangereuses non prises en compte par celui que vous considériez jusqu'ici comme un bienfaiteur.

Le public reste choqué par une information qui occupe tous les écrans à la fois : depuis sa création en 2047, les données indiquent que le Stratoshield a empiré les conditions du Sud de plus de 40 %. Encore une fois, Eva ne connaissait pas ces chiffres.

— Il savait et il a laissé faire ! lance un homme.

Sanagas répond sur un ton grave.

— Monsieur Mortensen a mis en place un bouclier de protection pour le nord qui est en même temps une arme létale pour le sud. Il ne faudrait pas dire Stratoshield, mais Stratoweapon[79]. Une arme de destruction massive venue du ciel et contre laquelle personne ne peut rien. À l'image des concepteurs d'antivirus ou de vaccins créant leur propre marché, Magnus Mortensen a volontairement laissé le climat se dérégler tout en proposant à la vente de nouveaux processus à émission nulle ou négative touchant tous les secteurs de l'industrie, du transport à l'énergie en passant par la construction d'infrastructures et l'approvisionnement en eau. Il s'enrichit sur le malheur des gens en prétendant les aider.

Alors que les gens s'apostrophent, surpris et catastrophés, Mortensen semble s'être réfugié dans un mutisme farouche. Son visage habituellement impassible cache de plus en plus difficilement la tension et l'anxiété qui le rongent. Assis sur le banc des accusés, soumis à la méfiance, à l'indignation et au mépris de ses propres invités, aux regards scrutateurs de milliards de téléspectateurs en attente de la vérité qui émerge de chaque témoignage et preuve présentée, il a perdu de sa superbe. Eva, de son côté, soutient le regard de l'homme descendu de son piédestal. Voilà la confirmation de tout ce qu'elle avait senti sans jamais oser se l'avouer.

— Mais pourquoi Magnus aurait-il fait une chose pareille ? s'indigne une invitée apparemment intime avec l'accusé.

Sanagas lui répond avec un sourire ironique.

— Pour sauver le monde, madame. Sauver son monde, son petit monde de privilégiés - dont vous faites partie -, en laissant périr les autres. Voilà la véritable raison de tout cela.

Le public reste choqué.

— Mortensen n'a jamais voulu sauver les hommes, poursuit Sanagas. Il a toujours cherché à réduire la population, qu'il estime trop nombreuse, car derrière le dérèglement climatique se profile l'ombre grandissante de la population. Chaque jour, à travers le globe, naissent plus de 400 000 êtres humains tandis que 200 000 d'entre eux tirent leur révérence. Comment freiner cette croissance démographique ? La réponse est double : réduire les naissances et augmenter les décès.

Les invités s'adressent des regards circonspects.

— En tant que Norvégiens, vous avez tous approuvé et vécu le programme de limitation des naissances promulgué par Magnus Mortensen. Les familles ont été encouragées à limiter leur progéniture à un enfant par femme, et des politiques de contrôle des naissances strictes ont été appliquées, assorties d'incitations financières pour les familles respectant ces limites et de sanctions sévères pour celles qui les outrepassent. Parallèlement, des progrès médicaux ont repoussé les limites de la vieillesse, tandis que des traitements médicaux permettaient de prolonger la période de fertilité, offrant à chacun la possibilité de retarder ses décisions concernant la parentalité. Sans parler des initiatives mises en place pour encourager la stérilisation des jeunes, justifiée avec une hypocrisie institutionnalisée par des arguments du type : alléger la pression humaine sur notre environnement, préserver notre planète, etc.

Cette prise de conscience provoque un mélange complexe d'émotions en Eva. La frustration et la colère envers Mortensen se mêlent à un sentiment de duplicité personnelle. Sa décision de se stériliser pour contribuer à la préservation de la planète était basée sur les principes qu'il avait prônés. Elle réalise avec une horreur grandissante que ses sacrifices n'étaient peut-être pas justifiés.

— Ce que vous ignorez peut-être, c'est qu'il est également possible de réduire les naissances à *l'insu* des populations : la pression économique et sociale engendrée par le changement climatique exerce naturellement une influence sur la reproduction : qui oserait augmenter le nombre de bouches à nourrir quand on a déjà du mal à se sustenter ? Les populations urbaines, moins enclines à la reproduction que les populations rurales, sont devenues la norme. L'accès à la propriété, devenu un privilège restreint, freine également les naissances.

Des images, à l'écran, affichent diverses vues d'un laboratoire doté de grands aquariums emplis de moustiques.

— Ce qui est plus grave, poursuit Sanagas, c'est l'immuno-stérilisation développée au sein du département Biologie reproductive et stérilisation du laboratoire secret d'Expanded IA, où les

scientifiques ont découvert un moyen révolutionnaire de contrôler la reproduction humaine. Il s'agissait de trouver des virus spécifiques qui, une fois modifiés génétiquement, pouvaient stimuler le système immunitaire humain pour cibler et neutraliser les cellules reproductrices. Vous avez bien entendu : ces virus, introduits dans le génome des moustiques, transforment ces insectes en vecteurs porteurs de stérilité. Le déni plausible est total : qui pourrait soupçonner que des piqûres de moustiques, si courantes et souvent inoffensives, puissent être responsables de la stérilité d'un individu plusieurs années plus tard ?

Les gens se contemplent avec stupéfaction, se demandant sans doute si certaines ou certains, parmi eux, ont été victimes de ces armées de moustiques modifiés. Personne n'ose parler.

— La deuxième réponse à la réduction forcée de la population, poursuit Sanagas devant l'assemblée médusée, consiste à augmenter le nombre de décès, en les faisant passer de 200 000 à 400 000, voire à un million par jour ! Comment générer un tel surplus de morts ? Il fallait également un déni plausible. Une augmentation des cas de cancer, d'accidents vasculaires cérébraux, de myocardites et de péricardites imputables au changement climatique, à la chaleur et à la sécheresse. Sans oublier les catastrophes meurtrières provoquées par le bouleversement climatique !

Sanagas laisse passer quelques secondes avant de reprendre.

— Le dérèglement climatique serait-il un problème, s'il y avait moins de terriens ? La réponse est « *non* », évidemment, sans compter que les choses pourraient se résorber naturellement. Les quelques survivants pourraient vivre comme des pachas, ce que les personnes que nous appelons « *élite* » ont compris depuis longtemps. Le rêve le plus ardent de ceux qui nous dirigent est que la Terre redescende à un nombre d'habitants « *convenable* » selon eux, à savoir entre un et quatre milliards d'êtres humains selon les opinions. Une fois le sud de l'Europe dépeuplé, trop faible pour se défendre, il sera annexé. Voilà ce que pensent certains !

Un homme crie au scandale.

— La terre est la plus grande richesse qui soit, conclut le journaliste. Peu importe le nombre d'hommes à sacrifier pour l'obtenir.

Le public scrute Solheim, Davos et Mortensen avec une méfiance et une animosité croissante. Même les deux chefs d'État, censés protéger le chef d'entreprise, semblent prendre leurs distances alors que les révélations s'accumulent. Eva aperçoit Emil Strøm, aux aguets, extrêmement intéressé par ce qui est en train de se passer, voyant là, sans doute, une opportunité inespérée de revenir sur le devant de la scène norvégienne.

— Et que fait Monsieur Mortensen lorsque ses détracteurs persistent ou lorsque ses projets s'enlisent ? reprend Sanagas. Il prend des mesures fortes, comme orchestrer une fausse attaque sur le Mur de l'eau en faisant peser la responsabilité sur l'Écorésistance.

Des photographies de documents confidentiels envahissent les écrans, révélant des échanges de messages cryptés entre Georges Kozlov, Simon Olivar, le directeur du camp Charly qu'Eva a rencontré, et un garde-frontière - un certain François Gaillard -, suggérant une planification minutieuse de l'attaque sur le Mur de l'eau. Les conversations montrent comment Kozlov, et donc Davos ont coordonné les détails de l'opération, notamment le moment et le lieu de l'attaque, ainsi que le type d'explosifs à utiliser pour incriminer l'Écorésistance.

— L'homme qui est parvenu a récupérer ces documents devait témoigner contre le Mur auprès d'un commissaire européen qui travaille avec nous, explique Sanagas, et répond au nom d'Herbert Van Melk. Le but de ce témoignage était d'empêcher la finalisation de cette construction. Malheureusement, il a été tué avant de pouvoir parler. Nous devons nous contenter de son témoignage de l'attaque.

L'assemblée se fige dans un silence sinistre en examinant un précieux document signé par Frank Verner, établissant que le dénommé Gaillard a agi de mèche avec les assaillants en prétendant le contraire, et un second texte, signé par un dénommé Dubois, attestant de la confiscation des vidéos de l'attaque.

— Nous disposons également du témoignage anonyme d'un ancien membre de l'équipe de sécurité de l'ambassade de Norvège à Marseille, qui pourra être authentifié. Cet homme agissait pour le compte de l'un des représentants de Mortensen sur place. Rongé par la culpabilité, il a décidé de témoigner sous couvert de l'anonymat.

Les regards du public se tournent vers le document, qui révèle que Mortensen a engagé cet homme pour livrer les armements nécessaires à l'attaque. Le témoin explique en détail comment Mortensen a orchestré chaque aspect de la mise en scène, y compris le recrutement de faux assaillants et la manipulation de vidéos de surveillance pour donner l'impression que l'Écorésistance était responsable. Eva repense autres agents qu'elle a croisés à Marseille, et écarquille les yeux en voyant apparaître le nom d'Alexander Bakken. D'après le document présenté, Bakken était l'un des représentants de Mortensen sur place, et il a été récompensé avec un poste d'ambassadeur.

Le souvenir de leur intimité prend une nouvelle signification pour Eva, qui ressent une profonde trahison ainsi que de la colère envers elle-même. Les émotions d'humiliation et de déception s'entremêlent en elle, l'obligeant à prendre du recul pour assimiler cette révélation

choquante.

En examinant ces documents, Mortensen semble éprouver des remords qu'il tente de masquer derrière un masque d'indifférence. Ses conseillers et avocats lui ont sans doute conseillé de garder le silence face aux accusations de Sanagas, qu'il doit mourir d'envie d'écourter. Eva sent à l'encontre de son ancien mentor une certaine admiration mêlée de dégoût. Comment cet homme peut-il encore tenir debout, ainsi confronté à la réalité des souffrances qu'il a infligées à d'innombrables personnes et à l'ampleur de ses crimes ?

Des vidéos de l'attaque apparaissent ensuite sur les écrans, s'arrêtant par instants pour que Sanagas puisse montrer certains détails au public.

— Des incohérences dans les mouvements des soi-disant assaillants et des signes de montage dans les séquences vidéo renforcent l'hypothèse selon laquelle l'attaque était mise en scène. Un témoin a également apporté des enregistrements audio de conversations secrètes entre l'un des représentants de Mortensen et ses collaborateurs, confirmant que l'attaque était planifiée pour hâter la construction du Mur. Bien entendu, toutes les preuves permettant de reconstituer le puzzle de cette attaque et de révéler le rôle central joué par Monsieur Mortensen dans cette manipulation de masse seront mises à la disposition du public.

Face à l'accumulation de preuves accablantes contre lui, confronté à une crise majeure de légitimité, Mortensen semble se recroqueviller sur lui-même. Son visage a pâli, et il tremble légèrement. Il tente de garder son calme, mais son regard fuyant et les gouttes de sueur sur son front trahissent un profond malaise.

Les médias et le public présents réagissent avec indignation.

— Mais pourquoi avoir fait cela ? interroge une femme.

— Les raisons sont très simples, répond Sanagas d'un ton calme. En soumettant les populations à la peur, les responsables les ont poussées à accepter la nouvelle loi de sécurité européenne et la finalisation du Mur au lieu de le remettre en question. l'Écorésistance a été discréditée et a perdu sa principale force. Comment pourrait-elle recruter des personnes si elles ne soutiennent ni leurs actions ni leurs idées ? Et comment développer leurs réseaux sans nouveaux membres ?

Eva tourne le regard vers Lorius, dont les yeux brillent de larmes. l'Écorésistance, bientôt disculpée, pourra peut-être reprendre sa véritable mission : offrir une alternative au système politique actuel.

Sanagas continue.

— Avec les populations et les migrants encore plus sous pression, les voix s'élevant contre le Mur sont de plus en plus réprimées. Madame Solheim et Monsieur Davos obtiennent davantage de soutien

en faveur du Mur, renforçant ainsi leur position sur le plan électoral. (Eva voit les deux chefs d'État surpris et apeurés qu'il soit désormais question d'eux.) Madame Solheim est réélue, ce qui lui permet d'imposer sa politique délétère dans tout le Bloc Nord. Elle augmente les effectifs de la police, la répression des migrants, et fait adopter la nouvelle loi de sécurité européenne, établissant le permis de tuer des migrants. Davos, de son côté, est désormais assuré que personne ne l'empêchera de terminer son Mur. Il ne lui reste plus qu'à œuvrer discrètement pour récupérer la gestion totale de la France, en faisant valoir sa capacité à l'intégrer au Bloc Nord, un accord déjà conclu en secret avec son homologue norvégienne.

Le journaliste marque une pause avant de reprendre.

— Quant à Monsieur Mortensen, il veille à devenir le partenaire industriel de choix pour ces deux pays et ces deux Blocs, le temps nécessaire pour établir des monopoles sur l'ensemble du territoire européen. Le pouvoir et l'argent peuvent être de fortes motivations.

Des murmures scandalisés s'élèvent un peu partout. Solheim échange quelques mots avec Davos, le visage grave, avant de se tourner vers Mortensen, dont la confiance initiale a laissé place à une sombre résignation. Le chef d'entreprise doit être en train de réaliser qu'il est sur le point de perdre le contrôle de son empire. Son arrogance fissurée révèle une certaine forme de vulnérabilité qu'Eva croyait inexistante.

— Il serait injuste que seul Mortensen paie le prix de ses méfaits, poursuit Sanagas. Car Mortensen n'est pas seul, il a agi avec l'aide et la complicité de personnes haut placées qui se trouvent parmi vous.

Les gens tournent des regards paniqués de tous côtés. Eva jette un œil à son holophone et constate que les spectateurs, dans l'arcologie et à travers le monde, sont captivés par ces révélations. Les réseaux sociaux s'enflamment, le débat fait rage de toutes parts.

Les yeux du monde sont braqués sur eux.

— Ces individus qui font partie, comme Monsieur Mortensen, du Conseil de l'Harmonie Mondiale, ne sont autres qu'Ingrid Solheim et Gaspard Davos ici présents. Car ces trois personnes, voyez-vous, ont instauré au sein du GHC un « *Cercle* » clandestin d'oligarques et de technocrates qui, sous prétexte de rechercher le bien commun, a secrètement pris le contrôle de l'Union européenne, plongeant le monde dans une guerre entre les idéaux de liberté et de démocratie d'un côté, et la tyrannie du pouvoir et de l'argent de l'autre. Protégés par la PolDav, leur dessein est de soumettre l'Europe en l'unifiant, puis d'étendre leur emprise à d'autres Blocs. Il est impératif que chacun prenne conscience de l'ampleur des enjeux et de la nécessité de mettre un terme à cette dictature des capitaux.

Eva se sent frémir, consciente que la révélation du Cercle est

extrêmement dangereuse, non seulement pour sa sécurité et celle de ses proches, mais aussi pour la stabilité politique et économique européenne. Kozlov fait preuve d'une impassibilité déconcertante, tandis que Solheim, Davos et Mortensen semblent tous trois rongés par l'incertitude et la peur. Leurs visages montrent à la fois la résignation et l'appréhension face à ce qui les attend. Ils ont compris qu'ils devront répondre de leurs actes, et qu'il vaut mieux préparer sérieusement leurs arguments plutôt que de prendre le risque de commettre un impair avec une défense mal préparée.

Mortensen, cependant, semble ne pas avoir dit son dernier mot. Dans un dernier acte désespéré, le regard empreint d'une lueur de détermination farouche, mais aussi d'une pointe d'angoisse face à l'issue inéluctable de ce procès public, le chef d'entreprise demande un micro, qu'un journaliste norvégien lui tend d'une main tremblante.

— Mesdames et Messieurs, chers invités, téléspectateurs du monde entier, je me tiens à présent devant vous aujourd'hui pour clamer mon innocence, déclare-t-il. Les accusations portées contre moi sont des mensonges, des manipulations visant à me salir et me détruire. Je suis une victime de complots ourdis par ceux qui cherchent à déstabiliser la M-DH et, à travers les personnes de la Première ministre Solheim et du chef d'État Davos, la Norvège, la France et les Blocs européens tout entiers.

Eva ne peut croire ce qu'elle entend. La voix du chef d'entreprise tremble légèrement, mais il reprend rapidement son aplomb, essayant de paraître convaincant.

— Comme vous le savez, j'ai consacré ma vie à la recherche de solutions pour protéger l'Europe, pour assurer notre sécurité face aux menaces extérieures et développer nos industries. J'ai toujours agi dans l'intérêt de notre société, avec le désir profond de sauvegarder nos frontières et nos valeurs. Les preuves présentées contre moi sont déformées, tronquées, manipulées pour me discréditer.

Les yeux du public sont rivés sur Mortensen, mais les expressions restent sceptiques. La plupart ont vu les preuves accablantes présentées, et ses paroles semblent vaines face à la réalité des actes dont il est accusé.

— Je vous en prie, regardez au-delà de la surface des choses. Vous me parlez de fusion, mais croyez-vous vraiment que la découverte de la fusion pourrait tout résoudre ? Avec dix milliards d'êtres humains sur terre, comme il était prévu à l'origine en 2050, la demande aurait-elle toujours été moins importante que l'offre ? Permettez-moi d'en douter. Comment faire en sorte que tous bénéficient, alors, d'une alimentation équilibrée, d'un accès à l'eau potable ? En poursuivant sur la trajectoire initiale, le monde entier aurait été impacté par des limitations mortelles. C'est une guerre,

voyez-vous, une guerre froide. La guerre de l'espace vital. La guerre de l'eau. Avec une population réduite à quatre milliards d'habitants, nous pourrions bénéficier du même niveau de vie, voire d'un niveau de vie meilleur que celui de nos ancêtres. Et nous en sommes tout proches !

Certains membres du public semblent touchés par ses paroles, mais la majorité reste méfiante. Ils ont vu les conséquences dévastatrices des actions du Cercle, les souffrances infligées à des innocents.

La vérité de leur impact est trop criante pour être ignorée.

— Il y avait d'autres possibilités, intervient Eva tandis que des regards surpris se tournent vers elle. Une politique mondiale d'enfant unique comme celle qui a été mise en place en Norvège, par exemple. Sans pousser les jeunes à renoncer à avoir des enfants comme vous l'avez fait.

Sa voix se brise à la fin de sa phrase. À présent, tout le corps d'Eva regrette la décision prise par le passé et qu'elle ne pourra jamais effacer.

— Crois-tu vraiment que les gens auraient accepté la mise en place d'une telle politique ? s'indigne Mortensen. Il valait mieux laisser la population diminuer de manière « *naturelle* », comme c'est le cas depuis au moins trois décennies chez les populations caucasiennes des pays développés. Voilà l'opportunité que présente le dérèglement climatique, ou même les maladies véhiculées par les moustiques, dont je ne suis absolument pas responsable contrairement à ce que prétend Monsieur Sanagas : celui de faire baisser la population mondiale sans que personne ne puisse l'empêcher ou en être jugé responsable. Il suffit de laisser le temps opérer, le climat faire son œuvre pour que le nombre d'habitants de la Terre revienne à un chiffre adéquat. Pourquoi crois-tu que l'on serine les populations depuis les années 2020 sur le dérèglement climatique ? Si les populations avaient continué de croître, les survivants auraient vu leur niveau de vie baisser de manière drastique, certains d'entre eux auraient dû faire face à de véritables pénuries d'eau, de nourriture… comment crois-tu qu'ils auraient réagi ?

— Ils auraient contesté ?

— Parfaitement ! Il y aurait eu de véritables révolutions, comme lors des Printemps arabes, qui ont fait suite à des pénuries dues à des sécheresses ! Au nom du climat, en revanche, les gens peuvent tout accepter, puisque cela les dépasse, puisque c'est la faute de tout le monde et de personne à la fois !

Mortensen marque une pause pour reprendre son souffle, avant de balayer le public des yeux.

— Ne comprenez-vous donc pas qu'il fallait que quelqu'un fasse le nécessaire pour que la population soit redimensionnée à l'échelle de

la planète ? Imaginez combien nous serions, au lieu de six milliards, si nous avions agi différemment. Dix milliards d'individus ! Les maladies, bactéries, virus n'auraient jamais été suffisants ! Le temps passe trop lentement… La population, voyez-vous, est un cancer, il faut à la Terre une chimiothérapie. Je suis cette chimiothérapie !

Eva remarque que les invités prennent leurs distances avec le chef d'entreprise, dardant sur lui des regards de crainte et de dégoût. Solheim et Davos, ébranlés, éprouvent sans doute le besoin urgent de se détacher de lui.

— Vous êtes fou ! s'exclame un homme.

— Qui êtes-vous pour juger, monsieur ? Qu'avez-vous fait pour améliorer les choses, vous ?

L'invité ne répond pas. Mortensen secoue la tête de dépit.

— Apprenez que bien souvent, la morale s'oppose aux intérêts supérieurs de l'État, déclare-t-il sur un ton de mépris.

— Les paroles s'envolent, Monsieur Mortensen, riposte Eva, seuls les actes comptent. Vous avez manipulé, menti, trahi et causé des souffrances à tant de personnes innocentes… Les gens méritent la vérité, et c'est ce qu'ils réclament aujourd'hui.

Mortensen se tient devant la foule, ses yeux perçants dardés sur la journaliste, tandis qu'il répond avec un calme déconcertant.

— Comprenez-moi bien, chère Eva. La vérité, dont vous vous érigez comme la fervente défenseure, est souvent un fardeau trop lourd pour la plupart des gens. Le peuple, dans sa majorité, n'est pas équipé pour prendre des décisions cruciales pour son avenir. Il a besoin de guides. Il faut parfois prendre des mesures impopulaires pour maintenir l'ordre et la stabilité. Et si cela signifie garder certains secrets, alors c'est pour le bien de tous.

— La vérité est un droit fondamental, affirme Eva avec force. Vous n'avez pas le droit de les en priver. Elle est nécessaire pour prendre des décisions éclairées, en toute autonomie. La vérité libère, même si elle peut être dérangeante.

— Vous êtes une idéaliste, Eva. Mais n'oubliez pas que l'idéalisme peut être aussi dangereux que l'ignorance.

— Peut-être, mais je préfère risquer d'être idéaliste que de me contenter d'être complice d'une réalité tronquée.

Mortensen ne répond pas, son assurance légèrement ébranlée pour la première fois face à Eva. La jeune femme sent que quelque chose a changé en elle, que les révélations et les épreuves traversées l'ont transformée. Son moment de vérité est arrivé, non seulement pour exposer les actions répréhensibles du Cercle, mais aussi pour se confronter à sa propre complicité et à sa propre ignorance. Elle prend la parole d'une voix résolue, le regard vissé dans celui de son ancien mentor.

— Monsieur Mortensen, vous m'avez enseigné à manipuler, à tordre la vérité à votre guise. Aujourd'hui, je reconnais mes erreurs. J'ai contribué à ces mensonges, aveuglée par l'ambition, par la croyance que je faisais quelque chose de bien en travaillant pour vous. Mais j'ai réalisé que je me suis trompée.

Des murmures d'approbation parcourent l'esplanade. Certaines personnes semblent s'identifier à Eva, reconnaissant que tous sont susceptibles d'être trompés par des figures d'autorité et des discours habiles. Elle poursuit avec une détermination croissante.

— J'ai appris que la vérité ne peut être sacrifiée au profit du pouvoir et de la manipulation. J'ai appris que la responsabilité individuelle ne peut être écartée au nom d'une prétendue « *stabilité* ». J'ai compris que nous devons être les gardiens de la vérité, même lorsque c'est inconfortable, même lorsque cela remet en question notre propre rôle dans les événements.

Le silence est de plus en plus palpable, chacun absorbant les paroles de la journaliste. Eva se sent en communion avec le public, partageant une prise de conscience collective de la plus haute importance.

Elle se sent libérée de cet homme.

Libre.

— Je ne peux changer le passé, les mensonges que j'ai aidé à propager, déclare-t-elle, la voix teintée d'émotion. Mais je peux choisir de ne plus participer à cette manipulation. Je peux choisir d'agir pour la vérité, pour la justice, même si cela signifie affronter les conséquences. C'est la responsabilité que j'ai envers moi-même, envers les autres et envers la société dans son ensemble.

Un murmure succède au silence, puis un homme applaudit. Bientôt, l'esplanade entière éclate en applaudissements. Les gens lèvent les bras, saluant Eva pour sa courageuse prise de conscience et sa détermination à agir différemment. La jeune femme sent un mélange d'émotions la traverser : l'impression de se libérer de son propre aveuglement, le soulagement de reconnaître la vérité, la détermination à créer un avenir où la vérité et l'intégrité prévalent.

Face au public qui l'acclame, Eva se dit qu'elle a fait le bon choix, malgré les risques encourus, pour devenir la journaliste qu'elle a toujours rêvé d'être. Aussi, parfaitement dans son rôle, elle arbore un sourire confiant lorsqu'elle se tourne vers Ingrid Solheim, laissant le président-directeur général de la M-DH SA face à ses propres remises en question.

— Madame la Première ministre, une déclaration ?

Les regards du public et de la presse se dirigent vers Ingrid Solheim, prise au dépourvu. Son comportement, ses réactions et ses choix vont être scrutés avec attention. Confrontée à une pression

énorme de tous côtés, tant de ses partisans politiques que de ses détracteurs, la Première ministre échange quelques mots avec Gaspard Davos et s'éclaircit la gorge.

— Nous avons appris ce soir, l'Administrateur Davos et moi-même, des choses que nous ignorions et ne pouvons cautionner. Soyez assurés que nous coopérerons avec la justice pour révéler la vérité au grand jour.

Eva se rend compte, au regard que lance Mortensen aux deux dirigeants tandis qu'ils disparaissent dans un ascenseur entourés de leur cour, qu'il vient de perdre son dernier espoir. Privilégiant leur réputation et leur carrière, ses anciens complices se coupent de lui, l'abandonnant derrière eux. Ce geste marque un tournant décisif pour les deux Administrateurs de Bloc, qui devront néanmoins faire face aux conséquences de leurs actes passés.

Le Cercle est désormais brisé.

Mortensen pâlit, réalisant sans doute que sa dernière tentative de se présenter comme une victime a été vaine. Nul n'étant capable d'estimer son action à la hauteur de ce qu'elle mérite, son masque d'imperturbabilité se fissure enfin, révélant l'homme derrière le manipulateur.

Il se tasse sur lui-même, en proie à un abattement extrême.

L'enfant chéri de la nation réduit à l'ombre de lui-même, un fautif déclaré coupable de tous les chefs d'accusation.

Traversant la foule seul avec ses drones, Magnus Mortsensen quitte les lieux la tête basse, d'une démarche lente, comme s'il traînait dans son sillage les débris de ses mensonges et de ses machinations. Le public et les téléspectateurs du monde entier retiennent leur souffle, conscients d'assister à la chute de celui qui croyait pouvoir contrôler la vérité, mais qui a été finalement rattrapé par elle.

Un murmure de soulagement balaie l'esplanade lorsqu'il disparaît, avalé par l'un des ascenseurs.

Son règne de pouvoir et de manipulation est enfin terminé.

La Chute du Mur de l'eau et la réunification de la France
Extrait du journal Klassekampen

Une nouvelle ère d'unité et de lutte pour sortir de la crise climatique, Oslo, 26 août 2050

Eva Sandvik, journaliste citoyenne et fière de l'être / Klassekampen

« *Le Mur est tombé !* »

Le Mur de l'Eau, symbole de la division géopolitique opérée entre la France du Nord et la France du Sud, s'est enfin effondré après plus d'un an d'existence. Des milliers de Françaises et de Français se sont précipités aux points de passage, marquant ainsi la fin de la division, tandis que les parlementaires européen interrompaient leurs séances pour entonner spontanément la Marseillaise, après avoir abrogé la nouvelle loi de sécurité européenne.

La réunification des deux France a suscité une véritable marée humaine, avec d'immenses colonnes de ressortissants du Sud se dirigeant vers le Nord où ils ont été accueillis à bras ouverts. Dans l'euphorie de la nuit, de nombreux « *Sudistes* » ont escaladé le Mur et se sont massés de l'autre côté, au Nord, allumant des feux de joie, chantant, s'enivrant et dansant. Au désormais célèbre camp Charly, le pianiste virtuose Damien Pierre Chostakovitch, qui avait dû s'exiler en Pologne pour ses prises de position contre le Régime du Sud, vient encourager les démolisseurs en interprétant l'*Hymne à la Joie*, de Beethoven.

La révélation des documents compromettants démontrant la corruption, la manipulation et les tendances sociopathes de Gaspard Davos a entraîné une vague d'indignation dans toute la France du Sud. Face à la pression populaire et politique croissante, Davos s'est vu contraint de démissionner de son poste de chef d'État et d'Administrateur de Bloc.

Une enquête a été ouverte pour connaître la véritable ampleur de ses méfaits et faire adopter les réformes nécessaires pour prévenir de tels abus. Tout va être fait pour restaurer la confiance et la transparence dans le système politique. La chute de Davos marque un tournant dans l'histoire du pays, qui va entrer dans une période de reconstruction, de transparence et de gouvernance éthique où la population sera enfin consultée et écoutée.

Le délitement du Régime du Sud a été tel que très vite, pour le président de la République française du Nord Alain Tardif, la réunification, c'est-à-dire l'absorption de la France du Sud par la France du Nord est apparue comme la seule option possible. Dès lors, un plan en dix points a été présenté pour réunifier les deux France. Le traité de Lyon, en cours de négociation, devrait rendre à la France sa pleine souveraineté.

Le jour de la réunification des deux France deviendra sans doute la nouvelle fête nationale française.

Le Mur de l'Eau, symbole d'une Europe divisée par le dérèglement climatique, dépassait largement sa simple fonction de barrière physique. Il s'agissait d'un système militaire complexe, composé de hautes clôtures barbelées, de chemins de ronde, de tours de guet, de dispositifs d'alarme, constamment surveillé par des gardes armés, des drones et des chiens.

Il est difficile de dire combien de personnes ont été victimes de tentatives de franchissement du Mur. À mesure que les langues se délient, nous apprenons que certains garde-frontières n'hésitaient pas à poursuivre, traquer, emprisonner, torturer, voire éliminer des innocents.

La détermination des Français du Sud, en particulier des Écorésistants, qui n'ont eu de cesse d'organiser des manifestations et commettre des actes de sabotage contre ce projet d'enfermement, a toujours suscité l'admiration du « *Monde libre* ». Leur effort est aujourd'hui salué par tous les Administrateurs de Blocs.

Ils ne sont pas morts en vain.

Leur combat a payé.

Désormais détruit, le Mur de l'eau laisse cependant dans l'organisation de la nouvelle France des cicatrices qui vont mettre du temps à guérir. Longtemps considéré comme le symbole du clivage idéologique et politique de l'Europe aggravé par la crise climatique, le Mur a inspiré le cinéma avec de nombreux films parmi lesquels « *Adios Davos !* », « *Water Wall Blues* », ainsi que de nombreux ouvrages de fiction ou de non-fiction, dont *« Les Voyageurs de l'eau », « Le Mur de l'eau », « L'histoire secrète du Mur de l'eau », « La Chute du Mur de l'eau », « Breaking the Big Wall »,* ou encore « *2050* ».

Un musée lui a été consacré au camp Charly, dans l'ancienne infirmerie. Il traite du système de sécurité du Mur et relate les tentatives de fuite réussies, avec divers moyens tels que ballons gonflables, véhicules volées, téléphériques et drones bricolés, coffres

de voiture et wagons à bétail, sacs de voyage, valises, Zodiac… et même un mini sous-marin.

La chute du Mur de l'Eau a précipité la débâcle du Global Harmony Council et surtout du « *Cercle* », une organisation secrète composée d'influents industriels, hauts fonctionnaires et chefs d'État européens. Leur objectif central était la promotion de leurs intérêts personnels et le développement de leur pouvoir en orchestrant des manœuvres dans les coulisses des politiques régionales, nationales et internationales, tout en exerçant une forte influence sur les décisions économiques mondiales.

L'existence du Cercle a été révélée suite aux investigations à haut risque d'un journaliste reporter français de renom et Écorésistant : Julien Sanagas. Cette révélation a déclenché un scandale politique et médiatique retentissant, ayant des répercussions massives sur les membres de l'organisation et sur l'ensemble de l'Union européenne. Des enquêtes ont été ouvertes, des personnalités politiques ont dû démissionner, et des individus ont mystérieusement disparu.

Les principaux responsables du Cercle, Mesdames et Messieurs Mortensen, Solheim et Davos persistent à nier leur implication malgré l'accumulation de preuves accablantes. Ils sont malgré tout confrontés à sept graves chefs d'accusation : conspiration pour la manipulation de politiques aux échelons régional, national et international, corruption politique, abus de pouvoir, manipulation des médias, collusion avec des entreprises privées, violation de la confiance publique et non-respect des normes éthiques de la politique.

La pression médiatique s'accroît et l'attente de la justice se fait de plus en plus pressante.

Grâce au professeur Enrique Verdadero, la fusion nucléaire est enfin en cours de développement, ouvrant la voie à une source d'énergie propre et inépuisable. Cette technologie révolutionnaire est destinée à alimenter les ventilateurs géants de purification de l'air de la Lorius SA, une entreprise déterminée à ramener l'atmosphère à la normale dans un délai de trois ans.

Parallèlement, consciente de l'urgence climatique, l'Europe tout entière a été mise en mouvement. Le Stratoshield a été déployé sur tout le continent afin de maintenir la température à un niveau supportable pendant que l'atmosphère se rétablit. Cette mesure d'urgence, qui vise à protéger les populations des conditions climatiques extrêmes, devrait être étendue aux pays d'Afrique, où les conditions de vie sont encore très difficiles.

Scientifiques et experts ont salué ces décisions comme un exemple de coopération internationale et de leadership, rappelant la

nécessité de trouver des solutions durables pour tous, rappelant que le Bouclier stratosphérique ne constitue en aucun cas une solution pérenne au dérèglement climatique.

En complément, d'immenses puits verts et bleus de CO2 ont été mis en place en collaboration avec des experts environnementaux. Il s'agit de planter de vastes forêts d'arbres sur terre et d'algues, posidonies et mangroves en mer, l'alcalinisation des océans visant à absorber et stocker tout le CO2 possible pour sauver ce qui peut encore l'être.

L'alliance entre la technologie de pointe et la mobilisation collective a ouvert la voie à un véritable espoir de sauver notre planète. Alors que les efforts combinés de la fusion nucléaire, du Stratoshield et des puits de carbone se mettent en place, un sentiment d'unité et de solidarité émerge de toutes les sociétés. Les leçons du passé semblent avoir été retenues, et la prise de responsabilité par rapport à notre planète paraît guider chacune de nos actions.

La crise que l'humanité vient de traverser était peut-être ce dont nous avions besoin pour comprendre comment préserver notre vaisseau commun. Elle marque la fin de l'ère anthropocène et le début de l'ère du naturocène, où l'homme collabore avec la nature au lieu de la détruire.

L'énergie abondante et les systèmes de filtrage d'air à grande échelle montrent qu'en unissant nos forces, nous pouvons effacer nos erreurs passées et offrir à nos générations futures une planète préservée.

« La science et les nouvelles technologies, si elles sont bien orientées, sont capables de résoudre les graves problèmes qui se posent à nous aujourd'hui, mais elles peuvent aussi bien anéantir l'humanité. Les jeunes générations ont une mission : acquérir les connaissances qui leur permettront de peser sur l'utilisation qui sera faite de ces technologies.
Et pour cela, nous, écrivains de science-fiction, plus que quiconque peut-être, pouvons les aider à regarder vers l'avenir, car nos œuvres ressassent inlassablement la même question : où allons-nous ?

OÙ ALLONS-NOUS ? »

Isaac Asimov

NOTES DE L'AUTEUR

Merci d'avoir rejoint Eva, Juan, Rocio, Frank et toute l'équipe de 2050 !

2050 est le premier projet entièrement conçu avec Raquel, ma compagne. Jean Deruelle a suivi et amélioré le livre avec beaucoup de finesse d'analyse. La correction a été effectuée par Isabelle Cerelis, Nathalie Millet, Claire Marquez et Philippe Letang, de grands lecteurs, correcteurs et chroniqueurs.

XXX

Si vous avez aimé ce roman (et peut-être même si vous trouvez quelque chose à redire), n'oubliez pas de le clamer au monde nous laissant un **commentaire sur Amazon,** sur votre blog, sur Facebook et/ou Twitter, dans un mail à votre meilleur (e) ami(e), une lettre à votre grand-mère, sur les murs des toilettes d'un restaurant ou d'une station-service (enfin, sans les dégrader quand même).

Faire entendre votre voix est toujours important, et c'est le meilleur moyen de faire vivre ce codex. Personnellement, j'apprends de chacune de vos remarques et je remercie d'avance celles et ceux qui prendront le temps de le faire.

Si vous souhaitez recevoir les premiers chapitres du roman suivant, des histoires cadeaux, être parmi les premiers avertis de mes futures publications, suivre mon actualité d'auteur et être mis au courant des offres, envoyez-moi une invitation sur Facebook, suivez-moi sur Twitter ou inscrivez-vous à ma newsletter :

https://costaeric.fr/
(pas de spam et désinscription possible à tout moment).

Aucune partie de cette publication ne peut être copiée, redistribuée, revendue ou cédée sous quelque forme que ce soit sans le consentement écrit de l'auteur.

Cet Ebook est édité pour votre utilisation personnelle. Mais parce que le plaisir d'un livre se partage, ce fichier n'est pas protégé par des DRM. Si vous avez acheté ce livre et que vous l'avez aimé, vous pouvez le prêter à vos proches.

Merci toutefois de respecter le travail de l'auteur et de ne pas le diffuser à grande échelle. Sont interdits, notamment, mais de manière non exhaustive : le partage de tout ou partie du texte sur des forums, sites internet, réseaux sociaux ou autres listes de diffusion.

Il est également interdit de modifier tout ou partie de cette publication ou de l'adapter sous quelque forme que ce soit sans l'autorisation de l'auteur.

GALERIE DE PERSONNAGES

Toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé est purement fortuite.

Protagonistes principaux :

Eva Sandvik (sandvik : baie ensablée) : journaliste reporter et présentatrice de journal télévisé local (se fait également appeler Mia Thunberg pour des missions clandestines)

Juan Verdadero : White hat déguisé en trafiquant, fils du professeur Enrique Verdadero

Rocio Verdadero (rosée en espagnol) : sœur de Juan

Frank Verner : garde-frontière de la Frontex et surveillant du camp Charly

Femmes et hommes politiques :

Christoffer Bakken (bakken : la côte, la colline) : ambassadeur de Norvège en France du Sud

Maria Brekke (relief abrupt) : chef de cabinet d'Ingrid Solheim et amie d'Eva

Bjorn Christensen : secrétaire d'État à l'Énergie

Gaspard Davos : chef du Parti de l'Union souveraine du Sud et chef d'État de la France du Sud

Julien Claude Gaond : Maire de Marseille

Gerard Gutenbergtannenbaum : chancelier allemand

Hans Hansen : ancien Premier ministre de Norvège

Pedro Jimenez : Premier ministre espagnol (extrême droite)

Georges Kozlov : directeur de la PolDav, bras droit de Davos

Aurora Malani : Chef d'État italienne (extrême droite)

Edgard Nantès : le secrétaire général de l'arcologie Davos

Ingrid Solheim (solheim : maison exposée au soleil) : Première ministre de Norvège et chef du Parti du progrès

Steinar (pierre et guerrier) : Ministre norvégien des Affaires étrangères

Emil Strøm (cours d'eau) : ancien ministre de l'Immigration du gouvernement Hansen et chef du Parti travailliste, rival d'Ingrid Solheim

Alain Tardif : président de la République française du Nord et Administrateur du Bloc Nord

Van Melk : commissaire européen

Journalistes français :

Julien Sanagas
Alexandre César

TVNorge :
Holgard : président directeur général de TVNorge
Ida Nigård : présentatrice vedette de TVNorge, rivale d'Eva Sandvik
Sofia : secrétaire d'Eva

M-DH SA :
Olga de Holstein : riche héritière d'un groupe pétrolier et épouse de Magnus Mortensen
Kristen : secrétaire de Magnus Mortensen
Heidi Myhre (myrhe : marais) : ancienne secrétaire de Mortensen
Jonas Mortensen : fils de Magnus Mortensen
Magnus Mortensen : président directeur général et directeur du conseil d'administration de la société Mortensen-de Holstein, première société de Norvège et d'Europe du Nord

garde-frontières de la Frontex et personnel du Camp Charly :
Dubois
François Gaillard
Frédéric Ménard
Lopez
Fernand Lucioles : médecin du camp

Divers :
Juan Carlos Lorius : de Jean Jouzel et Claude Lorius
Stein ou Sten : pierre
Enrique Verdadero : père présumé de la fusion
Véronique (dérivé du mot « *vérité* », signifie « *celle qui apporte la vérité* »)
Zayd (abondance, générosité des repas)

Autres :
Bluewave : nouveau BlueTooth
DreamFlow : nouveau WhatsApp
FlashFeed : nouvel X
MetaSync : nouveau Meta
MicroVerse : nouveau Microsoft
River : métavers ayant succédé à Internet
SkyMind : nouveau Google
TechRing : nouveau Viber
VirtualVista : nouvel Instagram

Annexes

Montée de l'extrême droite en Europe
Les Grandes dates de l'Histoire

Selon le Monde diplomatique, l'extrême droite peut être définie comme « *une famille idéologique de partis, mouvements et groupes ayant en commun une critique radicale de la démocratie au nom d'une idéologie autoritaire, raciste et nationaliste tendant à exclure une partie des individus. Leurs discours expriment la nostalgie d'un âge d'or, l'apologie des sociétés élitaires et de la force virile, la peur du métissage, la censure des mœurs et le rejet des intellectuels* ».

Les thèmes communs aux partis d'extrême droite incluent souvent le nationalisme, l'immigration et l'identité culturelle, le populisme, la sécurité et l'ordre public, l'euroscepticisme et le protectionnisme économique.

Le dérèglement climatique ayant engendré des bouleversements environnementaux majeurs en Europe, une instabilité croissante a affecté les sociétés. Les populations ont été confrontées à des conditions de vie dégradées, en particulier dans les régions méditerranéennes, avec des difficultés d'accès à l'eau, des pénuries alimentaires et de logement et des déplacements forcés.

Face à l'incapacité des gouvernements traditionnels à résoudre efficacement ces problèmes, un sentiment de frustration et de mécontentement s'est répandu, créant un terreau favorable à l'émergence de mouvements politiques extrêmes proposant des solutions radicales.

L'*Union Nationale* de Gaspard Davos, en France, a gagné en popularité en exploitant la montée du nationalisme et du populisme, en proposant des politiques environnementales strictes associées à un meilleur contrôle des frontières et à une politique d'assimilation culturelle. Davos a également promis de créer des emplois et de renforcer les industries nationales. Ces promesses ont attiré les électeurs qui se sentaient marginalisés et vulnérables face aux conséquences de la crise climatique, de même que ceux qui cherchaient un vote de contestation.

En Norvège, pour contrer la montée de l'extrême droite, la droite dirigée par Ingrid Solheim a adopté une stratégie de surenchère anti-migrants qui lui a permis de remporter les élections, mais qui légitimise les valeurs de l'extrême droite, qui s'en voit renforcée.

Cette montée globale de l'extrême droite, nourrie par les craintes

liées au dérèglement climatique et à l'immigration qui en découle, souligne l'urgence de trouver des solutions inclusives et progressistes pour répondre aux défis sociaux et environnementaux qui se posent, afin d'éviter que la peur et la division ne décident de notre avenir collectif.

Fracture de l'Europe et formation des Blocs européens
Les Grandes dates de l'Histoire

La création du Bloc Nord et du Bloc Sud de l'Europe a été motivée par les différences environnementales, économiques, politiques et sociales exacerbées par les effets du changement climatique.

Facteurs climatiques :

Le dérèglement climatique a accentué les disparités pluviométriques en Europe, avec des précipitations excessives dans le Nord et des sécheresses sévères dans le Sud.

Les sécheresses de plus en plus marquées sur le pourtour méditerranéen ont sévèrement impacté les pays d'Europe du Sud, fortement dépendants de leur secteur agricole, en affectant dangereusement leurs ressources en eau. Les pays du Nord, qui éprouvaient de leur côté de plus en plus de difficultés à faire face aux tempêtes et inondations, et devaient concentrer leurs efforts sur la survie de leur population, ont pris de la distance par rapport à leurs voisins dont la demande en eau ne faisait que croître.

Facteurs économiques :

L'Europe du Nord a toujours été plus libérale que l'Europe du Sud, plus étatiste. Les pays du Sud étaient confrontés à une dette publique élevée et à des déficits budgétaires importants, tandis que les pays du Nord affichaient des chiffres plus favorables. Cette divergence économique a créé un clivage de plus en plus important au niveau de la gestion des finances publiques.

Facteurs politiques et sociaux :

Les différences politiques sont également un facteur clé de la division en Europe. Les pays du Nord se classent généralement en tête des indices de liberté politique, de liberté de la presse et de liberté économique tandis que les pays du Sud sont souvent moins bien classés. Les divergences majeures finissent par entraver toute possibilité de collaboration.

Émergence de l'idée d'un Bloc Nord :

Au début du XIXe siècle, l'Europe était dominée par un « *triumvirat* » composé de l'Allemagne, de la France et du Royaume-Uni. Suite au Brexit et au décrochage économique de la France, aux résultats plus « *Sudistes* » que « *Nordistes* », l'Allemagne s'est octroyé la place de leader de l'Europe. Une dynamique de rapprochement s'est

alors développée entre les pays d'Europe du Nord et l'Allemagne, en raison de leur similarité climatique et économique, ainsi que des différences qui les opposaient aux pays du Sud.

La Norvège, en la personne d'Ingrid Solheim, a un jour avancé l'idée d'un « *Bloc Nord* » : une alliance d'États du Nord souhaitant faire perdurer le système libéral en Europe après le Brexit, les premiers mégafeux et autres désastres climatiques. Des formations politiques d'Europe du Nord se sont peu à peu alignées sur cette vision, et un nouveau noyau européen s'est formé.

Ce noyau a formé le vœu de créer le « *Bloc d'Europe du Nord* », ou « *Bloc Nord* », regroupant les pays d'Europe du Nord stables sur le plan climatique, économique et politique, tandis que l'Europe du Sud, dont la France, l'Espagne et l'Italie étaient exclues.

Bloc Nord :

Le Bloc Nord se compose de pays nordiques tels que la Norvège, la Suède, la Finlande, les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Autriche, le Danemark et la Pologne, qui se sont regroupés en raison de leur relative résilience face aux impacts climatiques, leur efficacité économique et leur politique ambitieuse en matière d'énergies renouvelables, de conservation des ressources naturelles et d'adaptation aux changements climatiques. Ils ont formé une alliance dans le but de protéger leurs intérêts communs et de partager leurs technologies et expertises en matière de durabilité environnementale.

Bloc Sud :

Le Bloc Sud, quant à lui, regroupe les pays méditerranéens tels que l'Espagne, l'Italie, la Grèce, le Portugal et la France. Ces pays subissent de plein fouet les conséquences du dérèglement climatique, notamment en termes de sécheresse, d'élévation du niveau de la mer et de perturbation des activités agricoles. Les pays du bloc Sud ont choisi de coopérer pour faire face à ces défis communs, en développant des stratégies d'adaptation et en cherchant des solutions conjointes pour la gestion des ressources naturelles et l'émigration.

Même si ces deux blocs cherchent à protéger leurs intérêts respectifs, à promouvoir des politiques environnementales spécifiques à leurs régions et à coordonner leurs actions au niveau européen et international, seul le Bloc Nord a réellement les moyens de réaliser ses ambitions internationales.

Conséquences majeures de cette division sur le fonctionnement de l'UE :

1. Affaiblissement de la cohésion européenne : la fragmentation

de l'UE a affaibli sa capacité à prendre des décisions communes et formuler des politiques unifiées. Les intérêts et les priorités divergentes entre les Blocs ont entravé la coopération et la solidarité au sein de l'Union.

2. Restructuration des institutions européennes : la Commission européenne, le Parlement européen et le Conseil de l'Union européenne ont dû être repensés pour tenir compte de cette nouvelle réalité. Des changements institutionnels ont été nécessaires pour assurer la représentation et la participation équitable des blocs Nord et Sud, ainsi que pour faciliter la coordination entre eux.

3. Coopération sélective : les Blocs ont choisi de coopérer sélectivement sur des questions liées au climat et à l'environnement, en établissant des partenariats spécifiques et des accords bilatéraux. Des efforts conjoints ont dû être entrepris pour lutter contre le changement climatique, partager certaines technologies vertes et gérer les conséquences environnementales régionales.

4. Défis économiques et sociaux : suite à la division de l'Europe, les disparités économiques et sociales se sont accrues entre le Nord et le Sud de l'Europe. Les pays du bloc Sud, confrontés à des défis climatiques plus importants et au retour à leur monnaie nationale, ont été confrontés à des difficultés économiques et migratoires accrues, tandis que les pays du Nord ont pu bénéficier d'une plus grande stabilité économique et environnementale.

5. Redéfinition des politiques européennes : les politiques de l'UE ont dû être adaptées en fonction des intérêts et des priorités spécifiques des deux Blocs. Des politiques différenciées ont été élaborées pour aborder les questions liées au climat, à l'agriculture, à l'énergie ainsi qu'à d'autres domaines directement influencés par le dérèglement climatique.

La création du néo-euro
Les Grandes dates de l'Histoire

Suite à la création du Bloc Nord s'est posé la question d'une zone monétaire réduite, illustrant cette Europe à deux vitesses en faveur du Nord.

Le néo-euro[80], crypto-monnaie basée sur la blockchain Ætherium, a été créé sous l'impulsion du parti norvégien du *Progrès* et du parti eurosceptique allemand montant, *Alternativ für Deutschland*. Pris au dépourvu, le Bloc Sud n'a pu éviter de revenir à ses monnaies nationales respectives. L'abandon de l'euro et le rétablissement de monnaies nationales indépendantes a eu des conséquences significatives pour ces pays, pour le Bloc Sud dans son ensemble et pour ses échanges avec le Bloc Nord.

Conséquences pour les pays du Bloc Sud :

1. Dévaluation : en abandonnant la monnaie commune européenne, les monnaies nationales ont subi une forte dévaluation par rapport aux autres devises. L'inflation est montée en flèche, le manque de compétitivité a fait chuter les exportations et augmenté les niveaux d'endettement.

2. Incertitude, fragmentation et perte de cohésion économique : la transition vers les monnaies nationales a d'abord entraîné une période d'incertitude économique le temps que les marchés financiers et les acteurs économiques puissent s'adapter. La stabilité économique et les investissements étrangers ont été sévèrement impactés durant cette période de transition. Ensuite, les variations de valeur des différentes devises nationales ont rendu les échanges commerciaux plus complexes et moins prévisibles. Enfin, en abandonnant la monnaie commune, le Bloc Sud a perdu sa cohésion économique et monétaire. Cela a rendu plus difficile la mise en place de politiques économiques communes.

Conséquences pour les échanges entre les Blocs Sud et Nord :

1. Émergence de barrières commerciales : le retour aux monnaies nationales a entraîné des fluctuations des taux de change, et et les différences de valeur de devises ont rendu les échanges commerciaux plus complexes et coûteux.

2. Impact sur les investissements étrangers : les investissements étrangers ont été grandement affectés par l'incertitude liée aux fluctuations monétaires et à la stabilité économique dans le Bloc Sud. Certains investisseurs ont renoncé à s'engager dans un marché où la

monnaie est moins prévisible ou où les conditions économiques sont incertaines.

RIVER
Les Grandes dates de l'Histoire

Dans le paysage numérique en constante évolution, le métavers RIVER, Real-time Interactive Virtual Expanse Network[81], a repoussé les frontières de l'expérience virtuelle. Cette réalité alternative, façonnée par une alliance ingénieuse entre la réalité virtuelle (RV), la réalité augmentée (RA), et l'intelligence artificielle (IA), offre une immersion sans précédent dans un univers numérique interconnecté.

Expérience intuitive :
RIVER se distingue par son interface utilisateur intuitive et immersive. Grâce à des dispositifs portables de nouvelle génération, les utilisateurs peuvent accéder au métavers depuis n'importe quel endroit, transformant leur environnement quotidien en un terrain de jeu numérique. La technologie de capture de mouvement ultra-réaliste et les réponses haptiques[82] transforment chaque interaction en une expérience tangible.

Univers virtuel interconnecté :
RIVER a transcédé les limites des mondes virtuels fragmentés en créant un univers virtuel intégré. Des mégalopoles futuristes aux paysages fantastiques, les utilisateurs peuvent voyager sans effort entre des environnements variés, favorisant une expérience fluide et continue.

Économie virtuelle dynamique :
L'économie virtuelle de RIVER est en plein essor. Les utilisateurs peuvent acheter, vendre et échanger des biens virtuels, allant des propriétés numériques aux œuvres d'art virtuelles créées par des artistes émergents. Les monnaies numériques, soutenues par des technologies de blockchain avancées, sont devenues la norme pour les transactions au sein du métavers.

Interaction sociale augmentée :
RIVER a introduit des avancées significatives dans les interactions sociales virtuelles. Les avatars ultraréalistes et les technologies de reconnaissance faciale permettent des conversations naturelles, tandis que les fonctionnalités de réalité augmentée ajoutent une dimension sociale aux interactions dans le monde réel.

Événements virtuels :

Des concerts en direct aux conférences mondiales, RIVER est devenu le lieu privilégié pour des événements en ligne. Les participants peuvent interagir avec des personnalités virtuelles et réelles, créant une expérience immersive pour les spectateurs du monde entier.

Le métavers RIVER continue d'évoluer, façonné par l'innovation constante et la collaboration mondiale. Alors que nous embrassons cette nouvelle ère numérique, il est clair que RIVER redéfinit la frontière entre le réel et le virtuel, offrant une vision prometteuse de l'avenir de l'interaction humaine et de l'exploration virtuelle.

La division de la France
Les Grandes dates de l'Histoire

Tensions politiques et sociales :

Depuis les années 2030, la France fait face à des tensions croissantes liées au dérèglement climatique et aux disparités économiques et sociales entre les régions du nord et du sud. Les régions méridionales sont confrontées à des défis tels que la sécheresse, les incendies de forêt et la montée du niveau de la mer, tandis que les régions septentrionales sont relativement préservées. Certains groupes politiques estiment qu'une séparation permettrait une meilleure gestion des ressources et le développement de politiques environnementales adaptées à chaque région.

Ces divergences d'opinions, de priorités et de valeurs quant à la manière de relever les défis économiques, environnementaux et sociaux se multiplient, créant des divisions au sein de la société française. Ces divisions alimentent les aspirations à l'indépendance régionale et donnent naissance à des mouvements séparatistes. L'émergence du Bloc Nord et du néo-euro, dont la France est exclue, aggrave les dissensions au sein de la population française. Les efforts du président Tardif pour intégrer la France dans le Bloc Nord échouent, les pays nordiques refusant catégoriquement tout pays du pourtour méditerranéen.

Face à cette impasse, les divisions politiques et sociales se cristallisent, entraînant une polarisation accrue au sein de la société française. Les régions du nord et du sud proposent des approches divergentes quant à la manière de faire face à la crise, intensifiant ainsi les tensions.

Émergence de Gaspard Davos :

Gaspard Davos, leader politique d'extrême droite, émerge comme une figure charismatique et populaire dans les régions du sud de la France. Il parvient à mobiliser un large soutien en promouvant une approche résolue face aux défis climatiques et en prônant l'autonomie régionale pour répondre aux besoins spécifiques de chaque partie du pays.

Selon lui, diviser la France en deux pourrait permettre à la France du Nord d'intégrer le Bloc Nord, et de sortir la France du Sud du désastre climatique dans l'optique d'une future réunification au sein de ce Bloc.

Ses appels en faveur de la division gagnent en popularité, et il est bientôt rejoint par les autres partis soutenant la création d'une France

du Nord intégrée au Bloc Nord et d'une France du Sud autonome.

Négociations et compromis :

Le président Tardif reconnaît la nécessité de prendre des mesures pour apaiser les tensions et maintenir une certaine stabilité dans le pays. Il engage des discussions avec Gaspard Davos sur la faisabilité d'une division avec l'espoir de prouver que ce dernier se trompe. Les négociations s'éternisent. Toutes les possibilités sont étudiées et discutées, et Tardif parvient à maintenir un statu quo.

L'été 2047 change la donne. De graves inondations ravagent l'Europe occidentale et d'immenses incendies dévastent l'Europe du Sud-Est. De nombreuses grèves et manifestations éclatent dès septembre, demandant à ce que des mesures plus efficaces soient prises. Après une période de répression qui ne fait qu'accentuer la colère des Français, le gouvernement de gauche de Paul Reynaud, Premier ministre du Président Tardif, se voit désavoué par les élections législatives du 17 juin 2048, dont 59% des votes vont à l'Union Nationale.

Refusant l'idée d'une division de la France en deux, le gouvernement de Paul Reynaud démissionne le 18 juin. Le président Tardif nomme alors Gaspard Davos Premier ministre dans le cadre d'un gouvernement de coalition. Ce nouvel homme fort, qui parvient même à éclipser le chef de l'État, choisit ses ministres et réclame que soit négocié un « *Accord de division* » établissant qu'une partie de la France est autorisée à rejoindre le Bloc Nord, tandis que l'autre devra intégrer le Bloc Sud.

Accord de division :

Le président Tardif se voit contraint d'accepter. Il déclare : « *La poursuite de l'unité nationale n'étant plus viable dans le contexte de ces profondes divisions, un accord va devoir être négocié* ».

L'Accord de division, conclu en quelques mois, établit la création de la France du Sud avec Gaspard Davos à sa tête. Cet accord est présenté à la population française et soumis à un référendum pour être approuvé de manière démocratique. Les citoyens sont invités à exprimer leur volonté quant à la création de la France du Sud et l'adhésion de la France du Nord au Bloc Nord.

Ce référendum, organisé à l'initiative du président Tardif, se traduit par une victoire politique du chef de l'État. 62,2% des suffrages exprimés approuvent le projet de loi.

En réalité, bien que certains le taxent d'avoir « *décapité le pays* », Gaspard Davos est l'unique véritable vainqueur de ce bras de fer. Conscient du fait que le futur président de France du Nord ne sera rien de plus qu'une marionnette aux ordres du Bloc Nord, il réussit le triple

tour de force de prendre le pouvoir en France du Sud, de s'arranger pour que la France garde un pied en Europe du Nord avant que la porte ne se referme à jamais sur elle, et de s'offrir un destin de héros capable de sauver le Sud et réunifier le pays lorsque le moment sera venu.

Transition vers la France du Sud :

Une fois l'accord signé, des pourparlers sont engagés pour définir les modalités de la division, telles que le tracé des frontières, les questions économiques, les droits des citoyens et la gouvernance des deux entités.

Une ligne de division est établie, délimitant les frontières entre les deux France. Cette ligne, qui va du sud de Lyon au nord de Bordeaux, est basée sur des facteurs historiques, géographiques, économiques, politiques et culturels, et subit des influences politiques, économiques et militaires étrangères dont les détails précis sont sujets à des négociations et des accords politiques complexes.

Les tensions et conflits entre les différentes parties impliquées ne cessant d'augmenter, une période de transition politique est mise en place pour faciliter le passage d'une France unifiée à deux entités politiques distinctes. Des gouvernements régionaux sont formés avec Gaspard Davos à la tête de la France du Sud, le président Tardif continuant à diriger la France du Nord, désormais obligée de se conformer aux « *recommandations* » du Bloc Nord. Chaque région choisit en toute indépendance son administration et ses institutions gouvernementales.

Naissance des deux France :

La France du Nord comprend des régions telles que la Normandie, la Bretagne, les Hauts-de-France, l'Île-de-France, le grand Est, ainsi que le nord de la Nouvelle Aquitaine et de l'Auvergne-Rhône-Alpes, qui bénéficient de la proximité géographique et partagent des priorités communes en matière d'économie, de politiques environnementales et de relations internationales avec les pays du bloc Nord.

La France du Sud inclut des régions telles que l'Occitanie, le sud de la Nouvelle-Aquitaine et de l'Auvergne-Rhône-Alpes, la Provence-Alpes-Côte-d'Azur et la Corse, qui sont confrontées aux défis climatiques les plus importants. Alignée avec le Bloc Sud, la France du Sud met l'accent sur les politiques environnementales, la gestion des ressources naturelles et les mesures d'atténuation des effets du dérèglement climatique.

L'apparition de ces deux États consacre la division de la France et celle de l'Europe.

Relations entre les deux France :

Des accords bilatéraux sont négociés pour maintenir des liens étroits entre les deux pays. Les deux parties maintiennent des relations diplomatiques et économiques, cherchant à coopérer dans les domaines d'intérêt commun tels que la sécurité, la défense, l'économie, la coopération environnementale et la libre circulation des personnes. Des mécanismes de dialogue sont établis pour résoudre les problèmes et les différends potentiels qui pourraient survenir entre eux.

Conséquences économiques et sociales :

La division de la France nécessite des ajustements économiques et sociaux significatifs. Chaque partie doit réorganiser son commerce, ses infrastructures et ses systèmes de gouvernance, et s'adapter aux nouveaux défis et opportunités qui lui sont propres en mettant en place des politiques spécifiques. Chacun cherche à établir des relations stables et à coopérer dans les domaines d'intérêt commun tels que le changement climatique, l'économie et la sécurité.

NordVisa : un passeport pour les Pays de l'eau
Les Grandes dates de l'Histoire

Face aux disparités économiques croissantes entre le sud et le nord de l'Europe, les gouvernements de l'Union européenne instaurent en **2040** un nouveau système appelé « *NordVisa* », visant à atténuer les déséquilibres économiques régionaux tout en favorisant la diversité culturelle et la mobilité des citoyens européens. Il est conçu pour créer des opportunités économiques et améliorer la qualité de vie des résidents du Sud, tout en contribuant au développement des pays du Nord.

Conditions d'éligibilité : les résidents des pays du Sud doivent détenir des documents d'identité valides et remplir certains critères appelés à évoluer dans le temps, comme résider de manière continue dans leur pays d'origine, avoir un casier judiciaire vierge, et démontrer leur capacité à subvenir à leurs besoins financiers pendant une période d'adaptation.

Processus de la demande : les candidats remplissent une demande détaillée et soumettent les preuves de leur éligibilité aux autorités compétentes.

Période d'adaptation : une fois le NordVisa approuvé, les bénéficiaires sont autorisés à s'installer dans les régions du nord de l'Europe. Une période d'adaptation est prévue pour les aider à s'intégrer, à trouver un emploi et à s'habituer à leur nouvel environnement.

Droits et avantages : les titulaires d'un NordVisa ont accès aux mêmes droits que les citoyens locaux, y compris l'accès aux services de santé, à l'éducation et à l'emploi. Ils bénéficient d'un statut de résident permanent, ce qui signifie qu'ils peuvent vivre et travailler dans le Bloc Nord aussi longtemps qu'ils le souhaitent.

Contributions à l'économie : les bénéficiaires d'un NordVisa sont encouragés à contribuer à l'économie locale en travaillant, en payant des impôts et en investissant dans leur nouvelle communauté.

Programmes d'intégration : les gouvernements du Bloc Nord ont mis en place des programmes d'intégration pour aider les nouveaux arrivants à s'acclimater à leur nouvelle vie, y compris des cours de langue, des services d'orientation professionnelle et un soutien social.

Dans certains cas, il est possible d'obtenir un NordVisa de manière accélérée et simplifiée. Les gouvernements du Bloc Nord ont

en effet établi une liste de métiers considérés comme rares et hautement nécessaires, dans des domaines tels que la recherche scientifique, la technologie de pointe, la santé, l'ingénierie, l'informatique, ainsi que d'autres domaines où une expertise spécifique est essentielle. Les professionnels et les scientifiques qualifiés exerçant ces métiers sont invités à présenter une demande de NordVisa quelque soit leur pays de provenance. Le processus de demande est simplifié et accéléré pour attirer rapidement ces talents.

La naissance du Régime du Sud
Les Grandes dates de l'Histoire

Au fil du temps, la France du Nord et la France du Sud se consolident en tant qu'entités politiques distinctes. Chaque région développe ses propres politiques, infrastructures et identités régionales, tout en maintenant des liens étroits et des échanges avec l'autre.

Pour des raisons logistiques et stratégiques, Gaspard Davos choisit de placer le siège du Régime du Sud à Marseille. La vallée du Rhône, important axe de circulation pour les personnes et les marchandises, ainsi que la Méditerranée, riche en sources d'énergie renouvelable, jouent toutes deux un rôle clé dans cette décision, s'ajoutant au fait que Marseille est la ville de naissance du chef d'État.

Création du « *Régime du Sud* » :

Le Régime du Sud, créé et dirigé par Davos en France du Sud, rédige une nouvelle constitution pour mettre en place une société solide et unie. Davos justifie ses décisions par la protection de l'environnement et la lutte contre le changement climatique. Bien qu'il cumule les pouvoirs exécutif et législatif, son objectif est de garantir la stabilité et la prospérité de la France du Sud. Il met en avant les valeurs de travail, de cohésion et de nation pour inspirer un sentiment d'unité dans la population.

Davos considère que la France du Sud a besoin d'une direction forte pour surmonter les défis liés à la crise climatique. Il prend des mesures audacieuses pour sécuriser le pays et protéger ses frontières. Des navires de guerre sont déployés en Méditerranée pour empêcher l'arrivée de migrants sur les côtes, tandis que des forces de sécurité surveillent la zone frontalière démilitarisée qui sépare la France du Nord et du Sud pour endiguer l'exode vers le Nord. Bien que cette zone soit contrôlée, les Français peuvent toujours se déplacer entre les deux parties.

Dans un contexte de crise climatique et de division, Davos cherche à rassembler la France du Sud et à la guider vers un avenir meilleur. Malgré des mesures strictes, il parvient à gagner la confiance et le soutien de la population. Les habitants, confrontés aux défis climatiques et à la crise, commencent à reconnaître ses efforts pour préserver les intérêts nationaux et promouvoir l'unité du pays.

Les chantiers de Davos :

Gaspard Davos entreprend une série d'actions audacieuses et

relève de nombreux défis technologiques pour faire face à la crise climatique.

Énergie : face à la coupure du réseau électrique français en deux, due à la concentration des centrales nucléaires dans le nord du pays, Davos a opté pour les énergies renouvelables. Des centrales solaires géantes couronnent désormais les sommets des montagnes, tandis que d'immenses parcs éoliens font tourner leurs hélices en pleine mer. L'algoculture a également été déployée à grande échelle, principalement dédiée à la production de bio jet fuel avec un bilan carbone négatif. Les entreprises cultivent en effet plus d'algues que nécessaire pour produire ce carburant d'aviation. Ces avancées ont créé de nombreux emplois et ont permis de réduire les coûts des vols par passager, bien que les tarifs demeurent encore inabordables pour la plupart des voyageurs.

Eau : les infrastructures de distribution d'eau en provenance du Pays basque, des Pyrénées et des Alpes du Sud sont entièrement rénovées avec des réseaux intelligents équipés de capteurs et d'algorithmes avancés pour détecter les fuites, réduisant ainsi les gaspillages de 25 à 1%. Des initiatives d'économie d'eau sont lancées dans les secteurs industriel et agricole, tandis que le dessalement de l'eau de mer est développé à Marseille et Perpignan pour compléter les ressources en eau douce. Un effort est fait sur le taux de traitement des eaux usées de l'ensemble du pays, qui passe de 90 à 100% en zone urbaine, et de 70 à 100 % en zone rurale, ce qui signifie que toutes les eaux usées sont collectées et traitées avant d'être rejetées dans l'environnement. En outre, Davos encourage la réutilisation des eaux usées traitées pour des usages non potables et promet la conservation et la gestion durable des ressources en eau par des mesures de protection des sources et des bassins versants.

Alimentation : en plus de l'algo et de la pisciculture, Davos encourage le développement de l'agriculture verticale, l'agriculture de précision et l'agroforesterie pour optimiser les ressources et réduire l'impact environnemental du secteur alimentaire. Des circuits courts et l'agriculture urbaine sont promus pour réduire l'empreinte carbone liée au transport des denrées alimentaires. En parallèle, il investit dans la recherche alimentaire pour développer de nouvelles sources durables.

Environnement : en plus de créer des zones de conservation pour protéger la biodiversité, d'encourager des pratiques durables dans l'industrie, de lancer des projets de reforestation dans toutes les zones rurales inexploitées – plus d'un milliard d'arbres plantés –, Davos fait planter des forêts de mangrove le long du littoral méditerranéen, agissant comme barrières naturelles contre l'érosion côtière, offrant un habitat essentiel à la biodiversité marine, filtrant les eaux et stockant

d'importantes quantités de carbone. Il fait également replanter des herbiers de posidonies en grande quantité pour restaurer et préserver les écosystèmes marins côtiers. Enfin, les cultures d'algues présentent des avantages écologiques exceptionnels comme créer des niches écologiques pour les poissons, protéger les sites de ponte et améliorer les écosystèmes marins. Les algues purifient l'eau en absorbant les métaux lourds, qui peuvent être récupérés ultérieurement, et agissent comme d'excellents séquestrateurs de CO2, contribuant ainsi à la lutte contre le dérèglement climatique.

Diplomatie : Davos entretient une étroite collaboration avec le Bloc Nord. Il obtient des aides pour développer les infrastructures, réparer les dégâts causés par les phénomènes météorologiques violents, soutenir les agriculteurs et maraîchers face aux mauvaises récoltes, ainsi que pour pallier les éventuelles pénuries d'eau, de nourriture et de matières premières.

En échange, il livre une partie de sa production d'énergie propre.

La construction du Mur de l'eau
Les Grandes dates de l'Histoire

Malgré les efforts et sacrifices imposés par Davos, la France du Sud se voit confrontée à une crise sans précédent.

Les conditions environnementales difficiles, ajoutées aux opportunités potentielles dans le Nord, provoquent un exode des habitants et un important manque de main-d'œuvre. La production industrielle progresse moins vite que prévu du fait des investissements insuffisants et du retour au Franc. Les catastrophes climatiques à répétition entretiennent les baisses de production agricole ainsi que les pénuries alimentaires. Enfin, un important trafic de devises et de marchandises nuit à l'économie de la région.

À la fin de l'année 2049, le Sud est au bord de l'effondrement économique, social et politique.

Le Régime du Sud est en péril.

Soucieux de préserver les ressources, la stabilité et la sécurité de la France du Sud, Gaspard Davos prend une décision audacieuse : un projet secret baptisé « *Mur de l'eau* », visant à établir une séparation physique entre la France du Sud et la France du Nord.

Étapes de la construction du Mur de l'eau :

1. Des grillages et des barbelés sont installés sur les grands axes pour couper les principaux flux d'émigration : le sud et l'ouest de Lyon, ainsi que le nord de Montpellier, Toulouse et Bordeaux, ces tranches étant ensuite reliées entre elles à travers les campagnes.

2. Le Mur de l'eau se voit peu à peu remplacé par une haute clôture équipée de dispositifs de sécurité. Son édification est alors confiée à la VEB sous la protection et surveillance armée de policiers et soldats. La clôture est doublée, puis triplée, et des dispositifs de surveillance et de détection sont ajoutés. Enfin, les trois clôtures sont rehaussées et des tours de guet sont érigées en raison d'attaques répétées.

Processus de surveillance :

Le Mur est initialement surveillé par des forces armées chargées de restreindre le passage des personnes de la France du Sud vers la France du Nord. Des checkpoints et des postes de contrôle sont établis le long de la frontière pour assurer la conformité avec les politiques migratoires strictes.

Le tracé du mur ne correspondant pas toujours à la frontière politique entre les deux France, des zones plus faciles à surveiller sont parfois privilégiées au détriment de la frontière réelle.

Conséquences de l'édification du Mur de l'eau :

Depuis son lancement, le Mur de l'Eau a un impact majeur sur la vie des Français, entraînant la séparation arbitraire de familles et connaissances, ainsi que des licenciements massifs. Bien que la frontière ne soit pas encore entièrement fermée, les réactions ne se sont pas fait attendre.

Réactions en France du Sud :

Les Français du Sud, qui vivent dans la peur croissante des autorités, de la répression et de la surveillance, sont de moins en moins capables de contester le régime en place ou de traverser la frontière. Les soldats à la frontière arrêtent les fugitifs qui tentent de s'échapper par tous les moyens possibles. Selon certaines sources, le Régime du Sud emprisonne tous ceux qu'il déclare « *anti régime* » et espionne ceux qui sont soupçonnés d'être favorables au gouvernement français du Nord.

Réactions en France du Nord :

Après avoir appris le lancement du Mur de l'Eau, le président Alain Tardif appelle au calme, mais la réaction des troupes se fait tardive.

Suite à un accrochage entre les forces armées des deux pays qui aurait pu escalader vers un conflit armé, le président Tardif déploie d'importants efforts diplomatiques contre l'emmurement de la France, mais son homologue persiste dans son refus de renoncer au Mur de l'eau.

Une zone démilitarisée est alors établie autour du Mur et confiée au contrôle de Frontex.

Réactions internationales :

Les réactions internationales sont mitigées. Certains pays soutiennent cette mesure comme un moyen de protéger les ressources et la stabilité des Blocs européens, tandis que d'autres la critiquent comme une violation des droits de l'homme et une barrière à la libre circulation des personnes. D'autres encore estiment que le projet est « *une solution préférable à la guerre* ».

La majorité des pays du nord de l'Europe sont surpris par l'ampleur et le calendrier audacieux du projet de Davos. La construction du Mur donne une image très négative du Régime du Sud et prouve de manière symbolique l'échec politique, économique et social de la France face au Bloc Nord. Le bloc Sud ressemble désormais à une vaste prison où l'on enferme les citoyens qui n'ont qu'une idée : fuir. Le Mur de l'eau a déjà été baptisé « *Mur de la*

discorde » par certains, en référence à une autre période triste de l'Histoire : celle de la Guerre froide et du Rideau de fer. Toutefois, bien que des manifestations de soutien aient eu lieu à Lyon, Paris ainsi que dans plusieurs capitales européennes, les gouvernements du Nord n'interviennent ni sur le plan diplomatique ni sur le plan militaire.

Dans l'ensemble, les réactions des autres Blocs sont modérées, dans la mesure où le Mur ne remet pas en question l'équilibre géopolitique mondial.

Évolution au fil du temps :

D'abord critiqué, Gaspard Davos se voit bientôt félicité à demi-mot par le Bloc Nord pour la diminution du nombre de migrants qui parviennent à traverser les frontières.

En devenant Administrateur du Bloc Sud, il accède au pouvoir suprême et fait du Mur de l'eau le symbole de son audace et de son indépendance.

Le 1er janvier 2050, le Mur de l'eau est terminé à 60%. La dernière zone à protéger se situe entre Lyon et la frontière italienne et mesure environ 150 km de long. Au 2 août 2050, seulement 40 kilomètres de clôture restent à construire dans le massif de la Vanoise, où les travaux sont rendus difficiles du fait de l'escarpement.

Dès qu'ils seront terminés, le Mur sera inauguré et la frontière officiellement fermée.

Les accords de géo-ingénierie
Les Grandes dates de l'Histoire

La géo-ingénierie regroupe l'ensemble des techniques et des interventions délibérées visant à modifier le système climatique de la Terre afin de contrer ou d'atténuer les effets du dérèglement climatique d'origine anthropique.

Dans les années 1940, Américains et Soviétiques envisageaient de provoquer des sécheresses et des pluies torrentielles à volonté pour anéantir les récoltes de l'ennemi. Ce scénario s'est réalisé au Vietnam en 1967, lorsque la saison des moussons a été artificiellement prolongée afin de détruire les provisions du Vietcong. Dix ans plus tard, la Chine a mis en œuvre des programmes d'augmentation des précipitations destinés à répondre aux besoins en eau potable et en irrigation et atténuer les effets des sécheresses. Les méthodes utilisées incluaient la dispersion d'agents de nucléation, comme des cristaux de glace, dans les nuages pour encourager la formation de précipitations.

Il a fallu néanmoins attendre les années 1960 pour que les études et recherches approfondies dans ce domaine commencent réellement à se développer.

L'une des premières propositions majeures de géo-ingénierie est venue du scientifique américain Roger Revelle, qui a suggéré en 1965 que l'on puisse disperser du dioxyde de soufre dans la stratosphère pour réfléchir une partie du rayonnement solaire et ainsi refroidir la planète. Cette idée a jeté les bases de la géo-ingénierie de réduction des rayonnements solaires (GCR[83]) encore étudiée aujourd'hui.

Dans les années qui ont suivi, d'autres concepts de géo-ingénierie sont apparus, tels que l'utilisation d'ombrières spatiales capables de bloquer une partie du rayonnement solaire, la fertilisation des océans pour stimuler la croissance d'algues absorbant le CO2 ou encore la capture et de stockage du dioxyde de carbone (CCS[84]).

De tels concepts suscitant autant d'espoirs que de craintes, l'ONU a décidé d'interdire, par le biais d'une convention en 1976, « *l'utilisation de techniques de modification de l'environnement à des fins militaires ou hostiles* ». Malgré cela, les grandes puissances, préoccupées par la sécurité climatique, de même que les grandes industries émettrices de gaz à effet de serre, soucieuses de poursuivre leurs activités ou de créer de nouveaux marchés, ont continué leurs recherches en géo-ingénierie et multiplié les dépôts de brevets.

Les études sur la géo-ingénierie ont gagné en importance et en visibilité à mesure que les préoccupations concernant le dérèglement climatique d'origine humaine ont augmenté.

Lorsque le calendrier s'est accéléré et que les scientifiques du GIEC ont prédit une augmentation de la température mondiale de 4 à 5 °C d'ici la fin du siècle, la géo-ingénierie a commencé à être considérée comme une option crédible, un recours ultime en cas de dérèglement incontrôlable.

La peur et le désespoir ont conduit le monde à mettre en place des solutions de géo-ingénierie après avoir défini à la hâte leurs règles d'utilisation et leurs conditions d'application.

Le processus n'a pris que deux décennies.

Lors du sommet annuel de l'ONU sur le climat en 2030, la COP35 a abouti à la signature d'un premier accord international de géo-ingénierie ratifié par tous les pays du monde. Cet accord visait à limiter ou interdire les principales sources de CO2 et à déployer en grande échelle le CCS pour capturer et stocker le carbone produit.

Le deuxième accord, lors de la COP48, concernait l'injection d'aérosols de sulfate dans la stratosphère afin de former un parasol réfléchissant et réduire artificiellement la température atmosphérique de 1 à 3 °C. Il s'est soldé par un échec. Certains pays considéraient l'injection d'aérosols comme une solution de dernier recours potentiellement dangereuse. Ils craignaient des impacts sur la santé humaine, des perturbations incontrôlées des précipitations, des effets inconnus sur la qualité du sol, de l'eau et sur la biodiversité. Ils redoutaient que cette solution soit considérée comme une alternative aux réductions d'émissions de gaz à effet de serre et aux efforts d'adaptation, plutôt que comme un complément à ces mesures.

Il a fallu attendre 2047 et une augmentation de la température globale de +3 °C pour que les chefs d'État et de gouvernement adoptent, dans le cadre de la COP52, le troisième accord de géo-ingénierie autorisant la mise en place de « *Stratoshields* » dans les espaces aériens nationaux.

Les premiers boucliers stratosphériques ont vu le jour au-dessus du Bloc Amérique du Nord et Chine-Russie.

Leur objectif : réduire la température ambiante, préserver les écosystèmes, protéger la biodiversité, sauvegarder les ressources naturelles telles que les cultures agricoles, les pâturages et les zones de pêche.

Olso, pionnière de l'Arcologie urbaine
Les Grandes dates de l'Histoire

Il y a trente ans déjà, Oslo prenait une décision audacieuse et visionnaire en bannissant toutes les voitures de son centre-ville, une mesure radicale pour lutter contre les émissions de gaz à effet de serre. En supprimant les places de stationnement et en contraignant les véhicules à employer un réseau de routes entièrement enterré, la municipalité a pu transformer la ville en un paradis piétonnier et cyclable, où les rues à surface réfléchissante sont devenues de véritables espaces de vie pour les habitants.

Oslo s'est imposée comme « *smart city* » dès 2023, en intégrant des systèmes d'IA et des réseaux de capteurs pour une gestion intelligente de l'éclairage public, des taxis autonomes, des feux de signalisation et des déchets. La surveillance de la ville par drones permet aux IA de déployer des patrouilles de police en tout point et en tout lieu dès que le besoin s'en fait sentir. La délinquance a été pratiquement éradiquée.

Pour lutter contre le dérèglement climatique, l'artificialisation des sols et l'étalement urbain, il a fallu remodeler entièrement le paysage en laissant davantage de place à la nature, et donc tendre vers une densification urbaine plus importante.

Les premières arcologies ont ainsi vu le jour. Le système des arcologies, théorisé par l'architecte Paolo Soleri, cherche à atteindre une alliance harmonieuse de l'architecture et de l'écologie dans des cités où l'utilisation de la troisième dimension, la verticalité, permet de réduire la surface des villes jusqu'à 2% de leur surface initiale.

Ces structures verticales innovantes ont permis de densifier la ville tout en préservant l'environnement. Les arcologies sont devenues de véritables écosystèmes autonomes, où l'agriculture urbaine à étages, l'énergie solaire et éolienne, ainsi que la gestion durable de l'eau et de l'air se sont intégrées avec efficacité et harmonie.

En exploitant la surface extérieure des immeubles, cinq à dix fois plus grande que leur empreinte au sol, Oslo a pu opérer une véritable reforestation verticale, avec pour objectif d'augmenter la biodiversité, de réduire l'expansion urbaine, de procurer une ombre bienfaisante, de réguler le microclimat et d'absorber le CO2.

Un corridor écologique a également été bâti, s'étendant sur plusieurs kilomètres, ponctué d'immeubles photo-catalytiques

dépolluants destinés à assurer un retour à la normale le plus rapide possible.

La ville elle-même a fusionné avec la nature environnante, devenant une partie intégrante du paysage naturel

Pour réaliser tout cela, il a d'abord fallu rendre Oslo autosuffisante en énergie. Toutes les structures verticales ont été équipées d'éoliennes et de panneaux solaires efficaces et discrets. En parallèle de cela ont été conçus des réseaux d'électricité intelligents, alimentés par les habitats eux-mêmes, capables de fournir ou de prélever la quantité d'électricité nécessaire sur le réseau de la ville.

Il s'agissait ensuite de rendre la ville autonome sur le plan alimentaire, raison pour laquelle ont été mis en place des champs d'algoculture permettant de cultiver des algues de manière contrôlée et systématique, que ce soit pour des applications alimentaires, industrielles, environnementales ou scientifiques, ainsi que des fermes verticales novatrices, dédiées à la captation du CO2 et à l'approvisionnement des citadins tout en réduisant les coûts énergétiques du transport alimentaire.

Cette agriculture urbaine en étages surpasse de loin les anciens jardins partagés, entraînant une diminution significative du gaspillage alimentaire et permettant de nourrir des dizaines de millions d'habitants. La culture « *hors-sol* » en hydroponie, où les racines des plantes sont immergées dans une solution nutritive à base d'eau, a réduit la consommation d'eau nécessaire aux cultures de près de 70 %.

Véritables miracles de productivité, les structures de trente étages sont capables de générer l'équivalent de 970 hectares de terres agricoles et de fournir des repas à plus de 50 000 personnes. À titre d'exemple, les tours construites par la société Sky Greens produisent plus d'une tonne de légumes verts par jour, tandis que les fermes verticales « *aérologiques* » conçues par AeroFarms, qui s'étendent sur plus de 6 500 m2, produisent jusqu'à mille tonnes de légumes et de salades par an.

En plus des fermes verticales, des zones agricoles protégées ont été développées en périphérie de la ville, abritant une agriculture intensive hautement technologique avec un impact environnemental maîtrisé. Ces zones agricoles fournissent en abondance le centre urbain en céréales, féculents, produits animaliers et plantes qui ne peuvent pousser en plein air ou dans un sol traditionnel.

La surveillance l'exploitation de ces exploitations hautement technologique sont assurées par des drones des milliers de capteurs et

des IA répondant en temps réel aux besoins spécifiques en ensoleillement, en alimentation et en eau des plantes et des semis.

L'éclairage lui-même est adapté pour favoriser la croissance optimale des fruits et légumes.

La mégapole d'Oslo, loin d'être isolée du monde extérieur, est désormais étroitement liée à la campagne environnante grâce à une mosaïque de sites spécialisés dans des fonctions logistiques, énergétiques et écologiques.

En 2030, Oslo était la première ville au monde à atteindre la neutralité carbone.

En 2035, elle est devenue la première ville au monde à émissions de carbone négatives.

Véritable modèle de résilience et de durabilité, Oslo est une mégapole unique en son genre où les forêts verticales côtoient les bâtiments historiques protégés, où les ponts habités enjambent la mer d'île en île, offrant des panoramas incroyables sur le fjord et où les jardins suspendus entre ciel et terre font le bonheur des habitants.

Oslo, capitale de la Norvège et de l'Europe du Nord, est une ville verte et connectée, symbole d'une Norvège engagée et déterminée à préserver son environnement tout en offrant à ses citoyens une qualité de vie exceptionnelle.

Le troisième accord de géo-ingénierie et la mise en place des Stratoshields
Les Grandes dates de l'Histoire

En 2047, la Terre est frappée par des événements météorologiques et climatiques sans précédent. L'Europe occidentale est ravagée par des inondations dévastatrices, causant de nombreux décès et des dégâts considérables, tandis que des incendies embrasent l'Europe du Sud-Est en quelques semaines seulement. Face à cette situation critique, les États se voient contraints de prendre des mesures drastiques et signent le troisième accord de géo-ingénierie.

C'est dans ce contexte qu'est validé le concept de Stratoshield, ou Bouclier stratosphérique.

Qu'est-ce qu'un Stratoshield ?

Il s'agit d'une technique de géo-ingénierie climatique consistant à injecter des aérosols dans la stratosphère. Les fines particules ainsi déployées reflètent la lumière du soleil à haute altitude. En augmentant la réflectivité -– ou albédo – de la planète, il est possible ralentir la vitesse à laquelle la lumière du soleil la réchauffe, et ainsi gagner du temps pour réduire les émissions de carbone et développer des mesures d'atténuation.

Il ne s'agit pas d'un remède, mais d'un retardateur.

IA et Deep Learning :

Le déploiement d'un Stratoshield nécessite l'utilisation de l'intelligence artificielle, car les aérosols doivent être dispersés dans la stratosphère par le biais de drones spécialisés, pilotés de manière autonome et avec une précision extrême. Les drones dirigés par les IA sont particulièrement adaptés à ce type de mission.

Lors de la mise en place du premier bouclier aux États-Unis, les scientifiques ne disposaient pas encore de toutes les informations sur l'impact des aérosols sur le climat de la planète. Il était difficile de prédire si certaines régions se refroidiraient plus ou moins rapidement que d'autres, d'évaluer l'impact de ces changements sur les cultures, l'acidité des pluies, les courants de vent, ainsi qu'une myriade d'autres facteurs. L'apprentissage automatique, ou Deep Learning, a joué un rôle essentiel en permettant de modéliser ces effets complexes. Il a également été utilisé pour déterminer quels types d'aérosols utiliser, dans quel endroit les distribuer et à quel moment, dans le but d'améliorer l'impact sur les zones protégées dans leur ensemble.

Mise en place du Stratoshield :

Le déploiement du Stratoshield nécessite plusieurs étapes clés : recherche et conception, évaluation des risques et impacts, tests en laboratoire et simulations, mise en place progressive, surveillance et ajustements, sans oublier une évaluation continue. Tout au long de ce processus, il est essentiel de prendre en compte la complexité, les conséquences à long terme et les questions éthiques liées à la géo-ingénierie. Une approche prudente et une évaluation rigoureuse ont été nécessaires avant d'envisager une mise en œuvre d'un tel dispositif à l'échelle du Bloc Nord.

Stratoshield et Mur de l'eau, les deux faces d'une même pièce :

Le déploiement du Stratoshield étant limité à l'espace aérien du pays qui le développe, il était impératif d'établir une séparation géographique claire avec les régions qui ne bénéficieraient pas de cette protection. Des considérations politiques et économiques évidentes ont conduit à la décision de confiner le Stratoshield aux frontières du Bloc du Nord, sans s'en éloigner de plus de dix kilomètres.

Si le Mur de l'eau a été érigé par Gaspard Davos pour renforcer la séparation géographique entre les deux France, il symbolise la frontière sud du Stratoshield au niveau du sol, marquant la fin de la zone protégée.

Impact des Stratoshields sur la planète :

L'injection d'aérosols stratosphériques a été critiquée pour les motifs suivants :

1. Certains arguaient que cela diminuerait l'incitation à réduire les émissions de carbone. Mais le port de la ceinture de sécurité incite-t-il à conduire plus vite ? Il a surtout pour effet de protéger et de sauver des vies.

2. D'autres craignaient des risques imprévus comme une modification de la température planétaire. C'était oublier que le climat de la planète avait déjà été modifié à de nombreuses reprises. En le faisant de manière intentionnelle et réfléchie, avec prudence et minutie, en avançant pas à pas pour pouvoir à tout moment altérer ou rompre le processus, il devenait possible d'avancer en toute sécurité.

3. D'autres, enfin, craignaient que les heureux possesseurs de Stratoshields ne « *volent les précipitations des autres* ». Pour l'instant, rien n'a été prouvé. Ce qui est certain, en revanche, c'est qu'une baisse de température d'une couche d'air sur une surface, mise en contact avec une couche d'air plus chaude à son voisinage, a tendance à refroidir cette dernière.

Le déploiement d’un Stratoshield sur un pays induit donc une baisse de température chez ses voisins, par simple effet en cascade.

En cette ère de catastrophes sans précédent, comment ignorer que le Stratoshield représente un rempart d’espoir, une frontière invisible entre survie et désolation ?

L'héritage de Gaspard Davos : de la renaissance de la France du Sud au Mur de l'Eau
Extrait du journal La Provence

L'héritage de Gaspard Davos, Marseille, le 14 août 2050
Marcel Pinasse / La Provence

Alors que le Mur de l'Eau est en passe d'être achevé, Gaspard Davos, l'architecte audacieux de cette entreprise monumentale, est sur le point de sortir la France du Sud de l'ornière climatique qui l'a oppressée durant des décennies. La transformation du pays et de sa capitale, Marseille, suscite l'admiration au sein de la France du Sud comme dans le monde entier.

Depuis plusieurs décennies, le pays fait face à des défis climatiques majeurs qui ont un impact dévastateur sur les communautés côtières, l'agriculture et l'économie. Grâce à la détermination et à la vision de Gaspard Davos, la France du Sud est sur le point de retrouver sécurité et prospérité.

Depuis son entrée en politique, Gaspard Davos s'est en effet engagé à trouver des solutions novatrices pour faire face aux défis climatiques. En réunissant une équipe d'experts et de scientifiques de renom, il a travaillé sans relâche pour mettre en place des stratégies novatrices visant à réduire les émissions de gaz à effet de serre, promouvoir les énergies renouvelables et préserver les écosystèmes fragiles de la région. Grâce à sa persévérance et sa passion, des réseaux de canaux ont été creusés pour approvisionner en eau potable les régions les plus arides, tandis que des réseaux électriques fournissent de l'énergie verte à tous.

Le Mur de l'eau est bien plus qu'une simple structure physique. Il symbolise l'engagement de la France du Sud à lutter contre le dérèglement climatique et à protéger ses citoyens des conséquences désastreuses de ce dernier. Ce projet pharaonique, qui s'étendra sur plus de 800 kilomètres à travers l'ancienne France, symbolise la résilience et l'espoir pour la France du Sud. Grâce à sa construction, le pays sera mieux préparé pour faire face aux afflux incessants de migrants qui mettent en péril sa population, ses ressources, sa sécurité et sa stabilité.

Alors que la France du Sud se prépare à célébrer cette réussite,

Gaspard Davos, l'homme le plus puissant du Bloc Sud, reste humble et déterminé. Le Mur ne représente qu'une partie de sa vision globale. Dans une déclaration récente, il a souligné que son achèvement ne serait qu'un premier pas vers un avenir durable et résilient. Il a appelé à une coopération mondiale accrue pour faire face aux défis climatiques et exprimé sa volonté de partager les connaissances et les technologies développées lors de cette entreprise exceptionnelle.

L'inauguration du Mur de l'Eau prévue demain marquera une étape cruciale dans l'histoire de la France du Sud. Elle symbolisera non seulement la résilience et l'ingéniosité humaine, mais aussi l'espoir d'un avenir plus sûr et plus durable pour tous.

L'héritage de Gaspard Davos, pionnier du changement climatique, sera gravé dans l'Histoire le jour anniversaire de l'homme d'État qu'il admire tant : Napoléon Bonaparte.

Comment avons-nous perdu la lutte contre le changement climatique ?
Extrait du journal Reporterre

Comment avons-nous perdu la lutte contre le changement climatique, Paris, 13 août 2050
Alexandre César / Reporterre

Comment la planète a-t-elle raté son rendez-vous avec le climat ? Comment, malgré les efforts de millions de lanceurs d'alerte et combattants des industries fossiles, rien n'a-t-il été fait pour stopper le changement climatique lorsque c'était encore possible ?

Prise de conscience et création du GIEC :

La prise de conscience de l'existence d'un dérèglement climatique d'origine anthropique remonte aux années 1970. C'est à cette époque que les premières études scientifiques ont commencé à mettre en évidence les liens entre les émissions de gaz à effet de serre, principalement le dioxyde de carbone (CO2), et l'augmentation de la température moyenne de la planète. Des chercheurs tels que James Hansen (NASA) ont réalisé des études prévisionnelles qui ont mis en garde contre les conséquences potentiellement graves du dérèglement climatique.

Au fil des décennies, les connaissances scientifiques se sont approfondies et de plus en plus d'études ont confirmé l'existence de ce dérèglement climatique et ses conséquences sur le climat mondial. Les rapports du Groupe d'Experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat (GIEC), créé en 1988 par l'Organisation météorologique mondiale et le Programme des Nations Unies pour l'environnement, ont joué un rôle clé dans la communication des connaissances scientifiques et des impacts potentiels du dérèglement climatique en rassemblant, en évaluant les connaissances scientifiques sur le climat et en fournissant des informations objectives aux décideurs politiques du monde entier.

Le GIEC réunit chaque année quelque 178 États lors des COP, les Conférences des Parties sur le Climat.

Dates importantes :

La COP de 1997 aboutit ainsi au protocole de Kyoto, tout premier texte contraignant destiné à encadrer les émissions de CO2, dont sont exclus les pays en voie de développement, les États-Unis et la Chine.

La COP 2009 aboutit à la création du Fonds vert destiné à

financer les projets des pays en développement.

La COP de Paris, en 2015, permet d'aboutir à un nouvel accord international sur le climat, applicable à tous les pays, États-Unis et Chine inclus, visant à maintenir le dérèglement mondial entre + 1,5 et 2°C.

Malgré les négociations internationales et les accords climatiques, la coopération entre les pays européens et les autres acteurs mondiaux n'a pas été suffisamment efficace pour faire face aux défis climatiques.

Difficultés et défis du GIEC :

1. Politique et intérêts divergents : le GIEC est composé de représentants de nombreux pays, et les politiques climatiques peuvent varier considérablement d'un pays à l'autre. Les intérêts économiques et industriels peuvent entrer en conflit avec les mesures nécessaires pour lutter contre le changement climatique. La volonté politique de prendre des mesures audacieuses et immédiates peut être compromise par ces divergences d'intérêts.

2. Complexité et enjeux socio-économiques : le changement climatique est un problème complexe qui implique de nombreux facteurs interconnectés tels que les émissions de gaz à effet de serre, l'utilisation des ressources, l'urbanisation, la déforestation, etc. Trouver des solutions efficaces nécessite une approche holistique et multidimensionnelle qui tient compte des enjeux socio-économiques. Cela rend la prise de décision et la mise en œuvre de politiques climatiques plus difficiles.

3. « *Court terme* » vs « *long terme* » : les bénéfices des politiques climatiques doivent être évalués à moyen ou long terme, tandis qu'élus et électeurs se préoccupent des résultats immédiats. Dès lors, il est difficile de mettre en place des politiques ambitieuses et de mobiliser des ressources nécessaires.

4. Déficit d'investissements : les ressources financières nécessaires pour accélérer la transition énergétique et promouvoir des solutions climatiques sont souvent insuffisantes, ce qui limite les progrès et l'adoption généralisée de technologies vertes.

5. Catastrophes climatiques récurrentes : avec l'augmentation des événements climatiques extrêmes chaque année, les ressources destinées aux solutions préventives sont progressivement détournées au profit des solutions curatives.

6. Perte de biodiversité : la dégradation continue des habitats naturels et la surutilisation des ressources conduisent à une perte irréversible de la biodiversité, ce qui a des répercussions négatives sur la santé des écosystèmes, la sécurité alimentaire et la résilience face aux changements climatiques.

Les divergences d'intérêts, les rivalités économiques et les différences d'approches entravent l'action collective et coordonnée. Il est important de noter que le GIEC lui-même n'est pas responsable de cet échec collectif. La responsabilité de la mise en œuvre de politiques et d'actions efficaces repose sur les gouvernements, les entreprises, les communautés et les individus à travers le monde.

Bilan en 2050 :

Depuis le début de l'été 2050, la zone située entre le 30e et le 45e parallèle (Pourtour Méditerranéen, États-Unis, Chine, Japon…) est frappée d'une sécheresse telle que seuls les édifices construits selon les principes de l'arcologie permettent de continuer de jouir de conditions de vie décentes.

Les pauvres meurent au-dehors.

Les riches survivent au-dedans.

REMERCIEMENTS

D’après un scénario d’Éric Costa et Raquel Ureña.

Merci à Raquel, ma compagne, pour ses idées de scénario, à Jean Deruelle, qui n’a pas ménagé ses heures pour parfaire ce récit, à Isabelle Cerelis, Nathalie Millet, Claire Marquez, Philippe Letang, qui ont retravaillé ce livre à la lumière de leur expérience, ainsi que tous les correcteurs et chroniqueurs de ce livre.

Merci à toute autre personne m’ayant aidé de près ou de loin pour amener ce texte à son terme et le faire vivre.

À PROPOS DE L'AUTEUR

« Lauréat du concours Amazon au Salon Livres Paris 2017 pour son livre « Aztèques », Éric Costa propose au lecteur suspense et émotions fortes. Son credo : ne jamais lui laisser une seconde de répit.

Restons en contact !

Abonnez-vous ma newsletter et recevez des histoires cadeau, soyez mis au courant des offres et de mon actualité d'auteur. »

Notes

1. Intelligence Artificielle.

2. Le skycycle combine les caractéristiques d'un vélo et d'un skateboard. Son design futuriste présente des lignes épurées et un cadre en alliage de fibres de carbone, alliant légèreté et résistance. Avec une fourche avant et un guidon ergonomique, il offre stabilité et contrôle, tandis que la plateforme antidérapante et les repose-pieds rétractables assurent confort et adaptabilité. La propulsion électrique intégrée à la roue arrière offre une assistance fluide, alimentée par une batterie intelligente offrant une autonomie généreuse. Équipé d'un système d'éclairage LED, le skycycle garantit une visibilité optimale pour une conduite urbaine en toute sécurité.

3. Force de police autonome de Catalogne.

4. Réseau d'Étendue Virtuelle Interactive en Temps Réel

5. « Iter » signifie « chemin » ou « voie » en latin. Les participants aux études de conception préliminaires (entre 1988 et 1992) ont choisi cet acronyme pour exprimer leur souhait de voir le monde coopérer au développement de la maîtrise d'une nouvelle forme d'énergie. Le projet a en effet été lancé par Ronald Reagan et Mikhaïl Gorbatchev dans le contexte de la pérestroïka, sur proposition de l'URSS à la communauté internationale. La forme développée du nom est *International thermonuclear experimental reactor* (« Réacteur thermonucléaire expérimental international »)

6. Chaîne nationale norvégienne.

7. Crypto-monnaie basée sur la blockchain Ætherium, adoptée par le Bloc Nord et visant à moderniser les systèmes financiers européens.

8. Rivière traversant Oslo.

9. L'arcologie est née de la rencontre de l'architecture et de l'écologie dans l'aménagement des villes. Par extension, une arcologie est un édifice issu de cette rencontre.

10. Expression latine signifiant « Notre Mer », en se référant à la Méditerranée.

11. « Mer Morte ».

12. Combustible de réaction de fusion nucléaire.

13. Le nanostor est un dispositif de stockage et de transfert de données d'une taille minuscule, mais d'une capacité immense, capable de contenir des pétaoctets voire des exaoctets de données. Doté de vitesses de transfert ultrarapides, de technologies de communication avancées et de mesures de sécurité biométrique, le nanostor offre une solution compacte et polyvalente pour conserver, partager et sécuriser d'énormes quantités d'informations. Sa compatibilité universelle et sa durabilité en font un outil essentiel pour la gestion des données dans un monde de plus en plus connecté et exigeant.

14. Carte d'identité électronique.

15. Boisson fermentée à base de thé.

16. VEB SA : société anonyme composée de la fusion des trois groupes de construction Vinci-Eiffage-Bouygues.

17. Une éolienne aéroportée est un système de production d'énergie éolienne maintenue en l'air (sans mât). Il peut s'agir d'une turbine aéroportée, d'un système de type cerf-volant, voile ou drone, qui oscille dans le vent et transmet un mouvement au sol (ou en mer) via un câble, ce mouvement étant alors converti en électricité.

18. Vin catalan réputé.

19. Agis maintenant ou apprend à nager.

20. La Liga regroupe les 20 meilleures équipes de football d'Espagne qui s'affrontent lors d'une série de matches tout au long de la saison pour décrocher le titre de champion. Le FC Barcelone et le Real Madrid sont les deux clubs les plus emblématiques de La Liga, et leur rivalité intense est mondialement connue.

21. Technique de cryptographie permettant d'effectuer des opérations sur des données chiffrées sans les déchiffrer au préalable. Cette approche, cruciale pour la sécurité des données, permet le traitement externe tout en maintenant la confidentialité des informations, notamment sur River.

22. Amphétamines : médicament employé pour stimuler l'activité cérébrale et diminuer le sommeil de même que la faim, parfois utilisé pour le dopage.

23. River des Objets.

24. CGT espagnole.

25. Un White Hat (en français : « chapeau blanc ») est un hacker éthique ou un expert

en sécurité informatique qui réalise des tests d'intrusion et d'autres méthodes de test afin d'assurer la sécurité des systèmes d'information d'une organisation.

26. Dans l'Union européenne, la politique relative à l'immigration se place dans le cadre institué par le traité d'Amsterdam. Ce traité a ajouté le motif environnemental à ceux de danger et de préjudice grave dans le pays d'origine pour motiver une demande d'asile.

27. Corporation composée de la fusion des trois groupes de construction Vinci-Eiffage-Bouygues.

28. MaMaison : « Prendle@u2050x »

29. Le Masque d'Or.

30. Méthylènedioxymétamphétamine.

31. Canots de sauvetage équipés d'une coque renforcée, offrant une flottabilité optimale tout en étant facile à manœuvrer, de panneaux solaires intégrés à la structure alimentant les propulseurs électriques, ainsi que les systèmes d'éclairage, de navigation et de communication.

32. Conseiller en communication et en marketing politique.

33. Boisson rafraîchissante à base d'ingrédients biosourcés et durables, tels que des fruits cultivés sans pesticides, de l'eau de source naturelle filtrée et des algues, herbes ou plantes cultivées en hydroponie. Des hydrolithes sont utilisés pour fournir une hydratation optimale, leur niveau étant ajusté dans le corps en temps réel par des nanocapteurs. Des nanoparticules livrent les nutriments directement aux cellules concernées. Cette boisson peut être personnalisée sur une échelle de 0 à 5 en fonction des besoins de chaque consommateur en sucre, caféine et nutriments adaptés.

34. La Norvège a commencé à exploiter ses réserves de thorium dans les années 2020, à l'instar des États-Unis, du Brésil et de l'Inde. Le thorium, qui tire son nom du dieu scandinave du tonnerre, est un combustible nucléaire à fort potentiel. Il s'agit de nucléaire « vert », doté de multiples avantages : son abondance, sa capacité à produire de l'uranium 233, un isotope fissile extrêmement énergétique, avec une faible quantité de déchets radioactifs.

35. Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée.

36. Société composée de la fusion des trois groupes de construction Vinci-Eiffage-Bouygues.

37. Doctrine selon laquelle on ne doit jamais utiliser la violence pour résoudre un conflit.

38. Allusion à la Révolution des Œillets, en avril 1974 au Portugal, qui fut une révolution pacifique menée principalement par les militaires, renversant un régime autoritaire établi depuis des décennies et marquant un tournant significatif vers la liberté et le changement. Le nom de l'événement provient des œillets rouges portés par les révolutionnaires.

39. World Wild Fund for Nature.

40. Le bio jet fuel est un type de carburant d'aviation élaboré à partir de sources biologiques renouvelables, telles que les plantes oléagineuses, les algues, les déchets agricoles, les déchets organiques ou même les huiles usagées. Ces matières premières sont transformées à travers des processus tels que la pyrolyse, la gazéification ou la fermentation pour produire des hydrocarbures liquides.

Ce biocarburant est considéré comme une alternative plus durable aux carburants d'aviation traditionnels dérivés du pétrole brut. Il contribue à réduire l'empreinte carbone de l'industrie aéronautique en réduisant les émissions nettes de gaz à effet de serre. Les plantes utilisées pour produire le bio jet fuel absorbent le dioxyde de carbone (CO2) de l'atmosphère pendant leur croissance, compensant ainsi les émissions de CO2 produites lors de leur combustion dans les avions.

Le bio jet fuel peut être mélangé avec les carburants d'aviation classiques dans diverses proportions, et même les remplacer totalement.

41. Prologue de l'évangile selon Saint Jean dans le Nouveau Testament.

42. La callune est une sorte de bruyère aux petites fleurs roses délicates. Cette plante, autrefois considérée comme magique, fait la fierté du pays et est devenue son emblème.

43. Direction Générale de la Sécurité Intérieure.

44. Le journalisme citoyen, également appelé journalisme participatif ou journalisme contributif, est une forme de journalisme où des individus non professionnels participent activement à la collecte, à la rédaction et à la diffusion de l'information. Les citoyens, munis de dispositifs mobiles et de médias sociaux, peuvent devenir des sources d'information,

rapportant des événements en temps réel. Cette approche élargit la diversité des voix dans le paysage médiatique et offre une perspective unique sur les événements locaux et mondiaux.

45. Les pays auxquels fait référence le journaliste sont sans doute la France, la Finlande, la Suède, la Russie, les États-Unis, le Royaume-Uni, l'Inde, la Corée du Sud, le Japon, la Chine et bien entendu la Norvège.

46. L'X ou SkyMind X est une entreprise américaine semi-secrète appartenant anciennement à Google et désormais filiale de Alphabet Inc.
Il s'agit d'un complexe situé en partie sur le campus de Mountain View et en partie à un autre endroit tenu secret. Les équipes qui y travaillent concentrent leurs travaux sur des innovations de rupture en lien avec la robotique et l'intelligence artificielle, avec des applications comme les voitures autonomes, les lunettes de réalité augmentée, l'Internet des objets, un projet d'ascenseur spatial ou encore des réseaux de neurones artificiels en apprentissage semi-autonome.

47. Recherche et Développement.

48. Musique électro, créée par une IA, où les pulsations rythmiques, les basses profondes et les mélodies futuristes se mélangent avec harmonie, créant une envoûtante symphonie. Des échantillons vocaux modifiés et des effets spatiaux créent une immersion tridimensionnelle capable de transporter les auditeurs dans un voyage sonore captivant.

49. Eau de source Nestlé.

50. Le greenwashing (ou « écoblanchiment ») est une stratégie de communication et de marketing adoptée par des entreprises ou organisations qui consiste à mettre en avant des arguments écologiques pour se forger auprès du public une image écoresponsable, alors que la réalité des faits ne correspond pas, ou insuffisamment, à la teneur explicite ou implicite des messages diffusés.

Formé par l'association/contraction des mots anglais *green* (« vert ») et *whitewashing* (« blanchiment » dans tous les sens du terme) ou *brainwashing* (« lavage de cerveau »), le terme a été créé au début des années 1990 par des ONG soucieuses de dénoncer certaines pratiques des grands groupes industriels, puis popularisé au cours des années 2000 qui ont vu une expansion notable du procédé.

51. L'Accord de division, en 2048, répond aux divergences politiques, économiques et sociales opposant les Français. Il établit la création de la France du Sud placée sous l'autorité de Gaspard Davos et autorisée à rejoindre le Bloc Sud, tandis que la France du Nord intègre le Bloc Nord.

52. Le néo-malthusianisme, inspiré par les idées de l'économiste britannique Thomas Malthus du XVIIIe siècle, propose une perspective contemporaine sur les défis liés à la croissance démographique. S'appuyant sur l'idée que la surpopulation pourrait entraîner des catastrophes dues à la pénurie de ressources, le néo-malthusianisme intègre des concepts modernes tels que la planification familiale et le contrôle des naissances. Les néo-malthusiens soulignent la nécessité de réguler la croissance démographique pour éviter la pression excessive sur les ressources et la dégradation de l'environnement.

53. Elle est touchante, votre histoire. Moi aussi, j'ai perdu mes parents.

54. Le ThermaCool spray est un aérosol innovant conçu pour faire disparaître la douleur et réguler la température corporelle de manière efficace et rapide. Il utilise une combinaison de substances thermoréactives et de nanoparticules spécialement formulées pour créer un effet de refroidissement instantané au contact de la peau.

55. L'expression « État/ville/village Potemkine » désigne un trompe-l'œil à des fins de propagande. Selon une légende historique, de luxueuses façades en carton-pâte auraient été érigées à la demande du ministre russe Grigori Potemkine, afin de masquer la pauvreté des villages lors de la visite de l'impératrice Catherine II en Crimée en 1787.

56. Appareil d'autodéfense qui envoie une décharge de haute tension, mais de faible ampérage donc non létale, sur un agresseur en contact. Cette décharge interfère avec les muscles du corps et le système nerveux. Le contrôle musculaire est perturbé et un état temporaire de paralysie peut survenir.

57. Une puce d'identité bioélectronique, souvent abrégée en « BioChipID », est un dispositif microélectronique implantable qui intègre des composants biologiques et électroniques. Cette puce utilise des technologies avancées pour stocker, crypter et transmettre des informations biométriques et d'identification de manière sécurisée.

58. Pictogramme indiquant des risques d'exposition à des matières radioactives ou des rayonnements ionisants.

59. Maladie provoquée par la présence de larves de la bilharzie, qui attaquent notamment le foie, l'intestin, les poumons et le système sanguin.

60. Eh, p'tit ? Tu bois un coup ?

61. Token NéoBloc NB-50 : unité de valeur correspondant à une certaine somme en néo-euro.

62. Le mot hologramme provient du grec holos (« en entier ») et graphein (« écrire »). Le principe de l'holographie a été imaginé en 1948 par le hongrois Dennis Gabor, mais Jules Verne en a parlé bien avant dans son livre Le Château des Carpates, paru en 1892. Vive la France !

63. Technologie permettant une communication directe entre les dispositifs électroniques et le cerveau humain, facilitant un contrôle mental des appareils.

64. « *Veuillez choisir le pays ou la région où vous vous trouvez.* »
(Suite traduite pour plus de facilité)

65. Reconnaissance faciale ou rétinienne, vocale et/ou digitale.

66. Juan, Rocio, quelle joie de vous revoir !

67. Au XIIe siècle, le lac d'Allos était appelé Levedone.

68. Aletheia, dans la Grèce antique, était la déesse de la vérité, de la sincérité et de la révélation.

69. Direct Air Capture : capture directe du dioxyde de carbone dans l'air.

70. Équivalent du CAC 40 en Norvège.

71. Fait référence à la capacité d'un système, d'une application ou d'une entreprise à gérer une croissance soutenue sans compromettre ses performances ni nécessiter une refonte majeure de son infrastructure.

72. Système européen d'information sur les feux de forêt.

73. Le terme « supercarburant » est généralement utilisé pour désigner un carburant hautement performant, spécialement conçu pour les véhicules à moteur à combustion interne, tels que les voitures de course, les voitures de sport haut de gamme et les avions de chasse. Le supercarburant vise à offrir des performances supérieures à celles des carburants conventionnels, en améliorant la puissance du moteur, l'efficacité énergétique et les caractéristiques de combustion.

74. Bonne chance.

75. Technologie permettant une communication directe entre les dispositifs électroniques et le cerveau humain, facilitant un contrôle mental des appareils.

76. P… en espagnol.

77. « *Bergen* », du norvégien Bjørgvin, vient de Bjørg signifiant « *montagne* », et Vin signifiant « *prairie, pâture* ». Bien qu'elle soit la deuxième ville du pays, la « *Prairie entre les montagnes* » est connue pour son atmosphère calme et provinciale très appréciée.

78. Grand-père !

79. Arme stratosphérique.

80. Émis en tant que token NéoBloc NB-50, le néo-euro utilise un mécanisme de consensus de preuve d'enjeu pour valider toutes les transactions. Des smart contracts sophistiqués automatisent les fonctionnalités financières, y compris les transferts, les contrats intelligents de gouvernance et les mécanismes de confidentialité. Le système intègre une gouvernance décentralisée, permettant aux détenteurs de tokens de participer aux décisions liées à l'évolution de la monnaie. L'interopérabilité avec d'autres blockchains et une conformité rigoureuse aux régulations financières européennes sont également intégrées. Le néo-euro vise à offrir une alternative moderne, transparente et décentralisée pour les transactions et les échanges financiers au sein des Blocs européens.

81. Réseau d'Étendue Virtuelle Interactive en Temps Réel

82. Les réponses haptiques désignent des retours sensoriels ou tactiles fournis à un utilisateur en réponse à une action ou à une interaction dans un environnement virtuel ou augmenté.

83. Geoengineering Climate Response

84. Carbon Capture and Storage